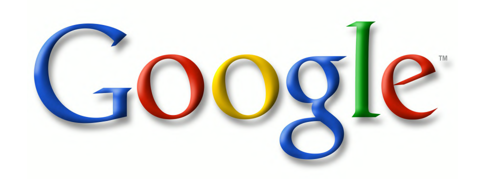
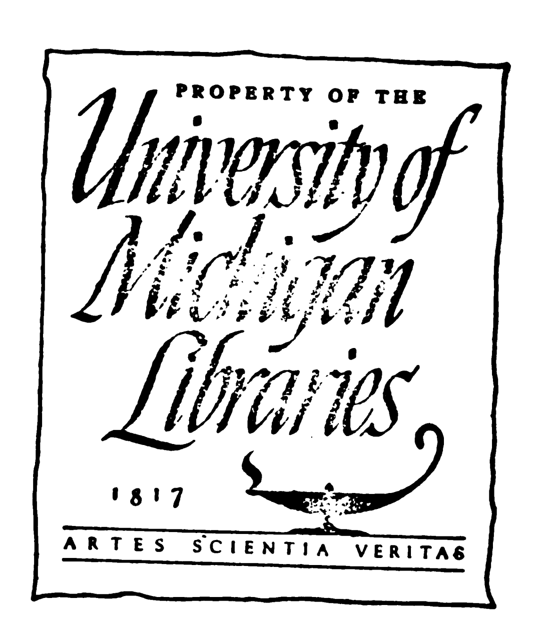
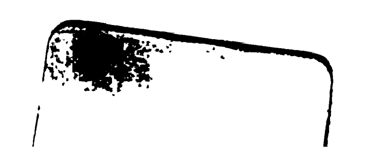



B 989,067


E. DORSCH, M. D.
Monroe, Mich.


PROPERTY OF THE
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS



MÉMOIRES D'UN MÉDECIN

JOSEPH

BALSAMO

LAGNY. — TYPOGRAPHIE DE VIALAT ET C[ie]



TYP. J. CLAYE

LOUIS XV

MÉMOIRES D'UN MÉDECIN

JOSEPH BALSAMO

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME DEUXIÈME



PARIS
DUFOUR, MULAT ET BOULANGER, ÉDITEURS
(se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.)
21 QUAI MALAQUAIS

1856

MÉMOIRES D'UN MÉDECIN

JOSEPH BALSAMO

I

LES HERBORISATEURS

Les événements que nous venons de raconter s'étaient passés le vendredi soir; c'était donc le surlendemain que devait avoir lieu dans le bois de Luciennes cette promenade dont Rousseau se faisait une si grande fête.

Gilbert, indifférent à tout depuis qu'il avait appris le prochain départ d'Andrée pour Trianon, Gilbert avait passé la journée tout entière appuyé au rebord de sa lucarne. Pendant cette journée, la fenêtre d'Andrée était restée ouverte, et une fois ou deux la jeune fille s'en était approchée faible et pâlie pour prendre l'air, et il avait semblé à Gilbert, en la voyant, qu'il n'eût pas demandé au ciel autre chose que de savoir Andrée destinée à habiter éternellement ce pavillon, d'avoir pour toute sa vie une place à cette mansarde, et deux fois par jour d'entrevoir la jeune fille comme il l'avait entrevue.

Ce dimanche tant appelé arriva enfin. Dès la veille, Rousseau avait fait ses préparatifs; ses souliers soigneusement cirés, l'habit gris chaud et léger tout ensemble avaient été tirés de l'armoire au grand désespoir de Thérèse, qui prétendait qu'une blouse ou un sareau de toile étaient bien suffisants pour un pareil métier; mais Rousseau, sans rien répondre, avait fait à sa guise; non-seulement son costume, mais encore celui de Gilbert avait été revu avec le plus grand soin, et il s'était même augmenté de bas irréprochables et de souliers neufs, dont Rousseau lui avait fait une surprise.

La toilette de l'herbier aussi était fraîche; Rousseau n'avait pas oublié sa collection de mousse destinée à jouer un rôle.

Rousseau, impatient comme un enfant, se mit plus de vingt fois à la fenêtre pour savoir si telle ou telle voiture qui roulait n'était pas le carrosse de monsieur de Jussieu. Enfin, il aperçut une caisse bien vernie, des chevaux richement harnachés, un vaste cocher poudré stationnant devant sa porte. Il courut aussitôt dire à Thérèse :

— Le voici! le voici!

Et à Gilbert :

— Vite, Gilbert, vite! Le carrosse nous attend. — Eh bien! dit aigrement Thérèse, puisque vous aimez tant à rouler en voiture, pourquoi n'avez-vous pas travaillé pour en avoir une, comme monsieur de Voltaire? — Allons donc! grommela Rousseau. — Dam! vous dites toujours que vous avez autant de talent que lui. — Je ne dis pas cela, entendez-vous? cria Rousseau fâché à la ménagère; je dis, je ne dis rien!

Et toute sa joie s'envola comme cela arrivait chaque fois que ce nom ennemi retentissait à son oreille.

Heureusement, monsieur de Jussieu entra.

Il était pommadé, poudré, frais comme le printemps; un admirable habit de gros satin des Indes à côtes, couleur gris de lin, une veste de taffetas lilas clair, des bas de soie blancs d'une finesse extrême et des boucles d'or poli composaient son accoutrement.

En entrant chez Rousseau, il emplit la chambre d'un parfum varié que Thérèse respira sans dissimuler son admiration.

— Que vous voilà beau! dit Rousseau, en regardant obligeamment Thérèse et en comparant des yeux sa modeste toilette et son équipage volumineux de botaniste avec la toilette si élégante de monsieur de Jussieu. — Mais non; j'ai peur de la chaleur, dit l'élégant botaniste. — Et l'humidité des bois! Vos bas de soie, si nous herborisons dans les marais... — Oh! que non; nous choisirons nos endroits. — Et les mousses aquatiques, nous les abandonnerons donc pour aujourd'hui? — Ne nous inquiétons pas de cela, cher confrère. — On dirait que vous allez au bal, et chez des dames. — Pourquoi ne pas faire honneur d'un bas de soie à dame nature? répliqua monsieur de Jussieu un peu embarrassé; n'est-ce pas une maîtresse qui vaut la peine qu'on se mette en frais pour elle?

Rousseau n'insista pas; du moment où monsieur de Jussieu invoquait la nature, il était d'avis lui-même qu'on ne pouvait jamais lui faire trop d'honneur.

Quant à Gilbert, malgré son stoïcisme, il regardait monsieur de Jussieu avec un œil d'envie. Depuis qu'il avait vu tant de jeunes élégants rehausser encore avec la toilette les avantages naturels dont ils étaient doués, il

TYP. J. CLAYE

LES HERBORISATEURS.

avait compris la frivole utilité de l'élégance, et il se disait tout bas que ce satin, cette batiste, ces dentelles, donneraient bien du charme à sa jeunesse, et que, sans aucun doute, au lieu d'être vêtu comme il était, s'il était vêtu comme monsieur de Jussieu, et qu'il rencontrât Andrée, Andrée le regarderait.

On partit au grand trot de deux bons chevaux danois. Une heure après le départ, les botanistes descendaient à Bougival et coupaient vers la gauche par le chemin des Châtaigniers.

Cette promenade, merveilleusement belle aujourd'hui, était à cette époque d'une beauté au moins égale, car la partie du coteau que s'apprêtaient à parcourir nos explorateurs, boisée déjà sous Louis XIV, avait été l'objet de soins constants depuis le goût du souverain pour Marly.

Les châtaigniers aux rugueuses écorces, aux branches gigantesques, aux formes fantastiques, qui tantôt imitent dans leurs noueuses circonvolutions le serpent s'enroulant autour du tronc, tantôt le taureau renversé sur l'étal du boucher et vomissant un sang noir, le pommier chargé de mousse, et les noyers, colosses dont le feuillage passe, en juin, du vert jaune au vert bleu; cette solitude, cette aspérité pittoresque du terrain qui monte sous l'ombre des vieux arbres jusqu'à dessiner une vive arête sur le bleu mat du ciel; toute cette nature puissante, gracieuse et mélancolique plongeait Rousseau dans un ravissement inexprimable.

Quant à Gilbert, calme mais sombre, toute sa vie était dans cette seule pensée :

— Andrée quitte le pavillon du jardin et va à Trianon.

Sur le point culminant de ce coteau que gravissaient à pied les trois botanistes, on voyait s'élever le pavillon carré de Luciennes.

La vue de ce pavillon, d'où il avait fui, changea le cours des idées de Gilbert, pour le ramener à des souvenirs peu agréables, mais dans lesquels n'entrait aucune crainte. En effet, il marchait le dernier, voyait devant lui deux protecteurs, et se sentait bien appuyé; il regarda donc Luciennes, comme un naufragé voit, du port, le banc de sable sur lequel se brisa son navire.

Rousseau, sa petite bêche à la main, commençait à regarder sur le sol; monsieur de Jussieu aussi; seulement, le premier cherchait des plantes, le second tâchait de garantir ses bas de l'humidité.

— L'admirable *Lepopodium!* dit Rousseau. — Charmant, répliqua monsieur de Jussieu; mais passons, voulez-vous? — Ah! la *Lyrimachia Fenella!* Elle est bonne à prendre, voyez. — Prenez-la si cela vous fait plaisir. — Ah çà! mais nous n'herborisons donc pas? — Si fait, si fait... Mais je crois que sur le plateau là-bas nous trouverons mieux. — Comme il vous plaira... Allons donc. — Quelle heure est-il? demanda

monsieur de Jussieu; dans ma précipitation à m'habiller, j'ai oublié ma montre.

Rousseau tira de son gousset une grosse montre d'argent.

— Neuf heures, dit-il. — Si nous nous reposions un peu? voulez-vous? demanda monsieur de Jussieu. — Oh! que vous marchez mal, dit Rousseau. Voilà ce que c'est que d'herboriser en souliers fins et en bas de soie. — J'ai peut-être faim, voyez-vous. — Eh bien! alors, déjeunons... le village est à un quart de lieue. — Non pas, s'il vous plaît. — Comment! non pas? Avez-vous donc à déjeuner dans votre voiture? — Voyez-vous là-bas, dans ce bouquet de bois? fit monsieur de Jussieu en étendant la main vers le point de l'horizon qu'il voulait désigner.

Rousseau se hissa sur la pointe du pied, et mit sa main sur ses yeux en guise de visière.

— Je ne vois rien, dit-il. — Comment, vous n'apercevez pas ce petit toit rustique? — Non. — Avec une girouette et des murs de paille blanche et rouge; une sorte de châlet? — Oui, je crois, oui, une petite maisonnette neuve. — Un kiosque, c'est cela. — Eh bien? — Eh bien! nous trouverons là le modeste déjeuner que je vous ai promis. — Soit, dit Rousseau. Avez-vous faim, Gilbert?

Gilbert, qui était resté indifférent à ce débat, et coupait machinalement des fleurs de bruyère, répondit :

— Comme il vous sera agréable, Monsieur. — Allons-y donc, s'il vous plaît, fit monsieur de Jussieu; d'ailleurs, rien ne nous empêche d'herboriser en route. — Oh! votre neveu, dit Rousseau, est plus ardent naturaliste que vous. J'ai herborisé avec lui dans le bois de Montmorency. Nous étions peu de monde. Il trouve bien, il cueille bien, il explique bien. — Écoutez donc, il est jeune, lui : il a son nom à faire. — N'a-t-il pas le vôtre qui est tout fait? Ah! confrère, confrère, vous herborisez en amateur. — Allons, ne nous fâchons pas, mon philosophe; tenez, voyez le beau ***Plantago Monanthos;*** en avez-vous comme cela dans votre Montmorency? — Ma foi, non, dit Rousseau charmé : je l'ai cherché en vain, sur la foi de Tournefort : magnifique en vérité. — Ah! le charmant pavillon, dit Gilbert, qui était passé de l'arrière-garde à l'avant-garde. — Gilbert a faim, répondit monsieur de Jussieu. — Oh! Monsieur, je vous demande pardon; j'attendrai sans impatience que vous soyez prêt. — D'autant plus qu'herboriser après manger ne vaut rien pour la digestion, et puis l'œil est lourd, le dos paresseux; herborisons donc encore quelques instants, dit Rousseau; mais, comment nommez-vous ce pavillon? — La Souricière, dit monsieur de Jussieu, se souvenant du nom inventé par monsieur de Sartines. — Quel singulier nom! — Oh! vous savez, à la campagne il n'y a que fantaisies. — A qui sont cette terre, ce bois, ces

beaux ombrages? — Je ne sais trop. — Vous connaissez le propriétaire, cependant, puisque vous allez y manger, dit Rousseau en dressant l'oreille avec un commencement de soupçon. — Pas du tout... ou plutôt je connais ici tout le monde, les gardes-chasses qui m'ont vu cent fois dans leurs taillis, et qui savent que me saluer, m'offrir un civet de lièvre ou un salmis de bécasses, c'est plaire à leur maître; les gens de toutes les seigneuries voisines me laissent faire ici comme chez moi. Je ne sais trop si ce pavillon est à madame de Mirepoix, ou à madame d'Egmont, ou... ma foi, je ne sais plus... Mais le principal, mon cher philosophe, et votre avis sera le mien, je le présume, c'est que nous y trouverons du pain, des fruits et du pâté.

Le ton de bonhomie avec lequel monsieur de Jussieu prononça ces paroles dissipa les nuages qui déjà s'entassaient sur le front de Rousseau. Le philosophe secoua ses pieds, se frotta les mains, et monsieur de Jussieu entra le premier dans le sentier moussu qui serpentait sous les châtaigniers conduisant au petit ermitage.

Derrière lui vint Rousseau, toujours glanant dans l'herbe.

Gilbert qui avait repris son poste, fermait la marche, rêvant à Andrée et aux moyens de la voir quand elle serait à Trianon.

II

LA SOURICIÈRE A PHILOSOPHES

Au sommet de la colline gravie assez péniblement par les trois botanistes s'élevait un de ces petits réduits en bois rustiques, aux colonnes noueuses, aux pignons aigus, aux fenêtres tapissées de lierre et de clématites, véritables importations de l'architecture anglaise, ou plutôt des jardiniers anglais, lesquels imitent la nature, ou pour mieux dire inventent une nature à eux, ce qui donne une certaine originalité à leurs créations mobilières et à leurs inventions végétales.

Les Anglais ont inventé les roses bleues, et leur plus grande ambition a toujours été l'antithèse de toutes les idées reçues. Un jour, ils inventeront les lis noirs.

Ce pavillon, assez spacieux pour contenir une table et six chaises, était carrelé en briques sur champ. Ces briques étaient revêtues d'une natte. Quant aux murs, ils étaient faits de petites mosaïques de cailloux choisis

sur la berge de la rivière et de coquillages ultra-séquaniens; car les grèves de Bougival et de Port-Marly n'étalent pas aux regards du promeneur l'oursin, la coquille de Saint-Jacques ou les conques nacrées et rosées qu'il faut aller chercher à Harfleur, à Dieppe ou sur les récifs de Sainte-Adresse.

Le plafond était en relief. Des pommes de pin, des souches d'une physionomie étrange, imitant les plus hideux profils de faunes ou d'animaux sauvages, semblaient suspendues sur la tête des visiteurs : en outre, on voyait par des vitres de couleurs, suivant que l'on regardait par un verre violet, rouge ou bleu, ici la plaine ou le bois du Vesinet teintés comme par un ciel d'orage, là resplendissants sous la brûlante haleine d'un soleil d'août, plus haut froids et ternes comme par une gelée de décembre. Il ne s'agissait que de choisir sa vitre, c'est-à-dire son goût, et de regarder.

Ce spectacle divertit beaucoup Gilbert, et il observa par tous les losanges le riche bassin qui se déploie aux regards du haut de la colline de Luciennes et au milieu duquel serpente la Seine.

Un spectacle cependant assez intéressant aussi, du moins monsieur de Jussieu le jugeait-il de la sorte, c'était le charmant déjeuner servi sur la table de bois rocailleux, au milieu du pavillon.

La crème exquise de Marly, les beaux abricots et les prunes de Luciennes, les crépinettes et les saucisses de Nanterre, fumantes sur un plat de porcelaine, sans qu'on eût vu un seul domestique les apporter; les fraises toutes riantes dans un charmant panier tapissé de feuilles de vigne, et, à côté d'un beurre éblouissant de fraîcheur, le gros pain bis du villageois et le pain de gruau doré, cher à l'estomac blasé de l'habitant des villes, voilà ce qui fit jeter un petit cri d'admiration à Rousseau, philosophe s'il en fut, mais gourmet naïf, parce qu'il avait l'appétit aussi vif que le goût modeste.

— Quelle folie! dit-il à monsieur de Jussieu, le pain et les fruits, voilà ce qu'il nous fallait, et encore eussions-nous dû, en vrais botanistes et en laborieux explorateurs, manger le pain et croquer les prunes, sans cesser de fouiller dans les touffes et de creuser les fossés. Vous rappelez-vous, Gilbert, mon déjeuner de Plessis-Piquet, le vôtre? — Oui, Monsieur : ce pain et ces cerises qui me parurent si délicieux. — Précisément. A la bonne heure, voilà comme déjeunent de vrais amants de la nature. — Mon cher maître, interrompit monsieur de Jussieu, si vous me reprochez la prodigalité, vous avez tort; jamais plus modeste service... — Oh! s'écria le philosophe, vous dépréciez votre table, seigneur Lucullus. — La mienne? non pas! dit Jussieu. — Chez qui donc sommes-nous, alors? reprit Rousseau avec un sourire qui témoignait à la fois de sa contrainte et de sa bonne humeur; chez des lutins? — Ou des fées, dit en se levant

monsieur de Jussieu, avec un regard perdu vers la porte du pavillon. — Des fées! s'écria Rousseau avec gaieté; alors, bénies soient-elles pour leur hospitalité. J'ai faim : mangeons, Gilbert.

Et il se coupa une tranche fort respectable de pain bis, passant le pain et le couteau à son élève.

Puis, tout en mordant au milieu de la mie compacte, il choisit une couple de prunes sur l'assiette.

Gilbert hésitait.

— Allez! allez! dit Rousseau; les fées s'offenseraient de votre retenue et croiraient que vous trouvez leur festin incomplet. — Ou indigne de vous, Messieurs, articula une voix argentine à l'entrée du pavillon où se présentèrent, bras dessus, bras dessous, deux femmes fraîches et belles, qui, le sourire sur les lèvres, faisaient signe à monsieur de Jussieu de modérer ses salutations.

Rousseau se retourna, tenant de la main droite le pain échancré et de la gauche une prune entamée; il vit ces deux déesses, ou du moins elles lui parurent telles par la jeunesse et la beauté; il les vit et demeura stupéfait, saluant et chancelant.

— Oh! madame la comtesse, dit monsieur de Jussieu, vous ici! l'aimable surprise! — Bonjour, cher botaniste, dit l'une des dames avec une familiarité et une grâce toutes royales. — Permettez que je vous présente monsieur Rousseau, dit Jussieu en prenant le philosophe par la main qui tenait le pain bis.

Gilbert, lui aussi, avait vu et reconnu les deux femmes; il ouvrait donc de grands yeux, et, pâle comme la mort, regardait par la fenêtre du pavillon avec l'idée de se précipiter.

— Bonjour, mon petit philosophe, dit l'autre dame à Gilbert anéanti, en lui caressant la joue d'un petit soufflet de ses trois doigts rosés.

Rousseau vit et entendit; il faillit étrangler de colère : son élève connaissait les deux déesses et était connu d'elles.

Gilbert faillit se trouver mal.

— Ne reconnaissez-vous donc pas madame la comtesse? dit Jussieu à Rousseau. — Non, fit celui-ci hébété; c'est la première fois, il me semble... — Madame Dubarry, poursuivit Jussieu.

Rousseau bondit comme s'il eût marché sur une plaque rougie.

— Madame Dubarry! s'écria-t-il. — Moi-même, Monsieur, dit la jeune femme avec toute sa grâce... moi, qui suis bien heureuse d'avoir reçu chez moi et vu de près un des plus illustres penseurs de ce temps. — Madame Dubarry! répéta Rousseau, sans s'apercevoir que son étonnement devenait une grave offense... Elle! et sans doute que ce pavillon est à elle, sans doute que c'est elle qui me donne à déjeuner. — Vous avez deviné, mon

cher philosophe, c'est elle et madame sa sœur, continua Jussieu, mal à l'aise devant ces éléments de tempête. — Sa sœur, qui connaît Gilbert? — Intimement, Monsieur, répondit mademoiselle Chon avec cette audace qui ne respectait ni humeurs royales, ni boutades de philosophes.

Gilbert chercha des yeux un trou assez grand pour s'y abîmer tout entier, tant brillait redoutablement l'œil de monsieur Rousseau.

— Intimement... répéta ce dernier; Gilbert connaissait intimement Madame, et je n'en savais rien! mais alors j'étais trahi, mais alors on se jouait de moi!

Chon et sa sœur se regardèrent en ricanant.

Monsieur de Jussieu déchira une malines qui valait bien quarante louis.

Gilbert joignit les mains, soit pour supplier Chon de se taire, soit pour conjurer Rousseau de lui parler plus gracieusement.

Mais, au contraire, ce fut Rousseau qui se tut, et Chon qui parla.

— Oui, dit-elle, Gilbert et moi nous sommes de vieilles connaissances; il a été mon hôte : n'est-ce pas, petit?... Est-ce que tu serais déjà ingrat envers les confitures de Luciennes et de Versailles?

Ce trait porta le dernier coup; les bras de Rousseau s'allongèrent comme deux ressorts et retombèrent à son côté.

— Ah! ah! fit-il en regardant le jeune homme de travers, c'est comme cela, petit malheureux! — Monsieur Rousseau! murmura Gilbert. — Eh bien! mais on dirait que tu pleures d'avoir été choyé de ma main, continua Chon. Eh bien! je me doutais que tu étais un ingrat. — Mademoiselle!... supplia Gilbert. — Petit, dit madame Dubarry; reviens à Luciennes, les confitures et Zamore t'attendent... et, quoique tu en sois sorti d'une façon singulière, tu y seras bien reçu. — Merci, Madame, fit sèchement Gilbert; quand je quitte un endroit, c'est que je ne m'y plais pas. — Et pourquoi refuser le bien qu'on vous offre? interrompit Rousseau avec aigreur. Vous avez goûté de la richesse, mon cher Gilbert, il faut vous y reprendre. — Mais, Monsieur, puisque je vous jure... — Allez! allez! je n'aime pas ceux qui soufflent le chaud et le froid. — Mais vous ne m'avez pas entendu, monsieur Rousseau. — Si fait. — Mais je me suis échappé de Luciennes, où l'on me tenait enfermé. — Piége! je connais la malice des hommes. — Mais puisque je vous ai préféré, puisque je vous ai accepté pour hôte, pour protecteur, pour maître. — Hypocrisie. — Cependant, monsieur Rousseau, si je tenais à la richesse, j'accepterais l'offre de ces dames. — Monsieur Gilbert, on me trompe souvent une fois, jamais deux; vous êtes libre; allez où vous voudrez. — Mais où? grand Dieu! s'écria Gilbert abîmé dans sa douleur, parce qu'il voyait à jamais perdus sa fenêtre et le voisinage d'Andrée, et tout son amour... parce qu'il souffrait dans sa fierté d'être soupçonné de trahison; parce qu'il voyait mé-

connues son abnégation, sa longue lutte contre la paresse et les appétits de son âge, qu'il avait si courageusement vaincus. — Où? dit Rousseau... Mais d'abord chez Madame, qui est une belle et excellente personne. — Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria Gilbert, roulant sa tête dans ses mains. — N'ayez pas peur, lui dit monsieur de Jussieu profondément blessé, comme homme du monde, de l'étrange sortie de Rousseau contre les dames, n'ayez pas peur: on aura soin de vous, et ce que vous perdrez, eh bien! on tâchera de vous le rendre. — Vous le voyez, fit Rousseau acrimonieusement, voilà monsieur de Jussieu, un savant, un ami de la nature, un de vos complices, ajouta-t-il avec un effort grimaçant pour sourire, lequel vous promet assistance et fortune, et comptez-y, monsieur de Jussieu a le bras long.

Cela dit, Rousseau, ne se possédant plus, salua les dames avec des réminiscences d'Orosmane, en fit autant à monsieur de Jussieu consterné; puis, sans même regarder Gilbert, sortit tragiquement du pavillon.

— Oh! la laide bête qu'un philosophe, dit tranquillement Chon en regardant le Genevois qui descendait ou plutôt qui dégringolait le sentier. — Demandez ce que vous voudrez, dit monsieur de Jussieu à Gilbert, qui tenait toujours son visage enseveli dans ses mains. — Oui, demandez, monsieur Gilbert, ajouta la comtesse avec un sourire à l'adresse de l'élève abandonné.

Celui-ci releva sa tête pâle, écarta les cheveux que la sueur et les larmes avaient collés à son front, et, d'une voix assurée :

— Puisqu'on veut bien m'offrir un emploi, dit-il, je désire entrer comme aide-jardinier à Trianon.

Chon et la comtesse se regardèrent, et, de son pied mutin, Chon alla effleurer le pied de sa sœur avec un triomphant clin d'œil : la comtesse fit de la tête signe qu'elle comprenait parfaitement.

— Est-ce faisable, monsieur de Jussieu? demanda la comtesse, je le désire. — Puisque vous le désirez, Madame, répondit celui-ci, c'est fait.

Gilbert s'inclina et mit une main sur son cœur, qui débordait de joie après avoir été noyé de tristesse.

III

L'APOLOGUE

Dans ce petit cabinet de Luciennes où nous avons vu le vicomte Jean Dubarry absorber, au grand déplaisir de la comtesse, une si grande quantité de chocolat, monsieur le maréchal de Richelieu faisait collation avec madame Dubarry, laquelle, tout en tirant les oreilles de Zamore, s'étendait de plus en plus longuement et nonchalamment sur un sofa de satin broché de fleurs, tandis que le vieux courtisan poussait des hélas! d'admiration à chaque pose nouvelle de la séduisante créature.

— Oh! comtesse, disait-il en minaudant comme une vieille femme, vous allez vous décoiffer; comtesse, voilà un accroche-cœur qui se déroule. Ah! votre mule tombe, comtesse. — Bah! mon cher duc, ne faites pas attention, dit-elle en arrachant avec distraction une pincée de cheveux à Zamore et en se couchant tout à fait, plus voluptueuse et plus belle sur son sofa que Vénus sur sa conque marine.

Zamore, peu sensible à toutes ces poses, rugit de colère. La comtesse le calma en prenant sur la table une poignée de dragées, qu'elle introduisit dans ses poches.

Mais Zamore, en faisant la moue, retourna sa poche et vida ses dragées sur le parquet.

— Ah! petit drôle! continua la comtesse en allongeant une jambe fine, dont l'extrémité alla se mettre en contact avec les chausses fantastiques du négrillon. — Oh! grâce! s'écria le vieux maréchal, foi de gentilhomme, vous le tuerez. — Que ne puis-je tuer aujourd'hui tout ce qui me déplaît! dit la comtesse; je me sens impitoyable. — Ah çà! mais, dit le duc, je vous déplais donc, moi? — Oh! non, pas vous, au contraire; vous êtes mon vieil ami, et je vous adore; mais c'est qu'en vérité, voyez-vous, je suis folle. — C'est donc une maladie que vous ont donnée ceux que vous rendez fous? — Prenez garde! vous m'agacez horriblement avec vos galanteries dont vous ne pensez pas un mot. — Comtesse, comtesse! je commence à croire, non pas que vous êtes folle, mais ingrate. — Non, je ne suis ni folle ni ingrate, je suis... — Eh bien! voyons, qu'êtes-vous? — Je suis colère, monsieur le duc. — Ah! vraiment. — Cela vous étonne? — Pas le moindrement, comtesse; et, sur mon honneur, il y a bien de



TYP. J. CLAYE

LE DUC DE RICHELIEU

quoi. — Tenez, voilà ce qui me révolte en vous, maréchal. — Il y a quelque chose qui vous révolte en moi, comtesse? — Oui. — Et quelle est cette chose, s'il vous plaît? Je suis bien vieux, et cependant il n'y a pas d'efforts que je ne fasse pour vous plaire. — Cette chose, c'est que vous ne savez pas seulement ce dont il s'agit, maréchal. — Oh! que si fait. — Vous savez ce qui me crispe? — Sans doute : Zamore a cassé la fontaine chinoise.

Un sourire imperceptible effleura les lèvres de la jeune femme; mais Zamore, qui se sentait coupable, baissa la tête avec humilité, comme si le ciel eut été gros d'un nuage de soufflets et de chiquenaudes.

— Oui, dit la comtesse avec un soupir, oui, duc, vous avez raison; c'est cela, et vous êtes en vérité un très-fin politique. — On me l'a toujours dit, Madame, répondit monsieur de Richelieu d'un air tout confit de modestie. — Oh! je n'ai pas besoin qu'on me le dise pour le voir, duc; et vous avez trouvé la raison à mon ennui, comme cela, tout de suite, sans chercher ni à droite ni à gauche : c'est superbe! — Parfaitement; mais cependant ce n'est pas tout. — Ah! vraiment? — Non. Je devine encore autre chose. — Vraiment? — Oui. — Et que devinez-vous? — Je devine que vous attendiez hier soir Sa Majesté. — Où cela? — Ici. — Eh bien! après? — Et que Sa Majesté n'est pas venue.

La comtesse rougit et se releva un peu sur le coude.

— Ah! ah! fit-elle. — Et cependant, dit le duc, j'arrive de Paris. — Qu'est-ce que cela prouve? — Que je pourrais ne rien savoir de ce qui s'est passé à Versailles, pardieu! et cependant... — Duc, mon cher duc, vous êtes plein de réticences, aujourd'hui. Que diable! quand on a commencé, on achève, ou bien l'on ne commence pas. — Vous en parlez fort à votre aise, comtesse. Laissez-moi reprendre haleine, au moins. Où en étais-je? — Vous en étiez à... cependant. — Ah! oui, c'est vrai, et cependant, non-seulement je sais que Sa Majesté n'est pas venue, mais encore je devine pourquoi elle n'est pas venue. — Duc, j'ai toujours pensé à part moi que vous étiez sorcier; seulement il me manquait une preuve. — Eh bien! cette preuve, je vais vous la donner.

La comtesse, qui attachait à la conversation beaucoup plus d'intérêt qu'elle ne voulait paraître en attacher, abandonna la tête de Zamore dont ses doigts blancs et fins fourrageaient la chevelure.

— Donnez, duc, donnez, dit-elle. — Devant monsieur le gouverneur? dit le duc. — Disparaissez, Zamore, fit la comtesse au négrillon, qui, fou de joie, s'élança d'un seul bond du boudoir à l'antichambre. — A la bonne heure, murmura Richelieu; mais il faut donc tout vous dire, comtesse? — Comment, ce singe de Zamore vous gênait, duc? — Pour dire la vérité, comtesse, quelqu'un me gêne toujours. — Oui, quelqu'un, je

comprends; mais Zamore est-il quelqu'un? — Zamore n'est pas aveugle, Zamore n'est pas sourd, Zamore n'est pas muet; c'est donc quelqu'un. Or, je décore de ce nom quiconque est mon égal en yeux, en oreilles et en langue, c'est-à-dire quiconque peut voir ce que je fais, entendre ou répéter ce que je dis, enfin quiconque peut me trahir. Cette théorie posée, je continue. — Oui, continuez, duc, vous me ferez plaisir. — Plaisir, je ne crois pas, comtesse; n'importe, je dois continuer. Le roi visitait donc hier Trianon. — Le petit ou le grand? — Le petit. Madame la dauphine était à son bras. — Ah! — Et madame la dauphine, qui est charmante, comme vous savez... — Hélas! — Lui faisait tant de cajoleries, de petit papa par-ci, de grand papa par-là, que Sa Majesté, dont le cœur est d'or, n'y put résister, de sorte que le souper a suivi la promenade, que les jeux innocents ont suivi le souper. Enfin... — Enfin, dit madame Dubarry pâle d'impatience, enfin le roi n'est pas venu à Luciennes, n'est-ce pas, voilà ce que vous voulez dire? — Eh bien! mon Dieu, oui. — C'est tout simple, Sa Majesté avait là-bas tout ce qu'elle aime. — Ah! non point, et vous êtes loin de penser un seul mot de ce que vous dites; tout ce qui lui plaît, tout au plus. — C'est bien pis, duc, prenez garde; souper, causer, jouer, c'est tout ce qu'il lui faut. Et avec qui a-t-il joué? — Avec monsieur de Choiseul.

La comtesse fit un mouvement d'irritation.

— Voulez-vous que nous n'en parlions pas, comtesse? reprit Richelieu. — Au contraire, Monsieur, parlons-en. — Vous êtes aussi courageuse que spirituelle, Madame; attaquons donc le taureau par les cornes, comme disent les Espagnols. — Voilà un proverbe que madame de Choiseul ne vous pardonnerait pas, duc. — Il ne lui est pas applicable cependant. Je disais donc, Madame, que monsieur de Choiseul, puisqu'il faut l'appeler par son nom, tint les cartes, et avec tant de bonheur, tant d'adresse..... — Qu'il gagna? — Non pas, qu'il perdit, et que Sa Majesté gagna mille louis au piquet, jeu où Sa Majesté a beaucoup d'amour-propre, attendu qu'elle le joue fort mal. — Oh! le Choiseul! le Choiseul! murmura madame Dubarry. Et madame de Grammont, elle en était, n'est-ce pas? — C'est-à-dire, comtesse, qu'elle était sur son départ. — La duchesse? — Oui, elle fait une sottise, je crois. — Laquelle? — Voyant qu'on ne la persécute pas, elle boude; voyant qu'on ne l'exile pas, elle s'exile elle-même. — Où cela? — En province. — Elle va intriguer? — Parbleu! Que voulez-vous qu'elle fasse? Donc, étant sur son départ, elle a tout naturellement voulu saluer la dauphine, qui naturellement l'aime beaucoup. Voilà pourquoi elle était à Trianon. — Au grand? — Sans doute, le petit n'est pas encore meublé. — Ah! madame la dauphine, en s'entourant de tous ces Choiseul, montre bien quel parti elle veut embrasser.

— Non, comtesse, n'exagérons pas; car enfin, demain la duchesse sera partie. — Et le roi s'est amusé là où je n'étais pas! s'écria la comtesse avec une indignation qui n'était pas exempte d'une certaine terreur. — Mon Dieu! oui; c'est incroyable, mais cependant cela est ainsi, comtesse. Voyons, qu'en concluez-vous? — Que vous êtes bien informé, duc. — Et voilà tout? — Non pas. — Achevez donc. — J'en conclus encore que, de gré ou de force, il faut tirer le roi des griffes de ces Choiseul, ou nous sommes perdus. — Hélas! — Pardon, reprit la comtesse; je dis nous, mais tranquillisez-vous, duc, cela ne s'applique qu'à la famille. — Et aux amis, comtesse; permettez-moi donc à ce titre d'en prendre ma part. Ainsi donc... — Ainsi donc, vous êtes de mes amis? — Je croyais vous l'avoir dit, Madame. — Ce n'est point assez. — Je croyais vous l'avoir prouvé. — C'est mieux; et vous m'aiderez? — De tout mon pouvoir, comtesse; mais... — Mais quoi? — L'œuvre est difficile, je ne vous le cache point. — Sont-ils donc indéracinables, ces Choiseul? — Ils sont vigoureusement plantés, du moins. — Vous croyez, vous? — Je le crois. — Ainsi, quoi qu'en dise le bonhomme La Fontaine, il n'y a contre ce chêne ni vent ni orage? — C'est un grand génie que ce ministre. — Bon! voilà que vous parlez comme les encyclopédistes, vous! — Ne suis-je pas de l'Académie? — Oh! vous en êtes si peu, duc. — C'est vrai, et vous avez raison; c'est mon secrétaire qui en est, et non pas moi. Mais je n'en persiste pas moins dans mon opinion. — Que monsieur de Choiseul est un génie? — Eh! oui. — Mais en quoi éclate-t-il donc, ce grand génie, voyons? — En ceci, Madame : qu'il a fait une telle affaire des parlements et des Anglais, que le roi ne peut plus se passer de lui. — Les parlements, mais il les excite contre Sa Majesté! — Sans doute, et voilà l'habileté. — Les Anglais, il les pousse à la guerre! — Justement, la paix le perdrait. — Ce n'est pas du génie, cela, duc. — Qu'est-ce donc, comtesse? — C'est de la haute trahison. — Quand la haute trahison réussit, comtesse, c'est du génie, ce me semble, et du meilleur. — Mais à ce compte, duc, je connais quelqu'un qui est aussi habile que monsieur de Choiseul. — Bah! — A l'endroit des parlements du moins. — C'est la principale affaire. — Car ce quelqu'un est cause de la révolte des parlements. — Vous m'intriguez, comtesse. — Vous ne le connaissez pas, duc? — Non, ma foi. — Il est pourtant de votre famille. — J'aurais un homme de génie dans ma famille? Voudriez-vous parler du cardinal-duc, mon oncle, Madame? — Non; je veux parler du duc d'Aiguillon, votre neveu. — Ah! monsieur d'Aiguillon, c'est vrai, lui qui a donné le branle à l'affaire La Chalotais. Ma foi, c'est un joli garçon, oui, oui, en vérité. Il a fait là une rude besogne. Tenez, comtesse, voilà, sur mon honneur, un homme qu'une femme d'esprit devrait s'attacher. — Comprenez-vous,

duc, fit la comtesse, que je ne connaisse pas votre neveu? — En vérité, Madame, vous ne le connaissez pas? — Non, jamais je ne l'ai vu. — Pauvre garçon! en effet, depuis votre avénement, il a toujours vécu au fond de la Bretagne. Gare à lui, quand il vous verra, il n'est plus habitué au soleil. — Comment fait-il, au milieu de toutes ces robes noires? un homme d'esprit et de race comme lui? — Il les révolutionne, ne pouvant faire mieux. Vous comprenez, comtesse, chacun prend son plaisir où il le trouve, et il n'y a pas grand plaisir en Bretagne. Ah! voilà un homme actif; peste! quel serviteur le roi aurait là, s'il voulait. Ce n'est pas avec lui que les parlements garderaient leur insolence. Ah! il est vraiment Richelieu, comtesse : aussi, permettez... — Quoi? — Que je vous le présente à son premier débotté. — Doit-il donc venir de sitôt à Paris? — Eh! Madame, qui sait? peut-être en a-t-il encore pour un lustre à rester dans sa Bretagne, comme dit ce coquin de Voltaire; peut-être est-il en route; peut-être est-il à deux cents lieues; peut-être est-il à la barrière.

Et le maréchal étudia sur le visage de la jeune femme l'effet des dernières paroles qu'il avait dites.

Mais, après avoir rêvé un moment :

— Revenons au point où nous en étions. — Où vous voudrez, comtesse. — Où en étions-nous? — Au moment où Sa Majesté se plaît si fort à Trianon, dans la compagnie de monsieur de Choiseul. — Et où nous parlions de renvoyer ce Choiseul, duc. — C'est-à-dire où vous parliez de le renvoyer, comtesse. — Comment, dit la favorite, j'ai si grande envie qu'il parte, que je risque à mourir s'il ne part pas; vous ne m'y aiderez pas un peu, mon cher duc? — Oh! oh! fit Richelieu en se rengorgeant, voilà ce qu'en politique nous appelons une ouverture. — Prenez comme il vous plaît, appelez comme il vous convient, mais répondez catégoriquement. — Oh! que voilà un grand vilain adverbe dans une si petite et si jolie bouche. — Vous appelez cela répondre, duc? — Non, pas précisément; c'est ce que j'appelle préparer ma réponse. — Est-elle préparée? — Attendez donc. — Vous hésitez, duc? — Non pas. — Eh bien! j'écoute. — Que dites-vous des apologues, comtesse? — Que c'est bien vieux. — Bah! le soleil aussi est vieux, et nous n'avons encore rien inventé de mieux pour y voir. — Va donc pour l'apologue : mais ce sera transparent? — Comme du cristal. — Allons. — M'écoutez-vous, belle dame? — J'écoute. — Supposez donc, comtesse... vous savez, on suppose toujours dans les apologues. — Dieu! que vous êtes ennuyeux, duc. — Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites là, comtesse, car jamais vous n'avez écouté plus attentivement. — Soit; j'ai tort. — Supposez donc que vous vous promeniez dans votre beau jardin de Luciennes, et que vous apercevez

une prune magnifique, une de ces reines-claudes que vous aimez tant, parce qu'elles ont des couleurs vermeilles et purpurines qui ressemblent aux vôtres. — Allez toujours, flatteur. — Vous apercevez, dis-je, une de ces prunes tout au bout d'une branche, tout au haut de l'arbre; que faites-vous, comtesse? — Je secoue l'arbre, pardieu! — Oui, mais inutilement, car l'arbre est gros, indéracinable, comme vous disiez tout à l'heure; et vous vous apercevez bientôt que sans l'ébranler même vous égratignez vos charmantes petites menottes à son écorce. Alors vous dites, en tournaillant la tête de cette adorable façon qui n'appartient qu'à vous et aux fleurs : Mon Dieu! mon Dieu! que je voudrais bien voir cette prune à terre; et vous vous dépitez. — C'est assez naturel, duc. — Ce n'est certes pas moi qui vous dirai le contraire. — Continuez, mon cher duc; votre apologue m'intéresse infiniment.—Tout à coup, en vous retournant comme cela, vous apercevez votre ami le duc de Richelieu qui se promène en pensant. — A quoi? — La belle question, pardieu! à vous; et vous lui dites avec votre adorable voix flûtée : « Ah! duc! duc! » — Très bien. — « Vous êtes un homme, vous; vous êtes fort; vous avez pris Mahon; secouez-moi donc un peu ce diable de prunier, afin que j'aie cette satanée prune. » N'est-ce pas cela, comtesse, hein? — Absolument, duc; je disais la chose tout bas, tandis que vous la disiez tout haut; mais que répondiez-vous? — Je répondais... — Oui? — Je répondais... « Comme vous y allez, comtesse! Je ne demande certes pas mieux; mais regardez donc, regardez donc, comme cet arbre est solide, comme les branches sont rugueuses; je tiens à mes mains aussi, moi, que diable! quoiqu'elles aient cinquante ans de plus que les vôtres. » — Ah! fit tout à coup la comtesse, bien, bien, je comprends. — Alors, continuez l'apologue : que me dites-vous? — Je vous dis... — De votre voix flûtée? — Toujours. — Dites, dites. — Je vous dis : « Mon petit maréchal, cessez de regarder indifféremment cette prune, que vous ne regardez indifféremment, au reste, que parce qu'elle n'est point pour vous; désirez-la avec moi, mon cher maréchal; convoitez-la avec moi, et, si vous me secouez l'arbre comme il faut, si la prune tombe, eh bien!... » — Eh bien? — « Eh bien! nous la mangerons ensemble. » — Bravo! fit le duc en frappant les deux mains l'une contre l'autre. — Est-ce cela? — Ma foi, comtesse, il n'y a que vous pour finir un apologue. Par mes cornes! comme disait feu mon père, comme c'est galamment troussé. — Vous allez donc secouer l'arbre, duc? — A deux mains trois cœurs, comtesse. — Et la prune était-elle bien une reine-claude? — On n'en est pas parfaitement sûr, comtesse. — Qu'est-ce donc? — Il me paraît bien plutôt que c'était un portefeuille qu'il y avait au haut de cet arbre. — A nous deux le portefeuille, alors? — Oh! non, à moi tout seul. Ne m'enviez pas ce maroquin-là, comtesse;

il tombera tant de belles choses avec lui de l'arbre, quand je l'aurai secoué, que vous aurez du choix à n'en savoir que faire. — Eh bien! maréchal, est-ce une affaire entendue? — J'aurai la place de monsieur de Choiseul? — Si le roi le veut. — Le roi ne veut-il pas tout ce que vous voulez? — Vous voyez bien que non, puisqu'il ne veut pas renvoyer son Choiseul. — Oh! j'espère que le roi voudra bien se rappeler son ancien compagnon. — D'armes? — Oui, d'armes; les plus rudes dangers ne sont pas toujours à la guerre, comtesse. — Et vous ne me demandez rien pour le duc d'Aiguillon? — Ma foi, non; le drôle saura bien le demander lui-même. — D'ailleurs, vous serez là. Maintenant, à mon tour. — A votre tour de quoi faire? — A mon tour de demander. — C'est juste. — Que me donnerez-vous? — Ce que vous voudrez. — Je veux tout. — C'est raisonnable. — Et je l'aurai? — Belle question! Mais, serez-vous satisfaite, au moins, et ne me demanderez-vous que cela? — Que cela, et quelque chose encore avec. — Dites. — Vous connaissez monsieur de Taverney? — C'est un ami de quarante ans. — Il a un fils? — Et une fille. — Précisément. — Après? — C'est tout. — Comment, c'est tout? — Oui, ce quelque chose qui me reste à vous demander, je vous le demanderai en temps et lieu. — A merveille! — Nous nous sommes entendus, duc. — Oui, comtesse. — C'est signé? — Bien mieux, c'est juré. — Renversez-moi mon arbre, alors. — J'ai des moyens. — Lesquels? — Mon neveu. — Après? — Les jésuites. — Ah! ah! — Tout un petit plan fort agréable, que j'avais formé à tout hasard. — Peut-on le savoir? — Hélas! comtesse... — Oui, oui, vous avez raison. — Vous le savez, le secret... — C'est la moitié de la réussite, j'achève votre pensée. — Vous êtes adorable! — Mais, moi, je veux aussi secouer l'arbre de mon côté. — Très-bien! secouez, secouez, comtesse, cela ne peut pas faire de mal! — J'ai mon moyen. — Et vous le croyez bon? — Je suis payée pour cela. — Lequel? — Ah! vous le verrez, duc, ou plutôt... — Quoi? — Non, vous ne le verrez pas.

Et sur ces mots, prononcés avec une finesse que cette charmante bouche seule pouvait avoir, la folle comtesse, comme si elle revenait à elle, abaissa rapidement les flots de satin de sa jupe, qui, dans l'accès diplomatique, avait opéré un mouvement de flux équivalent à celui de la mer.

Le duc, qui était quelque peu marin, et qui, par conséquent, était familiarisé avec les caprices de l'océan, rit aux éclats, baisa les mains de la comtesse, et devina, lui qui devinait si bien, que son audience était finie.

— Quand commencerez-vous à renverser, duc? demanda la comtesse.

— Demain. Et vous, quand commencerez-vous à secouer?

On entendit un grand bruit de carrosses dans la cour, et presque aussitôt les cris de : Vive le roi!

— Moi, dit la comtesse en regardant par la fenêtre, moi, je vais commencer tout de suite. — Bravo! — Passez par le petit escalier, duc, et attendez-moi dans la cour. Vous aurez ma réponse dans une heure.

IV

LE PIS-ALLER DE SA MAJESTÉ LOUIS XV

Le roi Louis XV n'était pas tellement débonnaire, que l'on pût causer tous les jours politique avec lui.

En effet, la politique l'ennuyait fort, et, dans ses mauvais jours, il s'en tirait avec cet argument, auquel il n'y avait rien à répondre :

— Bah! la machine durera bien toujours autant que moi!

Lorsque la circonstance était favorable, on en profitait; mais il était rare que le monarque ne reprît pas son avantage qu'un moment de bonne humeur lui avait fait perdre.

Madame Dubarry connaissait si bien son roi, que, comme les pêcheurs qui savent leur mer, elle ne s'embarquait jamais par le mauvais temps.

Or, ce moment où le roi la venait voir à Luciennes était un des meilleurs instants possible. Le roi avait eu tort la veille, il savait d'avance qu'on l'allait gronder. Il devait être de bonne prise ce jour-là.

Toutefois, si confiant que soit le gibier qu'on attend à l'affût, il y a toujours chez lui un certain instinct dont il faut savoir se défier. Mais cet instinct est mis en défaut quand le chasseur sait s'y prendre.

Voici comment s'y prit la comtesse à l'endroit du gibier royal qu'elle voulait amener dans ses panneaux.

Elle était, comme nous croyons l'avoir déjà dit, dans un déshabillé fort galant, comme Boucher en met à ses bergères.

Seulement elle n'avait pas de rouge, le rouge était l'antipathie du roi Louis XV.

Aussitôt qu'on eut annoncé Sa Majesté, la comtesse sauta sur son pot de rouge et commença de se frotter les joues avec acharnement.

Le roi vit, de l'antichambre, à quelle occupation se livrait la comtesse.

— Fi! dit-il en entrant; la méchante, elle se farde! — Ah! bonjour, sire, dit la comtesse sans se déranger de devant sa glace, et sans s'interrompre de son opération. — Vous ne m'attendiez donc pas, comtesse? demanda le roi. — Pourquoi donc cela, sire? — Que vous salissiez ainsi

votre figure? — Au contraire, sire, j'étais sûre que la journée ne se passerait point sans que j'eusse l'honneur de voir Votre Majesté. — Ah! comme vous me dites cela, comtesse. — Vous trouvez? — Oui. Vous êtes sérieuse comme monsieur Rousseau quand il écoute sa musique. — C'est qu'en effet, sire, j'ai quelque chose de sérieux à dire à Votre Majesté. — Ah! bon! je vous vois venir, comtesse. — Vraiment? — Oui, des reproches? — Moi! allons donc, sire... Et pourquoi, je vous prie? — Mais parce que je ne suis pas venu hier. — Oh! sire, vous me rendrez cette justice, que je n'ai pas la prétention de confisquer Votre Majesté. — Jeannette, tu te fâches. — Oh! non pas, sire, je suis toute fâchée. — Écoutez, comtesse, je vous assure que je n'ai pas cessé de songer à vous. — Bah! — Et que cette soirée m'a semblé éternelle. — Mais, encore un coup, sire, je ne vous parle point de cela, ce me semble. Votre Majesté passe ses soirées où il lui plaît, cela ne regarde personne. — En famille, Madame, en famille. — Sire, je ne m'en suis pas même informée. — Pourquoi cela? — Dam! vous conviendrez, sire, que ce serait mal séant de ma part. — Mais alors, s'écria le roi, si vous ne m'en voulez point de cela, de quoi m'en voulez-vous? car enfin, il s'agit d'être juste en ce monde. — Je ne vous en veux pas, sire. — Cependant, puisque vous êtes fâchée. — Je suis fâchée, oui, sire; quant à cela, c'est vrai. — Mais de quoi? — D'être un pis-aller. — Vous, grand Dieu! — Moi! oui, moi! la comtesse Dubarry! la jolie Jeanne, la charmante Jeannette, la séduisante Jeanneton, comme dit Votre Majesté; oui, je suis le pis-aller. — Mais en quoi? — En ceci que j'ai mon roi, quand madame de Choiseul et madame de Grammont n'en veulent plus. — Oh! oh! comtesse... — Ma foi! tant pis, je dis tout net les choses que j'ai sur le cœur, moi. Tenez, sire, on assure que madame de Grammont vous a souvent guetté à l'entrée de votre chambre à coucher. Moi, je prendrai le contre-pied de la noble duchesse; je guetterai à la sortie, et le premier Choiseul ou la première Grammont qui me tombera sous la main... Tant pis, ma foi! — Comtesse! comtesse! — Que voulez-vous! je suis une femme mal élevée, moi. Je suis la maîtresse de Blaise, la belle Bourbonnaise, vous savez. — Comtesse, les Choiseul se vengeront. — Que m'importe! pourvu qu'ils se vengent de ma vengeance. — On vous conspuera. — Vous avez raison. — Ah! — J'ai un moyen merveilleux, et je vais le mettre à exécution. — C'est?... demanda le roi inquiet. — C'est de m'en aller purement et simplement.

Le roi haussa les épaules.

— Ah! vous n'y croyez pas, sire? — Ma foi, non. — C'est que vous ne vous donnez pas la peine de raisonner. Vous me confondez avec d'autres. — Comment cela? — Sans doute. Madame de Châteauroux voulait être déesse; madame de Pompadour voulait être reine; les autres

voulaient être riches, puissantes, humilier les femmes de la cour du poids de leur faveur. Moi, je n'ai aucun de ces défauts. — C'est vrai. — Tandis que j'ai beaucoup de qualités. — C'est encore vrai. — Vous ne dites pas un mot de ce que vous pensez. — Oh! comtesse! personne n'est plus convaincu que moi de ce que vous valez. — Soit, mais écoutez; ce que je vais dire ne peut pas nuire à votre conviction. — Dites. — D'abord, je suis riche et n'ai besoin de personne. — Vous voulez me le faire regretter, comtesse. — Ensuite, je n'ai pas le moindre orgueil pour tout ce qui flattait ces dames, le moindre désir pour ce qu'elles ambitionnaient; j'ai toujours voulu aimer mon amant avant toute chose, mon amant fût-il mousquetaire, mon amant fût-il roi. Du jour où je n'aime plus, je ne tiens à rien. — Espérons que vous tenez encore un peu à moi, comtesse. — Je n'ai pas fini, sire. — Continuez donc, Madame. — J'ai encore à dire à Votre Majesté que je suis jolie, que je suis jeune, que j'ai encore devant moi dix années de beauté, que je serai non-seulement la plus heureuse femme du monde, mais encore la plus honorée, du jour où je ne serai plus la maîtresse de Votre Majesté. Vous souriez, sire. Je suis fâchée de vous dire alors que c'est que vous ne réfléchissez pas. Les autres favorites, mon cher roi, quand vous aviez assez d'elles, et que votre peuple en avait trop, vous les chassiez, et vous vous faisiez bénir de votre peuple qui exécrait la disgraciée comme auparavant; mais moi, je n'attendrai pas mon renvoi. Moi, je quitterai la place, et je ferai savoir à tous que je l'ai quittée. — Oh! comtesse, vous ne parlez pas sérieusement, dit le roi. — Regardez-moi, sire, et voyez si je suis ou non sérieuse; jamais de ma vie, je vous le jure, au contraire, je ne parlai plus sérieusement. — Vous ferez cette mesquinerie, Jeanne? Mais savez-vous que vous me mettez le marché à la main, madame la comtesse? — Non, sire; car vous mettre le marché à la main, ce serait vous dire simplement : choisissez entre ceci et cela. — Tandis?... — Tandis que je vous dis : Adieu, sire! et voilà tout.

Le roi pâlit, mais cette fois de colère.

— Si vous vous oubliez ainsi, Madame, prenez garde! — A quoi, sire? — Je vous enverrai à la Bastille. — Moi? — Oui, vous, et à la Bastille on s'ennuie plus encore qu'au couvent. — Oh! sire, dit la comtesse en joignant les mains, si vous me faisiez cette grâce... — Quelle grâce? — De m'envoyer à la Bastille. — Hein? — Vous me combleriez. — Comment cela? — Eh! oui. Mon ambition cachée est d'être populaire comme monsieur de La Chalotais ou monsieur de Voltaire. La Bastille me manque pour cela; un peu de Bastille, et je suis la plus heureuse des femmes. Ce sera une occasion pour moi d'écrire des mémoires sur moi, sur vos ministres, sur vos filles, sur vous-même, et de transmettre ainsi toutes les vertus

de Louis le Bien-Aimé à la postérité la plus reculée. Fournissez la lettre de cachet, sire. Tenez, moi je fournis la plume et l'encre.

Et elle poussa vers le roi une plume et un encrier qui se trouvaient sur le guéridon.

Le roi ainsi bravé, réfléchit un moment, et, se levant:

— C'est bien. Adieu, Madame, dit-il. — Mes chevaux ! s'écria la comtesse. Adieu, sire.

Le roi fit un pas vers la porte.

— Chon ! dit la comtesse.

Chon parut.

— Mes malles, mon service de voyage et la poste; allons, allons, ditelle. — La poste ! fit Chon atterrée, qu'y a-t-il donc, bon Dieu? — Il y a, ma chère, que si nous ne partons au plus vite, Sa Majesté va nous envoyer à la Bastille. Il n'y a donc pas de temps à perdre. Dépêche, Chon, dépêche.

Ce reproche frappa Louis XV au cœur; il revint à la comtesse et lui prit la main.

— Pardon, comtesse, de ma vivacité, dit-il. — En vérité, sire, je suis étonnée que vous ne m'ayez pas aussi menacée de la potence. — Oh! comtesse! — Sans doute. Est-ce qu'on ne pend pas les voleurs? — Eh bien? — Est-ce que je ne vole pas la place de madame de Grammont? — Comtesse ! — Dam ! c'est mon crime, sire. — Écoutez, comtesse, soyez juste : vous m'avez exaspéré. — Et maintenant?

Le roi lui tendit les mains.

— Nous avions tort tous deux. Maintenant, pardonnons-nous mutuellement. — Est-ce sérieusement que vous demandez une réconciliation, sire? — Sur ma foi. — Va-t'en, Chon. — Sans rien commander? demanda la jeune femme à sa sœur. — Au contraire, commande tout ce que j'ai dit. — Comtesse... — Mais qu'on attende de nouveaux ordres. — Ah !

Chon sortit.

— Vous me voulez donc? dit la comtesse au roi. — Par-dessus tout. — Réfléchissez à ce que vous dites là, sire.

Le roi réfléchit en effet, mais il ne pouvait reculer; et d'ailleurs, il voulait voir jusqu'où iraient les exigences du vainqueur.

— Parlez, dit-il. — Tout à l'heure. Faites-y attention, sire! Je partais sans rien demander. — Je l'ai bien vu. — Mais, si je reste, je demanderai quelque chose. — Quoi? Il s'agit de savoir quoi, voilà tout. — Ah! vous le savez bien. — Non. — Si fait, puisque vous faites la grimace. — Le renvoi de monsieur de Choiseul? — Précisément. — Impossible, comtesse. — Mes chevaux alors. — Mais, mauvaise tête..... — Signez ma

lettre de cachet pour la Bastille, ou la lettre qui congédie le ministre. — Il y a un milieu, dit le roi. — Merci de votre clémence, sire; je partirai sans être inquiétée, à ce qu'il paraît. — Comtesse, vous êtes femme. — Heureusement. — Et vous raisonnez politique en véritable femme mutine et colère. Je n'ai pas de raison pour congédier monsieur de Choiseul. — Je comprends, l'idole de vos parlements, celui qui les soutient dans leur révolte. — Enfin, il faut un prétexte. — Le prétexte est la raison du faible. — Comtesse, c'est un honnête homme que monsieur de Choiseul, et les honnêtes gens sont rares. — C'est un honnête homme qui vous vend aux robes noires, lesquelles vous mangent tout l'or de votre royaume. — Pas d'exagération, comtesse. — La moitié alors. — Mon Dieu ! s'écria Louis XV dépité. — Mais, au fait, s'écria de son côté la comtesse, je suis bien sotte; que m'importent à moi les parlements, les Choiseul, son gouvernement; que m'importe le roi même, à moi, son pis-aller ! — Encore. — Toujours, sire. — Voyons, comtesse, deux heures de réflexion. — Dix minutes, sire. Je passe dans ma chambre, glissez-moi votre réponse sous la porte : le papier est là, la plume est là, l'encrier est là. Si dans dix minutes vous n'avez pas répondu ou n'avez pas répondu à ma guise, adieu, sire ! Ne songez plus à moi, je serai partie. Sinon... — Sinon ? — Tournez la bobinette et la chevillette cherra.

Louis XV, pour se donner une contenance, baisa la main de la comtesse, qui, en se retirant, lui lança, comme le Parthe, son sourire le plus provoquant.

Le roi ne s'opposa aucunement à cette retraite, et la comtesse s'enferma dans la chambre voisine.

Cinq minutes après, un papier plié carrément frôla le bourrelet de soie de la porte et la laine du tapis.

La comtesse lut avidement le contenu du billet, écrivit à la hâte quelques mots à monsieur de Richelieu, qui se promenait dans la petite cour, sous un auvent, avec grande frayeur d'être vu faisant ainsi le pied de grue.

Le maréchal déplia le papier, lut, et, prenant sa course malgré ses soixante-quinze ans, il arriva dans la grande cour à son carrosse.

— Cocher, dit-il, à Versailles, ventre à terre!

Voici ce que contenait le papier jeté par la fenêtre à monsieur de Richelieu :

« J'ai secoué l'arbre, le portefeuille est tombé. »

V

COMMENT LE ROI LOUIS XV TRAVAILLAIT AVEC SON MINISTRE

Le lendemain, la rumeur était grande à Versailles. Les gens ne s'abordaient qu'avec des signes mystérieux et des poignées de main significatives, ou bien avec des croisements de bras et des regards au ciel, qui témoignaient de leur douleur et de leur surprise.

Monsieur de Richelieu, avec bon nombre de partisans, était dans l'antichambre du roi, à Trianon, vers dix heures.

Le comte Jean, tout chamarré, tout éblouissant, causait avec le vieux maréchal, et causait gaiement, si l'on en croyait sa figure épanouie.

Vers onze heures, le roi passa, se rendant à son cabinet de travail, et ne parla à personne. Sa Majesté marchait fort vite.

A onze heures cinq minutes, monsieur de Choiseul descendit de voiture et traversa la galerie, son portefeuille sous le bras.

A son passage il se fit un grand mouvement de gens qui se retournaient pour avoir l'air de causer entre eux et ne pas saluer le ministre.

Le duc ne fit pas attention à ce manége; il entra dans le cabinet, où le roi feuilletait un dossier en prenant son chocolat.

— Bonjour, duc, lui dit le roi amicalement; sommes-nous bien dispos, ce matin? — Sire, monsieur de Choiseul se porte bien, mais le ministre est fort malade, et vient prier Votre Majesté, puisqu'elle ne lui parle encore de rien, d'agréer sa démission. Je remercie le roi de m'avoir permis cette initiative; c'est une dernière faveur dont je lui suis bien reconnaissant. — Comment, duc, votre démission; qu'est-ce que cela veut dire? — Sire, Votre Majesté a signé hier, entre les mains de madame Dubarry, un ordre qui me destitue; cette nouvelle court déjà tout Paris et tout Versailles. Le mal est fait. Cependant, je n'ai pas voulu quitter le service de Votre Majesté sans en avoir reçu l'ordre avec la permission. Car, nommé officiellement, je ne puis me regarder comme destitué que par un acte officiel. — Comment, duc, s'écria le roi en riant, car l'attitude sévère et digne de monsieur de Choiseul lui imposait jusqu'à la crainte; comment, vous, un homme d'esprit et un formaliste, vous avez cru cela? — Mais, sire, dit le ministre surpris, vous avez signé... — Quoi donc? — Une lettre que possède madame Dubarry. — Ah! duc, n'avez-vous jamais eu

besoin de la paix? vous êtes bien heureux!... Le fait est que madame de Choiseul est un modèle.

Le duc, offensé de la comparaison, fronça le sourcil.

— Votre Majesté, dit-il, est d'un caractère trop ferme et d'un caractère trop heureux pour mêler aux affaires d'État ce que vous daignez appeler les affaires de ménage. — Choiseul, il faut que je vous conte cela : c'est fort drôle. Vous savez qu'on vous craint beaucoup par là. — C'est-à-dire qu'on me hait, sire. — Si vous le voulez. Eh bien! cette folle de comtesse ne m'a-t-elle pas posé cette alternative : de l'envoyer à la Bastille ou de vous remercier de vos services. — Eh bien! sire. — Eh bien! duc, vous m'avouerez qu'il eût été trop malheureux de perdre le coup d'œil que Versailles offrait ce matin. Depuis hier je m'amuse à voir courir les estafettes sur les routes, à voir s'allonger ou se rapetisser les visages... Cotillon III est reine de France depuis hier. C'est on ne peut plus réjouissant. — Mais la fin, sire? — La fin, mon cher duc, dit Louis XV redevenu sérieux, la fin sera toujours la même. Vous me connaissez, j'ai l'air de céder et je ne cède jamais. Laissez les femmes dévorer le petit gâteau de miel que je leur jetterai de temps en temps, comme on faisait à Cerbère; mais nous, vivons tranquillement, imperturbablement, éternellement ensemble. Et, puisque nous en sommes aux éclaircissements, gardez celui-ci pour vous : Quelque bruit qui coure, quelque lettre de moi que vous teniez... ne vous abstenez pas de venir à Versailles... Tant que je vous dirai ce que je vous dis, duc, nous serons bons amis.

Le roi tendit la main au ministre, qui s'inclina dessus sans reconnaissance comme sans rancune.

— Travaillons, si vous voulez, cher duc, maintenant. — Aux ordres de Votre Majesté, répliqua Choiseul en ouvrant son portefeuille. — Voyons, pour commencer, dites-moi quelques mots du feu d'artifice. — Ç'a été un grand désastre, sire. — A qui la faute? — A monsieur Bignon, prévôt des marchands. — Le peuple a-t-il beaucoup crié? — Oh! beaucoup. — Alors il fallait peut-être destituer ce monsieur Bignon. — Le parlement, dont un des membres a failli étouffer dans la bagarre, avait pris l'affaire à cœur; mais monsieur l'avocat général Séguier a fait un fort éloquent discours pour prouver que ce malheur était l'œuvre de la fatalité. On a applaudi, et ce n'est plus rien à présent. — Tant mieux! Passons aux parlements, duc... Ah! voilà ce qu'on nous reproche. — On me reproche, sire, de ne pas soutenir monsieur d'Aiguillon contre monsieur de La Chalotais; mais qui me reproche cela? les mêmes gens qui ont colporté avec des fusées de joie la lettre de Votre Majesté. Songez donc, sire, que monsieur d'Aiguillon a outre-passé ses pouvoirs en Bretagne,

que les jésuites étaient réellement exilés, que monsieur de La Chalotais avait raison; que Votre Majesté elle-même a reconnu par acte public l'innocence de ce procureur général. On ne peut cependant faire se dédire ainsi le roi. Vis-à-vis de son ministre, c'est bien; mais vis-à-vis de son peuple! — En attendant, les parlements se sentent forts. — Ils le sont, en effet. Quoi! on les tance, on les emprisonne, on les vexe, et on les déclare innocents, et ils ne seraient pas forts! Je n'ai pas accusé monsieur d'Aiguillon d'avoir commencé l'affaire La Chalotais, mais je ne lui pardonnerai jamais d'y avoir eu tort. — Duc, duc! allons, le mal est fait, au remède... Comment brider ces insolents?... — Que les intrigues de monsieur le chancelier cessent, que monsieur d'Aiguillon n'ait plus de soutien, et la colère du parlement tombera. — Mais j'aurai cédé, duc! — Votre Majesté est donc représentée par monsieur d'Aiguillon... et non par moi?

L'argument était rude, le roi le sentit.

— Vous savez, dit-il, que je n'aime pas à dégoûter mes serviteurs, lors même qu'ils se sont trompés... Mais laissons cette affaire, qui m'afflige, et dont le temps fera justice... Parlons un peu de l'extérieur... On me dit que je vais avoir la guerre? — Sire, si vous avez la guerre, ce sera une guerre loyale et nécessaire. — Avec les Anglais... diable! — Votre Majesté craint-elle les Anglais, par hasard? — Oh! sur mer... — Que Votre Majesté soit en repos : monsieur le duc de Praslin, mon cousin, votre ministre de la marine, vous dira qu'il a soixante-quatre vaisseaux, sans ceux qui sont en chantier; plus, des matériaux pour en construire douze autres en un an... Enfin, cinquante frégates de première force, ce qui est une position respectable pour la guerre maritime. Quant à la guerre continentale, nous avons mieux que cela, nous avons Fontenoy. — Fort bien; mais pourquoi aurais-je à combattre les Anglais, mon cher duc? Un gouvernement beaucoup moins habile que le vôtre, celui de l'abbé Dubois, a toujours évité la guerre avec l'Angleterre. — Je le crois bien, sire, l'abbé Dubois recevait par mois six cent mille livres des Anglais. — Oh! duc. — J'ai la preuve, sire. — Soit; mais où voyez-vous des causes de guerre? — L'Angleterre veut toutes les Indes : j'ai dû donner à vos officiers les ordres les plus sévères, les plus hostiles. La première collision là-bas donnera lieu à des réclamations de l'Angleterre; mon avis formel est que nous n'y fassions pas droit. Il faut que le gouvernement de Votre Majesté soit respecté par la force, comme il l'était grâce à la corruption. — Eh! patientons; dans l'Inde, qui le saura? c'est si loin!

Le duc se mordit les lèvres.

— Il y a un *casus belli* plus rapproché de nous, sire, dit-il. — En-

core! quoi donc? — Les Espagnols prétendent à la possession des îles Malouines et Falkland... Le port d'Egmont était occupé par les Anglais arbitrairement, les Espagnols les en ont chassés de vive force; de là la fureur de l'Angleterre : elle menace les Espagnols des dernières extrémités, si on ne lui donne satisfaction. — Eh bien! mais, si les Espagnols ont tort pourtant, laissez-les se démêler. — Sire, et le pacte de famille? Pourquoi avez-vous tenu à faire signer ce pacte qui lie étroitement tous les Bourbons d'Europe et leur fait un rempart contre les entreprises de l'Angleterre?

Le roi baissa la tête.

— Ne vous inquiétez pas, sire, dit Choiseul; vous avez une armée formidable, une marine imposante, de l'argent. J'en sais trouver sans faire crier les peuples. Si nous avons la guerre, ce sera une cause de gloire pour le règne de Votre Majesté, et je projette des agrandissements dont on nous aura fourni le prétexte et l'excuse. — Alors, duc, alors la paix à l'intérieur; n'ayons pas la guerre partout. — Mais l'intérieur est calme, sire, répliqua le duc affectant de ne pas comprendre. — Non, non, vous voyez bien que non. Vous m'aimez et me servez bien. Il y a d'autres gens qui disent m'aimer, et dont les façons ne ressemblent pas du tout aux vôtres; mettons l'accord entre tous ces systèmes : voyons, mon cher duc, que je vive heureux. — Il ne dépendra pas de moi que votre bonheur ne soit complet, sire. — Voilà parler. Eh bien! venez donc dîner avec moi aujourd'hui. — A Versailles, sire? — Non, à Luciennes. — Oh! mon regret est grand, sire, mais ma famille est tout alarmée de la nouvelle répandue hier. On me croit dans la disgrâce de Votre Majesté. Je ne puis laisser tant de cœurs souffrants. — Et ceux dont je vous parle ne souffrent-ils pas, duc? Songez donc comme nous avons vécu heureux tous trois, du temps de cette pauvre marquise.

Le duc baissa la tête, ses yeux se voilèrent, un soupir à demi étouffé sortit de sa poitrine.

— Madame de Pompadour était une femme bien jalouse de la gloire de Votre Majesté, dit-il, elle avait de hautes idées politiques. J'avoue que son génie sympathisait avec mon caractère. Souvent, sire, je me suis attelé de front avec elle aux grandes entreprises qu'elle formait; oui, nous nous entendions. — Mais elle se mêlait de politique, duc, et tout le monde le lui reprochait. — C'est vrai. — Celle-ci, au contraire, est douce comme un agneau; elle n'a pas encore fait signer une lettre de cachet, même contre les pamphlétaires et les chansonniers. Eh bien! on lui reproche ce qu'on louait chez l'autre. Ah! duc, c'est fait pour dégoûter du progrès... Voyons, venez-vous faire votre paix à Luciennes? — Sire, veuillez assurer madame la comtesse Dubarry que je la trouve une femme charmante et digne de tout l'amour du roi, mais... — Ah! voilà

un mais, duc... — Mais, poursuivit monsieur de Choiseul, ma conviction est que si Votre Majesté est nécessaire à la France, aujourd'hui un bon ministre est plus nécessaire à Votre Majesté qu'une charmante maîtresse. — N'en parlons plus, duc, et demeurons bons amis. Mais câlinez madame de Grammont, qu'elle ne complote plus rien contre la comtesse; les femmes nous brouilleraient. — Madame de Grammont, sire, veut trop plaire à Votre Majesté. C'est là son tort. — Et elle me déplaît en nuisant à la comtesse, duc. — Aussi madame de Grammont part-elle, sire, on ne la verra plus : ce sera un ennemi de moins. — Ce n'est pas ainsi que je l'entends, vous allez trop loin. Mais la tête me brûle, duc, nous avons travaillé ce matin comme Louis XIV et Colbert, nous avons été *grand siècle*, comme disent les philosophes. A propos, duc, est-ce que vous êtes philosophe, vous? — Je suis serviteur de Votre Majesté, répliqua monsieur de Choiseul. — Vous m'enchantez, vous êtes un homme impayable; donnez-moi votre bras, je suis tout étourdi.

Le duc se hâta d'offrir son bras à Sa Majesté.

Il devinait qu'on allait ouvrir les portes à deux battants, que toute la cour était dans la galerie, qu'on allait le voir dans cette splendide position; après avoir tant souffert, il n'était pas fâché de faire souffrir ses ennemis.

L'huissier ouvrit en effet les portes, et annonça le roi dans la galerie.

Louis XV, toujours causant avec monsieur de Choiseul et lui souriant, se faisant lourd sur son bras, traversa la foule sans remarquer ou sans vouloir remarquer combien Jean Dubarry était pâle et combien monsieur de Richelieu était rouge.

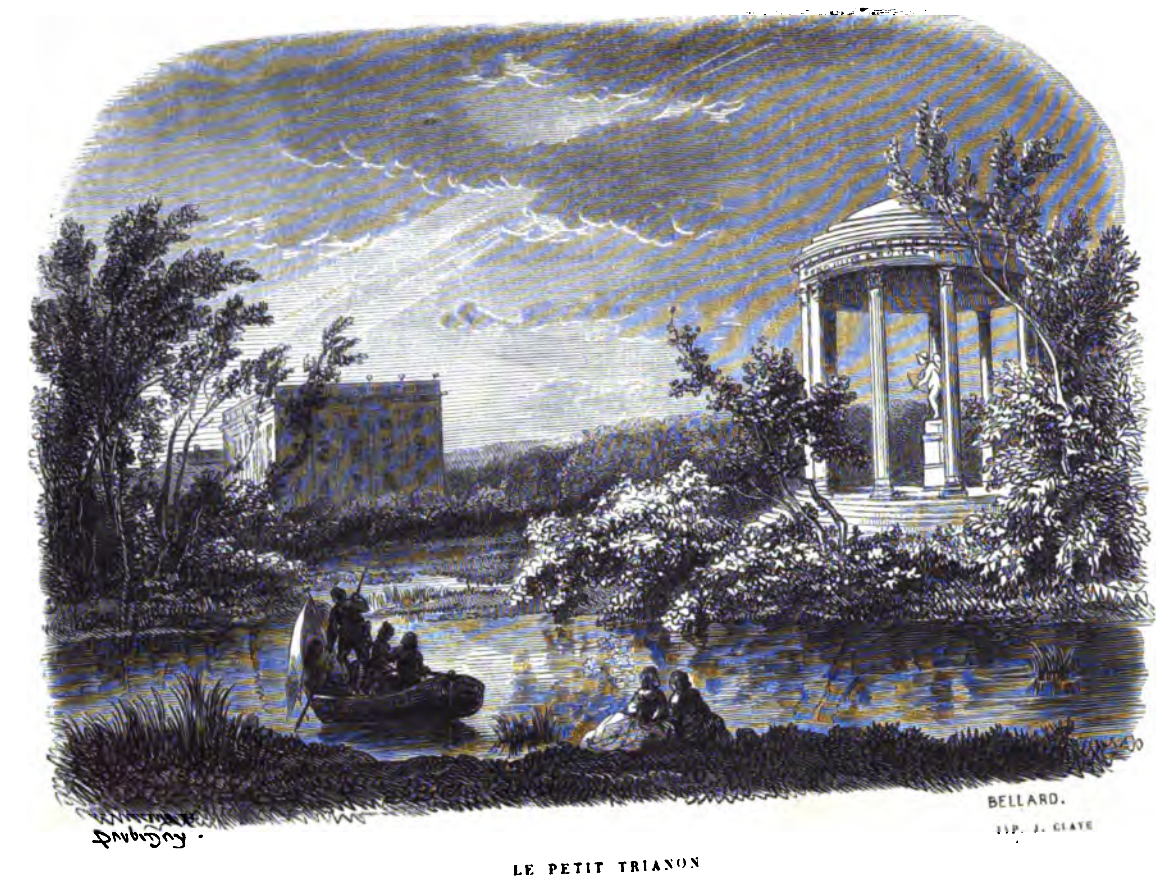
Mais monsieur de Choiseul vit bien cette différence de nuances. Il passa le jarret tendu, le col raide, les yeux brillants, devant les courtisans, qui se rapprochaient autant qu'ils s'étaient éloignés le matin.

— Là! dit le roi, au bout de la galerie; duc, attendez-moi, je vous emmène à Trianon. Rappelez-vous tout ce que je vous ai dit. — Je l'ai gardé dans mon cœur, répliqua le ministre, sachant bien qu'avec cette phrase aiguisée il perçait l'âme de tous ses ennemis.

Le roi rentra chez lui.

Monsieur de Richelieu rompit la file et vint serrer dans ses deux mains maigres la main du ministre, en lui disant :

— Il y a longtemps que je sais qu'un Choiseul a l'âme chevillée au corps. — Merci, dit le duc, qui savait à quoi s'en tenir. — Mais ce bruit absurde, poursuivit le maréchal... — Ce bruit a bien fait rire Sa Majesté, dit Choiseul. — On parlait d'une lettre... — Mystification de la part du roi, répliqua le ministre en lançant cette phrase à l'adresse de Jean, qui perdait contenance. — Merveilleux! merveilleux! répéta le maréchal, en



LE PETIT TRIANON

retournant au comte, aussitôt que le duc de Choiseul eut disparu et ne put plus le voir.

Le roi descendait l'escalier en appelant le duc, empressé à le suivre.

— Eh! eh! nous sommes joués, dit le maréchal à Jean. — Où vont-ils? — Au petit Trianon, se moquer de nous. — Mille tonnerres, murmura Jean. Ah! pardon, monsieur le maréchal. — A mon tour, dit celui-ci, et voyons si mon moyen vaudra mieux que celui de la comtesse.

VI

LE PETIT TRIANON

Quand Louis XIV eut bâti Versailles, et qu'il eut reconnu les inconvénients de la grandeur, lorsqu'il vit ces immenses salons pleins de gardes, ces antichambres pleines de courtisans, ces corridors et ces entresols pleins de laquais, de pages et de commensaux, il se dit que Versailles était bien ce que Louis XIV avait voulu en faire, ce que Mansard, Le Brun et Le Nôtre en avaient fait, le séjour d'un dieu, mais non pas l'habitation d'un homme.

Alors le grand roi, qui était un homme à ses moments perdus, se fit bâtir Trianon pour respirer et cacher un peu sa vie. Mais l'épée d'Achille, qui avait fatigué Achille, devait être d'un poids insupportable pour un successeur mirmidon.

Trianon, ce rapetissement de Versailles, parut encore trop pompeux à Louis XV, qui se fit bâtir par l'architecte Gabriel le petit Trianon, pavillon de soixante pieds carrés.

A gauche de ce bâtiment, on construisit un carré long sans caractère et sans ornements : ce fut la demeure des gens de service et des commensaux. On comptait là environ dix logements de maîtres, et la place de cinquante serviteurs. On peut voir encore ce bâtiment dans son intégrité. Il se compose d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage et de combles. Ce rez-de-chaussée est garanti par un fossé pavé qui le sépare des massifs; toutes les fenêtres en sont grillées comme celles du premier étage. Vues du côté de Trianon, ces fenêtres éclairent un long corridor pareil à celui d'un couvent.

Huit à neuf portes, percées dans le corridor, conduisent aux logements, tous composés d'une antichambre avec deux cabinets, l'un à droite, l'autre

à gauche, et d'une basse chambre, voire même de deux, éclairées sur la cour intérieure de ce bâtiment.

Au-dessous de cet étage, les cuisines.

Dans les combles, des chambres de domestiques.

Voilà le petit Trianon.

Ajoutez-y une chapelle à vingt toises du château, dont nous ne ferons pas la description, parce que nous n'en avons aucun besoin, et que ce château ne peut loger qu'un ménage, ainsi qu'on le dirait aujourd'hui.

La topographie est donc celle-ci : un château voyant avec ses larges yeux sur le parc et sur les bois ; voyant à gauche sur les communs, qui ne lui opposent que des fenêtres grillées, fenêtres de corridors ou de cuisines masquées par un épais treillis.

Du grand Trianon, demeure solennelle de Louis XV, on se rendait au petit par un jardin potager qui joignait les deux résidences, moyennant l'interjection d'un pont de bois.

Ce fut par ce jardin potager et fruitier qu'avait dessiné et planté La Quintinie, que Louis XV mena monsieur de Choiseul au petit Trianon, après la laborieuse séance que nous venons de raconter. Il voulait lui faire voir les améliorations introduites par lui dans le nouveau séjour du dauphin et de la dauphine.

Monsieur de Choiseul admirait tout, commentait tout avec la sagacité d'un courtisan ; il laissait le roi lui dire que le petit Trianon devenait de jour en jour plus beau et plus charmant à habiter ; et le ministre ajoutait que c'était pour Sa Majesté la maison de famille.

— La dauphine, dit le roi, est encore un peu sauvage, comme toutes les Allemandes jeunes ; elle parle bien le français, mais elle a peur d'un léger accent qui la trahit Autrichienne à des oreilles françaises. A Trianon, elle n'entendra que des amis, et ne parlera que lorsqu'elle le voudra. — Il en résulte qu'elle parlera bien. J'ai déjà remarqué, dit monsieur de Choiseul, que Son Altesse Royale est accomplie et n'a rien à faire pour se perfectionner.

Chemin faisant, les deux voyageurs trouvèrent monsieur le dauphin arrêté sur une pelouse et qui prenait la hauteur du soleil.

Monsieur de Choiseul s'inclina fort bas, et, comme le dauphin ne lui parla pas, il ne parla pas non plus.

Le roi dit assez haut pour être entendu de son petit-fils :

— Louis est un savant, et il a bien tort de se casser la tête à des sciences, sa femme en souffrira. — Non pas, répliqua une douce voix de femme sortie d'un buisson.

Et le roi vit accourir à lui la dauphine, qui causait avec un homme farci de papiers, de compas et de crayons.

— Sire, dit la princesse, monsieur Mique, mon architecte. — Ah! fit le roi, vous avez aussi cette maladie, Madame? — Sire, c'est une maladie de famille. — Vous allez faire bâtir? — Je vais faire meubler ce grand parc, dans lequel tout le monde s'ennuie. — Oh! oh! ma fille, vous dites cela bien haut; le dauphin pourrait vous entendre. — C'est chose convenue entre nous, mon père, répliqua la princesse. — De vous ennuyer? — Non, mais de chercher à nous divertir. — Et Votre Altesse Royale veut faire bâtir? dit monsieur de Choiseul. — De ce parc, monsieur le duc, je veux faire un jardin. — Ah! ce pauvre Le Nôtre, dit le roi. — Le Nôtre était un grand homme, sire, pour ce que l'on aimait alors, mais pour ce que j'aime... — Qu'aimez-vous, Madame? — La nature. — Ah! comme les philosophes. — Ou comme les Anglais. — Bon! dites cela devant Choiseul, vous allez avoir une déclaration de guerre. Il va vous lâcher les soixante-quatre vaisseaux et les quarante frégates de monsieur de Praslin, son cousin. — Sire, dit la dauphine, je ferai dessiner un jardin naturel par monsieur Robert, le plus habile homme du monde pour ces sortes de plans. — Qu'appelez-vous jardins naturels, dit le roi. Je croyais que des arbres et des fleurs, voire même des fruits, comme ceux que j'ai cueillis en passant, étaient des choses naturelles. — Sire, vous vous promèneriez cent ans chez vous que vous verriez toujours des allées droites, ou des massifs taillés à angle de quarante-cinq degrés, comme dit monsieur le dauphin, ou des pièces d'eau mariées à des gazons, lesquels sont mariés à des perspectives, ou à des quinconces, ou à des terrasses. — Eh bien! c'est donc laid, cela? — Ce n'est pas naturel. — Que voilà une petite-fille qui aime la nature! dit le roi avec un air plus jovial que joyeux. Voyons ce que vous ferez de mon Trianon. — Des rivières, des cascades, des ponts, des grottes, des rochers, des bois, des ravins, des maisons, des montagnes, des prairies. — Pour des poupées? dit le roi. — Hélas! sire, pour des rois tels que nous serons, répliqua la princesse sans remarquer la rougeur qui couvrit les joues de son aïeul, et sans remarquer qu'elle se présageait à elle-même une lugubre vérité. — Alors, vous bouleverserez; mais qu'édifierez-vous? — Je conserve. — Ah! c'est encore heureux que dans ces bois et dans ces rivières vous ne fassiez pas loger vos gens comme des Hurons, des Esquimaux ou des Groenlandais. Ils auraient là une vie naturelle, et monsieur Rousseau les appellerait les enfants de la nature... Faites cela, ma fille, et vous serez adorée des encyclopédistes. — Sire, mes serviteurs auraient trop froid dans ces habitations-là. — Où les logez-vous donc, si vous détruisez tout? Ce ne sera pas dans le palais; à peine y a-t-il place pour vous deux. — Sire, je garde les communs tels qu'ils sont.

Et la dauphine indiqua les fenêtres de ce corridor que nous avons décrit.

— Qui est-ce que j'y vois? dit le roi en se mettant une main sur les yeux, en guise de garde-vue. — Une femme, sire, dit monsieur de Choiseul. — Une demoiselle que je prends chez moi, répliqua la dauphine. — Mademoiselle de Taverney, fit Choiseul avec sa vue perçante. — Ah! dit le roi; tiens, vous avez ici les Taverney? — Mademoiselle de Taverney seulement, sire. — Charmante fille. Vous en faites?... — Ma lectrice. — Très-bien, dit le roi sans quitter de l'œil la fenêtre grillée par laquelle regardait, fort innocemment et sans se douter qu'on l'observait, mademoiselle de Taverney, pâle encore de sa maladie. — Comme elle est pâle! dit monsieur de Choiseul. — Elle a failli être étouffée le 31 mai, monsieur le duc. — Vrai? Pauvre fille! dit le roi. Ce monsieur Bignon méritait sa disgrâce. — Elle est rétablie? dit monsieur de Choiseul très-vite. — Dieu merci, monsieur le duc. — Ah! fit le roi, elle se sauve. — Elle aura reconnu Votre Majesté, et elle est timide. — Vous l'avez depuis longtemps? — Depuis hier, sire; en m'installant, je l'ai fait venir. — Triste habitation pour une jolie fille, dit Louis XV; ce diable de Gabriel était bien maladroit : il n'a pas pensé que les arbres, en grandissant, éborgneraient ce bâtiment des communs, et qu'on n'y verrait plus clair. — Mais non, sire, je vous jure que le logement est supportable. — Ce n'est pas possible, dit Louis XV. — Votre Majesté veut-elle s'en assurer? dit la dauphine jalouse de faire les honneurs de chez elle. — Soit. Venez-vous, Choiseul? — Sire, il est deux heures. J'ai un conseil de parlement à deux heures et demie. Le temps de retourner à Versailles. — Eh bien! allez, duc, allez, et secouez-moi les robes noires. Dauphine, montrez-moi les petits logements, s'il vous plaît. Je raffole des intérieurs. — Venez, monsieur Mique, dit la dauphine à son architecte, vous aurez l'occasion de recevoir quelques avis de Sa Majesté, qui s'entend si bien à tout.

Le roi marcha le premier, la dauphine le suivit.

Ils montèrent le petit perron qui conduit à la chapelle, laissant de côté le passage des cours.

La porte de la chapelle est à gauche, à droite l'escalier, droit et simple, qui mène au corridor des logements.

— Qui demeure ici? demanda Louis XV. — Mais personne encore, sire. — Voilà une clé sur la porte du premier logement. — Ah! c'est vrai, mademoiselle de Taverney se meuble aujourd'hui et emménage. — Ici? fit le roi en désignant la porte. — Oui, sire. — Et elle est chez elle? N'entrons pas, alors. — Sire, elle vient de descendre; je l'ai vue sous l'auvent de la petite cour des cuisines. — Alors, montrez-moi ses logements comme échantillon. — A votre désir, répliqua la dauphine.

Et elle introduisit le roi dans l'unique chambre, précédée d'une antichambre et de deux cabinets.

Quelques meubles déjà rangés, des livres, un clavecin, attirèrent l'attention du roi, et surtout un énorme bouquet des plus belles fleurs, que mademoiselle de Taverney avait déjà mis dans une potiche du Japon.

— Ah! dit le roi, les belles fleurs! et vous voulez changer de jardin... Qui diable fournit vos gens de fleurs pareilles? En garde-t-on pour vous? — En effet, voilà un beau bouquet. — Le jardinier soigne mademoiselle de Taverney... Qui est jardinier ici? — Je ne sais, sire. Monsieur de Jussieu se charge de me les fournir.

Le roi donna un coup d'œil curieux à tout le logement, regarda encore à l'extérieur, dans les cours, et se retira.

Sa Majesté traversa le parc, et revint au grand Trianon; ses équipages l'attendaient pour une chasse en carrosse après le dîner, de trois à six heures du soir.

Le dauphin mesurait toujours le soleil

VII

LA CONSPIRATION SE RENOUE

Tandis que le roi, pour bien rassurer monsieur de Choiseul et ne pas perdre son temps à lui-même, se promenait ainsi dans Trianon en attendant la chasse, Luciennes était le centre d'une réunion de conspirateurs effarés qui arrivaient à tire-d'aile auprès de madame Dubarry, comme des oiseaux qui ont senti la poudre du chasseur.

Jean et le maréchal de Richelieu, après s'être longtemps regardés avec humeur, avaient pris leur essor les premiers.

Les autres étaient les favoris ordinaires qu'une disgrâce certaine des Choiseul avait affriandés, que le retour en faveur avait épouvantés, et qui, ne trouvant plus le ministre sous leur main pour s'accrocher à lui, revenaient machinalement à Luciennes pour voir si l'arbre était assez solide pour que l'on s'y cramponnât comme par le passé.

Madame Dubarry, après les fatigues de sa diplomatie et le triomphe trompeur qui l'avait couronnée, faisait la sieste lorsque le carrosse de Richelieu entra chez elle avec le bruit et la célérité d'un ouragan.

— Maîtresse Dubarry dort, dit Zamore sans se déranger.

Jean fit rouler Zamore sur le tapis, d'un grand coup de pied qu'il appliqua sur les broderies les plus larges de son habit de gouverneur.

Zamore poussa des cris perçants.

Chon accourut.

— Vous battez encore ce petit, vilain brutal! dit-elle. — Et je vous extermine vous-même, poursuivit Jean avec des yeux qui flamboyaient, si vous ne réveillez pas la comtesse tout de suite.

Mais il n'était pas besoin de réveiller la comtesse : aux cris de Zamore, au grondement de la voix de Jean, elle avait senti un malheur et accourait enveloppée dans un peignoir.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle, effrayée de voir que Jean s'était vautré tout du long sur un sofa pour calmer les agitations de sa bile, et que le maréchal ne lui avait pas même baisé la main. — Il y a, il y a, dit Jean, parbleu! il y a toujours le Choiseul. — Comment? — Oui, plus que jamais, mille tonnerres! — Qu'est-ce que vous voulez dire? — Monsieur le comte Dubarry a raison, continua Richelieu; il y a plus que jamais monsieur le duc de Choiseul.

La comtesse tira de son sein la petite lettre du roi.

— Et ceci? dit-elle en souriant. — Avez-vous bien lu, comtesse? demanda le maréchal. — Mais... je sais lire, duc, répondit madame Dubarry. — Je n'en doute pas, Madame; voulez-vous me permettre de lire aussi? — Oh! certainement; lisez.

Le duc prit le papier, le développa lentement et lut :

« Demain, je remercierai monsieur de Choiseul de ses services. Je m'y
« engage positivement.

« Louis. »

— Est-ce clair? dit la comtesse. — Parfaitement clair, répliqua le maréchal en faisant la grimace. — Eh bien! quoi? dit Jean. — Eh bien! c'est demain que nous aurons la victoire, rien n'est encore perdu. — Comment, demain! mais le roi m'a signé cela hier. Or, demain c'est aujourd'hui. — Pardon, Madame, dit le duc; comme il n'y a pas de date, demain sera toujours le jour qui suivra celui où vous voudrez voir monsieur de Choiseul à bas. Il y a, rue de la Grange-Batelière, à cent pas de chez moi, un cabaret dont l'enseigne porte ces mots en lettres rouges : « Ici, on fait crédit demain. » Demain, c'est jamais. — Le roi s'est moqué de nous, dit Jean furieux. — C'est impossible, murmura la comtesse atterrée; impossible; une pareille supercherie est indigne... — Ah! Madame, Sa Majesté est fort joviale, dit Richelieu. — Il me le paiera, duc, continua la comtesse avec un accent de colère. — Après cela, comtesse, il ne faut pas en vouloir au roi, il ne faut pas accuser Sa Majesté de dol ou de fourberie; non, le roi a tenu ce qu'il avait promis. — Allons donc! fit Jean avec un tour d'épaules plus que peuple. — Qu'a-t-il promis? cria

la comtesse : de remercier le Choiseul? — Et voilà précisément, madame; j'ai entendu, moi, Sa Majesté remercier positivement le duc de ses services. Le mot a deux sens; écoutez donc : en diplomatie, chacun prend celui qu'il préfère; vous avez choisi le vôtre, le roi a choisi le sien. De cette façon, le demain n'est plus même en litige; c'est bien aujourd'hui, à votre avis, que le roi devait tenir sa promesse : il l'a tenue. Moi qui vous parle, j'ai entendu le remerciement. — Duc, ce n'est pas l'heure de plaisanter, je crois. — Croyez-vous, par hasard, que je plaisante, comtesse? demandez au comte Jean. — Non, pardieu! nous ne rions pas. Ce matin, le Choiseul a été embrassé, cajolé, festoyé par le roi, et, à l'heure qu'il est, tous deux se promènent dans les Trianons, bras dessus, bras dessous. — Bras dessus, bras dessous! répéta Chon, qui s'était glissée dans le cabinet, et qui leva ses bras blancs comme un nouveau modèle de la Niobé désespérée. — Oui, j'ai été jouée, dit la comtesse; mais nous allons bien voir... Chon, il faut d'abord contremander mon équipage de chasse, je n'irai pas. — Bon! dit Jean. — Un moment! s'écria Richelieu, pas de précipitation, pas de bouderie... Ah! pardon, comtesse, je me permets de vous conseiller; pardon. — Faites, duc, ne vous gênez pas; je crois que je perds la tête. Voyez ce qu'il en est : on ne veut pas faire de politique, et le jour où on s'en mêle, l'amour-propre vous y jette tout habillée... Vous dites donc... — Que bouder aujourd'hui n'est pas sage. Tenez, comtesse, la position est difficile. Si le roi tient décidément aux Choiseul, s'il se laisse influencer par sa dauphine, s'il vous rompt ainsi en visière, c'est que... — Eh bien? — C'est qu'il faut devenir encore plus aimable que vous n'êtes, comtesse. Je sais bien que c'est impossible; mais enfin, l'impossible devient la nécessité de notre situation : faites donc l'impossible!...

La comtesse réfléchit.

— Car enfin, continua le duc, si le roi allait adopter les mœurs allemandes! — S'il allait devenir vertueux! exclama Jean saisi d'horreur. — Qui sait, comtesse, dit Richelieu, la nouveauté est chose si attrayante! — Oh! quant à cela, répliqua la comtesse avec un certain signe d'incrédulité, je ne crois pas. — On a vu des choses plus extraordinaires, Madame, et le proverbe du diable se faisant ermite... Donc, il faudrait ne pas bouder. Il ne le faudrait pas. — Mais j'étouffe de colère! — Je le crois parbleu bien! étouffez, comtesse, mais que le roi, c'est-à-dire monsieur de Choiseul, ne s'en aperçoive pas; étouffez pour nous, respirez pour eux. — Et j'irais à la chasse? — Ce serait fort habile! — Et vous, duc? — Oh! moi, dussé-je suivre la chasse à quatre pattes, je la suivrai. — Dans ma voiture, alors! s'écria la comtesse, pour voir la figure que ferait son allié. — Comtesse, répliqua le duc avec une minauderie qui cachait son

dépit, c'est un si grand bonheur... — Que vous refusez, n'est-ce pas? — Moi! Dieu m'en préserve! — Faites-y attention, vous vous compromettrez! — Je ne veux pas me compromettre. — Il l'avoue! il a le front de l'avouer! s'écria madame Dubarry. — Comtesse! comtesse! monsieur de Choiseul ne me pardonnera jamais. — Êtes-vous donc déjà si bien avec monsieur de Choiseul? — Comtesse, comtesse, je me brouillerai avec madame la dauphine. — Aimez-vous mieux que nous fassions chacun la guerre de notre côté, mais sans partage du résultat? Il en est encore temps. Vous n'êtes pas compromis, et vous pouvez vous retirer encore de l'association. — Vous me méconnaissez, comtesse, dit le duc en lui baisant la main. M'avez-vous vu hésiter, le jour de votre présentation, quand il s'est agi de vous trouver une robe, un coiffeur, une voiture? Eh bien! je n'hésiterai pas davantage aujourd'hui. Oh! je suis plus brave que vous ne croyez, comtesse. — Alors, c'est convenu. Nous irons tous deux à la chasse, et ce me sera un prétexte pour ne voir personne, n'écouter personne et ne parler à personne. — Pas même au roi? — Au contraire, je veux lui dire des mignardises qui le désespéreront. — Bravo! c'est de bonne guerre. — Mais vous, Jean, que faites-vous? voyons, sortez un peu de vos coussins; vous vous enterrez tout vif, mon ami. — Ce que je fais? vous voulez le savoir? — Mais oui, cela nous servira peut-être à quelque chose. — Eh bien, je pense... — A quoi? — Je pense qu'à cette heure-ci tous les chansonniers de la ville et du département nous travaillent sur tous les airs possibles; que *les Nouvelles à la main* nous déchiquettent comme chair à pâté; que *le Gazetier cuirassé* nous vise au défaut de la cuirasse; que *le Journal des observateurs* nous observe jusque dans la moelle des os; qu'enfin nous allons être demain dans un état à faire pitié, même à un Choiseul. — Et vous concluez?... demanda le duc. — Je conclus que je vais courir à Paris pour acheter un peu de charpie et pas mal d'onguent, pour mettre sur toutes nos blessures. Donnez-moi de l'argent, petite sœur. — Combien? demanda la comtesse. — La moindre chose, deux ou trois cents louis. — Vous voyez, duc, dit la comtesse en se tournant vers Richelieu, voilà déjà que je paie les frais de la guerre. — C'est l'entrée en campagne, comtesse; semez aujourd'hui, vous recueillerez demain.

La comtesse haussa les épaules avec un indescriptible mouvement, se leva, alla à son chiffonnier, l'ouvrit, en tira une poignée de billets de caisse, qu'elle remit sans compter à Jean, lequel, sans compter aussi, les empocha en poussant un gros soupir.

Puis, se levant, s'étirant, tordant les bras comme un homme accablé de fatigue, Jean fit trois pas dans la chambre.

— Voilà, dit-il en montrant le duc et la comtesse; ces gens-là vont

5



TYP. J. CLAYE

JEAN DUBARRY

s'amuser à la chasse, tandis que moi je galope à Paris; ils verront de jolis cavaliers et de jolies femmes, moi je vais contempler les hideuses faces des gratte-papier. Décidément, je suis le chien de la maison. — Notez, duc, fit la comtesse, qu'il ne va pas s'occuper de nous le moins du monde; il va donner la moitié de mes billets à quelque drôlesse, et jouer le reste dans quelque tripot : voilà ce qu'il va faire, et il pousse des hurlements, le misérable! Tenez, allez-vous-en, Jean, vous me faites horreur.

Jean dévalisa trois bonbonnières, qu'il vida dans ses poches, vola sur l'étagère une chinoise qui avait des yeux de diamants, et partit en faisant le gros dos, poursuivi par les cris nerveux de la comtesse.

— Quel charmant garçon! dit Richelieu, du ton qu'un parasite prend pour louer un de ces terribles enfants sur lequel il appelle tout bas la chute du tonnerre; il vous est bien cher... n'est-ce pas, comtesse? — Comme vous dites, duc, il a placé sa bonté sur moi, et elle lui rapporte trois ou quatre cent mille livres par an.

La pendule tinta.

— Midi et demi, comtesse, dit le duc; heureusement que vous êtes presque habillée; montrez-vous un peu à vos courtisans, qui croiraient qu'il y a éclipse, et montons vite en carrosse : vous savez comment se gouverne la chasse? — C'était convenu hier entre Sa Majesté et moi : on allait dans la forêt de Marly, et l'on me prenait en passant. — Oh! je suis bien sûr que le roi n'aura rien changé au programme. — Maintenant, votre plan à vous, duc, car c'est à votre tour de le donner? — Madame, dès hier j'ai écrit à mon neveu, qui, du reste, si j'en crois mes pressentiments, doit déjà être en route. — Monsieur d'Aiguillon? — Je serais bien étonné qu'il ne se croisât pas demain avec ma lettre, et qu'il ne fût pas ici demain ou après-demain au plus tard. — Et vous comptez sur lui? — Eh! Madame, il a des idées. — N'importe qui, nous sommes bien malades; le roi même céderait, mais il a une peur horrible des affaires. — De sorte que... — De sorte que je tremble qu'il ne consente jamais à sacrifier monsieur de Choiseul. — Voulez-vous que je vous parle franc, comtesse? — Certainement. — Eh bien! je ne le crois pas non plus. Le roi aura cent tours pareils à celui d'hier, Sa Majesté a tant d'esprit! Vous, de votre côté, comtesse, vous n'irez pas risquer de perdre son amour par un entêtement inconcevable. — Dam! c'est à réfléchir. — Vous voyez bien, comtesse, que monsieur de Choiseul est là pour une éternité; pour l'en déloger, il ne faudrait rien moins qu'un miracle. — Oui, un miracle, répéta Jeanne. — Et malheureusement les hommes n'en font plus, répondit le duc. — Oh! répliqua madame Dubarry, j'en connais un qui en fait encore, moi. — Vous connaissez un homme qui fait des miracles, comtesse? — Ma foi, oui. — Et vous ne m'avez pas dit cela? — J'y

pense à cette heure seulement, duc. — Croyez-vous ce gaillard-là capable de nous tirer d'affaire? — Je le crois capable de tout. — Oh! oh! et quel miracle a-t-il opéré? dites-moi un peu cela, comtesse, que je juge par l'échantillon. — Duc, dit madame Dubarry en se rapprochant de Richelieu et en baissant la voix malgré elle, c'est un homme qui, il y a dix ans, m'a rencontrée sur la place Louis XV et m'a dit que je serais reine de France. — En effet, c'est miraculeux, et cet homme-là serait capable de me prédire que je mourrai premier ministre. — N'est-ce pas? — Oh! je n'en doute pas un seul instant. Comment l'appelez-vous? — Son nom ne vous apprendra rien. — Où est-il? — Ah! voilà ce que j'ignore. — Il ne vous a pas donné son adresse? — Non. Il devait venir lui-même chercher sa récompense. — Que lui aviez-vous promis? — Tout ce qu'il me demanderait. — Et il n'est pas venu? — Non. — Comtesse! voilà qui est plus miraculeux que sa prédiction. Décidément, il nous faut cet homme. — Mais comment faire? — Son nom, comtesse, son nom! — Il en a deux. — Procédons par ordre : le premier? — Le comte de Fœnix. — Comment, cet homme que vous m'avez montré le jour de votre présentation? — Justement. — Ce Prussien? — Ce Prussien. — Oh! je n'ai plus de confiance. Tous les sorciers que j'ai connus avaient des noms qui finissaient en *i* ou en *o*. — Cela tombe à merveille, duc, son second nom finit à votre guise. — Comment s'appelle-t-il? — Joseph Balsamo. — Enfin, n'auriez-vous aucun moyen de le retrouver? — J'y vais rêver, duc. Je crois que je sais quelqu'un qui le connaît. — Bon. Mais hâtez-vous, comtesse. Voici les trois quarts avant une heure. — Je suis prête. Mon carrosse!

Dix minutes après, madame Dubarry et monsieur le duc de Richelieu couraient côte à côte à la rencontre de la chasse.

VIII

LA CHASSE AU SORCIER

Une longue file de carrosses encombrait les avenues de la forêt de Marly, où le roi chassait.

C'était ce que l'on appelait une chasse d'après-midi.

En effet, Louis XV, dans les derniers temps de sa vie, ne chassait plus ni à tir, ni à courre. Il se contentait de regarder chasser.

Ceux de nos lecteurs qui ont lu Plutarque se rappelleront peut-être ce cuisinier de Marc-Antoine qui mettait d'heure en heure un sanglier à la broche, afin que parmi les cinq ou six sangliers qui rôtissaient, il s'en trouvât toujours un cuit à point pour le moment précis où Marc-Antoine se mettrait à table.

C'est que Marc-Antoine, dans son gouvernement de l'Asie Mineure, avait des affaires à foison : il rendait la justice, et, comme les Ciliciens sont de grands voleurs, le fait est constaté par Juvénal, Marc-Antoine était fort préoccupé. Il avait donc toujours cinq ou six rôtis étagés à la broche, pour le moment où par hasard ses fonctions de juge lui laisseraient le temps de manger un morceau.

Or, il en était de même chez Louis XV. Pour les chasses de l'après-midi, il avait deux ou trois daims lancés à deux ou trois heures différentes, et, selon la disposition où il était, il choisissait un hallali prompt ou éloigné.

Ce jour-là, Sa Majesté avait déclaré qu'elle chasserait jusqu'à quatre heures. On avait donc choisi un daim lancé depuis midi, et qui promettait d'aller jusque-là.

De son côté, madame Dubarry se promettait de suivre le roi, aussi fidèlement que le roi avait promis de suivre le daim.

Mais les veneurs proposent et le hasard dispose. Une combinaison du hasard changea ce beau projet de madame Dubarry.

La comtesse avait trouvé dans le hasard un adversaire presque aussi capricieux qu'elle.

Tandis que, tout en causant politique avec monsieur de Richelieu, la comtesse courait après Sa Majesté, laquelle de son côté courait après le daim, et que le duc et elle renvoyaient une portion des saluts qu'ils rencontraient en chemin, ils aperçurent tout à coup, à une cinquantaine de pas de la route, sous un admirable dais de verdure, une pauvre calèche brisée qui tournait piteusement ses deux roues du côté du ciel, tandis que les deux chevaux noirs qui eussent dû la traîner rongeaient paisiblement, l'un l'écorce d'un hêtre, l'autre la mousse qui s'étendait à ses pieds.

Les chevaux de madame Dubarry, magnifique attelage donné par le roi, avaient distancé, comme on dit aujourd'hui, toutes les autres voitures, et étaient arrivés les premiers en vue de cette calèche brisée.

— Tiens! un malheur, fit tranquillement la comtesse. — Ma foi, oui, fit le duc de Richelieu avec le même flegme, car à la cour on use peu de sensiblerie; ma foi, oui, la calèche est en morceaux. — Est-ce un mort que je vois là-bas sur l'herbe? demanda la comtesse. Regardez donc, duc. — Je ne le crois pas, cela remue. — Est-ce un homme ou une femme? — Je ne sais trop. J'y vois fort mal. — Tiens, cela salue. — Alors ce n'est pas un mort.

Et Richelieu à tout hasard leva son tricorne.

— Et mais, comtesse, dit-il, il me semble... — Et à moi aussi. — Que c'est Son Éminence le prince Louis. — Le cardinal de Rohan en personne. — Que diable fait-il là? demanda le duc. — Allons voir, répondit la comtesse. Champagne, à la voiture brisée, allez.

Le cocher de la comtesse quitta aussitôt la route et s'enfonça sous la futaie.

— Ma foi, oui, c'est monseigneur le cardinal, dit Richelieu.

C'était en effet Son Éminence qui s'était couchée sur l'herbe, en attendant qu'il passât quelqu'un de connaissance.

En voyant madame Dubarry venir à lui, il se leva.

— Mille respects à madame la comtesse, dit-il. — Comment, cardinal, vous? — Moi-même. — A pied? — Non, assis. — Seriez-vous blessé? — Pas le moins du monde. — Et par quel hasard en cet état? — Ne m'en parlez pas, madame : c'est cette brute de cocher, un faquin que j'ai fait venir d'Angleterre, à qui je dis de couper à travers bois pour rejoindre la chasse, et qui tourne si court qu'il me verse, et en me versant il me brise ma meilleure voiture. — Ne vous plaignez point, cardinal, dit la comtesse; un cocher français vous eût rompu le cou, ou tout au moins brisé les côtes. — C'est peut-être vrai. — Consolez-vous donc. — Oh! j'ai de la philosophie, comtesse; seulement, je vais être obligé d'attendre, et c'est mortel. — Comment, prince, d'attendre! un Rohan attendrait! — Il le faut bien. — Ma foi, non; je descendrai plutôt de mon carrosse, que de vous laisser là. — En vérité, Madame, vous me rendez honteux. — Montez, prince, montez. — Non, merci, Madame, j'attends Soubise, qui est de la chasse, et qui ne peut manquer de passer d'ici à quelques instants. — Mais s'il a pris une autre route? — N'importe. — Monseigneur, je vous en prie. — Non, merci. — Mais pourquoi donc? — Je ne veux point vous gêner. — Cardinal, si vous refusez de monter, je fais prendre ma queue par un valet de pied, et je cours dans les bois comme une dryade.

Le cardinal sourit; et, songeant qu'une plus longue résistance pouvait être mal interprétée par la comtesse, il se décida à monter dans son carrosse.

Le duc avait déjà cédé sa place au fond, et s'était installé sur la banquette de devant.

Le cardinal se mit à marchander les honneurs, mais le duc fut inflexible.

Bientôt les chevaux de la comtesse eurent regagné le temps perdu.

— Pardon, Monseigneur, dit la comtesse au cardinal, mais Votre Éminence s'est donc raccommodée avec la chasse? — Comment cela? — C'est que je vous vois pour la première fois prendre part à cet amuse-

ment. — Non pas, comtesse. Mais j'étais venu à Versailles pour avoir l'honneur de présenter mes hommages à Sa Majesté, quand j'ai appris qu'elle était en chasse : j'avais à lui parler d'une affaire pressée; je me suis mis à sa poursuite; mais, grâce à ce maudit cocher, je manquerai non-seulement l'oreille du roi, mais encore mon rendez-vous en ville. — Voyez-vous, Madame, dit le duc en riant, Monseigneur vous avoue nettement les choses... Monseigneur a un rendez-vous. — Que je manquerai, je le répète, répliqua l'Éminence. — Est-ce qu'un Rohan, un prince, un cardinal, manque quelque chose? dit la comtesse. — Dam? fit le prince, à moins d'un miracle.

Le duc et la comtesse se regardèrent, ce mot leur rappelait un souvenir récent.

— Ma foi, prince, dit la comtesse, puisque vous parlez de miracle, je vous avouerai franchement une chose, c'est que je suis bien aise de rencontrer un prince de l'Église pour lui demander s'il y croit. — A quoi, Madame? — Aux miracles, parbleu! dit le duc. — Les Écritures nous en font un article de foi, Madame, dit le cardinal essayant de prendre un air croyant. — Oh! je ne parle pas des miracles anciens, répartit la comtesse. — Et de quels miracles parlez-vous donc, Madame? — Des miracles modernes. — Ceux-ci, je l'avoue, sont plus rares, dit le cardinal. Cependant... — Cependant, quoi? — Ma foi! j'ai vu des choses qui, si elles n'étaient pas miraculeuses, étaient au moins fort incroyables. — Vous avez vu de ces choses-là, prince? — Sur mon honneur. — Mais vous savez bien, Madame, dit Richelieu en riant, que Son Éminence passe pour être en relation avec les esprits, ce qui n'est peut-être pas fort orthodoxe. — Non, mais ce qui doit être fort commode, dit la comtesse. — Et qu'avez-vous vu, prince? — J'ai juré le secret. — Oh! oh! voilà qui devient plus grave. — C'est ainsi, Madame. — Mais si vous avez promis le secret sur la sorcellerie, peut-être ne l'avez-vous point promis sur le sorcier. — Non. — Eh bien! prince, il faut vous dire que le duc et moi nous sommes sortis pour nous mettre en quête d'un magicien quelconque. — Vraiment! — D'honneur. — Prenez le mien. — Je ne demande pas mieux. — Il est à votre service, comtesse. — Et au mien aussi, prince? — Et au vôtre aussi, duc. — Comment s'appelle-t-il? — Le comte de Fœnix.

Madame Dubarry et le duc se regardèrent tous deux en pâlissant.

— Voilà qui est bizarre, dirent-ils ensemble. — Est-ce que vous le connaissez? demanda le prince. — Non. Et vous le tenez pour sorcier? — Plutôt deux fois qu'une. — Vous lui avez parlé? — Sans doute. — Et vous l'avez trouvé...? — Parfait. — A quelle occasion? — Mais...

Le cardinal hésita.

— A l'occasion de ma bonne aventure, que je me suis fait dire par lui,

— Et il a deviné juste? — C'est-à-dire qu'il m'a raconté des choses de l'autre monde. — Il n'a point un autre nom que celui de comte de Fœnix? — Si fait : je l'ai entendu appeler encore... — Dites, Monseigneur, fit la comtesse avec impatience. — Joseph Balsamo, Madame.

La comtesse joignit les mains en regardant Richelieu. Richelieu se gratta le bout du nez en regardant la comtesse.

— Est-ce bien noir, le diable? demanda tout à coup madame Dubarry. — Le diable, comtesse; mais je ne l'ai pas vu. — Que lui dites-vous donc là, comtesse? s'écria Richelieu. Voilà, pardieu! une belle société pour un cardinal. — Est-ce que l'on vous dit la bonne aventure sans vous montrer le diable? demanda la comtesse. — Oh! certainement, dit le cardinal; on ne montre le diable qu'aux gens de peu; pour nous, on s'en passe. — Enfin, dites ce que vous voudrez, prince, continua madame Dubarry; il y a toujours un peu de diablerie là-dessous. — Dam! je le crois. — Des feux verts, n'est-ce pas? Des spectres, des casseroles infernales qui puent le brûlé abominablement. — Mais non, mais non; mon sorcier a d'excellentes manières; c'est un fort galant homme, et qui reçoit très-bien, au contraire. — Est-ce que vous ne vous ferez pas tirer votre horoscope par ce sorcier-là, comtesse? demanda Richelieu. — J'en meurs d'envie, je l'avoue. — Faites, Madame. — Mais où cela se passe-t-il? demanda madame Dubarry, espérant que le cardinal allait lui donner l'adresse qu'elle cherchait. — Dans une belle chambre fort coquettement meublée.

La comtesse avait peine à cacher son impatience.

— Bon, dit-elle; mais la maison? — Maison décente, quoique d'architecture singulière.

La comtesse trépignait de dépit d'être si peu comprise.

Richelieu vint à son secours.

— Mais vous ne voyez donc pas, Monseigneur, dit-il, que Madame enrage de ne point savoir encore où demeure votre sorcier. — Où il demeure, avez-vous dit? — Oui. — Ah! fort bien, répliqua le cardinal. Eh! ma foi, attendez donc... non... si... non. C'est au Marais, presque au coin du boulevard, rue Saint-François, Saint-Anastase, je crois; mais attendez donc, mon drôle de laquais doit savoir cela, lui. — Justement, dit le duc, on l'a pris derrière. Arrêtez, Champagne, arrêtez.

Et le duc tira le cordon qui correspondait au petit doigt du cocher.

Le cocher arrêta court sur leurs jarrets nerveux les chevaux frémissants.

— Olive, dit le cardinal, es-tu là, drôle? — Oui, Monseigneur. — Où donc ai-je été un soir, au Marais, bien loin?

Le laquais avait parfaitement entendu la conversation, mais il n'eut garde de paraître instruit.

— Au Marais... dit-il, ayant l'air de chercher. — Oui, près du boulevard. — Quel jour, Monseigneur? — Un jour que je revenais de Saint-Denis. — De Saint-Denis? reprit Olive, pour se faire valoir et se donner un air plus naturel. — Eh! oui, de Saint-Denis; la voiture m'attendit au boulevard, je crois. — Fort bien, Monseigneur, fort bien, dit Olive, un homme vint même jeter dans la voiture un paquet fort lourd; je me rappelle maintenant. — C'est possible, répondit le cardinal; mais qui te parle de cela, animal? — Que désire donc Monseigneur? — Savoir le nom de la rue. — Rue Saint-Claude, Monseigneur. — Saint-Claude, c'est cela! s'écria le cardinal. — Rue Saint-Claude! répéta la comtesse en lançant à Richelieu un regard si expressif que le maréchal, craignant toujours de laisser approfondir ses secrets, surtout lorsqu'il s'agissait de conspiration, interrompit madame Dubarry par ces mots : — Eh! comtesse, le roi. — Où? — Là-bas. — Le roi, le roi! s'écria la comtesse; à gauche, Champagne, à gauche, que Sa Majesté ne nous voie pas. — Et pourquoi cela, comtesse? dit le cardinal effaré. Je croyais, au contraire, que vous me conduisiez près de Sa Majesté. — Ah! c'est vrai, vous avez envie de voir le roi, vous? — Je ne viens que pour cela, Madame. — Eh bien! l'on va vous conduire au roi. — Mais vous? — Nous, nous restons ici. — Cependant, comtesse... — Pas de gêne, prince, je vous en supplie; chacun à son affaire. Le roi est là-bas, sous ce bosquet de châtaigniers, vous avez affaire au roi, à merveille; Champagne!

Champagne arrêta court.

— Champagne, laissez-nous descendre, et menez Son Éminence au roi. — Quoi! seul, comtesse? — Vous demandiez l'oreille du roi, monsieur le cardinal? — C'est vrai. — Eh bien! vous l'aurez tout entière. — Ah! cette bonté me comble.

Et le prélat baisa galamment la main de madame Dubarry.

— Mais vous-même, où vous retirez-vous, Madame? demanda-t-il. — Ici, sous ces glandées. — Le roi vous cherchera. — Tant mieux. — Il sera fort inquiet de ne pas vous voir. — Et cela le tourmentera, c'est ce que je désire. — Vous êtes adorable, comtesse. — C'est justement ce que me dit le roi quand je l'ai tourmenté. Champagne, quand vous aurez conduit Son Éminence, vous reviendrez au galop. — Oui, madame la comtesse. — Adieu, duc, fit le cardinal. — Au revoir, Monseigneur, répondit le duc.

Et le valet ayant abaissé le marchepied, le duc mit pied à terre avec la comtesse, tandis que le carrosse voiturait rapidement Son Éminence vers le tertre où Sa Majesté Très-Chrétienne cherchait, avec ses mauvais yeux, cette méchante comtesse que tout le monde avait vue, excepté lui.

Madame Dubarry ne perdit pas de temps. Elle prit le bras du duc, et, l'entraînant dans le taillis :

— Savez-vous, dit-elle, que c'est Dieu qui nous l'a envoyé, ce cher cardinal! — Pour se débarrasser un instant de lui, je comprends cela, répondit le duc. — Non; pour nous mettre sur la trace de notre homme. — Alors nous allons chez lui? — Je le crois bien. Seulement... — Quoi, comtesse? — J'ai peur, je l'avoue. — De qui? — Du sorcier, donc. Oh! je suis fort crédule, moi. — Diable! — Et vous, croyez-vous aux sorciers? — Dam! je ne dis pas non, comtesse. — Mon histoire de la prédiction... — C'est un fait. Et moi-même, dit le vieux maréchal en se frottant l'oreille. — Eh bien! vous? — Moi-même, j'ai connu certain sorcier... — Bah! — Qui m'a rendu un jour un très-grand service. — Quel service, duc? — Il m'a ressuscité. — Ressuscité! vous! — Certainement, j'étais mort, rien que cela. — Contez-moi la chose, duc? — Cachons-nous, alors. — Duc, vous êtes horriblement poltron. — Mais non. Je suis prudent, voilà tout. — Sommes-nous bien ici? — Je le crois. — Eh bien! l'histoire, l'histoire. — Voilà. J'étais à Vienne. C'était du temps de mon ambassade. Je reçus le soir, sous un réverbère, un grand coup d'épée tout au travers du corps. C'était une épée de mari, chose malsaine en diable. Je tombai. On me ramassa; j'étais mort. — Comment, vous étiez mort? — Ma foi, oui, ou peu s'en faut. Passe un sorcier qui demande quel est cet homme que l'on porte en terre. On lui dit que c'est moi. Il fait arrêter le brancard, il me verse trois gouttes de je ne sais quoi sur la blessure, trois autres gouttes sur les lèvres. Le sang s'arrête, la respiration revient, les yeux se rouvrent, et je suis guéri. — C'est un miracle de Dieu, duc. — Voilà justement ce qui m'effraie; c'est qu'au contraire je crois, moi, que c'est un miracle du diable. — C'est juste, maréchal. Dieu n'aurait pas sauvé un garnement de votre espèce : à tout seigneur, tout honneur. Et vit-il, votre sorcier? — J'en doute; à moins qu'il n'ait trouvé l'or potable. — Comme vous, maréchal? — Vous croyez donc à ces contes? — Je crois à tout. Il était vieux? — Mathusalem en personne. — Et il se nommait? — Ah! d'un nom grec magnifique, Althotas. — Oh! que voilà un terrible nom, maréchal. — N'est-ce pas, Madame? — Duc, voilà le carrosse qui revient. — A merveille. — Sommes-nous décidés? — Ma foi, oui. — Nous allons à Paris? — A Paris. — Rue Saint-Claude? — Si vous le voulez bien... Mais le roi qui attend!... — C'est ce qui me déciderait, duc, si je n'étais déjà décidée. Il m'a tourmentée; à son tour de rager. — Mais on va vous croire enlevée, perdue. — D'autant mieux qu'on m'a vue avec vous, maréchal. — Tenez, comtesse, je vais être franc à mon tour : j'ai peur. — De quoi? — J'ai peur que vous ne racontiez cela à quelqu'un, et que l'on ne se

moque de moi. — Alors on se moquera de nous deux, puisque j'y vais avec vous. — Au fait, comtesse, vous me décidez. D'ailleurs, si vous me trahissez, je dis... — Que dites-vous? — Je dis que vous êtes venue avec moi, en tête-à-tête. — On ne vous croira pas, duc. — Eh! eh! si Sa Majesté n'était pas là... — Champagne! Champagne! ici, derrière ce buisson, qu'on ne vous voie pas. Germain! la portière. C'est cela. Maintenant, à Paris, rue Saint-Claude, au Marais, et brûlons le pavé.

IX

LE COURRIER

Il était six heures du soir.

Dans cette chambre de la rue Saint-Claude, où nous avons déjà introduit nos lecteurs, Balsamo était assis près de Lorenza éveillée, et essayait par la persuasion d'adoucir cet esprit rebelle à toutes les prières.

Mais la jeune femme le regardait de travers, comme Didon regardait Énée prêt à partir, ne parlait que pour faire des reproches, et n'étendait la main que pour repousser.

Elle se plaignait d'être prisonnière, d'être esclave, et de ne plus respirer, de ne plus voir le soleil. Elle enviait le sort des plus pauvres créatures, des oiseaux, des fleurs. Elle appelait Balsamo son tyran.

Puis, passant du reproche à la colère, elle mettait en lambeaux les riches étoffes que son mari lui avait données pour égayer par des semblants de coquetterie la solitude qu'il lui imposait.

De son côté, Balsamo lui parlait avec douceur et la regardait avec amour. On voyait que cette faible et irritable créature prenait une énorme place dans son cœur sinon dans sa vie.

— Lorenza, lui disait-il, mon enfant chéri, pourquoi montrer cet esprit d'hostilité et de résistance? Pourquoi ne pas vivre avec moi, qui vous aime au delà de toute expression, comme une compagne douce et dévouée? Alors vous n'auriez plus rien à désirer; alors vous seriez libre de vous épanouir au soleil comme ces fleurs dont vous parliez tout à l'heure, d'étendre vos ailes comme ces oiseaux dont vous enviez le sort; alors nous irions tous deux partout ensemble; alors vous reverriez non-seulement ce soleil qui vous charme tant, mais les soleils factices des hommes, ces assemblées où vont les femmes de ce pays; vous seriez heu-

reuse selon vos goûts, en me rendant heureux à ma manière. Pourquoi ne voulez-vous pas de ce bonheur, Lorenza, qui, avec votre beauté, votre richesse, rendrez tant de femmes jalouses? — Parce que vous me faites horreur, répondit la fière jeune femme.

Balsamo attacha sur Lorenza un regard empreint à la fois de colère et de pitié.

— Vivez donc ainsi que vous vous condamnez à vivre, dit-il, et puisque vous êtes si fière, ne vous plaignez pas. — Je ne me plaindrais pas non plus, si vous me laissiez seule; je ne me plaindrais pas, si vous ne vouliez point me forcer à vous parler. Restez hors de ma présence, ou, quand vous viendrez dans ma prison, ne me dites rien, et je ferai comme ces pauvres oiseaux du sud que l'on tient en cage : ils meurent, mais ils ne chantent pas.

Balsamo fit un effort sur lui-même.

— Allons, Lorenza, dit-il, de la douceur, de la résignation; lisez donc une fois dans mon cœur, dans un cœur qui vous aime au-dessus de toute chose. Voulez-vous des livres? — Non. — Pourquoi cela? des livres vous distrairont. — Je veux prendre un tel ennui que j'en meure.

Balsamo sourit ou plutôt essaya de sourire.

— Vous êtes folle, dit-il, vous savez bien que vous ne mourrez pas tant que je serai là pour vous soigner, et vous guérir si vous tombez malade. — Oh! s'écria Lorenza, vous ne me guérirez pas le jour où vous me trouverez étranglée aux barreaux de ma fenêtre avec cette écharpe.

Balsamo frissonna.

— Le jour, continua-t-elle exaspérée, où j'aurai ouvert ce couteau et où je me le serai plongé dans le cœur.

Balsamo pâle et couvert d'une sueur glacée, regarda Lorenza, et, d'une voix menaçante :

— Non, dit-il, Lorenza, vous avez raison, ce jour-là je ne vous guérirai point, je vous ressusciterai.

Lorenza poussa un cri d'effroi : elle ne connaissait pas de bornes au pouvoir de Balsamo; elle crut à sa menace.

Balsamo était sauvé.

Tandis qu'elle s'abîmait dans cette nouvelle cause de son désespoir, qu'elle n'avait pas prévue, et que sa raison vacillante se voyait enfermée dans un cercle infranchissable de tortures, la sonnette d'appel agitée par Fritz retentit à l'oreille de Balsamo.

Elle tinta trois fois rapidement et à coups égaux.

— Un courrier, dit-il.

Puis, après un court intervalle, un autre coup retentit.

— Et pressé, dit-il. — Ah! fit Lorenza vous allez donc me quitter!

Il prit la main froide de la jeune femme.

— Encore une fois, dit-il, et la dernière, vivons en bonne intelligence, vivons fraternellement, Lorenza; puisque la destinée nous a liés l'un à l'autre, faisons-nous de la destinée une amie et non un bourreau.

Lorenza ne répondit rien. Son œil fixe et morne semblait chercher dans l'infini une pensée qui lui échappait éternellement, et qu'elle ne trouvait plus peut-être pour l'avoir trop poursuivie, comme il arrive à ceux dont la vue a trop ardemment sollicité la lumière après avoir vécu dans les ténèbres et que le soleil a aveuglés.

Balsamo lui prit la main et la lui baisa sans qu'elle donnât signe d'existence.

Puis il fit un pas vers la cheminée.

A l'instant même Lorenza sortit de sa torpeur et fixa avidement ses yeux sur lui.

— Oui, murmura-t-il, tu veux savoir par où je sors, pour sortir un jour après moi, pour fuir comme tu m'en as menacé; et voilà pourquoi tu te réveilles, voilà pourquoi tu me suis du regard.

Et, passant sa main sur son front, comme s'il s'imposait à lui-même une contrainte pénible, il étendit cette même main vers la jeune femme, et d'un ton impératif, en lui lançant son regard et son geste comme un trait vers la poitrine et les yeux :

— Dormez, dit-il.

Cette parole était à peine prononcée, que Lorenza plia comme une fleur sur sa tige; sa tête, vacillante un instant, s'inclina et alla s'appuyer sur le coussin du sofa. Ses mains, d'une blancheur mate, glissèrent à ses côtés en effleurant sa robe soyeuse.

Balsamo s'approcha, la voyant si belle, et appuya ses lèvres sur ce beau front.

Alors toute la physionomie de Lorenza s'éclaircit, comme si un souffle sorti des lèvres de l'amour même avait écarté de son front le nuage qui le couvrait. Sa bouche s'entr'ouvrit frémissante, ses yeux nagèrent dans de voluptueuses larmes, et elle soupira comme durent soupirer ces anges qui, aux premiers jours de la création, se prirent d'amour pour les enfants des hommes.

Balsamo la regarda un instant, comme un homme qui ne peut s'arracher à sa contemplation; puis, comme le timbre retentissait de nouveau, il s'élança vers la cheminée, poussa un ressort, et disparut derrière les fleurs.

Fritz l'attendait au salon avec un homme vêtu d'une veste de coureur et chaussé de bottes épaisses armées de longs éperons.

La physionomie vulgaire de cet homme annonçait un homme du peuple,

son œil seul recélait une parcelle de feu sacré qu'on eût dit lui avoir été communiquée par une intelligence supérieure à la sienne.

Sa main gauche était appuyée sur un fouet court et noueux, tandis que sa main droite figurait des signes que Balsamo, après un court examen, reconnut, et auxquels, muet lui-même, il répondit en effleurant son front du doigt indicateur.

La main du postillon monta aussitôt à sa poitrine, où elle traça un nouveau caractère qu'un indifférent n'eût pas reconnu, tant il ressemblait au geste que l'on fait pour attacher un bouton.

A ce dernier signe, le maître répondit par l'exhibition d'une bague qu'il portait au doigt.

Devant ce symbole redoutable, l'envoyé plia un genou.

— D'où viens-tu? dit Balsamo. — De Rouen, maître. — Que fais-tu? — Je suis courrier au service de madame de Grammont. — Qui t'a placé chez elle? — La volonté du grand Cophte. — Quel ordre as-tu reçu en entrant à son service? — De n'avoir pas de secrets pour le maître. — Où vas-tu? — A Versailles. — Qu'y portes-tu? — Une lettre. — A qui? — Au ministre. — Donne.

Le courrier tendit à Balsamo une lettre qu'il venait de tirer d'un sac de cuir attaché derrière son dos.

— Dois-je attendre? demanda-t-il. — Oui. — J'attends. — Fritz!

L'Allemand parut.

— Cache Sébastien dans l'office. — Oui, maître. — Il sait mon nom! murmura l'adepte avec une superstitieuse frayeur. — Il sait tout, lui répliqua Fritz en l'entraînant.

Balsamo resta seul : il regarda le cachet bien pur et bien profond de cette lettre que le coup d'œil suppliant du courrier semblait lui avoir recommandé de respecter le plus possible.

Puis, lent et pensif, il remonta vers la chambre de Lorenza et ouvrit la porte de communication.

Lorenza dormait toujours, mais fatiguée, mais énervée par l'inaction. Il lui prit la main qu'elle serra convulsivement, et appuya sur son cœur la lettre du courrier toute cachetée qu'elle était.

— Voyez-vous? lui dit-il. — Oui, je vois, répondit Lorenza. — Quel est l'objet que je tiens à la main? — Une lettre. — Pouvez-vous la lire? — Je le puis. — Lisez-la donc alors.

Alors Lorenza, les yeux fermés, la poitrine haletante, récita mot à mot les lignes suivantes que Balsamo écrivait sous sa dictée à mesure qu'elle parlait :

« Cher frère,

« Comme je l'avais prévu, mon exil nous sera au moins bon à quelque

chose. J'ai quitté ce matin le président de Rouen ; il est à nous, mais timide. Je l'ai pressé en votre nom. Il se décide enfin, et les remontrances de sa compagnie seront avant huit jours à Versailles.

« Je pars immédiatement pour Rennes, afin d'activer un peu Karadeuc et La Chalotais qui s'endorment.

« Notre agent de Caudebec se trouvait à Rouen. Je l'ai vu. L'Angleterre ne s'arrêtera pas en chemin ; elle prépare une verte notification au cabinet de Versailles.

« X... m'a demandé s'il fallait la produire. J'ai autorisé. Vous recevrez les derniers pamphlets de Thévenot, de Morande et de Delille contre la Dubarry. Ce sont des pétards qui feraient sauter une ville.

« Une mauvaise rumeur m'était venue, il y avait de la disgrâce dans l'air. Mais vous ne m'avez pas encore écrit, et j'en ris. Cependant, ne me laissez pas dans le doute, et répondez-moi courrier par courrier. Votre message me trouvera à Caen, où j'ai quelques-uns de nos messieurs à pratiquer.

« Adieu, je vous embrasse.

« DUCHESSE DE GRAMMONT. »

Lorenza s'arrêta après cette lecture.

— Vous ne voyez rien autre chose ? demanda Balsamo. — Je ne vois rien. — Pas de post-scriptum ? — Non.

Balsamo, dont le front s'était déridé à mesure qu'il lisait, reprit à Lorenza la lettre de la duchesse.

— Pièce curieuse, dit-il, que l'on me paierait bien cher. Oh ! comment écrit-on de pareilles choses ! s'écria-t-il. Oui, ce sont les femmes qui perdent toujours les hommes supérieurs. Ce Choiseul n'a pu être renversé par une armée d'ennemis, par un monde d'intrigues, et voilà que le souffle d'une femme l'écrase en le caressant. Oui, nous périssons tous par la trahison ou la faiblesse des femmes... Si nous avons un cœur, et dans ce cœur une fibre sensible, nous sommes perdus.

Et en disant ces mots, Balsamo regardait avec une tendresse inexprimable Lorenza palpitante sous ce regard.

— Est-ce vrai, lui dit-il, ce que je pense ? — Non, non, ce n'est pas vrai, répliqua-t-elle ardemment. Tu vois bien que je t'aime trop, moi, pour te nuire comme toutes ces femmes sans raison et sans cœur.

Tout à coup un double tintement de la sonnette de Fritz résonna deux fois.

— Deux visites, dit Balsamo.

Un violent coup de sonnette acheva la phrase télégraphique de Fritz.

Et, se dégageant des bras de Lorenza, il sortit de la chambre, laissant la jeune femme toujours endormie.

Balsamo rencontra le courrier sur son chemin : il attendait les ordres du maître.

— Voici la lettre, dit-il. — Qu'en faut-il faire? — La remettre à son adresse. — C'est tout? — C'est tout.

L'adepte regarda l'enveloppe et le cachet, et les voyant aussi intacts qu'il les avait apportés, manifesta sa joie et disparut dans les ténèbres.

— Quel malheur de ne pas garder un pareil autographe, dit Balsamo, et quel malheur surtout de ne pas pouvoir le faire passer par des mains sûres entre les mains du roi!

Fritz apparut alors devant lui.

— Qui est-là? demanda-t-il. — Une femme et un homme. — Sont-ils déjà venus ici? — Non. — Les connais-tu? — Non. — La femme est-elle jeune? — Jeune et jolie. — L'homme? — Soixante à soixante-cinq ans. — Où sont-ils? — Dans le salon.

Balsamo entra.

X

ÉVOCATION

La comtesse avait complétement caché son visage sous une mante ; comme elle avait eu le temps de passer à l'hôtel de famille, son costume était celui d'une petite bourgeoise.

Elle était venue en fiacre avec le maréchal qui, plus timide, s'était habillé de gris, comme un valet supérieur de bonne maison.

— Monsieur le comte, dit madame Dubarry, me reconnaissez-vous? — Parfaitement, madame la comtesse.

Richelieu restait en arrière.

— Veuillez vous asseoir, Madame, et vous aussi, Monsieur. — Monsieur est mon intendant, dit la comtesse. — Vous faites erreur, Madame, répliqua Balsamo en s'inclinant, Monsieur est monsieur le duc de Richelieu, que je reconnais à merveille, et qui serait bien ingrat s'il ne me reconnaissait pas. — Comment cela? demanda le duc tout déferré, comme dirait Tallemant des Réaux. — Monsieur le duc, on doit un peu de reconnaissance à ceux qui nous ont sauvé la vie, je pense. — Ah! ah! duc, dit la comtesse en riant; entendez-vous, duc? — Eh! vous m'avez sauvé la vie, à moi, monsieur le comte? fit Richelieu étonné. — Oui, Mon-

seigneur, à Vienne, en 1725, lors de votre ambassade. — En 1725! mais vous n'étiez pas né, mon cher Monsieur.

Balsamo sourit.

— Il me semble que si, monsieur le duc, dit-il, puisque je vous ai rencontré mourant, ou plutôt mort sur une litière; vous veniez de recevoir un coup d'épée au beau travers de la poitrine, à telles enseignes que je vous ai versé sur la plaie trois gouttes de mon élixir... Là, tenez, à l'endroit où vous chiffonnez votre point d'Alençon, un peu riche pour un intendant. — Mais, interrompit le maréchal, vous avez trente à trente-cinq ans à peine, monsieur le comte. — Allons donc! duc, s'écria la comtesse en riant aux éclats; vous voilà devant le sorcier, y croyez-vous? — Je suis stupéfait, comtesse. Mais alors, continua le duc s'adressant de nouveau à Balsamo... mais alors, vous vous appelez... — Oh! nous autres sorciers, monsieur le duc, vous le savez, nous changeons de nom à toutes les générations... et, en 1725, c'était la mode des noms en *us*, en *os* et en *as*, et il ne m'étonnerait pas quand, à cette époque, il m'aurait pris la fantaisie de troquer mon nom contre quelque nom grec ou latin. Ceci posé, je suis à vos ordres, madame la comtesse, à vos ordres, monsieur le duc... — Comte, nous venons vous consulter, le maréchal et moi. — C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, Madame, surtout si c'est naturellement que cette idée vous est venue. — Le plus naturellement du monde, comte; votre prédiction me court par la tête; seulement, je doute qu'elle se réalise. — Ne doutez jamais de ce que dit la science, Madame. — Oh! oh! fit Richelieu, c'est que notre couronne est bien aventurée, comte... Il ne s'agit pas ici d'une blessure que l'on guérit avec trois gouttes d'élixir. — Non, mais d'un ministre que l'on renverse avec trois paroles..... répliqua Balsamo. Eh bien! ai-je déviné? dites, voyons. — Parfaitement, dit la comtesse toute tremblante. En vérité, duc, que dites-vous de tout cela? — Oh! ne vous étonnez pas pour si peu, Madame, dit Balsamo, qui, voyant madame Dubarry et Richelieu inquiets, dut deviner pourquoi, sans sorcellerie. — Aussi, ajouta le maréchal, vous adorerai-je si vous nous indiquez le remède. — A la maladie qui vous travaille? — Oui, nous avons le Choiseul. — Et vous voudriez bien en être guéris? — Oui, grand magicien, justement. — Monsieur le comte, vous ne nous laisserez pas dans l'embarras, dit la comtesse; il y va de votre honneur. — Je suis tout prêt à vous servir de mon mieux, Madame; cependant, je voudrais savoir si monsieur le duc n'avait pas d'avance quelque idée arrêtée en venant ici. — Je l'avoue, monsieur le comte. Ma foi, c'est charmant d'avoir un sorcier que l'on peut appeler monsieur le comte : cela ne vous change pas vos habitudes.

Balsamo sourit.

— Voyons, reprit-il, soyez franc. — Sur l'honneur, je ne demande pas mieux, dit le duc. — Vous aviez quelque consultation à me demander? — C'est vrai. — Ah! sournois! dit la comtesse; il ne m'en parlait pas. — Je ne pouvais dire cela qu'à monsieur le comte, et dans le creux le plus secret de l'oreille encore, répondit le maréchal. — Pourquoi, duc? — Parce que vous eussiez rougi, comtesse, jusqu'au blanc des yeux. — Ah! par curiosité, dites, maréchal; j'ai du rouge, on n'en verra rien. — Eh bien! dit Richelieu, voici ce à quoi j'ai pensé. Prenez garde, comtesse, je jette mon bonnet par-dessus les moulins. — Jetez, duc, je vous le renverrai. — Oh! c'est que vous m'allez battre tout à l'heure, si je dis ce que je veux dire. — Vous n'êtes pas accoutumé à être battu, monsieur le duc, dit Balsamo au vieux maréchal enchanté du compliment. — Eh bien! donc, reprit-il, voici : n'en déplaise à Madame, Sa Majesté... comment vais-je dire cela? — Qu'il est mortel de lenteurs! s'écria la comtesse. — Vous le voulez donc? — Oui. — Absolument? — Mais oui, cent fois oui. — Alors, je me risque. C'est une chose triste à dire, monsieur le comte, mais Sa Majesté n'est plus amusable. Le mot n'est pas de moi, comtesse, il est de madame de Maintenon. — Il n'y a rien là qui me blesse, duc, dit madame Dubarry. — Tant mieux mille fois, alors je serai à mon aise. Eh bien! il faudrait que monsieur le comte, qui trouve de si précieux élixirs... — En trouvât un, dit Balsamo, qui rendît au roi la faculté d'être amusé? — Justement. — Eh! monsieur le duc, c'est là un enfantillage, l'*a b c* du métier. Le premier charlatan trouvera un philtre. — Dont la vertu, continua le duc, sera mise sur le compte du mérite de Madame. — Duc! s'écria la comtesse. — Eh! je le savais bien que vous vous fâcheriez; mais c'est vous qui l'avez voulu. — Monsieur le duc, répliqua Balsamo, vous avez eu raison : voici madame la comtesse qui rougit. Mais tout à l'heure nous le disions, il ne s'agit pas de blessure ici, non plus que d'amour. Ce n'est pas avec un philtre que vous débarrasserez la France de monsieur de Choiseul. En effet, le roi aimât-il Madame dix fois plus qu'il ne le fait, et c'est impossible, monsieur de Choiseul conserverait sur son esprit le prestige et l'influence que Madame exerce sur le cœur. — C'est vrai, dit le maréchal. Mais c'était notre seule ressource. — Vous croyez? — Dam! trouvez-en une autre. — Oh! je crois la chose facile. — Facile, entendez-vous, comtesse? ces sorciers ne doutent de rien. — Pourquoi douter, quand il s'agit tout simplement de prouver au roi que monsieur de Choiseul le trahit, au point de vue du roi, bien entendu, car monsieur de Choiseul ne croit pas trahir en faisant ce qu'il fait. — Et que fait-il? — Vous le savez aussi bien que moi, comtesse; il soutient la révolte du parlement contre l'autorité royale. — Certainement, mais il faudrait savoir par quel moyen. — Par le moyen

d'agents qui les encouragent, en leur promettant l'impunité. — Quels sont ces agents? Voilà ce qu'il faudrait savoir. — Croyez-vous, par exemple, que madame de Grammont soit partie pour autre chose que pour exalter les chauds et échauffer les timides? — Certainement qu'elle n'est point partie pour autre chose, s'écria la comtesse. — Oui; mais le roi ne voit dans ce départ qu'un simple exil. — C'est vrai. — Comment lui prouver qu'il y a dans ce départ autre chose que ce qu'on veut y laisser voir? — En accusant madame de Grammont. — Ah! s'il ne s'agissait que d'accuser, comte, dit le maréchal. — Il s'agit malheureusement de prouver l'accusation, dit la comtesse. — Et si cette accusation était prouvée, bien prouvée, croyez-vous que monsieur de Choiseul resterait ministre? — Assurément non! s'écria la comtesse. — Il ne s'agit donc que de trouver une trahison de monsieur de Choiseul, poursuivit Balsamo avec assurance, et de la faire surgir claire, précise et palpable aux yeux de Sa Majesté.

Le maréchal se renversa dans son fauteuil en riant aux éclats.

— Il est charmant! s'écria-t-il; il ne doute de rien! Trouver monsieur de Choiseul en flagrant délit de trahison!... voilà tout... pas davantage!

Balsamo demeura impassible et attendit que l'accès d'hilarité du maréchal fût bien passé.

— Voyons, dit alors Balsamo, parlons sérieusement et récapitulons. — Soit. — Monsieur de Choiseul n'est-il pas soupçonné de soutenir la rébellion du parlement? — C'est convenu, mais la preuve? — Monsieur de Choiseul ne passe-t-il pas, continua Balsamo, pour ménager une guerre avec l'Angleterre, afin de se conserver un rôle d'homme indispensable? — On le croit, mais la preuve?... — Enfin, monsieur de Choiseul n'est-il pas l'ennemi déclaré de madame la comtesse que voici, et ne cherche-t-il pas par tous les moyens possibles à la renverser du trône que je lui ai promis? — Ah! pour cela c'est bien vrai, dit la comtesse; mais encore faudrait-il le prouver... Oh! si je le pouvais! — Que faut-il pour cela? une misère.

Le maréchal se mit à souffler sur ses ongles.

— Oui, une misère, dit-il ironiquement. — Une lettre confidentielle, par exemple, dit Balsamo. — Voilà tout... peu de chose. — Une lettre de madame de Grammont, n'est-ce pas, monsieur le maréchal? continua le comte. — Sorcier, mon bon sorcier, trouvez-en donc une! s'écria madame Dubarry. Voilà cinq ans que j'y tâche, moi; j'y ai dépensé cent mille livres par an, et je ne l'ai jamais pu. — Parce que vous ne vous êtes pas adressée à moi, Madame, dit Balsamo. — Comment cela? fit la comtesse. — Sans doute, si vous vous fussiez adressée à moi... — Eh bien? — Je vous eusse tirée d'embarras. — Vous? — Oui, moi. — Comte, est-il trop tard?

Le comte sourit.

— Jamais. — Oh! mon cher comte... dit madame Dubarry en joignant les mains. — Donc, vous voulez une lettre? — Oui. — De madame de Grammont? — Si c'est possible. — Qui compromette monsieur de Choiseul sur les trois points que j'ai dit... — C'est-à-dire que je donnerais... un de mes yeux pour l'avoir. — Oh! comtesse, ce serait trop cher; d'autant plus que cette lettre... — Cette lettre? — Je vous la donnerai pour rien, moi.

Et Balsamo tira de sa poche un papier plié en quatre.

— Qu'est cela? demanda la comtesse, dévorant le papier des yeux. — Oui, qu'est cela? interrogea le duc. — La lettre que vous désirez.

Et le comte, au milieu du plus profond silence, lut aux deux auditeurs émerveillés la lettre que nos lecteurs connaissent déjà.

Au fur et à mesure qu'il lisait, la comtesse ouvrait de grands yeux et commençait à perdre contenance.

— C'est une calomnie, diable! pronons garde, murmura Richelieu, quand Balsamo eut achevé. — C'est, monsieur le duc, la copie pure, simple et littérale, d'une lettre de madame la duchesse de Grammont, qu'un courrier expédié ce matin de Rouen est en train de porter à monsieur le duc de Choiseul, à Versailles. — Oh! mon Dieu! s'écria le maréchal, dites-vous vrai, monsieur Balsamo? — Je dis toujours vrai, monsieur le maréchal. — La duchesse aurait écrit une semblable lettre? — Oui, monsieur le maréchal. — Elle aurait eu cette imprudence? — C'est incroyable, je l'avoue; mais cela est.

Le vieux duc regarda la comtesse, qui n'avait plus la force d'articuler un seul mot.

— Eh bien! dit-elle enfin, je suis comme le duc, j'ai peine à croire, pardonnez-moi, monsieur le comte, que madame de Grammont, une femme de tête, ait compromis toute sa position et celle de son frère par une lettre de cette force... D'ailleurs, pour connaître une semblable lettre, il faut l'avoir lue. — Et puis, se hâta de dire le maréchal, si monsieur le comte avait lu cette lettre, il l'aurait gardée : c'est un trésor précieux.

Balsamo secoua doucement la tête.

— Oh! monsieur, dit-il, ce moyen est bon pour ceux qui décachettent les lettres afin de connaître des secrets... et non pour ceux qui, comme moi, lisent à travers les enveloppes... Fi donc!... Quel intérêt d'ailleurs aurais-je, moi, à perdre monsieur de Choiseul et madame de Grammont? Vous venez me consulter... en amis, je suppose; je vous réponds de même. Vous désirez que je vous rende un service, je vous le rends. Vous ne venez pas, j'imagine, me proposer le prix de ma consultation comme

aux devineurs du quai de la Ferraille? — Oh! comte, fit madame Dubarry. — Eh bien! je vous donne un conseil et vous ne me paraissez pas le comprendre. Vous m'annoncez le désir de renverser monsieur de Choiseul, et vous en cherchez les moyens; je vous en cite un, vous l'approuvez, je vous le mets en main, vous n'y croyez pas! — C'est que... c'est que... comte, écoutez donc... — La lettre existe, vous dis-je, puisque j'en ai la copie. — Mais enfin, qui vous a averti, monsieur le comte? s'écria Richelieu. — Ah! voilà le grand mot... qui m'a averti? En une minute, vous voulez en savoir aussi long que moi, le travailleur, le savant, l'adepte, qui ai vécu trois mille sept cents années. — Oh! oh! dit Richelieu avec découragement, vous allez me gâter la bonne opinion que j'avais de vous, comte. — Je ne vous prie pas de me croire, monsieur le duc, et ce n'est pas moi qui ai été vous chercher à la chasse du roi. — Duc, il a raison, dit la comtesse; monsieur de Balsamo, je vous en supplie, pas d'impatience. — Jamais celui qui a le temps ne s'impatiente, Madame. — Soyez assez bon... Joignez cette faveur à toutes celles que vous m'avez faites, pour me dire comment vous avez la révélation de pareils secrets? — Je n'hésiterai pas, Madame, dit Balsamo aussi lentement que s'il cherchait mot à mot sa réponse; cette révélation m'est faite par une voix. — Par une voix! s'écrièrent ensemble le duc et la comtesse, une voix qui vous dit tout? — Tout ce que je désire savoir, oui. — C'est une voix qui vous a dit ce que madame de Grammont avait écrit à son frère? — Je vous affirme, Madame, que c'est une voix qui me l'a dit. — C'est miraculeux! — Mais, vous n'y croyez pas? — Eh bien! non, comte, dit le duc; comment voulez-vous donc que l'on croie à de pareilles choses? — Mais y croiriez-vous, si je vous disais ce que fait à cette heure le courrier qui porte la lettre de monsieur de Choiseul? — Dam! répliqua la comtesse. — Moi, s'écria le duc, j'y croirais si j'entendais la voix... Mais messieurs les nécromanciens ou les magiciens ont ce privilége que seuls ils voient et entendent le surnaturel.

Balsamo attacha les yeux sur monsieur de Richelieu avec une expression singulière, qui fit passer un frisson dans les veines de la comtesse et détermina chez le sceptique égoïste qu'on appelait le duc de Richelieu, un léger froid à la nuque et au cœur.

— Oui, dit-il après un long silence, seul je vois et j'entends les objets et les êtres surnaturels; mais, quand je me trouve avec des gens de votre rang, de votre esprit, duc, et de votre beauté, comtesse, j'ouvre mes trésors et je partage... Vous plairait-il beaucoup d'entendre la voix mystérieuse qui m'avertit? — Oui, dit le duc serrant les poings pour ne pas trembler. — Oui, balbutia la comtesse en tremblant. — Eh bien! mon-

sieur le duc, eh bien! madame la comtesse, vous allez entendre. Quelle langue voulez-vous qu'elle parle? — Le français, s'il vous plaît, dit la comtesse... Je n'en sais pas d'autres, et une autre me ferait trop peur. — Et vous, monsieur le duc? — Comme Madame... le français. Je tiens à répéter ce qu'aura dit le diable, et à voir s'il est bien élevé et s'il parle correctement la langue de mon ami monsieur de Voltaire.

Balsamo, la tête penchée sur sa poitrine, marcha vers la porte qui donnait dans le petit salon, lequel ouvrait, on le sait, sur l'escalier.

— Permettez, dit-il, que je vous enferme, afin de ne pas trop vous exposer.

La comtesse pâlit et se rapprocha du duc, dont elle prit le bras.

Balsamo touchant presque à la porte de l'escalier, allongea le pas vers le point de la maison où se trouvait Lorenza, et, en langue arabe, il prononça d'une voix éclatante ces mots, que nous traduirons en langue vulgaire.

— Mon amie!... m'entendez-vous?... Si vous m'entendez, tirez le cordon de la sonnette et sonnez deux fois.

Balsamo attendit l'effet de ces paroles en regardant le duc et la comtesse, qui ouvraient d'autant plus les oreilles et les yeux qu'ils ne pouvaient comprendre ce que disait le comte.

La sonnette vibra nettement à deux reprises.

La comtesse bondit sur son sofa, le duc s'essuya le front avec son mouchoir.

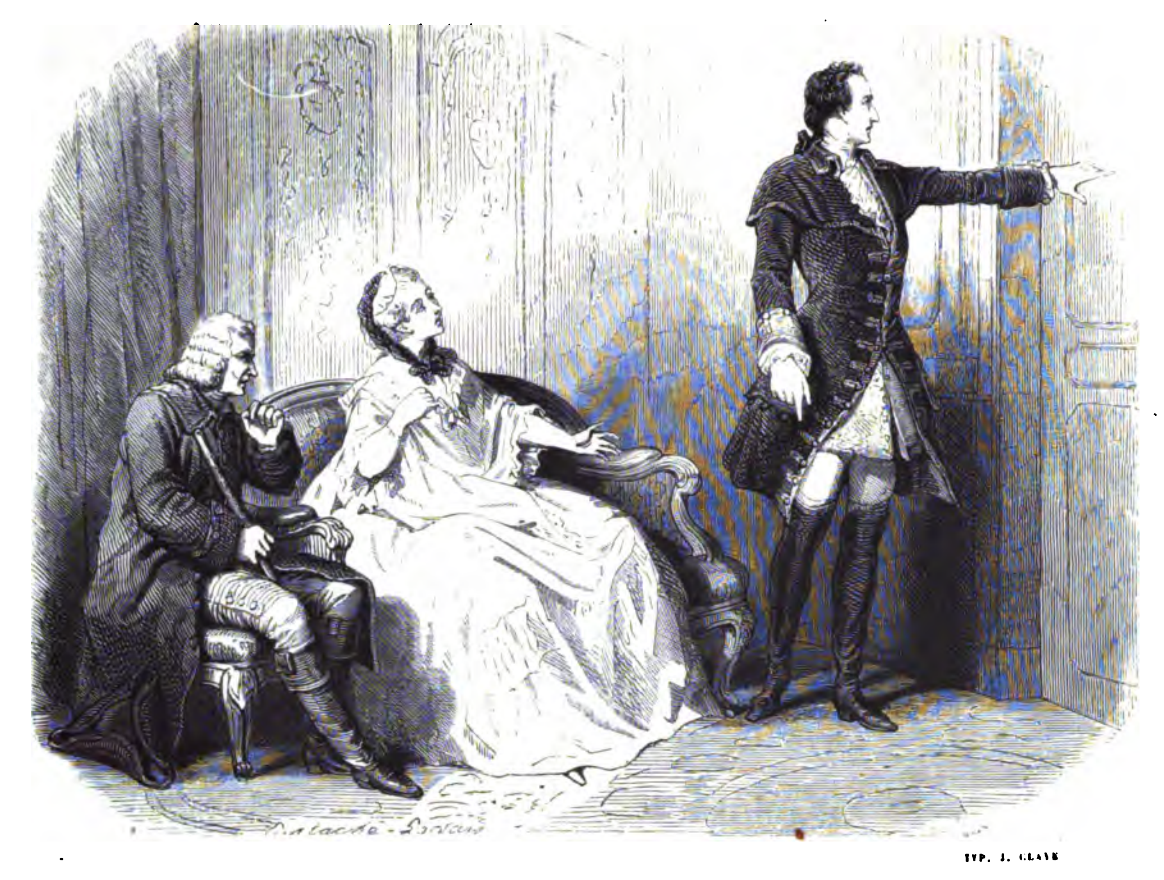
— Puisque vous m'entendez, poursuivit Balsamo dans le même idiome, poussez le bouton de marbre qui figure l'œil droit du lion sur la sculpture de la cheminée, la plaque s'ouvrira; passez par cette plaque, traversez ma chambre, descendez l'escalier, et venez jusque dans la chambre attenante à celle où je suis.

Un moment après, un bruit léger comme un souffle insaisissable, comme un vol de fantôme, avertit Balsamo que ses ordres avaient été compris et exécutés.

— Quelle est cette langue, dit Richelieu, jouant l'assurance, la langue cabalistique? — Oui, monsieur le duc, le dialecte usité pour l'évocation. — Vous avez dit que nous comprendrions? — Ce que dirait la voix, oui; mais non pas ce que je dirais, moi. — Et le diable est venu? — Qui vous a parlé du diable, monsieur le duc? — Mais il me semble qu'on n'évoque que le diable. — Tout ce qui est esprit supérieur, être surnaturel, peut s'évoquer. — Et l'esprit supérieur, l'être surnaturel...

Balsamo étendit la main vers la tapisserie qui fermait la porte de la chambre voisine.

— Est en communication directe avec moi, Monseigneur. — J'ai peur,



TYP. J. CLAYE

MADAME DUBARRY ET RICHELIEU CHEZ BALSAMO.

dit la comtesse, et vous, duc? — Ma foi, comtesse, je vous avoue que j'aimerais presque autant être à Mahon ou à Philipsbourg. — Madame la comtesse, et vous, monsieur le duc, veuillez écouter, puisque vous voulez entendre, dit sévèrement Balsamo.

Et il se tourna vers la porte.

XI

LA VOIX

Il y eut un moment de silence solennel. Puis Balsamo demanda en français :

— Êtes-vous là? — J'y suis, répondit une voix pure et argentine qui, perçant les tentures et les portières, retentit aux oreilles des assistants plutôt comme un timbre métallique que comme les accents d'une voix humaine. — Peste! voilà qui devient intéressant, dit le duc; et tout cela sans flambeaux, sans magie, sans flammes du Bengale. — C'est effrayant, murmura la comtesse. — Faites bien attention à mes interrogations, continua Balsamo. — J'écoute de tout mon être. — Dites-moi d'abord combien de personnes sont avec moi en ce moment? — Deux. — De quel sexe? — Un homme et une femme. — Lisez dans ma pensée le nom de l'homme. — Monsieur le duc de Richelieu. — Et celui de la femme? — Madame la comtesse Dubarry. — Ah! ah! murmura le duc, c'est assez fort ceci. — C'est-à-dire, murmura la comtesse tremblante, c'est-à-dire que je n'ai rien vu de pareil. — Bien, fit Balsamo; maintenant, lisez la première phrase de la lettre que je tiens.

La voix obéit.

La comtesse et le duc se regardaient avec un étonnement qui commençait à toucher à l'admiration.

— Cette lettre que j'ai écrite sous votre dictée, qu'est-elle devenue? — Elle court. — De quel côté? — Du côté de l'occident. — Est-elle loin? — Oh! oui, bien loin, bien loin. — Qui la porte? — Un homme vêtu d'une veste verte, coiffé d'un bonnet de peau, chaussé de grandes bottes. — Est-il à pied ou à cheval? — Il est à cheval. — Quel cheval monte-t-il? — Un cheval pie. — Où le voyez-vous?

Il y eut un moment de silence.

— Regardez, dit impérieusement Balsamo. — Sur une grande route

plantée d'arbres. — Mais sur quelle route? — Je ne sais, toutes les routes se ressemblent. — Quoi! rien ne vous indique quelle est cette route, pas un poteau, pas une inscription, rien? — Attendez, attendez : une voiture passe près de cet homme à cheval; elle le croise, venant vers moi. — Quelle espèce de voiture? — Une lourde voiture pleine d'abbés et de militaires. — Une patache, murmura Richelieu. — Cette voiture ne porte aucune inscription? demanda Balsamo. — Si fait, répondit la voix. — Lisez. — Sur la voiture, je lis VERSAILLES en lettres jaunes presque effacées. — Quittez cette voiture, et suivez le courrier. — Je ne le vois plus. — Pourquoi ne le voyez-vous plus? — Parce que la route tourne. — Tournez la route et rejoignez-le. — Oh! il court de toute la force de son cheval : il regarde à sa montre. — Que voyez-vous en avant du cheval? — Une longue avenue, des bâtiments superbes, une grande ville. — Suivez toujours. — Je le suis. — Eh bien? — Le courrier frappe toujours son cheval à coups redoublés; l'animal est trempé de sueur; ses fers font sur le pavé un bruit qui fait retourner tous les passants. Ah! le courrier entre dans une longue rue qui va en descendant. Il tourne à droite. Il ralentit le pas de son cheval. Il s'arrête à la porte d'un vaste hôtel. — C'est ici qu'il faut le suivre avec attention, entendez-vous?

La voix poussa un soupir.

— Vous êtes fatiguée. Je comprends cela. — Oh! brisée. — Que cette fatigue disparaisse, je le veux. — Ah! — Eh bien? — Merci. — Êtes-vous fatiguée encore? — Non. — Voyez-vous toujours le courrier? — Attendez : oui, oui, il monte un grand escalier de pierre. Il est précédé par un valet en livrée bleu et or. Il traverse de grands salons pleins de dorures. Il arrive à un cabinet éclairé. Le laquais ouvre la porte et se retire. — Que voyez-vous? — Le courrier salue. — Qui salue-t-il? — Attendez. Il salue un homme assis à un bureau et qui tourne le dos à la porte. — Comment est habillé cet homme? — Oh! en grande toilette, et comme pour un bal. — A-t-il quelque décoration? — Il porte un grand ruban bleu en sautoir. — Son visage? — Je ne le vois pas... Ah! — Quoi? — Il se retourne. — Quelle physionomie a-t-il? — Le regard vif, des traits irréguliers, de belles dents. — Quel âge? — Cinquante à cinquante-huit ans. — Le duc! souffla la comtesse au maréchal, c'est le duc.

Le maréchal fit de la tête un signe qui signifiait : Oui, c'est lui... mais écoutez.

— Ensuite? commanda Balsamo. — Le courrier remet à l'homme au cordon bleu... — Vous pouvez dire le duc : c'est un duc. — Le courrier, reprit la voix obéissante, remet au duc une lettre qu'il tire d'un sac de cuir qu'il portait derrière son dos. Le duc la décachette et la lit avec attention.

— Après? — Il prend une plume, une feuille de papier et écrit. — Il écrit! murmura Richelieu. Diable! si l'on pouvait savoir ce qu'il écrit, ce serait beau, cela. — Dites-moi ce qu'il écrit, ordonna Balsamo. — Je ne puis. — Parce que vous êtes trop loin. Entrez dans le cabinet. Y êtes-vous? — Oui. — Penchez-vous par-dessus son épaule. — M'y voici. — Lisez-vous maintenant? — L'écriture est mauvaise, fine, hachée. — Lisez, je le veux.

La comtesse et Richelieu retinrent leur haleine.

— Lisez, reprit Balsamo d'un ton plus impératif encore. — « Ma sœur, » dit la voix en tremblant et en hésitant. — C'est la réponse, murmurèrent ensemble le duc de Richelieu et la comtesse.

« Ma sœur, reprit la voix, rassurez-vous : la crise a eu lieu, c'est vrai; « elle a été rude, c'est vrai encore; mais elle est passée. J'attends demain « avec impatience, car demain, à mon tour, je compte prendre l'offen- « sive, et tout me porte à espérer un succès décisif. Bien pour le parle- « ment de Rouen, bien pour milord X..., bien pour le pétard.

« Demain, après mon travail avec le roi, j'ajouterai un *post-scriptum* « à ma lettre, et vous l'enverrai par le même courrier. »

Balsamo, la main gauche étendue, semblait arracher péniblement chaque parole à la voix; tandis que, de la main droite, il crayonnait à la hâte ces lignes qu'à Versailles monsieur de Choiseul écrivait dans son cabinet.

— C'est tout? demanda Balsamo. — C'est tout. — Que fait le duc maintenant? — Il plie en deux le papier sur lequel il vient d'écrire, puis en deux encore, et le met dans un petit portefeuille rouge qu'il tire du côté gauche de son habit. — Vous entendez? dit Balsamo à la comtesse plongée dans la stupeur. Et ensuite? — Ensuite, il congédie le courrier en lui parlant. — Que lui dit-il? — Je n'ai entendu que la fin de la phrase. — C'était?... — « A une heure, à la grille de Trianon. » Le courrier salue et sort. — C'est cela, dit Richelieu, il donne rendez-vous au courrier à la sortie du travail, comme il dit dans sa lettre.

Balsamo fit un signe de la main, pour commander le silence.

— Maintenant que fait le duc? demanda-t-il. — Il se lève. Il tient à la main la lettre qu'on lui a remise. Il va droit à son lit, passe dans la ruelle, pousse un ressort qui ouvre un coffret de fer. Il y jette la lettre et referme le coffret. — Oh! s'écrièrent à la fois le duc et la comtesse tout pâles : oh! c'est magique, en vérité. — Savez-vous tout ce que vous désiriez savoir, Madame? demanda Balsamo. — Monsieur le comte, dit madame Dubarry en s'approchant de lui avec terreur, vous venez de me rendre un service que je paierais de dix ans de ma vie, ou plutôt que

je ne pourrai jamais payer. Demandez-moi ce que vous voudrez. — Oh! Madame, vous savez que nous sommes déjà en compte. — Dites, dites, ce que vous désirez. — Le temps n'est pas venu. — Eh bien! lorsqu'il sera venu, fût-ce un million...

Balsamo sourit.

— Eh! comtesse, s'écria le maréchal, ce serait plutôt à vous de demander un million au comte. L'homme qui sait ce qu'il sait, et surtout qui voit ce qu'il voit, ne découvre-t-il pas l'or et les diamants dans les entrailles de la terre, comme il découvre la pensée dans le cœur des hommes? — Alors, comte, dit la comtesse, je me prosterne dans mon impuissance. — Non, comtesse, un jour vous vous acquitterez envers moi. Je vous en donnerai l'occasion. — Comte, dit le duc à Balsamo, je suis subjugué, vaincu, écrasé! Je crois. — Comme saint Thomas a cru, n'est-ce pas, monsieur le duc? Cela ne s'appelle pas croire, cela s'appelle voir. — Appelez la chose comme vous voudrez; mais je fais amende honorable, et, quand on me parlera désormais de sorciers, eh bien! je saurai ce que j'ai à dire.

Balsamo sourit.

— Maintenant, Madame, dit-il à la comtesse, voulez-vous permettre une chose? — Dites. — Mon esprit est fatigué. Laissez-moi lui rendre sa liberté par une formule magique. — Faites, Monsieur. — Lorenza, dit Balsamo en arabe, merci; je t'aime; retourne à ta chambre par le même chemin que tu as pris en venant, et attends-moi. Va, ma bien-aimée. — Je suis bien fatiguée, répondit en italien la voix, plus douce encore que pendant l'évocation; dépêche-toi, Acharat. — J'y vais.

Et l'on entendit avec le même frôlement les pas s'éloigner.

Puis Balsamo, après quelques minutes pendant lesquelles il se convainquit du départ de Lorenza, salua profondément, mais avec une dignité majestueuse, les deux visiteurs, qui, effarés tous deux, tous deux absorbés par le flot des tumultueuses pensées qui les envahissaient, regagnèrent leur fiacre plutôt comme des gens ivres que comme des êtres doués de raison.

XII

DISGRACE

Le lendemain, onze heures sonnaient à la grande horloge de Versailles, quand le roi Louis XV, sortant de son appartement, traversa la galerie voisine de sa chambre, et appela d'une voix haute et sèche :

— Monsieur de La Vrillière !

Le roi était pâle et semblait agité; plus il prenait de soin pour cacher cette préoccupation, plus cela éclatait dans l'embarras de son regard et dans la tension des muscles ordinairement impassibles de son visage.

Un silence glacé s'établit aussitôt dans les rangs des courtisans, parmi lesquels on remarquait monsieur le duc de Richelieu et le vicomte Jean Dubarry, tous deux calmes et affectant l'indifférence et l'ignorance.

Le duc de La Vrillière s'approcha et prit des mains du roi une lettre de cachet que Sa Majesté lui tendait.

— Monsieur le duc de Choiseul est-il à Versailles? demanda le roi. — Sire, depuis hier; il est revenu de Paris à deux heures de l'après-midi. — Est-il à son hôtel, est-il au château? — Il est au château, sire. — Bien, dit le roi; portez-lui cet ordre, duc.

Un long frémissement courut dans les rangs des spectateurs, qui se courbèrent tous en chuchotant, comme les épis sous le souffle du vent d'orage.

Le roi, fronçant le sourcil, comme s'il voulait ajouter par la terreur à l'effet de cette scène, rentra fièrement dans son cabinet, suivi de son capitaine des gardes et du commandant des chevau-légers.

Tous les regards suivirent monsieur de La Vrillière, qui, inquiet lui-même de la démarche qu'il allait faire, traversait lentement la cour du château et se rendait à l'appartement de monsieur de Choiseul.

Pendant ce temps, toutes les conversations éclataient, menaçantes ou timides, autour du vieux maréchal, qui faisait l'étonné plus que les autres, mais dont, grâce à certain sourire précieux, nul n'était dupe.

Monsieur de La Vrillière revint et fut entouré aussitôt.

— Eh bien? lui dit-on. — Eh bien! c'était un ordre d'exil. — D'exil? — Oui, en bonne forme. — Vous l'avez lu, duc? — Je l'ai lu. — Positif? — Jugez-en.

Et le duc de La Vrillière prononça les paroles suivantes qu'il avait retenues avec cette mémoire implacable qui constitue les courtisans :

« Mon cousin, le mécontentement que me causent vos services me force à vous exiler à Chanteloup, où vous vous rendrez dans les vingt-quatre heures. Je vous aurais envoyé plus loin si ce n'était l'estime particulière que j'ai pour madame de Choiseul, dont la santé m'est fort intéressante. Prenez garde que votre conduite ne me fasse prendre un autre parti. »

Un long murmure courut dans le groupe qui enveloppait monsieur le duc de La Vrillière.

— Et que vous a-t-il répondu, monsieur de Saint-Florentin? demanda Richelieu, affectant de ne donner au duc ni son nouveau titre ni son nouveau nom. — Il m'a répondu :

« Monsieur le duc, je suis persuadé de tout le plaisir que vous avez à m'apporter cette lettre. »

— C'était dur, mon pauvre duc, fit Jean. — Que voulez-vous, monsieur le vicomte, on ne reçoit pas une pareille tuile sur la tête sans crier un peu. — Et que va-t-il faire, savez-vous? demanda Richelieu. — Mais, selon toute probabilité, il va obéir. — Hum! fit le maréchal. — Voici le duc! s'écria Jean, qui faisait sentinelle près de la fenêtre. — Il vient ici? s'écria le duc de La Vrillière. — Quand je vous le disais, monsieur de Saint-Florentin. — Il traverse la cour, continua Jean. — Seul? — Absolument seul, son portefeuille sous le bras. — Ah! mon Dieu! murmura Richelieu, est-ce que la scène d'hier va recommencer? — Ne m'en parlez pas, j'en ai le frisson, répondit Jean.

Il n'avait pas achevé que le duc de Choiseul, la tête haute, le regard assuré, parut à l'entrée de la galerie, foudroyant d'un coup d'œil clair et calme tous ses ennemis ou ceux qui allaient se déclarer tels en cas de disgrâce.

Nul ne s'attendait à cette démarche après ce qui venait de se passer : nul ne s'y opposa donc.

— Êtes-vous sûr d'avoir bien lu, duc? demanda Jean. — Parbleu! — Et il revient après une lettre comme celle que vous nous avez dite? — Je n'y comprends plus rien, sur ma parole d'honneur! — Mais le roi va le faire jeter à la Bastille. — Ce sera un scandale épouvantable! — Je le plaindrais presque. — Ah! le voilà qui entre chez le roi. C'est inouï.

En effet, le duc, sans faire attention à l'espèce de résistance que lui opposait l'huissier, à la figure toute stupéfaite, pénétra jusque dans le cabinet du roi, qui poussa, en le voyant, une exclamation de surprise.



TYP. J. CLAYE.

LE DUC DE CHOISEUL.

Le duc tenait à la main sa lettre de cachet; il la montra au roi avec un visage presque souriant.

— Sire, dit-il, ainsi que Votre Majesté voulut bien m'en avertir hier, j'ai reçu tout à l'heure une nouvelle lettre. — Oui, Monsieur, répliqua le roi. — Et, comme Votre Majesté eut la bonté de me dire hier de ne jamais regarder comme sérieuse une lettre qui ne serait pas ratifiée par la parole expresse du roi, je viens demander l'explication. — Elle sera courte, monsieur le duc, répondit le roi. Aujourd'hui, la lettre est valable. — Valable! dit le duc, une lettre aussi offensante pour un serviteur aussi dévoué! — Un serviteur dévoué, Monsieur, ne fait pas jouer à son maître un rôle ridicule. — Sire, dit le ministre avec hauteur, je croyais être né assez près du trône pour en comprendre la majesté. — Monsieur, répartit le roi d'une voix brève, je ne veux pas vous faire languir. Hier au soir, dans le cabinet de votre hôtel, à Versailles, vous avez reçu un courrier de madame de Grammont. — C'est vrai, sire. — Il vous a remis une lettre. — Est-il défendu, sire, à un frère et à une sœur de correspondre? — Attendez, s'il vous plaît, je sais le contenu de cette lettre. — Oh! sire... — Le voici... j'ai pris la peine de le transcrire de ma main.

Et le roi tendit au duc une copie exacte de la lettre qu'il avait reçue.

— Sire!... — Ne niez pas, monsieur le duc, vous avez serré cette lettre en un coffret de fer placé dans la ruelle de votre lit.

Le duc devint pâle comme un spectre.

— Ce n'est pas tout, continua impitoyablement le roi, vous avez répondu à madame de Grammont. Cette lettre, j'en sais le contenu également. Cette lettre, elle est là, dans votre portefeuille, et n'attend pour partir qu'un *post scriptum*, que vous devez ajouter en me quittant... Vous voyez que je suis instruit, n'est-ce pas?

Le duc essuya son front mouillé d'une sueur glacée, s'inclina sans répondre un seul mot, et sortit du cabinet en chancelant, comme s'il eût été atteint d'apoplexie foudroyante.

Sans le grand air qui frappa son visage, il fût tombé à la renverse.

Mais c'était un homme d'une puissante volonté. Une fois dans la galerie, il reprit sa force, et traversant, le front haut, la haie des courtisans, il rentra dans son appartement pour serrer et brûler divers papiers.

Un quart d'heure après, il quittait le château dans son carrosse.

La disgrâce de monsieur de Choiseul fut un coup de foudre qui incendia la France.

Les parlements, soutenus en effet par la tolérance du ministre, proclamèrent que l'État venait de perdre sa plus ferme colonne. La noblesse tenait à lui comme à un des siens. Le clergé s'était senti ménagé par cet

homme, dont la dignité personnelle, exagérée souvent jusqu'à l'orgueil, donnait un air de sacerdoce à ses fonctions ministérielles.

Le parti encyclopédiste ou philosophe, fort nombreux déjà et surtout très-fort, parce qu'il se recrutait chez les gens éclairés, instruits et ergoteurs, poussa les hauts cris en voyant le gouvernement échapper aux mains du ministre qui encensait Voltaire, pensionnait l'Encyclopédie, et conservait, en les développant dans un sens d'utilité, les traditions de madame de Pompadour, Mécènes femelle des gens du *Mercure* et de la philosophie.

Le peuple avait bien plus raison que tous les mécontents. Il se plaignait aussi, le peuple, et sans approfondir, mais, comme toujours, il touchait la grosse vérité, la plaie vive.

Monsieur de Choiseul, au point de vue général, était un mauvais ministre et un mauvais citoyen; mais, relativement, c'était un parangon de vertu, de morale et de patriotisme. Quand le peuple, mourant de faim dans les campagnes, entendait parler des prodigalités de Sa Majesté, des caprices ruineux de madame Dubarry, lorsqu'on lui envoyait directement des avis comme *l'Homme aux quarante écus*, ou des conseils comme *le Contrat social*, occultement des révélations comme *les Nouvelles à la main* et *les Idées singulières d'un bon citoyen*, alors le peuple s'épouvantait de retomber aux mains impures de la favorite, *moins respectable que la femme d'un charbonnier*, avait dit Bauveau, aux mains des favoris de la favorite, et, fatigué de tant de souffrances, s'étonnait de voir l'avenir plus noir que n'avait été le passé.

Ce n'était pas que le peuple eût des antipathies ou des sympathies bien marquées. Il n'aimait pas les parlements, parce que les parlements, ses protecteurs naturels, l'avaient toujours abandonné pour des questions oiseuses de préséance ou d'intérêt égoïste; parce que, mal éclairés par le faux reflet de l'omnipotence royale, ces parlements s'étaient imaginés être quelque chose comme une aristocratie entre la noblesse et le peuple.

Il n'aimait pas la noblesse par instinct et par souvenir. Il craignait l'épée autant qu'il haïssait l'Église. Rien ne pouvait le toucher dans le renvoi de monsieur de Choiseul, mais il entendait les plaintes de la noblesse, du clergé, du parlement, et ce bruit, ajouté à ses murmures, faisait un fracas qui l'enivrait.

La déviation de ce sentiment fut du regret et une quasi-popularité acquise au nom de monsieur de Choiseul.

Tout Paris, le mot peut ici se justifier par une preuve, accompagna jusqu'aux portes l'exilé partant pour Chanteloup.

Le peuple faisait la haie sur le passage des carrosses; les parlementaires

et les gens de cour, qui n'avaient pu être reçus par le duc, embossèrent leurs équipages devant la haie du peuple pour le saluer au passage et recueillir son adieu.

Le plus épais de la bagarre fut à la barrière d'Enfer, qui est la route de Touraine. Il y eut là une telle affluence de gens de pied, de cavaliers et de carrosses, que la circulation en fut interrompue pendant plusieurs heures.

Lorsque le duc réussit à franchir la barrière, il se trouva escorté par plus de cent carrosses qui faisaient comme une auréole au sien.

Les acclamations et les soupirs le suivaient encore. Il eut trop d'esprit et de connaissance de la situation pour ne pas comprendre que tout ce bruit était moins du regret de sa personne que de l'appréhension pour les inconnus qui surgiraient de ses ruines.

Une chaise de poste arrivait au galop sur la route encombrée, et, sans un violent effort du postillon, les chevaux, blancs de poussière et d'écume, allaient se précipiter dans l'attelage de monsieur de Choiseul.

Une tête se pencha hors de cette chaise, comme aussi monsieur de Choiseul se pencha hors de son carrosse.

Monsieur d'Aiguillon salua profondément le ministre déchu, dont il venait briguer l'héritage. Monsieur de Choiseul se rejeta dans la voiture : une seule seconde venait d'empoisonner les lauriers de sa défaite.

Mais au même moment, comme compensation sans doute, une voiture aux armes de France, qui passait conduite à huit chevaux, sur l'embranchement de la route de Sèvres à Saint-Cloud, et qui, soit hasard, soit effet de l'encombrement, ne traversait pas la grande route, cette voiture royale croisa aussi le carrosse de monsieur de Choiseul.

La dauphine était sur le siége du fond avec sa dame d'honneur, madame de Noailles.

Sur le devant était mademoiselle Andrée de Taverney.

Monsieur de Choiseul, rouge de plaisir et de gloire, se pencha hors de la portière, en saluant profondément.

— Adieu, Madame, dit-il d'une voix entrecoupée. — Au revoir, monsieur de Choiseul, répondit la dauphine avec un sourire impérial et le dédain majestueux de toute étiquette. — Vive monsieur de Choiseul! cria une voix enthousiaste après ces paroles de la dauphine.

Mademoiselle Andrée se retourna vivement au son de cette voix.

— Gare! gare! crièrent les écuyers de la princesse, en forçant Gilbert, tout pâle et tout avide de voir, à se ranger le long des fossés de la route.

C'était en effet notre héros qui, dans un enthousiasme philosophique, avait crié : Vive monsieur de Choiseul!

XIII

MONSIEUR LE DUC D'AIGUILLON

Autant l'on promenait à Paris et sur la route de Chanteloup de mines grimaçantes et d'yeux rouges, autant à Luciennes on apportait de visages épanouis et de sourires charmants.

C'est qu'à Luciennes, cette fois, trônait, non plus une mortelle, la plus belle et la plus adorable de toutes les mortelles, comme disaient les courtisans et les poëtes, mais une véritable divinité qui gouvernait la France.

Aussi, le soir du jour de la disgrâce de monsieur de Choiseul, la route s'encombra-t-elle des mêmes équipages qui avaient couru le matin derrière le carrosse du ministre exilé; de plus, on vit tous les partisans du chancelier, de la corruption et de la faveur, ce qui faisait un cortége imposant.

Mais madame Dubarry avait sa police; Jean savait, à un baron près, le nom de ceux qui avaient été jeter la dernière fleur sur les Choiseul expirés; il disait ces noms à la comtesse, et ceux-là étaient exclus impitoyablement, tandis que le courage des autres contre l'opinion publique était récompensé par le sourire protecteur et la vue complète de la divinité du jour.

Après la grande file des carrosses et les encombrements généraux, eurent lieu les réceptions particulières. Richelieu, le héros de la journée, héros secret, il est vrai, et modeste surtout, vit passer le tourbillon des visiteurs et des solliciteurs, et occupa le dernier fauteuil du boudoir.

Dieu sait la joie et comme on se félicita! Les serrements de main, les petits rires étouffés, les trépignements enthousiastes semblaient être devenus le langage habituel des habitants de Luciennes.

— Il faut avouer, dit la comtesse, que le comte de Balsamo ou de Fœnix, comme vous voudrez l'appeler, maréchal, est le premier homme de ce temps-ci. Ce serait bien dommage qu'on brûlât encore les sorciers.
— Oui, comtesse, oui, c'est un bien grand homme, répondit Richelieu.
— Et un fort bel homme. J'ai un caprice pour cet homme-là, duc. — Vous allez me rendre jaloux, dit Richelieu en riant, et pressé d'ailleurs de ramener la conversation à un sérieux plus prononcé... Ce serait un ter-

rible ministre de la police que monsieur le comte de Fœnix. — J'y songeais, répliqua la comtesse. Seulement, il est impossible. — Pourquoi, comtesse? — Parce qu'il rendrait impossibles ses collègues. — Comment cela? — Sachant tout, voyant tous leurs jeux...

Richelieu rougit sous son rouge.

— Comtesse, répliqua-t-il, je voudrais, si j'étais son collègue, qu'il lût perpétuellement dans le mien, et qu'il vous communiquât les cartes, vous y verriez toujours le valet de cœur aux genoux de la dame et aux pieds du roi. — Il n'y a personne qui ait plus d'esprit que vous, mon cher duc, répliqua la comtesse. Mais parlons un peu de notre ministère... Je croyais que vous aviez dû faire avertir votre neveu. — D'Aiguillon? il est arrivé, Madame, et dans des conjonctures qu'un augure romain eût jugées les meilleures du monde : son carrosse a croisé celui de monsieur de Choiseul partant. — C'est, en effet, d'un augure favorable, dit la comtesse... Donc, il va venir? — Madame, j'ai compris que monsieur d'Aiguillon, s'il était vu à Luciennes par tout le monde et dans un moment comme celui-ci, donnerait lieu à toutes sortes de commentaires; je l'ai prié de demeurer en bas, au village, jusqu'à ce que je le mande d'après vos ordres. — Mandez-le donc, maréchal, et tout de suite, car nous voilà seuls ou à peu près. — D'autant plus volontiers que nous nous sommes tout à fait entendus, n'est-ce pas comtesse? — Absolument oui, duc. Vous préférez... la guerre aux finances, n'est-ce pas? ou bien, est-ce la marine que vous désirez? — Je préfère la guerre, Madame; c'est là que je pourrai rendre le plus de services. — C'est juste. Voilà donc le sens dans lequel je parlerai au roi. Vous n'avez pas d'antipathies? — Pour qui? — Pour ceux de vos collègues que Sa Majesté présentera. — Je suis l'homme du monde le moins difficile à vivre, comtesse; mais vous permettez que je fasse appeler mon neveu, puisque vous voulez bien lui accorder la faveur de le recevoir.

Richelieu s'approcha de la fenêtre; les dernières lueurs du crépuscule éclairaient encore la cour. Il fit signe à un de ses valets de pied, qui guettait cette fenêtre, et qui partit en courant, sur son signal.

Cependant on commençait à allumer chez la comtesse.

Dix minutes après le départ du valet, une voiture entra dans la première cour. La comtesse tourna vivement les yeux vers la fenêtre.

Richelieu surprit le mouvement, qui lui parut un excellent pronostic pour les affaires de monsieur d'Aiguillon et par conséquent pour les siennes.

— Elle goûte l'oncle, se dit-il, elle prend goût au neveu; nous serons les maîtres ici.

Tandis qu'il se repaissait de ces fumées chimériques, un petit bruit se

fit entendre à la porte, et la voix du valet de chambre de confiance annonça le duc d'Aiguillon.

C'était un seigneur fort beau et fort gracieux, d'une mise aussi riche qu'élégante et bien entendue. Monsieur d'Aiguillon avait passé l'âge de la fraîche jeunesse, mais il était de ces hommes qui, par le regard et la volonté, sont jeunes jusqu'à la vieillesse décrépite.

Les soucis du gouvernement n'avaient pas imprimé une ride sur son front; ils avaient seulement agrandi le pli naturel qui semble, chez les hommes d'État et chez les poëtes, l'asile des grandes pensées. Il tenait droite et haute sa belle tête pleine de finesse et de mélancolie, comme s'il savait que la haine de dix millions d'hommes pesait sur cette tête, mais comme si, en même temps, il eut voulu prouver que le poids n'était pas au-dessus de sa force.

Monsieur d'Aiguillon avait les plus belles mains du monde, de ces mains qui semblent blanches et délicates, même dans les flots de la dentelle. On prisait fort en ce temps une jambe bien tournée; celle du duc était un modèle d'élégance nerveuse et de forme aristocratique. Il y avait en lui de la suavité du poëte et de la noblesse du grand seigneur, de la souplesse et du moelleux d'un mousquetaire. Pour la comtesse, c'était un triple idéal : elle trouvait en un seul modèle trois types que d'instinct cette belle sensuelle devait aimer.

Par une singularité remarquable, ou, pour mieux dire, par un enchaînement de circonstances combinées par la savante tactique de monsieur d'Aiguillon, ces deux héros de l'animadversion publique, la courtisane et le courtisan, ne s'étaient pas encore vus face à face, à la cour, avec tous leurs avantages.

Depuis trois ans, en effet, monsieur d'Aiguillon s'était fait très-occupé en Bretagne ou dans son cabinet; il avait peu prodigué sa personne à la cour, sachant bien qu'il allait arriver une crise favorable ou défavorable. Que dans le premier cas, mieux valait offrir à ses administrés les bénéfices de l'inconnu; dans le second, disparaître sans trop laisser de traces pour pouvoir facilement sortir du gouffre plus tard avec une figure neuve.

Et puis une autre raison dominait tous ces calculs; celle-ci est du ressort du roman, elle était pourtant la meilleure.

Avant que madame Dubarry ne fût comtesse et n'effleurât chaque nuit de ses lèvres la couronne de France, elle avait été une jolie créature souriante et adorée, elle avait été aimée, bonheur sur lequel elle ne devait plus compter jamais depuis qu'elle était crainte.

Parmi tous les hommes jeunes, riches, puissants et beaux qui avaient fait leur cour à Jeanne Vaubernier, parmi tous les rimeurs qui avaient accolé au bout de deux vers ces mots *Lange* et *ange*, monsieur le duc



TYP. J. CLAYE

LE DUC D'AIGUILLON

8

d'Aiguillon avait autrefois figuré en première ligne; mais soit que mademoiselle Lange n'eût pas été aussi facile que ses détracteurs le prétendaient, soit qu'enfin, et ceci n'ôtera de mérite ni à l'un ni à l'autre, soit que l'amour subit du roi eût divisé les deux cœurs prêts à s'entendre, monsieur d'Aiguillon avait rengaîné vers, acrostiches, bouquets et parfums; mademoiselle Lange avait fermé sa porte de la rue des Petits-Champs; le duc avait tiré vers la Bretagne étouffant ses soupirs, et mademoiselle Lange avait envoyé tous les siens du côté de Versailles, à monsieur le baron de Gonesse, c'est-à-dire au roi de France.

Il en résulta que cette disparition subite de d'Aiguillon avait fort peu occupé d'abord madame Dubarry, parce qu'elle avait peur du passé, mais, qu'ensuite voyant l'attitude silencieuse de son ancien adorateur, elle avait été intriguée, puis émerveillée, et que, bien placée pour juger les hommes, elle avait jugé celui-là un véritable homme d'esprit.

C'était beaucoup, cette distinction, pour la comtesse; mais ce n'était pas tout, et le moment allait venir où peut-être elle jugerait d'Aiguillon un homme de cœur.

Il faut dire que la pauvre mademoiselle Lange avait ses raisons pour craindre le passé. Un mousquetaire, amant jadis heureux, disait-il, était entré un jour jusque dans Versailles, pour redemander à mademoiselle Lange un peu de ses faveurs passées, et ces paroles, étouffées bien vite par une hauteur toute royale, n'en avaient pas moins fait jurer l'écho pudique du palais de madame de Maintenon.

On a vu que, dans toute sa conversation avec madame Dubarry, le maréchal n'avait jamais effleuré le chapitre d'une connaissance de son neveu et de mademoiselle Lange. Ce silence, de la part d'un homme aussi habitué que le vieux duc à dire les choses du monde les plus difficiles, avait profondément surpris, et, faut-il le dire, inquiété la comtesse.

Elle attendait donc impatiemment monsieur d'Aiguillon pour savoir enfin à quoi s'en tenir, et si le maréchal avait été discret ou était ignorant.

Le duc entra.

Respectueux avec aisance et assez sûr de lui pour saluer entre la reine et la femme de cour ordinaire, il subjugua tout d'un coup, par cette nuance délicate, une protection toute disposée à trouver le bien parfait, et le parfait merveilleux.

Monsieur d'Aiguillon prit ensuite la main de son oncle, qui, s'avançant vers la comtesse, lui dit de sa voix pleine de caresses :

— Voici monsieur le duc d'Aiguillon, Madame; ce n'est pas mon neveu, c'est un de vos serviteurs les plus passionnés que j'ai l'honneur de vous présenter.

La comtesse regarda le duc sur ce mot, et elle le regarda comme font les femmes, c'est-à-dire avec des yeux à qui rien n'échappe; elle ne vit que deux fronts courbés respectueusement, et deux figures qui remontèrent calmes et sereines après le salut.

— Je sais, répondit madame Dubarry, que vous aimez monsieur le duc, maréchal; vous êtes mon ami. Je prierai Monsieur, par déférence pour son oncle, de l'imiter en tout ce que son oncle fera d'agréable pour moi. — C'est la conduite que je me suis tracée à l'avance, Madame, répondit le duc d'Aiguillon avec une révérence nouvelle. — Vous avez bien souffert en Bretagne? dit la comtesse. — Oui, Madame, et je ne suis pas au bout, répondit d'Aiguillon. — Je crois que si, Monsieur; d'ailleurs, voilà monsieur de Richelieu qui va vous aider puissamment.

D'Aiguillon regarda Richelieu comme surpris.

— Ah! fit la comtesse, je vois que le maréchal n'a pas encore eu le temps de causer avec vous; c'est tout simple, vous arrivez de voyage. Eh bien! vous devez avoir cent choses à vous dire, je vous laisse, maréchal. Monsieur le duc, vous êtes ici chez vous.

La comtesse, à ces mots, se retira.

Mais elle avait un projet. La comtesse n'alla pas bien loin. Derrière le boudoir, un grand cabinet s'ouvrait où le roi souvent, lorsqu'il venait à Luciennes, aimait à s'asseoir au milieu des chinoiseries de toute espèce. Il préférait ce cabinet au boudoir, parce que, de ce cabinet, on entendait tout ce qui se disait dans la chambre voisine.

Madame Dubarry était donc sûre d'entendre de là toute la conversation du duc et de son neveu; c'est de là qu'elle allait se former sur ce dernier une opinion irrévocable.

Mais le duc ne fut pas dupe, il connaissait une grande partie des secrets de chaque localité royale ou ministérielle. Écouter pendant que l'on parlait était un de ses moyens, parler pendant qu'on écoutait était une de ses ruses.

Il résolut donc, tout chaud encore de l'accueil que venait de faire madame Dubarry à d'Aiguillon, il résolut de pousser jusqu'au bout la veine et d'indiquer à la favorite, sous bénéfice de son absence supposée, tout un plan de petit bonheur secret et de grande puissance, compliquée d'intrigues, double appât friand auquel une jolie femme, et surtout une femme de cour, ne résiste presque jamais.

Il fit asseoir le duc et lui dit :

— Vous voyez, duc, je suis installé ici. — Oui, Monsieur, je le vois. — J'ai eu le bonheur de gagner la faveur de cette charmante femme qu'on regarde ici comme reine, et qui l'est de fait.

D'Aiguillon s'inclina.

— Je vous dis, duc, poursuivit Richelieu, ce que je n'ai pu vous apprendre comme ça en pleine rue, c'est que madame Dubarry m'a promis un portefeuille. — Ah! fit d'Aiguillon, cela vous est bien dû, Monsieur. — Je ne sais pas si cela m'est dû, mais cela m'arrive, un peu tard, il est vrai; enfin, casé comme je le serai, je vais m'occuper de vous, d'Aiguillon. — Merci, monsieur le duc, vous êtes un bon parent, j'en ai eu plus d'une preuve. — Vous n'avez rien en vue, d'Aiguillon? — Absolument rien, sinon de n'être pas dégradé de mon titre de duc et pair, comme le demandent messieurs du parlement. — Vous avez des soutiens quelque part? — Moi? pas un. — Vous fussiez donc tombé sans la circonstance présente? — Tout à plat, monsieur le duc. — Ah çà! mais vous parlez comme un philosophe. Que diable, aussi, c'est que je te rudoie, mon pauvre d'Aiguillon, et que je te parle en ministre plutôt qu'en oncle. — Mon oncle, votre bonté me pénètre de reconnaissance. — Si je t'ai fait venir de là-bas et si vite, tu comprends bien que c'est pour te faire jouer ici un bon rôle... Voyons, as-tu bien réfléchi parfois à celui qu'a joué pendant dix ans monsieur de Choiseul? — Oui, certes; il était beau. — Beau, entendons-nous, beau lorsqu'avec madame de Pompadour il gouvernait le roi et faisait exiler les jésuites; triste, fort triste, lorsque, s'étant brouillé comme un sot avec madame Dubarry, qui vaut cent Pompadour, il s'est fait mettre à la porte en vingt-quatre heures... Tu ne réponds pas? — J'écoute, Monsieur, et je cherche où vous en voulez venir. — Tu l'aimes, n'est-ce pas, ce premier rôle de Choiseul? — Certainement. — Eh bien! mon cher ami, ce rôle, j'ai décidé que je le jouerais.

D'Aiguillon se tourna brusquement vers son oncle.

— Vous parlez sérieusement? dit-il. — Mais oui, pourquoi pas? — Vous serez l'amant de madame Dubarry? — Ah diable! tu vas trop vite; cependant je vois que tu m'as compris. Oui, Choiseul était bien heureux, il gouvernait le roi et gouvernait sa maîtresse; il aimait, dit-on, madame de Pompadour... Au fait, pourquoi pas?... Eh bien! non, je ne puis être l'amant aimé, ton froid sourire me le dit bien : tu regardes avec tes jeunes yeux mon front ridé, mes genoux cagneux et ma main sèche, qui fut si belle. Au lieu de dire, en parlant du rôle de Choiseul : Je le jouerai, j'aurais donc dû dire : Nous le jouerons. — Mon oncle! — Non, je ne puis être aimé d'elle, je le sais, pourtant je te le dis... et sans crainte, parce qu'elle ne peut le savoir, j'aimerais cette femme par-dessus tout... mais...

D'Aiguillon fronça le sourcil.

— Mais?... continua-t-il. — J'ai fait un plan superbe; ce rôle, que mon âge me rend impossible, je le dédoublerai. — Ah! ah! fit d'Aiguillon. — Quelqu'un des miens, dit Richelieu, aimera madame Dubarry. Parbleu! la belle affaire... une femme accomplie.

5

Et Richelieu haussa la voix.

— Ce n'est pas Fronsac, tu comprends; un malheureux dégénéré, un sot, un lâche, un fripon, un croquant... Voyons, duc, sera-ce toi? — Moi? s'écria d'Aiguillon : êtes-vous fou, mon oncle? — Fou! Quoi! tu n'es pas déjà aux pieds de celui qui te donne ce conseil! quoi! tu ne fonds pas de joie, tu ne brûles pas de reconnaissance! quoi! à la façon dont elle t'a reçu, tu n'es pas déjà épris... enragé d'amour?... Allons! allons! s'écria le vieux maréchal, depuis Alcibiade, il n'y a eu qu'un Richelieu au monde, il n'y en aura plus... je vois bien cela. — Mon oncle réplique le duc avec une agitation, soit feinte, et en ce cas elle était admirablement jouée, soit réelle, car la proposition était nette; mon oncle, je conçois tout le parti que vous pourriez tirer de la position dont vous me parlez; vous gouverneriez avec l'autorité de monsieur de Choiseul, et je serais l'amant qui vous constituerait cette autorité. Oui, le plan est digne de l'homme le plus spirituel de la France; mais vous n'avez oublié qu'une chose en le faisant. — Quoi donc?... s'écria Richelieu avec inquiétude : n'aimerais-tu pas madame Dubarry? Est-ce cela?... Fou! triple fou! malheureux! est-ce cela? — Ah! non, ce n'est pas cela, mon oncle, s'écria d'Aiguillon, comme s'il eut su que pas une de ses paroles ne devait être perdue; madame Dubarry, que je connais à peine, m'a semblé être la plus belle et la plus charmante des femmes. J'aimerais, au contraire, éperdument madame Dubarry, je l'aimerais trop : ce n'est pas là la question. — Où est-elle donc la question? — Ici, monsieur le duc; madame Dubarry ne m'aimera jamais, et la première condition d'une alliance pareille, c'est l'amour. Comment voulez-vous qu'au milieu de cette cour brillante, au sein des hommages d'une jeunesse fertile en beautés de tout genre, comment voulez-vous que la belle comtesse aille distinguer précisément celui qui n'a aucun mérite, celui qui déjà n'est plus jeune et que les chagrins accablent, celui qui se cache à tous les yeux, parce qu'il sent que bientôt il va disparaître? Mon oncle, si j'avais connu madame Dubarry au temps de ma jeunesse et de ma beauté, alors que les femmes aimaient en moi tout ce qu'on aime dans un jeune homme, elle aurait pu me garder à l'état de souvenir. C'est beaucoup; mais rien, ni passé, ni présent, ni avenir. Mon oncle, il faut renoncer à cette chimère; seulement, vous m'avez percé le cœur en me la présentant si douce et si dorée.

Pendant cette tirade, débitée avec un feu que Molé eût envié, que Lekain eût jugé digne d'étude, Richelieu se mordait les lèvres en se disant tout bas :

— Est-ce que le drôle a deviné que la comtesse nous écoutait? Peste! qu'il est adroit! C'est un maître. En ce cas, prenons garde!

Il avait raison, Richelieu ; la comtesse écoutait, et chacune des paroles de d'Aiguillon lui était entrée bien avant dans le cœur ; elle buvait à longs traits le charme de cet aveu, elle savourait l'exquise délicatesse de celui qui, même avec un confident intime, n'avait pas trahi le secret de la liaison passée, de peur de jeter une ombre sur un portrait encore aimé peut-être.

— Ainsi tu me refuses? dit Richelieu. — Oh ! pour cela, oui, mon oncle, car malheureusement je vois la chose impossible. — Essaie, au moins, malheureux ! — Et comment? — Te voici des nôtres... tu verras la comtesse tous les jours : plais-lui, morbleu ! — Avec un but intéressé?... non, non !... Si j'avais le malheur de lui plaire, avec cette amère pensée, je m'enfuirais tout au bout du monde, car j'aurais honte de moi-même.

Richelieu se gratta encore le menton.

— La chose est faite, se dit-il, ou d'Aiguillon est un sot.

Tout à coup on entendit un bruit dans les cours, et quelques voix crièrent : Le roi !

— Diable ! s'écria Richelieu, le roi ne doit pas me voir ici, je me sauve. — Mais moi? dit le duc. — Toi, c'est différent, il faut qu'il te voie. Reste.... reste.... et pour Dieu, ne jette pas le manche après la cognée.

Cela dit, Richelieu se déroba par le petit escalier, en disant au duc :

— A demain.

XIV

LA PART DU ROI

Le duc d'Aiguillon, resté seul, se trouva d'abord assez embarrassé ; il avait parfaitement compris tout ce que lui disait son oncle, parfaitement compris que madame Dubarry l'écoutait, parfaitement compris enfin que, pour un homme d'esprit, il s'agissait, en cette occurrence, d'être un homme de cœur, et de jouer seul la partie dans laquelle le vieux duc cherchait à se faire un associé.

L'arrivée du roi interrompit fort heureusement l'explication qui eût forcément résulté de la contenance toute puritaine de monsieur d'Aiguillon.

Le maréchal n'était pas homme à demeurer longtemps dupe, et surtout à faire briller d'un éclat exagéré la vertu d'un autre aux dépens de la sienne.

Mais, étant resté seul, d'Aiguillon eut le temps de réfléchir.

Le roi arrivait en effet. Déjà ses pages avaient ouvert la porte de l'antichambre, et Zamore s'élançait vers le monarque en lui demandant des bonbons, touchante familiarité que, dans ses moments de sombre humeur, Louis XV payait d'une nazarde ou d'un frottement d'oreilles fort désagréable au jeune Africain.

Le roi s'installa dans le cabinet des chinoiseries, et, ce qui convainquit d'Aiguillon que madame Dubarry n'avait pas perdu un mot de la conversation avec son oncle, c'est que lui, d'Aiguillon, entendit parfaitement, dès les premiers mots, l'entretien du roi avec la comtesse.

Sa Majesté paraissait fatiguée, comme un homme qui aurait levé un poids immense ; Atlas était moins impotent après sa journée faite, quand il avait tenu le ciel douze heures sur ses épaules.

Louis XV se fit remercier, applaudir, caresser par sa maîtresse ; il se fit raconter tout le contre-coup du renvoi de monsieur de Choiseul, et cela le divertit beaucoup.

Alors, madame Dubarry se hasarda. Il faisait beau temps pour la politique ; et d'ailleurs elle se sentait brave à remuer une des quatre parties du monde.

— Sire, dit-elle, vous avez détruit, c'est bien ; vous avez démoli, c'est superbe ; mais à présent, il s'agit de rebâtir. — Oh ! c'est fait, dit le roi négligemment. — Vous avez un ministère ? — Oui. — Comme ça, tout d'un coup, sans respirer ? — Voilà-t-il de mes gens sans cervelle... Oh ! femme que vous êtes ! Avant de chasser son cuisinier, comme vous disiez l'autre jour, est-ce qu'on n'en arrête pas un nouveau ? — Redites-moi encore que vous avez composé le cabinet.

Le roi se souleva sur le vaste sofa où il s'était couché plutôt qu'assis.

— On penserait, Jeannette, lui dit-il, à vous entendre vous inquiéter, que vous connaissez mon ministère, pour le blâmer, et que vous en avez un à me proposer. — Mais... dit la comtesse, ce n'est pas si absurde, cela. — Vraiment ?... vous avez un ministère ? — Vous en avez bien un, vous ! répliqua-t-elle. — Oh ! moi, c'est mon état, comtesse. Voyons un peu vos candidats... — Non pas ! dites-moi les vôtres. — Je le veux bien, pour vous donner l'exemple. — A la marine, d'abord, où était ce cher monsieur de Praslin ? — Ah ! du nouveau, comtesse ; un homme charmant, qui n'a jamais vu la mer. — Allons donc ! — D'honneur ! ceci est une invention magnifique. Je vais me rendre très-populaire, et on va me couronner dans les mers les plus éloignées, en effigie, s'entend. — Mais

qui, sire? qui donc? — Gageons qu'en mille, vous ne devinez pas. — — Un homme dont le choix vous rend populaire... Ma foi, non. — Un homme du parlement, ma chère... un premier président du parlement de Besançon. — Monsieur de Boynes? — Lui-même... Peste! comme vous êtes savante!... vous connaissez ces gens-là? — Il le faut bien, vous me parlez parlement toute la journée; oh! çà, mais cet homme-là ne sait pas ce que c'est qu'un aviron. — Tant mieux. Monsieur de Praslin savait trop bien son état, et il m'a coûté trop cher avec ses constructions navales. — Mais aux finances, sire? — Oh! pour les finances, c'est différent; je choisis un homme spécial. — Un financier? — Non... un militaire. Il y a trop longtemps que les financiers me grugent. — Mais à la guerre? grand Dieu! — Tranquillisez-vous, j'y mets un financier, Terray; c'est un éplucheur de comptes; il va trouver des erreurs dans toutes les additions de monsieur de Choiseul. Je vous dirai que j'avais eu l'idée de prendre pour la guerre un homme merveilleux, un pur, comme ils disent; c'était pour plaire aux philosophes. — Bon! qui donc? Voltaire? — Presque... le chevalier du Muy... Un Caton. — Ah! mon Dieu! vous m'épouvantez. — C'était fait... J'avais fait venir l'homme, ses provisions étaient signées, il m'avait remercié, lorsque mon bon ou mon mauvais génie, décidez, comtesse, me pousse à lui dire de venir ce soir à Luciennes, souper et causer. — Fi! l'horreur! — Eh bien! comtesse, voilà précisément ce que du Muy m'a répondu. — Il vous a dit cela? — En d'autres termes, comtesse; mais enfin il m'a dit que servir le roi était son plus ardent désir, mais que pour servir madame Dubarry, c'était l'impossible. — Eh bien! il est joli votre philosophe. — Vous comprenez, comtesse, je lui ai tendu la main... pour qu'il me rendît son brevet que j'ai mis en pièces avec un fort patient sourire, et le chevalier a disparu. Louis XIV pourtant eût fait pourrir ce gaillard-là dans un des vilains trous de la Bastille; mais je suis Louis XV et j'ai un parlement qui me donne le fouet, au lieu que ce soit moi qui donne le fouet au parlement. Voilà. — C'est égal, sire, dit la comtesse, vous êtes un homme accompli. — Ce n'est pas ce que tout le monde dira. Terray est exécré. — Qui ne l'est pas?... Et aux affaires étrangères? — Ce brave Bertin que vous connaissez. — Non. — Alors, que vous ne connaissez pas. — Mais dans tout cela je ne vois pas un seul bon ministre, moi. — Soit; dites-moi les vôtres. — Je n'en dirai qu'un. — Vous ne le dites pas; vous avez peur. — Le maréchal. — Quel maréchal? fit le roi avec une grimace. — Le duc de Richelieu. — Ce vieillard? cette poule mouillée? — Bon! le vainqueur de Mahon, une poule mouillée! — Un homme immoral qui fait fuir toutes les femmes. — Que voulez-vous, c'est depuis qu'il ne court plus après elles. — Ne me parlez jamais de Richelieu, c'est ma bête noire.... Non pas, non pas!...

Oh! rien que le nom me met hors de moi. — Vous les haïssez donc bien? — Qui? — Les Richelieu. — Je les exècre. — Tous? — Tous. Voilà-t-il pas un beau duc et pair que monsieur Fronsac; il a dix fois mérité la roue. — Je vous le livre; mais il y a encore des Richelieu, de par le monde. — Ah! oui, d'Aiguillon. — Eh bien?

On juge si à ces mots l'oreille du neveu était droite dans le boudoir.

— Celui-là je devrais le haïr plus que les autres, car il me met sur les bras tout ce qu'il y a de braillards en France : mais c'est un faible dont je ne puis me guérir, il est hardi et ne me déplaît pas. — C'est un homme d'esprit, s'écria la comtesse. — Un homme courageux et âpre à défendre la prérogative royale. Voilà un vrai pair! — Oui, oui, cent fois oui! Faites-en quelque chose.

Alors le roi regarda la comtesse en se croisant les bras.

— Comment, comtesse, vous voulez un ministère pour ce brouille-tout? — Je veux une récompense pour celui qui vous a défendu au péril de ses dignités et de sa fortune. — Dites de sa vie, car on le lapidera un de ces matins, votre duc, en compagnie de votre ami Maupeou. — Vous encourageriez beaucoup vos défenseurs, s'ils vous entendaient. — Ils me le rendent bien, comtesse. — Ne dites pas cela, les faits parlent. — Ah çà! mais pourquoi cette fureur pour d'Aiguillon? — Fureur! je ne le connais pas; je l'ai vu aujourd'hui, et lui ai parlé pour la première fois. — Ah! c'est différent; il y a conviction alors, et je respecte toutes les convictions, n'en ayant jamais eu moi-même. — Alors, donnez quelque chose à Richelieu, au nom de d'Aiguillon, puisque vous ne voulez rien donner à d'Aiguillon. — A Richelieu! rien, rien, rien, jamais rien! — A monsieur d'Aiguillon alors, puisque vous ne donnez pas à Richelieu. — Quoi! lui donner un portefeuille? En ce moment c'est impossible. — Je le conçois... mais plus tard... Songez qu'il est homme de ressources, d'action, et qu'avec Terray, d'Aiguillon et Maupeou, vous aurez les trois têtes de Cerbère; songez aussi que votre ministère est une plaisanterie qui ne peut pas durer. — Vous vous trompez, comtesse, il durera bien trois mois. — Dans trois mois, je retiens votre parole. — Oh! oh! comtesse. — C'est dit; maintenant, il me faut du présent. — Mais je n'ai rien. — Vous avez des chevau-légers; monsieur d'Aiguillon est un officier, c'est ce qu'on appelle une épée, donnez-lui vos chevau-légers. — Allons, soit, il les aura. — Merci! s'écria la comtesse transportée de joie, merci! — A présent, dit le roi, faites-moi souper, comtesse. — Non, dit-elle, il n'y a rien ici; vous m'avez assommée de politique... Mes gens ont fait des discours, des feux d'artifices, mais de cuisine point. — Alors, venez à Marly; je vous emmène. — Impossible : j'ai ma pauvre tête fendue en quatre. — La migraine? — Impitoyable. — Il faut vous coucher alors,

comtesse. — C'est ce que je vais faire, sire. — Alors, adieu. — Au revoir, c'est-à-dire. — J'ai un peu l'air de monsieur de Choiseul : on me renvoie. — En vous reconduisant, en vous festoyant, dit la folâtre femme, qui tout doucement poussait le roi vers la porte et finit par le mettre dehors, riant aux éclats et se retournant à chaque marche de l'escalier.

Du haut du péristyle, la comtesse tenait un bougeoir.

— Dites donc, comtesse, fit le roi en remontant un degré. — Sire? — Pourvu que le pauvre maréchal n'en meure pas. — De quoi? — De son portefeuille rentré. — Êtes-vous mauvais! dit la comtesse en l'escortant d'un dernier éclat de rire.

Et Sa Majesté partit fort satisfaite de son dernier quolibet sur le duc, qu'il exécrait réellement.

Quand madame Dubarry entra dans son boudoir, elle trouva d'Aiguillon à genoux devant la porte, les mains jointes, les yeux ardemment fixés sur elle.

Elle rougit.

— J'ai échoué, dit-elle; ce pauvre maréchal... — Oh! je sais tout, dit-il, on entend... Merci, Madame, merci! — Je crois que je vous devais cela, répliqua-t-elle avec un doux sourire; mais relevez-vous, duc, sinon je croirais que vous avez autant de mémoire que vous avez d'esprit. — Cela peut bien être, Madame, mon oncle vous l'a dit, je ne suis rien que votre passionné serviteur. — Et celui du roi; demain, il faudra rendre vos devoirs à Sa Majesté; relevez-vous, je vous prie.

Et elle lui donna sa main, qu'il baisa respectueusement.

La comtesse fut bien émue à ce qu'il paraît, car elle n'ajouta pas un mot.

Monsieur d'Aiguillon resta aussi muet, aussi troublé qu'elle; à la fin, madame Dubarry relevant la tête :

— Pauvre maréchal! dit-elle encore, il faudra qu'il sache cette défaite.

Monsieur d'Aiguillon regarda ces mots comme un congé définitif, il s'inclina et sortit.

XV

LES ANTICHAMBRES DE MONSIEUR LE DUC DE RICHELIEU

Monsieur de Richelieu, comme tous les courtisans, avait un hôtel à Versailles, un à Paris, une maison à Marly, une à Luciennes; un logement, en un mot, près de chacun des logements ou des stations du roi.

Louis XIV, en multipliant ses séjours, avait imposé à tout homme de qualité, privilégié des grandes ou des petites entrées, l'obligation d'être fort riche, pour suivre dans une proportion égale le train de sa maison et l'essor de ses caprices.

Monsieur de Richelieu habitait donc, au moment du renvoi de messieurs de Choiseul et de Praslin, son hôtel de Versailles; c'était là qu'il s'était fait conduire la veille, au retour de Luciennes, après avoir présenté son neveu à madame Dubarry.

On avait vu Richelieu au bois de Marly avec la comtesse, on l'avait vu à Versailles après la disgrâce du ministre, on savait son audience secrète et prolongée à Luciennes : c'en fut assez pour que toute la cour, avec les indiscrétions de Jean Dubarry, pour que toute la cour, disons-nous, se crût obligée d'aller rendre ses devoirs à monsieur de Richelieu.

Le vieux maréchal allait donc humer à son tour ce parfum de louanges, de flatteries et de caresses que tout intéressé fait brûler sans discernement devant l'idole du jour.

Monsieur de Richelieu ne s'attendait pourtant pas à ce qui allait lui arriver, mais il se leva le matin du jour où nous sommes parvenus avec la ferme résolution de calfeutrer ses narines contre le parfum, de même qu'Ulysse bouchait son oreille avec de la cire contre le chant des Sirènes.

Le résultat pour lui devait arriver le lendemain seulement; c'était en effet le lendemain que serait connue et publiée par le roi lui-même la nomination du nouveau ministère.

La surprise du maréchal fut donc grande lorsqu'en se réveillant, ou plutôt lorsque réveillé par un grand bruit de voitures, il apprit de son valet de chambre que les cours de l'hôtel étaient encombrées ainsi que les antichambres et les salons.

— Oh ! oh ! dit-il, je fais du bruit à ce qu'il paraît. — Il est de bien bonne heure, monsieur le maréchal, dit le valet de chambre voyant la précipi-

tation que le duc mettait à défaire son bonnet de nuit. — Désormais, répliqua le duc, il n'y aura plus d'heure pour moi, souvenez-vous de cela. — Oui, Monseigneur. — Qu'a-t-on répondu aux visiteurs? — Que Monseigneur n'était pas levé. — Tout simplement? — Tout simplement. — C'est une sottise, il fallait ajouter que j'avais veillé tard, ou, bien mieux, il fallait... Voyons, où est Rafté? — Monsieur Rafté dort, dit le valet de chambre. — Comment, il dort! mais qu'on le réveille, le malheureux! — Allons, allons! dit un vieillard vert et souriant qui parut sur le seuil, voilà Rafté, que lui veut-on?

Toute la boursoufflure du duc tomba devant ces paroles.

— Ah! je disais bien aussi, moi, que tu ne dormais pas. — Et quand j'aurais dormi, qu'y aurait-il là d'étonnant? il est jour à peine. — Mais, mon cher Rafté, tu vois que moi, je ne dors pas. — C'est autre chose, vous êtes ministre, vous... comment dormiriez-vous? — Allons, voilà que tu vas me gronder, dit le maréchal en grimaçant devant la glace; est-ce que tu n'es pas content? — Moi! qu'est-ce que cela me fait? Vous allez vous fatiguer beaucoup, et puis vous serez malade. Il en résultera que ce sera moi qui gouvernerai l'État, et ce n'est pas amusant, Monseigneur. — Oh! comme tu as vieilli, Rafté. — J'ai juste quatre ans de moins que vous, Monseigneur. Oh! oui, je suis vieux.

Le maréchal frappa du pied avec impatience.

— As-tu passé par l'antichambre? dit-il. — Oui. — Qui est là? — Tout le monde. — Que dit-on? — Chacun se raconte ce qu'il va vous demander. — C'est bien naturel. Mais, de ma nomination, en as-tu entendu parler? — Oh! j'aime autant ne pas vous dire ce qu'on en dit. — Ouais!... déjà la critique? — Et parmi ceux qui ont besoin de vous. Que sera-ce, Monseigneur, chez les gens dont vous aurez besoin! — Ah! par exemple, Rafté, dit le vieux maréchal en affectant de rire, ceux qui diraient que tu me flattes... — Tenez, Monseigneur, dit Rafté, pourquoi diable vous êtes-vous attelé à cette charrue qu'on appelle le ministère? vous êtes donc las d'être heureux et de vivre? — Mon cher, j'ai goûté de tout, excepté de cela. — Corbleu! vous n'avez jamais goûté d'arsenic, que n'en avalez-vous dans votre chocolat, par curiosité? — Rafté, tu n'es qu'un paresseux; tu devines que toi, mon secrétaire, tu vas avoir beaucoup de besogne, et tu recules... tu l'as dit, d'ailleurs.

Le maréchal se fit habiller avec soin.

— Donne-moi une tournure militaire, recommanda-t-il au valet de chambre; et donne-moi mes ordres militaires. — Il paraît que nous sommes à la guerre? fit Rafté. — Mon Dieu, oui, il paraît que nous sommes à cela. — Ah çà! mais, continua Rafté, je n'ai pas vu la nomination du roi, ce n'est pas régulier. — Elle va arriver sans doute. —

Alors, *sans doute* est le mot officiel aujourd'hui. — Que tu es devenu désagréable, Rafté, en vieillissant! tu es formaliste et puriste; si j'avais su cela, je ne t'aurais pas fait faire mon discours de réception à l'Académie, c'est cela qui t'a rendu pédant. — Écoutez donc, Monseigneur, puisque nous sommes gouvernement, soyons réguliers... C'est bizarre. — Quoi donc est bizarre? — Monsieur le comte de La Vaudraye, qui vient de me parler dans la rue, m'annonçait que rien n'était fait encore pour le ministère.

Richelieu sourit.

— Monsieur de La Vaudraye a raison, dit-il... Mais tu es donc déjà sorti? — Pardieu! il le fallait bien, cet enragé vacarme de carrosses m'a réveillé, je me suis fait habiller, j'ai pris mes ordres militaires aussi, et j'ai fait un tour par la ville. — Ah! monsieur Rafté s'égaie à mes dépens? — Oh! Monseigneur, Dieu m'en préserve; c'est que... — C'est que... quoi? — En me promenant, j'ai rencontré encore quelqu'un. — Qui cela? — Le secrétaire de l'abbé Terray. — Eh bien? — Eh bien! il m'a dit que son maître était mis à la guerre. — Oh! oh! dit Richelieu avec son éternel sourire. — Qu'en conclut Monseigneur? — Que si monsieur Terray est à la guerre, je n'y suis pas; que s'il n'y est pas, j'y suis peut-être.

Rafté en avait assez fait pour sa conscience, c'était un homme hardi, infatigable, ambitieux, tout aussi spirituel que son maître, et bien plus armé que lui, car il le savait roturier et dépendant, deux défauts de cuirasse qui, pendant quarante ans, avaient exercé toute sa ruse, toute sa force, toute son agilité d'esprit. Rafté voyant son maître si bien assuré, crut lui-même n'avoir plus rien à craindre.

— Allons, dit-il, Monseigneur, hâtez-vous, ne faites pas trop attendre, ce serait d'un mauvais augure. — Je suis prêt; mais qui est là, encore une fois? — Voici la liste.

Il présenta une longue liste à son maître, qui lut avec satisfaction les premiers noms de la noblesse, de la robe et de la finance.

— Si j'allais être populaire, hein, Rafté? — Nous sommes au temps des miracles, répondit celui-ci. — Tiens, Taverney! dit le maréchal en continuant sa lecture... Que vient-il faire ici? — Je n'en sais rien, monsieur le maréchal; allons, faites votre entrée.

Et, presque avec autorité, le secrétaire força son maître à passer dans le grand salon.

Richelieu dût être satisfait; l'accueil qu'il reçut n'eût pas été au-dessous des ambitions d'un prince du sang.

Mais toute la politesse, si fine, si habile, si cauteleuse de cette époque et de cette société, servit mal le hasard, qui ménageait à Richelieu une dure mystification.

Par convenance et par respect de l'étiquette, toute cette foule s'abstint de prononcer devant Richelieu le mot ministère ; quelques-uns plus hardis allèrent jusqu'au mot compliment; ceux-là savaient qu'il fallait glisser légèrement sur le mot, et que Richelieu n'y répondait qu'à peine.

Pour tout le monde, cette visite faite au lever du soleil fut une simple démonstration, comme un souhait, par exemple.

Il n'était pas rare à cette époque que les insaisissables nuances fussent comprises par les masses et à l'unanimité.

Il y eut quelques courtisans qui se hasardèrent, dans la conversation, d'exprimer un vœu, un désir, une espérance.

L'un aurait aimé, disait-il, voir son gouvernement plus rapproché de Versailles. Il se plaisait à causer de cela avec un homme d'un crédit aussi grand que celui de monsieur de Richelieu.

Un autre prétendait avoir été oublié trois fois par monsieur de Choiseul, dans des promotions de chevaliers de l'ordre; il comptait sur l'obligeante mémoire de monsieur de Richelieu pour rafraîchir celle du roi, à présent que rien ne faisait plus obstacle au bon vouloir de Sa Majesté.

Enfin cent demandes plus ou moins avides, mais toutes enveloppées avec un art extrême, se produisirent aux oreilles charmées du maréchal.

Peu à peu la foule s'éloigna; on voulait, disait-on, laisser monsieur le maréchal à ses *importantes occupations*.

Un seul homme demeura dans le salon.

Il ne s'était pas approché avec les autres, il n'avait rien demandé, il ne s'était pas présenté même.

Quand les rangs furent éclaircis, cet homme vint au duc avec un sourire sur les lèvres.

— Ah! monsieur de Taverney, fit le maréchal; enchanté, enchanté! — Je t'attendais, duc, pour te faire mon compliment, et un compliment positif, un compliment sincère. — Ah! vraiment! et de quoi donc? répliqua Richelieu que la réserve de ses visiteurs avait mis lui-même dans la nécessité d'être discret, et comme mystérieux. — Mais, mon compliment de ta nouvelle dignité, duc. — Chut! chut! fit le maréchal; ne parlons pas de cela... rien n'est fait, c'est un on dit. — Cependant, mon cher maréchal, bien des gens sont de mon avis, car tes salons étaient pleins. — Je ne sais vraiment pourquoi. — Oh! je le sais bien, moi. — Quoi donc, quoi donc? — Un seul mot de moi. — Lequel? — Hier, à Trianon, j'eus l'honneur de faire ma cour au roi. Sa Majesté me parla de mes enfants, et finit par me dire : Vous connaissez monsieur de Richelieu, je crois; faites-lui vos compliments. — Ah! Sa Majesté vous a dit cela! répliqua Richelieu avec un orgueil étincelant, comme si ces paroles eussent été le brevet officiel dont Rafté suspectait l'envoi ou déplorait le retard.

— En sorte, continua Taverney, que je me suis bien douté de la vérité; ce n'était pas difficile, à voir l'empressement de tout Versailles, et je suis accouru pour obéir au roi en te faisant mes compliments, et pour obéir à mon sentiment particulier en te recommandant notre ancienne amitié.

Le duc en était arrivé à l'enivrement : c'est un défaut de nature, les meilleurs esprits ne peuvent pas toujours s'en préserver. Il ne vit dans Taverney qu'un de ces solliciteurs du dernier ordre, pauvres gens attardés sur le chemin de la faveur, inutiles même à protéger, inutiles surtout dans leur connaissance, et auxquels on fait le reproche de ressusciter de leurs ténèbres, après vingt ans, pour venir se réchauffer au soleil de la prospérité d'autrui.

— Je vois ce que c'est, dit le maréchal assez durement, on vient me demander quelque chose. — Eh bien ! tu l'as dit, duc. — Ah ! fit Richelieu en s'asseyant, ou plutôt en s'enfonçant dans un sofa. — Je te disais que j'ai deux enfants, continua Taverney, souple et rusé, car il s'apercevait du refroidissement de son grand ami et ne s'en rapprochait que plus activement. J'ai une fille que j'aime beaucoup, et qui est un modèle de vertus et de beauté. Celle-là est placée chez madame la dauphine, qui a bien voulu la prendre dans une estime particulière. De celle-là, de ma belle Andrée, je ne t'en parle pas, duc; son chemin est fait, sa fortune est en bon train; l'as-tu vue, ma fille? Ne te l'ai-je pas présentée quelque part? N'en as-tu pas entendu parler? — Peuh!... je ne sais, fit négligemment Richelieu; peut-être. — N'importe, poursuivit Taverney, voilà ma fille placée. Moi, vois-tu, je n'ai besoin de rien, le roi m'a donné une pension qui me fait vivre. J'aurai bien, je te l'avoue, quelque revenant bon, pour rebâtir Maison-Rouge, dont je veux faire ma retraite suprême; avec ton crédit, avec celui de ma fille... — Eh! fit tout bas Richelieu, qui n'avait pas écouté jusque-là, perdu qu'il était dans la contemplation de sa propre grandeur, et que ce mot : le crédit de ma fille, réveilla en sursaut. Eh! eh! ta fille... mais c'est une jeune beauté qui fait ombrage à cette bonne comtesse ; c'est un petit scorpion qui se réchauffe sous les ailes de la dauphine pour mordre quelqu'un de Luciennes... Voyons, voyons, ne soyons pas mauvais ami, et quant à la reconnaissance, cette chère comtesse, qui m'a fait ministre, va voir si j'en manque au besoin.

Puis tout haut :

— Continuez, dit-il avec hauteur au baron de Taverney. — Ma foi, j'approche de la fin, répliqua celui-ci, très-décidé à rire intérieurement du vaniteux maréchal, pourvu qu'il en obtînt ce qu'il voulait avoir; je ne songe donc plus qu'à mon Philippe, qui porte un fort beau nom, mais à qui l'occasion de fourbir ce nom manquera toujours, si personne ne l'aide.

Philippe est un garçon brave et réfléchi, un peu trop réfléchi peut-être; mais c'est une suite de sa position gênée : le cheval tenu de trop court baisse la tête, comme tu sais. — Qu'est-ce que cela me fait? pensait le maréchal avec les signes les moins équivoques d'ennui et d'impatience.— Il me faudrait, continua impitoyablement Taverney, quelqu'un de haut placé, comme toi, pour faire obtenir à Philippe une compagnie... Madame la dauphine, en entrant à Strasbourg, l'a fait nommer capitaine; oui, mais il ne lui manque que cent mille livres pour avoir une belle compagnie dans quelque régiment de cavalerie privilégié... Fais-moi obtenir cela, mon grand ami. — Votre fils, dit Richelieu, c'est ce jeune homme qui a rendu un service à madame la dauphine, n'est-ce pas? — Un grand! s'écria Taverney; c'est lui qui a forcé le dernier relais de Son Altesse Royale que voulait prendre de vive force ce Dubarry. — Ouais! fit en lui-même Richelieu, c'est cela justement... tout ce qu'il y a de plus féroce en ennemis de la comtesse... Il tombe bien, ce Taverney! Il prend pour titres de grade des titres d'exclusion formelle... — Vous ne me répondez pas, duc, dit Taverney un peu aigri par l'entêtement du maréchal à garder le silence. — Tout cela est impossible, mon cher monsieur Taverney, répliqua le maréchal en se levant pour indiquer que l'audience était finie. — Impossible? une pareille misère impossible? C'est un ancien ami qui me dit cela! — Pourquoi pas?... Est-ce une raison, parce qu'on est ami comme vous dites, pour chercher à faire... l'un une injustice, l'autre un abus du mot amitié? Vous ne m'avez pas vu pendant vingt ans, je n'étais rien; me voici ministre, vous arrivez. — Monsieur de Richelieu, c'est vous qui êtes injuste en ce moment. — Non, mon cher, non, je ne veux pas vous laisser traîner dans les antichambres, moi; je suis un ami véritable, par conséquent... — Vous avez une raison pour me refuser, cependant? — Moi! s'écria Richelieu très-inquiet du soupçon que pouvait avoir Taverney; moi! une raison... — Oui, j'ai des ennemis...

Le duc pouvait répondre ce qu'il pensait, mais c'était découvrir au baron qu'il ménageait madame Dubarry par reconnaissance, c'était avouer qu'il était ministre de la façon d'une favorite, et voilà ce que le maréchal n'eût pas avoué pour un empire; il se hâta donc de répondre au baron :

— Vous n'avez aucun ennemi, mon cher ami; mais moi, j'en ai; accorder de suite, et sans examen de titres, des faveurs pareilles, c'est m'exposer à ce qu'on dise que je continue Choiseul. Mon cher, je veux laisser des traces de mon passage aux affaires. Depuis vingt ans, je couve des réformes, des progrès; ils vont éclore; la faveur perd la France, je vais m'occuper du mérite; les écrits de nos philosophes sont des flambeaux dont la lumière n'aura pas été en vain aperçue par mes yeux; toutes les ténèbres des jours passés sont dissipées et il était bien temps,

pour le bonheur de l'État... Aussi examinerai-je les titres de votre fils, ni plus ni moins que ceux du premier citoyen venu; je ferai ce sacrifice à mes convictions, sacrifice douloureux sans doute, mais qui n'est que d'un homme au profit de trois cent mille autres peut-être... Si votre fils, monsieur Philippe de Taverney, me paraît mériter ma faveur, il l'aura, non parce que son père est mon ami, non parce qu'il s'appelle de son nom, mais parce que ce sera un homme de mérite : voilà mon plan de conduite. — C'est-à-dire votre cours de philosophie, répliqua le vieux baron, qui de rage se rongeait le bout des doigts et appuyait sur son dépit de tout le poids d'un entretien qui lui avait coûté tant de condescendance et de petites lâchetés. — Philosophie, soit, Monsieur; c'est un beau mot. — Qui dispense des bonnes choses, monsieur le maréchal, n'est-ce pas? — Vous êtes un mauvais courtisan, dit Richelieu avec un froid sourire. — Les gens de ma qualité ne sont courtisans que du roi! — Eh! de votre qualité, monsieur Rafté, mon secrétaire, en a mille par jour dans mes antichambres, répondit Richelieu : et ils arrivent de je ne sais quel trou de province où l'on apprend à être impoli avec ses prétendus amis, tout en prêchant l'accord. — Oh! je sais bien qu'un Maison-Rouge, noblesse issue de croisades, n'entend pas aussi bien l'accord qu'un Vignerot ménétrier!

Le maréchal eut plus d'esprit que Taverney.

Il pouvait le faire jeter par les fenêtres. Il se contenta de hausser les épaules et de répondre :

— Vous êtes trop arriéré, monsieur des croisades : vous n'en êtes qu'au mémoire calomnieux fait par les parlements en 1720, et vous n'avez pas lu celui des ducs et pairs y faisant réponse. Passez dans ma bibliothèque, mon cher Monsieur, Rafté vous le fera lire.

Et comme il éconduisait son antagoniste avec cette fine répartie, la porte s'ouvrit, et un homme entra bruyamment en disant :

— Où est-il ce cher duc?

Cet homme enluminé, aux yeux dilatés de satisfaction, aux bras arrondis par la bienveillance, était Jean Dubarry, ni plus ni moins.

A l'aspect du nouveau venu, Taverney recula de surprise et de dépit.

Jean vit ce geste, reconnut cette tête, et tourna le dos.

— Je crois comprendre, dit le baron tranquillement, et je me retire. Je laisse monsieur le ministre en parfaite compagnie.

Et il se retira fort noblement.

XVI

DÉSENCHANTEMENT

Jean, furieux de cette sortie pleine de provocation, fit deux pas derrière le baron, puis haussa les épaules en revenant au maréchal.

— Vous recevez cela chez vous? dit-il. — Eh! mon cher, vous vous trompez; je chasse cela, au contraire. — Vous savez ce que c'est que ce Monsieur? — Hélas! oui. C'est un Taverney. — Un Monsieur qui veut nous supplanter, et qui prend tous les chemins pour cela... Oui, mais Jean est là, et Jean voit clair. — Vous croyez qu'il veut... — C'est bien difficile à voir, n'est-ce pas? Parti dauphin, mon cher... et l'on a son petit tueur... — Bah! — On a un jeune homme tout dressé à mordre les mollets des gens, un bretteur qui donne des coups d'épée dans l'épaule de Jean... de ce pauvre Jean. — A vous?... c'est un ennemi personnel à vous, mon cher vicomte? dit Richelieu, jouant la surprise. — Eh! oui, c'est mon adversaire dans l'affaire du relais, vous savez? — Ah! mais voyez la sympathie, j'ignorais cela, et je l'ai débouté de toutes demandes; seulement je l'eusse, non pas évincé, mais chassé, si j'avais su... Soyez tranquille, vicomte, à présent voilà ce digne bretteur sous ma coupe, et il s'en apercevra. — Oui, vous pouvez lui faire perdre le goût des attaques sur le grand chemin... Car enfin, voyons! je ne vous ai pas encore fait mon compliment. — Mais, oui, vicomte; il paraît que c'est définitivement fini. — Oh! tout est fait... Voulez-vous que je vous embrasse? — De grand cœur. — Ma foi, on a eu du mal; mais le mal n'est rien quand on réussit. Vous êtes content, n'est-ce pas? — Voulez-vous que je vous parle franc? oui, car je crois que je pourrai être utile. — N'en doutez pas; mais, c'est un fier coup, on va hurler. — Est-ce que je ne suis pas aimé dans le public? — Vous?... Mais il n'y a ni pour, ni contre; c'est lui qui est exécré. — Lui?... dit Richelieu avec surprise; qui, lui?... — Sans doute, interrompit Jean. Oh! les parlements vont s'insurger, c'est une répétition du fouet de Louis XIV; ils sont flagellés, duc, ils le sont! — Expliquez-moi... — Mais cela s'explique de soi par la haine des parlements pour l'auteur de ces persécutions. — Ah! vous croyez que... — J'en suis certain, comme toute la France. C'est égal, duc, vous avez merveilleusement bien fait de le faire venir comme cela tout au chaud. —

Qui?... mais, qui donc, vicomte? Je suis sur les épines, je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites. — Mais, je vous parle de monsieur d'Aiguillon, de votre neveu. — Eh bien! après? — Eh bien! je vous dis que vous avez bien fait de le faire venir. — Ah! très-bien! très-bien! Il m'aidera, voulez-vous dire? — Il nous aidera tous... Vous savez qu'il est au mieux avec Jeannette? — Bon! vraiment? — Au mieux. Ils ont causé déjà et s'entendent à merveille, je parie.

A ce moment, et lorsque le maréchal se frottait le plus joyeusement les mains, d'Aiguillon entra dans le salon.

Le neveu salua l'oncle d'un air de condoléance qui suffit à Richelieu, sinon pour comprendre toute la vérité, du moins pour en deviner la meilleure partie.

Il pâlit comme s'il eut reçu une blessure mortelle : l'idée lui vint tout de suite qu'à la cour il n'y a ni amis, ni parents, et que chacun prend son avantage.

— J'étais un grand sot, se dit-il. Eh bien! d'Aiguillon? fit-il en étouffant un gros soupir. — Eh bien! monsieur le maréchal? — C'est un fier coup pour les parlements, dit Richelieu en reprenant toutes les paroles de Jean.

D'Aiguillon rougit.

— Vous savez? dit-il. — Monsieur le vicomte m'a tout appris, répliqua Richelieu, même votre visite à Luciennes, votre nomination est un triomphe pour ma famille. — Croyez bien, monsieur le maréchal, à tout mon regret. — Que diable dit-il là? fit Jean qui se croisait les bras. — Nous nous entendons, interrompit Richelieu, nous nous entendons. — C'est différent, mais moi je ne vous comprends pas... des regrets... ah! mais oui... parce qu'il ne sera pas reconnu ministre tout de suite; oui, oui... très-bien. — Ah! il y aura un intérim? fit le maréchal, qui sentit au fond de son cœur rentrer l'espoir. — Un intérim, oui, monsieur le maréchal. — Mais, en attendant, s'écria Jean, il est assez payé comme cela... le plus beau commandement de Versailles. — Ah! fit Richelieu, percé d'une nouvelle blessure, il y a un commandement? — Monsieur Dubarry exagère peut-être un peu, dit le duc d'Aiguillon. — Mais enfin, qu'est-ce que ce commandement? — Les chevau-légers du roi.

Richelieu sentit encore la pâleur envahir ses joues ridées.

— Oh! oui, dit-il avec un sourire dont rien ne saurait rendre l'expression, oui, c'est bien peu de chose pour un homme aussi charmant; mais que voulez-vous, duc, la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

Ce fut au tour de d'Aiguillon à pâlir.

Jean regardait les beaux Murillo du maréchal.

Richelieu frappa sur l'épaule de son neveu, en lui disant :

— Heureusement que vous avez promesse d'un avancement prochain. Mes compliments, duc... Mes bien sincères compliments... Votre adresse, votre habileté dans les négociations égalent votre bonheur... Adieu, j'ai affaire; ne m'oubliez pas dans vos faveurs, mon cher ministre.

D'Aiguillon répondit seulement :

— Vous, c'est moi, monsieur le maréchal; moi, c'est vous.

Et, saluant son oncle, il sortit, gardant la dignité qui lui était naturelle, et se sauvant d'une des plus difficiles positions qu'il eût abordées en sa vie, semée de tant de difficultés.

— Ce qu'il y a de bon, se hâta de dire Richelieu, lorsqu'il fut parti, à Jean qui ne savait trop à quoi s'en tenir sur l'échange de politesse du neveu et de l'oncle; ce qu'il y a d'admirable dans d'Aiguillon, c'est sa naïveté. Il est homme d'esprit et candide; il sait la cour, et il est honnête comme une jeune fille. — Et puis, il vous aime! dit Jean. — Comme un mouton. — Eh! mon Dieu! dit Jean, c'est plutôt votre fils que monsieur de Fronsac. — Ma foi, oui... ma foi, oui... vicomte.

Et Richelieu répondait tout cela en se promenant avec agitation autour de son fauteuil; il cherchait et ne trouvait pas.

— Ah! comtesse, murmurait-il, vous me le paierez! — Maréchal, dit Jean avec finesse, nous allons réaliser à nous quatre ce fameux faisceau de l'antiquité; vous savez, celui qu'on ne pouvait rompre. — A nous quatre? cher monsieur Jean, comment comprenez-vous cela? — Ma sœur la puissance, d'Aiguillon l'autorité, vous le conseil, moi la surveillance. — Très-bien! très-bien! — Et de cette façon, qu'on vienne un peu entamer ma sœur! Je défie tout et tous. — Pardieu! fit Richelieu dont le cerveau bouillait. — Qu'on oppose des rivales à présent! s'écria Jean ivre de ses plans et de ses idées triomphales. — Oh! dit Richelieu en se frappant le front. — Quoi donc! cher maréchal, que vous prend-il? — Rien, je trouve votre idée de ligue admirable. — N'est-ce pas? — Et j'entre avec les pieds et les mains dans votre opinion. — Bravo! — Est-ce que Taverney demeure à Trianon avec sa fille? — Non, il demeure à Paris. — Elle est très-belle, cette fille, cher vicomte. — Fût-elle belle comme Cléopâtre ou comme... ma sœur, je ne la crains plus... dès que nous sommes ligués. — Vous dites que Taverney demeure à Paris, rue Saint-Honoré, je crois? — Je n'ai pas dit rue Saint-Honoré, c'est rue Coq-Héron qu'il demeure. Est-ce que vous avez une idée, par hasard, pour châtier le Taverney? — Je crois que oui, vicomte, je crois que j'ai une idée. — Vous êtes un homme incomparable; je vous quitte et je disparais, pour savoir un peu ce qu'on dit en ville. — Adieu donc, vicomte... A propos, vous ne m'avez pas dit le nouveau ministère. — Oh! des oiseaux

de passage : Terray, Bertin, je ne sais plus qui... La monnaie de d'Aiguillon, enfin, du vrai ministre ajourné. — Qui l'est peut-être indéfiniment, pensa le maréchal, en envoyant à Jean son plus gracieux sourire, comme caresse d'adieu.

Jean parti, Rafté rentra. Il avait tout entendu et savait à quoi s'en tenir; tous ses soupçons venaient de se réaliser. Il ne dit pas un mot à son maître, il le connaissait trop bien.

Il n'appela même pas de valet de chambre, il le déshabilla lui-même et le conduisit à son lit, dans lequel le vieux maréchal s'enfonça aussitôt, en grelottant la fièvre, après avoir pris une pilule que son secrétaire lui fit avaler.

Rafté ferma les rideaux et sortit. L'antichambre était pleine de valets déjà empressés, déjà aux écoutes. Rafté prit le premier valet de chambre par le bras.

— Soigne bien monsieur le maréchal, dit-il; il souffre. Il a eu ce matin une vive contrariété; il a dû désobéir au roi... — Désobéir au roi! s'écria le valet de chambre épouvanté. — Oui, Sa Majesté envoyait un portefeuille à Monseigneur, le maréchal a su que cela se faisait par l'entremise de la Dubarry, et il a refusé! Oh! c'est superbe, et les Parisiens lui doivent un arc de triomphe; mais le choc était rude, et notre maître est malade; soigne-le bien!

Rafté, après ces quelques mots dont il connaissait d'avance la portée circulative, regagna son cabinet.

Un quart d'heure après, tout Versailles connaissait la noble conduite et le patriotisme généreux du maréchal, qui dormait d'un profond sommeil sur la popularité que venait de lui bâtir son secrétaire.

XVII

LE PETIT COUVERT DE MONSIEUR LE DAUPHIN

Le même jour, mademoiselle de Taverney sortit de sa chambre à trois heures pour se rendre chez la dauphine, qui avait l'habitude d'une lecture avant son dîner.

L'abbé, premier lecteur de Son Altesse Royale, n'exerçait plus ses fonctions. Il s'en tenait à la politique transcendante depuis certaines intrigues diplomatiques dans lesquelles il avait déployé un assez beau talent de faiseur d'affaires.



TYP. J. CLAYE

ANDRÉE DE TAVERNEY

Mademoiselle de Taverney sortit donc assez parée pour se rendre à son poste. Elle subissait, comme tous les hôtes de Trianon, les difficultés d'une installation un peu brusque. Elle n'avait encore rien organisé, ni son service, ni l'emménagement de son petit mobilier, et elle avait été provisoirement habillée par une des femmes de chambre de madame de Noailles, cette dame d'honneur intraitable que la dauphine appelait madame l'étiquette.

Andrée portait une robe de soie bleue à taille longue et pincée comme le corsage d'une guêpe. Cette robe s'ouvrait et se divisait par devant pour laisser voir un dessous de mousseline à trois rangs de tuyaux brodés; des manches courtes également brodées de mousseline festonnée et étagée depuis l'épaule accompagnaient le fichu brodé à la paysanne, qui cachait pudiquement la gorge de la jeune fille. Mademoiselle Andrée avait relevé simplement ses beaux cheveux avec un ruban bleu pareil à la robe; ces cheveux tombant de ses joues sur son col et sur ses épaules en longues et épaisses boucles, rehaussaient bien mieux que les plumes, les aigrettes et les dentelles dont on usait alors, la mine fière et modeste de la belle fille au teint mat et pur, que le rouge n'avait jamais souillé.

Tout en marchant, Andrée passait dans ses mitaines de soie blanche les doigts les plus effilés et les plus arrondis qu'il fût possible de voir, tandis que dans le sable du jardin s'imprimait la pointe du haut talon de ses mules de satin bleu tendre.

Elle apprit en arrivant au pavillon de Trianon que madame la dauphine était allée faire un tour de promenade avec son architecte et son maître jardinier. On entendait cependant crier à l'étage supérieur la roue du tour sur lequel monsieur le dauphin s'occupait à faire une serrure de sûreté pour un coffre qu'il affectionnait beaucoup.

Andrée, pour aller rejoindre la dauphine, traversa le parterre, où, malgré la saison avancée, des fleurs, couvertes soigneusement la nuit, levaient leur tête pâlie pour aspirer les fugitifs rayons d'un soleil plus pâle qu'elles. Et comme déjà le soir approchait, car en cette saison la nuit vient à six heures, des garçons jardiniers s'occupaient d'abaisser les cloches de verre sur les plantes les plus frileuses de chaque plate-bande.

Au détour d'une allée d'arbres verts, qui, taillés en charmille et bordés de rosiers de Bengale, aboutissaient à une belle pièce de gazon, Andrée aperçut tout à coup un de ces jardiniers qui, en la voyant, se relevait sur sa bêche et la saluait avec une politesse plus habile et plus savante que n'est la politesse du peuple.

Elle regarda, et dans cet ouvrier reconnut Gilbert, dont les mains, malgré le travail, étaient encore assez blanches pour faire le désespoir de monsieur de Taverney.

Andrée rougit malgré elle; il lui semblait que la présence de Gilbert, en ce lieu, était le résultat d'une étrange complaisance du sort.

Gilbert redoubla son salut, et Andrée le lui rendit en continuant de marcher.

Mais elle était une créature trop loyale et trop courageuse pour résister à un mouvement de l'âme et laisser sans réponse une question de son esprit inquiet.

Elle revint sur ses pas, et Gilbert, qui déjà était devenu pâle et la suivait sinistrement de l'œil, revint tout à coup à la vie et fit un bond pour se rapprocher d'elle.

— Vous ici, monsieur Gilbert? dit froidement Andrée. — Oui, Mademoiselle. — Par quel hasard? — Mademoiselle, il faut bien vivre, et vivre honnêtement. — Mais savez-vous que vous avez du bonheur? — — Oh! beaucoup, Mademoiselle, dit Gilbert. — Plaît-il? — Je dis, Mademoiselle, que j'ai, comme vous le pensez, beaucoup de bonheur. — Qui vous a fait entrer ici? — Monsieur de Jussieu, un protecteur à moi. — Ah! fit Andrée surprise, vous connaissez monsieur de Jussieu? — C'était l'ami de mon premier protecteur, de mon maître, de monsieur Rousseau. — Bon courage, monsieur Gilbert, dit Andrée en s'apprêtant à partir. — Vous vous portez mieux? Mademoiselle... dit Gilbert avec une voix si tremblante qu'on devinait bien qu'elle s'était fatiguée en venant de son cœur, dont elle représentait chaque vibration. — Mieux? comment cela? dit Andrée froidement. — Mais... l'accident?... — Ah! oui... merci, monsieur Gilbert, je vais mieux, ce n'était rien. — Oh! vous avez bien failli périr, dit Gilbert au comble de l'émotion, le danger était terrible.

A ce moment, Andrée pensa qu'il était bien temps d'abréger cet entretien avec un ouvrier en plein parc royal.

— Bonjour, monsieur Gilbert, dit-elle. — Mademoiselle ne veut pas accepter une rose? dit Gilbert, frémissant et couvert de sueur. — Mais, Monsieur, répartit Andrée, vous m'offrez-là ce qui ne vous appartient pas.

Gilbert, surpris, atterré, ne répliqua rien. Il baissa la tête, et comme Andrée le regardait avec une certaine joie d'avoir manifesté sa supériorité, Gilbert, se relevant, arracha toute une branche fleurie du plus beau rosier, et se mit à en effeuiller les roses avec un sang-froid et une noblesse qui imposèrent à la jeune fille.

Elle était trop équitable et trop bonne pour ne pas voir qu'elle venait de blesser gratuitement un inférieur pris en flagrant délit de politesse. Aussi, comme tous les gens fiers qui se sentent coupables d'un tort, reprit-elle sa promenade sans ajouter un mot, quand peut-être l'excuse ou la réparation effleurait ses lèvres.

Gilbert aussi n'ajouta pas un mot, il jeta la branche de roses et reprit sa bêche; mais son naturel alliait la fierté à la ruse; il se baissa pour travailler, sans doute, mais aussi pour voir s'éloigner Andrée, qui, au détour d'une allée, ne put s'empêcher de se retourner. Elle était femme.

Gilbert se contenta de cette faiblesse pour se dire qu'il venait, dans cette nouvelle lutte, de remporter la victoire.

— Elle est moins forte que moi, se dit-il, et je la dominerai. Orgueilleuse de sa beauté, de son nom, de sa fortune qui grandit, insolente de mon amour qu'elle devine peut-être, elle n'en est que plus désirable pour le pauvre ouvrier qui tremble en la regardant. Oh! ce tremblement, ce frisson indigne d'un homme; oh! les lâchetés qu'elle me force à commettre, elle les paiera un jour! Mais, pour aujourd'hui, j'ai fait assez de besogne, ajouta-t-il, j'ai vaincu l'ennemi... Moi qui eusse dû être plus faible, puisque j'aime, j'ai été dix fois plus fort.

Il répéta encore ces mots avec une joie sauvage, et une main convulsive sur son front intelligent, d'où il releva ses beaux cheveux noirs, il enfonça vigoureusement sa bêche dans la plate-bande, s'élança comme un chevreuil tout au travers de la haie de cyprès et d'ifs, traversa, léger comme la brise, un massif de plantes sous cloches, dont il n'effleura pas une, malgré la rapidité furieuse de sa course, et s'alla poster à l'extrémité de la diagonale qu'il venait de décrire, pour tourner la route qu'Andrée suivait circulairement.

Là, en effet, il la vit encore s'avancer pensive et presque humiliée, ses beaux yeux baissés, sa main moite et inerte doucement balancée sur sa robe frissonnante; il l'entendit, caché derrière l'épaisse charmille, soupirer deux fois, comme si elle se parlait à elle-même. Enfin, elle passa si près des arbres, que Gilbert eût pu en allongeant le bras effleurer celui d'Andrée, comme une fièvre insensée, vertigineuse lui conseillait de le faire.

Mais il fronça le sourcil avec un mouvement de volonté pareil à de la haine, et, posant une main crispée sur son cœur :

— Encore lâche, se dit-il. Puis il ajouta tout bas : C'est qu'elle est si belle.

Gilbert fût peut-être resté longtemps dans sa contemplation, car l'allée était longue et le pas d'Andrée fort lent et fort mesuré; mais cette allée avait des contre-allées d'où pouvait déboucher un fâcheux, et le hasard traita si mal Gilbert qu'un fâcheux déboucha effectivement de la première allée latérale à gauche, c'est-à-dire presqu'en face du massif d'arbres verts où Gilbert se tenait caché.

Cet importun marchait d'un pas méthodique et mesuré; il portait haut la tête, tenait son chapeau sous le bras droit et la main gauche sur l'é-

pée. Il portait un habit de velours sous une pelisse doublée de martre zibeline, et tendait en marchant la jambe, qu'il avait belle, et le coude-pied, qu'il avait haut comme un homme de race.

Ce seigneur, tout en s'avançant, aperçut Andrée, et la tournure de la jeune fille lui parut sans doute agréable, car il doubla le pas en coupant obliquement, de façon à se trouver sur la ligne que suivait Andrée et à la croiser le plus tôt possible.

Gilbert ayant vu ce personnage, poussa involontairement un petit cri et s'enfuit, comme un merle effarouché, sous les sumacs.

La manœuvre du fâcheux lui réussit; il en avait sans doute l'habitude, et, avant trois minutes, il se trouva précéder Andrée que, trois minutes auparavant, il suivait à une assez grande distance.

Andrée, entendant ce pas, se jeta d'abord un peu de côté pour laisser passer l'homme; lorsqu'il fut passé, elle regarda de son côté.

Le seigneur regardait aussi et de tous ses yeux : il s'arrêta même pour mieux voir, et, se retournant après avoir vu :

— Ah! Mademoiselle, dit-il d'une voix toute aimable, où courez-vous si vite, je vous prie?

Au son de cette voix, Andrée leva la tête et vit, à trente pas derrière elle, deux officiers des gardes qui marchaient lentement; elle vit sous la pelisse de martre de celui qui lui adressait la parole, le cordon bleu, et toute pâle, toute effrayée de cette rencontre inattendue et de cette interruption gracieuse :

— Le roi! dit-elle, en s'inclinant fort bas. — Mademoiselle... répliqua Louis XV en s'approchant, j'ai de si mauvais yeux que je suis forcé de vous demander votre nom. — Mademoiselle de Taverney, murmura la jeune fille, si confuse, si tremblante, qu'à peine se fit-elle entendre. — Ah! oui da! c'est un heureux voyage que vous faites dans Trianon, Mademoiselle, dit le roi. — J'allais rejoindre Son Altesse Royale madame la dauphine, qui m'attend, répondit Andrée de plus en plus tremblante. — Mademoiselle, je vous conduirai près d'elle, reprit Louis XV, car je vais en voisin de campagne rendre une visite à ma fille; veuillez accepter mon bras, puisque nous suivons le même chemin.

Andrée sentit comme un nuage passer sur sa vue et descendre en flots tourbillonnants avec son sang jusqu'à son cœur. En effet, un pareil honneur pour la pauvre fille, le bras du roi, de ce souverain seigneur de tous, une gloire si inespérée, si incroyable, une faveur dont toute une cour eût été jalouse, lui paraissait quelque chose comme un rêve.

Aussi fit-elle une révérence si profonde et si religieusement craintive, que le roi se crut obligé de la saluer encore. Quand Louis XV voulait se souvenir de Louis XIV, c'était toujours en des questions de cérémonial et

de politesse. Au reste, ces traditions de courtoisie venaient de plus loin, elles venaient de Henri IV.

Il offrit donc sa main à Andrée, celle-ci plaça l'extrémité brûlante de ses doigts sur le gant du roi, et tous deux continuèrent de marcher vers le pavillon où l'on avait dit au roi qu'il trouverait la dauphine, avec son architecte et son jardinier en chef.

Nous pouvons assurer que Louis XV, qui cependant n'aimait pas beaucoup à marcher, prit le plus long chemin pour conduire Andrée au petit Trianon. Le fait est que les deux officiers qui marchaient derrière s'aperçurent de l'erreur de Sa Majesté et s'en plaignirent, car ils étaient légèrement vêtus, et le temps se refroidissait.

Ils arrivèrent tard, puisqu'ils ne trouvèrent pas la dauphine au point où l'on espérait la trouver.. Marie-Antoinette venait de partir, pour ne pas faire attendre le dauphin qui aimait à souper entre six et sept heures.

Son Altesse Royale arriva donc à l'heure exacte, et comme le dauphin, très-ponctuel, se tenait déjà sur le seuil du salon pour être plus vite à la salle à manger, lorsque le maître d'hôtel paraîtrait, la dauphine jeta sa mante aux mains d'une femme de chambre, alla prendre gaiement le bras du dauphin, et l'entraîna dans la salle à manger.

Le couvert était dressé pour les deux illustres amphitryons.

Ils occupaient chacun le milieu de la table, laissant ainsi libre le haut bout, que, depuis certaines surprises du roi, on n'occupait jamais, même pour une table garnie de convives.

A ce haut bout, le couvert du roi avec son cadenas occupait une place considérable; mais le maître d'hôtel, qui ne comptait pas sur cet hôte, faisait le service de ce côté.

Derrière la chaise de la dauphine, avec l'espace nécessaire pour que les valets circulassent, se tenait madame de Noailles, raide et ayant pris pourtant tout ce qu'on doit avoir d'amabilité sur la figure à l'occasion d'un souper.

Près de madame de Noailles étaient les autres dames, auxquelles leur position à la cour constituait le droit ou méritait la faveur d'assister au souper de Leurs Altesses Royales.

Trois fois par semaine, madame de Noailles soupait à la même table que monsieur le dauphin et madame la dauphine. Mais les jours où elle ne soupait pas, elle se fût bien gardée de ne point assister au souper, c'était d'ailleurs un moyen de protester contre l'exclusion de ces quatre jours sur sept.

En face de la duchesse de Noailles, surnommée par la dauphine madame l'étiquette, se tenait sur un gradin à peu près pareil, monsieur le duc de Richelieu.

Lui aussi était un strict observateur des convenances, seulement son étiquette à lui demeurait invisible à tous les yeux, éternellement cachée qu'elle était sous l'élégance la plus parfaite, et quelquefois même sous le persifflage le plus fin.

Il résultait de cette antithèse entre le premier gentilhomme de la chambre et la première dame d'honneur de Son Altesse Royale madame la dauphine, que la conversation, sans cesse abandonnée par la duchesse de Noailles, était sans cesse relevée par monsieur de Richelieu.

Le maréchal avait voyagé dans toutes les cours de l'Europe, et il avait pris dans chacune d'elles le ton d'élégance qui était le mieux approprié à sa nature; de sorte qu'admirable de tact et de convenance, il savait à la fois toutes les anecdotes qui pouvaient se raconter à la table de jeunes infantes et au petit couvert de madame Dubarry.

Il s'aperçut, ce soir-là, que la dauphine mangeait avec appétit, et que le dauphin dévorait. Il supposa qu'ils ne lui tiendraient pas tête dans la conversation, et qu'il ne s'agissait que de faire passer à madame de Noailles une heure de purgatoire anticipé.

Il se mit à parler philosophie, théâtre, double sujet de conversation doublement antipathique à la vénérable duchesse.

Il raconta donc le sujet d'une des dernières boutades philanthropiques du philosophe de Ferney, nom que l'on donnait déjà à l'auteur de *la Henriade ;* et, quand il vit la duchesse sur les dents, il changea de texte et détailla tout ce qu'en sa qualité de gentilhomme de la chambre il avait de tracas pour faire jouer plus ou moins mal mesdames les comédiennes ordinaires du roi.

La dauphine aimait les arts, et surtout le théâtre ; elle avait trouvé un costume complet de Clytemnestre à mademoiselle Raucourt; elle écouta donc monsieur de Richelieu, non-seulement avec indulgence, mais encore avec plaisir.

Alors on vit la pauvre dame d'honneur, au mépris de l'étiquette, s'agiter sur son gradin, se moucher haut et secouer sa vénérable tête, sans songer au nuage de poudre qui, à chacun de ses mouvements, enveloppait son front, comme à chaque bouffée de bise un nuage de neige enveloppe la cime du mont Blanc.

Mais ce n'était pas le tout que d'amuser madame la dauphine, il fallait encore plaire à monsieur le dauphin. Richelieu abandonna donc la question du théâtre, pour lequel l'héritier de la couronne de France n'avait jamais eu une grande sympathie, pour parler philosophie humanitaire. Il eut, à propos des Anglais, toute cette chaleur que Rousseau jette comme un fluide vivifiant sur le personnage d'Édouard Bomston.

Or, madame de Noailles exécrait les Anglais autant que les philosophes.

Une idée neuve était une fatigue pour elle, et une fatigue dérangeait l'économie de toute sa personne. Madame de Noailles, qui se sentait faite pour conserver, hurlait aux idées nouvelles comme les chiens aux masques.

Richelieu avait un double but en jouant ce jeu, il tourmentait madame l'étiquette, ce qui faisait sensiblement plaisir à madame la dauphine, et il trouvait par-ci, par-là, quelques aphopthegmes vertueux, quelques axiomes de mathématiques recueillis joyeusement par monsieur le dauphin, prince amateur de choses exactes.

Il faisait donc sa cour à merveille, cherchant de tous ses yeux quelqu'un qu'il comptait voir là et qu'il n'y trouvait pas, lorsqu'un cri poussé au bas de l'escalier monta dans la voûte sonore, répété par deux autres voix étagées sur le palier d'abord, puis sur l'escalier même.

— Le roi !

A ce mot magique, madame de Noailles se leva comme si un ressort d'acier l'eût fait saillir de son gradin. Richelieu se souleva lentement avec habitude, le dauphin essuya précipitamment sa bouche avec sa serviette et se tint debout devant sa place, le visage tourné vers la porte.

Quant à madame la dauphine, elle se dirigea vers l'escalier, pour rencontrer le roi plus vite, et lui faire les honneurs de sa maison.

XVIII

LES CHEVEUX DE LA REINE

Le roi tenait encore mademoiselle de Taverney par la main en arrivant sur le palier, et, en arrivant à cette place seulement, il la salua si courtoisement, si longuement, que Richelieu eut le temps de voir le salut, d'en admirer la grâce, et de se demander à quelle heureuse mortelle il avait été adressé.

Son ignorance ne dura pas longtemps. Louis XV prit le bras de la dauphine, qui avait tout vu et qui avait déjà parfaitement reconnu Andrée.

— Ma fille, lui dit-il, je viens sans façon vous demander à souper. J'ai traversé tout le parc, et, en chemin, rencontrant mademoiselle de Taverney, je l'ai priée de me faire compagnie. — Mademoiselle de Taverney! murmura Richelieu, presque étourdi de ce coup imprévu... Par ma foi! j'ai trop de bonheur! — En sorte que non-seulement je ne gronderai pas

Mademoiselle, qui était en retard, répondit gracieusement la dauphine, mais que je la remercierai de nous avoir amené Votre Majesté.

Andrée, rouge comme une des belles cerises qui garnissaient le surtout au milieu des fleurs, s'inclina sans répondre.

— Diable! diable! elle est belle en effet, se dit Richelieu; et ce vieux drôle de Taverney n'en disait pas plus sur elle qu'elle n'en mérite.

Déjà le roi était à table, après avoir reçu le salut de monsieur le dauphin. Doué comme son aïeul d'un appétit complaisant, le monarque fit honneur au service improvisé que le maître d'hôtel plaça devant lui comme par enchantement.

Cependant, tout en mangeant, le roi, qui tournait le dos à la porte, semblait chercher quelque chose, ou plutôt quelqu'un.

En effet, mademoiselle de Taverney, qui ne jouissait d'aucun privilége, sa position n'étant pas encore bien fixée auprès de madame la dauphine, mademoiselle de Taverney, disons-nous, n'était point entrée dans la salle à manger, et, après sa profonde révérence en réponse à celle du roi, elle était entrée dans la chambre de madame la dauphine, qui, deux ou trois fois déjà, lui avait fait faire la lecture, après s'être mise au lit.

Madame la dauphine comprit que c'était sa belle compagne de route que cherchait le regard du roi.

— Monsieur de Coigny, dit-elle à un jeune officier des gardes placé derrière le roi, faites donc entrer, je vous prie, mademoiselle de Taverney. Avec la permission de madame de Noailles, nous dérogerons ce soir à l'étiquette.

Monsieur de Coigny sortit, et un instant après introduisit Andrée, qui, ne comprenant rien à cette succession de faveurs inaccoutumées, entra toute tremblante.

— Mettez-vous là, Mademoiselle, dit la dauphine, près de madame la duchesse.

Andrée monta timidement le gradin; elle était si troublée, qu'elle eut l'audace de s'asseoir à un pied seulement de la dame d'honneur.

Aussi reçut-elle un coup d'œil si foudroyant de celle-ci, que la pauvre enfant, comme si elle eut été mise en contact avec une bouteille de Leyde rudement chargée, recula de quatre pieds au moins.

Le roi Louis XV la regardait et souriait.

— Ah çà! mais, se dit le duc de Richelieu, ce n'est presque pas la peine que je m'en mêle, et voilà des choses qui marchent toutes seules.

Le roi se retourna alors et aperçut le maréchal, tout préparé à soutenir ce regard.

— Bonjour, monsieur le duc, dit Louis XV; faites-vous bon ménage avec madame la duchesse de Noailles? — Sire, répliqua le maréchal,

madame la duchesse me fait toujours l'honneur de me maltraiter comme un étourdi. — Est-ce que vous êtes allé aussi sur la route de Chanteloup, vous, duc? — Moi, sire! ma foi non; je suis trop heureux pour cela des bontés de Votre Majesté pour ma maison.

Le roi ne s'attendait pas à ce coup; il se préparait à railler, on allait au-devant de lui.

— Qu'est-ce que j'ai donc fait, duc? — Sire, Votre Majesté a donné le commandement de ses chevau-légers à monsieur le duc d'Aiguillon. — Oui, c'est vrai, duc. — Et pour cela il fallait toute l'énergie, toute l'habileté de Votre Majesté; c'est presque un coup d'État.

On était à la fin du repas; le roi attendit un moment et se leva de table.

La conversation eût pu l'embarrasser, mais Richelieu était décidé à ne pas lâcher sa proie. Aussi, lorsque le roi se mit à causer avec madame de Noailles, la dauphine et mademoiselle de Taverney, Richelieu manœuvra-t-il si savamment qu'il se retrouva en pleine conversation, conversation qu'il avait dirigée selon son gré.

— Sire, dit-il, Votre Majesté sait que les succès enhardissent. — Est-ce pour nous dire que vous êtes hardi, duc? — C'est pour demander à Votre Majesté une nouvelle grâce, après celle que le roi a daigné me faire; un de mes bons amis, un ancien serviteur de Votre Majesté, a son fils dans les gendarmes. Le jeune homme est plein de mérite, mais pauvre. Il a reçu d'une auguste princesse un brevet de capitaine, mais il lui manque la compagnie. — La princesse est ma fille? demanda le roi en se retournant vers la dauphine. — Oui, sire, dit Richelieu, et le père de ce jeune homme s'appelle le baron de Taverney. — Mon père!... s'écria involontairement Andrée, Philippe!... c'est pour Philippe, monsieur le duc, que vous demandez une compagnie?

Puis, honteuse de cet oubli de l'étiquette, Andrée fit un pas en arrière, rougissante et les mains jointes.

Le roi se retourna pour admirer la rougeur, l'émotion de la belle enfant; il revint aussi à Richelieu avec un regard de bienveillance qui apprit au courtisan combien sa demande était agréable à cause de l'occasion qu'elle fournissait.

— En effet, dit la dauphine, ce jeune homme est charmant, et j'avais pris l'engagement de faire sa fortune. Que les princes sont malheureux! Dieu, quand il leur donne la bonne volonté, leur ôte la mémoire ou le raisonnement; ne devais-je pas penser que ce jeune homme était pauvre, que ce n'était pas assez de lui donner l'épaulette, et qu'il fallait encore lui donner la compagnie? — Eh! Madame, comment Votre Altesse l'eût-elle su? — Oh! je le savais, répliqua vivement la dauphine avec un geste qui

rappela au souvenir d'Andrée la maison si nue, si modeste, et pourtant si heureuse à son enfance; oui, je le savais, et j'ai cru avoir tout fait en donnant un grade à monsieur Philippe de Taverney. Il s'appelle Philippe, n'est-ce pas, Mademoiselle? — Oui, Madame.

Le roi regarda toutes ces physionomies si nobles, si ouvertes; puis il arrêta les yeux sur celle de Richelieu, qui s'illuminait aussi d'un reflet de générosité qu'il empruntait sans doute à son auguste voisine.

— Ah! duc, dit-il à demi voix, je vais me brouiller avec Luciennes.

Puis vivement, à Andrée :

— Dites que cela vous fera plaisir, Mademoiselle, ajouta-t-il. — Ah! sire, fit Andrée en joignant les mains, je vous en supplie. — Accordé, alors, dit Louis XV; vous choisirez une bonne compagnie à ce pauvre jeune homme, duc; et j'en ferai les fonds, si déjà elle n'est toute payée et toute vacante.

Cette bonne action réjouit tous les assistants; elle valut au roi un céleste sourire d'Andrée, elle valut à Richelieu un remerciement de cette belle bouche, à qui, dans sa jeunesse, il eût demandé plus encore, ambitieux et avare comme il était.

Quelques visiteurs arrivèrent successivement; parmi eux le cardinal de Rohan, qui, depuis l'installation de la dauphine à Trianon, faisait assidument sa cour.

Mais le roi, pendant toute la soirée, n'eut de bons égards et d'agréables paroles que pour Richelieu. Il se fit même accompagner de lui lorsqu'il prit congé de la dauphine pour retourner à son Trianon. Le vieux maréchal suivit le roi avec des tressaillements de joie.

Tandis que Sa Majesté regagnait avec le duc et ses deux officiers les allées sombres qui aboutissent au palais, Andrée avait été congédiée par la dauphine.

— Vous avez besoin d'écrire cette bonne nouvelle à Paris, avait dit la princesse, vous pouvez vous retirer, Mademoiselle.

Et, précédée d'un valet de pied qui portait une lanterne, la jeune fille traversait l'esplanade de cent pas qui séparait Trianon des communs.

Devant elle aussi, de buisson en buisson, bondissait dans les feuillages une ombre qui suivait chaque mouvement de la jeune fille avec des yeux étincelants : c'était Gilbert.

Lorsque Andrée fut arrivée au perron, et qu'elle commença à monter les marches de pierre, le valet retourna aux antichambres de Trianon.

Alors Gilbert se glissant à son tour dans le vestibule, arriva aux cours des écuries, et, par un petit escalier, raide comme une échelle, grimpa dans sa mansarde, située en face des fenêtres de la chambre d'Andrée, dans un angle des bâtiments.

Il vit de là Andrée appeler à l'aide une femme de chambre de madame de Noailles, qui avait sa chambre dans le même corridor. Mais lorsque cette fille entra dans la chambre d'Andrée, les rideaux de la fenêtre tombèrent comme un voile impénétrable entre les ardents désirs du jeune homme et l'objet de ses idées.

Au palais, il ne restait plus que monsieur de Rohan, redoublant de galanterie auprès de madame la dauphine, qui le traitait assez froidement.

Le prélat finit par craindre d'être indiscret, d'autant plus qu'il avait déjà vu monsieur le dauphin se retirer. Il prit donc congé de Son Altesse Royale, avec les marques du plus profond et du plus tendre respect.

Au moment où il montait en carrosse, une femme de chambre de la dauphine s'approcha de lui et entra presque dans sa voiture.

— Voici, dit-elle.

Et elle lui mit dans la main un petit papier soyeux dont le contact fit frissonner le cardinal.

— Voici, répliqua-t-il vivement en mettant dans la main de cette femme une bourse lourde, et qui vide eût été un salaire honorable.

Le cardinal, sans perdre de temps, commanda au cocher de partir pour Paris, et de demander de nouveaux ordres à la barrière.

Pendant tout le chemin, dans l'obscurité de la voiture, il palpa et baisa comme un amant enivré le contenu de ce papier.

Une fois à la barrière :

— Rue Saint-Claude, dit-il.

Bientôt après il traversait la cour mystérieuse, et retrouvait ce petit salon où se tenait Fritz, l'introducteur aux silencieuses façons.

Balsamo se fit attendre un quart d'heure. Il parut enfin, et donna au cardinal, pour cause de son retard, l'heure avancée qui pouvait lui permettre de croire qu'aucune visite ne lui viendrait plus.

En effet, il était près de onze heures du soir.

— C'est vrai, monsieur le baron, dit le cardinal, et je vous demande pardon de ce dérangement. Mais vous souvenez-vous de m'avoir dit, un jour, que pour être assuré de certains secrets... — Il me fallait les cheveux de la personne dont nous parlions ce jour-là, interrompit Balsamo qui avait vu déjà le petit papier aux mains du naïf prélat. — Précisément, monsieur le baron. — Et vous m'apportez ces cheveux, Monseigneur, très-bien. — Les voici. Croyez-vous qu'il sera possible de les ravoir après l'expérience? — A moins que le feu n'ait été nécessaire... auquel cas... — Sans doute, sans doute, dit le cardinal; mais alors je pourrai m'en procurer d'autres. Puis-je avoir une solution? — Aujourd'hui? — Je suis impatient, vous le savez. — Il faut d'abord essayer, Monseigneur.

Balsamo prit les cheveux et monta précipitamment chez Lorenza.

— Je vais donc savoir, se disait-il en chemin, le secret de cette monarchie; je vais donc savoir le dessein caché de Dieu.

Et de l'autre côté de la muraille, avant même d'avoir ouvert la porte mystérieuse, il endormit Lorenza.

— Ma Lorenza chérie, lui dit-il en lui mettant le papier dans la main, peux-tu me dire à qui sont ces cheveux?

Lorenza les prit et les appuya sur sa poitrine, puis contre son front; quoique ses deux yeux fussent ouverts, c'était par la poitrine et le front qu'elle voyait pendant son sommeil.

— Oh! dit-elle, c'est une illustre tête que celle à qui on les a dérobés. — N'est-ce pas?... Une tête heureuse, dis? — Elle peut l'être... — Cherche bien, Lorenza. — Oui, elle peut l'être; il n'y à pas d'ombre encore sur sa vie. — Cependant elle est mariée? — Oh! fit Lorenza avec un doux sourire. — Eh bien! quoi? et que veut dire ma Lorenza? — Elle est mariée, cher Balsamo, ajouta la jeune femme, et cependant... — Et cependant?... — Et cependant...

Lorenza sourit encore.

— Moi aussi je suis mariée, dit-elle. — Sans doute. — Et cependant...

Balsamo regarda Lorenza avec un profond étonnement; malgré le sommeil de la jeune femme, une pudibonde rougeur s'étendait sur son visage.

— Et cependant? répéta Balsamo, achève.

Elle jeta ses bras autour du cou de Balsamo et cachant sa tête dans sa poitrine :

— Et cependant je suis vierge, dit-elle. — Et cette femme, cette princesse, cette reine, s'écria Balsamo, toute mariée qu'elle est?... — Cette femme, cette princesse, cette reine, répéta Lorenza, elle est aussi pure et aussi vierge que moi; plus pure, plus vierge même, car elle n'aime pas comme moi. — Oh! fatalité! murmura Balsamo. Merci, Lorenza, je sais tout ce que je voulais savoir.

Il l'embrassa, serra précieusement les cheveux dans sa poche; et, coupant à Lorenza une petite mèche de ses cheveux noirs, il la brûla aux bougies et en recueillit la cendre dans le papier qui avait enveloppé les cheveux de la dauphine.

Alors il redescendit; et, tout en marchant, réveilla la jeune femme.

Le prélat, tout ému d'impatience, attendait, doutait.

— Eh bien! monsieur le comte? dit-il. — Eh bien! Monseigneur. — L'oracle? — L'oracle a dit que vous pouviez espérer. — Il a dit cela? s'écria le prince transporté. — Concluez, du moins, comme il vous plaira, Monseigneur, l'oracle ayant dit que cette femme n'aimait pas son mari. — Oh! fit monsieur de Rohan avec un transport de joie. — Quant aux cheveux,

dit Balsamo, il m'a fallu les brûler pour obtenir la révélation par l'essence; en voici les cendres que je vous rends scrupuleusement après les avoir recueillies, comme si chaque parcelle valait un million. — Merci, Monsieur, merci, je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous. Adieu, monsieur le comte, adieu.

Vingt minutes après, le carrosse de Son Éminence croisait au coin de la rue des Petits-Champs la voiture de monsieur de Richelieu, qu'elle faillit renverser dans un de ces trous énormes creusés par la construction d'une maison.

Les deux seigneurs se reconnurent.

— Eh! prince! dit Richelieu avec un sourire. — Eh! duc! répliqua monsieur Louis de Rohan avec un doigt sur sa bouche.

Et ils furent transportés en sens inverse.

XIX

MONSIEUR DE RICHELIEU APPRÉCIE NICOLE

Monsieur de Richelieu s'en allait droit au petit hôtel de monsieur de Taverney, rue Coq-Héron.

Grâce au privilége que nous possédons de compte à demi avec le diable boiteux, et qui nous donne la facilité de pénétrer dans chaque maison fermée, nous savons avant monsieur de Richelieu que le baron, devant sa cheminée, les pieds sur d'immenses chenets sous lesquels se mourait un débris de tison, sermonait Nicole en lui prenant parfois le menton, malgré les petites moues rebelles et dédaigneuses de la jeune fille.

Nicole se fût-elle accommodée de la caresse sans le sermon, ou bien eût-elle préféré le sermon sans la caresse, voilà ce que nous n'oserions affirmer.

La conversation roulait entre le maître et la servante sur le point important, c'est-à-dire que jamais, à de certaines heures du soir, Nicole n'arrivait exactement au coup de sonnette, qu'elle avait toujours quelque chose à faire dans le jardin ou dans la serre, et que, partout ailleurs qu'en ces deux endroits, elle faisait mal son service.

A quoi Nicole, se tournant et se retournant avec une grâce toute charmante et toute voluptueuse, répondait :

— Tant pis!... moi, je m'ennuie ici : on m'avait promis que j'irais à Trianon avec Mademoiselle!

C'était là-dessus que monsieur de Taverney avait cru devoir charitablement lui caresser les joues et le menton, sans doute pour la distraire.

Nicole, poursuivant son thème et repoussant toute consolation, déplorait son malheureux sort.

— C'est vrai! gémissait-elle, je suis entre quatre vilains murs; je n'ai pas de société, je n'ai presque pas d'air; il y avait pour moi la perspective d'un divertissement et d'un avenir. — Quoi donc? dit le baron. — Trianon, donc! répliqua Nicole; Trianon, où j'aurais vu du monde, où j'aurais vu du luxe, où j'aurais regardé et où l'on m'aurait regardée. — Oh! oh! petite Nicole, fit le baron. — Eh! Monsieur, je suis femme et j'en vaux une autre. — Cordieu! voilà parler, dit sourdement le baron. Cela vit, cela remue. Oh! si j'étais jeune et si j'étais riche!

Et il ne put s'empêcher de jeter un regard d'admiration et de convoitise sur tant de jeunesse, de séve et de beauté.

Nicole rêvait et parfois s'impatientait.

— Allons, couchez-vous, Monsieur, dit-elle, que je puisse aussi m'aller coucher, moi. — Encore un mot, Nicole.

Tout à coup la sonnette de la rue fit tressaillir Taverney et bondir Nicole.

— Qui peut venir? dit le baron, à onze heures et demie du soir; va voir, ma petite.

Nicole alla ouvrir, demanda le nom du visiteur et laissa la porte de la rue entre-bâillée.

Par cette ouverture bienheureuse, une ombre qui venait de la cour s'échappa, non sans faire assez de bruit pour que le maréchal, car c'était lui, ne se retournât et ne vît la fuite.

Nicole le précéda, la bougie à la main, l'air tout épanoui.

— Tiens, tiens, tiens! dit le maréchal en souriant et en la suivant au salon, ce vieux coquin de Taverney, il ne m'avait parlé que de sa fille.

Le duc était un de ces gens qui n'ont pas besoin de regarder à deux fois pour avoir vu, et vu complétement.

L'ombre qui fuyait le fit penser à Nicole, Nicole à l'ombre. Il devina sur la jolie figure de celle-ci ce que l'ombre était venue faire, et aussitôt, après avoir vu l'œil si malicieux, les dents si blanches et la taille si fine de la soubrette, il n'eut plus rien à apprendre sur son caractère et ses goûts.

Nicole annonça, non sans un battement de cœur, à l'entrée du salon :

— Monsieur le duc de Richelieu!

Ce nom était destiné à faire sensation ce soir-là. Il produisit un tel effet sur le baron, que celui-ci se leva de son fauteuil et marcha droit à la porte, sans pouvoir en croire son oreille.

Mais, avant même d'être arrivé à la porte, il aperçut monsieur de Richelieu dans la pénombre du corridor.

— Le duc!... balbutia-t-il. — Mais oui, cher ami, le duc lui-même, répliqua Richelieu de sa voix la plus aimable. Oh! cela vous étonne, après la visite de l'autre jour. Eh bien! rien de plus vrai, pourtant. Maintenant, la main, s'il te plaît. — Monsieur le duc, vous me comblez. — Tu n'as plus d'esprit, mon cher, dit le vieux maréchal en donnant sa canne et son chapeau à Nicole pour s'asseoir plus commodément dans un fauteuil; tu t'encroûtes, tu radotes... tu ne sais plus ton monde, à ce qu'il paraît? — Cependant, duc, il me semble, répondit Taverney fort ému, que ta réception de l'autre jour était tellement significative, qu'il n'y avait point à s'y tromper. — Écoute, mon vieil ami, répondit Richelieu, l'autre jour tu t'es conduit comme un écolier et moi comme un pédant; de toi à moi, il n'y avait que la férule. Tu veux parler, je veux t'en épargner la peine; tu serais dans le cas de dire une sottise et moi de t'en répondre une autre. Sautons donc de l'autre jour à aujourd'hui. Sais-tu ce que je viens faire ici, ce soir? — Non certes. — Je viens t'apporter la compagnie que tu venais me demander avant-hier et que le roi a donnée à ton fils. Que diable! aussi, comprends donc les nuances; avant-hier j'étais quasi-ministre : demander était une injustice; aujourd'hui que j'ai refusé le portefeuille et que je me retrouve le simple Richelieu d'autrefois, je serais absurde en ne demandant pas. J'ai demandé, j'ai obtenu, j'apporte. — Duc, est-ce bien vrai, et... cette bonté de ta part?... — Est un effet naturel de mon devoir d'ami... Le ministre refusait, Richelieu sollicite et donne. — Ah! duc, tu m'enchantes, tu es donc un véritable ami? — Pardieu! — Mais le roi, le roi qui me fait une telle faveur... — Le roi ne sait pas seulement ce qu'il fait, ou peut-être me trompé-je et le sait-il à merveille. — Que veux-tu dire? — Je veux dire que Sa Majesté a sans doute quelque motif en ce moment de déplaire à madame Dubarry, et que c'est à ce motif bien plus qu'à mon influence que tu dois la faveur qu'il t'accorde. — Tu crois? — J'en suis sûr, j'y aide. Tu sais que c'est à cause de cette drôlesse que j'ai refusé le portefeuille? — On me l'a dit; mais... — Mais tu n'y crois pas. Allons, dis bravement. — Eh bien! je l'avouerai... — Cela veut dire que tu m'as connu sans scrupules, n'est-ce pas? — Cela veut dire du moins que je t'ai connu sans préjugés. — Mon cher, je vieillis, et je n'aime plus les jolies femmes que pour moi... Et puis, j'ai encore d'autres idées... Revenons à ton fils, c'est un charmant garçon. — Fort mal avec le Dubarry, qui était chez toi, quand j'ai eu la maladresse de m'y présenter. — Je le sais, et voilà pourquoi je ne suis pas ministre. — Bon! — Sans doute, mon ami. — Tu as refusé le portefeuille pour ne pas déplaire à mon fils? — Si je te le disais, tu ne le

croirais pas : il n'en est rien. J'ai refusé, parce que les exigences des Dubarry, qui commençaient par l'exclusion de ton fils, eussent abouti à des énormités en tout genre. — Alors tu es brouillé avec ces espèces? — Oui et non : ils me craignent, je les méprise, c'est un prêté pour un rendu. — C'est héroïque, mais c'est imprudent. — Pourquoi donc? — La comtesse a du crédit. — Peuh! fit Richelieu. — Comme tu dis cela! — Je le dis comme un homme qui sent le faible de la position, et qui, s'il le fallait, attacherait le mineur au bon endroit pour faire sauter la place. — Je vois la vérité, tu rends service à mon fils, un peu pour piquer les Dubarry. — Beaucoup pour cela, et ta perspicacité n'est pas en défaut; ton fils me sert de grenade, j'incendie par son moyen... Mais à propos, baron, est-ce que tu n'as pas aussi une fille? — Oui... — Jeune? — Seize ans. — Belle? — Comme Vénus. — Qui habite Trianon? — Tu la connais donc? — J'ai passé la soirée avec elle, et j'ai causé d'elle une heure avec le roi. — Avec le roi! s'écria Taverney dont les joues s'empourprèrent. — En personne. — Le roi a parlé de ma fille, de mademoiselle Andrée de Taverney? — Qu'il dévore des yeux, oui, mon cher. — Ah! vraiment? — Je te contrarie en te disant cela? — Moi... non, certes... le roi m'honore en regardant ma fille... mais... — Mais quoi? — C'est que le roi... — A de mauvaises mœurs, est-ce cela que tu veux dire? — Dieu me préserve de parler mal de Sa Majesté, elle a bien le droit d'avoir les mœurs qu'il lui plaît d'avoir. — Eh bien! alors, que signifie cet étonnement? As-tu la prétention de faire que mademoiselle Andrée ne soit pas une beauté accomplie, et que, par conséquent, le roi ne la regarde pas d'un œil amoureux?

Taverney ne répondit rien, il haussa seulement les épaules et tomba dans une rêverie, où le poursuivit le regard impitoyablement inquisiteur de Richelieu.

—Bon, je devine ce que tu dirais si, au lieu de penser tout bas, tu parlais tout haut, poursuivit le vieux maréchal en rapprochant son fauteuil de celui du baron; tu dirais que le roi est habitué à la mauvaise société... il s'encanaille, comme on dit aux Porcherons, et par conséquent qu'il se gardera bien de tourner les yeux vers cette noble fille, au maintien pudique, aux chastes amours, et par conséquent ne remarquera pas le trésor de grâces et de charmes de tout genre... lui qui ne se prend qu'aux propos licencieux, qu'aux œillades libertines et aux propos de grisette. — Décidément, tu es un grand homme, duc. — Et pourquoi cela? — Parce que tu as deviné juste, dit Taverney. — Pourtant, avouez-le, baron, poursuivit Richelieu, il serait bien temps que notre maître ne nous forçât pas, nous autres gentilshommes, nous pairs et compagnons du roi de France, à baiser la main plate et avilie d'une courtisane de

cette espèce; il serait temps qu'il nous réunît dans notre air, à nous, et qu'après être tombé de la Châteauroux, qui était marquise et d'un bois à faire des duchesses, à la Pompadour, fille et femme de traitant, puis de la Pompadour à la Dubarry, qui s'appelle tout bonnement Jeanneton, il ne tombe pas de la Dubarry à quelque Maritorne de cuisine ou à quelque Goton des champs; c'est humiliant pour nous, baron, qui avons une couronne au casque, de baisser la tête devant ces péronnelles. — Oh! que voilà des vérités bien dites, murmura Taverney, et comme il est clair que le vide est fait à la cour par ces nouvelles façons. — Plus de reine, plus de femmes; plus de femmes, plus de courtisans; le roi entretient une grisette, et le peuple est, sur le trône, représenté par mademoiselle Jeanne Vaubernier, lingère à Paris. — Et cela est ainsi cependant, et... — Vois-tu, baron, interrompit le maréchal, il y aurait un bien beau rôle pour une femme d'esprit qui voudrait régner en France à l'heure qu'il est... — Sans doute, dit Taverney, dont le cœur battait; mais malheureusement la place est prise. — Pour une femme, continua le maréchal, qui, sans avoir les vices de ces prostituées, en aurait la hardiesse, le calcul et les vues; pour une femme qui pousserait si haut sa fortune que l'on en parlerait encore alors même que la monarchie n'existerait plus. Sais-tu si ta fille a de l'esprit... baron? — Beaucoup, et du bon sens surtout. — Elle est bien belle! — N'est-ce pas? — Belle de ce tour voluptueux et charmant qui plaît tant aux hommes, belle de cette candeur et de cette fleur de virginité qui impose le respect aux femmes même... Il faut bien soigner ce trésor-là, mon vieil ami. — Tu m'en parles avec un feu... — Moi! c'est-à-dire que j'en suis amoureux fou, et que je l'épouserais demain sans mes soixante-quatorze ans; mais est-elle bien placée là-bas? a-t-elle au moins ce luxe qui convient à une si belle fleur?... Songes-y, baron; ce soir elle est rentrée seule chez elle, sans femme, sans chasseurs, avec un laquais du dauphin portant une lanterne devant elle : cela ressemble à de la domesticité. — Que veux-tu, duc, tu le sais, je ne suis pas riche. — Riche ou non, mon cher, il faut au moins une femme de chambre à ta fille.

Taverney soupira.

— Je le sais bien, dit-il, qu'il la lui faut, ou plutôt qu'il la lui faudrait. — Eh quoi! n'en as-tu pas une?

Le baron ne répondit pas.

— Qu'est-ce que cette jolie fille, poursuivit Richelieu, que tu tenais là tout à l'heure? jolie et fine, ma foi. — Oui, mais... — Mais quoi, baron? — Je ne puis justement l'envoyer à Trianon. — Pourquoi donc? elle me semble, au contraire, convenir parfaitement à l'emploi; ce sera une soubrette à quatre épingles. — Tu n'as donc pas regardé son visage, duc?

— Moi! je n'ai fait que cela. — Tu l'as regardée et tu n'as pas constaté sa ressemblance étrange! — Avec? — Avec... Cherche, voyons!... Venez ici, Nicole.

Nicole s'avança; elle avait, en vraie Marton, écouté aux portes.

Le duc la prit par les deux mains, et après l'avoir regardée un instant:

— Oui, dit-il, oui, elle a une ressemblance, c'est vrai. — Tu sais avec qui, et tu vois, par conséquent, qu'il est impossible d'exposer la faveur de notre maison à une pareille maladresse du hasard. Est-il bien agréable que ce petit bas mal ravaudé de mademoiselle Nicole ressemble à la plus illustre dame de France? — Oh! oh! répartit aigrement Nicole en se dégageant pour mieux riposter à monsieur de Taverney, est-il bien certain que ce petit bas mal ravaudé ressemble bien exactement à cette illustre dame?... L'illustre dame a-t-elle bien l'épaule basse, l'œil vif, la jambe ronde et le bras potelé de ce petit bas mal ravaudé? Dans tous les cas, monsieur le baron, acheva-t-elle en colère, si vous me dépréciez ainsi, ce n'est que sur échantillon, ce me semble!

Nicole était rouge de fureur, et par conséquent d'une beauté splendide.

Le duc serra ses jolies mains, et avec un regard plein de promesses :

— Baron, dit-il, Nicole n'a certes pas sa pareille à la cour; quant à moi, je le pense. Pour ce qui est de l'illustre dame avec laquelle, je l'avoue, elle a un faux air de ressemblance, nous allons mettre tout amour-propre à couvert... Vous avez des cheveux blonds d'une nuance admirable, mademoiselle Nicole; vous avez des sourcils et un nez d'un dessin tout à fait impérial; eh bien! soyez un quart d'heure assise devant une toilette, et ces imperfections, monsieur le baron les juge telles, disparaîtront. Nicole, mon enfant, voudriez-vous être à Trianon? — Oh! s'écria Nicole, dont toute l'âme pleine de convoitise passa dans ce monosyllabe. — Vous irez donc à Trianon, ma chère; vous irez, et vous y ferez fortune, et sans nuire en quoi que ce soit à la fortune des autres. Baron, un dernier mot. — Dites, mon cher duc. — Va, ma belle enfant, fit Richelieu, et laisse-nous causer un moment.

Nicole sortit, le duc s'approcha du baron.

— Si je vous presse d'envoyer une femme de chambre à votre fille, dit-il, c'est que cela fera plaisir au roi. Sa Majesté n'aime pas la misère et les jolis minois ne lui font pas peur. Enfin, je m'entends. — Que Nicole aille donc à Trianon, puisque tu penses que cela fera plaisir au roi, répliqua le baron avec son sourire d'Égypan. — Alors, puisque tu m'en donnes la permission, je l'emmènerai : elle profitera du carrosse. — Cependant, sa ressemblance avec madame la dauphine? Il faudrait songer à cela, duc. — J'y ai songé. Cette ressemblance disparaîtra sous les mains de Rafté en un quart d'heure. Je t'en réponds... Écris donc un mot à ta

fille, baron, pour lui dire l'importance que tu attaches à ce qu'elle ait une femme de chambre auprès d'elle, et à ce que cette femme de chambre s'appelle Nicole. — Tu crois qu'il est urgent qu'elle s'appelle Nicole? — Je le crois. — Et qu'une autre que Nicole?... — Ne remplirait pas si bien la place; d'honneur, je le crois. — Alors, j'écris à l'instant même.

Et le baron écrivit aussitôt une lettre qu'il remit à Richelieu.

— Et les instructions, duc! — Je me charge de les donner à Nicole. Elle est intelligente?

Le baron sourit.

— Tu me la confies, alors... n'est-ce pas? dit Richelieu. — Ma foi! c'est ton affaire, duc; tu me l'as demandée, je te la donne; fais-en ce que tu pourras. — Mademoiselle, venez avec moi, dit le duc en se levant, et vite.

Nicole ne se le fit pas répéter. Sans même demander le consentement du baron, elle rassembla en cinq minutes un petit paquet de hardes, et d'un pas si léger qu'on eût dit qu'elle volait, elle s'élança près du cocher de Monseigneur.

Richelieu prit alors congé de son ami, qui lui réitéra ses remerciements pour le service qu'il avait rendu à Philippe de Taverney.

D'Andrée, pas un mot : c'était plus que d'en parler.

XX

MÉTAMORPHOSES

Nicole ne se sentait plus d'aise; quitter Taverney pour se rendre à Paris n'avait pas été pour elle un triomphe aussi grand que de quitter Paris pour Trianon.

Elle fut tellement gracieuse avec le cocher de monsieur de Richelieu, que la réputation de la nouvelle femme de chambre était faite le lendemain dans toutes les remises et dans toutes les antichambres un peu aristocratiques de Versailles et de Paris.

Lorsqu'on arriva au pavillon de Hanovre, monsieur de Richelieu prit la petite par la main et la conduisit lui-même au premier étage, où l'attendait monsieur Rafté, écrivant force lettres pour le compte de Monseigneur.

Parmi toutes les attributions de monsieur le maréchal, la guerre jouant

le plus grand rôle, le Rafté, en théorie du moins, était devenu un si habile homme de guerre, que Polybe et le chevalier de Folard, s'ils eussent vécu, se fussent tenus très-heureux de recevoir un de ces petits mémoires sur les fortifications et les manœuvres, comme Rafté en écrivait chaque semaine.

Monsieur Rafté était donc occupé à rédiger un projet de guerre contre les Anglais dans la Méditerranée, lorsque le maréchal entra et lui dit :

— Tiens, Rafté, regarde-moi cette enfant.

Rafté regarda.

— Très-aimable, Monseigneur, dit-il avec un mouvement de lèvres des plus significatifs. — Oui, mais sa ressemblance?... Rafté, c'est de sa ressemblance que je parle. — Eh! c'est vrai; ah! diable! — Tu trouves, n'est-ce pas? — C'est extraordinaire; voilà qui fera sa ruine ou sa fortune. — Sa ruine, d'abord : mais nous allons y mettre bon ordre; elle a les cheveux blonds, comme vous voyez, Rafté; mais ce n'est pas une grande affaire, n'est-ce pas? — Il ne s'agit que de les lui faire noirs, Monseigneur, répliqua Rafté, qui avait pris l'habitude de compléter la pensée de son maître, et souvent même de penser entièrement pour lui. — Viens à ma toilette, petite, dit le maréchal, Monsieur qui est un habile homme va faire de toi la plus belle et la plus méconnaissable soubrette de France.

En effet, dix minutes après, Rafté, à l'aide d'une composition dont le maréchal usait chaque semaine pour teindre en noir ses cheveux blancs sous sa perruque, coquetterie qu'il prétendait révéler encore souvent dans les ruelles de sa connaissance, Rafté teignit d'un noir de jais les beaux cheveux blond cendré de Nicole; puis il passa sur ses sourcils épais et blonds une épingle noircie au feu d'une bougie; il donna ainsi à sa physionomie enjouée un rehaut si fantasque, à ses yeux vifs et clairs un feu si ardent, et quelquefois si sombre, que l'on eût dit une fée sortant, par la force de l'évocation, d'un étui magique où la retenait son enchanteur.

— Maintenant, ma toute belle, dit Richelieu après avoir donné un miroir à Nicole stupéfaite, regardez comme vous êtes charmante et surtout comme vous êtes peu la Nicole de tout à l'heure; vous n'avez plus de reine à craindre, mais une fortune à faire. — Oh! Monseigneur, s'écria la jeune fille. — Oui, et pour cela il ne s'agit que de s'entendre.

Nicole rougissait et baissait les yeux; la rusée s'attendait sans doute à des paroles comme monsieur de Richelieu savait si bien les dire.

Le duc comprit, et pour couper court à tout mal entendu :

— Asseyez-vous dans ce fauteuil, ma chère enfant, dit-il, à côté de monsieur Rafté; ouvrez vos oreilles bien grandes, et écoutez-moi... Oh! monsieur Rafté ne nous gêne pas, n'ayez pas peur; il nous donnera son

avis au contraire. Vous m'écoutez, n'est-ce pas? — Oui, Monseigneur, balbutia Nicole, honteuse de s'être ainsi méprise par vanité.

La conversation de monsieur de Richelieu avec Rafté et Nicole dura une grande heure, après quoi le duc envoya la petite personne se coucher avec les filles de chambre de l'hôtel.

Rafté se remit à son mémoire militaire, monsieur de Richelieu se mit à lire après avoir feuilleté des lettres qui l'avertissaient de toutes les menées des parlements de province contre monsieur d'Aiguillon et la cabale Dubarry.

Le lendemain au matin, une de ses voitures sans armoiries conduisit Nicole à Trianon, la déposa près de la grille avec son petit paquet et disparut.

Nicole, le front haut, l'esprit libre et l'espoir dans les yeux, vint, après s'être informée, heurter à la porte des communs.

Il était dix heures du matin. Andrée, déjà levée et habillée, écrivait à son père pour l'informer de cet heureux événement de la veille, dont monsieur de Richelieu, comme nous l'avons dit, s'était fait le messager.

Nos lecteurs n'ont pas oublié qu'un perron de pierre conduit des jardins à la chapelle du petit Trianon; que, sur le palier de cette chapelle, un escalier monte à droite, au premier étage, c'est-à-dire aux chambres des dames de service, chambres qu'un long corridor éclairé sur les jardins borde comme une allée.

La chambre d'Andrée était la première à gauche dans ce corridor. Elle était assez spacieuse, bien éclairée sur la grande cour des écuries, et précédée d'une petite chambre flanquée de deux cabinets à droite et à gauche.

Cette chambre, insuffisante si l'on considère le train ordinaire des commensaux d'une cour brillante, devenait une charmante cellule, très-habitable et très-riante comme retraite, après les agitations du monde qui peuplait le palais. Là pouvait se réfugier une âme ambitieuse pour dévorer les affronts ou les mécomptes de la journée; là aussi pouvait se reposer, dans le silence et la solitude, c'est-à-dire dans l'isolement des grandeurs, une âme humble et mélancolique.

En effet, plus de supériorités, plus de devoirs, plus de représentation, quand on avait une fois franchi ce perron et gravi cet escalier de la chapelle. Autant de calme qu'au couvent, autant de liberté matérielle que dans la vie de prison. L'esclave au palais rentrait maître dans sa chambre des communs.

Une âme douce et fière comme celle d'Andrée trouvait son compte en tous ces petits calculs, non pas qu'elle vînt se reposer d'une ambition déçue ou des fatigues d'une fantaisie inassouvie; mais Andrée pouvait

penser plus à l'aise dans l'étroit quadrilatère de sa chambre que dans les riches salons de Trianon, sur ces dalles que son pied foulait avec tant de timidité qu'on eût dit de la terreur.

De là, de ce coin obscur où elle se sentait bien à sa place, la jeune fille regardait sans trouble toutes les grandeurs qui pendant le jour avaient ébloui ses yeux. Au milieu de ses fleurs, avec son clavecin, entourée de livres allemands, qui sont une si douce compagnie aux gens qui lisent avec le cœur, Andrée défiait le sort de lui envoyer un chagrin ou de lui ôter une joie.

— Ici, disait-elle, lorsque le soir, après ses devoirs accomplis, elle revenait prendre son peignoir à larges plis, et respirer de toute son âme, comme de tous ses poumons, ici, je possède à peu près tout ce que je posséderai jusqu'à ma mort. Peut-être me verrai-je un jour plus riche, mais jamais je ne me trouverai plus pauvre; il y aura toujours des fleurs, de la musique et une belle page pour récréer les isolés.

Andrée avait obtenu la permission de déjeuner chez elle lorsque bon lui semblait. Cette faveur lui était précieuse. Elle pouvait, de cette façon, demeurer jusqu'à midi dans sa chambre, à moins que la dauphine ne la fît demander pour quelque lecture ou quelque promenade matinale. Ainsi libre, dans les beaux jours, elle partait le matin avec un livre et traversait seule les grands bois qui vont de Trianon à Versailles; puis, après deux heures de promenade, de méditation et de rêverie, elle rentrait pour déjeuner, n'ayant aperçu souvent ni un seigneur, ni un laquais, ni un homme, ni une livrée.

La chaleur commençait-elle à filtrer sous les épais ombrages, Andrée avait sa petite chambre si fraîche, avec un double air de la fenêtre et de la porte du corridor. Un petit sofa recouvert d'étoffe d'indienne, quatre chaises pareilles, son chaste lit à ciel rond, d'où tombaient des rideaux de la même étoffe que le meuble, deux vases de Chine sur la cheminée, une table carrée à pieds de cuivre : voilà en quoi se composait ce petit univers, aux confins duquel Andrée bornait toutes ses espérances, limitait tous ses désirs.

Nous disions donc que la jeune fille était assise dans sa chambre, et s'occupait d'écrire à son père, lorsqu'un petit coup, discrètement frappé à la porte du corridor, éveilla son attention.

Elle leva la tête en voyant la porte s'ouvrir, et poussa un léger cri d'étonnement, lorsque le visage radieux de Nicole apparut sortant de la petite antichambre.

XXI

COMMENT LA JOIE DES UNS FAIT LE DÉSESPOIR DES AUTRES

— Bonjour, Mademoiselle; c'est moi, dit Nicole avec une joyeuse révérence, qui cependant, d'après la connaissance que la jeune fille avait du caractère de sa maîtresse, n'était pas exempte d'inquiétude. — Vous! et par quel hasard? répliqua Andrée en déposant sa plume pour mieux suivre la conversation qui s'engageait ainsi. — Mademoiselle m'oubliait; moi, je suis venue. —Mais, si je vous oubliais, Mademoiselle, c'est que j'avais mes raisons pour cela. Qui vous a permis de venir? — Monsieur le baron, sans doute, Mademoiselle, dit Nicole en rapprochant d'un air assez mécontent les deux beaux sourcils noirs qu'elle devait à la générosité de monsieur Rafté. — Mon père a besoin de vous à Paris, et moi je n'ai aucun besoin de vous ici... Vous pouvez donc retourner, mon enfant. — Oh! mais, dit Nicole, Mademoiselle n'a guère d'attache... Je croyais avoir plu bien davantage à Mademoiselle... Aimez donc, ajouta philosophiquement Nicole, pour qu'on vous le rende de la sorte!

Et ses beaux yeux firent tous leurs efforts pour attirer une larme à leurs paupières.

Il y avait assez de cœur et de sensibilité dans le reproche pour exciter la compassion d'Andrée.

— Mon enfant, dit-elle, ici, l'on me sert, et je ne puis me permettre de surcharger la maison de madame la dauphine d'une bouche de plus. — Bon! comme si cette bouche était bien grande! dit Nicole avec un charmant sourire. — Il n'importe, Nicole, ta présence ici est impossible. — A cause de cette ressemblance? dit la jeune fille. Vous n'avez donc pas regardé ma figure, Mademoiselle? — En effet, tu me parais changée. — Je le crois bien; un beau seigneur, celui qui a fait donner un grade à monsieur Philippe, est venu chez nous hier, et, comme il a vu monsieur le baron triste de vous laisser ici sans femme de chambre, il lui a conté que rien n'était plus facile que de me changer du blanc au noir. Il m'a emmenée, m'a fait coiffer comme vous voyez; et me voici.

Andrée sourit.

— Tu m'aimes donc bien, dit-elle, que tu veux à tout prix t'enfermer à Trianon, où je suis presque prisonnière?

Nicole jeta un rapide, mais intelligent regard autour d'elle.

— Cette chambre n'est pas gaie, dit-elle; mais vous n'y restez pas toujours? — Moi, sans doute, répliqua Andrée; mais toi? — Eh bien! moi? — Toi qui n'iras pas dans le salon, près de madame la dauphine; toi qui n'auras ni le jeu, ni la promenade, ni le cercle; toi qui resteras toujours ici, tu risques de mourir d'ennui. — Oh! dit Nicole, il y a bien quelque petite fenêtre, on pourra bien voir un coin de ce monde, ne fût-ce que par l'embrasure d'une porte. Si l'on voit, on peut être vue... Voilà tout ce qu'il me faut; ne vous inquiétez pas de moi. — Je le répète, Nicole, non, je ne puis te recevoir sans un ordre exprès. — De qui? — De mon père. — C'est votre dernier mot? — Oui, c'est mon dernier mot.

Nicole tira de sa gorgerette la lettre du baron de Taverney.

— Alors, dit-elle, puisque mes prières et mon dévouement ne font pas d'effet, voyons si la recommandation que voici aura plus de pouvoir.

Andrée lut la lettre, qui était ainsi conçue :

« Je sais, et l'on remarque, ma chère Andrée, que vous ne tenez pas
« à Trianon l'état que votre rang vous commande impérieusement d'a-
« voir; il vous faudrait deux femmes et un valet de pied, comme il me
« faudrait à moi vingt bonnes mille livres de revenu; cependant, comme
« je me contente de mille livres, imitez-moi et prenez Nicole, qui vaut
« à elle seule tout le domestique qui vous serait nécessaire.

« Nicole est agile, intelligente et dévouée; elle prendra vite le ton et
« les manières de la localité; vous aurez le soin, non de stimuler, mais
« d'enchaîner sa bonne volonté. Gardez-la donc, et ne croyez pas que
« je fasse un sacrifice. Au cas où vous le croiriez, souvenez-vous que Sa
« Majesté, qui a eu la bonté de penser à nous en vous voyant, a remar-
« qué, ceci m'est confié par un bon ami, que vous manquez de toilette
« et de représentation. Songez à cela, c'est d'une haute importance.

« Votre affectionné père. »

Cette lettre jeta Andrée dans une perplexité douloureuse.

Ainsi, elle allait être poursuivie jusque dans sa prospérité nouvelle, par une pauvreté que seule elle ne sentait pas être un défaut, lorsque tout la lui reprochait comme une tache.

Elle fut sur le point de briser sa plume avec colère et de déchirer la lettre commencée, pour répondre au baron quelque belle tirade pleine d'un désintéressement philosophique, que Philippe eût signée des deux mains.

Mais il lui sembla voir le sourire ironique du baron lorsqu'il lirait ce chef-d'œuvre, et aussitôt toute sa résolution s'évanouit. Elle se contenta

donc de répondre à ce factum du baron par un paragraphe annexé aux nouvelles qu'elle lui mandait de Trianon.

« Mon père, ajouta-t-elle, Nicole arrive à l'instant même, et je la « reçois sur votre désir; mais ce que vous m'avez écrit à son sujet m'a « désespérée. Serai-je moins ridicule avec cette petite villageoise pour « femme de chambre, que je ne l'étais seule au milieu de ces opulents « de la cour? Nicole sera malheureuse de me voir humiliée, elle m'en « saura mauvais gré, car les valets sont fiers ou humbles pour eux, du « luxe ou de la simplicité de leurs maîtres. Quant à la remarque de Sa « Majesté, mon père, permettez-moi de vous dire que le roi a tant d'es- « prit, qu'il ne peut m'en vouloir de mon impuissance à faire la grande « dame, et que Sa Majesté, en outre, a trop de cœur pour avoir remar- « qué ou critiqué ma misère, au lieu de la changer en une aisance que « votre nom et vos services légitimeraient aux yeux de tous. »

Telle fut la réponse de la jeune fille, et il faut avouer que cette candide innocence, que cette noble fierté avaient bien facilement raison contre l'astuce et la corruption de ses tentateurs.

Andrée ne parla plus de Nicole. Elle la garda, en sorte que celle-ci, enthousiasmée et joyeuse, elle savait bien pourquoi, dressa, séance tenante, un petit lit dans le cabinet de droite, donnant sur l'antichambre, et se fit toute petite, tout aérienne, tout exquise, pour ne gêner en rien sa maîtresse par sa présence dans ce réduit si modeste; on eût dit qu'elle voulait imiter la feuille de rose que les savants de Perse avaient laissée tomber sur le vase plein d'eau, pour montrer qu'on y pouvait ajouter quelque chose, sans faire déborder le contenu.

Andrée partit pour Trianon vers une heure. Jamais elle n'avait été plus vite et plus gracieusement parée. Nicole s'était surpassée : complaisances, attentions et intentions, rien n'avait manqué à son service.

Lorsque mademoiselle de Taverney fut partie, Nicole se sentit maîtresse de la place et en fit la revue exacte. Tout passa par son examen, depuis les lettres jusqu'aux derniers colifichets de toilette, depuis la cheminée jusqu'aux plus secrets recoins dès cabinets.

Et puis on regarda par la fenêtre pour prendre l'air du voisinage.

En bas, une vaste cour, où les palfreniers pansaient et étrillaient les chevaux de luxe de madame la dauphine. Des palfreniers, fi donc! Nicole détourna la tête.

A droite, une rangée de fenêtres sur le rang de la fenêtre d'Andrée. Quelques têtes y apparurent, têtes de femme de chambre et de frotteurs. Nicole passa dédaigneusement à un autre examen.

En face, des maîtres de musique faisaient répéter, dans une vaste

chambre, des choristes et des instrumentistes pour la messe de saint Louis.

Nicole s'amusa, tout en époussetant, à chantonner à sa manière, de telle sorte qu'elle donna des distractions aux maîtres et que les choristes chantèrent faux impunément.

Mais ce passe-temps ne pouvait longtemps suffire aux ambitions de mademoiselle Nicole; lorsque maîtres et écoliers se furent suffisamment querellés et trompés, la petite personne passa la revue de l'étage supérieur. Toutes les fenêtres étaient fermées; d'ailleurs c'étaient des mansardes.

Nicole se remit à épousseter; mais, un moment après, une de ces mansardes était ouverte, sans qu'on eût pu voir par quel mécanisme, car personne ne paraissait.

Quelqu'un cependant l'avait ouverte, cette fenêtre; ce quelqu'un avait vu Nicole et ne restait pas à la regarder; c'était un quelqu'un bien impertinent.

Voilà du moins ce que pensa Nicole. Aussi, pour ne pas manquer, elle qui étudiait si consciencieusement, d'étudier un visage d'impertinent, elle s'attacha, au moindre tour qu'elle faisait dans la chambre d'Andrée, à revenir près de la fenêtre donner son coup d'œil à la mansarde, c'est-à-dire à cet œil ouvert qui lui manquait de respect en la privant de son regard, faute de prunelles. Une fois, elle crut remarquer qu'on avait fui lorsqu'elle approchait... cela n'était pas croyable, elle ne le crut pas.

Une autre fois, elle en fut à peu près sûre, ayant vu le dos du fugitif, surpris par un retour plus prompt qu'il ne s'y attendait.

Alors Nicole usa de ruse : elle se cacha derrière le rideau, en laissant la fenêtre toute grande ouverte, afin de ne donner aucun soupçon.

Elle attendit longtemps, mais enfin des cheveux noirs apparurent, puis des mains craintives qui soutenaient en arc-boutant un corps penché avec précaution; enfin la figure se montra distinctement à découvert, Nicole faillit tomber à la renverse et chiffonna tout le rideau.

C'était la figure de monsieur Gilbert, qui regardait là du haut de cette mansarde.

Gilbert, en voyant le rideau trembler, comprit la ruse et ne reparut plus.

Bien mieux, la fenêtre de la mansarde se ferma.

Nul doute, Gilbert avait vu Nicole; il avait été stupéfait. Il avait voulu se convaincre de la présence de cette ennemie, et, se voyant découvert lui-même, il avait fui plein de trouble et de colère.

Voilà du moins comment Nicole interpréta la scène, et elle avait bien raison; c'était bien ainsi qu'il convenait de l'interpréter.



TYP. J. CLAYE

NICOLE

10

En effet, Gilbert eût mieux aimé voir le diable que de voir Nicole; il se forgea mille terreurs de l'arrivée de cette surveillante. Il avait contre elle un vieux levain de jalousie; elle savait son secret du jardin de la rue Coq-Héron.

Gilbert s'enfuit avec trouble, non pas seulement avec trouble, mais avec colère, mais en se mordant les doigts de rage.

— Que m'importe à présent, se disait-il, ma sotte découverte dont j'étais si fier!... Que Nicole ait eu là-bas un amant, le mal est fait, et on ne la renverra pas pour cela ici; tandis qu'elle, si elle dit ce que j'ai fait rue Coq-Héron, peut me faire chasser de Trianon... Ce n'est pas moi qui tiens Nicole, c'est Nicole qui me tient. Oh! rage!

Et tout l'amour-propre de Gilbert servant de stimulant à sa haine, fit bouillonner son sang avec une violence inouïe.

Il lui sembla qu'en entrant dans cette chambre, Nicole venait d'en faire envoler avec un diabolique sourire tous les heureux songes que Gilbert, de sa mansarde, y envoyait chaque jour avec ses vœux, avec son ardent amour et avec ses fleurs. Gilbert avait trop à penser pour s'être occupé jusque-là de Nicole, ou bien avait-il éloigné cette pensée par la terreur qu'elle lui inspirait? voilà ce que nous ne déciderons pas. Mais, ce que nous pouvons affirmer avec certitude, c'est que la vue de Nicole fut pour lui une surprise essentiellement désagréable.

Il sentait bien que la guerre se déclarerait tôt ou tard entre Nicole et lui; mais, comme Gilbert était un homme prudent et politique, il ne voulait pas que cette guerre commençât avant qu'il ne fût en mesure de la faire énergique et bonne.

Il résolut donc de contrefaire le mort jusqu'à ce que le hasard lui eût donné une occasion favorable de ressusciter, ou jusqu'à ce que Nicole, par faiblesse ou par besoin, risquât à son endroit une démarche qui lui fît perdre de ses avantages.

C'est pourquoi, tout yeux, tout oreilles pour Andrée, mais circonspect, mais vigilant sans rêve, il continua de se tenir au courant des affaires intérieures de la première chambre du corridor, sans qu'une seule fois Nicole eût pu le rencontrer dans les jardins.

Malheureusement pour Nicole, elle n'était pas irréprochable, et l'eût-elle été pour le présent, il y avait toujours dans son passé quelque pierre d'achoppement sur laquelle on pouvait la faire chanceler.

C'est ce qui arriva au bout de huit jours. Gilbert, en guettant le soir, en guettant la nuit, finit par entrevoir, à travers les grilles, un plumet qui ne lui était pas inconnu. Ce plumet causait à Nicole des distractions incessantes, car c'était celui de monsieur Beausire, qui, suivant la cour, avait émigré de Paris à Trianon.

Longtemps Nicole fit la cruelle, longtemps elle laissa monsieur Beausire grelotter au froid ou fondre au soleil, et cette vertu désespérait Gilbert; mais un beau soir, monsieur Beausire ayant dépassé sans doute les limites de l'éloquence mimique et trouvé la persuasion, Nicole profita du moment où Andrée dînait dans le pavillon avec madame de Noailles, pour rejoindre monsieur Beausire, qui aidait son ami le surveillant des écuries à dresser un petit cheval d'Irlande.

De la cour on passa au jardin, et du jardin à l'avenue ombreuse qui conduit à Versailles.

Gilbert suivit le couple amoureux avec la joie féroce d'un tigre qui évente une piste. Il compta leurs pas, leurs soupirs, apprit par cœur ce qu'il entendit de leurs paroles, et il faut croire qu'il fut heureux du résultat, car, le lendemain, affranchi de toute gêne, il se montra chantonnant et délibéré à sa mansarde, sans plus redouter d'être vu de Nicole, mais, au contraire, ayant l'air de braver son regard.

Celle-ci reprisait une mitaine de soie brodée à sa maîtresse; au bruit de la chanson, elle leva la tête et vit Gilbert.

Sa première manifestation fut une certaine moue dédaigneuse qui tournait à l'aigre et sentait son hostilité d'une lieue... Mais Gilbert soutint ce regard et cette moue avec un si singulier sourire, il mit tant de provocation dans son maintien et dans sa façon de chanter, que Nicole baissa la tête et rougit.

— Elle a compris, se dit Gilbert; c'est tout ce que je demandais.

Depuis, il recommença le même manége, et ce fut Nicole qui trembla; elle en vint au point de désirer une entrevue avec Gilbert, pour se soulager le cœur de ce poids qu'avaient lancé les regards ironiques du jardinier.

Gilbert remarqua qu'on le recherchait. Il ne pouvait se méprendre aux petites toux sèches qui résonnaient près de la fenêtre, lorsque Nicole le savait dans sa mansarde; aux allées et venues de la jeune fille dans le corridor, lorsqu'elle pouvait supposer qu'il allait descendre ou monter.

Un moment il fut bien heureux de ce triomphe, qu'il attribuait tout entier à sa force de caractère et à son esprit de conduite. Nicole le guetta si bien qu'elle le vit une fois monter son escalier : elle l'appela, il ne répondit pas.

La jeune fille poussa plus loin sa curiosité ou sa crainte; elle ôta un soir ses jolies mules à talons, héritage d'Andrée, et se hasarda, tremblante et rapide, dans l'appentis au fond duquel on voyait la porte de Gilbert.

Il faisait encore assez jour pour que ce dernier, prévenu de l'approche de la jeune fille, pût voir Nicole distinctement à travers les jointures ou plutôt les disjonctions des planches.

Elle vint heurter à sa porte, sachant bien qu'il était dans sa chambre.

Gilbert ne répondit pas.

C'était pourtant pour lui une dangereuse tentation. Il pouvait humilier à son aise celle qui revenait ainsi demander son pardon. Il était seul, ardent et frissonnant chaque nuit au souvenir de Taverney, l'œil collé à la porte, dévorant la beauté fascinatrice de cette voluptueuse fille; surexcité par la sensation préliminaire de son amour-propre, il levait déjà la main pour tirer le verrou, qu'avec sa prévoyance et sa circonspection habituelles il avait poussé pour n'être pas surpris.

— Non, se dit-il, non; il n'y a que calcul chez elle; c'est par crainte et par intérêt qu'elle vient me solliciter. Donc, elle y gagnerait quelque chose; qui sait, moi, ce que j'y perdrais?

Et, sur ce raisonnement, il laissa retomber sa main à son côté. Nicole, après avoir frappé deux ou trois fois à la porte, s'éloigna en fronçant le sourcil.

Gilbert conserva donc tous ses avantages; Nicole alors redoubla de ruse pour ne pas perdre entièrement les siens. Enfin, tant de projets et de contremines se réduisirent à ces mots que les deux parties belligérantes échangèrent un soir à la porte de la chapelle, où le hasard les avait mises en présence :

— Tiens! bonsoir, monsieur Gilbert; vous êtes donc ici? — Eh! bonsoir, mademoiselle Nicole; vous voilà donc à Trianon? — Comme vous voyez, femme de chambre de Mademoiselle. — Et moi aide-jardinier.

Là-dessus, Nicole fit une belle révérence à Gilbert, qui la salua en homme de cour; et ils se séparèrent.

Gilbert remontait chez lui, il feignit de continuer sa route.

Nicole sortait de chez elle, elle poursuivit son chemin; seulement Gilbert redescendit à pas de loup et suivit Nicole, comptant bien qu'elle allait retrouver monsieur Beausire.

Il y avait en effet sous les ombrages de l'allée un homme qui attendait; Nicole s'en approcha; il faisait trop sombre déjà pour que Gilbert reconnût monsieur Beausire, et l'absence du plumet l'intrigua tellement, qu'il laissa revenir Nicole au logis et suivit l'homme au rendez-vous jusqu'à la grille de Trianon.

Ce n'était pas monsieur Beausire, mais un homme d'un certain âge, ou plutôt d'un âge certain, tournure de grand seigneur et démarche fringante, malgré la vieillesse; en s'approchant, Gilbert qui passa presque sous le nez de ce personnage avec une impudente audace, reconnut monsieur de Richelieu.

— Peste! dit-il, après l'exempt le maréchal de France; mademoiselle Nicole monte en grade.

XXII

LES PARLEMENTS

Tandis que toutes ces intrigues subalternes, couvées et écloses sous les tilleuls et dans les fleurs de Trianon, composaient une existence animée aux cirons de ce petit monde, les grandes intrigues de la ville, tempêtes menaçantes, ouvraient leurs vastes ailes au-dessus du palais de Thémis, comme l'écrivait mythologiquement monsieur Jean Dubarry à sa sœur.

Les parlements, reste dégénéré de l'ancienne opposition française, avaient repris haleine sous la main capricieuse de Louis XV; mais depuis que leur protecteur, monsieur de Choiseul, était tombé, ils sentaient le danger s'approcher d'eux et s'apprêtaient à le conjurer par des mesures aussi énergiques que la circonstance le permettait.

Toute grande commotion générale s'embrase pour une question personnelle, comme les grandes batailles de corps armés débutent par les engagements des tirailleurs isolés.

Depuis que monsieur de La Chalotais, prenant au corps monsieur d'Aiguillon, avait personnifié la lutte du tiers contre la féodalité, l'esprit public s'en tenait là et ne souffrait pas que la question fût déplacée.

Or, le roi, que le parlement de Bretagne et de la France entière avait noyé sous un déluge de représentations plus ou moins soumises et filiales, le roi venait, grâce à madame Dubarry, de donner raison contre le tiers parti à la féodalité, en nommant monsieur d'Aiguillon au commandement de ses chevau-légers.

Monsieur Jean Dubarry l'avait formulé avec exactitude : c'était un rude soufflet sur la joue des amés et féaux conseillers tenant cour de parlement.

Comment ce soufflet serait-il accepté ? telle était la question que la cour et la ville se posaient chaque matin au lever du soleil.

Les gens du parlement sont d'habiles gens, et là où beaucoup d'autres sont embarrassés, ils voient clair.

Ils commencèrent par bien s'entendre entre eux sur l'application et le résultat du soufflet, après quoi ils prirent la détermination suivante, lorsqu'il fut bien arrêté que le soufflet avait été donné et reçu.

La cour du parlement délibérera sur la conduite de l'ex-gouverneur de Bretagne, et donnera son avis.

Mais le roi para le coup en intimant aux pairs et aux princes la défense de se rendre au palais pour assister à quelque délibération que ce fût, touchant monsieur d'Aiguillon; ceux-ci obéirent à la lettre.

Alors le parlement, résolu de faire sa besogne lui-même, rendit un arrêt dans lequel, déclarant que le duc d'Aiguillon était gravement inculpé et prévenu de soupçon, même de faits qui entachaient son honneur, ce pair était suspendu des fonctions de la pairie jusqu'à ce que, par un jugement rendu en la cour des pairs dans les formes et avec les solennités prescrites par les lois et ordonnances du royaume, *que rien ne peut suppléer*, il se fût pleinement purgé des accusations et soupçons entachant son honneur.

Mais ce n'était rien qu'un pareil arrêt rendu en cour de parlement, devant les intéressés, et inscrit aux registres; il fallait la publicité, la notoriété publique; il fallait ce scandale que jamais chanson ne craint de soulever en France, ce qui rend la chanson souveraine dominatrice des événements et des hommes. Il fallait élever cet arrêt du parlement à la puissance de la chanson.

Paris ne demandait pas mieux que de s'intéresser au scandale; peu disposé pour la cour, peu pour le parlement, ce Paris en ébullition perpétuelle, attendait quelque bon sujet de rire comme transition à tous ces sujets de larme qu'on lui fournissait depuis cent ans.

L'arrêt donc étant bien et dûment rendu, le parlement nomma des commissaires pour le faire imprimer sous leurs yeux. On tira cet arrêt à dix mille exemplaires, dont la distribution fut organisée en un moment.

Après quoi, comme il était dans les formes que le principal intéressé fût informé de ce que la cour avait fait de lui, ces mêmes commissaires se transportèrent à l'hôtel de monsieur le duc d'Aiguillon, qui venait de descendre à Paris pour un rendez-vous impérieux.

Ce rendez-vous n'était autre chose qu'une explication nette et franche devenue nécessaire entre le duc et son oncle le maréchal.

Grâce à Rafté, tout Versailles avait su en une heure la noble résistance du vieux duc aux ordres du roi, touchant le portefeuille de monsieur de Choiseul. Grâce à Versailles, tout Paris et toute la France avaient appris la même nouvelle; en sorte que monsieur de Richelieu se trouvait depuis quelque temps hissé sur le pavois de la popularité, d'où il faisait des grimaces politiques à madame Dubarry et à son cher neveu lui-même.

La position n'était pas bonne pour monsieur d'Aiguillon, déjà fort impopulaire. Le maréchal, si haï du peuple, mais redouté, parce qu'il était l'expression vivante de la noblesse, si respectée et si respectable sous

Louis XV; le maréchal, si versatile, qu'après avoir choisi un parti on le voyait tirer dessus sans ménagement, lorsque la circonstance le permettait, ou qu'un bon mot en pouvait résulter; Richelieu, disons-nous, était un fâcheux ennemi à conserver; d'autant mieux que le pire côté de son inimitié était toujours celui qu'il réservait pour faire ce qu'il appelait des surprises.

Le duc d'Aiguillon avait, depuis son entrevue avec madame Dubarry, deux défauts à la cuirasse. Devinant tout ce que Richelieu cachait de rancune et d'appétits de vengeance sous l'apparente égalité de son humeur, il fit ce qu'on doit faire en cas de tempête : il creva la trombe à coups de canon, bien assuré que le péril serait moindre si on s'y jetait courageusement.

Il se mit donc à rechercher partout son oncle pour avoir avec lui un entretien sérieux; mais rien n'était si difficile depuis que le maréchal avait éventé son désir.

Marches et contres-marches commencèrent; du plus loin que le maréchal voyait son neveu, il lui décochait un sourire et s'entourait immédiatement de gens qui rendaient toute communication impossible; il défiait ainsi l'ennemi, comme dans un fort impénétrable.

Le duc d'Aiguillon creva la trombe.

Il se présenta purement et simplement chez son oncle à Versailles.

Mais Rafté, en faction à sa petite fenêtre de l'hôtel donnant sur la cour, reconnut les livrées du duc et prévint son maître.

Le duc entra jusque dans la chambre à coucher du maréchal; il y trouva Rafté, lequel, avec un sourire tout gros de confidences, commit l'indiscrétion de raconter à ce neveu que son oncle avait passé la nuit hors de l'hôtel.

Monsieur d'Aiguillon se pinça les lèvres et fit bonne retraite.

Rentré chez lui, il écrivit au maréchal pour lui demander audience.

Le maréchal ne pouvait reculer devant une réponse. Il ne pouvait, s'il répondait, refuser l'audience, et, s'il accordait l'audience, comment refuser une bonne explication? Monsieur d'Aiguillon ressemblait trop à ces spadassins polis et charmants qui cachent leurs mauvais desseins sous une gracieuseté adorable, amènent leur homme avec des révérences sur le terrain, et là l'égorgent sans miséricorde.

Le maréchal n'avait pas assez d'amour-propre pour se faire une illusion, il savait toute la force de son neveu. Une fois en face de lui, cet antagoniste lui arracherait soit un pardon, soit une concession. Or, Richelieu ne pardonnerait jamais, et des concessions à un ennemi sont toujours une faute mortelle en politique.

Il feignit donc, au reçu de la lettre de monsieur d'Aiguillon, d'avoir quitté Paris pour plusieurs jours.

Rafté, qu'il consulta sur ce point, lui donna l'avis suivant :

— Nous sommes en chemin de ruiner monsieur d'Aiguillon. Nos amis des parlements font la besogne. Si monsieur d'Aiguillon, qui s'en doute, peut avant l'explosion mettre la main sur vous, il vous arrachera une promesse de le servir en cas de malheur, car votre ressentiment est de ceux que vous ne pouvez hautement faire passer avant un intérêt de famille ; si vous refusez, au contraire, monsieur d'Aiguillon s'en va en vous nommant son ennemi, en vous attribuant le mal, et il s'en va soulagé, comme on l'est toujours, chaque fois qu'on a trouvé la cause du mal, bien que le mal ne soit pas guéri. — C'est parfaitement juste, répliqua Richelieu ; mais je ne puis me céler éternellement. Combien de jours avant l'explosion ? — Six jours, Monsieur. — C'est sûr ?

Rafté tira de sa poche une lettre d'un conseiller au parlement ; cette lettre contenait seulement les deux lignes que voici :

« Il a été décidé que l'arrêt serait rendu. Il le sera jeudi, dernier délai fixé par la compagnie. »

— Alors, rien de plus simple, répliqua le maréchal, renvoie au duc sa lettre avec un billet de ta main.

« Monsieur le duc,

« Vous aurez appris le départ de monsieur le maréchal pour ***. Ce « changement d'air a été jugé indispensable par le médecin de monsieur « le maréchal, qu'il trouve un peu fatigué. Si, comme je le crois d'après « ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire l'autre jour, vous désirez « de parler à monsieur le maréchal, je puis vous certifier que jeudi au « soir, monsieur le duc couchera, revenant de ***, en son hôtel à Paris, « vous l'y trouverez donc sans faute. »

— Et maintenant, ajouta le maréchal, cache-moi quelque part jusqu'à jeudi.

Rafté suivit ponctuellement ces instructions. Le billet fut écrit et envoyé, la cachette fut trouvée. Seulement, monsieur le duc de Richelieu, qui s'ennuyait fort, sortit un soir pour aller à Trianon parler à Nicole. Il ne risquait rien, ou croyait ne rien risquer, sachant monsieur le duc d'Aiguillon au pavillon de Luciennes.

Il résulta de cette manœuvre que si monsieur d'Aiguillon se douta de quelque chose, il ne put, du moins, prévenir le coup dont il était menacé, faute de rencontrer l'épée de son ennemi.

Le délai de jeudi le satisfit ; il partit ce jour-là de Versailles avec l'espoir de rencontrer enfin et combattre cet antagoniste impalpable.

C'était, nous l'avons dit, le jour où le parlement venait de rendre son arrêt.

Une fermentation sourde encore, mais parfaitement intelligible pour le Parisien, qui connaît si bien le niveau de ses ondes, régnait dans les grandes rues que traversa le carrosse de monsieur d'Aiguillon.

On ne fit pas attention à lui, car il avait eu la précaution de voyager dans une voiture sans armes, avec deux grisons, comme s'il allait en bonne fortune.

Il vit bien çà et là des gens affairés qui se montraient un papier, le lisaient avec force gesticulations et tourbillonnaient en groupes comme des fourmis autour d'une parcelle de sucre tombée à terre; mais c'était le temps des agitations inoffensives : le peuple se groupait ainsi pour une taxe sur les blés, pour un article de gazette de Hollande, pour un quatrain de Voltaire ou pour une chanson contre la Dubarry ou monsieur de Maupeou.

Monsieur d'Aiguillon toucha droit à l'hôtel de monsieur de Richelieu. Il n'y trouva que Rafté.

— Monsieur le maréchal, répondit celui-ci, était attendu d'un instant à l'autre; quelque retard de poste le retenait aux barrières.

Monsieur d'Aiguillon proposa d'attendre, tout en manifestant quelque mauvaise humeur à Rafté, car il prenait l'excuse pour une nouvelle défaite.

Ce fut bien pis lorsque Rafté lui répondit : que le maréchal serait au désespoir, quand il rentrerait, qu'on eût fait attendre monsieur d'Aiguillon; que, d'ailleurs, il ne devait pas coucher à Paris, ainsi qu'il avait été convenu d'abord; que, sans doute, il ne reviendrait pas seul de la campagne, et traverserait seulement Paris en prenant les nouvelles à son hôtel; que, par conséquent, monsieur d'Aiguillon ferait bien de retourner chez lui-même, où le maréchal monterait en passant.

— Écoutez, Rafté, dit d'Aiguillon qui s'était fort assombri durant cette réplique toute obscure, vous êtes la conscience de mon oncle : répondez-moi en honnête homme. On me joue, n'est-ce pas, et monsieur le maréchal ne veut pas me voir. Ne m'interrompez pas, Rafté, vous avez été pour moi souvent un bon conseil, et j'ai pu être pour vous, ce que je serai encore, un bon ami; faut-il que je retourne à Versailles? — Monsieur le duc, sur l'honneur, vous recevrez chez vous, avant une heure d'ici, la visite de monsieur le maréchal. — Mais alors, autant que je l'attende ici, puisqu'il y viendra. — J'ai eu l'honneur de vous dire qu'il n'y viendrait peut-être pas seul. — Je comprends... et j'ai votre parole, Rafté.

A ces mots, le duc sortit tout rêveur, mais d'un air aussi noble et aussi gracieux que l'était peu la figure du maréchal lorsqu'il sortit d'un cabinet vitré, après le départ de son neveu.

Le maréchal souriait comme un de ces laids démons que Callot a semés dans ses Tentations.

— Il ne se doute de rien, Rafté? dit-il. — De rien, Monsieur. — Quelle heure est-il? — L'heure ne fait rien à la chose, Monseigneur; il faut attendre que notre petit procureur du Châtelet soit venu m'avertir. Les commissaires sont encore chez l'imprimeur.

Rafté n'avait point achevé quand un valet de pied fit entrer par une porte secrète un personnage assez crasseux, assez laid, assez noir, une de ces plumes vivantes pour lesquelles monsieur Dubarry professait une si violente antipathie.

Rafté poussa le maréchal dans le cabinet, et s'avança souriant à la rencontre de cet homme.

— Ah! c'est vous, maître Flageot! dit-il; enchanté de votre visite. — Votre serviteur, monsieur de Rafté; eh bien! l'affaire est faite. — C'est imprimé? — Et tiré à cinq mille. Les premières épreuves courent déjà la ville, les autres sèchent. — Quel malheur, cher monsieur Flageot! quel désespoir pour la famille de monsieur le maréchal! .

Monsieur Flageot, pour se dispenser de répondre, c'est-à-dire de mentir, tira une large boîte d'argent, où il puisa lentement une prise de tabac d'Espagne.

— Et ensuite que fait-on? continua Rafté. — La forme, cher monsieur de Rafté. Messieurs les commissaires, sûrs du tirage et de la distribution, monteront immédiatement dans le carrosse, qui les attend à la porte de l'imprimerie, et s'en iront signifier l'arrêt à monsieur le duc d'Aiguillon, qui justement, voyez le bonheur, c'est-à-dire le malheur, monsieur Rafté, se trouve en son hôtel à Paris, où l'on va pouvoir parler à sa personne.

Rafté fit un brusque mouvement pour atteindre sur un meuble un énorme sac de procédure qu'il remit à maître Flageot en lui disant :

— Voici les pièces dont je vous ai parlé, Monsieur; monseigneur le maréchal a la plus grande confiance en vos lumières et vous abandonne cette affaire, qui doit être avantageuse pour vous. Merci de vos bons offices dans le déplorable conflit de monsieur d'Aiguillon avec le tout-puissant parlement de Paris, merci de vos bons avis.

Et il poussa doucement, mais avec une certaine hâte vers la porte de l'antichambre, maître Flageot, ravi du poids de son dossier.

Aussitôt, délivrant le maréchal de sa prison :

— Allons, Monsieur, dit-il, en voiture! Vous n'avez pas de temps à perdre, si vous voulez assister à la représentation. Tâchez que vos chevaux marchent plus vite que ceux de messieurs les commissaires.

XXIII

OU IL EST DÉMONTRÉ QUE LE CHEMIN DU MINISTÈRE N'EST PAS SEMÉ DE ROSES

Les chevaux de monsieur de Richelieu marchaient plus vite que ceux de messieurs les commissaires, puisque le maréchal entra le premier dans la cour de l'hôtel d'Aiguillon.

Le duc n'attendait plus son oncle, et se préparait à repartir pour Luciennes, afin d'annoncer à madame Dubarry que l'ennemi s'était démasqué; mais l'huissier, annonçant le maréchal, réveilla du fond de sa torpeur cet esprit découragé.

Le duc courut au-devant de son oncle, et lui prit les mains avec une affectation de tendresse mesurée à la peur qu'il avait eue.

Le maréchal s'abandonna comme le duc : le tableau fut touchant. On voyait cependant monsieur d'Aiguillon hâter le moment des explications, tandis que le maréchal le reculait de son mieux en regardant, soit un tableau, soit un bronze, soit une tapisserie, et en se plaignant d'une fatigue mortelle.

Le duc coupa la retraite à son oncle, l'enferma dans un fauteuil comme monsieur de Villars avait enfermé le prince Eugène dans Marchiennes, et, pour attaque :

— Mon oncle, lui dit-il, est-il vrai que vous, l'homme le plus spirituel de France, vous m'ayez jugé assez mal pour croire que je ne ferais pas de l'égoïsme à nous deux?

Il n'y avait plus à reculer. Richelieu prit son parti.

— Que me dis-tu là, répliqua-t-il, et en quoi vois-tu que je t'aie bien ou mal jugé, mon cher? — Mon oncle, vous me boudez. — Moi! à quel propos? — Oh! pas de ces faux-fuyants, monsieur le maréchal; vous m'évitez lorsque j'ai besoin de vous, c'est tout dire. — D'honneur! je ne comprends pas. — Je vais vous expliquer alors. Le roi n'a pas voulu vous nommer ministre, et, comme j'ai accepté, moi, les chevau-légers, vous supposez que je vous ai abandonné, trahi. Cette chère comtesse qui vous porte dans son cœur...

Ici Richelieu prêta l'oreille, mais ce ne fut pas seulement aux paroles de son neveu.

— Tu me dis qu'elle me porte dans son cœur, cette chère comtesse?

ajouta-t-il.—Et je le prouverai.—Mais, mon cher, je ne le conteste pas... Je te fais venir pour pousser avec moi à la roue. Tu es plus jeune, par conséquent plus fort; tu réussis, j'échoue; c'est dans l'ordre, et par ma foi je ne devine pas pourquoi tu prends tous ces scrupules; si tu as agi dans mes intérêts, tu es cent fois approuvé; si tu as agi contre moi, eh bien! je te rendrai ta gourmade... Cela mérite-t-il qu'on s'explique? — Mon oncle, en vérité... — Tu es un enfant, duc. Ta position est magnifique : pair de France, duc, commandant les chevau-légers, ministre dans six semaines, tu dois être au-dessus de toute futile mesquinerie; le succès absout, mon cher enfant. Suppose... j'aime les apologues, moi... suppose que nous soyons les deux mulets de la fable... Mais, qu'est-ce que j'entends par là? — Rien, mon oncle, continuez. — Si fait, j'entends un carrosse dans la cour. — Mon oncle, ne vous interrompez pas, je vous prie; votre conversation m'intéresse par-dessus toute chose; moi aussi, j'aime les apologues. — Eh bien! mon cher, je voulais te dire que jamais, dans la prospérité, tu ne trouveras en face le reproche et n'auras à craindre le dépit des envieux; mais, si tu cloches, si tu buttes... ah! diable, prends garde, c'est à ce moment que le loup attaque; mais, vois-tu, je te disais bien, il y a du bruit dans ton antichambre, on vient sans doute t'apporter le portefeuille... La petite comtesse aura travaillé pour toi dans l'alcôve.

L'huissier entra.

— Messieurs les commissaires du parlement, dit-il avec inquiétude. — Tiens! fit Richelieu. — Des commissaires du parlement ici?... Que me veut-on? répondit le duc, peu rassuré par le sourire de son oncle. — De par le roi! articula une voix sonore au bout de l'antichambre. — Oh! oh! s'écria Richelieu.

Monsieur d'Aiguillon se leva tout pâle, et vint au seuil du salon introduire lui-même les deux commissaires, derrière lesquels apparaissaient deux huissiers impassibles, puis, à distance, une légion de valets épouvantés.

— Que me veut-on? demanda le duc d'une voix émue. — C'est à monsieur le duc d'Aiguillon que nous avons l'honneur de parler? dit l'un des commissaires. — Je suis le duc d'Aiguillon, oui, Messieurs.

Aussitôt le commissaire, saluant profondément, tira de sa ceinture un acte en bonne forme dont il donna lecture à haute et intelligible voix.

C'était l'arrêt circonstancié, détaillé, complet, qui déclarait le duc d'Aiguillon gravement inculpé et prévenu de soupçons, même de faits qui entachaient son honneur, et le suspendait de ses fonctions de pair du royaume.

Le duc entendit cette lecture comme un homme foudroyé entend le

bruit du tonnerre. Il ne remua pas plus qu'une statue sur son piédestal, et n'avança pas même la main pour prendre la copie de l'arrêt que lui offrait le commissaire du parlement.

Ce fut le maréchal qui, debout aussi, mais alerte et ingambe, prit ce papier, le lut et rendit le salut à messieurs les conseillers.

Ceux-ci étaient déjà loin que le duc d'Aiguillon demeurait encore dans la même stupeur.

— Voilà un rude coup, dit Richelieu; tu n'es plus pair de France, c'est humiliant.

Le duc se retourna vers son oncle, comme si, à ce moment seulement, il eut reprit la vie et la pensée.

— Tu ne t'y attendais pas? dit Richelieu du même ton. — Et vous, mon oncle? riposta d'Aiguillon. — Comment veux-tu qu'on aille se douter que le parlement frappera si vertement sur le favori du roi et de la favorite... Ces gens-là se feront pulvériser.

Le duc s'assit, la main sur sa joue brûlante.

— C'est que, continua le vieux maréchal, enfonçant le poignard dans la plaie, si le parlement te dégrade de la pairie pour ta nomination au commandement des chevau-légers, il te décrétera de prise de corps et te condamnera au feu le jour où tu seras nommé ministre. Ces gens-là t'exècrent, d'Aiguillon, méfie-toi d'eux.

Le duc soutint cet horrible persifflage avec une constance de héros; son malheur le grandissait, il épurait son âme.

Richelieu crut que cette constance était de l'insensibilité, de l'inintelligence peut-être, et que les piqûres n'avaient pas été assez profondes.

— N'étant plus pair, dit-il, tu seras moins exposé à la haine de ces robins... réfugies-toi dans quelques années d'obscurité. D'ailleurs, vois-tu, l'obscurité, ta sauve-garde, va te venir sans que tu le veuilles; déchu des fonctions de pair, tu arriveras au ministère plus difficilement, cela te tirera d'affaire; tandis que si tu veux lutter, mon ami, eh bien! tu as madame Dubarry pour toi, elle te porte en son cœur, et c'est un solide appui.

Monsieur d'Aiguillon se leva. Il ne rendit pas même au maréchal un regard de courroux pour toutes les souffrances que le vieillard venait de lui faire subir.

— Vous avez raison, mon oncle, répondit-il tranquillement, et votre sagesse perce dans ce dernier avis. Madame la comtesse Dubarry, à laquelle vous avez eu la bonté de me présenter, et à qui vous avez dit de moi tant de bien et avec tant de véhémence que tout le monde en peut témoigner à Luciennes, madame Dubarry me défendra. Grâce à Dieu, elle m'aime, elle est brave, et elle a tout pouvoir sur l'esprit de Sa Ma-

jesté. Merci, mon oncle, de votre conseil, je m'y réfugie comme dans un port de salut. Mes chevaux! Bourguignon, à Luciennes!

Le maréchal resta au milieu d'un sourire ébauché.

Monsieur d'Aiguillon salua respectueusement son oncle et quitta le salon laissant le maréchal fort intrigué, par-dessus tout confus de l'acharnement qu'il avait mis à mordre cette chair noble et vive.

Il y eut quelque consolation pour le vieux maréchal dans la joie folle des Parisiens, lorsque le soir ils lurent les dix mille exemplaires de l'arrêt qu'on s'arrachait dans les rues. Mais il ne put s'empêcher de soupirer quand Rafté lui demanda compte de sa soirée.

Il la lui raconta cependant sans rien taire.

— Le coup est donc paré? dit le secrétaire. — Oui et non, Rafté, mais la blessure n'est pas mortelle, et nous avons à Trianon quelque chose de mieux que je me reproche de n'avoir pas uniquement soigné. Nous avons couru deux lièvres, Rafté... C'est une grande folie... — Pourquoi? si l'on prend le bon, répliqua Rafté. — Eh! mon cher, le bon, souviens-toi de cela, c'est toujours celui qu'on n'a pas pris, et pour celui-là qu'on n'a pas, on donnerait toujours l'autre, c'est-à-dire celui qu'on tient.

Rafté haussa les épaules, et cependant monsieur de Richelieu n'avait pas tort.

— Vous croyez, dit-il, que monsieur d'Aiguillon sortira de là? — Crois-tu que le roi en sorte, nigaud? — Oh! le roi fait un trou partout; mais il ne s'agit pas du roi, que je sache. — Où le roi passera, passera madame Dubarry, qui tient de si près au roi... et par où madame Dubarry aura passé, d'Aiguillon passera aussi, lui qui... Mais tu n'entends rien à la politique, Rafté. — Monseigneur, ce n'est pas l'avis de maître Flageot. — Bon! que dit ce maître Flageot? et qu'est-ce que c'est, d'abord? — C'est un procureur, Monsieur. — Après? — Eh bien! monsieur Flageot prétend que le roi lui-même ne s'en tirera pas. — Oh! oh! qui donc fera l'obstacle au lion. — Ma foi, Monsieur, ce sera le rat!... — Maître Flageot, alors! — Il dit que oui. — Et tu le crois? — Je crois toujours un procureur qui promet de faire du mal. — Nous verrons, Rafté, les moyens de maître Flageot. — C'est ce que je me dis, Monseigneur. — Viens donc souper pour que je me couche... Cela m'a tout retourné de voir que mon pauvre neveu n'était plus pair de France et ne serait pas ministre. On est oncle, Rafté, ou on ne l'est pas.

Monsieur de Richelieu se mit à soupirer, et ensuite il se mit à rire.

— Vous avez pourtant bien ce qu'il faut pour être ministre, lui répliqua Rafté.

XXIV

MONSIEUR D'AIGUILLON PREND SA REVANCHE

Le lendemain du jour où le terrible arrêt du parlement avait empli de bruit Paris et Versailles, lorsque l'attente était grande pour tout le monde de savoir quelle serait la suite de cet arrêt, monsieur le duc de Richelieu, qui s'était transporté à Versailles et avait repris sa vie régulière, vit entrer chez lui Rafté, tenant une lettre à la main. Le secrétaire flairait et pesait cette lettre avec un air d'inquiétude qui se communiqua promptement au maître.

— Qu'est-ce encore, Rafté? demanda le maréchal. — Quelque chose de peu agréable, j'imagine, Monseigneur, et qui est enfermé là-dedans. — Pourquoi imagines-tu cela? — Parce que la lettre est de monsieur le duc d'Aiguillon. — Ah! ah! fit le duc, de mon neveu? — Oui, monsieur le maréchal. Au sortir du conseil du roi, un huissier de la chambre est venu et m'a remis ce pli pour vous; voilà dix minutes que je le tourne et le retourne sans pouvoir m'empêcher d'y voir quelque mauvaise nouvelle.

Le duc étendit la main.

— Donne, dit-il, je suis brave. — Je vous préviens, interrompit Rafté, que l'huissier, en me remettant le papier, a ri jusqu'au fond du gosier. — Diable! voilà qui est inquiétant; donne toujours, répliqua le maréchal. — Et qu'il a ajouté : Monsieur le duc d'Aiguillon recommande que monsieur le maréchal ait ce message sur-le-champ. — Douleur! tu ne me feras pas dire que tu sois un mal, s'écria le vieux maréchal en brisant le cachet d'une main ferme.

Et il lut.

— Eh! eh! vous faites la grimace, dit Rafté les mains derrière le dos, en observateur. — Est-il possible! murmura Richelieu poursuivant sa lecture. — C'est sérieux, à ce qu'il paraît? — Tu as l'air enchanté. — Sans doute, je vois que je ne m'étais pas trompé.

Le maréchal reprit sa lecture.

— Le roi est bon, dit-il au bout d'un instant. — Il nomme monsieur d'Aiguillon ministre? — Mieux que cela. — Oh! oh! quoi donc? — Lis et commente.



IMP. J. CLAYE


VERSAILLES SOUS LOUIS XV

11

Rafté lut à son tour ce billet; il était écrit de la main même du duc d'Aiguillon, et conçu en ces termes :

« Mon cher oncle,

« Votre bon conseil a porté ses fruits : j'ai confié mes chagrins à cette « excellente amie de notre maison, madame la comtesse Dubarry, qui a « bien voulu déposer ma confidence dans le sein de Sa Majesté. Le roi « s'est indigné des violences que me font messieurs du parlement, à moi « qui me suis employé si fidèlement à son service, et, dans son conseil « de ce jour même, Sa Majesté a cassé l'arrêt du parlement, et m'a en- « joint de continuer mes fonctions de pair de France.

« Je vous envoie, mon cher oncle, sachant bien tout le plaisir que « vous fera cette nouvelle, la teneur de la décision que Sa Majesté a « prise en conseil aujourd'hui. Je l'ai fait copier par un secrétaire, et vous « en avez notification avant qui que ce soit au monde.

« Veuillez croire à mon tendre respect, mon cher oncle, et me con- « tinuer vos bonnes grâces et vos bons conseils.

« Signé : DUC D'AIGUILLON. »

— Il se moque de moi par-dessus le marché! s'écria Richelieu. — Ma foi, je crois que oui, Monseigneur. — Le roi! le roi! qui se jette dans le guêpier. — Vous ne vouliez pas le croire hier. — Je n'ai pas dit qu'il ne s'y jetterait pas, monsieur Rafté, j'ai dit qu'il s'en tirerait... Or, tu vois qu'il s'en tire. — Le fait est que le parlement est battu. — Et moi aussi! — Pour le moment, oui. — Pour toujours! hier, je le pressentais, et tu m'as tant consolé, qu'il ne pouvait manquer de m'arriver des désagréments. — Monseigneur, vous vous découragez un peu tôt, ce me semble. — Maître Rafté, vous êtes un niais. Je suis battu et je paierai l'amende. Vous ne comprenez peut-être pas tout ce qu'il y a de désagréable pour moi à être la risée de Luciennes; à l'heure qu'il est, le duc me raille dans les bras de madame Dubarry. Mademoiselle Chon et monsieur Jean Dubarry font des gorges chaudes à mon endroit, le négrillon se bourre de bonbons en me faisant la nique. Corbleu! j'ai bon caractère, mais tout cela me rend furieux. — Furieux, Monseigneur! — J'ai dit le mot, furieux. — Alors il ne fallait pas faire ce que vous avez fait, répliqua philosophiquement Rafté. — Vous m'y avez poussé, monsieur le secrétaire. — Moi? — Oui, vous. — Eh! qu'est-ce que cela me fait que monsieur d'Aiguillon soit ou ne soit pas pair de France, je vous le demande, Monseigneur? Votre neveu ne me fait pas tort, ce me semble. — Monsieur Rafté, vous êtes un impertinent. — Il y a quarante-neuf ans que vous me le dites, Monseigneur. — Et je vous le répéterai encore. — Pas

quarante-neuf ans, voilà ce qui me rassure. — Rafté, si c'est comme cela que vous prenez mes intérêts!... — Les intérêts de vos petites passions, non, monsieur le duc, jamais... Vous faites, tout homme d'esprit que vous êtes, des sottises que je ne pardonnerais pas à un cuistre tel que moi. — Expliquez-vous, monsieur Rafté, et si j'ai tort, je l'avouerai. — Il vous a fallu hier une vengeance, n'est-ce pas? Vous avez voulu voir l'humiliation de votre neveu, vous avez voulu apporter en quelque sorte l'arrêt du parlement et compter les tressaillements et les palpitations de votre victime, comme dit monsieur de Crébillon le fils. Eh bien! monsieur le maréchal, ces spectacles-là se paient gros; ces satisfactions-là coûtent cher... Vous êtes riche, payez, monsieur le maréchal, payez! — Qu'eussiez-vous fait à ma place, vous, monsieur le bel esprit, voyons? — Rien... J'eusse attendu sans donner signe de vie; mais il vous démangeait d'opposer le parlement à la Dubarry, du moment où la Dubarry trouvait monsieur d'Aiguillon plus jeune que vous.

Un grognement du maréchal fut sa réponse.

— Eh bien! poursuivit Rafté, le parlement était assez soufflé par vous pour faire ce qu'il a fait; l'arrêt lancé, vous offriez vos services à votre neveu, qui ne se fût douté de rien. — Cela est bel et bon, et j'admets que j'aie eu tort, mais alors vous deviez m'avertir. — Moi empêcher de faire le mal!... vous me prenez pour un autre, monsieur le maréchal; vous répétez à tout venant que je suis votre créature, que vous m'avez dressé, et vous voudriez que je ne fusse pas ravi de voir se faire une sottise ou arriver un malheur!... Allons donc! — Il arrivera un malheur, alors, monsieur le sorcier? — Certainement. — Lequel? — C'est que vous vous entêterez, et que monsieur d'Aiguillon prendra le joint entre le parlement et madame Dubarry; ce jour-là il sera ministre, et vous, exilé... ou à la Bastille.

Le maréchal renversa de fureur tout le contenu de sa tabatière sur le tapis.

— A la Bastille! dit-il en haussant les épaules : est-ce que Louis XV est Louis XIV? — Non; mais madame Dubarry, doublée de monsieur d'Aiguillon, vaudra madame de Maintenon. Prenez-y garde, et je ne sache pas aujourd'hui de princesse du sang qui vous y aille porter des bonbons et la petite oie. — Voilà bien des pronostics, répliqua le maréchal après un long silence... Vous lisez dans l'avenir, mais, pour le présent, s'il vous plaît? — Monsieur le maréchal est trop sage pour qu'on lui donne des conseils. — Dis donc, monsieur le drôle, vas-tu pas aussi te moquer de moi?... — Faites attention, monsieur le maréchal, que vous confondez les dates; on n'appelle plus drôle un homme passé quarante ans; j'en ai soixante-sept. — N'importe... sors-moi de là, et... vite!...

vite!... — Par un conseil? — Par ce que tu voudras. — Il n'est pas temps encore. — Décidément, tu fais le plaisant. — Plût à Dieu!... Si je faisais le plaisant, c'est que la circonstance serait plaisante... et malheureusement elle ne l'est pas. — Qu'est-ce que cette défaite : il n'est pas temps! — Non, Monseigneur, il n'est pas temps. Si la notification de l'arrêté du roi était parvenue à Paris, je ne dis pas... Voulez-vous que nous expédions un courrier à monsieur le président d'Aligre? — Pour qu'on se moque plus tôt de nous!... — Quel amour-propre ridicule! Monsieur le maréchal, vous feriez perdre la tête à un saint... Tenez, laissez-moi finir mon plan de descente en Angleterre, et achevez de vous noyer dans votre intrigue de portefeuille, puisque la besogne est à moitié faite.

Le maréchal connaissait les humeurs noires de monsieur Rafté; il savait qu'une fois sa mélancolie déclarée, le secrétaire n'était plus bon à toucher avec des pincettes.

— Voyons, ne me boude pas, dit-il, et, si je ne comprends pas, fais-moi comprendre. — Alors, Monseigneur veut que je lui trace un plan de conduite? — Certainement, puisque tu prétends que je ne sais pas me conduire moi-même. — Eh bien, soit! écoutez donc. — J'écoute. — Vous enverrez à monsieur d'Aligre, dit Rafté d'un ton bourru, la lettre de monsieur d'Aiguillon, vous y joindrez l'arrêté pris par le roi, en son conseil. Vous attendrez que le parlement se soit assemblé là-dessus et en ait délibéré, ce qui arrivera immédiatement; en suite de quoi vous monterez en carrosse et irez rendre une petite visite à votre procureur, maître Flageot. — Plaît-il! s'écria Richelieu, que ce nom fit bondir comme la veille. Encore monsieur Flageot; que diable maître Flageot a-t-il à faire en tout ceci, et qu'irai-je, moi, faire chez un maître Flageot? — J'ai eu l'honneur de vous dire, Monseigneur, que maître Flageot était votre procureur. — Eh bien! après? — Eh bien! s'il est votre procureur, il a des sacs à vous... des procès quelconques... vous irez lui demander des nouvelles de vos procès. — Demain? — Oui, monsieur le maréchal, demain. — Mais c'est votre affaire, cela, monsieur Rafté. — Non pas, non pas... Bon, quand maître Flageot était un simple gratte-papier; alors je pouvais traiter d'égal à égal avec lui; mais comme, à partir de demain, maître Flageot est un Attila, un fléau des rois, ni plus ni moins, ce n'est pas trop d'un duc et pair, maréchal de France, pour conférer avec ce tout-puissant. — Tout cela est-ce sérieux, ou jouons-nous la comédie? — Vous verrez demain si c'est sérieux, Monseigneur. — Mais encore, dis-moi ce qui m'arrivera chez ton maître Flageot? — J'en serais bien fâché... vous voudriez me prouver demain que vous aviez deviné d'avance... Bonsoir, monsieur le maréchal. Rappelez-vous ceci : un courrier à monsieur

d'Aligre tout de suite, une visite à maître Flageot demain. Ah! l'adresse... le cocher la sait, il m'y a conduit assez de fois depuis huit jours.

XXV

OU LE LECTEUR RETROUVERA UNE DE SES ANCIENNES CONNAISSANCES QU'IL CROYAIT PERDUE, ET QUE PEUT-ÊTRE IL NE REGRETTAIT PAS

Le lecteur nous demandera sans doute pourquoi maître Flageot, qui va jouer un si majestueux rôle, était appelé procureur au lieu d'avocat; le lecteur ayant raison, nous ferons droit à sa requête.

Les vacances étaient depuis quelque temps réitérées au parlement, et les avocats parlaient si peu que ce n'était pas la peine d'en parler.

Maître Flageot, prévoyant le moment où on ne plaiderait pas du tout, fit quelques arrangements avec maître Guildou, le procureur, qui lui céda son étude et sa clientèle moyennant la somme de vingt-cinq mille livres une fois données. Voilà comment maître Flageot se trouve être procureur. Que si on nous demande maintenant comment il paya les vingt-cinq mille livres, nous répondrons que ce fut en épousant mademoiselle Marguerite, à qui cette somme échut en héritage vers l'année 1770, trois mois avant l'exil de monsieur de Choiseul.

Maître Flageot depuis longtemps s'était fait remarquer par sa persévérance à tenir le parti de l'opposition. Une fois procureur, il redoubla de violence, et grâce à cette violence gagna quelque célébrité. Ce fut cette célébrité, jointe à la publication d'un mémoire incendiaire sur le conflit de monsieur d'Aiguillon avec monsieur de La Chalotais, qui attira l'attention de monsieur Rafté, lequel avait besoin de se tenir au courant des affaires du parlement.

Mais, malgré sa dignité nouvelle et son importance croissante, maître Flageot ne quitta pas la rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur. Il eût été trop cruel à mademoiselle Marguerite de ne pas s'entendre appeler madame Flageot par les voisines, et de ne pas être respectée par les clercs de maître Guildou, passés au service du nouveau procureur.

On devine ce que monsieur de Richelieu souffrait en traversant Paris, le Paris nauséabond de cette zone, pour aborder à ce trou punais que l'édilité parisienne décorait du nom de rue.

Devant la porte de maître Flageot, le carrosse de monsieur de Richelieu fut arrêté par un autre carrosse qui s'arrêtait aussi.

Le maréchal aperçut une coiffure de femme qui descendait de cette voiture, et, comme ses soixante-quinze ans ne l'avaient pas rebuté du métier de galant, il se hâta de plonger ses pieds dans la boue noire, pour aller offrir la main à cette dame qui descendait seule.

Mais, ce jour-là, le maréchal jouait de malheur : une jambe sèche et rugueuse qui s'allongea sur le marchepied trahit une vieille femme. Un visage ridé, tanné sous une ligne de rouge, acheva de lui prouver que cette femme était non-seulement vieille, mais décrépite.

Il n'y avait cependant pas à reculer, le maréchal avait fait le mouvement, et le mouvement avait été vu; d'ailleurs, monsieur de Richelieu n'était pas jeune. Cependant la plaideuse, car quelle femme à voiture fût venue en cette rue, si elle n'eût été une plaideuse! cependant, disons-nous, la plaideuse n'imita point l'hésitation du duc; elle déposa avec un horrible sourire sa patte dans la main de Richelieu.

— J'ai vu cette figure-là quelque part, dit tout bas le maréchal.

Et tout haut :

— Est-ce que Madame monte aussi chez maître Flageot? demanda-t-il.

— Oui, monsieur le duc, répliqua la vieille. — Oh! j'ai l'honneur d'être connu de vous, Madame! s'écria le duc, désagréablement surpris, en s'arrêtant sur le seuil de l'allée noire. — Qui ne connaît monsieur le maréchal duc de Richelieu? fut-il répondu; il faudrait ne pas être femme. — Cette vieille croit donc qu'elle est une femme! murmura le vainqueur de Mahon.

Et il salua le plus gracieusement du monde.

— Si j'osais demander à mon tour, ajouta-t-il, à qui j'ai l'honneur de parler? — Je suis la comtesse de Béarn, votre servante, répondit la vieille en faisant une révérence de cour sur le plancher boueux de l'allée, à trois pouces d'une trappe de cave ouverte, dans laquelle le maréchal s'attendait méchamment à la voir disparaître à son troisième plié. — Enchanté, Madame, ravi, dit-il, et je rends mille grâces au hasard; vous avez donc aussi des procès, madame la comtesse? — Eh! monsieur le duc, je n'en ai qu'un; mais quel procès! Il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler? — Fort bien, fort bien; ce grand procès... c'est vrai, pardon. Comment diable avais-je oublié cela! — Contre les Saluces. — Contre les Saluces, oui, madame la comtesse; ce procès sur lequel on a fait cette chanson... — Une chanson?... dit la vieille piquée, quelle chanson? — Prenez garde, Madame, il y a ici un renfoncement, dit le duc, qui vit que décidément la vieille ne se jetterait pas dans le trou; prenez la rampe, c'est-à-dire la corde.

La vieille monta les premières marches. Le duc la suivit.

— Oui, une chanson assez drôle, dit-il. — Une chanson assez drôle

sur mon procès?... — Dam! je vous en fais juge... Mais vous la connaissez peut-être?... — Pas du tout. — C'est sur l'air de *la Bourbonnaise;* il y est dit :

> Madame la comtesse,
> Faites-moi politesse,
> Je suis dans l'embarras.

C'est madame Dubarry qui parle, vous entendez.

— C'est impertinent pour elle... — Que voulez-vous! les chansonniers... ils ne respectent rien. Dieu! que cette corde est grasse! Alors vous répondez ceci :

> Je suis vieille et têtue;
> Un gros procès me tue;
> Qui me le gagnera?

— Eh! Monsieur, c'est affreux! s'écria la comtesse; on n'outrage pas ainsi une femme de qualité. — Madame, excusez-moi si j'ai chanté faux; cet escalier m'échauffe... Ah! nous voici arrivés; permettez-moi que je tire le pied de biche.

La vieille laissa passer en grommelant le duc devant elle.

Le maréchal sonna, et madame Flageot, qui, pour être devenue procureuse, n'avait pas cessé d'être portière et cuisinière, vint ouvrir la porte.

Les deux plaideurs introduits dans le cabinet de maître Flageot trouvèrent un homme furieux qui s'escrimait, la plume aux dents, à dicter un factum terrible à son premier clerc.

— Mon Dieu, maître Flageot, qu'y a-t-il donc? s'écria la comtesse, dont la voix fit retourner le procureur. — Ah! Madame, serviteur de tout mon cœur. Un siége à madame la comtesse de Béarn. Monsieur est avec vous, Madame?... Eh! mais, je ne me trompe pas; monsieur le duc de Richelieu chez moi!... Un autre siége, Bernardet, un autre siége. — Maître Flageot, dit la comtesse, où en est mon procès, je vous prie? — Ah! Madame, justement je m'occupais de vous à cette heure. — Fort bien, maître Flageot, fort bien. — Et d'une façon, madame la comtesse, qui fera du bruit, je l'espère. — Hum! prenez garde... — Oh! Madame, il n'y a plus rien à ménager... — Si vous vous occupez de moi, alors, vous pouvez donner audience à monsieur le duc. — Monsieur le duc, excusez-moi, dit maître Flageot; mais vous êtes trop galant pour ne pas comprendre. — Je comprends, maître Flageot, je comprends. — Maintenant, je suis tout à vous. — Soyez tranquille, je n'abuserai pas : vous savez ce qui m'amène? — Les sacs que monsieur Rafté m'a remis l'autre



TYP. J. CLAYE

RICHELIEU ET MADAME DE BÉARN CHEZ Mc FLAGEOT

12

jour. — Quelques pièces relatives à mon procès de... à mon procès du... que diable, vous devez savoir de quel procès je veux parler, maître Flageot. — De votre procès de la terre de Chapenat. — Je ne dis pas non, et me ferez-vous gagner... voyons? Ce serait bien gracieux de votre part. — Monsieur le duc, c'est une affaire remise indéfiniment. — Bon! pourquoi? — Cela ne se plaidera pas avant un an au moins. — La raison, s'il vous plaît? — Les circonstances, monsieur le duc, les circonstances... Vous connaissez l'arrêté de Sa Majesté?... — Je crois que oui... Lequel? Sa Majesté rend beaucoup d'arrêtés. — Celui qui annule le nôtre. — Très-bien. Après? — Eh bien! monsieur le duc, nous y répondrons en brûlant nos vaisseaux. — En brûlant vos vaisseaux, mon cher, vous brûlerez les vaisseaux du parlement! Voilà ce qui n'est pas parfaitement clair, et j'ignorais que le parlement eût des vaisseaux. — La première chambre refuse d'enregistrer peut-être? demanda madame de Béarn, que le procès de monsieur de Richelieu ne distrayait en aucune façon du sien. — Mieux que cela. — La seconde aussi? — Ça ne serait rien... Les deux chambres ont pris la résolution de ne plus rien juger avant que le roi ait retiré monsieur d'Aiguillon. — Bah! s'écria le maréchal en frappant des mains. — Ne plus juger... quoi? demanda la comtesse émue. — Mais... les procès, Madame. — On ne jugerait pas mon procès, à moi! s'écria madame de Béarn avec une terreur qu'elle ne cherchait pas même à dissimuler. — Pas plus le vôtre, Madame, que celui de monsieur le duc. — Mais c'est inique! c'est de la rébellion aux ordres de Sa Majesté, cela. — — Madame, répliqua le procureur majestueusement, le roi s'est oublié... nous nous oublions aussi. — Monsieur Flageot, vous vous ferez mettre à la Bastille, c'est moi qui vous le dis. — J'irai en chantant, Madame, et, si j'y vais, tous mes confrères m'y suivront en portant des palmes. — Il est enragé! dit la comtesse à Richelieu. — Nous sommes tous comme cela, répliqua le procureur. — Oh! oh! fit le maréchal, cela devient curieux. — Mais, Monsieur, vous m'avez dit tout à l'heure que vous vous occupiez de moi, reprit madame de Béarn. — Je l'ai dit, et c'est vrai... Vous êtes, Madame, le premier exemple que je cite dans ma narration; voici le paragraphe qui vous concerne.

Et il arracha des mains de son clerc le *factum* commencé, pinça son nez avec ses lunettes et lut avec emphase.

« Leur état perdu, leur fortune compromise, leurs devoirs foulés aux « pieds... Sa Majesté comprendra combien ils ont dû souffrir... Ainsi, « l'exposant détenait entre ses mains une importante affaire de laquelle « dépend la fortune d'une des premières maisons du royaume; par ses « soins, par son industrie, par son talent, il ose le dire, cette affaire

« marchait à bien, et le droit de très-haute et très-puissante dame Angé-
« lique-Charlotte-Véronique, comtesse de Béarn, allait être reconnu, pro-
« clamé, lorsque le souffle de la discorde... s'engouffrant... »

— J'en suis resté là, Madame, dit le procureur en se rengorgeant, et je crois que la figure sera belle. — Monsieur Flageot, dit la comtesse de Béarn, il y a quarante ans que je fis officier pour la première fois monsieur votre père, digne homme s'il en fût; je vous continuai ma clientèle; vous avez gagné dix ou douze mille livres avec mes affaires; vous en eussiez gagné autant encore, peut-être. — Écrivez, écrivez tout cela, dit vivement Flageot à son clerc, c'est un témoignage, c'est une preuve: on l'insérera dans la confirmation. — Or, interrompit la comtesse, je vous retire mes dossiers; à partir de ce moment vous avez perdu ma confiance.

Maître Flageot, frappé de cette disgrâce comme d'un coup de foudre, resta un moment stupéfait; mais, se relevant sous le coup comme un martyr qui confesse son Dieu:

— Soit! dit-il; Bernardet, rendez les dossiers à Madame, et vous consignerez ce fait, ajouta-t-il, que l'exposant a préféré sa conscience à sa fortune. — Pardon, comtesse, glissa le maréchal à l'oreille de madame de Béarn, mais vous n'avez pas réfléchi, ce me semble. — A quoi, monsieur le duc? — Vous retirez vos dossiers à ce brave protestant, mais pour quoi faire? — Pour les porter à un autre procureur, à un autre avocat, s'écria la comtesse.

Maître Flageot leva les yeux au ciel avec un funèbre sourire d'abnégation, de résignation stoïque.

— Mais, continua le maréchal, toujours parlant à l'oreille de la comtesse, puisqu'il est décidé que les chambres ne jugeront rien, ma chère Madame, un autre procureur n'occupera pas plus pour vous que maître Flageot... — C'est donc une ligue, alors? — Pardieu! croyez-vous maître Flageot assez bête pour se faire protestant tout seul, pour perdre son étude tout seul, si ses confrères ne devaient pas faire comme lui, et par conséquent le soutenir? — Mais vous, Monsieur, que faites-vous? — Moi, je déclare que maître Flageot est un fort honnête procureur, et que mes dossiers sont aussi bien chez lui que chez moi... En conséquence, je les lui laisse tout en le payant, bien entendu, comme s'il poursuivait. — On dit avec raison, monsieur le maréchal, que vous êtes un esprit généreux, libéral! s'écria maître Flageot; j'en propagerai la renommée, monsieur le duc. — Vous me comblez, mon cher procureur, répondit Richelieu en s'inclinant. — Bernardet! cria le procureur enthousiasmé à son clerc, vous insérerez à la péroraison l'éloge de monsieur le maréchal de Riche-

lieu. — Non, non pas! maître Flageot, je vous en supplie... répliqua vivement le maréchal; oh! diable! qu'allez-vous faire là? j'aime le secret pour ce qu'on est convenu d'appeler une bonne action... Ne me désobligez pas, maître Flageot, je nierais, voyez-vous, je démentirais : ma modestie est susceptible... Voyons, comtesse, que dites-vous? — Je dis que mon procès sera jugé... qu'il me faut un jugement, et je l'aurai. — Et moi je dis que si votre procès est jugé, Madame, c'est que le roi aura envoyé les Suisses, les chevau-légers et vingt pièces de canon dans la grand'salle, répondit maître Flageot d'un air belliqueux qui acheva de consterner la plaideuse. — Vous ne croyez pas, alors, que Sa Majesté puisse sortir de ce pas? dit tout bas Richelieu à Flageot. — Impossible, monsieur le maréchal; c'est un cas inouï. Plus de justice en France, c'est comme s'il n'y avait plus de pain. — Croyez-vous? — Vous verrez. — Mais le roi se fâchera. — Nous sommes résolus à tout! — Même à l'exil? — Même à la mort! monsieur le maréchal: parce qu'on porte une robe, on n'a pas moins un cœur.

Et monsieur Flageot frappa vigoureusement sa poitrine.

— En effet, dit Richelieu à sa compagne, je crois, Madame, que voilà un mauvais pas pour le ministère. — Oh! oui, répondit après un silence la vieille comtesse : et il est bien triste pour moi, qui ne me mêle en rien à tout ce qui se passe, de me trouver prise dans ce conflit. — M'est avis, Madame, dit le maréchal, qu'il existe de par le monde quelqu'un qui vous aiderait en cette affaire, quelqu'un de bien puissant... Mais cette personne voudra-t-elle? — Est-ce trop de curiosité, monsieur le duc, que de vous demander le nom de cette puissance? — Votre filleule, dit le duc. — Oh! oh! madame Dubarry? — Elle-même. — Au fait, c'est vrai... vous me donnez une idée.

Le duc se mordit les lèvres.

— Vous irez à Luciennes? dit-il. — Sans balancer. — Mais la comtesse Dubarry ne brisera pas l'opposition du parlement. — Je lui dirai que je veux voir mon procès jugé, et comme elle ne peut rien me refuser, après le service que je lui ai rendu, elle dira au roi que la chose lui plaît. Sa Majesté parlera au chancelier, et le chancelier a le bras long, monsieur le duc... Maître Flageot, faites-moi le plaisir de bien étudier mon affaire; elle arrivera au rôle plus tôt que vous ne croyez : c'est moi qui vous le dis.

Maître Flageot tourna la tête avec une incrédulité qui ne fit pas revenir la comtesse.

Pendant ce temps, le duc avait réfléchi.

— Eh bien! puisque vous allez à Luciennes, Madame, voudrez-vous bien y présenter mes très-humbles respects? — Très-volontiers, mon-

sieur le duc. — Nous sommes compagnons d'infortune; votre procès est en souffrance, le mien aussi; en priant pour vous, vous feriez pour moi... En outre, vous pourriez témoigner là-bas du déplaisir que me causent ces têtes carrées du parlement; vous ajouteriez que c'est moi qui vous ai donné le conseil de recourir à la divinité de Luciennes. — Je n'y manquerai pas, monsieur le duc. Adieu, Messieurs. — Faites-moi l'honneur d'accepter ma main pour rejoindre votre carrosse. Encore une fois, adieu, maître Flageot, je vous laisse à vos occupations...

Le maréchal conduisit la comtesse à sa voiture.

— Rafté avait raison, dit-il, les Flageot vont faire une révolution. Dieu merci, me voici étayé des deux côtés. Je suis de la cour, et je suis parlementaire. Madame Dubarry va s'engager dans la politique et tomber toute seule; si elle résiste, j'ai ma petite mine de Trianon. Décidément, ce diable de Rafté est de mon école et j'en ferai mon chef de cabinet le jour où je serai ministre.

XXVI

OU LES CHOSES S'EMBROUILLENT DE PLUS EN PLUS

Madame de Béarn profita littéralement du conseil de Richelieu; deux heures et demie après que le duc l'eut quittée, elle faisait antichambre à Luciennes, dans la société de monsieur Zamore.

Il y avait déjà quelque temps qu'on ne l'avait vue chez madame Dubarry; aussi sa présence produisit-elle un effet de curiosité dans le boudoir de la comtesse, où son nom fut annoncé.

Monsieur d'Aiguillon, non plus, n'avait pas perdu son temps, et il complotait avec la favorite, lorsque Chon vint demander audience pour madame de Béarn.

Le duc voulait se retirer, madame Dubarry le retint.

— J'aime mieux que vous soyez là, dit-elle; au cas où ma vieille quêteuse viendrait me faire un emprunt, vous me seriez fort utile, elle demandera moins.

Le duc demeura.

Madame de Béarn, avec un visage composé pour la circonstance, prit en face de la comtesse le fauteuil que celle-ci lui offrit; et les premières civilités échangées :

— Puis-je savoir quelle bonne chance vous amène, Madame? demanda madame Dubarry. — Ah! Madame, dit la vieille plaideuse, un grand malheur. — Quoi donc, Madame? — Une nouvelle qui affligera beaucoup Sa Majesté... — Dites vite, Madame. — Les parlements... — Ah! ah! grommela le duc d'Aiguillon. — Monsieur le duc d'Aiguillon, se hâta de dire la comtesse en présentant son hôte à sa visiteuse, dans la crainte de quelque malentendu.

Mais la vieille comtesse était aussi fine que tous les courtisans réunis, et elle ne faisait de malentendu qu'à bon escient, et lorsque le malentendu lui paraissait utile.

— Je sais, dit-elle, toutes les turpitudes de ces robins, et leur peu de respect pour le mérite et pour la naissance.

Ce compliment, décoché à bout portant sur le duc, attira un beau salut de celui-ci à la plaideuse, qui se leva et le lui rendit.

— Mais, poursuivit-elle, ce n'est plus de monsieur le duc qu'il s'agit, c'est de la population tout entière; les parlements refusent de fonctionner. — En vérité! s'écria madame Dubarry en se renversant sur le sofa, il n'y aura plus de justice en France!... Eh bien! après... quel changement cela fera-t-il?

Le duc sourit. Madame de Béarn, au lieu de prendre plaisamment la chose, assombrit encore plus son visage morose.

— C'est un grand désastre, Madame, dit-elle. — Bah! vraiment? répondit la favorite. — On voit bien, madame la comtesse, que vous avez le bonheur de n'avoir pas de procès. — Hum! fit monsieur d'Aiguillon pour appeler l'attention de madame Dubarry, qui comprit enfin l'insinuation de la plaideuse. — Hélas! Madame, dit-elle sur-le-champ, c'est vrai, vous me rappelez que si je n'ai pas de procès, vous avez un procès bien important, vous! — Oh! oui!... Madame... et tout retard me sera ruineux. — Pauvre dame! — Il faudrait, madame la comtesse, que le roi prît une résolution. — Eh! Madame, Sa Majesté est fort disposée : elle exilera messieurs les conseillers, et tout sera dit. — Mais alors, Madame, c'est un ajournement indéfini. — Voyez-vous un remède, Madame? veuillez nous l'indiquer.

La plaideuse se cacha sous ses coiffes, comme César expirant sous sa toge.

— Il y aurait bien un moyen, dit alors d'Aiguillon, mais Sa Majesté reculera peut-être à l'employer. — Lequel? dit la plaideuse avec anxiété. — La ressource ordinaire de la royauté, lorsqu'elle est un peu trop gênée en France, c'est de tenir un lit de justice, et de dire : je veux! alors que tous les opposants pensent : je ne veux pas. — Excellente idée! s'écria madame de Béarn dans l'enthousiasme. — Mais qu'il ne faudrait

pas divulguer, répliqua finement d'Aiguillon avec un geste que comprit madame de Béarn. — Oh! Madame, dit alors la plaideuse, Madame, vous qui pouvez tant sur Sa Majesté, obtenez qu'elle dise : Je veux qu'on juge le procès de madame de Béarn. D'ailleurs, vous le savez, c'est chose promise, et depuis longtemps.

Monsieur d'Aiguillon se pinça les lèvres, salua madame Dubarry, et quitta le boudoir. Il venait d'entendre dans la cour le carrosse du roi.

— Voici le roi! dit madame Dubarry en se levant pour congédier la plaideuse. — Oh! Madame, pourquoi ne me permettriez-vous pas de me jeter aux pieds de Sa Majesté? — Pour lui demander un lit de justice, je le veux bien, répliqua vivement la comtesse. Demeurez ici, Madame, puisque tel est votre désir.

A peine madame de Béarn avait-elle rajusté ses coiffes que le roi entra.

— Ah! dit-il, vous avez des visites, comtesse?... — Madame de Béarn, sire. — Sire, justice! s'écria la vieille dame en faisant une profonde révérence. — Oh! oh! s'écria Louis XV avec un persifflage inintelligible pour quiconque ne le connaissait pas; quelqu'un vous aurait-il offensé, Madame? — Sire, je demande justice. — Contre qui? — Contre le parlement. — Ah! bon!... fit le roi en frappant dans ses mains; vous vous plaignez de mes parlements. Eh bien! faites-moi donc le plaisir de les mettre à la raison. J'ai aussi à m'en plaindre, moi, et je vous demande justice également, ajouta-t-il en imitant la révérence de la vieille comtesse. — Sire, enfin vous êtes le roi, vous êtes le maître. — Le roi, oui; le maître, pas toujours. — Sire, exprimez votre volonté. — C'est ce que je fais tous les soirs, Madame; et eux, tous les matins, expriment aussi leur volonté. Or, comme ces deux volontés sont diamétralement opposées l'une à l'autre, il en est de nous comme de la terre et de la lune, qui courent éternellement l'une après l'autre sans jamais se rencontrer. — Sire, votre voix est assez puissante pour couvrir toutes les criailleries de ces gens-là. — C'est ce qui vous trompe. Je ne suis pas avocat, moi, et eux le sont. Si je dis oui, ils disent non; impossible de s'entendre... Ah! si, quand j'ai dit oui, vous trouvez un moyen de les empêcher de dire non, je fais alliance avec vous. — Sire, ce moyen, je l'ai. — Donnez-le-moi tout de suite. — Ainsi ferai-je, sire. Tenez un lit de justice. — Voilà bien un autre embarras, dit le roi; un lit de justice! Y pensez-vous, Madame? c'est quasi une révolution. — C'est un moyen de dire en face à ces gens rebelles que vous êtes le maître. Vous savez, sire, que le roi, lorsqu'il manifeste ainsi sa volonté, a seul droit de parler, nul ne répond. Vous leur direz : *Je veux*, et ils baisseront la tête... — Le fait est, dit la comtesse Dubarry, que l'idée est pompeuse. — Pompeuse, oui, répliqua Louis XV; bonne, non. — C'est cependant beau, poursuivit madame

Dubarry avec chaleur, le cortége, les gentilshommes, les pairs, toute la maison militaire du roi, puis une immense quantité de peuple, puis ce lit de justice, composé de cinq oreillers fleurdelisés d'or... Ce serait une belle cérémonie. — Vous croyez? dit le roi, un peu ébranlé dans ses convictions. — Et le magnifique habit du roi, le manteau doublé d'hermine, les diamants de la couronne, le sceptre d'or, tout cet éclat qui convient à un visage auguste et beau. Oh! que vous seriez splendide ainsi, sire. — Il y a fort longtemps qu'on n'a vu de lit de justice, dit Louis XV avec une nonchalance affectée. — Depuis votre enfance, sire, dit madame de Béarn; le souvenir de votre resplendissante beauté est resté dans tous les cœurs. — Et puis, ajouta madame Dubarry, ce serait une bonne occasion pour monsieur le chancelier de déployer sa rude et concise éloquence, pour écraser ces gens-là sous la vérité, sous la dignité, sous l'autorité. — Il faudra que j'attende le premier méfait du parlement, dit Louis XV; alors, je verrai. — Qu'attendrez-vous donc, sire, de plus énorme que ce qu'il vient de faire? — Et qu'a-t-il donc fait, voyons? — Vous ne le savez pas? — Il a un peu taquiné monsieur d'Aiguillon, ce n'est pas un cas pendable... bien que, fit le roi en regardant madame Dubarry, bien que ce cher duc soit de mes amis. Or, si les parlements ont taquiné le duc, j'ai réparé leur méchanceté par mon arrêté d'hier ou d'avant-hier, je ne me souviens plus. Nous voilà donc manche à manche. — Eh bien! sire, dit vivement madame Dubarry, madame la comtesse venait vous annoncer que, ce matin, ces messieurs noirs prennent la belle. — Comment cela? dit le roi en fronçant le sourcil. — Parlez, Madame, le roi le permet, dit la favorite. — Sire, messieurs les conseillers ont résolu de ne plus tenir la cour du parlement jusqu'à ce que Sa Majesté leur ai donné gain de cause. — Plaît-il? dit le roi; vous vous trompez, Madame, ce serait un acte de rébellion, et mon parlement n'osera pas se révolter, j'espère. — Sire, je vous assure... — Oh! Madame, ce sont des bruits. — Votre Majesté veut-elle m'entendre? — Parlez, comtesse. — Eh bien! mon procureur m'a rendu ce matin le dossier de mon procès... il ne plaide plus, parce qu'on ne juge plus. — Bruits, vous dis-je; essai, épouvantail.

Et tout en disant cela, le roi se promenait tout agité dans le boudoir.

— Sire, Votre Majesté croira-t-elle monsieur de Richelieu plus que moi? Eh bien! on a rendu en ma présence à monsieur de Richelieu les sacs du procès, comme à moi, et monsieur le duc s'est retiré courroucé. — On gratte à la porte, dit le roi pour changer la conversation. — C'est Zamore, sire.

Zamore entra.

— Maîtresse, une lettre, dit-il. — Vous permettez, sire? demanda la

comtèsse. Ah! mon Dieu! dit-elle tout à coup. — Quoi donc? — De monsieur le chancelier, sire. Monsieur de Maupeou, sachant que Votre Majesté a bien voulu me visiter, sollicite mon intervention pour obtenir un moment d'audience. — Qu'y a-t-il encore? — Faites entrer monsieur le chancelier, dit madame Dubarry.

La comtesse de Béarn se leva et voulut prendre congé.

— Vous n'êtes pas de trop, Madame, lui dit le roi. Bonjour, monsieur de Maupeou. Quoi de nouveau? — Sire, dit en s'inclinant le chancelier, le parlement vous gênait : vous n'avez plus de parlement. — Et comment cela? Sont-ils tous morts? Ont-ils mangé de l'arsenic? — Plût au ciel!... Non, sire, ils vivent; mais ils ne veulent plus siéger, et donnent leurs démissions. Je viens de les recevoir en masse. — Les conseillers? — Non, sire, les démissions. — Quand je vous disais, sire, que c'était sérieux, dit la comtesse à demi voix. — Très-sérieux, répondit Louis XV avec impatience. Eh bien! monsieur le chancelier, qu'avez-vous fait? — Sire, je suis venu prendre les ordres de Votre Majesté. — Exilons ces gens-là, Maupeou. — Sire, ils ne jugeront pas davantage en exil. — Enjoignons-leur de juger... Bah! les injonctions sont usées... les lettres de jussion aussi... — Ah! sire, il faut cette fois montrer de la volonté. — Oui, vous avez raison... — Courage, dit tout bas madame de Béarn à madame Dubarry. — Et montrer le maître, après avoir trop souvent montré le père! s'écria la comtesse. — Chancelier, dit lentement le roi, je ne sais plus qu'un moyen : il est grave, mais efficace. Je veux tenir un lit de justice; il faut que ces gens-là tremblent une bonne fois. — Ah! sire, s'écria le chancelier, voilà parler; qu'ils plient ou qu'ils rompent! — Madame, ajouta le roi en s'adressant à la plaideuse, si votre procès n'est pas jugé, vous le voyez, ce ne sera pas ma faute. — Sire, vous êtes le plus grand roi du monde. — Oh! oui... dirent en écho, et la comtesse, et Chon, et le chancelier. — Ce n'est cependant pas ce que le monde dit, murmura le roi.

XXVII

LE LIT DE JUSTICE

Il eut lieu, ce fameux lit de justice, avec tout le cérémonial qu'avaient exigé, d'une part l'orgueil royal, de l'autre les intrigues qui poussaient le maître á ce coup d'État.

La maison du roi fut mise sous les armes; une profusion d'archers à courte robe, de soldats du guet et d'agents de police étaient destinés à protéger monsieur le chancelier, qui, comme un général en un jour décisif, devait exposer sa personne sacrée pour l'entreprise.

Il était bien exécré, monsieur le chancelier; il le savait, et si sa vanité lui pouvait faire redouter son assassinat, les gens mieux instruits des sentiments du public à son égard pouvaient lui prédire sans exagérer un bel et bon affront, ou tout au moins des huées.

Le même revenant-bon était assuré à monsieur d'Aiguillon, que repoussait sourdement l'instinct populaire, un peu perfectionné par les débats des parlements. Le roi jouait la sérénité. Il n'était cependant pas tranquille. Mais on le vit s'admirer dans son magnifique habit royal, et faire immédiatement la réflexion que rien ne protége comme la majesté.

Il aurait pu ajouter : et l'amour des peuples. Mais c'était une phrase qu'on lui avait tant répétée à Metz, lors de sa maladie, qu'il ne crut pas pouvoir la redire sans être taxé de plagiat.

Le matin, madame la dauphine, pour qui ce spectacle était nouveau, et qui, au fond peut-être, désirait le voir, prit son air plaintif, et le porta pendant tout le chemin à la cérémonie, ce qui disposa très-favorablement l'opinion envers elle.

Madame Dubarry était brave. Elle avait la confiance que donnent la jeunesse et la beauté. D'ailleurs, n'avait-on pas tout dit sur elle; qu'ajouter à tout? Elle parut rayonnante, comme si un reflet de l'auguste splendeur de son amant jaillissait jusqu'à elle.

Monsieur le duc d'Aiguillon marchait hardiment au nombre des pairs qui précédaient le roi. Son visage plein de noblesse et de caractère n'accusait aucune trace de chagrin ni de mécontentement. Il ne portait pas la tête en triomphateur. A le voir ainsi marchant, nul n'eût deviné la bataille que le roi et les parlements s'étaient livrée sur le terrain de sa personnalité.

On se le montra du doigt dans la foule ; on lui lança des regards terribles des rangs des parlementaires, et ce fut tout.

La grande salle du palais était pleine à déborder, intéressés et intéressants faisaient un total de plus de trois mille personnes.

Au dehors, la foule, contenue par les verges des huissiers, les bâtons et les masses des archers, ne trahissait sa présence que par ce bourdonnement intraduisible qui n'est pas une voix, qui n'articule rien, mais qui se fait entendre cependant, et qu'on appellerait assez justement le bruit des fluides populaires.

Même silence dans la grande salle lorsque le bruit des pas eut cessé, lorsque chacun eut pris sa place, et que le roi, majestueux et sombre, eut commandé à son chancelier de prendre la parole.

Les parlementaires savaient d'avance ce que leur réservait le lit de justice. Ils comprenaient bien pourquoi on les avait convoqués. Ce devait être pour leur faire entendre des volontés peu mitigées ; mais ils connaissaient la longanimité, pour ne pas dire la timidité du roi, et, s'ils avaient peur, c'était plutôt des suites du lit de justice que de la séance elle-même.

Le chancelier prit la parole. Il était beau diseur. Son exorde fut habile, et les amateurs de style démonstratif trouvèrent là une ample pâture.

Toutefois, le discours dégénéra en une mercuriale si rude que la noblesse en eut le sourire aux lèvres, et que les parlementaires commencèrent à se trouver assez mal à l'aise.

Le roi ordonnait, par la bouche du chancelier, de couper court à toutes les affaires de Bretagne, dont il avait assez. Il ordonnait au parlement de se réconcilier avec monsieur le duc d'Aiguillon, dont le service lui agréait ; de ne plus interrompre le service de la justice, moyennant quoi tout se passerait comme à ce bienheureux temps de l'âge d'or, où les ruisseaux coulaient en murmurant des discours en cinq points du genre délibératif et judiciaire, où les arbres étaient chargés de sacs de procès placés à la portée de messieurs les avocats ou les procureurs, qui avaient le droit de les cueillir comme fruits leur appartenant.

Ces friandises ne raccommodèrent pas le parlement avec monsieur de Maupeou, pas plus qu'avec monsieur le duc d'Aiguillon. Mais le discours était fait, il n'y avait pas de réponse possible.

Les parlementaires, au comble du dépit, prirent tous, avec cet admirable ensemble qui donne tant de force aux corps constitués, une attitude tranquille et indifférente, qui déplut souverainement à Sa Majesté et au monde aristocratique des tribunes.

Madame la dauphine pâlit de colère. Elle se trouvait pour la première fois en présence de la résistance populaire. Elle en calculait froidement la puissance.

Venue au lit de justice avec l'intention d'être fort opposée, d'aspect du moins, à la résolution qu'on allait y prendre ou notifier, elle se sentit peu à peu entraînée à faire cause commune avec ceux de sa race et de sa caste, si bien qu'à mesure que le chancelier mordait plus avant dans la chair parlementaire, cette jeune fierté s'indignait de lui voir des dents si peu aiguës; il lui semblait qu'elle eût trouvé, elle, des paroles qui eussent fait bondir cette assemblée comme un troupeau de bœufs sous l'aiguillon. Bref, elle trouva le chancelier trop faible et les parlementaires trop forts.

Louis XV était physionomiste comme tous les égoïstes le seraient si, quelquefois, ils n'étaient paresseux en même temps qu'égoïstes. Il jeta les yeux autour de lui pour observer l'effet de sa volonté traduite par des paroles qu'il trouvait assez éloquentes.

La pâleur et les lèvres pincées de la dauphine lui révélèrent aussitôt ce qui se passait dans cette âme.

Comme contre-poids, il observa la physionomie de madame Dubarry : au lieu du sourire vainqueur qu'il y comptait trouver, il ne vit qu'une violente envie d'attirer sur elle les regards du roi, comme pour juger ce qu'il pensait.

Rien n'intimide les esprits faibles comme d'être devancés par l'esprit et la volonté d'autrui. S'ils se voient observés par une résolution déjà prise, ils en concluent qu'ils n'ont pas fait assez, qu'ils vont être ou ont été ridicules, qu'on avait droit d'exiger plus qu'ils n'ont fait.

Alors ils passent aux extrêmes, le timide devient rugissant, et une manifestation soudaine trahit l'effet de cette réaction, produite par la peur sur une peur moins forte.

Le roi n'avait pas besoin d'ajouter un mot aux paroles de son chancelier, cela n'était pas d'étiquette; cela n'était même pas nécessaire. Mais en cette occasion il fut possédé du démon bavard, et, faisant un signe de la main, il montra qu'il allait parler.

Pour le coup l'attention devint de la stupeur.

On vit toutes les têtes des parlementaires faire volte-face vers le lit de justice avec la précision de mouvement d'une file de soldats instruits.

Les princes, les pairs, les militaires se sentirent émus. Il n'était pas impossible qu'après tant de bonnes choses qui avaient été dites, Sa Majesté Très-Chrétienne ne dît une bonne grosse inutilité. Leur respect les empêchait de désigner autrement ce qui pouvait sortir de la bouche du roi.

On vit monsieur de Richelieu, qui avait affecté de se tenir loin de son neveu, se rapprocher surtout par le coup d'œil et l'affinité mystérieuse de l'intelligence.

brillants, à la figure douce et honnête... Un lit de justice est une grande œuvre. — Oui, répondit en souriant avec amertume un jeune homme, oui, si l'œuvre réalisait exactement les mots. — Monsieur, répliqua le vieillard en se retournant, il me semble que je vous connais... Je vous ai vu déjà, je crois? — Dans la nuit du 31 mai. Vous ne vous trompez pas, monsieur Rousseau. — Ah! vous êtes ce jeune chirurgien, mon compatriote, monsieur Marat? — Oui, Monsieur, pour vous servir.

Les deux hommes échangèrent une révérence.

Le troisième n'avait pas encore pris la parole. C'était un homme jeune aussi, et d'une noble figure, qui, durant toute la cérémonie, n'avait fait qu'observer l'attitude de la foule.

Le jeune chirurgien partit le premier, se hasardant au milieu du peuple, qui, moins reconnaissant que Rousseau, l'avait déjà oublié, mais à la mémoire duquel il comptait bien se rappeler un jour.

L'autre jeune homme attendit qu'il fût parti, et, s'adressant alors à Rousseau :

— Vous ne partez pas, Monsieur? dit-il. — Oh! je suis trop vieux pour me risquer dans cette cohue. — En ce cas, dit l'inconnu en baissant la voix, à ce soir, rue Plastrière, monsieur Rousseau... n'y manquez pas.

Le philosophe tressaillit comme si un fantôme se fût dressé devant lui. Son teint, pâle d'ordinaire, devint livide. Il voulut répondre à cet homme, mais il avait déjà disparu.

XXVIII

DE L'INFLUENCE DES PAROLES DE L'INCONNU SUR J.-J. ROUSSEAU

Après avoir entendu ces paroles singulières, prononcées par un homme qu'il ne connaissait pas, Rousseau, tremblant et malheureux, fendit les groupes, et, sans se rappeler qu'il était vieux et qu'il craignait la foule, il se fit jour ; bientôt il eut gagné le pont Notre-Dame ; puis il traversa, en continuant de rêver et de s'interroger lui-même, le quartier de la Grève par lequel il aboutissait plus directement au sien.

— Ainsi, se dit-il, ce secret que tout initié garde au péril de sa vie, il est donc en la possession du premier venu. Voilà donc ce que gagnent les associations mystérieuses à passer par l'étamine populaire... Un homme



TYP. J. CLAYE.

ROUSSEAU ET LES AGENTS DE M. DE SARTINES.

me connaît, qui sait que je serai son associé, et peut-être son complice là-bas. Un pareil état de choses est absurde et intolérable.

Et en disant ces mots, Rousseau marchait très-vite, lui d'ordinaire si plein de précautions, surtout depuis son accident de la rue Ménilmontant.

— Ainsi, continuait le philosophe, j'aurai voulu savoir le fond de ces plans de régénération humaine que proposent certains esprits qui se parent du titre d'illuminés; j'aurai fait la folie de croire qu'il peut venir de bonnes idées de l'Allemagne, ce pays de la bière et des brouillards; j'aurai compromis mon nom avec celui de quelques sots ou de quelques intrigants auxquels il servira de manteau pour abriter leur sottise. Oh! non, il n'en sera pas ainsi; non, un éclair m'a montré l'abîme, je n'irai pas m'y jeter de gaieté de cœur.

Il en était à ces mots, et il venait de reprendre sa course, lorsque la vue de quelques agents de monsieur de Sartines, rôdant avec leurs yeux à pivot, épouvanta l'esprit libre et donna une telle impulsion au corps indépendant, qu'il alla se perdre dans le plus profond de l'ombre des piliers sous lesquels il cheminait.

Des piliers à la rue Plastrière, il n'y a pas loin; Rousseau fit le trajet avec rapidité, monta ses étages en respirant comme un daim qu'on force, et alla tomber sur une chaise dans sa chambre, sans pouvoir répondre un mot à toutes les questions de Thérèse.

Enfin, il finit par se rendre compte de son émotion : c'était la course, la chaleur, la nouvelle de la colère du roi au lit de justice, une commotion de la terreur populaire, un contre-coup de ce qui venait de se passer.

Thérèse répliqua en grognant que ce n'était pas une raison pour faire refroidir le dîner, et qu'un homme, d'ailleurs, ne devait pas être une poule mouillée s'effarouchant au moindre bruit.

Rousseau n'eut rien à répondre à ce dernier argument, qu'il avait tant de fois proclamé en d'autres termes.

Thérèse ajouta que ces philosophes, ces gens d'imagination, étaient bien tous les mêmes... qu'ils ne cessent, dans leurs écrits, de crier fanfare; qu'ils annoncent n'avoir peur de rien; que Dieu et les hommes leur sont de peu; mais qu'au moindre aboiement du plus petit chien, ils crient à l'aide! qu'au moindre accès de fièvre ils crient : Mon Dieu! je suis mort.

C'était un des thèmes favoris de Thérèse, celui qui faisait le plus briller son éloquence, celui auquel Rousseau, timide naturellement, trouvait les plus mauvaises réponses. Aussi Rousseau berçait-il, au son de cette aigre musique, sa pensée à lui, qui, certes, valait bien celle de Thérèse, malgré tout le blâme que lui prodiguait cette femme.

— Le bonheur se compose de parfums et de bourdonnements, disait-il;

or, ce sont choses de convention que le bruit et l'odeur... Qui établira que l'oignon sente moins bon que la rose, et que le paon chante moins bien que le rossignol?

Sur cet axiome, qui pouvait passer pour un bel et bon paradoxe, on se mit à table et l'on dîna.

Rousseau, après son dîner, n'alla pas s'asseoir à son clavecin, comme d'habitude. Il fit vingt tours dans sa chambre, et regarda plus de cent fois à la fenêtre pour étudier la physionomie de la rue Plastrière.

Thérèse alors fut prise d'un de ces accès de jalousie comme en ont par contrariété les gens taquins, c'est-à-dire les gens les moins réellement jaloux de la terre.

Car, s'il est une affectation qui soit désagréable, c'est celle d'un défaut; passe encore pour les qualités.

Thérèse, qui méprisait profondément la virilité, la complexion, l'esprit et les habitudes de Rousseau; Thérèse qui le trouvait vieux, souffrant et laid, n'avait pas peur qu'on lui enlevât son mari; elle ne supposait pas que les femmes dussent le voir avec d'autres yeux qu'elle-même. Cependant, comme c'est un des supplices les plus friands pour une femme que la torture par la jalousie, Thérèse se donnait parfois ce régal.

Voyant donc Rousseau s'approcher si souvent de la fenêtre, rêver et ne pas tenir en place :

— Bon! dit-elle, je comprends toute votre agitation... vous avez quitté tout à l'heure quelqu'un.

Rousseau la regarda d'un air effaré, ce qui fut un indice de plus pour elle.

— Quelqu'un que vous cherchez à revoir, continua-t-elle. — Plaît-il? dit Rousseau. — Nous avons des rendez-vous, à ce qu'il paraît? — Oh! fit Rousseau, qui comprit qu'on lui parlait de jalousie, des rendez-vous! vous êtes folle, Thérèse! — Je sais bien que ce serait une folie, dit-elle, mais vous êtes capable de toutes; allez, allez, avec votre teint de papier mâché, avec vos palpitations de cœur, avec votre petite toux sèche, allez faire des conquêtes : c'est un bon moyen de vous avancer. — Mais, Thérèse, vous savez bien qu'il n'en est rien, dit Rousseau avec humeur; laissez-moi donc rêver tranquillement. — Vous êtes un libertin, dit Thérèse avec le plus grand sérieux du monde.

Rousseau rougit comme si on venait de lui dire une vérité, ou de lui faire un compliment.

Alors, Thérèse se crut en droit de montrer un visage terrible, de bouleverser le ménage, de faire claquer les portes, et de jouer avec la tranquillité de Rousseau, comme les enfants avec ces anneaux de métal qu'ils enferment dans des boîtes et qu'ils secouent à grand bruit.

Rousseau se réfugia dans son cabinet. Ce tumulte avait un peu affaibli ses idées.

Il songea qu'il y aurait sans doute un danger à ne pas assister à la cérémonie mystérieuse dont l'étranger lui avait parlé au coin du quai.

— S'il y a des peines contre les révélateurs, il doit y en avoir contre les tièdes ou contre les négligents, pensa-t-il. Or, j'ai toujours remarqué que les gros dangers ne sont rien, pas plus que les grosses menaces ; les cas d'application de peines ou d'exécution en pareille circonstance sont extrêmement rares ; mais, pour les petites vengeances, les coups sournois, les mystifications et autre menue monnaie, il y faut prendre garde. Quelque jour les frères maçons se paieraient de mon mépris par la tension d'une corde dans mon escalier ; je m'y briserais une jambe et les huit ou dix dents qui me restent... ou bien ils auront un moellon tout prêt à me laisser choir sur la tête lorsque je côtoierai un échafaudage... Mieux que cela, dans leur maçonnerie, il y aura quelque pamphlétaire vivant tout près de moi, sur mon palier peut-être, plongeant par ses fenêtres dans ma chambre. Cela n'est pas impossible, puisque les réunions ont lieu rue Plastrière même..... Eh bien ! ce coquin écrira sur moi des platitudes qui me ridiculiseront dans tout Paris... N'ai-je pas des ennemis partout?

Un moment après, Rousseau changeait de pensée.

— Eh bien! se disait-il, où est le courage, où est l'honneur? J'aurai peur vis-à-vis de moi-même. Je ne regarderai dans mon miroir que la face d'un poltron et d'un coquin. Non, il n'en sera pas ainsi... Dût l'univers se coaliser pour mon malheur, dût la cave de cette rue s'écrouler sous moi, j'irai..... Beaux raisonnements d'ailleurs qu'enfante la peur! Depuis mon retour, à cause de la rencontre de cet homme, je me surprends à toujours tourner dans un cercle d'inepties. Voilà que je doute de tous, et de moi-même! cela n'est pas logique... Je me connais, je ne suis pas un enthousiaste : si j'ai cru voir des merveilles dans l'association projetée, c'est qu'il y a des merveilles. Qui me dit que je ne serai pas, moi, le régénérateur du genre humain, moi, qu'on a recherché, moi, que les agents mystérieux d'un pouvoir sans limites sont venus consulter sur la foi de mes écrits : je reculerais lorsqu'il s'agit de suivre mon œuvre, de substituer l'application à la théorie !

Rousseau s'animait.

— Quoi de plus beau ! Les âges marchent..... les peuples sortent de l'abrutissement, le pas suit le pas dans l'obscurité, la main dans l'ombre ; l'immense pyramide s'élève au-dessus de laquelle, pour couronnement, les siècles futurs placeront le buste de Rousseau, citoyen de Genève, qui, pour faire comme il a dit, a risqué sa liberté, sa vie, c'est-à-dire a été fidèle à sa devise : *Vitam impedere vero.*

Là-dessus, Rousseau transporté se mit à son clavecin et acheva de se monter l'imagination avec les mélopées les plus ronflantes, les plus larges et les plus guerrières qu'il put arracher aux flancs de l'instrument sonore.

La nuit vint. Thérèse, fatiguée d'avoir tourmenté vainement son captif, dormait sûr sa chaise ; Rousseau, dont le cœur battait fort, prit son habit neuf comme pour aller en bonne fortune ; il étudia un moment dans la glace le jeu de ses yeux noirs, qu'il trouva vifs et parlants ; ce qui le charma.

Il s'appuya sur sa canne de jonc, et, sans avoir réveillé Thérèse, s'esquiva de l'appartement.

Mais, arrivé au bas de l'escalier, après avoir fait jouer de sa main le secret de la porte ouvrant sur la rue, Rousseau commença par regarder au dehors, afin de s'assurer de l'état des localités.

Il ne passait aucune voiture : la rue, comme de coutume, était pleine de flâneurs, dont les uns regardaient les autres, comme c'est encore la coutume, tandis que beaucoup s'arrêtaient aux vitres des boutiques pour lorgner les jolies filles de comptoir.

Un homme de plus était donc parfaitement inaperçu dans ce tourbillon, Rousseau s'y précipita ; il n'avait pas un long chemin à faire.

Un chanteur avec un aigre violon stationnait dans la porte qu'on avait signalée à Rousseau. Cette musique, à laquelle sont sensibles les oreilles de tout véritable Parisien, emplissait la rue d'échos qui s'en allaient répétant les dernières mesures du refrain chanté par le violon ou le chanteur lui-même.

Rien n'était donc plus défavorable au mouvement circulatoire que l'engorgement formé à cet endroit par le cercle des auditeurs. Il fallait nécessairement que tout passant tournât à droite ou à gauche du groupe ; ceux qui tournaient à gauche prenaient la rue, ceux qui tournaient à droite longeaient la maison désignée, *et vice versâ*.

Rousseau remarqua que plusieurs de ces passants se perdirent en route, comme s'ils fussent tombés dans quelque trappe. Il compta que ceux-là étaient venus dans le même but que lui, et résolut d'imiter leur manœuvre : c'était chose facile.

Ayant ainsi passé derrière le groupe des auditeurs, comme pour s'arrêter aussi, il guetta la première personne qu'il vit entrer dans l'allée ouverte. Plus timoré que ceux-là, parce qu'il avait plus à risquer sans doute, il attendit que l'occasion se présentât dix fois bonne.

Il n'attendit pas longtemps. Un cabriolet qui accourait du bout de la rue coupa le cercle en deux et opéra un refoulement des deux hémisphères sur les maisons. Rousseau se trouva placé sur le seuil même de l'allée ;

il n'y avait qu'à continuer..... Notre philosophe observa que tous les curieux occupés du cabriolet tournaient le dos à la maison ; il profita de son isolement et disparut dans la profondeur de l'allée noire.

Au bout de quelques secondes, il aperçut une lumière sous laquelle un homme assis paisiblement, comme un marchand après sa journée de vente, lisait ou feignait de lire une gazette.

Au bruit des pas de Rousseau, cet homme leva la tête et appuya visiblement son doigt sur sa poitrine, toute éclairée par la lampe.

Rousseau répondit à ce geste symbolique par un doigt qu'il appuya sur ses lèvres.

Aussitôt l'homme se leva, et poussant une porte située à sa droite, porte invisible, tant elle était artistement découpée dans le pan de la boiserie auquel il s'adossait, il fit voir à Rousseau un escalier fort raide qui plongeait sous terre.

Rousseau entra ; la porte se referma sans bruit, mais avec rapidité.

Rousseau, en s'aidant de sa canne, descendit les degrés ; il trouvait mauvais que les associés lui imposassent pour première épreuve le risque de se rompre le cou et les jambes.

Mais l'escalier, s'il était raide, n'était pas long. Rousseau compta dix-sept marches, et aussitôt il fut envahi par une grande chaleur qui le saisit aux yeux et au visage.

Cette chaleur humide était le souffle d'un certain nombre d'hommes rassemblés en cette cave.

Rousseau remarqua les murailles tapissées de toiles rouges et blanches, sur lesquelles étaient figurés divers instruments de travail, plus symboliques sans doute que réels. Une seule lampe pendait de la voûte, jetant un reflet sinistre sur des figures assez honnêtes pourtant qui causaient entre elles à voix basse sur des bancs de bois.

Il n'y avait par terre ni parquet, ni tapis, mais une épaisse natte de jonc qui assourdissait les pas.

Rousseau ne produisit donc en entrant aucune sensation.

Nul ne parut avoir remarqué qu'il entrât.

Cinq minutes avant, Rousseau ne désirait rien tant qu'une pareille entrée, et cependant son entrée faite, il fut fâché d'avoir si bien réussi.

Il vit une place vide sur un des derniers bancs ; il s'y installa le plus modestement qu'il put, derrière tous les autres.

Il compta trente-trois têtes dans l'assemblée. Un bureau, élevé sur une estrade, attendait un président.

XXIX

LA LOGE DE LA RUE PLASTRIÈRE

Rousseau remarqua que les conversations des assistants étaient fort discrètes et fort restreintes. Beaucoup ne remuaient pas les lèvres. A peine si trois ou quatre couples échangeaient des paroles.

Ceux qui ne parlaient pas essayaient même de cacher leur visage, ce qui n'était pas malaisé, grâce à la grande masse d'ombres projetées par l'estrade du président qu'on attendait.

Le refuge de ceux-là, qui paraissaient être les timides, était derrière cette estrade.

Mais en revanche, deux ou trois membres de la corporation se donnaient beaucoup de mouvement pour reconnaître leurs collègues. Ils allaient, venaient, causaient entre eux et souvent disparaissaient tour à tour par une porte masquée d'un rideau noir à flammes rouges.

Bientôt une sonnette se fit entendre. Un homme quitta purement et simplement le coin du banc où il se trouvait naguère confondu avec les autres maçons, et prit place dans l'estrade.

Après avoir fait quelques signes de la main et des doigts, signes qui furent répétés par tous les assistants, et auxquels il en ajouta un dernier plus explicite que les autres, il déclara la séance ouverte.

Cet homme était absolument inconnu à Rousseau : sous l'extérieur d'un artisan aisé, il cachait beaucoup de présence d'esprit, aidée d'une élocution aussi facile qu'on l'eût désirée dans un orateur.

Son discours fut net et bref. Il déclarait que la loge s'était assemblée pour procéder à la réception d'un nouveau frère.

— Vous ne vous étonnerez pas, dit-il, que nous vous ayons réunis dans le local où les épreuves ordinaires ne peuvent être essayées; les épreuves ont paru inutiles aux chefs, Le frère qu'il s'agit de recevoir est un des flambeaux de la philosophie contemporaine, c'est un esprit profond, qui nous sera dévoué par conviction, non par crainte. Celui qui a sondé tous les mystères de la nature et tous ceux du cœur humain ne saurait être impressionné de la même façon que le simple mortel à qui nous demandons l'aide de ses bras, de sa volonté, de son or. Il nous suffira, pour avoir la coopération de cet esprit distingué, de ce caractère

honnête et énergique, il nous suffira de sa promesse, de son acquiescement.

L'orateur finit ainsi sa proposition et regarda autour de lui pour en examiner l'effet.

Sur Rousseau l'effet avait été magique : le Genevois connaissait les mystères préparatoires de la maçonnerie ; il les avait vus avec une sorte de répugnance bien naturelle aux esprits éclairés ; ces concessions toutes absurdes, puisqu'elles étaient inutiles, que les chefs exigeaient des récipiendaires pour simuler la peur, quand on sait ne rien avoir à craindre, lui paraissaient être le comble de la puérilité et de la superstition oiseuse.

Il y a plus, le timide philosophe, ennemi des manifestations et des exhibitions individuelles, se fût trouvé malheureux de donner sa personne en spectacle à des gens qu'il ne connaissait pas, et qui, cela était certain, le mystifiaient avec plus ou moins de bonne foi.

Il en résulta que, se voir dispensé des épreuves, fut pour lui plus qu'une satisfaction. Il connaissait la rigueur de l'égalité devant les principes maçonniques ; or, une exception en sa faveur constituait un triomphe.

Il s'apprêtait à répondre par quelques mots à la gracieuse faconde du président, lorsqu'une voix s'éleva de l'auditoire.

— Au moins, dit cette voix, qui était aigre et vibrante, puisque vous vous croyez obligé de traiter en prince un homme comme nous, au moins, puisque vous le dispensez des angoisses physiques comme si ce n'était pas un de nos symboles que la recherche de la liberté à travers la souffrance du corps, nous espérons que vous n'allez pas conférer un titre précieux à un inconnu sans l'avoir questionné selon le rit, et sans avoir obtenu sa profession de foi.

Rousseau se retourna pour voir le visage de l'agressif personnage qui frappait si rudement sur le char du triomphateur.

Il reconnut alors, avec la plus vive surprise, ce jeune chirurgien que le matin encore il avait rencontré au quai aux Fleurs.

Le sentiment de sa bonne foi, un sentiment de dédain peut-être pour le *titre précieux*, l'empêcha de répondre.

— Vous avez entendu ? dit le président en s'adressant à Rousseau. — Parfaitement, répondit le philosophe, à qui sa propre voix donna un léger frisson lorsqu'elle résonna sous la voûte de cette cave sombre. Or, je m'étonne bien plus des interpellations lorsque je vois par qui elles ont été faites. Quoi ! un homme dont l'état est de combattre ce qu'on appelle la souffrance physique et de venir ainsi en aide à ses frères, qui sont aussi bien les hommes ordinaires que les maçons ; quoi ! cet homme vient prêcher ici l'utilité des souffrances physiques !... Il prend un singulier che-

min pour mener la créature au bonheur, le malade à la guérison. — Il ne s'agit pas ici, répliqua vivement le jeune homme, de tel ou tel; je suis inconnu au récipiendaire comme il m'est inconnu. Je suis logique, et je prétends que le vénérable a eu tort de faire acception des personnes. Je méconnais dans celui-ci, et il montra Rousseau, le philosophe, qu'il veuille bien méconnaître en moi le praticien. Ainsi, nous devons peut-être nous côtoyer toute la vie, sans jamais qu'un regard, qu'un geste trahisse notre intimité plus étroite cependant, grâce au nœud de l'association, que toutes les amitiés vulgaires. Je répète donc que si l'on a cru devoir épargner au récipiendaire les épreuves, il y a lieu de lui poser au moins les questions.

Rousseau ne répondit rien. Le président lut sur son visage le dégoût de la discussion et le regret de s'être engagé dans cette entreprise.

— Frère, dit-il avec autorité au jeune homme, vous voudrez bien garder le silence quand le chef parle, et ne pas vous permettre de blâmer légèrement ses actes qui sont souverains. — J'ai droit d'interpeller, répondit plus doucement le jeune homme. — D'interpeller, oui; de blâmer, non. Le frère qui va entrer dans l'association est assez connu pour que nous ne cherchions pas à mettre dans nos relations maçonniques un ridicule et inutile mystère. Tous les frères présents savent son nom, et son nom est une garantie. Mais, comme lui-même, j'en suis sûr, aime l'égalité, je le prie de s'expliquer sur la question que je pose uniquement pour la forme : Que cherchez-vous dans l'association?

Rousseau fit deux pas et, s'isolant de la foule, promena sur l'assemblée un œil rêveur et mélancolique.

— J'y cherche, dit-il, ce que je n'y trouve pas. Des vérités, non des sophismes. Pourquoi m'entoureriez-vous de poignards qui ne percent pas, de poisons qui sont de l'eau claire, et de trappes au-dessous desquelles sont disposés des matelas? Je connais la ressource des forces humaines. Je connais la vigueur de mon ressort physique. Si vous le brisez, ce n'est pas la peine que vous m'élisiez votre frère; mort, je ne vous servirais pas : donc, vous ne voulez pas me tuer, me blesser encore moins; et tous les praticiens du monde ne me feraient pas trouver bonne l'initiation pendant laquelle on m'aurait brisé un membre.

J'ai fait plus que vous tous mon apprentissage de douleurs; j'ai sondé le corps et j'ai palpé jusqu'à l'âme. Si j'ai accepté de venir parmi vous lorsqu'on m'en a sollicité, et il appuya sur ce mot, c'est que je croyais pouvoir être utile. Je donne donc, je ne reçois pas.

Hélas! avant que vous ne puissiez quelque chose pour me défendre, avant que vous ne me donniez par vos propres moyens la liberté si on m'emprisonne, du pain si on m'affame, des consolations si on m'afflige;

avant, dis-je, que vous ne soyez quelque chose, ce frère que vous admettez aujourd'hui, si Monsieur le permet, ajouta-t-il en se tournant vers Marat, ce frère aura payé son tribut à la nature, car le progrès est boiteux, car la lumière est lente, et de l'endroit où il sera tombé nul d'entre vous ne le tirera...

— Vous vous trompez, illustre frère, dit une voix suave et pénétrante qui attira doucement Rousseau, il y a plus que vous ne pensez dans l'association que vous voulez bien accepter; il y a tout l'avenir du monde; l'avenir, vous le savez, c'est l'espoir, c'est la science; l'avenir, c'est Dieu qui doit donner sa lumière au monde, puisqu'il a promis qu'il la donnerait. Or, Dieu ne saurait mentir.

Rousseau, surpris de ce langage élevé, regarda et reconnut l'homme encore jeune qui lui avait donné rendez-vous le matin au lit de justice.

Cet homme, vêtu de noir, avec une certaine recherche, et surtout avec une grande distinction, se tenait adossé à une face latérale de l'estrade, et son visage, éclairé par une molle lueur, brillait de toute sa beauté, de toute sa grâce, de toute son expression naturelle.

— Ah! dit Rousseau, la science, abîme sans fond! Vous me parlez science, vous! consolation, avenir, promesse; un autre me parle matière, rigueur et violence; lequel croire? il en sera donc de l'assemblée des frères comme parmi les loups dévorants de ce monde qui s'agite au-dessus de nous. Loups et brebis! Écoutez donc ma profession de foi, puisque vous ne l'avez pas lue dans mes livres. — Vos livres! s'écria Marat, ils sont sublimes, d'accord; mais ce sont des utopies; vous êtes utile au même point de vue que Pythagore, que Solon et que Cicéron le sophiste. Vous indiquez le bien, mais un bien artificiel, insaisissable, inaccessible; vous ressemblez à celui qui voudrait nourrir une foule affamée avec des bulles d'air plus ou moins irisées par le soleil. — Avez-vous vu, dit Rousseau en fronçant le sourcil, les grandes commotions de la nature se faire sans préparations? avez-vous vu naître l'homme, cet événement vulgaire, et pourtant sublime? l'avez-vous vu naître sans qu'il ait amassé neuf mois la substance et la vie aux flancs de sa mère? Ah! vous voulez que je régénère le monde avec des actes!... Ce n'est pas régénérer cela, Monsieur, c'est révolutionner! — Alors, risposta violemment le jeune chirurgien, alors vous ne voulez pas de l'indépendance; alors vous ne voulez pas de la liberté? — Au contraire, répondit Rousseau, car l'indépendance, c'est mon idole; car la liberté, c'est ma déesse. Seulement, je veux d'une liberté douce et radieuse qui échauffe et qui vivifie. Je veux d'une égalité qui rapproche les hommes par l'amitié, non par la crainte. Je veux l'éducation, l'instruction de chaque élément du corps social, comme le mécanicien veut l'harmonie, comme l'ébéniste veut l'assem-

blage; c'est-à-dire le concours parfait, la copulation absolue de chaque pièce de son travail. Je le répète, je veux ce que j'ai écrit : le progrès, la concorde, le dévouement.

Marat laissa errer sur ses lèvres un sourire de dédain.

— Oui, les ruisseaux de lait et de miel, dit-il, les Champs-Élysées de Virgile, rêves d'un poëte dont la philosophie voudrait faire une réalité.

Rousseau ne répliqua pas. Il lui semblait trop dur d'avoir à défendre sa modération, lui que, dans toute l'Europe, on avait appelé un novateur violent.

Il se rassit en silence après avoir, pour la satisfaction de son âme naïve et timide, consulté du regard et obtenu l'approbation tacite du personnage qui l'avait défendu tout à l'heure.

Le président se leva.

— Vous avez entendu? dit-il à tous. — Oui, répondit l'assemblée. — Le frère récipiendaire vous paraît-il digne d'entrer dans l'association? en comprend-il les devoirs? — Oui, dit l'assemblée, mais avec une réserve qui montrait peu d'unanimité. — Prêtez le serment, dit le président à Rousseau. — Il me serait désagréable, répondit le philosophe avec un certain orgueil, de déplaire à quelques membres de cette association, et je dois encore répéter mes paroles de tantôt, elles sont l'expression de ma conviction. Si j'étais orateur, je les développerais d'une façon saisissante; mais ma langue est rebelle et trahit toujours ma pensée lorsque je lui demande une traduction immédiate.

Je veux dire que je fais plus pour le monde et pour vous, loin de cette assemblée, que je ne ferais en pratiquant assidûment vos coutumes : ainsi donc, laissez-moi à mes travaux, à ma faiblesse, à mon isolement. Je l'ai dit, je penche vers la tombe : chagrins, infirmités, misères, m'y poussent activement; vous ne pouvez retarder ce grand œuvre de la nature; abandonnez-moi, je ne suis pas fait pour marcher avec les hommes, je les hais et je les fuis; je les sers cependant, parce que je suis homme moi-même, et qu'en les servant je les rêve meilleurs qu'ils ne sont. Maintenant, vous avez ma pensée tout entière; je ne dirai plus un mot. — Vous refusez donc de prêter le serment? dit Marat avec une certaine émotion. — Je refuse positivement; je ne veux pas faire partie de l'association : trop de preuves établissent pour moi que j'y serais inutile. — Frère, dit l'inconnu à la voix conciliante, permettez-moi de vous appeler ainsi, car nous sommes réellement des frères en dehors de toute combinaison de l'esprit humain. Frère! ne cédez pas à un mouvement de dépit bien naturel; sacrifiez un peu de votre légitime orgueil; faites pour nous ce qui vous répugne. Vos conseils, vos idées, votre présence, c'est la lumière! Ne nous plongez pas dans la double nuit de votre absence et de votre re-

fus. — Vous vous trompez; dit Rousseau, je ne vous ôte rien, puisque je ne donnerai jamais plus que je n'ai donné à tout le monde, au premier lecteur venu, à la première interprétation des gazettes; si vous voulez le nom et l'essence de Rousseau... — Nous le voulons! dirent avec politesse plusieurs voix. — Alors, prenez une collection de mes ouvrages, placez les volumes sur la table de votre président, et, lorsque vous irez aux opinions et que mon tour de dire la mienne sera venu, ouvrez mon livre, vous trouverez mon avis, ma sentence.

Rousseau fit un pas pour sortir.

— Un moment! dit le chirurgien, les volontés sont libres, et celle de l'illustre philosophe autant que toutes les autres; mais il serait peu régulier d'avoir laissé accès dans notre sanctuaire à un profane qui, n'étant lié par aucune clause même tacite, pourrait, sans être un malhonnête homme, révéler nos mystères.

Rousseau lui rendit son sourire de compassion.

— C'est un serment de discrétion que vous me demandez? dit-il. — Vous l'avez dit. — Je suis tout prêt. — Veuillez lire la formule, frère vénérable, dit Marat.

Le frère vénérable lut en effet cette formule :

— « Je jure en présence du grand Dieu éternel, architecte de l'univers, de mes supérieurs et de la respectacle assemblée qui m'entoure, de ne révéler jamais, ni faire connaître, ni écrire rien de ce qui s'opère sous mes yeux, me condamnant moi-même, en cas d'imprudence, à être puni selon les lois du grand fondateur, de tous mes supérieurs, et la colère de mes frères. »

Rousseau étendait déjà la main, quand l'inconnu qui avait écouté et suivi le débat avec une sorte d'autorité que nul ne lui contestait, bien qu'il fût perdu dans la foule, l'inconnu, disons-nous, s'approcha du président et lui dit quelques mots à l'oreille.

— C'est vrai, répliqua le vénérable.

Et il ajouta :

— Vous êtes un homme, non un frère, vous êtes un homme d'honneur placé vis-à-vis de nous seulement dans la position d'un semblable. Nous abjurons donc ici notre qualité pour vous demander une simple parole d'honneur, d'oublier tout ce qui s'est passé entre nous. — Comme un rêve, au matin; je le jure sur l'honneur, répondit Rousseau avec émotion.

Il sortit à ces mots et beaucoup de membres derrière lui.

XXX

COMPTE RENDU

Après la sortie des membres de second et de troisième ordre, il resta sept associés dans la loge. C'étaient les sept chefs.

Ils se reconnurent entre eux au moyen de signes qui prouvaient leur initiation à un degré supérieur.

Leur premier soin fut de clore les portes; puis, les portes fermées, leur président se révéla par l'exhibition d'une bague, sur laquelle étaient gravées les lettres mystérieuses L. P. D. *.

Ce président était chargé de la correspondance suprême de l'ordre. Il était en relation avec les six autres chefs, qui habitaient la Suisse, la Russie, l'Amérique, la Suède, l'Espagne et l'Italie.

Il apportait quelques-unes des pièces les plus importantes qu'il avait reçues de ses collègues, afin de les communiquer au cercle d'initiés supérieurs placés au-dessus des autres et au-dessous de lui.

Nous avons reconnu ce chef, c'était Balsamo.

La plus importante de ces lettres contenait un avis menaçant : elle venait de Suède, Swedenborg l'avait écrite.

« Veillez au midi, frères, disait-il; sous sa brûlante influence a été réchauffé un traître. Ce traître vous perdra.

« Veillez à Paris, frères, le traître y réside; les secrets de l'ordre sont entre ses mains, un sentiment haineux le pousse.

« J'entends la dénonciation au vol sourd, à la voix murmurante. Je vois une terrible vengeance, mais peut-être arrivera-t-elle trop tard. En attendant, veillez, frères! veillez! Parfois il suffit d'une langue traîtresse, quoique mal instruite, pour bouleverser de fond en comble nos plans si habilement ourdis. »

Les frères se regardèrent avec une muette surprise; le langage du farouche illuminé, sa prescience, à laquelle beaucoup d'exemples frappants donnaient une autorité imposante, ne contribuèrent pas peu à assombrir le comité présidé par Balsamo.

Lui-même, qui avait foi dans la lucidité de Swedenborg, ne put résis-

* *Lilia pedibus destrue.*

ter à l'impression grave et douloureuse qui le saisit après cette lecture.

— Frères, dit-il, le prophète inspiré se trompe rarement. Veillez donc comme il vous le recommande. Vous le savez comme moi maintenant, la lutte s'engage. Ne soyons pas vaincus par ces ennemis ridicules dont nous sapons la puissance en toute sécurité. Ils ont à leur disposition, ne l'oubliez pas, des dévouements mercenaires. C'est une arme puissante en ce monde parmi les âmes qui ne voient pas plus loin que les limites de la vie terrestre. Frères, défions-nous des traîtres soudoyés. — Ces craintes me paraissent puériles, dit une voix; chaque jour nous gagnons en force, et nous sommes dirigés par de brillants génies et par de vigoureuses mains.

Balsamo s'inclina pour remercier le flatteur de son éloge.

— Oui; mais, comme l'a dit notre illustre président, la trahison se glisse partout, répliqua un frère qui n'était autre que le chirurgien Marat, promu malgré sa jeunesse à un grade supérieur, grâce auquel il siégeait pour la première fois au comité consultatif. Songez, frères, qu'en doublant l'amorce on fait la capture plus importante. Si monsieur de Sartines, avec un sac d'écus, peut acheter la révélation d'un de nos frères obscurs, le ministre, avec un million ou l'espoir d'une dignité, peut acheter un de nos supérieurs. Or, chez nous, le frère obscur ne sait rien.

Il connaît tout au plus quelques noms parmi ses collègues, et ces noms ne représentent aucune chose. C'est un ordre admirable que celui de notre constitution, mais il est éminemment aristocratique; les inférieurs ne savent rien, ne peuvent rien, on les assemble pour leur dire ou leur faire dire des futilités; et cependant ils concourent de leur temps, de leur argent, à la solidité de notre édifice. Songez-y, le manœuvre apporte seulement la pierre et le mortier, mais sans pierre et sans mortier, ferez-vous la maison? Or, ce manœuvre perçoit un mince salaire, et cependant moi je le regarde comme égal à l'architecte, dont le plan crée et vivifie tout l'ouvrage; et je le regarde comme son égal, parce qu'il est homme et que tout homme vaut un autre homme aux yeux du philosophe, attendu qu'il porte sa part de misère et de fatalité comme un autre, et que, plus qu'un autre même, il est exposé à la chute d'une pierre et à la rupture d'un échafaudage.

— Je vous interromps, frère, dit Balsamo. Vous abandonnez la question qui seule doit nous préoccuper. Votre défaut, frère, c'est d'exagérer le zèle et de généraliser les discussions. Il ne s'agit pas aujourd'hui de savoir si notre constitution est bonne ou mauvaise, mais de maintenir la fermeté, l'intégrité de cette constitution. Que si je voulais discuter avec vous, je répondrais : non, l'organe qui reçoit le mouvement n'est pas l'égal du génie du créateur; non, l'ouvrier n'est pas l'égal de l'architecte; non, le cerveau n'est pas l'égal du bras. — Que monsieur de Sartines sai-

sisse un de nos frères des derniers grades, s'écria Marat avec chaleur, l'enverra-t-il moins pourrir à la Bastille que vous et moi? — D'accord; mais il n'y aura dommage que pour l'individu et non pour l'ordre, qui doit passer chez nous avant toutes choses; tandis que si le chef est emprisonné, la conjuration s'arrête; tandis que si le général manque, l'armée perd la bataille.

Frères, veillez donc au salut des chefs!

— Oui, mais qu'ils veillent de leur côté au nôtre. — C'est leur devoir. — Et que leurs fautes soient doublement punies. — Encore une fois, mon frère, vous vous éloignez des constitutions de l'ordre. Ignorez-vous que le serment qui lie tous les membres de notre association est un, et applique à tous les mêmes peines, — Toujours les grands s'y soustrairont. — Ce n'est point l'avis des grands, frères; écoutez la fin de la lettre de notre prophète Swedenborg, un des grands parmi nous; voici ce qu'il ajoute :

« Le mal viendra d'un des grands, d'un très-grand de l'ordre, ou, s'il ne vient pas précisément de lui, la faute ne lui en sera pas moins imputable; rappelez-vous que le feu et l'eau peuvent être complices : l'un donne la lumière, l'autre les révélations.

« Veillez, frère, sur tout et sur tous; veillez. »

— Alors, dit Marat saisissant dans le discours de Balsamo et dans la lettre de Swedenborg le côté dont il voulait tirer parti, répétons le serment qui nous lie, et engageons-nous à le tenir dans toute sa rigueur, quel que soit celui qui aura trahi ou sera cause de la trahison.

Balsamo se recueillit un instant, et, se levant de son siége, il prononça les paroles consacrées que nos lecteurs ont déjà vues une fois d'une voix lente, solennelle et terrible.

Après lui, les sept hommes qui composaient la sombre assemblée répétèrent mot à mot ce serment, debout et la tête découverte.

Puis quand les paroles sacramentelles eurent été épuisées :

— Nous voilà garantis, dit Balsamo; ne mêlons plus d'incidents à notre discussion. J'ai un compte à rendre au comité des principaux événements de l'année.

Ma gestion des affaires de la France présentera quelque intérêt à des esprits éclairés et zélés comme les vôtres.

Je commence :

La France est située au centre de l'Europe, comme le cœur au centre du corps; elle vit, elle fait vivre. C'est dans ses agitations qu'il faut chercher la cause de tout le malaise de l'organisme général.

Je suis donc venu en France, et je me suis approché de Paris comme

le médecin s'approche du cœur : j'ai ausculté, j'ai palpé, j'ai expérimenté. Lorsque je l'ai abordée, voilà un an, la monarchie fatiguait; aujourd'hui, les vices la tuent. J'ai dû précipiter l'effet de ces débauches mortelles, et pour cela je les ai favorisées.

Un obstacle était sur ma route, cet obstacle était un homme, cet homme, c'était non pas le premier, mais le plus puissant de l'État après le roi.

Il était doué de quelques-unes de ces qualités qui plaisent aux autres hommes. Il était trop orgueilleux, c'est vrai, mais il appliquait son orgueil à ses œuvres; il savait adoucir la servitude du peuple en lui faisant croire, voir même quelquefois qu'il est une partie de l'État; et, en le consultant parfois sur ses propres misères, il arborait un étendard autour duquel les masses se rallient toujours : l'esprit national.

Il haïssait les Anglais, il haïssait la favorite, naturelle ennemie des classes laborieuses. Or, cet homme, s'il eût été un usurpateur, s'il eût été l'un de nous, s'il eût marché dans nos voies, agi dans notre but, cet homme, je l'eusse ménagé, je l'eusse maintenu au pouvoir, je l'eusse soutenu avec toutes les ressources que je puis créer pour mes protégés; car, au lieu de récrépir la royauté vermoulue, il l'eût renversée avec nous au jour convenu. Mais il était de la classe aristocratique, mais il était né avec les respects du premier rang auquel il ne voulait pas prétendre, de la monarchie à laquelle il n'osait attenter; il ménageait la royauté tout en méprisant le roi; il faisait plus, il servait de bouclier à cette royauté sur laquelle nos coups se dirigeaient. Le parlement et le peuple, pleins de respect pour cette digue vivante opposée aux envahissements de la prérogative royale, se maintenaient eux-mêmes dans une résistance modérée, assurés qu'ils étaient d'une aide puissante quand le moment serait venu.

J'ai compris la situation. J'ai entrepris la chute de monsieur de Choiseul.

Cette œuvre puissante, à laquelle depuis dix ans s'attelaient tant de haines et tant d'intérêts, je l'ai commencée et terminée en quelques mois, par des moyens qu'il est inutile de vous dire. Par un secret qui est une de mes forces, force d'autant plus grande qu'elle demeurera éternellement cachée aux yeux de tous, et ne se manifestera jamais que par l'effet, j'ai renversé, chassé monsieur de Choiseul, et attaché à sa suite un long cortége de regrets, de désappointements, de lamentations et de colères.

Voilà maintenant que le travail apporte ses fruits; voilà que toute la France demande Choiseul et se soulève pour le reprendre, comme les orphelins se lèvent vers le ciel quand Dieu a pris leur père.

Les parlements usent du seul droit qu'ils aient, l'inertie : les voilà qui

cessent de fonctionner. Dans un corps bien organisé, comme doit être un État de premier ordre, la paralysie d'un organe essentiel est mortelle; or, le parlement est au corps social ce que l'estomac est au corps humain; les parlements n'opérant plus, le peuple, ces entrailles de l'État, ne travaillera, et par conséquent ne paiera plus; et l'or, c'est-à-dire le sang, leur fera défaut.

— Oui, oui, cria Marat. — Jeune homme, je ne vous ai pas encore consulté, dit froidement Balsamo.

Le roi qui règne est un dernier reflet du grand roi que le peuple vénère encore, et il y a dans cette majesté qui s'efface quelque chose d'assez éblouissant encore pour balancer les éclairs de vos petits ressentiments. Celui-là est un roi, il mourra roi; sa race est insolente, mais pure. Son origine, vous pouvez la lire sur son front, dans un geste, dans sa voix. Il sera toujours le roi, celui-là. Abattons-le, et il arrivera ce qui est arrivé à Charles Ier; ses bourreaux se prosterneront devant lui, et les courtisans de son malheur, comme lord Capell, baiseront la hache qui aura tranché la tête de leur maître.

Or, vous le savez tous, l'Angleterre s'est hâtée. Le roi Charles Ier est mort sur l'échafaud, c'est vrai, mais le roi Charles II, son fils, est mort sur le trône.

Attendez, attendez, car voilà que les temps vont devenir propices.

Maintenant, Messieurs, vous connaissez le travail de cette année; vous voyez les progrès de nos mines. Persuadez-vous donc que nous ne réussirons qu'avec le génie et le courage des uns, qui seront les yeux et le cerveau; qu'avec la persévérance et le labeur des autres, qui représenteront les bras; qu'avec la foi et le dévouement des autres encore, qui seront le cœur.

Pénétrez-vous surtout de cette nécessité d'une obéissance aveugle qui fait que votre chef lui-même s'immolera à la volonté des statuts de l'ordre, le jour où les statuts l'exigeront.

Sur ce, Messieurs et frères bien-aimés, je lèverais la séance, s'il ne me restait un bien à faire, un mal à indiquer.

Le grand écrivain qui est venu à nous ce soir, et qui eût été des nôtres sans le zèle intempestif d'un de nos frères, qui a effrayé cette âme timide; ce grand écrivain, disons-nous, a eu raison de notre assemblée, et je déplore comme un malheur, qu'un étranger ait raison devant une majorité de frères qui connaissent mal nos règlements et ne connaissent pas du tout notre but.

Rousseau, triomphant avec les sophismes de ses livres des vérités de notre association, représente un vice fondamental que j'extirperais avec le fer et le feu, si je n'avais encore l'espoir de le guérir par la persua-

sion. L'amour-propre d'un de nos frères s'est développé fâcheusement. Il nous a donné du dessous dans la discussion; aucun fait pareil ne se représentera plus, je l'espère, ou bien j'aurais recours aux voies de discipline.

Maintenant, Messieurs, propagez la foi par la douceur et la persuasion; insinuez-la, ne l'imposez pas, ne l'enfoncez pas dans les âmes rebelles à coups de maillet et de hache, comme font les inquisiteurs des coins du bourreau. Souvenez-vous que nous ne serons grands qu'après avoir été reconnus bons, et qu'on ne nous reconnaîtra bons qu'en paraissant meilleurs que tout ce qui nous entoure; rappelez-vous encore que parmi nous, les bons et les meilleurs ne sont rien sans la science, l'art et la foi; rien enfin près de ceux que Dieu a marqués d'un sceau particulier pour commander aux hommes et régir un empire.

Messieurs, la séance est levée.

Ces paroles prononcées, Balsamo se couvrit la tête et s'enveloppa de son manteau.

Chacun des initiés partit alors à son tour, seul et silencieux, pour ne pas éveiller de soupçons.

XXXI

LE CORPS ET L'AME

Le dernier resté près du maître fut Marat, le chirurgien.

Il s'approcha humblement et fort pâle du terrible orateur dont la puissance était illimitée.

— Maître, demanda-t-il, ai-je donc en effet commis une faute? — Une grande, Monsieur, dit Balsamo; et, ce qu'il y a de pis, c'est que vous ne croyez pas l'avoir commise. — Eh bien! oui, je l'avoue, non-seulement je ne crois pas avoir commis une faute, mais je crois avoir parlé comme il convient. — Orgueil! orgueil! murmura Balsamo; orgueil, démon destructeur! Les hommes vont combattre la fièvre dans les veines du malade, la peste dans les eaux et dans les airs; mais ils laissent l'orgueil pousser de si profondes racines dans leurs cœurs, qu'ils ne peuvent parvenir à l'extirper. — Oh! maître, dit Marat, vous avez de moi une bien triste opinion. Suis-je donc, en effet, si peu de chose que je ne puisse compter parmi mes semblables? Ai-je si mal recueilli le fruit de mes travaux que je sois incapable de dire un mot sans être taxé d'igno-

rance? Suis-je donc un si tiède adepte que l'on suspecte ma conviction? N'eussé-je que cela, j'existe au moins par le dévouement à la sainte cause du peuple. — Monsieur, répliqua Balsamo, c'est parce que le principe du bien lutte encore en vous contre celui du mal, qui me paraît devoir l'emporter un jour, que je tenterai de vous corriger de ces défauts. Si je dois y réussir, si l'orgueil ne l'a pas déjà emporté en vous sur tout autre sentiment, j'y réussirai en une heure. — En une heure? dit Marat. — Oui. Voulez-vous me donner cette heure? — Certainement. — Où vous verrai-je? — Maître, c'est à moi d'aller vous trouver au rendez-vous que vous voudrez bien fixer à votre serviteur. — Eh bien! dit Balsamo, j'irai chez vous. — Faites attention à l'engagement que vous prenez, maître; j'habite une mansarde, rue des Cordeliers. Une mansarde, vous entendez, dit Marat, avec une affectation de simplicité orgueilleuse, avec une fanfaronnade de misère qui n'échappa point à Balsamo, tandis que vous... — Tandis que moi? — Tandis que vous, vous habitez, dit-on, un palais.

Celui-ci haussa les épaules, comme ferait un géant qui, du haut de sa taille, mesurerait les colères d'un nain.

— Eh bien! soit, Monsieur, répondit-il, j'irai vous voir dans votre mansarde. — Quand cela, Monsieur? — Demain. — A quelle heure? — Le matin. — C'est qu'au point du jour je vais à mon amphithéâtre, et de là à l'hôpital. — Précisément, c'est ce qu'il me faut. Je vous eusse demandé de m'y conduire si vous ne me l'eussiez pas proposé. — Vous entendez, de bonne heure. Je dors peu, dit Marat. — Et moi je ne dors pas, répondit Balsamo. Ainsi donc, au point du jour. — Je vous attendrai.

Là-dessus ils se séparèrent, car ils étaient arrivés à la porte de la rue, aussi sombre et aussi solitaire au moment de leur sortie qu'elle était peuplée et bruyante au moment de leur entrée.

Balsamo prit à gauche et disparut rapidement.

Marat l'imita en tirant à droite avec ses jambes longues et grêles.

Balsamo fut exact : à six heures du matin il heurtait, le lendemain, à la porte du palier qui, centre d'un long corridor percé de six portes, formait le dernier étage d'une vieille maison de la rue des Cordeliers.

Marat, on le voyait bien, avait tout préparé pour recevoir plus dignement son hôte illustre. Le maigre lit de noyer, la commode à dessus de bois reluisaient de propreté sous le chiffon de laine d'une femme de ménage, qui s'escrimait à tour de bras sur ces meubles vermoulus.

Marat lui-même prêtait une aide active à cette femme et rafraîchissait dans un petit pot de faïence bleue des fleurs pâles et étiolées, le principal ornement de la mansarde.

Il tenait encore un torchon de toile sous le bras, ce qui indiquait qu'il

n'avait touché aux fleurs qu'après avoir donné un coup de main aux meubles.

Comme la clé était à la porte et que Balsamo était entré sans frapper, il surprit Marat dans cette occupation.

Marat, à la vue du maître, rougit beaucoup plus qu'il ne convenait à un stoïcien véritable.

— Vous voyez, Monsieur, dit-il en jetant sournoisement derrière un rideau le torchon révélateur, je suis homme de ménage, et j'aide à cette bonne femme. Je choisis l'ouvrage, par exemple, ce qui n'est peut-être pas d'un bon plébéien, mais qui n'est pas non plus tout à fait d'un grand seigneur. — C'est d'un jeune homme pauvre et qui aime la propreté, dit froidement Balsamo, voilà tout. Êtes-vous bientôt prêt, Monsieur? vous savez que mes moments sont comptés. — Je passe mon habit, Monsieur... Dame Grivette, mon habit... C'est ma portière, Monsieur; c'est mon valet de chambre, c'est ma cuisinière, c'est mon intendant, et elle me coûte un écu par mois. — Je loue l'économie, dit Balsamo; c'est la richesse des pauvres, c'est la sagesse des riches. — Mon chapeau, ma canne, dit Marat. — Allongez la main, dit Balsamo; voilà votre chapeau, et sans doute cette canne qui est près de votre chapeau est la vôtre. — Oh! pardon, Monsieur, je suis tout confus. — Êtes-vous prêt? — Oui, Monsieur; ma montre, dame Grivette.

Dame Grivette se tourna et se retourna, mais ne répondit point.

— Vous n'avez pas besoin de montre, Monsieur, pour aller à l'amphithéâtre et à l'hôpital; on serait peut-être longtemps à la retrouver, et cela nous retarderait. — Cependant, Monsieur, je tiens beaucoup à ma montre, qui est excellente et que j'ai achetée à force d'économie. — En votre absence dame Grivette la cherchera, répondit Balsamo avec un sourire; et, si elle cherche bien, à votre retour elle sera retrouvée. — Oh! certainement, dit dame Grivette, elle sera retrouvée, si toutefois Monsieur ne l'a pas laissée ailleurs; rien ne se perd ici. — Vous voyez bien, dit Balsamo. Allons, Monsieur, allons.

Marat n'osa point insister et suivit Balsamo tout en grommelant.

Lorsqu'ils furent à la porte :

— Où allons-nous d'abord? dit Balsamo. — A l'amphithéâtre si vous voulez, maître; j'y ai désigné un *sujet* qui a dû mourir cette nuit d'une méningite aiguë; j'ai des observations à faire sur son cerveau, et je ne voudrais pas que mes camarades me le prissent. — Allons donc à l'amphithéâtre, monsieur Marat. — D'autant plus que ce n'est qu'à deux pas d'ici; que l'amphithéâtre touche à l'hôpital, et que nous ne faisons qu'entrer et sortir; vous pouvez même m'attendre à la porte. — Au contraire, je désire entrer avec vous; vous me direz votre opinion sur le *sujet*. —

Quand il était un corps, Monsieur? — Non, depuis qu'il est un cadavre. — Holà! prenez-y garde, dit Marat en souriant; je pourrai gagner un point sur vous, car je connais cette partie de ma profession et suis, dit-on, un assez habile anatomiste. — Orgueil, orgueil, toujours orgueil! murmura Balsamo. — Que dites-vous? demanda Marat. — Je dis que nous allons voir cela, Monsieur, répliqua Balsamo. Entrons.

Marat s'engagea le premier dans l'allée étroite qui conduisait à cet amphithéâtre, situé au bout de la rue Hautefeuille.

Balsamo le suivit sans hésiter jusque dans la salle longue et étroite où, sur une table de marbre, on voyait deux cadavres étendus, l'un de femme, l'autre d'homme.

La femme était morte jeune. L'homme était vieux et chauve; un méchant suaire leur voilait le corps, en laissant leurs visages à moitié découverts.

Tous deux étaient couchés côte à côte sur ce lit glacé, eux qui jamais peut-être ne s'étaient vus en ce monde, et dont les âmes, voyageant alors dans l'éternité, devaient être bien surprises de voir un pareil voisinage à leurs enveloppes mortelles.

Marat leva et jeta de côté, d'un seul mouvement, le linge grossier qui couvrait les deux malheureux que la mort avait faits égaux devant le scalpel du chirurgien.

Les deux cadavres étaient nus.

— La vue des morts ne vous répugne-t-elle pas? dit Marat avec sa fanfaronnade ordinaire. — Elle m'attriste, répliqua Balsamo. — Défaut d'habitude, dit Marat. Moi, qui vois ce spectacle tous les jours, je n'en éprouve ni tristesse ni dégoût. Nous autres praticiens, voyez-vous, nous vivons avec les morts et nous n'interrompons pour eux aucune des fonctions de notre vie. — C'est un triste privilége de votre profession, Monsieur. — Et puis, ajouta Marat, pourquoi m'attristerais-je? ou pourquoi me dégoûterais-je? Dans le premier cas, j'ai la réflexion; dans le second, j'ai l'habitude. — Expliquez-moi vos idées, dit Balsamo, je les comprends mal. La réflexion d'abord. — Soit! pourquoi m'effraierais-je? pourquoi aurais-je peur d'un corps inerte, d'une statue qui est de chair au lieu d'être de pierre, de marbre ou de granit? — En effet, il n'y a rien, n'est-ce pas, dans un cadavre? — Rien, absolument rien. — Vous le croyez? — J'en suis sûr. — Mais dans un corps vivant? — Il y a le mouvement, dit superbement Marat. — Et l'âme, vous n'en parlez pas, Monsieur. — Je ne l'ai jamais vue dans les corps que j'ai fouillés avec mon scalpel. — Parce que vous n'avez fouillé que des cadavres. — Oh! si fait, Monsieur, j'ai fort opéré sur les corps vivants. — Et vous n'avez rien trouvé en eux de plus que dans les cadavres? — Si fait, j'ai trouvé

la douleur; est-ce la douleur que vous appelez l'âme? — Alors, vous n'y croyez pas? — A quoi? — A l'âme. — J'y crois, parce que je suis libre de l'appeler le mouvement, si je veux. — Voilà qui est fort bien; vous croyez à l'âme, c'est tout ce que je vous demandais; cela me fait du bien que vous y croyiez. — Un instant, mon maître, entendons-nous, et surtout n'exagérons pas, dit Marat avec son sourire de vipère. Nous autres praticiens, nous sommes un peu matérialistes. — Ces corps sont bien froids, dit Balsamo rêveur, et cette femme était bien belle. — Mais oui. — Une belle âme eût certes bien été à ce beau corps. — Ah! voilà où fut l'erreur de celui qui la créa. Beau fourreau, vilaine lame. Ce corps, maître, était celui d'une coquine qui sortait de Saint-Lazare lorsqu'elle mourut d'une inflammation cérébrale à l'Hôtel-Dieu. Sa chronique est longue et passablement scandaleuse. Si vous appelez âme le mouvement qui faisait agir cette créature, vous ferez tort à nos âmes, qui doivent être de la même essence, puisqu'elles sont descendues de la même source. — Ame qu'on eût dû guérir, dit Balsamo, et qui s'est perdue faute du seul médecin qui soit indispensable, d'un médecin de l'âme. — Hélas! hélas! mon maître, c'est encore là une de vos théories. Il n'y a de médecins que pour les corps, répliqua Marat avec un rire amer. Et, tenez, maître, vous avez en ce moment sur les lèvres un mot que Molière a mis souvent dans ses comédies, et c'est ce mot qui vous fait sourire. — Non, dit Balsamo, vous vous trompez et ne pouvez savoir à quelle chose je souris. Pour le moment, ce que nous concluons, n'est-ce pas, c'est que ces cadavres sont vides? — Et insensibles, dit Marat en soulevant la tête de la jeune femme et en la laissant retomber bruyamment sur le marbre, sans que le corps eût seulement bougé ou frémi. — Très-bien, dit Balsamo; passons à l'hôpital maintenant. — Un instant, maître, pas avant, je vous prie, que je n'aie détaché du tronc cette tête qui me fait envie, et qui a été le siége d'une maladie fort curieuse. Vous permettez? — Comment donc! dit Balsamo.

Marat ouvrit sa trousse, en tira un bistouri et ramassa dans un coin un gros maillet de bois tout pointillé de taches de sang.

Alors, d'une main exercée, il pratiqua une incision circulaire, qui sépara toutes les chairs et tous les muscles du cou; puis, arrivé à l'os, il glissa son bistouri entre deux jointures de la colonne vertébrale, et frappa dessus avec le maillet un coup énergique et sec.

La tête roula sur la table, et de la table à terre. Marat fut obligé de la ressaisir de ses mains humides.

Balsamo se détourna pour ne pas donner trop de joie au triomphateur.

— Un jour, dit Marat, qui croyait prendre le maître en faiblesse, un

jour quelque philanthrope s'occupera de la mort comme les autres s'occupent de la vie, trouvera une machine qui détachera ainsi la tête d'un seul coup, et qui rendra l'anéantissement instantané, ce que ne fait aucun des autres genres de mort; la roue, l'écartèlement et la pendaison sont des supplices appartenant à des peuples barbares et non à des peuples civilisés. Une nation éclairée comme la France doit punir, et non se venger. Car la société qui roue, qui pend ou qui écartèle, se venge du criminel par la souffrance, avant de le punir par la mort; ce qui est trop de moitié, à mon avis. — Et au mien aussi, Monsieur. Mais comment comprenez-vous cet instrument? — Je comprends une machine froide et impassible comme la loi elle-même; l'homme chargé de punir s'impressionne à la vue de son semblable, et parfois manque son coup, comme il est arrivé pour Chalais et pour le duc de Montmouth. Il n'en serait pas ainsi d'une machine, de deux bras de chêne qui feraient mouvoir un coutelas, par exemple. — Et croyez-vous, Monsieur, que, parce que ce coutelas passerait avec la rapidité de la foudre entre la base de l'occiput et les muscles trapèzes, croyez-vous que la mort serait instantanée et la douleur rapide? — La mort serait instantanée, sans contredit, puisque le fer trancherait d'un coup les nerfs qui donnent le mouvement. La douleur serait rapide, puisque le fer séparerait le cerveau qui est le siége des sentiments, du cœur qui est le centre de la vie. — Monsieur, dit Balsamo, le supplice de la décapitation existe en Allemagne. — Oui, mais par l'épée, et je vous l'ai dit, la main de l'homme peut trembler. — Une pareille machine existe en Italie; un corps de chêne la fait mouvoir, et on l'appelle la mannaja. — Eh bien? — Eh bien! Monsieur, j'ai vu des criminels décapités par le bourreau se lever sans tête, du siége où ils étaient assis, et s'en aller en trébuchant tomber à dix pas de là. J'ai ramassé des têtes qui roulaient au bas de la mannaja, comme cette tête que vous tenez par les cheveux a roulé tout à l'heure au bas de cette table de marbre, et, en prononçant à l'oreille de cette tête le nom dont on l'avait baptisée pendant sa vie, j'ai vu ses yeux se rouvrir et se tourner dans leur orbite, cherchant à voir qui les avait appelés de la terre pendant ce passage du temps à l'éternité. — Mouvement nerveux, pas autre chose. — Les nerfs ne sont-ils pas les organes de la sensibilité? — Que concluez-vous de là, Monsieur? — Je conclus qu'il vaudrait mieux, qu'au lieu de chercher une machine qui tuât pour punir, l'homme cherchât un moyen de punir sans tuer. Elle sera la meilleure et la plus éclairée des sociétés, croyez-moi, la société qui aura trouvé ce moyen-là. — Utopie encore! utopie toujours! dit Marat. — Cette fois, vous avez peut-être raison, dit Balsamo; le temps nous éclairera... N'avez-vous point parlé de l'hôpital?... Allons-y! — Allons!

Et il enveloppa la tête de la jeune femme dans son mouchoir de poche, dont il noua soigneusement les quatre coins.

— Maintenant, dit en sortant Marat, je suis sûr au moins que mes camarades n'auront que mon reste.

On prit le chemin de l'Hôtel-Dieu ; le rêveur et le praticien marchaient à côté l'un de l'autre.

— Vous avez coupé très-froidement et très-habilement cette tête, Monsieur, dit Balsamo ; avez-vous moins d'émotion quand il s'agit des vivants que des morts? La souffrance vous touche-t-elle plus que l'immobilité? Êtes-vous plus pitoyable aux corps qu'aux cadavres? — Non, car ce serait un défaut, un défaut comme c'en est un au bourreau de se laisser impressionner. On tue aussi bien un homme en lui coupant mal la cuisse qu'en lui coupant mal la tête. Un bon chirurgien doit opérer avec sa main et non avec son cœur, quoiqu'il sache bien, en son cœur, que pour une souffrance d'un instant il donne des années de vie et de santé. C'est le beau côté de notre profession celui-là, maître. — Oui, Monsieur ; mais, sur les vivants, vous rencontrez l'âme, j'espère? — Oui, si vous convenez avec moi que l'âme c'est le mouvement ou la sensibilité ; oui, certes, je la rencontre, et bien gênante même, car elle tue plus de malades que n'en tue mon scalpel.

On était arrivé au seuil de l'Hôtel-Dieu. Ils entrèrent à l'hospice. Bientôt, guidé par Marat, qui n'avait pas quitté son sinistre fardeau, Balsamo put pénétrer dans la salle des opérations, envahie par le chirurgien en chef et par les élèves en chirurgie.

Les infirmiers venaient d'apporter là un jeune homme renversé la semaine précédente par une lourde voiture, dont la roue lui avait broyé le pied. Une première opération faite à la hâte sur le membre engourdi par la douleur n'avait pas suffi ; le mal s'était développé rapidement, l'amputation de la jambe était devenue urgente.

Ce malheureux, étendu sur le lit d'angoisses, regardait, avec un effroi qui eût attendri des tigres, cette bande d'affamés qui épiaient l'instant de son martyre, de son agonie peut-être, pour étudier la science de la vie, phénomène merveilleux derrière lequel se cache le sombre phénomène de la mort.

Il semblait demander à chacun des chirurgiens, des élèves et des infirmiers, une consolation, un sourire, une caresse ; mais il ne rencontrait partout que l'indifférence avec son cœur, que l'acier avec ses yeux.

Un reste de courage et d'orgueil le rendait muet. Il réservait toutes ses forces pour les cris qu'allait bientôt lui arracher la douleur.

Cependant, quand il sentit sur son épaule la main pesamment complaisante du gardien, quand il sentit les bras des aides l'envelopper comme

les serpents de Laocoon, quand il entendit la voix de l'opérateur lui dire : du courage! il se hasarda, le malheureux, à rompre le silence et à demander d'une voix plaintive :

— Souffrirai-je beaucoup? — Eh! non, soyez tranquille, répondit Marat avec un sourire faux, qui fut caressant pour le malade, ironique pour Balsamo.

Marat vit que Balsamo l'avait compris : il se rapprocha de lui, et dit tout bas :

— C'est une opération épouvantable; l'os est plein de gerçures et sensible à faire pitié. Il mourra, non du mal, mais de la douleur : voilà ce que lui vaudra son âme à ce vivant. — Pourquoi l'opérez-vous alors; pourquoi ne le laissez-vous pas tranquillement mourir? — Parce qu'il est du devoir du chirurgien de tenter la guérison, même quand la guérison lui semble impossible. — Et vous dites qu'il souffrira? — Effroyablement. — Par la faute de son âme? — Par la faute de son âme, qui a trop de tendresse pour son corps. — Alors, pourquoi ne pas opérer sur l'âme? La tranquillité de l'une serait peut-être la guérison de l'autre. — C'est aussi ce que je viens de faire..... dit Marat, tandis que l'on continuait à lier le patient. — Vous avez préparé son âme? — Oui. — Comment cela? — Comme on fait, par des paroles. J'ai parlé à l'âme, à l'intelligence, à la sensibilité, à la chose qui faisait dire au philosophe grec : Douleur, tu n'es pas un mal, le langage qui convient à cette chose. Je lui ai dit : Vous ne souffrirez pas. Reste maintenant à l'âme à ne point souffrir, cela la regarde. Voilà le remède connu jusqu'à présent, quant aux questions de l'âme : le mensonge! Pourquoi aussi cette diablesse d'âme est-elle attachée au corps! Tout à l'heure, quand j'ai coupé cette tête, le corps n'a rien dit. L'opération, cependant, était grave. Mais, que voulez-vous! le mouvement avait cessé, la sensibilité s'était éteinte, l'âme s'était envolée, comme vous dites, vous autres spiritualistes. Voilà pourquoi cette tête que je coupais n'a rien dit, voilà pourquoi ce corps que je décapitais m'a laissé faire; tandis que ce corps que l'âme habite encore, pour peu de temps, c'est vrai, mais enfin qu'elle habite encore, va pousser des cris effroyables dans un instant. Bouchez bien vos oreilles, maître. Bouchez-les, vous qui êtes sensible à cette connexité des âmes et des corps, qui tuera toujours votre théorie, jusqu'au jour où votre théorie sera parvenue à isoler le corps de l'âme. — Vous croyez qu'on n'arrivera jamais à cet isolement? — Essayez, dit Marat, l'occasion est belle. — Eh bien! oui, vous avez raison, dit Balsamo, l'occasion est belle, et j'essaie. — Oui, essayez. — Oui. — Comment cela? — Je ne veux pas que ce jeune homme souffre, il m'intéresse. — Vous êtes un illustre chef, dit Marat, mais vous n'êtes ni Dieu le père, ni Dieu le fils, et vous

n'empêcherez pas ce gaillard-là de souffrir. — Et s'il ne souffrait point, croiriez-vous à sa guérison? — Elle serait plus probable, mais elle ne serait pas sûre.

Balsamo jeta sur Marat un inexprimable regard de triomphe, et se plaçant devant le jeune malade, dont il rencontra les yeux effarés et déjà noyés dans les angoisses de la terreur :

— Dormez, dit-il non-seulement avec sa bouche, mais encore avec son regard, avec sa volonté, avec toute la chaleur de son sang, avec tout le fluide de son corps.

En ce moment, le chirurgien en chef commençait à palper la cuisse malade, et à faire observer aux élèves l'intensité du mal.

Mais à ce commandement de Balsamo, le jeune homme, qui s'était relevé sur son séant, oscilla un instant dans les bras des aides, sa tête se pencha, ses yeux se fermèrent.

— Il se trouve mal, dit Marat. — Non, Monsieur. — Mais ne voyez-vous pas qu'il perd connaissance? — Non, il dort. — Comment, il dort? — Oui.

Chacun se tourna vers l'étrange médecin, que l'on prit pour un fou.

Un sourire d'incrédulité passa sur les lèvres de Marat.

— Est-il d'habitude que l'on parle pendant l'évanouissement? demanda Balsamo. — Non. — Eh bien! interrogez-le, et il vous répondra. — Eh! jeune homme! cria Marat. — Oh! vous n'avez pas besoin de crier si haut, dit Balsamo; parlez avec votre voix ordinaire. — Dites-nous donc un peu ce que vous avez. — On m'a ordonné de dormir, et je dors, répondit le patient.

La voix était parfaitement calme et faisait un contraste étrange avec la voix qu'on avait entendue quelques instants auparavant.

Tous les assistants se regardèrent.

— Maintenant, dit Balsamo, détachez-le. — Impossible, dit le chirurgien en chef, un seul mouvement, et l'opération peut être manquée. — Il ne bougera pas. — Qui me l'assure? — Moi, et puis lui. Demandez-lui plutôt. — Peut-on vous laisser libre, mon ami? — On le peut. — Et promettez-vous de ne pas bouger? — Je le promets, si vous me l'ordonnez. — Je vous l'ordonne. — Ma foi, dit le chirurgien en chef, vous parlez avec une telle certitude, Monsieur, que je suis tenté de faire l'expérience. — Faites, et ne craignez rien. — Déliez-le, dit le chirurgien en chef.

Les aides obéirent.

Balsamo passa au chevet du lit.

— A partir de ce moment, dit-il, ne bougez plus que je ne l'ordonne.

Une statue couchée sur un tombeau n'eût pas été plus immobile que ne le devint le malade à cette injonction.

— Maintenant, opérez, Monsieur, dit Balsamo ; le malade est parfaitement disposé.

Le chirurgien prit son bistouri ; mais au moment de s'en servir, il hésita.

— Taillez, Monsieur, taillez, vous dis-je, fit Balsamo avec l'air d'un prophète inspiré.

Celui-ci, dominé comme Marat, comme le malade, comme tout le monde, approcha l'acier de la chair.

La chair cria, mais le malade ne poussa pas un soupir, ne fit pas un mouvement.

— De quel pays êtes-vous, mon ami? demanda Balsamo. — Je suis Breton, Monsieur, répondit le malade en souriant. — Et vous aimez votre pays? — Oh! Monsieur, il est si beau!

Le chirurgien faisait pendant ce temps les incisions circulaires à l'aide desquelles, dans les amputations, on commence par mettre l'os à découvert.

— L'avez-vous quitté jeune? demanda Balsamo. — A dix ans, Monsieur.

Les incisions étaient faites, le chirurgien approchait la scie de l'os.

— Mon ami, dit Balsamo, chantez-moi donc cette chanson que les sauniers de Batz chantent en rentrant le soir, après la journée faite. Je ne me rappelle que le premier vers.

A mon sel couvert d'écume.

La scie mordait les os.

Mais, à l'invitation de Balsamo, le malade sourit et commença de chanter mélodieusement, lentement, en extase, comme un amant ou comme un poëte.

A mon sel couvert d'écume,
A mon lac couleur du ciel,
A mon four, tourbe qui fume;
A mon sarrazin de miel;

A ma femme, à mon vieux père,
A mes enfants bien aimés;
A la tombe où dort ma mère,
Sous les genets parfumés;

Salut ! la journée est faite,
Et me voici de retour:

Après le labeur, la fête,
Après l'absence, l'amour.

La jambe tomba sur le lit, que le malade chantait encore.

XXXII

L'AME ET LE CORPS

Chacun regardait le patient avec étonnement, le médecin avec admiration.

Il en fut qui dirent que tous deux étaient fous.

Marat traduisit cette opinion à l'oreille de Balsamo.

— La terreur a fait perdre l'esprit au pauvre diable, dit-il ; voilà pourquoi il ne souffre plus. — Je ne crois pas, dit Balsamo, et, bien loin qu'il ait perdu l'esprit, je suis sûr, si je l'interrogeais, qu'il nous dirait, s'il doit mourir, le jour de sa mort ; s'il doit vivre, le temps que durera sa convalescence.

Marat fut prêt de partager l'opinion générale, c'est-à-dire de croire Balsamo aussi fou que le patient.

Cependant le chirurgien liait activement les artères d'où s'échappaient des flots de sang.

Balsamo tira de sa poche un flacon, versa sur un tampon de charpie quelques gouttes de l'eau que ce flacon renfermait, et pria le chirurgien en chef d'appliquer cette charpie sur les artères.

Celui-ci obéit avec une certaine curiosité.

C'était un des plus célèbres praticiens de cette époque, un homme vraiment amoureux de la science, qui ne répudiait aucun de ses mystères, et pour qui le hasard n'était que le pis-aller du doute.

Il appliqua le petit tampon sur l'artère, qui frémit, bouillonna, et ne laissa plus passer le sang que goutte à goutte.

Dès lors, il put lier l'artère avec la plus grande facilité.

Pour le coup, Balsamo obtint un véritable triomphe, et chacun lui demanda où il avait étudié et de quelle école il était.

— Je suis un médecin allemand de l'école de Gœttingue, dit-il, et j'ai fait la découverte que vous voyez. Je désire cependant, Messieurs et chers confrères, que cette découverte demeure encore un secret, car j'ai grand'-

peur du fagot, et le parlement de Paris se déciderait peut-être à juger encore une fois pour le plaisir de condamner un sorcier au feu.

Le chirurgien en chef demeurait rêveur.

Marat rêvait et réfléchissait.

Cependant il reprit le premier la parole.

— Vous prétendiez, dit-il, tout à l'heure que, si vous interrogiez cet homme sur le résultat de cette opération, il répondrait sûrement, quoique ce résultat soit encore caché dans l'avenir? — Je le prétends encore, dit Balsamo. — Eh bien! voyons. — Comment s'appelle ce pauvre diable? — Il s'appelle Havard, répondit Marat.

Balsamo se retourna vers le patient, dont la bouche fredonnait encore les dernières notes du plaintif refrain.

— Eh bien! mon ami, lui demanda-t-il, qu'augurez-vous de l'état de ce pauvre Havard? — Ce que j'augure de son état? répondit le malade; attendez, il faut que je revienne de la Bretagne, où j'étais, à l'Hôtel-Dieu, où il est. — C'est cela; entrez-y, regardez-le et dites-moi la vérité sur lui. — Oh! il est malade, bien malade : on lui a coupé la jambe. — En vérité? dit Balsamo. — Oui. — Et l'opération a-t-elle bien réussi? — A merveille; mais...

La figure du malade s'assombrit.

— Mais...? reprit Balsamo.—Mais, continua le malade, il a une terrible épreuve à passer : la fièvre. — Et quand viendra-t-elle? — Ce soir, à sept heures.

Tous les assistants se regardèrent.

— Et cette fièvre? demanda Balsamo. — Oh! elle le rendra bien malade; il surmontera cependant ce premier accès. — Vous en êtes sûr? — Oh! oui. — Mais, après ce premier accès, sera-t-il sauvé? — Hélas! non, dit le blessé en soupirant. — La fièvre reviendra donc? — Oh! oui, et plus terrible que jamais; pauvre Havard, continua-t-il, pauvre Havard, il a une femme et des enfants.

Et ses yeux se remplirent de larmes.

— Sa femme doit-elle donc être veuve, et ses enfants doivent-ils donc être orphelins? demanda Balsamo. — Attendez! attendez!

Il joignit les mains.

— Non, non, dit-il.

Son visage s'éclaira d'une foi sublime.

— Non, sa femme et ses enfants ont tant prié qu'ils ont obtenu grâce pour lui devant Dieu. — Alors, il guérira. — Oui. — Vous entendez, Messieurs, dit Balsamo, il guérira. — Demandez-lui en combien de jours, dit Marat. — En combien de jours? — Oui, vous avez dit qu'il indiquerait lui-même les phases et le terme de sa convalescence. — Je ne de-

mande pas mieux que de l'interroger là-dessus. — Interrogez-le donc, alors. — Et, quand croyez-vous qu'Havard soit guéri? demanda Balsamo. — Oh! la convalescence sera longue; attendez; un mois, six semaines, deux mois; il est entré ici il y a cinq jours, il en sortira deux mois et quinze jours après y être entré. — Et il en sortira guéri? — Oui. — Mais, dit Marat, incapable de travailler, et par conséquent de nourrir sa femme et ses enfants.

Havard joignit de nouveau les mains.

— Oh! Dieu est bon, et Dieu y pourvoira. — Et comment Dieu y pourvoira-t-il? demanda Marat. Pendant que je suis en train d'apprendre aujourd'hui, je voudrais bien apprendre cela. — Dieu a envoyé près de son lit un homme charitable qui l'a pris en pitié, et qui a dit tout bas : « Je veux que le pauvre Havard ne manque de rien. »

Tous les assistants se regardèrent; Balsamo sourit.

— En vérité, nous assistons à un étrange spectacle, dit le chirurgien en chef, en même temps qu'il saisissait la main du malade, auscultait sa poitrine et palpait son front; cet homme rêve. — Vous croyez? dit Balsamo.

Et lançant au blessé un regard plein d'autorité et d'énergie :

— Éveillez-vous, Havard! lui dit-il.

Le jeune homme ouvrit les yeux avec effort et regarda avec une profonde surprise tous les assistants, devenus pour lui inoffensifs de menaçants qu'ils étaient.

— Eh bien! dit-il douloureusement, on ne m'a donc pas encore opéré? On va donc encore me faire souffrir?

Balsamo prit vivement la parole. Il craignit l'émotion du malade. Il n'était pas besoin qu'il se hâtât.

Nul ne l'eût devancé; la surprise des assistants était trop grande.

— Mon ami, lui dit-il, tranquillisez-vous; monsieur le chirurgien en chef a pratiqué sur votre jambe une opération qui satisfait à toutes les exigences de votre position. Il paraît, mon pauvre garçon, que vous êtes un peu faible d'esprit, car vous vous êtes évanoui devant la première attaque. — Oh! tant mieux, dit gaiement le Breton, je n'ai rien senti; mon sommeil a même été doux et réparateur. Quel bonheur! on ne me coupera pas la jambe.

Mais en ce moment le malheureux porta ses regards sur lui-même : il vit le lit plein de sang, il vit sa jambe mutilée.

Il jeta un cri, et cette fois s'évanouit véritablement.

— Interrogez-le maintenant, dit froidement Balsamo à Marat, et vous verrez s'il répond.

Puis, entraînant le chirurgien en chef dans un coin de la chambre,

tandis que les infirmiers reportaient le malheureux jeune homme dans son lit :

— Monsieur, lui dit Balsamo, vous avez entendu ce qu'a dit votre pauvre malade? — Oui, Monsieur, qu'il guérirait. — Il a dit encore autre chose; il a dit que Dieu le prendrait en pitié, et lui enverrait de quoi nourrir sa femme et ses enfants. — Eh bien? — Eh bien! Monsieur, il a dit la vérité, sur ce point comme sur l'autre; seulement, chargez-vous d'être un intermédiaire de charité entre votre malade et Dieu : voici un diamant qui vaut vingt mille livres à peu près; quand vous verrez votre malade guéri, vous le vendrez et vous lui en remettrez l'argent; en attendant, comme l'âme, ainsi que me le disait fort judicieusement votre élève, monsieur Marat, comme l'âme a une grande influence sur le corps, dites bien à Havard, aussitôt que la connaissance sera revenue, dites-lui bien que son avenir et celui de ses enfants est assuré. — Mais, Monsieur, dit le chirurgien hésitant à prendre la bague que lui offrait Balsamo, s'il ne guérit point? — Il guérira! — Encore faut-il que je vous en donne un reçu. — Monsieur!... — Ce n'est qu'à cette condition que je prendrai un bijou d'une pareille valeur. — Faites comme il vous plaira, Monsieur. — Votre nom, s'il vous plaît? — Le comte de Fœnix.

Le chirurgien passa dans la chambre voisine, tandis que Marat, anéanti, confondu, mais luttant encore contre l'évidence, se rapprochait de Balsamo.

Au bout de cinq minutes le chirurgien rentra, tenant à la main un papier qu'il remit à Balsamo.

C'était un reçu conçu en ces termes :

« J'ai reçu de monsieur le comte de Fœnix un diamant qu'il a déclaré lui-même être d'une valeur de vingt mille livres, pour le prix en être remis au nommé Havard, le jour où il sortira de l'Hôtel-Dieu.

« Ce 15 septembre 1771.

« GUILLOTIN, D. M. »

Balsamo salua le docteur, prit le reçu et sortit suivi de Marat.

— Vous oubliez votre tête, dit Balsamo, pour lequel la distraction du jeune élève en chirurgie était un triomphe. — Ah! c'est vrai, dit celui-ci.

Et il ramassa son funèbre fardeau.

Une fois dans la rue, tous deux marchèrent fort vite et sans se dire un seul mot; puis, arrivés à la rue des Cordeliers, ils remontèrent ensemble le rude escalier qui conduisait à la mansarde.

Devant la loge de la portière, si toutefois le trou qu'elle habitait mérite le nom de loge, Marat, qui n'avait pas oublié la disparition de sa montre, s'était arrêté et avait demandé dame Grivette.

Un enfant de sept à huit ans, maigre, chétif et étiolé, lui avait répondu de sa voix criarde :

— Maman, elle est sortie; elle a dit que si Monsieur rentrait, on lui donnât cette lettre. — Non, mon petit ami, dit Marat, tu lui diras qu'elle me l'apporte elle-même. — Bien, Monsieur.

Marat et Balsamo avaient continué leur chemin.

— Ah! dit Marat en indiquant une chaise à Balsamo, et en tombant lui-même sur un escabeau, je vois que le maître a de beaux secrets. — C'est que je suis entré plus avant qu'un autre, peut-être, dans la confidence de la nature et de Dieu, répondit Balsamo. — Oh! s'écria Marat, comme la science prouve l'omnipotence de l'homme, et qu'on doit être fier d'être homme. — C'est vrai, et médecin, devriez-vous ajouter. — — Aussi, je suis fier de vous, maître, dit Marat. — Et, cependant, répliqua en souriant Balsamo, je ne suis qu'un pauvre médecin des âmes. — Oh! ne parlons pas de cela, Monsieur, vous qui avez arrêté le sang du blessé par des moyens matériels. — Je croyais que ma plus belle cure était de l'avoir empêché de souffrir; il est vrai que vous m'avez assuré qu'il était fou. — Il l'a été un moment, certes. — Qu'appelez-vous folie? N'est-ce point une abstraction de l'âme? — Ou de l'esprit, dit Marat. — Nous ne discuterons pas là-dessus; l'âme me sert à nommer le mot que je cherche. Du moment où la chose est trouvée, peu m'importe comment vous l'appelez. — Ah! voilà où nous différons d'opinion, Monsieur; vous prétendez avoir trouvé la chose et ne plus chercher que le mot; moi, je soutiens que vous cherchez tout ensemble le mot et la chose. — Nous reviendrons là-dessus tout à l'heure. Vous disiez donc que la folie était une abstraction momentanée de l'esprit? — Assurément. — Involontaire, n'est-il pas vrai? — Oui... J'ai vu un fou à Bicêtre, qui mordait ses barreaux de fer en criant : Cuisinier, tes faisans sont tendres, mais ils sont mal accommodés. — Mais, enfin, admettez-vous que cette folie passe comme un nuage sur l'esprit, et que, le nuage passé, l'esprit reprenne sa limpidité première? — Cela n'arrive presque jamais. — Vous avez vu cependant notre amputé en parfaite raison après son sommeil de fou. — Je l'ai vu, mais je n'ai point compris ce que je voyais; c'est un cas exceptionnel, une de ces étrangetés que les Hébreux appelaient des miracles. — Non, Monsieur, dit Balsamo; c'est uniquement l'abstraction de l'âme, le double isolement de la matière et de l'esprit : de la matière, chose inerte, poussière qui retournera poussière; de l'âme, étincelle divine enfermée un instant dans cette lanterne sourde qu'on

appelle le corps, et qui, fille du ciel, après la chute du corps, retournera au ciel. — Alors, vous avez tiré momentanément l'âme du corps? — Oui, Monsieur, je lui ai ordonné de quitter l'endroit misérable où elle était; je l'ai extraite du gouffre de souffrance où la douleur la retenait, pour la faire voyager dans des régions libres et pures. Qu'est-il alors resté au chirurgien? ce qui restait à votre scalpel quand vous enlevâtes à la femme morte cette tête que vous tenez, rien que de la chair inerte, de la matière, de l'argile. — Et au nom de qui avez-vous disposé ainsi de cette âme? — Au nom de celui qui a créé toutes les âmes d'un souffle: âmes des mondes, âmes des hommes; au nom de Dieu. — Alors, dit Marat, vous niez le libre arbitre? — Moi, dit Balsamo; mais que fais-je donc en ce moment, au contraire? Je vous montre, d'un côté, le libre arbitre; de l'autre, l'abstraction. Je vous expose un mourant laissé à toutes les souffrances; cet homme a une âme stoïque, il va au-devant de l'opération, il la provoque, il la supporte, mais il souffre : voilà pour le libre arbitre. Mais si je passe près de ce mourant, moi, l'envoyé de Dieu, moi le prophète, moi l'apôtre, et si, prenant en pitié cet homme, mon semblable, j'enlève par le pouvoir que le Seigneur m'a donné l'âme de son corps qui souffre, ce corps aveugle, inerte, insensible, devient pour l'âme un spectacle qu'elle contemple pieusement et miséricordieusement du haut de sa sphère limpide. Havard, ne l'avez-vous point entendu? Havard, quand il parlait de lui-même, disait : « Ce pauvre Havard! » Il ne disait plus moi. C'est qu'en effet cette âme n'avait plus affaire à ce corps, elle qui était à moitié chemin du ciel. — Mais, à ce compte, l'homme n'est plus rien, dit Marat, et je ne puis plus dire aux tyrans : « Vous avez puissance sur mon corps, mais vous ne pouvez rien sur mon âme. » — Ah! voilà que vous passez de la vérité au sophisme; Monsieur, je vous l'ai déjà dit, c'est votre défaut. Dieu prête l'âme au corps, il est vrai, mais il n'en est pas moins vrai que, tout le temps que l'âme possède ce corps, il y a union entre eux, influence de l'un sur l'autre, suprématie de la matière sur l'idée, selon que, dans des vues qui nous sont inconnues, Dieu a permis que le corps fût roi où que l'âme fût reine; mais il n'en est pas moins vrai que le souffle qui anime le mendiant est aussi pur que celui qui fait mourir le roi. Voilà le dogme que vous devez prêcher, vous, apôtre de l'égalité. Prouvez l'égalité des deux essences spirituelles, puisque cette égalité, vous pouvez l'établir à l'aide de tout ce qu'il y a de sacré au monde : les livres saints et les traditions, la science et la foi. Que vous importe l'égalité de deux matières, avec l'égalité des corps, vous ne volez pas devant Dieu. Tout à l'heure, ce pauvre blessé, cet ignorant enfant du peuple vous a dit, touchant son mal, des choses que nul parmi les médecins n'eût osé dire. Pour-

quoi cela? C'est que son âme, dégagée momentanément des liens du corps, a plané au-dessus de la terre, et qu'elle a vu d'en haut un mystère que nous dérobe notre opacité.

Marat tournait et retournait sur la table sa tête de mort, cherchant une réponse qu'il ne trouvait pas.

— Oui, murmura-t-il enfin, oui, il y a quelque chose de surnaturel là-dessous. — De naturel, au contraire, Monsieur; cessez d'appeler surnaturel tout ce qui ressort des fonctions de la destinée de l'âme. Naturelles sont ces fonctions; connues, c'est autre chose. — Inconnues à nous, maître, ces fonctions ne doivent pas être des mystères pour vous. Le cheval, inconnu aux Péruviens, était familier aux Espagnols, qui l'avaient dompté. — Ce serait orgueilleux à moi de dire : je sais. Je suis plus humble, Monsieur; je dis : je crois. — Eh bien! que croyez-vous? — Je crois que la loi du monde, la première, la plus puissante de toutes, est celle du progrès. Je crois que Dieu n'a rien créé que dans un but de bien-être ou de moralité. Seulement, comme la vie de ce monde est incalculée et incalculable, le progrès est lent. Notre planète, au dire des Écritures, comptait soixante siècles, quand l'imprimerie est venue comme un vaste phare réfléchir le passé et éclairer l'avenir; avec l'imprimerie, plus d'obscurité, plus d'oubli; l'imprimerie, c'est la mémoire du monde. Eh bien! Guttemberg a inventé l'imprimerie, et moi j'ai retrouvé la confiance. — Ah! dit ironiquement Marat, vous en arriverez peut-être à lire dans les cœurs? — Pourquoi pas? — Alors, vous ferez pratiquer à la poitrine de l'homme cette petite fenêtre que désiraient tant y voir les anciens? — Il n'est pas besoin de cela, Monsieur; j'isolerai l'âme du corps; et l'âme, fille pure, fille immaculée de Dieu, me dira toutes les turpitudes de cette enveloppe mortelle qu'elle est condamnée à animer. — Vous révélerez des secrets matériels? — Pourquoi pas? — Vous me direz, par exemple, qui m'a volé ma montre? — Vous abaissez la science à un triste niveau, Monsieur. Mais, n'importe! la grandeur de Dieu est aussi bien prouvée par le grain de sable que par la montagne, par le ciron que par l'éléphant. Oui, je vous dirai qui vous a volé votre montre.

En ce moment on frappa timidement à la porte. C'était la femme de ménage de Marat qui était rentrée, et qui, selon l'ordre donné par le jeune chirurgien, apportait la lettre.

XXXIII

LA PORTIÈRE DE MARAT

La porte s'ouvrit et donna passage à dame Grivette.

Cette femme, que nous n'avons pas pris le temps d'esquisser parce que sa figure était de celles que le peintre relègue au dernier plan tant qu'il n'a pas besoin d'elles; cette femme s'avance maintenant dans le tableau mouvant de cette histoire, et demande à prendre sa place dans l'immense panorama que nous avons entrepris de dérouler aux yeux de nos lecteurs; panorama dans lequel nous encadrerions, si notre génie égalait notre volonté, depuis le mendiant jusqu'au roi, depuis Caliban jusqu'à Ariel, depuis Ariel jusqu'à Dieu.

Nous allons donc essayer de crayonner dame Grivette, qui se détache de son ombre et qui s'avance vers nous.

C'était une longue et sèche créature de trente-deux à trente-trois ans, jaune de couleur, avec des yeux bleus bordés de noir, type effrayant du dépérissement que subissent à la ville, dans des conditions de misère, d'asphyxie incessante et de dégradation physique et morale, ces créatures que Dieu a faites belles, et qui fussent devenues magnifiques dans leur entier développement, comme le sont en ce cas-là toutes les créatures de l'air, du ciel et de la terre, quand l'homme n'a pas fait de leur vie un long supplice, c'est-à-dire lorsqu'il n'a pas fatigué leur pied avec l'entrave et leur estomac avec la faim, ou avec une nourriture presque aussi fatale que pourrait l'être l'absence de toute nourriture.

Ainsi la portière de Marat eût été une belle femme, si depuis l'âge de quinze ans elle n'eût habité un taudis sans air et sans jour, si le feu de ses instincts naturels, alimenté par cette chaleur de four, ou par un froid de glace, eût sans cesse brûlé avec mesure. Elle avait des mains longues et maigres, que le fil de la couturière avait sillonnées de petites coupures, que l'eau savonneuse de la buanderie avait crevassées et amollies, que la braise de la cuisine avait rôties et tannées; mais, malgré tout cela, des mains, on le voyait à la forme, c'est-à-dire à cette trace indélébile de muscle divin, des mains qu'on eût appelées des mains royales, si, au lieu des ampoules du balai, elles eussent eu celles du sceptre.

Tant il est vrai que ce pauvre corps humain n'est que l'enseigne de notre profession.

Dans cette femme, l'esprit, supérieur au corps, et qui par conséquent avait mieux résisté que lui, l'esprit veillait comme une lampe; il éclairait, pour ainsi dire, le corps par un reflet diaphane, et parfois on voyait monter à des yeux hébétés et ternis un rayon de l'intelligence, de la beauté, de la jeunesse, de l'amour, de tout ce qu'il y a d'exquis enfin dans la nature humaine.

Balsamo regarda longtemps cette femme, ou plutôt cette nature singulière, qui, du reste, avait dès la première vue frappé son œil observateur.

La portière entra donc tenant la lettre à la main, et, d'une voix doucereuse, d'une voix de vieille femme, car les femmes condamnées à la misère sont vieilles à trente ans :

— Monsieur Marat, dit-elle, voici la lettre que vous avez demandée. — Ce n'est pas la lettre que je désirais avoir, c'est vous que je voulais voir, dit Marat. — Eh bien! votre servante, monsieur Marat, me voici.

Dame Grivette fit une révérence.

— Que désirez-vous? — Je désire savoir des nouvelles de ma montre, dit Marat; vous vous en doutez bien. — Ah! dam! ça, je ne peux pas dire ce qu'elle est devenue. Je l'ai vue hier toute la journée, pendue à son clou, à la cheminée. — Vous vous trompez, toute la journée elle a été dans mon gousset; seulement, à six heures du soir, comme je sortais, comme j'allais au milieu d'une grande foule, comme je craignais qu'on me la volât, je l'ai mise sous le chandelier. — Si vous l'avez mise sous le chandelier, elle doit y être encore.

Et la portière, avec une bonhomie feinte qu'elle ne se doutait pas être si puissamment révélatrice, alla lever justement, des deux chandeliers qui ornaient la cheminée, celui sous lequel Marat avait caché sa montre.

— Oui, voilà bien le chandelier, dit le jeune homme, mais la montre? — Non, en vérité, elle n'y est plus. Est-ce que vous ne l'aviez pas mise là, monsieur Marat? — Mais, lorsque je vous dis... — Cherchez bien. — Oh! j'ai cherché, dit Marat avec un regard courroucé. — Vous l'aurez perdue, alors. — Mais je vous dis qu'hier, moi-même, je l'ai mise là, sous ce chandelier. — Quelqu'un alors sera entré ici, dit dame Grivette; vous recevez tant de gens, tant d'inconnus! — Prétexte! prétexte! s'écria Marat, s'emportant de plus en plus; vous savez bien que personne n'est entré depuis hier. Non, non, ma montre a pris le chemin qu'a pris la pomme d'argent de ma dernière canne, qu'a pris cette petite cuiller d'argent que vous savez, qu'a pris mon couteau à six lames! On me vole, dame Grivette, on me vole. J'ai supporté bien des choses, mais

je ne supporterai pas celle-là ; prenez-y garde ! — Mais, Monsieur, dit dame Grivette, est-ce que vous m'accusez, par hasard? — Vous devez surveiller mes effets. — Je n'ai pas seule la clé. — Vous êtes la portière. — Vous me donnez un écu par mois et vous voudriez être servi comme par dix domestiques. — Il m'importe peu d'être mal servi; il m'importe fort de n'être pas volé. — Monsieur, je suis une honnête femme! — Une honnête femme que je livrerai au commissaire de police, si d'ici à une heure ma montre n'est pas retrouvée. — Au commissaire de police? — Oui. — Au commissaire de police, une honnête femme comme moi? — Une honnête femme, une honnête femme!... — Oui, et sur laquelle il n'y a rien à dire, entendez-vous? — Allons, assez, dame Grivette. — Ah! je me doutais déjà que vous me soupçonniez quand vous êtes sorti. — Je vous soupçonne depuis la disparition du pommeau de ma canne. — Eh bien! moi, je vous dirai une chose, monsieur Marat, à mon tour. — Laquelle? — C'est que, pendant votre absence, j'ai consulté. — Qui cela? — Mes voisins. — A quel propos? — A ce propos que vous me soupçonniez. — Je ne vous en avais rien dit encore. — Je le voyais bien. — Et les voisins? Je suis curieux de savoir ce qu'ils vous ont dit, les voisins. — Ils ont dit que si vous me soupçonniez et que si vous aviez le malheur de faire part de vos soupçons à quelqu'un, il vous faudrait aller jusqu'au bout. — Eh bien? — C'est-à-dire prouver que la montre a été prise. — Elle a été prise, puisqu'elle était là et qu'elle n'y est plus. — Oui, mais par moi, prise par moi, entendez-vous. Ah! mais, c'est que devant la justice il faut des preuves; c'est qu'on ne vous croira pas sur parole, monsieur Marat, c'est que vous n'êtes pas plus que nous, monsieur Marat.

Balsamo, calme comme toujours, regardait toute cette scène. Il voyait que, quoique la conviction de Marat n'eût point changé, il baissait le ton.

— Si bien, continua la portière, que si vous ne rendez pas justice à ma probité, voyez-vous, que si vous ne me faites pas réparation, c'est moi qui irai chercher le commissaire de police, comme notre propriétaire me le conseillait encore tout à l'heure.

Marat se mordit les lèvres. Il savait qu'il y avait là un danger réel. Le propriétaire était un vieux marchand retiré riche des affaires. Il occupait l'appartement du troisième, et la chronique scandaleuse du quartier prétendait que quelque dix ans auparavant il avait fort protégé la portière, autrefois fille de cuisine chez sa femme.

Or, Marat ayant des fréquentations mystérieuses; Marat, jeune homme assez peu rangé; Marat, un peu caché; Marat, un peu suspect aux gens de la police, ne se souciait pas d'une affaire avec le commissaire, affaire



TYP. J. CLAYE

LA PORTIÈRE DE MARAT

qui l'eût mis entre les mains de monsieur de Sartines, lequel aimait fort à lire les papiers des jeunes gens comme Marat, et à envoyer les auteurs de ces beaux écrits dans ces maisons de méditation qu'on appelle Vincennes, la Bastille, Charenton et Bicêtre.

Marat baissa donc le ton; mais, à mesure qu'il le baissait, la portière haussait le sien. D'accusée elle s'était faite accusatrice. Il en résulta que cette femme nerveuse et hystérique s'emporta comme une flamme qui vient de trouver un courant d'air.

Menaces, jurements, cris, larmes, elle employa tout : ce fut une véritable tempête.

Alors, Balsamo jugea qu'il était temps d'intervenir; il fit un pas vers cette femme, debout et menaçante au milieu de la chambre, et la regardant avec un sinistre éclat, il lui présenta deux doigts à la poitrine en prononçant, non pas avec les lèvres, mais avec ses yeux, avec sa pensée, avec sa volonté tout entière, un mot que Marat ne put entendre.

Aussitôt dame Grivette se tut, chancela, et, perdant l'équilibre, elle alla à reculons, les yeux effroyablement dilatés, écrasée sous la puissance du fluide magnétique, tomber sur le lit, sans prononcer une seule parole.

Bientôt ses yeux se fermèrent et s'ouvrirent, mais sans que cette fois on vît la prunelle; sa langue remua convulsivement; le torse ne bougea point, et cependant ses mains tremblèrent comme secouées par la fièvre.

— Oh! oh! dit Marat, comme le blessé de l'hôpital! — Oui. — Elle dort donc? — Silence! dit Balsamo.

Puis, s'adressant à Marat :

— Monsieur, dit-il, voici le moment où toutes vos incrédulités vont cesser, toutes vos hésitations s'évanouir; ramassez cette lettre que vous apportait cette femme et qu'elle a laissée échapper lorsqu'elle est tombée.

Marat obéit.

— Eh bien? demanda-t-il. — Attendez.

Et, prenant la lettre des mains de Marat :

— Savez-vous de qui vient cette lettre? demanda Balsamo la présentant à la somnambule. — Non, Monsieur, répliqua-t-elle.

Balsamo approcha la lettre toute fermée de cette femme.

— Lisez-la pour monsieur Marat, qui désire savoir ce qu'elle contient. — Elle ne sait pas, dit Marat. — Oui; mais vous savez lire, vous? — Sans doute. — Eh bien! lisez-la, et elle lira de son côté, au fur et à mesure que les mots se graveront dans votre esprit.

Marat se mit à décacheter la lettre et à la lire, tandis que dame Grivette, debout et frissonnante sous la volonté toute-puissante de Balsamo, répétait, au fur et à mesure que Marat les lisait lui-même, les paroles suivantes :

« Mon cher Hippocrate,

« Apelles vient de faire son premier portrait; il l'a vendu cinquante francs; on mange aujourd'hui ces cinquante francs à la buvette de la rue Saint-Jacques. En es-tu?

« Il est bien entendu qu'on en boit une partie.

« Ton ami, L. DAVID. »

C'était textuellement ce qui était écrit.

Marat laissa tomber le papier.

— Eh bien! dit Balsamo, vous voyez que dame Grivette a aussi une âme, et que cette âme veille lorsqu'elle dort. — Et une âme étrange, dit Marat, une âme qui sait lire quand le corps ne le sait pas. — Parce que l'âme sait toute chose, parce que l'âme peut reproduire par réflexion. Essayez de lui faire lire cette lettre quand elle sera réveillée, c'est-à-dire quand le corps aura enveloppé l'âme de son ombre, et vous verrez.

Marat restait sans parole; toute sa philosophie matérialiste se révoltait en lui, mais ne trouvait pas une réponse.

— Maintenant, continua Balsamo, nous allons passer à ce qui vous intéresse le plus, c'est-à-dire à ce qu'est devenue votre montre. Dame Grivette, dit Balsamo, qui a pris la montre de monsieur Marat?

La somnambule fit un geste de violente dénégation.

— Je ne sais pas, dit-elle. — Vous le savez parfaitement, insista Balsamo et vous le direz.

Puis, avec une volonté plus forte encore :

— Qui a pris la montre de monsieur Marat? dites. — Dame Grivette n'a pas volé la montre de monsieur Marat. Pourquoi monsieur Marat croit-il que c'est dame Grivette qui a volé sa montre? — Si ce n'est pas elle qui a volé la montre, dites qui. — Je l'ignore. — Vous voyez, dit Marat, la conscience est un refuge impénétrable. — Eh bien! puisque vous n'avez plus que ce dernier doute, Monsieur, dit Balsamo, vous allez bientôt être convaincu.

Puis, se retournant vers la portière :

— Dites qui! je le veux. — Allons! allons! dit Marat, n'exigez pas l'impossible. — Vous avez entendu, dit Balsamo; j'ai dit que je voulais.

Alors, sous l'expression de cette impérieuse volonté, la malheureuse femme commença, comme une folle, à se tordre les mains et les bras; un frémissement pareil à celui de l'épilepsie commença de lui courir par tout le corps; sa bouche prit une expression hideuse de terreur et de faiblesse; elle se renversa en arrière, se raidit comme dans une convulsion douloureuse, et tomba sur le lit.

— Non, non! dit-elle, j'aime mieux mourir. — Eh bien! s'écria Balsamo avec une colère qui fit jaillir la flamme de ses yeux, tu mourras s'il le faut; mais tu parleras. Ton silence et ton obstination seraient pour nous de suffisants indices; mais pour un incrédule, il faut la preuve la plus irréfragable. Parlez, je le veux; qui a pris la montre?

L'exaspération nerveuse était portée à son comble; tout ce que la somnambule avait de force et de pouvoir réagissait contre la volonté de Balsamo; des cris inarticulés sortaient de sa bouche, une écume rougeâtre frangea ses lèvres.

— Elle va tomber en épilepsie, dit Marat. — Ne craignez rien, c'est le démon du mensonge qui est en elle et qui ne veut pas sortir.

Puis, se tournant vers la femme en lui jetant à la face tout ce que sa main pouvait contenir de fluide :

— Parlez, dit-il, parlez; qui a pris la montre? — Dame Grivette, répondit la somnambule d'une voix à peine intelligible. — Et quand l'a-t-elle prise? — Hier soir. — Où était-elle? — Sous le chandelier. — Et qu'en a-t-elle fait? — Elle l'a portée rue Saint-Jacques. — Et à quel endroit de la rue Saint-Jacques? — Au n° 29. — A quel étage? — Au cinquième. — Chez qui? — Chez un garçon cordonnier. — Comment s'appelle-t-il? — Simon. — Qu'est-ce que cet homme?

La somnambule se tut.

— Qu'est-ce que cet homme? répéta Balsamo.

Même silence.

Balsamo étendit vers elle sa main imprégnée de fluide, et la malheureuse, écrasée par cette attaque terrible, n'eut que la force de murmurer :

— Son amant.

Marat poussa un cri d'étonnement.

— Silence, dit Balsamo; laissez la conscience parler.

Puis, continuant de s'adresser à la femme toute tremblante et tout inondée de sueur.

— Et qui a conseillé ce vol à dame Grivette? demanda-t-il. — Personne. Elle a soulevé le chandelier par hasard, elle a vu la montre, alors le démon l'a tentée. — Était-ce par besoin? — Non, car la montre, elle ne l'a pas vendue. — Elle l'a donc donnée? — Oui. — A Simon?

La somnambule fit un effort :

— A Simon.

Puis elle couvrit son visage de ses deux mains et versa un torrent de larmes.

Balsamo jeta un regard sur Marat, qui, la bouche béante, les cheveux en désordre, les paupières dilatées, contemplait cet effrayant spectacle.

— Eh bien! Monsieur, dit-il, vous voyez enfin la lutte de l'âme avec

le corps. Voyez-vous la conscience forcée comme dans une redoute qu'elle croyait inexpugnable? Voyez-vous enfin que Dieu n'a rien oublié dans ce monde, et que tout est dans tout? Ne niez donc plus la conscience, ne niez donc plus l'âme; ne niez donc plus l'inconnu, jeune homme! surtout ne niez pas la foi, qui est le pouvoir suprême; et puisque vous avez de l'ambition, étudiez, monsieur Marat; parlez peu, pensez beaucoup, et ne vous laissez plus aller à juger légèrement vos supérieurs. Adieu, vous avez un champ bien vaste ouvert par mes paroles; fouillez ce champ qui renferme des trésors. Adieu. Heureux, bien heureux si vous pouvez vaincre le démon de l'incrédulité qui est en vous, comme j'ai vaincu celui des mensonges qui est dans cette femme.

Et il partit sur ces mots, qui firent monter aux joues du jeune homme la rougeur de la honte.

Marat ne songea même point à prendre congé de lui.

Mais, après la première stupeur, il s'aperçut que dame Grivette dormait toujours.

Ce sommeil lui parut épouvantable. Marat eût préféré avoir un cadavre sur son lit, dût monsieur de Sartines interpréter cette mort à sa façon.

Il regarda cette atonie, ces yeux retournés, ces palpitations, et il eut peur.

Sa peur s'accrut encore quand le cadavre vivant se leva, vint lui prendre la main et lui dire :

— Venez avec moi, monsieur Marat. — Où cela? — Rue Saint-Jacques. — Pourquoi? — Venez, venez; il m'ordonne de vous y conduire.

Marat, qui était tombé sur une chaise, se leva.

Alors dame Grivette, toujours endormie, ouvrit la porte, descendit l'escalier comme eût fait un oiseau ou une chatte, c'est-à-dire en effleurant à peine les marches.

Marat la suivit, craignant qu'elle ne tombât et qu'en tombant elle ne se brisât la tête.

Arrivée au bas de l'escalier, elle franchit le seuil de la porte, traversa la rue, toujours suivie du jeune homme, qu'elle guida ainsi jusque dans la maison, au grenier signalé.

Elle heurta à la porte; Marat sentait son cœur battre si violemment qu'il lui semblait qu'on dût l'entendre.

Un homme était dans le grenier; il ouvrit : dans cet homme, Marat reconnut un ouvrier de vingt-cinq à trente ans, qu'il avait vu parfois dans la loge de sa portière.

En apercevant dame Grivette suivie de Marat, il recula.

Mais la somnambule alla droit au lit, et passant sa main sous le maigre traversin, elle en tira la montre, qu'elle remit à Marat, tandis que le cordonnier Simon, pâle d'effroi, n'osait articuler un mot et suivait d'un œil égaré jusqu'aux moindres gestes de cette femme, qu'il croyait folle.

A peine eût-elle touché la main de Marat en lui remettant la montre, qu'elle poussa un profond soupir et murmura :

— Il m'éveille, il m'éveille.

En effet, tous ses nerfs se détendirent comme un câble abandonné par la poulie; ses yeux reprirent l'étincelle vitale, et, se trouvant en face de Marat, la main dans sa main, et tenant encore cette montre, c'est-à-dire la preuve irrécusable du crime, elle tomba évanouie sur les planches du grenier.

— La conscience existerait-elle réellement? se dit Marat en sortant de la chambre, avec le doute dans le cœur et la rêverie dans les yeux.

XXXIV

L'HOMME ET SES ŒUVRES

Tandis que Marat passait des heures si bien employées, et philosophait sur la conscience et la double vie, un autre philosophe, rue Plastrière, s'occupait aussi à reconstruire pièce par pièce sa soirée de la veille, et à s'interroger pour savoir s'il était ou non un grand coupable. Les bras appuyés mollement sur sa table, sa tête lourdement penchée sur l'épaule gauche, Rousseau songeait.

Il avait devant lui, tout grands ouverts, ses livres politiques et philosophiques, *l'Émile* et *le Contrat social.*

De temps en temps, lorsque la pensée l'exigeait, il se courbait pour feuilleter ces livres qu'il savait par cœur.

— Ah! bon Dieu! dit-il, en lisant un paragraphe de *l'Émile*, sur la liberté de conscience, voilà des phrases incendiaires. Quelle philosophie, juste ciel! A-t-il jamais paru dans le monde un boute-feu pareil à moi?

Quoi! ajoutait-il en élevant les mains au-dessus de sa tête, c'est moi qui ai proféré de pareils éclats contre le trône, l'autel et la société...!

Je ne m'étonne plus si quelques passions sombres et concentrées ont fait leur profit de mes sophismes et se sont égarées dans les sentiers que je leur semais de fleurs de rhétorique. J'ai été le perturbateur de la société...

Il se leva fort agité, fit trois tours dans sa petite chambre.

— J'ai, dit-il, médit des gens du pouvoir qui exercent la tyrannie contre les écrivains. Fou, barbare que j'étais, ces gens ont cent fois raison.

Que suis-je, sinon un homme dangereux pour un État? Ma parole lancée pour éclairer les masses, voilà du moins ce que je me donnais pour prétexte, ma parole, dis-je, est une torche qui va incendier tout l'univers.

J'ai semé des discours sur l'inégalité des conditions, des projets de fraternité universelle, des plans d'éducation, et voilà que je récolte des orgueils si féroces qu'ils intervertissent le sens de la société, des guerres intestines capables de dépleupler le monde, et des mœurs tellement farouches qu'elles feraient reculer de dix siècles la civilisation... Oh! je suis un bien grand coupable!

Il relut encore une page de son *Vicaire Savoyard*.

— Oui, c'est cela : ***Réunissons-nous pour nous occuper de notre bonheur...*** Je l'ai écrit! ***Donnons à nos vertus la force que d'autres donnent à leurs vices.*** Je l'ai écrit encore.

Et Rousseau s'agita plus désespéré que jamais.

— Voilà donc par ma faute, dit-il, les frères mis en présence des frères; quelque jour un de ces caveaux sera envahi par la police, on y prendra toute la nichée de ces gens qui font serment de se manger les uns les autres en cas de trahison, et il s'en trouvera un plus effronté que les autres qui tirera de sa poche mon livre et qui dira :

« De quoi vous plaignez-vous? Nous sommes les adeptes de monsieur Rousseau; nous faisons un cours de philosophie. » Oh! comme cela fera rire Voltaire! Il n'y a pas à craindre que ce courtisan se fourre dans des guêpiers pareils, lui!

L'idée que Voltaire se moquerait de lui donna une violente colère au philosophe genevois.

— Conspirateur, moi! murmura-t-il; je suis en enfance, décidément; ne suis-je pas, en vérité, un beau conspirateur!

Il en était là quand Thérèse entra sans qu'il la vît. Elle apportait le déjeuner.

Elle s'aperçut qu'il lisait avec attention un morceau des ***Rêveries d'un solitaire.***

— Bon! dit-elle en posant bruyamment le lait chaud sur le livre même, voilà mon orgueilleux qui se mire dans sa glace. Monsieur lit ses livres. Il s'admire, monsieur Rousseau! — Allons, Thérèse, dit le philosophe, patience, laisse-moi, je ne ris pas. — Oh! oui, c'est magnifique, n'est-ce pas? dit-elle en le raillant... Vous vous extasiez! Comment les auteurs

ont-ils tant de vanité, tant de défauts, et nous en passent-ils si peu à nous autres pauvres femmes? Que je m'avise de me regarder dans mon petit miroir, Monsieur me gronde et m'appelle coquette.

Elle continua, sur ce ton, à le rendre le plus malheureux des hommes, comme si pour cela Rousseau n'eut pas été très-richement doté par la nature.

Il but son lait sans tremper de pain.

Il ruminait.

— Bon! vous réfléchissez, dit-elle; vous allez encore faire quelque livre plein de vilaines choses...

Rousseau frémit.

— Vous rêvez, lui dit Thérèse, à vos femmes idéales, et vous écrirez des livres que les jeunes filles n'oseront pas lire, ou bien des profanations qui seront brûlées par la main du bourreau.

Le martyr frissonna. Thérèse touchait juste.

— Non, répliqua-t-il, je n'écrirai plus rien qui donne à mal penser... Je veux, au contraire, faire un livre que tous les honnêtes gens liront avec des transports de joie... — Oh! oh! dit Thérèse en desservant la tasse, c'est impossible; vous n'avez l'esprit plein que d'obscénités... L'autre jour encore, je vous entendais lire un passage de je ne sais quoi, et vous parliez des femmes que vous adorez... Vous êtes un satyre! un mage!

Le mot mage était une des plus affreuses injures du vocabulaire de Thérèse. Ce mot faisait toujours frissonner Rousseau.

— Là, là, dit-il, ma bonne amie; vous verrez que vous serez contente... Je veux écrire que j'ai trouvé un moyen de régénérer le monde sans amener, dans les changements qui s'y effectueront, la souffrance d'un seul individu. Oui, oui, je vais mûrir ce projet. Pas de révolutions! grand Dieu! ma bonne Thérèse, pas de révolutions! — Allons, nous verrons, dit la ménagère. Tiens! on sonne.

Thérèse revint un moment après avec un beau jeune homme, qu'elle pria d'attendre dans la première chambre.

Puis, rentrant chez Rousseau qui déjà prenait des notes avec un crayon :

— Dépêchez-vous de serrer toutes ces infamies, dit-elle. Voilà quelqu'un qui veut vous voir. — Qui est-ce? — Un seigneur de la cour. — Il ne vous a pas dit son nom? — Ah! par exemple! est-ce que je reçois des inconnus? — Dites-le, alors. — Monsieur de Coigny. — Monsieur de Coigny! s'écria Rousseau; monsieur de Coigny, gentilhomme de monseigneur le dauphin? — Ce doit être cela; un charmant garçon, un homme bien aimable. — J'y vais, Thérèse.

Rousseau se hâta de donner un coup d'œil au miroir, épousseta son habit, essuya ses pantoufles qui n'étaient autres que de vieux souliers rongés par l'usage, et il entra dans la salle à manger où l'attendait le gentilhomme.

Celui-ci ne s'était pas assis. Il regardait avec une sorte de curiosité les végétaux secs collés par Rousseau sur du papier, et encadrés dans des bordures de bois noir.

Au bruit de la porte vitrée, il se retourna, et avec un salut plein de courtoisie :

— J'ai l'honneur de parler à monsieur Rousseau? dit-il. — Oui, Monsieur, répondit le philosophe avec un ton bourru qui n'excluait pas une sorte d'admiration pour la beauté remarquable et l'élégance sans affectation de son interlocuteur.

Monsieur de Coigny était en effet un des plus aimables et des plus beaux hommes de France. C'est pour lui, sans aucun doute, que le costume de cette époque avait été imaginé. C'était pour faire briller la finesse et le tour de sa jambe parfaite, pour montrer dans toute leur ampleur gracieuse ses larges épaules et sa poitrine profonde, pour donner l'air majestueux à sa tête si bien posée, la blancheur de l'ivoire à ses mains irréprochables.

Cet examen satisfit Rousseau, qui admirait le beau en véritable artiste, partout où il le rencontrait.

— Monsieur, dit-il, qu'y a-t-il pour votre service? — On a dû vous dire, Monsieur, répartit le gentilhomme, que je suis le comte de Coigny. J'y ajouterai que je viens à vous de la part de madame la dauphine.

Rousseau salua, tout rouge; Thérèse, dans un angle de la salle à manger, les mains dans ses poches, contemplait avec des yeux complaisants le beau messager de la plus grande princesse de France.

— Son Altesse Royale me réclame... pourquoi? dit Rousseau. Mais, prenez donc un siége, Monsieur, s'il vous plaît.

Et Rousseau s'assit lui-même. Monsieur de Coigny prit une chaise de paille et l'imita.

— Monsieur, voici le fait : Sa Majesté, l'autre jour, en dînant à Trianon, a manifesté quelque sympathie pour votre musique, qui est charmante. Sa Majesté chantait vos meilleurs airs. Madame la dauphine, qui cherche en toute chose à plaire à Sa Majesté, a pensé que ce serait pour le roi un plaisir de voir représenter un de vos opéras-comiques à Trianon, sur le théâtre.

Rousseau salua profondément.

— Je viens donc, Monsieur, vous demander, de la part de madame la dauphine... — Oh! Monsieur, interrompit Rousseau, ma permission n'a

rien à faire là. Mes pièces et les ariettes qui en font partie appartiennent au théâtre qui les a représentées. C'est aux comédiens qu'il faut les demander, et là Son Altesse Royale ne rencontrera pas plus d'obstacles que chez moi. Les comédiens seront très-heureux de jouer et de chanter devant Sa Majesté et toute la cour. — Ce n'est pas précisément cela que je suis chargé de vous demander, Monsieur, dit monsieur de Coigny; Son Altesse Royale madame la dauphine veut donner au roi un divertissement plus complet et plus rare. Elle sait tous vos opéras, Monsieur...

Autre salut de la part de Rousseau.

— Et les chante fort bien.

Rousseau se pinça les lèvres.

— C'est beaucoup d'honneur, balbutia-t-il. — Or, poursuivit monsieur de Coigny, comme plusieurs dames de la cour sont excellentes musiciennes et chantent à ravir, comme plusieurs gentilshommes s'occupent aussi de musique avec certain succès, l'opéra que madame la dauphine choisirait parmi les vôtres serait exécuté, joué, par cette société de gentilshommes et de dames, dont les principaux acteurs seraient Leurs Altesses Royales.

Rousseau fit un bond sur sa chaise.

— Je vous assure, Monsieur, dit-il, que c'est pour moi un insigne honneur, et je vous prie d'en faire agréer à madame la dauphine mes très-humbles remerciements. — Oh ! ce n'est pas tout, Monsieur, dit monsieur de Coigny avec un sourire. — Ah ! — La troupe ainsi composée est plus illustre que l'autre, c'est vrai, mais moins expérimentée. Le coup d'œil, les conseils du maître sont indispensables : il faut que l'exécution soit digne de l'auguste spectateur qui occupera la loge royale, digne aussi de l'illustre auteur.

Rousseau se leva pour saluer; cette fois, le compliment l'avait touché; il salua gracieusement monsieur de Coigny.

— Pour cela, Monsieur, dit le gentilhomme, Son Altesse Royale vous prie de vouloir bien venir à Trianon, faire la répétition générale de l'ouvrage. — Oh ! dit Rousseau... Son Altesse Royale n'y pense pas... à Trianon, moi ! — Eh bien ! dit monsieur de Coigny de l'air le plus naturel du monde. — Oh ! Monsieur, vous êtes homme de goût, homme d'esprit; vous avez le tact plus fin que beaucoup d'autres; or, répondez, la main sur la conscience : Rousseau le philosophe, Rousseau le proscrit, Rousseau le misanthrope, à la cour, n'est-ce pas pour faire pâmer de rire toute la cabale ? — Je ne vois pas, Monsieur, répliqua froidement monsieur de Coigny, en quoi les risées et les propos de la sotte espèce qui vous persécute troubleraient le sommeil d'un galant homme et d'un écrivain qui peut passer pour le premier du royaume. Si vous avez cette faiblesse,

monsieur Rousseau, cachez-la bien; elle seule prêterait à rire à bien des gens. Quant à ce qu'on dira, vous m'avouerez qu'il faut qu'on y prenne garde, dès qu'il s'agit du plaisir et du désir d'une personne telle que Son Altesse Royale madame la dauphine, héritière présomptive de ce royaume de France. — Certainement, dit Rousseau, certainement. — Serait-ce, dit monsieur de Coigny en souriant, un reste de fausse honte?... Parce que vous avez été sévère pour les rois, craindriez-vous de vous humaniser? Ah! monsieur Rousseau, vous avez donné des leçons au genre humain, mais vous ne le haïssez pas, j'espère?... Et, d'ailleurs, vous en excepterez des dames qui sont du sang impérial. — Monsieur, vous me pressez avec beaucoup de grâce; mais réfléchissez à ma position... je vis retiré, seul... malheureux.

Thérèse fit une grimace.

— Tiens, malheureux... dit-elle; il est difficile. — Il en restera toujours, quoi que je fasse, sur mon visage et dans mes manières, une trace désagréable pour les yeux du roi et des princesses, qui ne cherchent que la joie et le contentement. Que dirais-je là?... que ferais-je?... — On dirait que vous doutez de vous; mais celui qui a écrit *la Nouvelle Héloïse* et *les Confessions,* celui-là, Monsieur, n'a-t-il donc pas plus d'esprit pour parler, pour agir, que nous autres tous tant que nous sommes? — Je vous assure, Monsieur, qu'il m'est impossible... — Ce mot-là, Monsieur, n'est pas connu chez les princes. — Voilà pourquoi, Monsieur, je resterai chez moi. — Monsieur, vous ne me ferez pas à moi, messager téméraire qui me suis chargé de donner satisfaction à madame la dauphine, vous ne me ferez pas cette mortelle peine de m'obliger de retourner à Versailles, honteux, vaincu; ce serait un tel chagrin pour moi que je m'exilerais à l'instant même. Voyons, cher monsieur Rousseau, pour moi, pour un homme plein d'une sympathie profonde pour toutes vos œuvres, faites ce que votre grand cœur refuserait à des rois qui solliciteraient. — Monsieur, votre grâce parfaite me gagne le cœur; votre éloquence est irrésistible, et vous avez une voix qui m'émeut plus que je ne saurais dire. — Vous vous laissez toucher? — Non, je ne puis... non, décidément; ma santé s'oppose à un voyage. — Un voyage! oh! monsieur Rousseau, y pensez-vous? Une heure un quart de voiture. — Pour vous, pour vos fringants chevaux. — Mais tous les chevaux de la cour sont à votre disposition, monsieur Rousseau. Je suis chargé par madame la dauphine de vous dire qu'il y a un logis pour vous préparé à Trianon, car on ne veut pas que vous reveniez aussi tard à Paris. Monsieur le dauphin, d'ailleurs, qui sait toutes vos œuvres par cœur, a dit devant sa cour qu'il tenait à montrer dans son palais la chambre qu'aurait occupée monsieur Rousseau.

Thérèse poussa un cri d'admiration, non pour Rousseau, mais pour le bon prince.

Rousseau ne put tenir à cette dernière marque de bienveillance.

— Il faut donc me rendre, dit-il, car jamais je n'ai été si bien attaqué. — On vous prend par le cœur, Monsieur, répliqua monsieur de Coigny; par l'esprit vous seriez inexpugnable. — J'irai donc, Monsieur, me rendre aux désirs de Son Altesse Royale. — Oh! Monsieur, recevez-en tous mes remerciements personnels. Permettez que je m'abstienne, quant à madame la dauphine, elle m'en voudrait de l'avoir prévenue pour ceux qu'elle veut vous adresser elle-même. D'ailleurs, vous savez, Monsieur, que c'est à un homme de remercier une jeune et adorable femme qui veut bien lui faire des avances. — C'est vrai, Monsieur, répliqua Rousseau en souriant; mais les vieillards ont le privilége des jolies femmes : on les prie. — Monsieur Rousseau, vous voudrez donc bien me donner votre heure, je vous enverrai mon carrosse, ou plutôt je viendrai vous prendre moi-même pour vous conduire.—Pour cela, non, Monsieur, je vous arrête, dit Rousseau. J'irai à Trianon, soit; mais laissez-moi la faculté d'y aller à mon gré, à ma guise; ne vous occupez plus de moi à partir de ce moment. J'irai, voilà tout, donnez-moi l'heure. — Quoi! Monsieur, vous me refusez d'être votre introducteur; il est vrai que je serais indigne et qu'un nom pareil au vôtre s'annonce bien tout seul. — Monsieur, je sais que vous êtes à la cour plus que je ne suis moi-même en aucun lieu du monde... Je ne refuse donc pas votre offre, à vous personnellement, mais j'aime mes aises; je veux aller là-bas comme j'irais à la promenade, et enfin... voilà mon ultimatum. — Je m'incline, Monsieur, et me garderais bien de vous déplaire en quoi que ce fût. La répétition commencera ce soir à six heures. — Fort bien, à six heures moins un quart je serai à Trianon. — Mais enfin, par quels moyens? — Cela me regarde; mes voitures, à moi, les voici :

Il montra sa jambe encore bien prise et qu'il chaussait avec une sorte de prétention.

— Cinq lieues! dit monsieur de Coigny consterné; mais vous serez brisé, la soirée va être fatigante, prenez garde. — Alors, j'ai ma voiture et mes chevaux aussi; voiture fraternelle, carrosse populaire, qui est au voisin aussi bien qu'à moi, comme l'air, le soleil et l'eau, carrosse qui coûte quinze sous. — Ah! mon Dieu! la patache! vous me donnez le frisson. — Les banquettes, si dures pour vous, me paraissent un lit de sybarite. Je les trouve rembourrées de duvet ou de feuilles de rose. A ce soir, Monsieur, à ce soir.

Monsieur de Coigny, se voyant ainsi congédié, prit son parti, et, après bon nombre de remerciements, d'indications plus ou moins précises et de

retours pour faire agréer ses services, il descendit l'escalier noir, reconduit sur le palier par Rousseau, et au milieu de l'étage par Thérèse.

Monsieur de Coigny gagna sa voiture qui l'attendait dans la rue, et s'en retourna à Versailles, souriant tout bas.

Thérèse rentra, ferma la porte avec une humeur pleine de tempêtes, et qui fit présager de l'orage à Rousseau.

XXXV

LA TOILETTE DE ROUSSEAU

Lorsque monsieur de Coigny fut parti, Rousseau, dont cette visite avait changé les idées, s'assit avec un grand soupir dans un petit fauteuil et dit d'un ton endormi :

— Ah ! quel ennui ! Que les gens me fatiguent avec leurs persécutions !

Thèrèse, qui rentrait, prit ces paroles au vol, et venant se placer en face de Rousseau :

— Êtes-vous orgueilleux ! lui dit-elle. — Moi ? fit Rousseau surpris. — Oui, vous êtes un vaniteux, un hypocrite ! — Moi ? — Vous... Vous êtes enchanté d'aller à la cour, et vous cachez votre joie sous une fausse indifférence. — Ah ! mon Dieu ! répliqua, en haussant les épaules, Rousseau humilié d'être si bien deviné. — N'allez-vous pas me faire accroire que ce n'est pas un grand honneur pour vous de faire entendre au roi les airs que vous grattez ici comme un fainéant sur votre épinette ?

Rousseau regarda sa femme avec un œil irrité.

— Vous êtes une sotte, dit-il, il n'y a pas d'honneur pour un homme comme moi à paraître devant un roi. Je lui obéis, et rien de plus. — Ah ! vous obéissez, c'est possible ; mais il ne faut pas dire que vous allez à contre-cœur, sinon je répondrai, moi, que vous êtes un hypocrite et que cela vous plaît beaucoup, ou que vous avez peur. — Je n'ai peur de rien, dit superbement Rousseau. — Bon ! allez donc un peu dire au roi le quart de ce que vous me racontiez tout à l'heure. — Je le ferai assurément, si mon sentiment le commande. — Vous ? — Oui, moi ; ai-je jamais reculé ? — Bah ! vous n'osez pas prendre au chat un os qu'il ronge, de peur qu'il ne vous griffe... Que sera-ce quand vous serez entouré de gardes et de gens d'épée ?... Voyez-vous, je vous connais comme si j'étais votre mère... Vous allez tout à l'heure vous raser de frais, vous

pommader, vous adoniser; vous ferez belle jambe, vous prendrez votre petit clignement d'yeux intéressant, parce que vous avez les yeux tout petits et tout ronds, et qu'en les ouvrant naturellement, on les verrait, tandis qu'en clignant, vous faites croire qu'ils sont grands comme des portes cochères; vous me demanderez vos bas de soie, vous mettrez l'habit chocolat à boutons d'acier, la perruque neuve, et un fiacre, et mon philosophe ira se faire adorer des belles dames... et demain, ah! demain ce sera une extase, une langueur, vous serez revenu amoureux, vous écrirez de petites lignes en soupirant, et vous arroserez votre café de vos larmes. Oh! comme je vous connais!... — Vous vous trompez, ma bonne, dit Rousseau. Je vous dis qu'on me violente pour que j'aille à la cour. J'irai, parce qu'après tout je crains le scandale, comme tout honnête citoyen doit le craindre. D'ailleurs, je ne suis pas de ceux qui se refusent à reconnaître la suprématie d'un citoyen dans une république; mais, quant à faire des avances de courtisan, quant à faire frotter mon habit neuf contre les paillettes de ces messieurs de l'OEil-de-Bœuf, non, non! je n'en ferai rien, et si vous m'y prenez, raillez-moi tout à l'aise. — Ainsi, vous ne vous habillez pas, dit Thérèse ironiquement. — Non. — Vous ne mettrez pas votre perruque neuve? — Non. — Vous ne clignerez pas vos petits yeux? — Je vous dis que j'irai là comme un homme libre, sans affectation et sans peur; j'irai à la cour comme j'irais au théâtre, et que les comédiens me trouvent bien ou mal, je m'en moque. — Oh! vous ferez bien au moins votre barbe, dit Thérèse, elle est longue d'un demi-pied. — Je vous dis que je ne changerai rien à ma tenue.

Thérèse se mit à rire si bruyamment que Rousseau en fut étourdi et passa dans l'autre chambre.

La ménagère n'était pas au bout de ses persécutions; elle en avait de toutes couleurs et de toute étoffe.

Elle tira de l'armoire les habits de cérémonie, le linge frais et les souliers cirés à l'œuf, avec un soin minutieux. Elle vint étaler toutes ces belles choses sur le lit et sur les chaises de Rousseau.

Mais celui-ci ne parut pas y prêter la moindre attention.

Thérèse lui dit alors :

— Voyons, il est temps que vous vous habilliez... C'est long, une toilette de cour... Vous n'aurez plus le loisir d'aller à Versailles pour l'heure indiquée. — Je vous ai dit, Thérèse, répliqua Rousseau, que je me trouvais bien ainsi. C'est le costume avec lequel je me présente journellement devant mes concitoyens. — Allons, allons, dit Thérèse pour le tenter et l'amener par insinuation à sa volonté, ne vous butez pas, Jacques, et ne faites pas une sottise... Vos habits sont là... votre rasoir

est tout prêt; j'ai fait avertir le barbier, si vous avez vos nerfs aujourd'hui... — Merci, ma bonne, répondit Rousseau, je me donnerai seulement un coup de brosse, et je prendrai mes souliers parce que l'on ne sort pas en pantoufles. — Aurait-il de la volonté, par hasard? se demanda Thérèse.

Et elle l'excita, tantôt par la coquetterie, tantôt par la persuasion, tantôt par la violence de ses railleries. Mais Rousseau la connaissait; il voyait le piége; il sentait qu'aussitôt après avoir cédé, il serait impitoyablement honni et berné par sa gouvernante. Il ne voulut donc pas céder et s'abstint de regarder les beaux habits qui relevaient ce qu'il appelait sa bonne mine naturelle.

Thérèse le guettait. Elle n'avait plus qu'une ressource, c'était le coup d'œil que Rousseau ne négligeait jamais de donner au miroir en sortant, car le philosophe était propre à l'excès, si l'on peut trouver de l'excès dans la propreté.

Mais Rousseau continua de se tenir en garde, et comme il avait surpris le regard anxieux de Thérèse, il tourna le dos au miroir. L'heure arriva; le philosophe s'était farci la tête de tout ce qu'il pourrait dire de désagréablement sentencieux au roi.

Il en récita quelques bribes tout en attachant les boucles de ses souliers, jeta son chapeau sous son bras, prit sa canne, et, profitant d'un moment où Thérèse ne pouvait le voir, il détira son habit et sa veste avec les deux mains pour en effacer les plis.

Thérèse rentra et lui offrit un mouchoir, qu'il enfouit dans sa vaste poche, et le reconduisit jusqu'au palier en lui disant :

— Voyons, Jacques, soyez raisonnable; vous êtes affreux ainsi, vous avez l'air d'un faux monnayeur. — Adieu, dit Rousseau. — Vous avez l'air d'un coquin, Monsieur, dit Thérèse, prenez bien garde. — Prenez garde au feu, répliqua Rousseau, ne touchez pas à mes papiers. — Vous avez l'air d'un mouchard, je vous assure, dit Thérèse au désespoir.

Rousseau ne répliqua rien; il descendait les degrés en chantonnant, et, en profitant de l'obscurité, il brossait son chapeau avec sa manche, secouait son jabot de toile avec sa main gauche, et s'improvisait une rapide mais intelligente toilette.

En bas, il affronta la boue de la rue Plastrière, mais sur la pointe de ses souliers, et gagna les Champs-Élysées, où stationnaient ces honnêtes voitures que par purisme nous nommerons des pataches, et qui voituraient ou plutôt assommaient encore il y a douze ans, de Paris à Versailles, les voyageurs réduits à l'économie.



TYP. J. CLAYE.

ROUSSEAU.

XXXVI

LES COULISSES DE TRIANON

Les circonstances du voyage sont indifférentes. Nécessairement Rousseau dut faire la route avec un Suisse, un commis aux aides, un bourgeois et un abbé.

Il arriva vers cinq heures et demie du soir. Déjà la cour était rassemblée à Trianon; l'on préludait en attendant le roi, car, pour l'auteur, il n'en était pas question le moins du monde.

Certaines personnes savaient bien que monsieur Rousseau, de Genève, viendrait diriger la répétition, mais il n'était pas plus intéressant de voir monsieur Rousseau que monsieur Rameau, ou monsieur Marmontel, ou toute autre de ces bêtes curieuses, dont les gens de cour se payaient la vue dans leur salon ou dans leur petite maison.

Rousseau fut reçu par l'officier de service, à qui monsieur de Coigny avait enjoint de le faire avertir sitôt que le Genevois arriverait.

Le gentilhomme accourut avec sa courtoisie ordinaire et accueillit Rousseau par le plus aimable empressement. Mais, à peine eut-il jeté les yeux sur le personnage qu'il s'étonna et ne put s'empêcher de recommencer l'examen.

Rousseau était poudreux, frippé, pâle, et sur sa pâleur tranchait une barbe de solitaire, telle que jamais maître des cérémonies n'avait vu sa pareille se refléter dans les glaces de Versailles.

Rousseau devint fort gêné sous le regard de monsieur de Coigny, et plus gêné encore lorsque, s'approchant de la salle de spectacle, il vit la profusion de beaux habits, de dentelles boursoufflées, de diamants et de cordons bleus qui faisaient, sur les dorures de la salle, l'effet d'un bouquet de fleurs dans une immense corbeille.

Rousseau se trouva mal à l'aise aussi quand il eut respiré cette atmosphère ambrée, fine et enivrante pour ses sens plébéiens.

Cependant, il fallait marcher et payer d'audace. Bon nombre de regards se fixaient sur lui, qui faisait tache dans cette assemblée.

Monsieur de Coigny, toujours le précédant, le conduisit à l'orchestre, où les musiciens l'attendaient.

Là, il se trouva un peu soulagé, et pendant qu'on exécutait sa musique

il pensa sérieusement qu'il était au plus fort du danger, que c'en était fait, et que tous les raisonnements du monde n'y pouvaient rien.

Déjà madame la dauphine était en scène avec son costume de Colette; elle attendait son Colin.

Monsieur de Coigny, dans sa loge, changeait de costume.

Tout à coup, on vit entrer le roi au milieu d'un cercle de têtes courbées.

Louis XV souriait, et semblait animé de la meilleure humeur.

Le dauphin s'assit à sa droite, et monsieur le comte de Provence arriva s'asseoir à sa gauche.

Les cinquante personnes qui formaient l'assemblée, assemblée intime s'il en fut, s'assirent sur un geste du roi.

— Eh bien! ne commence-t-on pas? dit Louis XV. — Sire, dit la dauphine, les bergers et les bergères ne sont pas encore habillés; nous les attendons. — On pouvait figurer en habit de ville, dit le roi. — Non, sire, répliqua la dauphine, du théâtre même, parce que nous voulons essayer les habits et les costumes aux lumières, pour en connaître sûrement l'effet. — Très-juste, Madame, dit le roi; alors promenons-nous.

Et Louis XV se leva pour faire le tour du corridor et de la scène. Il était, d'ailleurs, assez inquiet de ne pas voir arriver madame Dubarry.

Quand le roi fut parti de sa loge, Rousseau considéra mélancoliquement et avec un serrement de cœur cette salle vide et son propre isolement.

C'était un bien singulier contraste avec l'accueil qu il avait redouté.

Il s'était figuré que devant lui tous les groupes s'ouvriraient, que la curiosité des gens de cour serait plus importune et plus significative que celle des Parisiens; il avait craint les questions, les présentations : et voilà que nul ne faisait attention à lui.

Il songea que sa barbe longue n'était pas encore assez longue, que des haillons n'eussent pas été plus remarqués que ses vieux habits. Il s'applaudit de ne pas avoir eu le ridicule de la prétention à l'élégance.

Mais, au fond de tout cela, il se sentait assez humilié d'être réduit tout au plus aux proportions d'un chef d'orchestre.

Soudain un officier s'approcha de lui et lui demanda s'il n'était pas monsieur Rousseau.

— Oui, Monsieur, répliqua-t-il. — Madame la dauphine désire vous parler, Monsieur, dit l'officier.

Rousseau se leva fort ému.

La dauphine l'attendait; elle tenait à la main *l'ariette de Colette :*

J'ai perdu tout mon bonheur.

Aussitôt qu'elle vit Rousseau, elle vint à lui.

Le philosophe salua très-humblement, en disant qu'il saluait une femme et non une princesse.

La dauphine, de son côté, fut gracieuse avec le philosophe sauvage, comme elle l'eût été avec le plus accompli gentilhomme de l'Europe.

Elle lui demanda conseil sur l'inflexion à donner au troisième vers :

Colin me délaisse...

Rousseau développa une théorie de déclamation et de mélopée, qui fut interrompue, toute savante qu'elle fut, par l'arrivée bruyante du roi et de quelques courtisans.

Louis XV entra dans le foyer où madame la dauphine prenait ainsi la leçon du philosophe.

Le premier mouvement, le premier sentiment du roi, en apercevant ce personnage négligé, fut exactement le même qu'avait manifesté monsieur de Coigny; seulement, monsieur de Coigny connaissait Rousseau, et Louis XV ne le connaissait pas.

Il regarda donc fort longtemps notre homme libre, tout en recevant les compliments et les remerciements de la dauphine.

Ce regard, empreint d'une autorité toute royale, ce regard qui n'était accoutumé à se baisser jamais devant aucun, produisit un indicible effet sur Rousseau, dont l'œil vif était incertain et timide.

La dauphine attendit que le roi eut fait son examen, et alors elle s'avança du côté de Rousseau en disant :

— Votre Majesté veut-elle me permettre de lui présenter notre auteur?

— Votre auteur? fit le roi, affectant de chercher dans sa mémoire.

Rousseau, pendant ce dialogue, était sur des charbons ardents. L'œil du roi avait parcouru successivement et brûlé, comme un rayon de soleil sous la lentille, cette barbe longue, ce jabot douteux, cette poussière et cette perruque mal coiffée du plus grand écrivain de son royaume.

La dauphine eut pitié de ce dernier.

— Monsieur Jean-Jacques Rousseau, sire, dit-elle, l'auteur du charmant opéra que nous allons écorcher devant Votre Majesté.

Le roi leva la tête alors.

— Ah! dit-il froidement, monsieur Rousseau, je vous salue.

Et il continuait à le regarder de façon à lui prouver toutes les imperfections de son costume.

Rousseau se demanda comment on saluait le roi de France, sans être un courtisan, mais aussi sans impolitesse, puisqu'il s'avouait être dans la maison de ce prince.

Mais, tandis qu'il se faisait de pareils raisonnements, le roi lui parlait avec cette facilité limpide des princes qui ont tout dit lorsqu'ils ont dit une chose agréable ou désagréable à leur interlocuteur.

Rousseau, ne parlant pas, était resté pétrifié. Toutes les phrases qu'il avait préparées pour le roi, il les avait oubliées.

— Monsieur Rousseau, lui dit le roi, toujours regardant son habit et sa perruque, vous avez fait une musique charmante, et qui, à moi, me fait passer de très-agréables moments.

Et le roi se mit à chanter, de la voix la plus antipathique à tout diapazon et à toute mélodie :

Si des galants de la ville
J'eusse écouté les discours,
Ah ! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours.

— C'est charmant, dit le roi lorsqu'il eut fini.

Rousseau salua.

— Je ne sais pas si je chânterai bien, dit madame la dauphine.

Rousseau se tourna vers la princesse pour lui donner un conseil à cet égard.

Mais le roi s'était lancé de nouveau, et il chantait la romance de Colin :

Dans ma cabane obscure,
Toujours soucis nouveaux;
Vent, soleil ou froidure,
Toujours peine et travaux.

Sa Majesté chantait effroyablement pour un musicien. Rousseau, à moitié flatté de la mémoire du monarque, à moitié blessé de sa détestable exécution, faisait la mine du singe qui grignote un oignon, et qui pleure d'un côté en riant de l'autre.

La dauphine tenait son sérieux avec cet imperturbable sang-froid qu'on ne trouve qu'à la cour:

Le roi, sans s'embarrasser de rien, continua :

Colette, ma bergère,
Si tu viens l'habiter,
Colin, dans sa chaumière,
N'a rien à regretter.

Rousseau sentit le rouge lui monter au visage.

— Dites-moi, monsieur Rousseau, fit le roi, est-il vrai que vous vous habillez quelquefois en Arménien?

Rousseau devint encore plus rouge, et sa langue s'embarrassa au fond de son gosier de telle sorte que pour un royaume elle n'eût pu fonctionner en ce moment.

Le roi se remit à chanter sans attendre sa réponse :

Ah! pour l'ordinaire,
L'amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend.

— Vous demeurez rue Plastrière, je crois, monsieur Rousseau? dit le roi.

Rousseau fit un signe de tête affirmatif, mais c'était là l'*ultima thule* de ses forces... Jamais il n'en avait appelé autant à son secours.

Le roi fredonna :

C'est un enfant,
C'est un enfant...

— On dit que vous êtes très-mal avec Voltaire, monsieur Rousseau?

Pour le coup, Rousseau perdit le peu qu'il lui restait de tête : il perdit aussi toute contenance. Le roi ne parut pas avoir grand'pitié pour lui, et, poursuivant sa féroce mélomanie, il s'éloigna en chantant :

Allons danser sous les ormeaux.
Animez-vous, jeunes fillettes.

avec des accompagnements d'orchestre à faire périr Apollon, comme ce dernier avait fait périr Marsyas.

Rousseau demeura seul au milieu du foyer. La dauphine l'avait quitté pour mettre la dernière main à sa toilette.

Rousseau, trébuchant, tâtonnant, regagna le corridor; mais, au beau milieu, il se heurta dans un couple éblouissant de diamants, de fleurs et de dentelles, qui emplissait le corridor, bien que le jeune homme serrât fort tendrement le bras de la jeune femme.

La jeune femme, avec ses dentelles frissonnantes, avec sa coiffure gigantesque, son éventail et ses parfums, était radieuse comme un astre. Rousseau venait d'être heurté par elle.

Le jeune homme, mince, délicat, charmant, froissant son cordon bleu sur son jabot d'Angleterre, poussait des éclats de rire d'une engageante franchise, et les coupait soudain par des réticences ou des chuchotements qui faisaient rire la dame à son tour, et les montrait ensemble de la meilleure intelligence du monde.

Rousseau reconnut madame la comtesse Dubarry dans cette belle dame, dans cette séduisante créature; et aussitôt qu'il l'eut vue, selon son habitude de s'absorber dans une seule contemplation, il ne vit plus son compagnon.

Le jeune homme au cordon bleu n'était autre que monsieur le comte d'Artois, qui folâtrait du plus joyeux de son cœur avec la maîtresse de son grand-père.

Madame Dubarry, en apercevant cette noire figure de Rousseau, se mit à crier :

— Ah ! mon Dieu ! — Eh quoi ! fit le comte d'Artois, regardant à son tour le philosophe.

Et déjà il étendait la main pour faire doucement passage à sa compagne.

— Monsieur Rousseau ! s'écria madame Dubarry. — Rousseau de Genève? dit le comte d'Artois, du ton d'un écolier en vacances. — Oui, Monseigneur, répliqua la comtesse. — Ah ! bonjour, monsieur Rousseau, dit l'espiègle en voyant que Rousseau venait de pousser une pointe désespérée pour forcer le passage; bonjour... Nous allons entendre de votre musique. — Monseigneur... balbutia Rousseau, qui aperçut le cordon bleu. — Ah ! de la bien charmante musique, dit la comtesse, bien conforme à l'esprit et au cœur de son auteur.

Rousseau releva la tête et vint brûler son regard au regard de feu de la comtesse.

— Madame... dit-il de mauvaise humeur. — Je jouerai Colin, Madame, s'écria le comte d'Artois, et je vous prie, madame la comtesse, de jouer Colette. — De tout mon cœur, Monseigneur; mais je n'oserai jamais, moi qui ne suis pas artiste, profaner la musique du maître.

Rousseau eût donné sa vie pour oser regarder encore; mais la voix, mais le ton, mais la flatterie, mais la beauté avaient chacun déposé un hameçon dans son cœur.

Il voulut fuir.

— Monsieur Rousseau ! dit le prince en lui barrant le passage, je veux que vous m'appreniez le rôle de Colin. — Je n'oserais demander à Monsieur de me donner des conseils pour celui de Colette, dit la comtesse en jouant la timidité, de sorte qu'elle acheva de terrasser le philosophe.

Les yeux de celui-ci cependant demandèrent pourquoi.

— Monsieur me hait, dit-elle au prince de sa voix enchanteresse. — Allons donc ! s'écria le comte d'Artois, vous ! qui peut vous haïr, Madame? — Vous le voyez bien, dit-elle. — Monsieur Rousseau est trop honnête homme et fait de trop jolies choses pour fuir une aussi charmante femme, dit le comte d'Artois.

Rousseau poussa un grand soupir, comme s'il eut été prêt à rendre l'âme, et il s'enfuit par la mince ouverture que le comte d'Artois laissa imprudemment entre lui et la muraille.

Mais Rousseau n'avait pas de bonheur ce soir-là; il ne fit pas quatre pas sans aller se heurter à un nouveau groupe.

Cette fois ce groupe se composait de deux hommes, l'un vieux, l'autre jeune : l'un avait le cordon bleu, c'était le jeune; l'autre, qui pouvait avoir cinquante-cinq ans, était vêtu de rouge et tout pâle d'austérité.

Ces deux hommes entendirent le joyeux comte d'Artois crier et rire de toute sa force :

— Ah! monsieur Rousseau, monsieur Rousseau, je dirai que madame la comtesse vous a fait fuir, et, en vérité, personne ne le voudra croire. — Rousseau! murmurèrent les deux hommes. — Arrêtez-le, mon frère, dit le prince toujours riant; arrêtez-le, monsieur de La Vauguyon.

Rousseau comprit alors sur quel écueil son étoile fâcheuse venait de le faire échouer.

— Monsieur le comte de Provence et le gouverneur des enfants de France!

Le comte de Provence barra donc aussi le chemin à Rousseau.

— Bonjour, Monsieur, lui dit-il de sa voix brève et pédante.

Rousseau, éperdu, s'inclina en murmurant :

— Je n'en sortirai pas! — Ah! je suis bien aise de vous trouver, Monsieur, dit le prince du ton d'un précepteur qui cherchait et qui retrouve un écolier en faute. — Encore des compliments absurdes! pensa Rousseau. Que ces grands sont fades! — J'ai lu votre traduction de Tacite, Monsieur. — Ah! c'est vrai, se dit Rousseau; celui-ci est un savant, un pédant. — Savez-vous que c'est fort difficile à traduire, Tacite? — Mais, Monseigneur, je l'ai écrit dans une petite préface. — Oui, je le sais bien, je le sais bien; vous y dites que vous ne savez que médiocrement le latin. — Monseigneur, c'est bien vrai. — Alors, pourquoi traduire Tacite, monsieur Rousseau? — Monseigneur, c'est un exercice de style. — Ah! monsieur Rousseau, vous avez eu tort de traduire *imperatoria brevitate* par *un discours grave et concis*.

Rousseau, inquiet, chercha dans sa mémoire.

— Oui, dit le jeune prince avec l'aplomb d'un vieux savant qui relève une faute dans Saumaise; oui, vous avez traduit ainsi. C'est dans le paragraphe où Tacite raconte que Pison harangua ses soldats... — Eh bien! Monseigneur? — Eh bien! monsieur Rousseau, *imperatoria brevitate* signifie *avec la concision d'un général...* ou d'un homme habitué à commander. La concision du commandement... voilà l'expression, n'est-

ce pas, monsieur de La Vauguyon? — Oui, Monseigneur, répondit le gouverneur.

Rousseau ne répondit rien. Puis le prince ajouta :

— Cela est un bel et bon contre-sens, monsieur Rousseau... Oh! je vous en trouverai encore un.

Rousseau pâlit.

— Tenez, monsieur Rousseau, c'est dans le paragraphe relatif à Cécina. Il commence ainsi : *At in superiore Germania...* Vous savez, on fait le portrait de Cécina, et Tacite dit : *cito sermone.* — Je me rappelle parfaitement, Monseigneur. — Vous avez traduit cela par *parlant bien.* — Sans doute, Monseigneur, et je croyais... — *Cito sermone* veut dire qui *parle vite*, c'est-à-dire facilement. — J'ai dit *parlant bien?* — Il y aurait eu *decoro* ou *ornato* ou *eleganti sermone; cito* est une épithète pittoresque, monsieur Rousseau. C'est comme dans la peinture du changement de conduite d'Othon, Tacite dit : *Delata voluptas, dissimulata luxuria, cunctaque ad imperii decorem composita.* — J'ai traduit par : *Renvoyant à d'autres temps le luxe et la volupté, il surprit tout le monde en s'appliquant à rétablir la gloire de l'empire.* — A tort, monsieur Rousseau, à tort; d'abord, vous avez fait une seule phrase de trois petites phrases, ce qui vous a forcé de mal traduire *dissimulata luxuria...* ensuite, vous avez fait un contre-sens dans le dernier membre de phrase. Tacite n'a pas voulu dire que l'empereur Othon s'appliquât à rétablir la gloire de l'empire, il a voulu dire que, ne satisfaisant plus ses passions, et dissimulant ses habitudes de luxe, Othon accommodait tout, appliquait tout, faisait tourner tout... tout, vous entendez bien, monsieur Rousseau, c'est-à-dire ses passions et ses vices mêmes à la gloire de l'empire. Voilà le sens, il est complexe; le vôtre est restreint, n'est-ce pas, monsieur de La Vauguyon? — Oui, Monseigneur.

Rousseau suait et soufflait sous cette pression impitoyable.

Le prince le laissa respirer un moment, après quoi :

— Vous êtes bien supérieur dans la philosophie, dit-il.

Rousseau s'inclina.

— Seulement, votre *Émile* est un livre dangereux. — Dangereux? Monseigneur. — Oui, par la quantité d'idées fausses que cela donnera aux petits bourgeois. — Monseigneur, dès qu'un homme est père, il rentre dans les conditions de mon livre, fût-il le plus grand, fût-il le dernier du royaume... Être père... c'est... — Dites donc, monsieur Rousseau, demanda tout à coup le méchant prince, c'est un bien amusant livre que vos *Confessions*... Au fait, voyons, combien avez-vous eu d'enfants?

Rousseau pâlit, chancela, et leva sur le jeune bourreau un œil de co-

lère et de stupéfaction dont l'expression redoubla la maligne humeur du comte de Provence.

Il en était bien ainsi, car, sans attendre la réponse, le prince s'éloigna, tenant son précepteur sous le bras, et poursuivant ses commentaires sur les ouvrages de l'homme qu'il venait d'écraser avec férocité.

Rousseau, demeuré seul, se réveilla peu à peu de son étourdissement, lorsqu'il entendit les premières mesures de son ouverture exécutée à l'orchestre.

Il se dirigea de ce côté en oscillant, et, arrivé à son siége, il se dit:

— Fou, stupide, lâche, que je suis! voici que je viens de trouver la réponse qu'il m'eût fallu faire à ce petit pédant cruel : Monseigneur, lui eussé-je dit, ce n'est pas charitable de la part d'un jeune homme de tourmenter un pauvre vieillard.

Il en était là, tout content de sa phrase, quand madame la dauphine et monsieur de Coigny commencèrent leur duo. La préoccupation du philosophe fut détournée par la souffrance du musicien; après le cœur, l'oreille recevait son supplice.

XXXVII

LA RÉPÉTITION

Une fois la répétition commencée, l'attention excitée par le spectacle même, Rousseau cessa d'être remarqué.

Ce fut lui qui observa autour de lui. Il entendit des seigneurs qui chantaient faux sous des habits de villageois, et vit des dames qui coquetaient comme des bergères sous des habits de cour.

Madame la dauphine chantait juste, mais elle était mauvaise actrice; elle avait d'ailleurs si peu de voix, qu'on l'entendait à peine. Le roi, pour n'intimider personne, s'était réfugié dans une loge obscure, où il causait avec les dames.

Monsieur le dauphin soufflait les paroles de l'opéra, qui marchait royalement mal.

Rousseau prit le parti de ne plus écouter, mais il lui fut difficile de ne plus entendre. Il avait cependant une consolation, car il venait d'apercevoir une délicieuse figure parmi les illustres comparses, et la villageoise, que le ciel avait douée de cette belle figure, chantait avec la plus belle voix de toute la troupe.

Rousseau se concentra donc et s'absorba par-dessus son pupitre à regarder la charmante figurante, et il ouvrit ses deux oreilles pour aspirer toute la mélodie de sa voix.

La dauphine, qui vit ainsi l'auteur attentif, se persuada aisément, grâce à son sourire, grâce à ses yeux mourants, qu'il trouvait satisfaisante l'exécution des bons morceaux, et pour avoir un compliment, car elle était femme, elle se pencha vers le pupitre en disant :

— Est-ce que c'est mal ainsi, monsieur Rousseau?

Rousseau, béant et engourdi, ne répliqua rien.

— Allons, nous nous sommes trompés, dit la dauphine, et monsieur Rousseau n'ose le dire. Je vous en supplie, monsieur Rousseau.

Les regards de Rousseau ne quittaient plus cette belle personne, qui ne s'apercevait pas, elle, de l'attention dont elle était l'objet.

— Ah! dit la dauphine en suivant la direction du regard de notre philosophe, c'est mademoiselle de Taverney qui a fait une faute!...

Andrée rougit, elle vit tous les yeux se porter sur elle.

— Non! non! s'écria Rousseau, ce n'est pas Mademoiselle, car Mademoiselle chante comme un ange.

Madame Dubarry décocha au philosophe un coup d'œil plus aigu qu'un javelot.

Le baron de Taverney, au contraire, sentit son cœur se fondre de joie, et caressa Rousseau de son plus charmant sourire.

— Est-ce que vous trouvez que cette jeune fille chante bien? demanda madame Dubarry au roi, que les paroles de Rousseau avaient frappé visiblement. — Je n'entends pas... dit Louis XV; dans un ensemble... il faut être musicien pour cela.

Cependant Rousseau s'agitait dans son orchestre pour faire chanter le chœur :

Colin revient à sa bergère,
Célébrons un retour si beau.

En se retournant après un essai, il vit monsieur de Jussieu qui le saluait avec aménité.

Ce ne fut pas un médiocre plaisir pour le Genevois que d'être vu régentant la cour, par un homme de cour, qui l'avait un peu froissé de sa supériorité.

Il lui rendit cérémonieusement son salut et se remit à regarder Andrée, que l'éloge avait rendue encore plus belle.

La répétition continua, et madame Dubarry devint d'une humeur atroce : elle avait deux fois surpris Louis XV distrait, par le spectacle, des jolies choses qu'elle lui disait.

Le spectacle, nécessairement pour la jalouse, c'était Andrée, ce qui n'empêcha point madame la dauphine de recueillir force compliments et de se montrer d'une gaieté charmante.

Monsieur le duc de Richelieu papillonnait autour d'elle avec la légèreté d'un jeune homme, et il avait réussi à former dans le fond du théâtre un cercle de rieurs, dont la dauphine était le centre, et qui inquiétait furieusement le parti Dubarry.

— Il paraît, dit-il tout haut, que mademoiselle de Taverney a une jolie voix. — Charmante, dit la dauphine; et, sans mon égoïsme, je l'eusse fait jouer Colette; mais, comme c'est pour m'amuser que j'ai pris ce rôle, je ne le laisse à personne. — Ah! mademoiselle de Taverney ne le chanterait pas mieux que Votre Altesse Royale, dit Richelieu, et... — Mademoiselle est excellente musicienne, dit Rousseau profondément pénétré. — Excellente, dit la dauphine; et s'il faut que je l'avoue, c'est elle qui m'apprend mon rôle; et puis elle danse à ravir, et moi je danse fort mal.

On peut juger de l'effet de ces conversations sur le roi, sur madame Dubarry, et sur tout ce peuple de curieux, de nouvellistes, d'intrigants et d'envieux; chacun récoltait un plaisir en faisant une blessure, ou recevait le coup avec honte et douleur. Il n'y avait pas d'indifférents, sauf peut-être Andrée elle-même.

La dauphine, aiguillonnée par Richelieu, finit par faire chanter à Andrée la romance :

J'ai perdu mon serviteur,
Colin me délaisse.

On vit le roi laisser aller sa tête en cadence, avec des mouvements si vifs de plaisir, que tout le rouge de madame Dubarry tombait en petites écailles, comme fait la peinture à l'humidité.

Richelieu, plus méchant qu'une femme, savoura sa vengeance. Il s'était rapproché de Taverney le père, et ces deux vieillards formaient un groupe de statues qu'on eût pu appeler l'Hypocrisie et la Corruption clignant un projet d'union.

Leur joie devint d'autant plus vive que le front de madame Dubarry s'assombrissait peu à peu. Elle y mit le comble en se levant avec une espèce de colère, ce qui était contre toutes les règles, puisque le roi était encore assis.

Les courtisans sentirent l'orage comme les fourmis, et se hâtèrent de chercher l'abri près des plus forts. Aussi vit-on madame la dauphine plus entourée de ses amis, madame Dubarry plus caressée des siens.

Peu à peu l'intérêt de la répétition déviait de sa ligne naturelle et se portait sur un autre ordre d'idées. Il ne s'agissait plus de Colette ou de

Colin, et beaucoup de spectateurs pensaient que ce serait peut-être à madame Dubarry de chanter bientôt :

J'ai perdu mon serviteur,
Colin me délaisse.

— Vois-tu, dit Richelieu bas à Taverney, vois-tu l'étourdissant succès de ta fille?

Et il l'entraîna dans le corridor en poussant une porte vitrée, d'où il fit tomber un curieux qui s'était suspendu au carreau pour voir dans la salle.

— La peste du drôle! grommela monsieur de Richelieu en époussetant sa manche, que le contre-coup de la porte avait froissée, et surtout en voyant que le curieux était vêtu comme les ouvriers du château.

C'en était un, en effet, qui, un panier de fleurs sous le bras, avait réussi à se hisser derrière la vitre et à plonger les yeux dans la salle, où il avait vu tout le spectacle.

Il fut repoussé dans le corridor, où il faillit tomber à la renverse; mais, s'il ne tomba pas, son panier fut renversé.

— Ah! mais! ce drôle, je le connais, dit Taverney avec un regard courroucé. — Qui est-ce? demanda le duc. — Que fais-tu ici, coquin? dit Taverney.

Gilbert, car c'était lui, et le lecteur l'a déjà reconnu, répliqua fièrement :

— Vous le voyez, je regarde. — Au lieu de faire ton ouvrage, dit Richelieu. — Mon ouvrage est fini, dit humblement Gilbert au duc, sans daigner regarder Taverney. — Je trouverai donc ce fainéant partout! dit Taverney. — Là! là! Monsieur, interrompit une voix, doucement. Mon petit Gilbert est un bon travailleur et un botaniste très-appliqué.

Taverney se retourna et vit monsieur de Jussieu qui caressait les joues de Gilbert.

Il rougit de colère et s'éloigna.

— Les valets ici! murmura-t-il. — Chut! lui dit Richelieu, Nicole y est bien... regarde... au coin de cette porte, là-haut... La petite égrillarde! elle ne perd pas non plus une œillade.

En effet, Nicole, derrière vingt autres domestiques de Trianon, levait par-dessus sa tête charmante, et ses yeux, dilatés par la surprise et l'admiration, semblaient tout voir en double.

Gilbert l'aperçut et tourna d'un autre côté.

— Viens, viens, dit le duc à Taverney, j'ai l'idée que le roi veut te parler... Il cherche.

Et les deux amis s'éloignèrent dans la direction de la loge du roi.

Madame Dubarry, tout debout, correspondait avec monsieur d'Aiguillon, debout aussi. Celui-ci ne perdait de vue aucun mouvement de son oncle.

Rousseau, demeuré seul, admirait Andrée; il était occupé, si l'on veut nous passer cette expression, à en devenir amoureux.

Les illustres acteurs allaient se déshabiller dans leurs loges, où Gilbert avait renouvelé les fleurs.

Taverney, resté seul dans le couloir, depuis que monsieur de Richelieu était allé retrouver le roi, sentait son cœur transi et brûlé tour à tour dans l'attente. Enfin, le duc revint et mit un doigt sur ses lèvres.

Taverney pâlit de joie et vint à la rencontre de son ami, qui l'entraîna sous la loge royale.

Là, ils entendirent ce que peu de gens pouvaient entendre.

Madame Dubarry disant au roi :

— Attendrai-je Votre Majesté à souper ce soir?

Et le roi répondant :

— Je me sens fatigué, comtesse; excusez-moi.

Au même instant le dauphin arrivait, et, marchant presque sur les pieds de la comtesse sans paraître la voir :

— Sire, dit-il, Votre Majesté nous fera-t-elle l'honneur de souper à Trianon? — Non, mon fils; je le disais à l'instant même à Madame; je me sens fatigué; toute votre jeunesse m'étourdirait... Je souperai seul.

Le dauphin s'inclina et partit. Madame Dubarry salua jusqu'à la ceinture et se retira, tremblante de colère.

Le roi fit alors un signe à Richelieu.

— Duc, dit-il, j'ai à vous parler de certaine affaire qui vous regarde. — Sire... — Je n'ai pas été content... Je veux que vous m'expliquiez... Tenez... je soupe seul, vous me tiendrez compagnie.

Et le roi regardait Taverney.

— Vous connaissez, je crois, ce gentilhomme, duc? — Monsieur de Taverney? oui, sire. — Ah! le père de la charmante chanteuse? — Oui, sire. — Écoutez-moi, duc.

Le roi se baissa pour parler à l'oreille de Richelieu.

Taverney s'enfonça les ongles dans la peau, pour ne pas donner signe d'émotion.

Un moment après, Richelieu passa devant Taverney, et lui dit :

— Suis-moi sans affectation. — Où cela? dit Taverney de même. — Viens toujours.

Le duc partit. Taverney le suivit à vingt pas jusqu'aux appartements du roi.

Le duc entra dans la chambre; Taverney demeura dans l'antichambre.

XXXVIII

L'ÉCRIN

Monsieur de Taverney n'attendit pas longtemps. Richelieu ayant demandé au valet de chambre de Sa Majesté ce que le roi avait laissé sur sa toilette, ressortit bientôt avec un objet que le baron ne put distinguer d'abord sous l'enveloppe de soie qui le couvrait.

Mais le maréchal tira son ami d'inquiétude, il l'entraîna du côté de la galerie.

— Baron, dit-il aussitôt qu'il se vit seul avec lui, tu m'as paru douter quelquefois de mon amitié pour toi? — Pas depuis notre réconciliation, répliqua Taverney. — Alors tu as douté de ta fortune et de celle de tes enfants? — Oh! pour cela, oui. — Eh bien! tu avais tort. Ta fortune et celle de tes enfants se fait avec une rapidité qui devrait te donner le vertige. — Bah! fit Taverney, qui entrevoyait une partie de la vérité, mais qui ne se fût pas livré à Dieu, et par conséquent se gardait bien du diable; comment la fortune de mes enfants se fait-elle si vite? — Mais nous avons déjà monsieur Philippe capitaine, avec une compagnie payée par le roi. — Oh! c'est vrai... et je te le dois. — Nullement. Ensuite nous allons avoir mademoiselle de Taverney marquise peut-être. — Allons donc! s'écria Taverney, comment ma fille... — Écoute, Taverney, le roi est plein de goût; la beauté, la grâce et la vertu, lorsqu'elles sont accompagnées du talent, enchantent Sa Majesté... Or, mademoiselle de Taverney réunit tous ces avantages à un point éminent... Le roi est donc enchanté de mademoiselle de Taverney. — Duc, répliqua Taverney en prenant un air de dignité plus que grotesque pour le maréchal, duc, comment expliques-tu ce mot : enchanté?

Richelieu n'aimait pas la prétention, il répliqua sèchement à son ami :

— Baron, je ne suis pas fort sur la linguistique, je sais même fort peu l'orthographe. Enchanté, pour moi, a toujours signifié content outre mesure, voilà... Si tu es marri outre mesure de voir ton roi content de la beauté, du talent, du mérite de tes enfants, tu n'as qu'à parler... je m'en vais retourner près de Sa Majesté.

Et Richelieu pivota sur ses talons avec une aisance toute juvénile.

— Duc, tu ne m'as pas bien compris, s'écria le baron en l'arrêtant.



TYP. J. CLAYE

MONSIEUR LE BARON DE TAVERNEY (MAISON-ROUGE)

Vertubleu! tu es vif. — Pourquoi me dis-tu que tu n'es pas content? — Eh! je n'ai pas dit cela. — Tu me demandes des commentaires sur le bon plaisir du roi... La peste soit du sot! —Encore un coup, duc, je n'ai pas ouvert la bouche de cela. Il est bien certain que je suis content, moi. — Ah! toi... Eh bien! qui sera mécontent?... Ta fille? — Eh! Eh! — Mon cher, tu as élevé ta fille comme un sauvage que tu es. — Mon cher, mademoiselle ma fille s'est élevée toute seule, tu comprends bien que je n'ai pas été m'exténuer à cela... J'avais assez de vivre dans mon trou de Taverney... la vertu lui est poussée toute seule. — Et l'on dit que les gens de campagne savent arracher les mauvaises herbes. Bref, ta fille est une bégueule. — Tu te trompes, c'est une colombe.

Richelieu fit la grimace.

— Eh bien! la pauvre enfant n'a qu'à chercher un bon mari, car les occasions de fortune lui deviendront rares avec ce défaut-là.

Taverney regarda le duc avec inquiétude.

— Heureusement pour elle, continua-t-il, que le roi est si éperdument amoureux de la Dubarry, que jamais il ne fera attention sérieusement à d'autres.

L'inquiétude de Taverney se changea en angoisses.

— Ainsi, continua Richelieu, ta fille et toi, vous pouvez vous rassurer. Je vais faire à Sa Majesté les objections nécessaires, et le roi n'y tiendra pas le moins du monde. — Mais à quoi, bon Dieu? s'écria Taverney tout pâle en secouant le bras de son ami. — A faire un petit présent à mademoiselle Andrée, mon cher baron. — Un petit présent!... Qu'est-ce donc? dit Taverney plein de convoitise et d'espoir. — Oh! presque rien, fit négligemment Richelieu; ceci... tiens.

Et il développa un écrin de la soie.

— Un écrin? — Une misère... un collier de quelques milliers de livres que Sa Majesté, flattée de lui avoir entendu chanter sa chanson favorite, voulait faire accepter à la chanteuse; c'est dans l'ordre. Mais, puisque ta fille est effarouchée, n'en parlons plus. — Duc, tu n'y penses pas, ce serait offenser le roi! — Sans doute que ce serait offenser le roi; mais est-ce que ce n'est pas toujours le propre de la vertu d'offenser quelqu'un ou quelque chose? — Enfin, duc, songes-y, dit Taverney, l'enfant n'est pas si déraisonnable. — C'est-à-dire que c'est toi et non pas l'enfant qui parle? — Oh! mais, je sais si bien ce qu'elle dira ou fera. — Les Chinois sont bien heureux, dit Richelieu. — Pourquoi cela? dit Taverney stupéfait. — Parce qu'ils ont beaucoup de canaux et de rivières dans leur pays. — Duc, tu changes la conversation, ne me mets pas au désespoir; parle-moi. — Je te parle, baron, et ne change pas du tout la conversation. — Pourquoi parler des Chinois? quel rapport leurs rivières ont-elles avec

ma fille? — Un fort grand... Les Chinois, te disais-je, ont le bonheur de pouvoir noyer, sans qu'on leur dise rien, les filles qui sont trop vertueuses. — Allons, voyons, duc, dit Taverney, il faut être juste aussi. Suppose que tu aies une fille. — Pardieu! j'en ai une... et si l'on vient me dire qu'elle est trop vertueuse, celle-là... c'est qu'on sera bien méchant! — Enfin, tu l'aimerais mieux autrement, n'est-ce pas? — Oh! moi, je ne me mêle plus de mes enfants lorsqu'ils ont passé huit ans. — Au moins, écoute-moi. Si le roi me chargeait d'aller offrir un collier à ta fille, et que ta fille se plaignît à toi? — Oh! mon ami, pas de comparaison. Moi, j'ai toujours vécu à la cour; toi, tu as vécu en Huron : cela ne peut se ressembler. Ce qui est vertu pour toi, pour moi est sottise; rien n'est plus disgracieux, vois-tu, sache-le pour ta gouverne, que de venir dire aux gens : « Que feriez-vous en telle ou telle circonstance? » Et puis, tu te trompes dans tes comparaisons, mon cher. Il ne s'agit pas du tout que j'aille offrir un collier à ta fille. — Tu me l'as dit... — Moi, je n'en ai pas dit un mot. J'ai annoncé que le roi m'avait ordonné de prendre chez lui un écrin pour mademoiselle de Taverney, dont la voix lui a plu; mais je n'ai pas dit une fois que Sa Majesté m'eût chargé de l'offrir a la jeune personne. — Alors, vraiment, dit le baron au désespoir, je ne sais plus où donner de la tête. Je ne comprends pas un mot, tu parles par énigmes. Pourquoi donner ce collier, si ce n'est pour le donner? pourquoi t'en charger, si ce n'est pour que tu le remettes?

Richelieu poussa un grand cri, comme s'il apercevait une araignée.

— Ah! fit-il, pouah! pouah! le Huron... fi! la vilaine bête! — Qui cela donc? — Mais toi, mon bon ami; toi, mon féal... Tu tombes de la lune, mon pauvre baron. — Je ne sais plus... — Non, tu ne sais rien. Mon cher, quand un roi fait un présent à une femme, et qu'il charge monsieur de Richelieu de cette commission, le présent est noble et la commission bien faite, rappelle-toi cela... Je ne remets pas les écrins, mon cher; c'était la charge de monsieur Lebel. As-tu connu monsieur Lebel? — Qui donc charges-tu alors? — Mon ami, dit Richelieu en frappant l'épaule de Taverney et en accompagnant ce geste amical d'un sourire diabolique, lorsque j'ai affaire à une aussi admirable vertu que mademoiselle Andrée, je suis moral comme pas un; lorsque j'approche une colombe, comme tu dis, rien en moi ne sent le corbeau; lorsque je suis député vers une demoiselle, je parle au père..... Je te parle, Taverney, et te remets l'écrin pour que tu le donnes à ta fille..... Maintenant, veux-tu?...

Il tendit l'écrin.

— Ou ne veux-tu pas?

Il retira sa main.

— Oh! mais, mais, s'écria le baron, dis donc cela tout de suite; dis que c'est moi qui suis chargé par Sa Majesté de remettre ce présent : il est tout légitime et devient tout paternel, il s'épure... — Il faudrait pour cela que tu soupçonnasses Sa Majesté de mauvaises intentions, dit Richelieu sérieusement. Or, tu ne l'oserais, n'est-ce pas? — Dieu m'en préserve! Mais le monde... c'est-à-dire ma fille...

Richelieu haussa les épaules.

— Prends-tu, oui ou non? dit-il.

Taverney allongea rapidement sa main.

— Comme cela, tu es moral? dit-il au duc avec un sourire jumeau de celui que Richelieu venait de lui adresser. — Ne trouves-tu pas, baron, dit le maréchal, qu'il soit d'une moralité pure de faire entremettre le père, le père qui purifie tout, comme tu le disais, entre l'enchantement du monarque et le charme de ta fille?... Que monsieur Jean-Jacques Rousseau de Genève, qui rôdait par ici tout à l'heure, nous juge; il te dira que feu Joseph était impur auprès de moi.

Richelieu prononça ce peu de mots avec un flegme, une noblesse saccadée, un précieux qui imposèrent silence aux observations de Taverney, et l'aidèrent à croire qu'il devait être convaincu.

Il saisit donc la main de son illustre ami, et, la serrant :

— Grâce à ta délicatesse, dit-il, ma fille va pouvoir accepter ce présent. — Source et origine de cette fortune dont je te parlais au début de notre ennuyeuse discussion sur la vertu. — Merci, cher duc, merci de tout mon cœur. — Un mot; cache bien soigneusement aux amis de Dubarry la nouvelle de cette faveur. Madame Dubarry serait capable de quitter le roi et de s'enfuir. — Le roi nous en voudrait? — Je ne sais, mais la comtesse ne nous en saurait pas gré. Quant à moi, je serais perdu... sois discret. — Ne crains rien. Mais porte bien mes humbles remerciements au roi. — Et ceux de ta fille; je n'y manquerai pas... Mais tu n'es pas au bout de la faveur... C'est toi qui remercieras le roi, mon cher; Sa Majesté t'invite à souper ce soir. — Moi? — Toi, Taverney; nous sommes en famille. Sa Majesté, toi, moi, nous causerons de la vertu de ta fille. Adieu, Taverney, je vois Dubarry avec monsieur d'Aiguillon; il ne faut pas qu'on nous aperçoive ensemble.

Il dit, et, léger comme un page, il disparut au bout de la galerie, laissant Taverney, avec son écrin, pareil à un enfant saxon qui se réveille avec les jouets que Noël lui a mis dans la main pendant qu'il dormait.

XXXIX

LE PETIT SOUPER DU ROI LOUIS XV

Le maréchal trouva Sa Majesté dans le petit salon où quelques courtisans l'avaient suivi, aimant mieux se passer de souper que de laisser tomber sur d'autres que sur eux le regard distrait de leur souverain.

Mais Louis XV paraissait avoir autre chose à faire ce soir-là que de regarder ces messieurs. Il congédia tout le monde en annonçant qu'il ne souperait pas, ou que, s'il soupait, ce serait seul. Alors tous ses hôtes ayant reçu congé de lui, et craignant de déplaire à monseigneur le dauphin s'ils n'assistaient pas à la fête qu'il donnait à la suite de la répétition, s'envolèrent aussitôt comme une nuée de pigeons parasites, et prirent leur course vers celui qu'on leur permettait de voir, prêts à affirmer qu'ils désertaient pour lui le salon de Sa Majesté.

Louis XV, qu'ils quittaient avec tant de rapidité, était loin de songer à eux. La petitesse de toute cette tourbe de courtisans l'eût fait sourire dans une autre circonstance, mais, cette fois, elle n'éveilla aucun sentiment chez le monarque, si railleur, qu'il n'épargnait aucune infirmité ni dans l'esprit ni dans le corps de son meilleur ami, en supposant que Louis XV eût jamais eu un ami.

Non, en ce moment, Louis XV donnait toute son attention a un carrosse qui stationnait devant la porte des communs de Trianon, et dont le cocher semblait attendre, pour fouetter ses chevaux, que le poids du maître se fit sentir dans la caisse dorée.

Ce carrosse était celui de madame Dubarry, éclairé par des flambeaux. Zamore, assis près du cocher, faisait aller en avant et en arrière ses jambes, comme fait le siége d'une escarpolette.

Enfin madame Dubarry, qui sans doute s'était attardée dans les corridors, dans l'espérance d'y recevoir quelque message du roi, alors madame Dubarry parut au bras de monsieur d'Aiguillon. On sentait sa colère, ou du moins son désappointement à la rapidité de sa démarche. Elle affectait trop de résolution pour n'avoir pas la tête perdue.

Jean, fort lugubre, et le chapeau tout aplati sous la pression distraite de son bras, venait après sa sœur; il n'avait point assisté à ce spectacle, monseigneur le dauphin ayant oublié de l'inviter; mais il était entré un

peu comme un laquais dans l'antichambre, pensif pour le moins autant qu'Hippolyte, laissant flotter son jabot sur une veste d'argent à fleurs roses, et ne regardant même pas ses manchettes en lambeaux qui semblaient se conformer à sa triste pensée.

Jean avait vu sa sœur pâlie et effarée, et il en avait conclu que le péril était grand. Jean n'était brave en diplomatie que contre les corps, jamais contre les fantômes.

Le roi vit de sa fenêtre, et caché derrière son rideau, défiler cette procession lugubre qui s'engloutit comme des capucins de cartes dans la voiture de la comtesse; puis la portière fermée, le laquais remonté derrière la voiture, le cocher secoua ses rênes, et les chevaux partirent au grand galop.

— Oh! oh! dit le roi, sans chercher à me voir, sans chercher à me parler; la comtesse est furieuse.

Et il répéta tout haut :

— Oui, la comtesse est furieuse!

Richelieu, qui venait de se glisser dans la chambre comme un homme attendu, saisit ces dernières paroles.

— Furieuse, sire, dit-il, et de quoi? de ce que Votre Majesté se divertit un instant; oh! c'est mal de la part de la comtesse cela. — Duc, répondit Louis XV, je ne me divertis pas, au contraire, je suis las, et cherche à me reposer. La musique m'énerve; il eût fallu, si j'eusse écouté la comtesse, aller souper à Luciennes, manger, boire surtout; les vins de la comtesse sont méchants; je ne sais pas avec quels raisins ils sont fabriqués, mais ils brisent; ma foi, j'aime mieux me dorloter ici. — Et Votre Majesté a cent fois raison, dit le duc. — La comtesse se distraira, d'ailleurs! Suis-je un si aimable compagnon? Elle a beau le dire, je n'en crois rien. — Ah! cette fois, Votre Majesté a tort, fit le maréchal. — Non, duc, non, en vérité; je compte mes jours, et je réfléchis. — Sire, madame la comtesse comprend qu'elle ne saurait, de toute façon, avoir meilleure société, et c'est ce qui la rend furieuse. — En vérité, duc, je ne sais comment vous faites; vous menez toujours les femmes, vous, comme si vous aviez vingt ans. A cet âge, c'est l'homme qui choisit; mais à l'époque où j'en suis, duc... — Eh bien! sire? — Eh bien! c'est la femme qui fait son calcul.

Le maréchal se mit à rire.

— Allons, sire, dit-il, raison de plus, et si Votre Majesté croit que la comtesse se distrait, consolons-nous. — Je ne dis pas qu'elle se distrait, duc; je dis qu'elle finira par chercher des distractions. — Ah! je n'oserais pas dire à Votre Majesté que cela ne se soit jamais vu.

Le roi, fort agite, se leva.

— Qui ai-je encore là? demanda-t-il. — Mais tout votre service, sire.

Le roi réfléchit un instant.

— Mais vous, dit-il, avez-vous quelqu'un? — J'ai Rafté. — Bon. — Que doit-il faire, sire? — Eh bien! duc, il faudrait qu'il s'informât si madame Dubarry retourne réellement à Luciennes. — La comtesse est partie, ce me semble. — Ostensiblement, oui. — Mais où Votre Majesté veut-elle qu'elle aille? — Qui sait? la jalousie la rend folle, duc. — Sire, ne serait-ce pas plutôt Votre Majesté? — Comment, quoi? — Que la jalousie... — Duc! — En vérité, ce serait humiliant pour nous tous, sire. — Moi, jaloux! s'écria Louis XV avec un rire forcé; en vérité, duc, parlez-vous sérieusement?

En effet, Richelieu ne le croyait pas. Il faut même avouer qu'il était très-près de la vérité en pensant, au contraire, que le roi ne désirait savoir si madame Dubarry était bien réellement à Luciennes que pour être sûr qu'elle ne reviendrait pas à Trianon.

— Ainsi, dit-il tout haut, c'est convenu, sire, j'envoie Rafté à la découverte? — Envoyez, duc. — Maintenant, que fait Votre Majesté avant de souper? — Rien, nous soupons tout de suite. Avez-vous prévenu la personne en question? — Oui, elle est dans l'antichambre de Votre Majesté. — Qu'a-t-elle dit? — Elle a fait de grands remerciements. — Et la fille? — On ne lui a pas encore parlé. — Duc, madame Dubarry est jalouse et elle pourrait bien revenir. — Ah! sire, ce serait de trop mauvais goût, et je crois la comtesse incapable d'une pareille énormité. — Duc, elle est capable de tout dans ces moments-là, et surtout quand la haine se joint à la jalousie. Elle vous exècre; je ne sais pas si vous êtes prévenu de cela.

Richelieu s'inclina.

— Je sais qu'elle me fait cet honneur, sire. — Elle exècre aussi monsieur de Taverney. — Si Votre Majesté voulait bien compter, je suis sûr qu'il est une troisième personne qu'elle exècre encore plus que moi, encore plus que le baron. — Qui donc? — Mademoiselle Andrée. — Ah! fit le roi, je trouve cela assez naturel. — Alors... — Oui, mais cela n'empêche point, duc, qu'il faut veiller à ce que madame Dubarry ne fasse point quelque esclandre cette nuit. — Tout au contraire, et cela prouve la nécessité de cette mesure. — Voici le maître d'hôtel; chut! donnez vos ordres à Rafté et venez me rejoindre dans la salle à manger avec qui vous savez.

Louis XV se leva et passa dans la salle à manger, tandis que Richelieu sortait par la porte opposée.

Cinq minutes après, il rejoignait le roi accompagné du baron.

TYP. J. CLAYE

LE PETIT SOUPER DU ROI LOUIS XV

Le roi donna gracieusement le bonsoir à Taverney.

Le baron était homme d'esprit; il répondit de cette façon particulière à certaines gens, et qui fait que les rois et les princes, vous reconnaissant pour être de leur monde, sont à l'instant même à l'aise avec vous.

On se mit à table et l'on soupa.

Louis XV était un mauvais roi, mais un homme charmant; sa compagnie, lorsqu'il le voulait bien, était pleine d'attraits, pour les buveurs, les causeurs et les voluptueux.

Le roi, enfin, avait beaucoup étudié la vie sous ses côtés agréables.

Il mangea de bon appétit, commanda qu'on fît boire ses convives, et mit la conversation sur la musique.

Richelieu prit la balle au bond.

— Sire, dit Richelieu, si la musique met les hommes d'accord, comme dit notre maître de ballet et comme semble le penser Votre Majesté, en dira-t-elle autant des femmes? — Oh! duc, dit le roi, ne parlons pas des femmes. Depuis la guerre de Troie jusqu'à nos jours, les femmes ont toujours opéré un effet contraire à la musique; vous surtout, vous avez de trop grands comptes à régler avec elles pour aimer à voir mettre une pareille conversation sur le tapis; il y en a une entre autres, et ce n'est pas la moins dangereuse de toutes, avec laquelle vous êtes à couteaux tirés. — La comtesse, sire! y a-t-il de ma faute? — Sans doute. — Ah! par exemple, Votre Majesté m'expliquera, je l'espère... — En deux mots et avec grand plaisir, dit le roi goguenardant. — J'écoute, sire. — Comment! elle vous offre le portefeuille de je ne sais quel département, et vous refusez, parce que, dites-vous, elle n'est pas absolument populaire. — Moi? fit Richelieu, assez embarrassé de la tournure que prenait la conversation. — Dam! c'est le bruit public, dit le roi avec cette feinte bonhomie qui lui était toute particulière. Je ne sais plus qui m'a rapporté cela... la gazette, sans doute. — Eh bien, sire, dit Richelieu, profitant de la liberté que donnait à ses convives l'enjouement peu ordinaire de son hôte auguste, j'avouerai que cette fois le bruit public et même les gazettes ont rapporté quelque chose de moins absurde qu'à l'ordinaire. — Quoi! s'écria Louis XV, vous avez réellement refusé un ministère, mon cher duc?

Richelieu était, comme on le comprendra facilement, placé dans une position délicate. Le roi savait mieux que personne qu'il n'avait rien refusé du tout. Mais Taverney devait continuer de croire ce que Richelieu lui avait dit; il s'agissait donc, de la part du duc, de répondre assez habilement pour échapper à la mystification du roi sans encourir le reproche de mensonge que le baron avait déjà sur ses lèvres et dans son sourire.

— Sire, dit Richelieu, ne nous attachons pas aux effets, je vous prie,

mais à la cause. Que j'aie ou n'aie pas refusé le portefeuille, c'est un secret d'État que Votre Majesté n'est pas tenue de divulguer au milieu des verres, mais la cause pour laquelle j'eusse refusé le portefeuille, si le portefeuille m'eût été offert : voilà l'essentiel. — Oh! oh! duc, et cette cause n'est pas un secret d'État, à ce qu'il paraît, dit le roi en riant. — Non, sire, et surtout pour Votre Majesté, qui, pour moi et pour mon ami le baron de Taverney, est, en ce moment, j'en demande pardon à la Divinité, le plus aimable amphytrion mortel qui se puisse voir; je n'ai donc pas de secrets pour mon roi. Je lui livre donc mon âme tout entière, car je ne voudrais pas qu'il fût dit que le roi de France n'a pas un serviteur qui lui dît toute la vérité. — Voyons, fit le roi, tandis que Taverney assez inquiet, parce qu'il avait peur que Richelieu n'en dît trop, se pinçait les lèvres et composait scrupuleusement son visage sur celui du roi, la vérité, duc. — Sire, il y a dans votre État deux puissances auxquelles un ministre devrait obéir : la première, c'est votre volonté; la seconde, c'est celle des amis les plus intimes que Votre Majesté daigne choisir. La première puissance est irrésistible, nul ne doit songer à s'y soustraire; la seconde est plus sacrée encore, car elle impose des devoirs de cœur à quiconque vous sert : elle s'appelle votre confiance; un ministre doit aimer, pour lui obéir, le favori ou la favorite de son roi.

Louis XV se mit à rire.

— Duc, dit-il, voilà une fort belle maxime, et que j'aime à voir sortir de votre bouche; mais je vous défie de l'aller crier sur le Pont-Neuf avec deux trompettes. — Oh! je sais bien, sire, dit Richelieu, que les philosophes en prendraient les armes; mais je ne crois pas que leurs cris soient de quelque chose à Votre Majesté et à moi. Le principal est que les deux volontés prépondérantes du royaume soient satisfaites. Eh bien! la volonté de certaine personne, sire, je le dirai courageusement à Votre Majesté, dût ma disgrâce, c'est-à-dire ma mort, en dépendre, la volonté de madame Dubarry, enfin, je ne saurais y souscrire.

Louis XV se tut.

— Une idée m'était venue, poursuivit Richelieu, je regardais autour de moi, l'autre jour, à la cour de Votre Majesté, et, en vérité, je voyais tant de belles filles nobles, tant de femmes de qualité radieuses, que, si j'eusse été roi de France, le choix m'eût paru presque impossible à faire.

Louis XV se tourna vers Taverney, qui, se sentant mettre tout doucement en cause, palpitait de crainte et d'espoir, tout en aidant de ses yeux et de son souffle l'éloquence du maréchal, comme s'il eut poussé vers le port le navire chargé de sa fortune.

—Voyons, est-ce que c'est votre avis, baron? demanda le roi. — Sire,

répondit Taverney, le cœur tout gonflé, le duc me semble dire depuis quelques instants d'excellentes choses à Votre Majesté. — Vous êtes donc de son avis, en ce qu'il dit des belles filles? — Mais, sire, il me semble qu'il y en a effectivement de fort belles à la cour de France. — Enfin, vous êtes de son avis, baron? — Oui, sire. — Et vous m'exhorteriez comme lui à faire un choix parmi les beautés de la cour? — J'oserais avouer que je suis de l'avis du maréchal, sire, si j'osais croire que c'est aussi l'avis de Votre Majesté.

Il y eut un moment de silence pendant lequel le roi regarda complaisamment Taverney.

— Messieurs, dit-il, nul doute que je suivisse vos avis, si j'avais trente ans. J'y aurais un penchant facile à comprendre, mais je me trouve un peu vieux à présent pour être crédule. — Crédule! expliquez-moi le mot, je vous prie, sire. — Être crédule, mon cher duc, signifie croire; or, rien ne me fera croire certaines choses. — Lesquelles? — C'est que l'on puisse inspirer de l'amour à mon âge. — Ah! sire, s'écria Richelieu, j'avais pensé jusqu'à cette heure que Votre Majesté était le gentilhomme le plus poli de son royaume; mais je vois avec une profonde douleur que je m'étais trompé. — En quoi donc? demanda le roi, riant. — En ce que je suis vieux comme Mathusalem, moi qui suis né en 94. Songez-y bien, sire, j'ai seize ans de plus que Votre Majesté.

C'était une adroite flattęrie de la part du duc. Louis XV admirait toujours la vieillesse de cet homme qui avait tué tant de jeunesse à son service; car, ayant cet exemple sous les yeux, il pouvait espérer d'arriver au même âge que lui.

— Soit, dit Louis XV; mais j'espère que vous n'avez plus cette prétention d'être aimé pour vous, duc? — Si je croyais cela, sire, je me brouillerais à l'instant même avec deux femmes qui m'ont dit le contraire encore ce matin. — Eh bien! duc, dit Louis XV, nous verrons; nous verrons, monsieur de Taverney; la jeunesse rajeunit, c'est vrai... — Oui, sire, et le sang noble est une salutaire infusion, sans compter qu'au changement, un esprit riche comme celui de Votre Majesté gagne toujours et ne perd jamais. — Cependant, fit observer Louis XV, je me rappelle que mon aïeul, lorsqu'il devint vieux, ne courtisa plus les femmes avec la même hardiesse. — Allons! allons! sire, dit Richelieu, Votre Majesté sait tout mon respect pour le feu roi, qui m'a mis deux fois à la Bastille; mais cela ne doit pas m'empêcher de dire qu'entre l'âge mûr de Louis XIV et l'âge mûr de Louis XV, il n'y a aucune comparaison à faire. Que diable! Votre Majesté Très-Chrétienne, tout en honorant son titre de Fils aîné de l'Église, ne pousse pas l'ascétisme jusqu'à oublier son humanité? — Ma foi, non, dit Louis XV; j'avoue cela, puisque je n'ai ici ni mon médecin,

ni mon confesseur. — Eh bien! sire, le roi votre aïeul étonnait souvent, par ses excès de zèle religieux et par ses mortifications sans nombre, madame de Maintenon plus âgée cependant que lui. Je le répète, voyons, sire, peut-on comparer l'homme à l'homme quand on parle de vos deux Majestés?

Le roi, ce soir-là, était en bonne veine; les paroles de Richelieu étaient autant de gouttes d'eau tombées de la fontaine de Jouvence.

Richelieu pensa que le moment était venu; il poussa du genou le genou de Taverney.

— Sire, dit celui-ci, Votre Majesté veut-elle accepter mes remerciements pour le magnifique cadeau qu'elle a fait à ma fille? — Il n'y a pas à me remercier pour cela, baron, dit le roi; mademoiselle de Taverney me plaît pour sa grâce honnête et décente. Je voudrais que mes filles eussent encore à faire leurs maisons; certes, mademoiselle Andrée... c'est ainsi qu'elle s'appelle, n'est-ce pas? — Oui, sire, dit Taverney ravi que le roi sût le nom de baptême de sa fille. — Joli nom. Certes, mademoiselle Andrée eût été la première sur la liste; mais tout est envahi chez moi. En attendant, baron, tenez-vous-le pour dit, cette jeune fille aura toute ma protection; elle n'est pas richement dotée, je crois? — Hélas! non, sire. — Eh bien! je m'occuperai de son mariage.

Taverney salua bien bas.

— Alors Votre Majesté sera donc assez bonne pour chercher le mari, car j'avoue que, dans notre pauvreté, qui est presque de la misère... — Oui, oui, tenez-vous en repos là-dessus, dit Louis XV; mais elle est fort jeune, ce me semble, et cela ne presse point. — Cela presse d'autant moins, sire, que ma fille a horreur du mariage. — Voyez-vous cela? dit Louis XV en se frottant les mains et en regardant Richelieu. Eh bien! en tout cas, faites état de moi, monsieur Taverney, si vous êtes embarrassé.

Cela dit, Louis XV se leva, puis s'adressant au duc :

— Maréchal! dit-il.

Le duc s'approcha du roi.

— La petite a-t-elle été contente? — De quoi, sire? — De l'écrin. — Que Votre Majesté me pardonne de lui parler bas, mais le père écoute, et il ne faut pas qu'il entende ce que je vais vous dire. — Bah! — Non. — Dites alors. — Sire, la petite a horreur du mariage, c'est vrai, mais une chose dont je suis bien certain, c'est qu'elle n'a pas horreur de Votre Majesté.

Cela dit avec une familiarité qui plut au roi par l'excès même de la franchise, le maréchal courut avec ses petits piétinements rejoindre Taverney qui, par respect, s'était retiré sur le seuil de la galerie.

Tous deux partirent par les jardins.

La soirée était magnifique. Deux laquais marchaient devant eux, tenant des torches d'une main et tirant de l'autre le bout des branches fleuries; on voyait encore les fenêtres de Trianon en feu à travers la sueur des vitres enflammées par l'ivresse des cinquante convives de madame la dauphine.

La musique de Sa Majesté animait le menuet, car, après souper, on avait dansé et l'on dansait encore.

Dans un massif épais de lilas et de boules de neige, Gilbert, à genoux sur la terre, regardait le jeu des ombres derrière les tapisseries diaphanes.

Le ciel tombant sur la terre n'eût pas distrait ce contemplateur, enivré de la beauté qu'il suivait dans tous les méandres de la danse.

Cependant, lorsque Richelieu et Taverney passèrent en frôlant le buisson dans lequel était caché cet oiseau nocturne, le son de leur voix et une certaine parole surtout firent lever la tête à Gilbert.

C'est que cette parole était pour lui surtout importante et bien significative.

Le maréchal, appuyé au bras de son ami et penché à son oreille, lui disait :

— Tout bien considéré, tout bien pesé, baron, c'est dur à t'avouer, mais il faut vite faire partir ta fille pour un couvent. — Et pourquoi cela? demanda le baron. — Parce que le roi, j'en gagerais, répondit le maréchal, est amoureux de mademoiselle de Taverney.

Gilbert, à ces paroles, devint plus pâle que les boules de neige floconneuses qui retombaient sur son épaule et sur son front.

XL

LES PRESSENTIMENTS

Le lendemain, comme midi venait de sonner à l'horloge de Trianon, Nicole vint crier à Andrée, qui n'avait pas encore quitté sa chambre :

— Mademoiselle, Mademoiselle, voici monsieur Philippe.

Ce cri partait du bas de l'escalier.

Andrée, toute surprise, mais toute joyeuse en même temps, ferma son peignoir de mousseline et courut au-devant du jeune homme, qui venait bien réellement de descendre de cheval dans la cour de Trianon, et

qui s'informait à quelques domestiques de l'heure à laquelle il pourrait parler à sa sœur.

Andrée ouvrit donc la porte elle-même, et se trouva aussitôt en face de Philippe, que l'officieuse Nicole avait été quérir dans la cour, et conduisait par les degrés.

La jeune fille se jeta au cou de son frère, et tous deux rentrèrent dans la chambre d'Andrée, suivie de Nicole.

Ce fut alors seulement qu'Andrée s'aperçut que Philippe était plus sérieux que de coutume, que son sourire même n'était point exempt de tristesse, qu'il portait son élégant uniforme avec la plus scrupuleuse exactitude, et qu'il tenait un manteau de voyage plié sous son bras gauche.

— Qu'y a-t-il donc, Philippe? demanda-t-elle aussitôt avec cet instinct des âmes tendres pour qui un regard est une révélation suffisante. — Ma sœur, dit Philippe, j'ai reçu ce matin l'ordre de rejoindre mon régiment. — Et vous partez? — Et je pars. — Oh! fit Andrée, qui exhala dans ce cri douloureux tout son courage et une partie de ses forces.

Et quoique ce fût une chose bien naturelle et à laquelle elle dût s'attendre que ce départ, elle se sentit tellement brisée en l'apprenant, qu'elle fut forcée de se retenir au bras de son frère.

— Mon Dieu! demanda Philippe étonné, ce départ vous afflige-t-il donc à ce point, Andrée? Dans la vie d'un soldat, vous le savez, c'est un événement des plus vulgaires. — Oui, oui, sans doute, murmura la jeune fille; et où allez-vous, mon frère? — Ma garnison est à Reims; ce n'est pas un voyage bien long que j'entreprends, comme vous voyez. Il est vrai que de là le régiment, selon toute probabilité, retourne à Strasbourg. — Hélas! fit Andrée; et quand partez-vous? — L'ordre m'enjoint de me mettre en route à l'instant même. — Ce sont donc des adieux que vous venez me faire? — Oui, ma sœur. — Des adieux! — Avez-vous quelque chose de particulier à me dire, Andrée? demanda Philippe inquiet de cette tristesse trop exagérée pour qu'elle n'eût point quelque autre cause que ce départ.

Andrée comprit que ces mots étaient à l'adresse de Nicole, laquelle regardait cette scène avec une surprise que motivait l'extrême douleur d'Andrée.

En effet, le départ de Philippe, c'est-à-dire d'un officier pour sa garnison, n'était pas une catastrophe qui dût causer tant de larmes.

Andrée comprit donc du même coup et le sentiment de Philippe et la surprise de Nicole; elle prit un mantelet qu'elle jeta sur ses épaules, et dirigeant son frère vers l'escalier.

— Venez, dit-elle, jusqu'à la grille du parc, Philippe, je vous recon-

duirai par l'allée couverte. J'ai en effet bien des choses à vous dire, mon frère.

Ces mots étaient pour Nicole un ordre de départ; elle s'effaça le long du mur et rentra dans la chambre de sa maîtresse, tandis que celle-ci descendait l'escalier avec Philippe.

Andrée descendit l'escalier qui longe la chapelle et sortit par le passage qui aujourd'hui encore mène au jardin; mais, quoique interrogée incessamment par le regard inquiet de Philippe, elle se tint longtemps suspendue à son bras, laissant s'appuyer sa tête à son épaule sans prononcer une seule parole.

Puis tout à coup son cœur se brisa, ses traits se couvrirent d'une pâleur mortelle, un long sanglot monta jusqu'à ses lèvres, et des flots de larmes obscurcirent ses yeux.

— Ma chère sœur, ma bonne Andrée, s'écria Philippe; mais, au nom du ciel, qu'avez-vous donc? — Mon ami, mon seul ami, dit Andrée, vous me laissez seule, en ce monde où j'entre d'hier, et vous me demandez pourquoi je pleure! Ah! songez-y, Philippe, j'ai perdu ma mère en naissant; c'est affreux à dire, mais je n'ai jamais eu de père. Tout ce que mon cœur a éprouvé de petits chagrins, tout ce que mon esprit a renfermé de petits secrets, c'est à vous, à vous seul que je les ai confiés. Qui m'a souri? qui m'a caressée? qui m'a bercée quand j'étais enfant? C'est vous. Qui m'a protégée depuis que je suis grandie? C'est vous. Qui m'a fait croire que les créatures de Dieu n'avaient pas été jetées dans ce monde seulement pour y souffrir? C'est vous, Philippe, toujours vous. Car enfin je n'ai j'amais aimé rien ni personne, depuis que je suis au monde, excepté vous, et personne non plus ne m'a aimée que vous. Oh! Philippe! continua mélancoliquement Andrée, vous détournez la tête, et je lis dans votre pensée. Vous vous dites que je suis jeune, que je suis belle, et que j'ai tort de ne pas compter sur l'avenir et sur l'amour. Hélas! vous le voyez cependant bien, Philippe, il ne suffit pas d'être belle et d'être jeune, puisque personne ne s'occupe de moi.

Madame la dauphine est bonne, direz-vous, mon ami. Sans doute; elle est parfaite, à mes yeux du moins, et je la regarde comme une divinité. Mais c'est surtout parce que je la range dans cette sphère surhumaine, que j'ai pour elle du respect et non de l'affection. Or, l'affection, Philippe, c'est ce sentiment si nécessaire à mon cœur, qui, toujours refoulé dans mon cœur, le brise. Mon père... Eh! mon Dieu, mon père! je ne vous apprends rien de nouveau, Philippe : non-seulement mon père n'est pas pour moi un protecteur ou un ami, mais encore mon père ne me regarde jamais sans me faire peur. Oui, oui, j'ai peur, Philippe, peur de lui, surtout depuis que je vous vois partir. Peur de quoi! je n'en sais

rien. Eh! mon Dieu, les oiseaux qui fuient, les troupeaux qui mugissent n'ont-ils pas, eux aussi, peur de l'orage, quand l'orage va venir?

C'est de l'instinct, direz-vous; mais pourquoi refuseriez-vous à notre âme immortelle l'instinct du malheur? Tout, depuis quelque temps, réussit à notre famille, je le sais bien : vous voilà capitaine, vous; moi, me voilà placée presque dans l'intimité de la dauphine; mon père a soupé hier, dit-on, presque en tête-à-tête avec le roi. Eh bien! Philippe, je le répète, dussé-je vous paraître insensée, tout cela m'effraie plus que notre douce misère et notre obscurité de Taverney.

— Et cependant, là-bas, chère sœur, dit tristement Philippe, vous étiez seule aussi; là-bas non plus je n'étais pas avec vous pour vous consoler. — Oui, mais au moins j'étais seule, seule avec mes souvenirs d'enfance : il me semblait que cette maison, où avait vécu, où avait respiré, où était morte ma mère, me devait la protection natale, si l'on peut s'exprimer ainsi; tout m'y était doux, caressant, ami. Je vous voyais partir avec calme et revenir avec joie. Mais que vous partissiez ou revinssiez, mon cœur n'était pas tout à vous, il tenait à cette chère maison, à mes jardins, à mes fleurs, à cet ensemble dont autrefois vous n'étiez qu'une partie; aujourd'hui vous êtes le tout, Philippe; et quand vous me quittez, tout me quitte. — Et cependant, Andrée, dit Philippe, aujourd'hui vous avez une protection bien autrement puissante que la mienne. — C'est vrai. — Un bel avenir. — Qui sait... — Pourquoi donc doutez-vous? — Je l'ignore. — C'est de l'ingratitude envers Dieu, ma sœur. — Oh! non, grâce au ciel, je ne suis pas ingrate envers le Seigneur, et soir et matin je le remercie; mais il me semble qu'au lieu de recevoir mes actions de grâces, chaque fois que je fléchis les genoux, une voix d'en haut me dit : « Prends garde, jeune fille, prends garde! » — Mais à quoi dois-tu prendre garde, réponds? J'admets avec toi qu'un malheur te menace. As-tu quelque pressentiment de ce malheur? Sais-tu que faire pour aller au-devant de lui en l'affrontant, ou que faire pour l'éviter? — Je ne sais rien, Philippe, si ce n'est qu'il me semble, vois-tu, que ma vie ne tient plus qu'à un fil, que rien ne luit plus pour moi au delà de ce moment qui va marquer ton départ. Il me semble, en un mot, que pendant mon sommeil, on m'a roulée sur la pente d'un précipice trop rapide pour que je m'arrête en me réveillant; que je suis réveillée; que je vois l'abîme, et que cependant j'y suis entraînée, et que, vous absent, vous n'étant plus là pour me retenir, je vais y disparaître et m'y briser. — Chère sœur, bonne Andrée, dit Philippe ému malgré lui à cet accent plein d'une terreur si vraie, vous vous exagérez une tendresse dont je vous remercie. Oui, vous perdez un ami, mais momentanément : je ne serai pas si loin que vous ne puissiez me rappeler si besoin était; d'ail-

leurs, songez qu'à l'exception de vos chimères, rien ne vous menace.

Andrée s'arrêta devant son frère.

— Alors, Philippe, dit-elle, vous qui êtes un homme, vous qui avez plus de force que moi, d'où vient que vous êtes en ce moment aussi triste que je le suis moi-même? Voyons, dites, mon frère, comment expliquez-vous cela? — C'est facile, chère sœur, dit Philippe en arrêtant la marche d'Andrée, qu'elle avait reprise en cessant de parler. Nous ne sommes pas seulement frère et sœur par l'âme et le sang, mais encore par l'âme et les sentiments; aussi vivions-nous dans une intelligence qui, pour moi surtout, depuis notre arrivée à Paris, est devenue une bien douce habitude. Je romps cette chaîne, chère amie, ou plutôt on la rompt, et le coup s'en fait sentir jusque dans mon cœur. Je suis donc triste, mais momentanément; voilà tout. Moi, Andrée, moi je vois au delà de notre séparation; moi je ne crois pas à un malheur, si ce n'est à celui de ne plus nous voir pendant quelques mois, pendant une année peut-être; moi, je me résigne et ne vous dis point adieu, mais au revoir.

Malgré ces paroles consolantes, Andrée ne répondit que par ses sanglots et par ses larmes.

— Chère sœur, s'écria Philippe en voyant l'expression de cette tristesse qui lui paraissait incompréhensible, chère sœur, vous ne m'avez pas tout dit, vous me cachez quelque chose; parlez, au nom du ciel, parlez.

Et il la prit dans ses bras, la rapprochant de lui et la pressant sur son cœur pour lire dans ses yeux.

— Moi, dit-elle, non, non, Philippe, je vous le jure, vous savez tout, et vous avez mon cœur entre vos mains. — Eh bien! alors, par grâce, Andrée, du courage, ne m'affligez point ainsi. — Vous avez raison, dit-elle, et je suis folle. Écoutez, je n'ai jamais eu l'esprit bien fort, vous le savez mieux que personne, vous, Philippe; toujours j'ai craint, toujours j'ai rêvé, toujours j'ai soupiré; mais je n'ai pas le droit d'associer à mes douloureuses chimères un frère si tendrement aimé, alors qu'il me rassure et me prouve que j'ai tort de m'alarmer. Vous avez raison, Philippe : c'est vrai, c'est bien vrai, tout est parfait pour moi ici. Philippe, pardonnez-moi donc; vous le voyez, j'essuie mes yeux, je ne pleure plus, je souris. Philippe, ce n'est plus adieu, c'est au revoir que je vais dire.

Et la jeune fille embrassa tendrement son frère en lui dérobant une dernière larme qui voilait encore sa paupière, et qui roula comme une perle sur l'aiguillette d'or du jeune officier.

Philippe la regarda avec cette tendresse infinie qui tient à la fois du frère et du père.

— Andrée, dit-il, je vous aime ainsi. Soyez courageuse. Je pars, mais

le courrier vous apportera une lettre de moi chaque semaine. Faites, je vous prie, que chaque semaine aussi j'en reçoive une de vous. — Oui, Philippe, dit Andrée; oui, et ce sera mon seul bonheur. Mais vous avez prévenu mon père, n'est-ce pas? — De quoi? — De votre départ. — Chère sœur, c'est le baron, au contraire, qui ce matin m'a lui-même apporté l'ordre du ministre. Monsieur de Taverney n'est pas comme vous, Andrée, et il se passera facilement de moi, à ce qu'il paraît : il semblait heureux de mon départ, et au fait il avait raison; ici je n'avancerais pas, tandis que là-bas il peut se présenter des occasions. — Mon père est heureux de vous voir partir! murmura Andrée. Ne vous trompez-vous pas, Philippe? — Il vous a, répondit Philippe éludant la question, et c'est une consolation, ma sœur. — Le croyez-vous, Philippe? il ne me voit jamais. — Ma sœur, il m'a chargé de vous dire qu'aujourd'hui même, après mon départ, il viendrait à Trianon. Il vous aime, croyez-le bien; seulement il aime à sa manière. — Qu'avez-vous encore, Philippe, vous semblez embarrassé? — Chère Andrée, c'est que l'heure vient de sonner. Quelle heure est-il, s'il vous plaît? — Les trois quarts après midi. — Eh bien! chère sœur, ce qui cause mon embarras, c'est que voilà une heure que je devrais être en route, et nous voici à la grille où l'on tient mon cheval. Ainsi donc...

Andrée prit un visage calme, et s'emparant de la main de son frère :

— Ainsi donc, dit-elle d'un accent trop ferme pour qu'il n'y eût pas d'affectation dans sa voix, ainsi donc, adieu, mon frère...

Philippe l'embrassa une dernière fois.

— Au revoir, dit-il; rappelez-vous votre promesse. — Laquelle? — Une lettre au moins par semaine. — Oh! vous le demandez!

Et elle prononça ces mots avec un suprême effort : la pauvre enfant n'avait plus de voix.

Philippe la salua encore du geste et s'éloigna.

Andrée le suivit des yeux, retenant son haleine pour retenir ses soupirs.

Philippe monta à cheval, lui cria encore une fois adieu de l'autre côté de la grille, et partit.

Andrée demeura debout et immobile tant qu'elle put le voir.

Puis, lorsqu'il eut disparu, elle se détourna et courut, comme une biche blessée, jusqu'aux ombrages, aperçut un banc et n'eut que la force de le joindre et de tomber dessus sans pouls, sans force, sans regard.

Puis, tirant du plus profond de sa poitrine un long et déchirant sanglot :

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle, pourquoi me laissez-vous seule ainsi sur la terre?

Et elle ensevelit son visage dans ses mains, laissant échapper entre

ses doigts blancs les grosses larmes qu'elle ne cherchait plus à retenir.

En ce moment un léger bruit retentit derrière la charmille; Andrée crut avoir entendu un soupir. Elle se retourna effrayée : une figure triste se dressa devant elle.

C'était Gilbert.

XLI

LE ROMAN DE GILBERT

C'était Gilbert, avons-nous dit, aussi pâle qu'Andrée, aussi désolé, aussi abattu qu'elle.

Andrée, à la vue d'un homme, à la vue d'un étranger, Andrée se hâta d'essuyer ses yeux, comme si la fière jeune fille eut rougi de pleurer. Elle composa son maintien et rendit l'immobilité à ses joues marbrées qu'agitait à l'instant même le frisson du désespoir.

Gilbert fut bien plus longtemps qu'elle à reprendre son calme, et ses traits gardèrent l'expression douloureuse que mademoiselle de Taverney aussitôt qu'elle releva les yeux, put, en le reconnaissant, remarquer dans son attitude et dans son regard.

— Ah! c'est encore monsieur Gilbert, dit Andrée avec ce ton léger qu'elle affectait de prendre chaque fois que ce qu'elle croyait le hasard la rapprochait du jeune homme.

Gilbert ne répondit rien; il était encore trop violemment ému.

Cette douleur, qui avait fait frissonner le corps d'Andrée, avait violemment secoué le sien.

Ce fut donc Andrée qui continua, voulant avoir le dernier mot de cette apparition.

— Mais qu'avez-vous donc, monsieur Gilbert? demanda-t-elle; qu'avez-vous à me regarder avec cet air dolent? Il faut que quelque chose vous attriste; quelle chose vous attriste donc, s'il vous plaît? — Vous désirez le savoir? demanda mélancoliquement Gilbert, qui sentait l'ironie cachée sous cette apparence d'intérêt. — Oui. — Eh bien! ce qui m'attriste, c'est de vous voir souffrir, Mademoiselle, répliqua Gilbert. — Et qui vous a dit que je souffrais, Monsieur? — Je le vois. — Je ne souffre pas, vous vous trompez, Monsieur, dit Andrée en passant une seconde fois son mouchoir sur son visage.

Gilbert sentait monter l'orage; il résolut de le détourner par son humilité.

— Pardon, Mademoiselle, dit-il, c'est que j'ai entendu vos plaintes. — Ah! vous écoutiez. C'est mieux, alors... — Mademoiselle, c'est le hasard, balbutia Gilbert, car il se sentait mentir. — Le hasard! Je suis désespérée, monsieur Gilbert, que le hasard vous ait amené près de moi; mais encore, en quoi ces plaintes que vous avez entendues ont-elles pu vous attrister, dites-le moi, je vous prie? — Il m'est impossible de voir pleurer une femme, dit Gilbert d'un ton qui déplut souverainement à Andrée. — Est-ce que par hasard je serais une femme pour monsieur Gilbert? répliqua la hautaine jeune fille. Je ne mendie l'intérêt de personne; mais celui de monsieur Gilbert moins encore que celui de tout autre. — Mademoiselle, dit Gilbert en secouant la tête, vous avez tort de me rudoyer ainsi; je vous ai vue triste, je me suis affligé; je vous ai entendue dire que, monsieur Philippe parti, vous étiez désormais seule au monde : eh bien! non, non, Mademoiselle, car je suis resté, moi, et jamais cœur plus dévoué n'a battu pour vous. Je le répète, non, jamais mademoiselle de Taverney ne sera seule au monde tant que ma tête pourra penser, tant que mon cœur pourra battre, tant que mon bras pourra s'étendre.

Gilbert était vraiment beau de vigueur, de noblesse et de dévouement, tout en prononçant ces paroles, bien qu'il y mît toute la simplicité que commandait le respect le plus vrai.

Mais il était dit que tout, dans le pauvre jeune homme, déplairait à Andrée, l'offenserait et la pousserait à des ripostes blessantes, comme si chacun de ses respects eut été une insulte, chacune de ses prières une provocation. D'abord, elle voulut se lever pour trouver un geste plus dur avec une parole plus libre; mais un frisson nerveux la retint sur son banc. Elle pensa d'ailleurs que, debout, elle serait vue de plus loin et vue causant avec Gilbert. Elle demeura donc sur son banc, car une fois pour toutes elle voulait écraser sous son pied l'insecte qui devenait importun.

Elle répondit donc :

— Je croyais vous avoir déjà dit, monsieur Gilbert, que vous me déplaisiez souverainement, que votre voix m'irritait, que vos façons philosophiques me répugnent. Pourquoi donc, moi vous ayant dit cela, vous obstinez-vous encore à me parler? — Mademoiselle, dit Gilbert, pâle mais contenu, on n'irrite pas une honnête femme en lui témoignant de la sympathie. Un honnête homme est l'égal de toute créature humaine, et moi, que vous maltraitez avec cet acharnement, eh bien! moi, je mérite peut-être plus qu'un autre la sympathie que je regrette de ne pas vous voir éprouver pour moi.

Andrée, à ce mot de sympathie deux fois répété, ouvrit de grands yeux et les attacha impertinemment sur Gilbert.



TYP. J. CLAYE

LE ROMAN DE GILBERT

18

— De la sympathie! dit-elle, de la sympathie de vous à moi, monsieur Gilbert! En vérité, je me trompais à votre égard. Je vous tenais pour un insolent, et vous êtes moins que cela : vous n'êtes qu'un fou. — Je ne suis ni un insolent ni un fou, dit Gilbert avec un calme apparent qui dut bien coûter à cette fierté que nous connaissons. Non, Mademoiselle, car la nature m'a fait votre égal, et le hasard vous a faite mon obligée. — Le hasard, encore? dit ironiquement Andrée. — La Providence, eussé-je dû dire peut-être. Je ne vous eusse jamais parlé de cela; mais vos injures me rendent la mémoire. — Votre obligée, moi? votre obligée, je crois? Comment avez-vous dit cela, monsieur Gilbert? — J'aurais honte pour vous de l'ingratitude, Mademoiselle; et Dieu, qui vous a faite si belle, vous a donné, pour compenser votre beauté, assez d'autres défauts sans celui-là.

Cette fois, Andrée se leva.

— Tenez, pardonnez-moi, dit Gilbert; vous m'irritez par trop aussi quelquefois, et alors j'oublie tout l'intérêt que vous m'inspirez.

Andrée se mit à rire aux éclats, de manière à pousser la colère de Gilbert à son paroxysme; mais, à son grand étonnement, Gilbert ne s'enflamma point. Il croisa ses bras sur sa poitrine, garda l'expression hostile et obstinée de son regard de feu, et attendit patiemment la fin de ce rire outrageant.

— Mademoiselle, dit froidement Gilbert à Andrée, daignez répondre à une seule question. Respectez-vous votre père? — Je crois, en vérité, que vous m'interrogez, monsieur Gilbert? s'écria la jeune fille avec une souveraine hauteur. — Oui, vous respectez votre père, continua Gilbert, et ce n'est point à cause de ses qualités, à cause de ses vertus; non, c'est par cela simplement qu'il vous a donné la vie. Un père, malheureusement, vous devez savoir cela, Mademoiselle, un père n'est respectable qu'à un seul titre, mais enfin c'est un titre. Il y a plus : pour ce seul bienfait de la vie, et Gilbert s'anima à son tour d'une dédaigneuse pitié, pour ce seul bienfait, continua-t-il, vous êtes tenue d'aimer le bienfaiteur. Eh bien! Mademoiselle, ceci posé en principe, pourquoi m'outragez-vous? pourquoi me repoussez-vous? pourquoi me haïssez-vous, moi, qui ne vous ai pas donné la vie, c'est vrai, mais moi qui vous l'ai sauvée? — Vous! s'écria Andrée; vous, vous m'avez sauvé la vie? — Ah! vous n'y avez pas même pensé, dit Gilbert, ou plutôt vous l'avez oublié; c'est fort naturel; il y a tantôt un an de cela. Eh bien! Mademoiselle, il faut alors vous l'apprendre ou vous le rappeler. Oui, je vous ai sauvé la vie en sacrifiant la mienne. — Au moins, monsieur Gilbert, dit Andrée fort pâle, vous me ferez la grâce de me dire où et quand? — Le jour, Mademoiselle, où cent mille personnes s'écrasant les unes les autres, fuyant

des chevaux fougueux, des sabres qui fauchaient la foule, laissèrent sur la place Louis XV une longue jonchée de cadavres et de blessés. — Ah! le 31 mai. — Oui, Mademoiselle.

Andrée se remit et reprit son sourire ironique.

— Et ce jour-là, dites-vous, vous avez sacrifié votre vie pour sauver la mienne, monsieur Gilbert? — J'ai déjà eu l'honneur de vous le dire. — Vous êtes donc monsieur le baron de Balsamo? Je vous demande pardon, car je l'ignorais. — Non, je ne suis pas monsieur le baron de Balsamo, dit Gilbert les yeux enflammés et la lèvre frémissante, je suis le pauvre enfant du peuple, Gilbert, qui a la folie, la sottise, le malheur de vous aimer; qui, parce qu'il vous aimait comme un insensé, comme un fou, comme un forcené, vous a suivie dans la foule; je suis Gilbert, qui, séparé de vous un instant, vous ai reconnue au cri terrible que vous poussâtes en perdant pied; Gilbert, qui tombai près de vous et vous entoura de ses bras jusqu'à ce que vingt mille bras, pesant sur les miens, eussent brisé ma force; Gilbert, qui me jetai sur le pilier de pierre où vous alliez être écrasée, pour vous offrir l'appui plus moelleux de mon cadavre; Gilbert, qui apercevant dans la foule cet homme étrange qui semblait commander aux autres hommes, et dont vous venez de prononcer le nom, rassembla toutes ses forces, tout son sang, toute son âme, et vous souleva dans ses bras mourants afin que cet homme vous aperçût, vous prît, vous sauvât; Gilbert, enfin, qui, de vous qu'il cédait à un sauveur plus heureux que lui, ne garda qu'un lambeau de votre robe, que j'appuyai sur mes lèvres, et il était temps, car le sang afflua aussitôt à mon cœur, à mes tempes, à mon cerveau; la masse roulante des bourreaux et des victimes me couvrit comme le flot et m'ensevelit, tandis que, pareil à l'ange de la résurrection, vous montiez, vous, de mon abîme vers le ciel.

Gilbert venait de se montrer tout entier, c'est-à-dire, sauvage, naïf, sublime, dans sa résolution comme dans son amour. Aussi Andrée, malgré son mépris, ne pouvait-elle le regarder sans étonnement. Aussi crut-il un instant que son récit avait été irrésistible comme la vérité, comme l'amour. Mais le pauvre Gilbert comptait sans l'incrédulité, cette mauvaise foi de la haine. Or, Andrée, qui haïssait Gilbert, ne s'était laissé prendre à aucun des arguments vainqueurs de cet amant dédaigné.

D'abord elle ne répondit rien, elle regardait Gilbert, et quelque chose comme un combat se passait dans son esprit.

Aussi, mal à l'aise dans ce silence glacé, le jeune homme se vit-il obligé d'ajouter en manière de péroraison :

— Maintenant, Mademoiselle, ne me détestez donc plus autant que vous le faisiez, car ce serait non-seulement de l'injustice, mais encore

de l'ingratitude, ainsi que je vous le disais tout à l'heure et que je vous le répète maintenant.

Mais, à ces mots, Andrée leva sa tête altière, et du ton le plus indifféremment cruel :

— Monsieur Gilbert, dit-elle, combien de temps, s'il vous plaît, êtes-vous resté en apprentissage chez monsieur Rousseau? — Mademoiselle, dit naïvement Gilbert, trois mois, je crois, sans compter les jours de ma maladie, suite de l'étouffement du 31 mai. — Vous vous méprenez, dit-elle, je ne vous demande point de me dire si vous avez été ou non malade... d'étouffements... cela couronne artistement peut-être votre récit... mais il m'importe peu. Je voulais seulement vous dire, n'ayant séjourné que trois mois chez l'illustre écrivain, que vous en avez fort bien profité, et que l'élève fait du premier coup des romans presque dignes de ceux que publie son maître.

Gilbert, qui avait écouté avec tranquillité, croyant qu'Andrée allait, aux choses passionnées qu'il avait dites, répondre des choses sérieuses, tomba de toute la hauteur de sa bonhomie sous le coup de cette ironie sanglante.

— Un roman! murmura-t-il indigné, vous traitez de roman ce que je viens de vous dire! — Oui, Monsieur, dit Andrée, un roman, je répète le mot; seulement, vous ne m'avez pas forcée de le lire et je vous en sais gré; mais, malheureusement, j'ai le profond regret de ne pouvoir le payer ce qu'il vaut; car j'y tenterais en vain, le roman étant impayable. — Ainsi voilà ce que vous me répondez? balbutia Gilbert le cœur serré, les yeux éteints. — Je ne vous réponds même pas, Monsieur, dit Andrée en le repoussant pour passer devant lui.

En effet, Nicole arrivait, appelant sa maîtresse du bout de l'allée, pour ne pas interrompre trop brusquement l'entretien dont elle ignorait l'interlocuteur, n'ayant pas reconnu Gilbert à travers les ombrages.

Mais, en approchant, elle vit le jeune homme, le reconnut et demeura stupéfaite. Alors elle se repentit bien de n'avoir point fait un détour, afin d'entendre ce que Gilbert avait pu dire à mademoiselle de Taverney.

Alors celle-ci, s'adressant à Nicole d'une voix adoucie, comme pour mieux faire comprendre à Gilbert la hauteur avec laquelle elle lui avait parlé :

— Qu'y a-t-il, mon enfant? demanda-t-elle. — Monsieur le baron de Taverney et monsieur le duc de Richelieu viennent de se présenter pour voir Mademoiselle, répondit Nicole. — Où sont-ils? — Chez Mademoiselle. — Venez.

Andrée s'éloigna.

Nicole la suivit, mais non sans jeter en s'en allant un regard ironique

sur Gilbert, qui, moins pâle que livide, moins agité que fou, moins colère que forcené, tendit le poing dans la direction de l'allée par où s'éloignait son ennemie, et murmura en grinçant des dents :

— Oh! créature sans cœur, corps sans âme, je t'ai sauvé la vie, j'ai concentré mon amour, j'ai fait taire tout sentiment qui pouvait offenser ce que j'appellerai ta candeur, car pour moi, dans mon délire, tu étais une vierge sainte, comme la Vierge qui est au ciel... Maintenant, je t'a vue de près, tu n'es plus qu'une femme, et je suis un homme... Oh! un jour ou l'autre, je me vengerai, Andrée de Taverney; je t'ai tenue deux fois entre mes mains, et deux fois je t'ai respectée; Andrée de Taverney, prends garde à la troisième!... Au revoir, Andrée!

Et il s'éloigna, bondissant à travers les massifs, comme un jeune loup blessé, qui se retourne en montrant ses dents aiguës et sa prunelle sanglante.

XLII

LE PÈRE ET LA FILLE

Au bout de l'allée, Andrée aperçut en effet le maréchal et son père qui se promenaient devant le vestibule en l'attendant.

Les deux amis semblaient être les plus joyeux du monde; ils se tenaient par le bras : on n'avait pas encore vu à la cour Oreste et Pylade aussi exactement représentés.

A la vue d'Andrée, les deux vieillards se réjouirent encore plus et se firent remarquer, l'un à l'autre, sa radieuse beauté, augmentée encore par la colère et par la rapidité de sa marche.

Le maréchal salua Andrée, comme il eût fait à madame de Pompadour déclarée. Cette nuance n'échappa point à Taverney, qui en fut enchanté, mais elle surprit Andrée par ce mélange de respect et de galanterie libre; car l'habile courtisan savait mettre autant de détails dans un salut que Covielle savait mettre de phrases françaises dans un seul mot turc.

Andrée rendit une révérence qui fut aussi cérémonieuse pour son père que pour le maréchal; puis elle les invita tous deux, avec une grâce charmante, à monter dans sa chambre.

Le maréchal admira cette élégante propreté, seul luxe de l'ameublement et de l'architecture de ce réduit. Avec des fleurs, avec un peu de mous-

seline blanche, Andrée avait fait de sa triste chambre non pas un palais, mais un temple.

Il s'assit sur un fauteuil de perse verte, à grandes fleurs, au-dessous d'un grand cornet de la Chine, d'où tombaient des grappes parfumées d'acacia et d'érable, mêlées d'iris et de roses du Bengale.

Taverney eut un fauteuil pareil; Andrée s'assit sur un pliant, le coude appuyé sur un clavecin également garni de fleurs dans un large vase de Saxe.

— Mademoiselle, dit le maréchal, je viens vous apporter, de la part de Sa Majesté, tous les compliments que votre voix charmante et votre talent de musicienne consommée ont arrachés hier à tous les auditeurs de la répétition. Sa Majesté a craint de faire des jaloux et des jalouses en vous louant trop haut. Elle a donc bien voulu me charger de vous exprimer tout le plaisir que vous lui avez causé.

Andrée, toute rougissante, était si belle que le maréchal continua comme s'il parlait pour son compte.

— Le roi, dit-il, m'a affirmé qu'il n'avait encore vu à sa cour personne qui réunît au même point que vous, Mademoiselle, les dons de l'esprit et ceux de la figure. — Vous oubliez ceux du cœur, dit Taverney avec épanouissement : Andrée est la meilleure des filles.

Le maréchal crut un moment que son ami allait pleurer. Plein d'admiration pour cet effort de sensibilité paternelle, il s'écria :

— Le cœur! Hélas, mon cher, vous seul êtes juge de la tendresse que peut renfermer le cœur de Mademoiselle. Que n'ai-je vingt-cinq ans, je mettrais à ses pieds ma vie et ma fortune.

Andrée ne savait pas encore accueillir légèrement l'hommage d'un courtisan. Richelieu n'obtint d'elle qu'un murmure sans signification.

— Mademoiselle, dit-il, le roi a voulu vous prier de lui permettre un témoignage de sa satisfaction, et il a chargé monsieur le baron, votre père, de vous le transmettre. Que faut-il maintenant que je réponde à Sa Majesté de votre part? — Monsieur, dit Andrée, qui ne vit dans sa démarche qu'une conséquence du respect dû à son roi par toute sujette, veuillez assurer Sa Majesté de toute ma reconnaissance. Dites bien à Sa Majesté qu'elle me comble de bonheur en s'occupant de moi, et que je suis bien indigne de l'attention d'un si puissant monarque.

Richelieu parut enthousiasmé de cette réponse, que la jeune fille prononça d'une voix ferme et sans aucune hésitation.

Il lui prit la main, qu'il baisa respectueusement, et la couvrant des yeux :

— Une main royale, dit-il, un pied de fée... l'esprit, la volonté, la candeur... Ah! baron, quel trésor!... Ce n'est pas une fille que vous avez là, c'est une reine...

Et sur ce mot il prit congé, laissant Taverney près d'Andrée, Taverney qui se gonflait insensiblement d'orgueil et d'espoir.

Quiconque l'eût vu, ce philosophe des anciennes théories, ce sceptique, ce dédaigneux, aspirer à longs traits l'air de la faveur dans son bourbier le moins respirable, se fût dit que Dieu avait pétri du même limon l'esprit et le cœur de monsieur de Taverney.

Taverney seul eût pu répondre à propos de ce changement :

— Ce n'est pas moi qui ai changé, c'est le temps.

Donc, il resta près d'Andrée, assis, un peu embarrassé, car la jeune fille, avec son inépuisable sérénité, le perçait de deux regards profonds comme la mer en son plus profond abîme.

— Monsieur de Richelieu n'a-t-il pas dit, Monsieur, que Sa Majesté vous avait confié un témoignage de sa satisfaction? Quel est-il, je vous prie? — Ah! fit Taverney, elle est intéressée... Tiens, je ne l'eusse pas cru. Tant mieux, Satan, tant mieux!

Il tira lentement de sa poche l'écrin donné la veille par le maréchal, à peu près comme les bons papas tirent un sac de bonbons ou un jouet, que les yeux de l'enfant arrachent de leur poche avant que les mains aient agi.

— Voici, dit-il. — Ah! des bijoux... fit Andrée. — Sont-ils de votre goût?

C'était une garniture de perles d'un grand prix. Douze gros diamants reliaient entre eux les rangs de ces perles; un fermoir de diamants, des boucles d'oreille, et un rang de diamants pour les cheveux, donnaient à ce présent une valeur de trente mille écus au moins.

— Mon Dieu! mon père, s'écria Andrée. — Eh bien! — C'est trop beau... le roi s'est trompé. Je serais honteuse de porter cela... Aurais-je donc des toilettes qui puissent s'allier avec la richesse de ces diamants? — Plaignez-vous donc! je vous prie, dit ironiquement Taverney. — Monsieur, vous ne me comprenez pas... Je regrette de ne pouvoir porter ces bijoux, parce qu'ils sont trop beaux. — Le roi qui a donné l'écrin, Mademoiselle, est assez grand seigneur pour vous donner les robes... — Mais, Monsieur... cette bonté du roi... — Ne croyez-vous pas que je l'ai méritée par mes services? dit Taverney. — Ah! pardon, Monsieur; c'est vrai, répliqua Andrée en baissant la tête, mais sans être bien convaincue.

Au bout d'un moment de réflexion, elle referma l'écrin :

— Je ne porterai pas ces diamants, dit-elle. — Pourquoi? s'écria Taverney inquiet. — Parce que mon père, vous et mon frère, vous avez besoin de tout le nécessaire, et que ce superflu blesse mes yeux depuis que je viens de penser à votre gêne.

Taverney lui pressa la main en souriant.

— Oh ! ne vous occupez plus de cela, ma fille. Le roi a fait plus pour moi que pour vous. Nous sommes en faveur, chère enfant. Il ne serait ni d'une sujette respectueuse, ni d'une femme reconnaissante, de paraître devant Sa Majesté sans la parure qu'elle a bien voulu vous donner. — J'obéirai, Monsieur. — Oui, mais il faut que vous obéissiez avec plaisir... Cette parure ne paraît pas être de votrè goût. — Je ne me connais pas en diamants, Monsieur. — Sachez donc que les perles seules valent cinquante mille livres.

Andrée joignit les mains.

— Monsieur, dit-elle, il est étrange que Sa Majesté me fasse à moi un pareil présent; réfléchissez-y. — Je ne vous comprends pas, Mademoiselle, dit Taverney d'un ton sec. — Si je porte ces pierreries, je vous assure, Monsieur, que le monde s'en étonnera. — Pourquoi ? dit Taverney du même ton, avec un regard impérieux et froid qui fit baisser celui de sa fille... — Un scrupule. — Mademoiselle, il est plus étrange, vous m'avouerez, de vous voir des scrupules là où moi je n'en vois pas. Vivent les jeunes filles candides pour savoir le mal et l'apercevoir, si bien caché qu'il soit, alors que nul ne l'avait remarqué ! Vive la jeune fille naïve et vierge pour faire rougir les vieux grenadiers comme moi !

Andrée cacha sa confusion dans ses deux belles mains nacrées.

— Oh ! mon frère, murmura-t-elle tout bas, pourquoi es-tu déjà si loin ?

Taverney entendit-il ce mot ? le devina-t-il avec cette merveilleuse perspicacité que nous lui connaissons ? On ne saurait le dire; mais il changea de ton à l'instant même, et, prenant les deux mains d'Andrée :

— Voyons, enfant, dit-il, est-ce que votre père n'est pas un peu votre ami ?

Un doux sourire se fit jour à travers les ombres dont le beau front d'Andrée était couvert.

— Est-ce que je ne suis pas là pour vous aimer, pour vous conseiller ? est-ce que vous ne vous sentez pas fière de contribuer à la fortune de votre frère et à la mienne ? — Oh ! si, dit Andrée.

Le baron concentra sur sa fille un regard tout embrasé de caresses.

— Eh bien ! dit-il, vous serez, comme le disait tout à l'heure monsieur de Richelieu, la reine de Taverney... Le roi vous a distinguée... Madame la dauphine aussi, dit-il vivement; dans l'intimité de ces augustes personnes, vous bâtirez notre avenir, en leur faisant la vie heureuse... Amie de la dauphine, amie... du roi, quelle gloire !... Vous avez des talents supérieurs et une beauté sans rivale ; vous avez un esprit sain, exempt d'avarice et d'ambition... Oh ! mon enfant, quel rôle vous pouvez jouer ! Vous souvient-il de cette petite fille qui adoucit les derniers mo-

ments de Charles VI?... son nom fut béni en France... Vous souvient-il d'Agnès Sorel, qui restitua l'honneur à la couronne de France? tous les bons Français vénèrent sa mémoire... Andrée, vous serez le bâton de vieillesse de notre glorieux monarque... Il vous chérira comme sa fille, et vous régnerez en France par le droit de la beauté, du courage et de la fidélité...

Andrée ouvrait ses yeux avec étonnement. Le baron reprit, sans lui laisser le temps de réfléchir:

— Ces femmes perdues, qui déshonorent le trône, vous les chasserez d'un seul regard; votre présence purifiera la cour. C'est à votre influence généreuse que la noblesse du royaume devra le retour des bonnes mœurs, de la politesse, de la pure galanterie. Ma fille, vous pouvez, vous devez être un astre régénérateur pour ce pays, et une couronne de gloire pour notre nom. — Mais, dit Andrée étourdie, que me faudra-t-il faire pour cela?

Le baron rêva quelques instants.

— Andrée, dit-il, je vous ai dit souvent qu'il faut en ce monde forcer les gens à être vertueux en leur faisant aimer la vertu. La vertu refrognée, triste et psalmodiant des sentences, fait fuir ceux même qui voudraient le plus ardemment s'approcher d'elle. Donnez à la vôtre toutes les amorces de la coquetterie, du vice même. Cela est facile à une fille spirituelle et forte comme vous l'êtes. Faites-vous si belle que la cour ne parle que de vous. Faites-vous si agréable aux yeux du roi qu'il ne puisse se passer de vous. Faites-vous si secrète, si réservée pour tous, excepté pour Sa Majesté, qu'on vous attribue bien vite tout le pouvoir que vous ne pouvez manquer d'obtenir. — Je ne comprends pas bien ce dernier avis, dit Andrée. — Laissez-moi vous guider; vous exécuterez sans comprendre, ce qui vaut mieux pour une sage et généreuse créature comme vous. A propos, pour exécuter le premier point, ma fille, je dois garnir votre bourse. Prenez ces cent louis, et montez votre toilette d'une façon digne du rang auquel vous êtes appelée depuis que le roi nous a fait l'honneur de nous distinguer.

Taverney donna cent louis à sa fille, lui baisa la main et sortit.

Il reprit rapidement l'allée par laquelle il était venu, et n'aperçut pas, au fond du bosquet des Amours, Nicole en grande conversation avec un seigneur qui lui parlait à l'oreille.

XLIII

CE QU'IL FALLAIT A ALTHOTAS POUR COMPLÉTER SON ÉLIXIR DE VIE

Le lendemain de cette conversation, vers quatre heures de l'après-midi, Balsamo était occupé dans son cabinet de la rue Saint-Claude à lire une lettre que Fritz venait de lui remettre.

Cettre lettre était sans signature : il la tournait et retournait entre ses mains.

— Je connais cette écriture, disait-il, longue, irrégulière, un peu tremblée, et avec force fautes d'orthographe.

Et il relisait :

« Monsieur le comte,

« Une personne qui vous a consulté quelque temps avant la chute du dernier ministère, et qui déjà vous avait consulté longtemps auparavant, se présentera aujourd'hui chez vous pour obtenir une consultation nouvelle. Vos nombreuses occupations vous permettront-elles de donner à cette personne une demi-heure entre quatre et cinq heures du soir ? »

Cette lecture achevée pour la deuxième ou troisième fois, Balsamo retombait dans sa recherche.

— Ce n'est pas la peine de consulter Lorenza pour si peu ; d'ailleurs, ne sais-je plus deviner moi-même ? L'écriture est longue, signe d'aristocratie ; irrégulière et tremblée, signe de vieillesse ; pleine de fautes d'orthographe, c'est d'un courtisan. Ah ! niais que je suis ! c'est de monsieur le duc de Richelieu. Bien certainement j'aurai une demi-heure pour vous, monsieur le duc ; une heure, une journée. Prenez mon temps et faites-en le vôtre. N'êtes-vous pas, sans le savoir, un de mes agents mystérieux, un de mes démons familiers ? Ne poursuivons-nous pas la même œuvre ? n'ébranlons-nous pas la monarchie d'un même effort, vous, en vous faisant son âme, moi, en me faisant son ennemi. Venez, monsieur le duc, venez.

Et Balsamo tira sa montre pour voir combien de temps encore il avait à attendre le duc.

En ce moment une sonnette retentit dans la corniche du plafond.

— Qu'y a-t-il donc ? fit Balsamo tressaillant ; Lorenza m'appelle, Lo-

renza ! Elle veut me voir. Lui serait-il arrivé quelque chose de fâcheux ? ou bien serait-ce un de ces retours de caractère dont j'ai été si souvent témoin et quelquefois victime ? Hier, elle était bien pensive, bien résignée, bien douce ; hier, elle était bien comme j'aime à la voir. Pauvre enfant ! Allons.

Alors il ferma sa chemise brodée, cacha son jabot de dentelle sous sa robe de chambre, donna un regard à son miroir pour s'assurer que sa coiffure n'était pas trop en désordre, et s'achemina vers l'escalier, après avoir répondu par un coup de sonnette pareil à la demande de Lorenza.

Mais, selon son habitude, Balsamo s'arrêta dans la chambre qui précédait celle de la jeune femme, et, se tournant les bras croisés du côté où il supposait qu'elle devait être, avec cette force de volonté qui ne connait point d'obstacles, il lui ordonna de dormir.

Puis à travers une gerçure presque imperceptible de la boiserie, comme s'il eut douté de lui-même, ou comme s'il eut cru avoir besoin de redoubler de précautions, il regarda.

Lorenza était endormie sur un canapé, où, chancelante sans doute sous la volonté de son dominateur, elle était allée chercher un appui. Un peintre n'eût certes pas pu trouver pour elle une attitude plus poétique. Tourmentée et haletante sous le poids du rapide fluide que Balsamo lui avait envoyé, Lorenza ressemblait à une de ces belles Arianes de Vanloo, dont la poitrine est gonflée, le torse plein d'ondulations et de secousses, la tête perdue de désespoir ou de fatigue.

Balsamo entra donc par son passage habituel et s'arrêta devant elle pour la contempler, mais aussitôt il la réveilla : elle était trop dangereuse ainsi.

À peine eut-elle ouvert les yeux qu'elle laissa un éclair jaillir de ses prunelles ; puis, comme pour asseoir ses idées encore fluctuantes, elle lissa ses cheveux avec la paume de ses deux mains, étancha ses lèvres humides d'amour, et, fouillant profondément sa mémoire, rassembla ses souvenirs disséminés.

Balsamo la regardait avec une sorte d'anxiété. Il était habitué depuis longtemps au brusque passage de la douceur amoureuse à un élan de colère et de haine. La réflexion de ce jour, réflexion à laquelle il n'était pas habitué, le sang-froid avec lequel Lorenza le recevait, au lieu de ces élans de haine accoutumée, lui annonçaient, pour cette fois, quelque chose de plus sérieux peut-être que tout ce qu'il avait vu jusque-là.

Lorenza se redressa donc, et secouant la tête en levant son long regard velouté vers Balsamo :

— Veuillez, lui dit-elle, vous asseoir près de moi, je vous prie.

Balsamo tressaillit à cette voix pleine d'une douceur inaccoutumée.

— M'asseoir ? dit-il ; tu sais bien, ma Lorenza, que je n'ai qu'un désir, c'est de passer ma vie à tes genoux. — Monsieur, reprit Lorenza du même ton, je vous prie de vous asseoir, bien que je n'aie pas un long discours à vous faire ; mais, enfin, je vous parlerai mieux, il me semble, si vous êtes assis. — Aujourd'hui, comme toujours, ma Lorenza bien-aimée, dit Balsamo, je ferai selon tes souhaits.

Et il s'assit dans un fauteuil auprès de Lorenza, assise elle-même sur un sofa.

— Monsieur, dit-elle en attachant sur Balsamo des yeux d'une expression angélique, je vous ai appelé pour vous demander une grâce. — Oh ! ma Lorenza, s'écria Balsamo de plus en plus charmé, tout ce que tu voudras, dis tout. — Une seule chose, mais, je vous en préviens, cette chose je la désire ardemment. — Parlez, Lorenza, parlez ; dût-il m'en coûter toute ma fortune, dût-il m'en coûter la moitié de la vie. — Il ne vous en coûtera rien, Monsieur, qu'une minute de votre temps, répondit la jeune femme.

Balsamo, enchanté de la tournure calme que prenait la conversation, se faisait déjà à lui-même, grâce à son active imagination, un programme des désirs que pouvait avoir formés Lorenza, et surtout de ceux qu'il pourrait satisfaire.

— Elle va, se disait-il, me demander quelque servante ou quelque compagne. Eh bien ! ce sacrifice immense, puisqu'il compromet mon secret et mes amis, ce sacrifice je le ferai, car la pauvre enfant est bien malheureuse dans cet isolement... Parlez vite, ma Lorenza, dit-il tout haut avec un sourire plein d'amour. — Monsieur, dit-elle, vous savez que je meurs de tristesse et d'ennui.

Balsamo inclina la tête avec un soupir en signe d'assentiment.

— Ma jeunesse, continua Lorenza, se consume : mes jours sont un long sanglot, mes nuits une perpétuelle terreur. Je vieillis dans la solitude et dans l'angoisse. — Cette vie est celle que vous vous faites, Lorenza, dit Balsamo, et il n'a pas dépendu de moi que cette vie, que vous avez attristée ainsi, ne fît envie à une reine. — Soit. Aussi vous voyez que c'est moi qui reviens à vous. — Merci, Lorenza. — Vous êtes bon chrétien, m'avez-vous dit quelquefois, quoique... — Quoique vous me croyiez une âme perdue, voulez-vous dire. J'achève votre pensée, Lorenza. — Ne vous arrêtez qu'à ce que je dirai, Monsieur, et ne supposez rien, je vous prie. — Continuez donc. — Eh bien ! au lieu de me laisser m'abîmer dans ces colères et dans ces désespoirs, accordez-moi, puisque je ne vous suis utile à rien...

Elle s'arrêta pour regarder Balsamo, mais déjà il avait repris son em-

pire sur lui-même, et elle ne rencontra qu'un regard froid et un sourcil froncé.

Elle s'anima sous cet œil presque menaçant.

— Accordez-moi, continua-t-elle, non pas la liberté, je sais qu'un décret de Dieu ou plutôt votre volonté, qui me paraît toute-puissante, me condamne à la captivité durant ma vie ; accordez-moi de voir des visages humains, d'entendre le son d'une autre voix que votre voix ; accordez-moi enfin de sortir, de marcher, de faire acte d'existence. — J'avais prévu ce désir, Lorenza, dit Balsamo en lui prenant la main, et depuis longtemps, vous le savez, ce désir est le mien. — Alors!... s'écria Lorenza. — Mais, reprit Balsamo, vous m'avez prévenu vous-même ; comme un insensé que j'étais, et tout homme qui aime est insensé, je vous ai laissé pénétrer une partie de mes secrets en science et en politique. Vous savez qu'Althotas a trouvé la pierre philosophale et cherche l'élixir de vie : voilà pour la science. Vous savez que moi et mes amis conspirons contre les monarchies de ce monde : voilà pour la politique. L'un des deux secrets peut me faire brûler comme sorcier, l'autre peut me faire rouer comme coupable de haute trahison. Or, vous m'avez menacé, Lorenza, vous m'avez dit que vous tenteriez tout au monde pour recouvrer votre liberté, et que cette liberté une fois reconquise, le premier usage que vous en feriez serait de me dénoncer à monsieur de Sartines. Avez-vous dit cela? — Que voulez-vous! parfois je m'exaspère et alors... eh bien! alors je deviens folle. — Êtes-vous calme? êtes-vous sage à cette heure, Lorenza, et pouvons-nous causer? — Je l'espère. — Si je vous rends cette liberté que vous demandez, trouverai-je en vous une femme dévouée et soumise, une âme constante et douce? Vous savez que voilà mon plus ardent désir, Lorenza.

La jeune femme se tut.

— M'aimerez-vous, enfin? acheva Balsamo avec un soupir. — Je ne veux promettre que ce que je puis tenir, dit Lorenza ; ni l'amour, ni la haine ne dépendent de nous. J'espère que Dieu, en échange de ces bons procédés de votre part, permettra que la haine s'efface et que l'amour vienne. — Ce n'est malheureusement pas assez d'une pareille promesse, Lorenza, pour que je me fie à vous. Il me faut un serment absolu, sacré, dont la rupture soit un sacrilége ; un serment qui vous lie en ce monde et dans l'autre, qui entraîne votre mort dans celui-ci et votre damnation dans celui-là.

Lorenza se tut.

— Ce serment, voulez-vous le faire ?

Lorenza laissa tomber sa tête dans ses deux mains, et son sein se gonfla sous la pression de sentiments opposés.

— Faites-moi ce serment, Lorenza, tel que je le dicterai, avec la solennité dont je l'entourerai, et vous êtes libre. — Que faut-il que je jure, Monsieur? — Jurez que jamais, sous aucun prétexte, rien de ce que vous avez surpris relativement à la science d'Althotas ne sortira de votre bouche. — Oui, je jurerai cela. — Jurez que rien de ce que vous avez surpris, relativement à nos réunions politiques, ne sera jamais divulgué par vous. — Je jurerai encore cela. — Avec le serment et dans la forme que j'indiquerai? — Oui; est-ce tout? — Non, jurez, et c'est là le principal, Lorenza; car aux autres serments ma vie est seulement attachée; à celui que je vais vous dire est attaché mon bonheur. Jurez que jamais vous ne vous séparerez de moi, Lorenza. Jurez, et vous êtes libre.

La jeune femme tressaillit, comme si un fer glacé eut pénétré jusqu'à son cœur.

— Et sous quelle forme ce serment doit-il être fait? — Nous irons ensemble dans une église, Lorenza; nous communierons ensemble avec la même hostie. Sur cette hostie entière, vous jurerez de ne jamais rien révéler de relatif à Altothas, de ne jamais rien révéler de relatif à mes compagnons. Vous jurerez de ne jamais vous séparer de moi. Nous couperons l'hostie en deux, et nous en prendrons chacun la moitié, en adjurant le seigneur Dieu, vous, que vous ne me trahirez jamais, moi, que je vous rendrai toujours heureuse. — Non, dit Lorenza, un tel serment est un sacrilége. — Un serment n'est un sacrilége, Lorenza, reprit tristement Balsamo, que lorsqu'on fait ce serment avec intention de ne point le tenir. — Je ne ferai point ce serment, dit Lorenza. J'aurais trop peur de perdre mon âme. — Ce n'est point, je vous le répète, en le faisant que vous perdriez votre âme, dit Balsamo, c'est en le trahissant. — Je ne le ferai pas. — Alors, prenez patience, Lorenza, dit Balsamo sans colère, mais avec une tristesse profonde.

Le front de Lorenza s'assombrit comme on voit s'assombrir une prairie couverte de fleurs quand passe un nuage entre elle et le ciel. — Ainsi, vous me refusez? dit-elle. — Non pas, Lorenza, c'est vous, au contraire.

Un mouvement nerveux indiqua tout ce que la jeune femme comprimait d'impatience à ces paroles.

— Écoutez, Lorenza, dit Balsamo, voici ce que je puis faire pour vous, et c'est beaucoup, croyez-moi. — Dites, répondit la jeune femme avec un sourire amer. Voyons jusqu'où s'étendra cette générosité que vous faites si fort valoir. — Dieu, le hasard ou la fatalité, comme vous le voudrez, Lorenza, nous ont liés l'un à l'autre par des nœuds indissolubles; n'essayons donc pas de les rompre dans cette vie, puisque la mort seule peut les briser. — Voyons, je sais cela, dit Lorenza avec impatience.

— Eh bien ! dans huit jours, Lorenza, quoi qu'il m'en coûte, et quelque chose que je risque en faisant ce que je fais, dans huit jours vous aurez une compagne. — Où cela? demanda-t-elle. — Ici. — Ici ! s'écria-t-elle, derrière ces barreaux, derrière ces portes inexorables, derrière ces portes d'airain, une compagne de prison ! Oh ! vous n'y pensez pas, Monsieur, ce n'est point là ce que je vous demande. — Lorenza, c'est cependant tout ce que je puis accorder.

La jeune femme fit un geste d'impatience plus prononcé.

— Mon amie ! mon amie ! reprit Balsamo avec douceur, réfléchissez-y bien, à deux vous porterez plus facilement le poids de ce malheur nécessaire. — Vous vous trompez, Monsieur, je n'ai jusqu'à présent souffert que de ma propre douleur et non de la douleur d'autrui. Cette épreuve me manque, et je comprends que vous veuilliez me la faire subir. Oui, vous mettrez auprès de moi une victime comme moi, que je verrai maigrir, pâlir, expirer de douleur comme moi; que j'entendrai battre, comme je l'ai fait, cette muraille, porte odieuse que j'interroge mille fois le jour, pour savoir où elle s'ouvre quand elle vous donne passage; et quand la victime, ma compagne, aura comme moi usé ses ongles sur le bois et le marbre, en essayant de l'enfoncer ou de le disjoindre; quand elle aura, comme moi, usé ses paupières avec ses pleurs; quand elle sera morte comme je suis morte et que vous aurez deux cadavres au lieu d'un, dans votre bonté infernale vous direz : Ces deux enfants se divertissent : elles se font société; elles sont heureuses. Oh ! non, non, mille fois non !

Et elle frappa violemment du pied le parquet.

Balsamo essaya encore de la calmer.

— Voyons, dit-il, Lorenza, de la douceur, du calme; raisonnons, je vous en supplie. — Il me demande du calme, il me demande de la raison ! le bourreau demande de la douceur au patient qu'il torture, du calme à l'innocent qu'il martyrise. — Oui, je vous demande du calme et de la douceur; car vos colères, Lorenza, ne changent rien à votre destinée; elles l'endolorissent, voilà tout. Acceptez ce que je vous offre, Lorenza, je vous donnerai une compagne, une compagne qui chérira l'esclavage, parce que cet esclavage lui aura donné votre amitié. Vous ne verrez pas un visage triste et larmoyant comme vous le craignez, mais au contraire un sourire et une gaieté qui dérideront votre front. Voyons, ma bonne Lorenza, acceptez ce que je vous offre, car, je vous le jure, je ne puis vous offrir plus. — C'est-à-dire que vous mettrez près de moi une mercenaire, à laquelle vous aurez dit qu'il y a là-haut une folle, une pauvre femme malade et condamnée à mourir; vous inventerez la maladie; renfermez-vous près de cette folle, consentez au dévouement, et je vous paierai vos soins aussitôt que la folle sera morte. — Oh ! Lorenza,

Lorenza? murmura Balsamo. — Non, ce n'est point cela et je me trompe, n'est-ce pas? poursuivit ironiquement Lorenza, et je devine mal; que voulez-vous, je suis ignorante, moi; je connais si mal le monde et le cœur du monde. Allons, allons, vous lui direz à cette femme : Veillez, la folle est dangereuse; prévenez-moi de toutes ses actions, de toutes ses pensées, veillez sur sa vie, veillez sur son sommeil; et vous lui donnerez de l'or tant qu'elle voudra, l'or ne vous coûte rien à vous, vous en faites. — Lorenza, vous vous égarez; au nom du ciel, Lorenza, lisez mieux dans mon cœur. Vous donner une compagne, mon amie, c'est compromettre des intérêts si grands, que vous frémiriez si vous ne me haïssiez pas... Vous donner une compagne, je vous l'ai dit, c'est risquer ma sûreté, ma liberté, ma vie : et tout cela, cependant, je le risque pour vous épargner quelques ennuis. — Des ennuis! s'écria Lorenza en riant de ce rire sauvage et effrayant qui faisait frémir Balsamo. Il appelle cela des ennuis! — Eh bien! des douleurs; oui, vous avez raison, Lorenza, ce sont de poignantes douleurs. Oui, Lorenza; eh bien, je te le répète, aie patience, et un jour viendra où toutes ces douleurs prendront fin; un jour viendra où tu seras libre, un jour viendra où tu seras heureuse. — Voyons, dit-elle, voulez-vous m'accorder de me retirer dans un couvent? j'y ferai des vœux. — Dans un couvent! — Je prierai, je prierai pour vous d'abord et pour moi ensuite. Je serai bien enfermée, c'est vrai, mais j'aurai un jardin, de l'air, de l'espace, un cimetière pour me promener parmi les tombes, en cherchant d'avance la place de la mienne. J'aurai des compagnes qui seront malheureuses de leur propre malheur et non du mien. Laissez-moi me retirer dans un couvent, et je vous ferai tous les serments que vous voudrez. Un couvent, Balsamo, un couvent, je vous le demande à mains jointes. — Lorenza, Lorenza, nous ne pouvons nous séparer. Liés, liés, nous sommes liés dans ce monde, entendez-vous bien? Tout ce qui excédera les limites de cette maison ne me le demandez pas.

Et Balsamo prononça ces mots d'une voix si nette, et en même temps si réservée dans son absolutisme, que Lorenza ne continua pas même d'insister.

— Ainsi, vous ne le voulez pas? dit-elle abattue. — Je ne le puis. — C'est irrévocable? — Irrévocable, Lorenza. — Eh bien! autre chose, dit-elle avec un sourire. — Oh! ma bonne Lorenza, souriez encore, encore ainsi, et avec un pareil sourire vous me ferez faire tout ce que vous voudrez. — Oui, n'est-ce pas, je vous ferai faire tout ce que je voudrai, pourvu que moi je fasse tout ce qu'il vous plaira. Eh bien! soit. Je serai raisonnable, autant que possible. — Parle, Lorenza, parle. — Tout à l'heure vous m'avez dit : Un jour, Lorenza, tu ne souffriras plus, un jour tu seras libre, un jour tu seras heureuse. — Oh! je l'ai dit, et je

jure le ciel que j'attends ce jour avec la même impatience que toi. — Eh bien! ce jour peut arriver tout de suite, Balsamo, dit la jeune femme avec une expression caressante que son mari ne lui avait jamais vue que pendant son sommeil. Je suis lasse, voyez-vous, oh! bien lasse; vous comprendrez cela, si jeune encore, j'ai déjà tant souffert! Eh bien, mon ami, car vous dites que vous êtes mon ami, écoutez-moi donc : ce jour heureux, donnez-le-moi tout de suite. — J'écoute, dit Balsamo avec un trouble inexprimable. — J'achève mon discours par la demande que j'eusse dû vous faire en commençant, Acharat.

La jeune femme frissonna.

— Parlez, mon amie. — Eh bien, j'ai remarqué souvent, quand vous faisiez des expériences sur de malheureux animaux, et vous me disiez que ces expériences étaient nécessaires à l'humanité, j'ai remarqué que souvent vous aviez le secret de la mort, soit par une goutte de poison, soit par une veine ouverte, et que cette mort était douce, et que cette mort avait la rapidité de la foudre, et que ces malheureuses et innocentes créatures, condamnées comme moi au malheur de la captivité, étaient libérées tout à coup par la mort, premier bienfait qu'elles eussent reçu depuis leur naissance. Eh bien!...

Elle s'arrêta pâlissant.

— Eh bien! Lorenza? répéta Balsamo. — Eh bien! ce que vous faites parfois dans l'intérêt de la science vis-à-vis de malheureux animaux, faites-le vis-à-vis de moi pour obéir aux lois de l'humanité; faites-le pour une amie qui vous bénira de toute son âme, pour une amie qui baisera vos mains avec une reconnaissance infinie, si vous lui accordez ce qu'elle vous demande. Faites-le, Balsamo, pour moi qui suis à vos genoux, pour moi qui vous promets, à mon dernier soupir, plus d'amour et de joie que vous n'en avez fait éclore en moi pendant toute ma vie; pour moi qui vous promets un sourire franc et radieux au moment où je quitterai la terre. Balsamo, par l'âme de votre mère, par le sang de notre Dieu, par tout ce qu'il y a de doux et de solennel, de sacré, dans le monde des vivants et dans le monde des morts, je vous en conjure, tuez-moi, tuez-moi! — Lorenza! s'écria Balsamo en saisissant entre ses bras la jeune femme qui, à ces derniers mots, s'était levée; Lorenza, tu es en délire; moi, te tuer, toi mon amour, toi ma vie!

Lorenza se dégagea des bras de Balsamo par un violent effort et tomba à genoux.

— Je ne me relèverai pas, dit-elle, que tu ne m'aies accordé ma demande. Tue-moi sans secousse, sans douleur, sans agonie; accorde-moi cette grâce, puisque tu dis que tu m'aimes, de m'endormir comme tu m'as endormie souvent; seulement, ôte-moi le réveil, c'est le désespoir.

— Lorenza, mon amie, dit Balsamo, mon Dieu! ne voyez-vous donc point que vous me percez le cœur? Quoi! vous êtes malheureuse à ce point? Voyons, Lorenza, remettez-vous, ne vous abandonnez point au désespoir. Hélas! vous me haïssez donc bien? — Je hais l'esclavage, la gêne, la solitude; et puisque c'est vous qui me faites esclave, malheureuse et solitaire, eh bien! oui, je vous hais. — Mais, moi, je vous aime trop pour vous voir mourir. Lorenza, vous ne mourrez donc pas, et je ferai la cure la plus difficile de toutes celles que j'ai faites, ma Lorenza; je vous ferai aimer la vie. — Non, non, impossible; vous m'avez fait chérir la mort. — Lorenza, par pitié, ma Lorenza, je te promets qu'avant peu... — La mort ou la vie! s'écria la jeune femme qui s'enivrait graduellement de sa colère. Aujourd'hui est le jour suprême; voulez-vous me donner la mort, c'est-à-dire le repos? — La vie, ma Lorenza, la vie. — C'est la liberté alors.

Balsamo garda le silence.

— Alors la mort, la douce mort, la mort par un philtre, par un coup d'aiguille, la mort pendant le sommeil : le repos! le repos! le repos! — La vie et la patience, Lorenza.

Lorenza poussa un éclat de rire terrible, et faisant un bond en arrière, elle tira de sa poitrine un couteau à la lame fine et aiguë qui, pareil à l'éclair, étincela dans sa main.

Balsamo poussa un cri; mais il était trop tard : lorsqu'il s'élança, lorsqu'il atteignit la main, l'arme avait déjà fait son trajet et était retombée sur la poitrine de Lorenza. Balsamo avait été ébloui par l'éclair; il fut aveuglé par la vue du sang.

A son tour, il poussa un cri terrible et saisit Lorenza à bras le corps, allant chercher au milieu de sa course l'arme prête à retomber une seconde fois, et la saisissant à pleine main.

Lorenza retira le couteau par un violent effort, et la lame tranchante glissa entre les doigts de Balsamo.

Le sang jaillit de sa main mutilée.

Alors au lieu de continuer la lutte, Balsamo étendit cette main toute sanglante sur la jeune femme et d'une voix irrésistible :

— Dormez, Lorenza, dit-il, dormez, je le veux!

Mais cette fois l'irritation était telle, que l'obéissance fut moins prompte que d'habitude.

— Non, non, murmura Lorenza chancelante et cherchant à se frapper encore. Non, je ne dormirai pas! — Dormez! vous dis-je! s'écria une seconde fois Balsamo, en faisant un pas vers elle, dormez, je vous l'ordonne.

Cette fois, la puissance de volonté fut telle chez Balsamo, que toute

réaction fut vaincue; Lorenza poussa un soupir, laissa échapper le couteau, chancela et alla rouler sur des coussins.

Les yeux restaient seuls ouverts, mais le feu sinistre de ces yeux pâlit graduellement et ils se fermèrent. Le cou, crispé, se détentit; la tête se pencha sur l'épaule, comme fait la tête d'un oiseau blessé, un frissonnement nerveux courut par tout son corps. Lorenza était endormie.

Alors seulement Balsamo put écarter les vêtements de Lorenza, et sonda sa blessure qui lui parut légère. Cependant, le sang s'en échappait avec abondance.

Balsamo poussa l'œil du lion, le ressort joua, la plaque s'ouvrit; puis, détachant le contre-poids qui faisait descendre la trappe d'Althotas, il se plaça sur cette trappe et monta dans le laboratoire du vieillard.

— Ah! c'est toi, Acharat, dit celui-ci toujours dans son fauteuil, tu sais que c'est dans huit jours que j'ai cent ans. Tu sais que d'ici-là il me faut le sang d'un enfant ou d'une vierge.

Mais Balsamo ne l'écoutait point; il courut à l'armoire où se trouvaient les baumes magiques, saisit une de ces fioles dont il avait tant de fois éprouvé l'efficacité; puis il se replaça sur la trappe, frappa du pied et redescendit.

Althotas fit rouler son fauteuil jusqu'à l'orifice de la trappe, avec l'intention de le saisir par ses vêtements.

— Tu entends, malheureux! lui dit-il; tu entends, si dans huit jours je n'ai pas un enfant ou une vierge, pour achever mon élixir, je suis mort.

Balsamo se retourna; les yeux du vieillard semblaient flamboyer au milieu de son visage aux muscles immobiles; on eût dit que les yeux seuls vivaient.

— Oui, oui, répondit Balsamo; oui, sois tranquille, on te donnera ce que tu demandes.

Puis, lâchant le ressort, il fit remonter la trappe, qui, ainsi qu'un ornement, alla s'adapter au plafond.

Après quoi il s'élança dans la chambre de Lorenza, dans laquelle il était rentré à peine, que la sonnette de Fritz retentit.

— Monsieur de Richelieu, murmura Balsamo; oh! ma foi, tout duc et pair qu'il est, il attendra.

XLIV

LES DEUX GOUTTES D'EAU DE MONSIEUR DE RICHELIEU

Le duc de Richelieu sortit à quatre heures et demie de la maison de la rue Saint-Claude.

Ce qu'il était venu faire chez Balsamo va s'expliquer tout naturellement dans ce qu'on va lire.

Monsieur de Taverney avait dîné chez sa fille : madame la dauphine, ce jour-là, avait donné congé entier à Andrée pour que celle-ci pût recevoir son père chez elle.

On en était au dessert quand monsieur de Richelieu entra; toujours porteur de bonnes nouvelles, il venait annoncer à son ami que le roi avait déclaré le matin même que ce n'était plus une compagnie qu'il comptait donner à Philippe, mais un régiment.

Taverney manifesta bruyamment sa joie, et Andrée remercia le maréchal avec effusion.

La conversation fut tout ce qu'elle devait être après ce qui s'était passé. Richelieu parla toujours du roi, Andrée toujours de son frère, Taverney toujours d'Andrée.

Celle-ci annonça dans la conversation qu'elle était libre de tout service près de madame la dauphine; que Son Altesse Royale recevait deux princes allemands de sa famille, et que pour passer quelques heures de liberté qui lui rappelassent la cour de Vienne, Marie-Antoinette n'avait voulu avoir aucun service près d'elle, pas même celui de sa dame d'honneur, ce qui avait si fort fait frissonner madame de Noailles, qu'elle s'était allée jeter aux genoux du roi.

Taverney était, disait-il, charmé de cette liberté d'Andrée pour causer avec elle de tant de choses intéressant leur fortune et leur renommée. Sur cette observation, Richelieu proposa de se retirer pour laisser le père et la fille dans une intimité plus grande encore, ce que mademoiselle de Taverney ne voulut point accepter. Richelieu demeura donc.

Richelieu était dans sa veine de moralité; il peignit fort éloquemment le malheur dans lequel était tombée la noblesse de France, forcée de subir le joug ignominieux de ces favorites de hasard, de ces reines de contrebande, au lieu d'avoir à encenser les favorites d'autrefois, presque

aussi nobles que leurs augustes amants, ces femmes qui régnaient sur le prince par leur beauté et par leur amour, et sur les sujets par leur naissance, leur esprit et leur patriotisme, loyal et pur.

Andrée fut surprise de rencontrer tant d'analogie entre les paroles de Richelieu et celles que le baron de Taverney lui faisait entendre depuis quelques jours.

Richelieu se lança ensuite dans une théorie de la vertu, théorie si spirituelle, si païenne, si française, que mademoiselle de Taverney fut forcée de convenir qu'elle n'était pas vertueuse le moins du monde d'après les théories de monsieur de Richelieu, et que la véritable vertu, comme l'entendait le maréchal, était celle de madame de Châteauroux, de mademoiselle de La Vallière et de mademoiselle de Fosseuse.

De déductions en déductions, de preuves en preuves, Richelieu devint si clair, qu'Andrée n'y comprit plus rien.

La conversation demeura sur ce pied jusqu'à sept heures du soir à peu près.

A sept heures du soir, le maréchal se leva : il était forcé, disait-il, d'aller faire sa cour au roi, à Versailles.

En allant et en venant par la chambre pour prendre son chapeau, il rencontra Nicole, qui avait toujours quelque chose à faire là où se trouvait monsieur de Richelieu.

— Petite, lui dit-il en lui frappant sur l'épaule, tu me reconduiras, je veux que tu portes un bouquet que madame de Noailles a fait cueillir dans ses parterres et qu'elle envoie à madame la comtesse d'Egmont.

Nicole s'inclina comme les villageoises des opéras-comiques de monsieur Rousseau.

Sur quoi, le maréchal prit congé du père et de la fille, échangea avec Taverney un regard significatif, fit une révérence de jeune homme à Andrée, et sortit.

Si le lecteur veut nous le permettre, nous laisserons le baron et Andrée causer de la nouvelle faveur accordée à Philippe, et nous suivrons le maréchal. Ce nous sera un moyen de savoir ce qu'il était allé faire rue Saint-Claude, où il avait pris pied, on se le rappelle, dans un si terrible moment.

D'ailleurs, la morale du baron enchérissait encore sur celle de son ami le maréchal, et pourrait bien effaroucher les oreilles qui, moins pures que celles d'Andrée, y comprendraient quelque chose.

Richelieu descendit donc l'escalier en s'appuyant sur l'épaule de Nicole, et, dès qu'il fut dans le parterre avec elle :

— Ah çà ! petite, dit-il en s'arrêtant et en la regardant en face, nous avons donc un amant? — Moi? monsieur le maréchal! s'écria Nicole



MARLY.

TYP. J. CLAYE.

19

toute rougissante et en faisant un pas en arrière. — Hein! fit celui-ci, n'es-tu point Nicole Legay, par hasard? — Si fait, monsieur le maréchal. — Eh bien! Nicole Legay a un amant. — Oh! par exemple. — Oui, ma foi, un certain drôle assez bien tourné, qu'elle recevait rue Coq-Héron, et qui l'a suivie aux environs de Versailles. — Monsieur le duc, je vous jure... — Une sorte d'exempt qu'on appelle... Veux-tu que je te dise, petite, comment on appelle l'amant de mademoiselle Nicole Legay?

Le dernier espoir de Nicole était que le maréchal ignorât le nom de ce bienheureux mortel.

— Ma foi, dites, monsieur le maréchal, fit-elle, puisque vous êtes en train. — Qui s'appelle monsieur de Beausire, répéta le maréchal, et qui en vérité ne dément pas trop son nom.

Nicole joignit les mains avec une affectation de pruderie qui n'imposa pas le moins du monde au vieux maréchal.

— Il paraît, dit-il, que nous lui donnons des rendez-vous à Trianon. Peste! dans un château royal, c'est grave; on est chassée pour ces sortes de fredaines, ma belle enfant, et monsieur de Sartines envoie toutes les filles chassées des châteaux royaux à La Salpétrière.

Nicole commença de s'inquiéter.

— Monseigneur, dit-elle, je vous jure que si monsieur de Beausire se vante d'être mon amant, c'est un fat et un vilain, car, en vérité, je suis bien innocente. — Je ne dis pas non, dit Richelieu; mais as-tu donné, oui ou non, des rendez-vous? — Monsieur le duc, un rendez-vous n'est pas une preuve. — As-tu donné, oui ou non, des rendez-vous? Réponds. — Monseigneur. — Tu en as donné, c'est très-bien; je ne te blâme pas, ma chère enfant; d'ailleurs j'aime les jolies filles qui font circuler leur beauté, et j'ai toujours de mon mieux aidé à la circulation; seulement, comme ton ami, comme ton protecteur, je t'avertis charitablement. — Mais on m'a donc vue? demanda Nicole. — Apparemment, puisque je le sais. — Monseigneur, dit Nicole d'un ton résolu, on ne m'a pas vue, c'est impossible. — Je n'en sais rien, mais le bruit en court, et cela donne un assez vilain relief à ta maîtresse; et tu comprends que, comme je suis encore plus l'ami de la famille Taverney que de la famille Legay, il est de mon devoir de dire deux mots de ce qui se passe au baron. — Ah! Monseigneur, s'écria Nicole, effrayée de la tournure que prenait la conversation, vous me perdez; même innocente, je serai chassée rien que sur le soupçon. — Eh bien! pauvre enfant, tu seras chassée alors; car à l'heure qu'il est je ne sais plus quel mauvais esprit, ayant trouvé quelque chose à redire à ces rendez-vous tout innocents qu'ils sont, en a dû prévenir madame de Noailles. — Madame de Noailles! grand Dieu! — Oui, tu vois que la chose devient pressante.

Nicole frappa ses deux mains l'une contre l'autre avec désespoir.

— C'est malheureux, je le sais bien, dit Richelieu; mais que diable veux-tu y faire? — Et vous, qui vous disiez tout à l'heure mon protecteur, vous qui m'avez prouvé que vous l'étiez, vous ne pouvez plus me protéger? demanda Nicole avec la ruse câline qu'y eût mise une femme de trente ans. — Si, pardieu! je le puis. — Eh bien? Monseigneur... — Oui, mais je ne le veux pas. — Oh! monsieur le duc. — Oui, tu es gentille, je sais cela; et tes beaux yeux me disent toutes sortes de choses; mais je deviens tant soit peu aveugle, ma pauvre Nicole, et je ne comprends plus le langage des beaux yeux. Jadis, je t'eusse proposé de te donner asile au pavillon de Hanovre, mais aujourd'hui, à quoi bon? on n'en jaserait même plus. — Vous m'y avez cependant déjà emmenée au pavillon de Hanovre, dit Nicole avec dépit. — Ah! que tu as mauvaise grâce, Nicole, de me reprocher de t'avoir emmenée à mon hôtel, quand j'ai fait cela pour te rendre service; car, enfin, avoue que sans l'eau de monsieur Rafté, qui a fait de toi une charmante brune, tu n'entrais pas à Trianon, ce qui au reste valait mieux, peut-être, que d'en être chassée; mais aussi pourquoi diable donner comme cela des rendez-vous à monsieur de Beausire, et à la grille des écuries encore! — Ainsi, vous savez même cela, dit Nicole, qui vit bien qu'il fallait changer de tactique et se mettre à la discrétion entière du maréchal. — Parbleu! tu vois bien que je le sais, et madame de Noailles aussi. Tiens, ce soir encore, tu avais rendez-vous... — C'est vrai, monsieur le duc; mais, foi de Nicole, je n'irai pas. — Sans doute, tu es prévenue; mais monsieur de Beausire ira, lui qui n'est pas prévenu, et on le prendra. Alors, comme tout naturellement il ne voudra pas passer pour un voleur qu'on pend, ou un espion qu'on bâtonne, il aimera mieux dire, d'autant plus que la chose n'est pas désagréable à avouer : Laissez-moi, je suis l'amant de la petite Nicole. — Monsieur le duc, je vais le faire prévenir. — Impossible, pauvre enfant; et par qui, je te le demande, par celui qui t'a dénoncé, peut-être? — Hélas! c'est vrai, dit Nicole jouant le désespoir. — Comme c'est beau, le remords! s'écria Richelieu.

Nicole se cacha le visage dans ses deux mains, en observant bien de laisser passer assez de jour entre ses doigts pour ne pas perdre un geste, un regard de Richelieu.

— Tu es adorable, en vérité, dit le duc, à qui aucune de ces petites roueries féminines n'échappait; que n'ai-je cinquante ans de moins! Mais n'importe, palsambleu! Nicole, je veux te tirer de là. — Oh! monsieur le duc, si vous faites ce que vous dites, ma reconnaissance... — Je n'en veux pas, Nicole. Je te rendrai service sans intérêt, au contraire. — Ah! c'est bien beau à vous, Monseigneur; et du fond de mon cœur je vous

en remercie. — Ne me remercie pas encore. Tu ne sais rien. Que diable! attends que tu saches. — Tout me sera bon, monsieur le duc, pourvu que mademoiselle Andrée ne me chasse pas. — Ah! mais, tu tiens donc énormément à rester à Trianon? — Par-dessus tout, monsieur le duc. — Eh bien! Nicole, ma jolie fille, raye ce premier point de dessus tes tablettes. — Mais si je ne suis pas découverte, cependant, monsieur le duc? — Découverte, oui ou non, tu ne partiras pas moins. — Oh! pourquoi cela? — Je vais te le dire : parce que si tu es découverte par madame de Noailles, il n'y a pas de crédit, même celui du roi, qui puisse te sauver. — Ah! si je pouvais voir le roi! — Eh bien! petite, en vérité, il ne manquerait plus que cela! Ensuite, parce que si tu n'es pas découverte, c'est moi qui te ferai partir. — Vous? — Sur-le-champ. — En vérité, monsieur le maréchal, je n'y comprends rien. — C'est comme j'ai l'avantage de te le dire. — Et voilà votre protection? — Si tu n'en veux pas, il est temps encore; dis un mot, Nicole. — Oh! si fait, monsieur le duc, je la veux, au contraire. — Je te l'accorde. — Eh bien? — Eh bien! je ferai donc ceci, écoute. — Parlez, Monseigneur. — Au lieu de te laisser chasser et emprisonner, je te ferai libre et riche. — Libre et riche? — Oui. — Et que faut-il faire pour devenir libre et riche? dites vite, monsieur le maréchal. — Presque rien. — Mais encore... — Ce que je vais te prescrire. — Est-ce bien difficile? — Une besogne d'enfant. — Ainsi, dit Nicole, il y a quelque chose à faire? — Ah dam!... tu sais la devise de ce monde, Nicole: rien pour rien. — Et ce qu'il y a à faire, est-ce pour moi? est-ce pour vous?

Le duc regarda Nicole.

— Tudieu! dit-il, la petite masque est-elle rouée! — Enfin, achevez, monsieur le duc. — Eh bien! c'est pour toi, répondit-il bravement. — Ah! ah! dit Nicole, qui déjà, comprenant que le maréchal avait besoin d'elle, ne le craignait plus, et dont l'ingénieuse cervelle fonctionnait pour découvrir la vérité au milieu des détours dont, par habitude, l'enveloppait son interlocuteur; que ferai-je donc pour moi, monsieur le duc? — Voici : monsieur de Beausire vient à sept heures et demie? — Oui, monsieur le maréchal, c'est son heure. — Il est sept heures dix minutes. — C'est encore vrai. — Si je veux, il sera pris. — Oui, mais vous ne voulez pas. — Non : tu iras le trouver et tu lui diras... — Je lui dirai?... — Mais, d'abord, l'aimes-tu, ce garçon, Nicole? — Puisque je lui donne des rendez-vous... — Ce n'est pas une raison; tu peux vouloir l'épouser: les femmes ont de si étranges caprices!

Nicole partit d'un éclat de rire.

— Moi l'épouser! dit-elle. Ah! ah! ah!

Richelieu demeura stupéfait; il n'avait pas, même à la cour, rencontré beaucoup de femmes de cette force-là.

— Eh bien, soit! tu ne veux pas épouser; mais tu aimes alors : tant mieux. — Soit. J'aime monsieur de Beausire, mettons cela, Monseigneur, et passons. — Peste! quelle enjambeuse! — Sans doute. Vous comprenez, ce qui m'intéresse... — Eh bien? — C'est de savoir ce qui me reste à faire. — Nous disons d'abord que puisque tu l'aimes, tu fuiras avec lui. — Dam! si vous le voulez absolument, il faudra bien. — Oh! oh! je ne veux rien, moi, un moment, petite.

Nicole vit qu'elle allait trop vite, et qu'elle ne tenait encore ni le secret, ni l'argent de son rude antagoniste.

Elle plia donc, sauf plus tard à se relever.

— Monseigneur, dit-elle, j'attends vos ordres. — Eh bien! tu vas aller trouver monsieur de Beausire et tu lui diras : Nous sommes découverts; mais j'ai un protecteur qui nous sauve, vous de Saint-Lazare, moi de La Salpétrière. Partons.

Nicole regarda Richelieu.

— Partons? répéta-t-elle.

Richelieu comprit le regard si fin et si expressif.

— Parbleu! dit-il, c'est entendu, je pourvoirai aux frais du voyage.

Nicole ne demanda pas d'autre éclaircissement; il fallait bien qu'elle sût tout puisqu'on la payait.

Le maréchal sentit ce pas fait par Nicole, et se hâta de son côté de dire tout ce qu'il avait à dire, comme on se hâte de payer quand on a perdu, pour n'avoir plus le désagrément de payer.

— Sais-tu à quoi tu penses, Nicole? dit-il. — Ma foi, non, répondit la jeune fille; mais vous, qui savez tant de choses, monsieur le maréchal, je parie que vous l'avez deviné? — Nicole, dit-il, tu songes que si tu fuis, ta maîtresse pourra, ayant besoin de toi, par hasard, t'appeler dans la nuit, et, ne te trouvant pas, donner l'alarme, ce qui t'exposerait à être rattrapée. — Non, dit Nicole, je ne pensais point à cela, parce que, toute réflexion faite, voyez-vous, monsieur le maréchal, j'aime mieux rester ici. — Mais si l'on prend monsieur de Beausire? — Eh bien! on le prendra. — Mais s'il avoue? — Il avouera. — Ah! fit Richelieu avec un commencement d'inquiétude, tu seras perdue, alors. — Non, car mademoiselle Andrée est bonne, et comme elle m'aime au fond, elle parlera de moi au roi; et si l'on fait quelque chose à monsieur de Beausire, on ne me fera rien, à moi.

Le maréchal se mordit les lèvres.

— Et moi, Nicole, reprit-il, je te dis que tu es une sotte; que mademoiselle Andrée n'est pas bien avec le roi, et que je vais te faire enlever tout à l'heure si tu ne m'écoutes pas comme je veux que tu m'écoutes; entends-tu, petite vipère? — Oh! oh! Monseigneur, je n'ai la tête ni plate

ni cornue; j'écoute, mais je fais mes réserves. — Bien. Tu vas donc aller de ce pas ruminer ton plan de fuite avec monsieur de Beausire. — Mais comment voulez-vous que je m'expose à fuir, monsieur le maréchal, puisque vous me dites vous-même que Mademoiselle peut se réveiller, me demander, m'appeler, que sais-je? toutes choses auxquelles je n'avais pas songé d'abord, mais que vous avez prévues, vous, Monseigneur, qui êtes un homme d'expérience.

Richelieu se mordit une seconde fois les lèvres, mais plus fort cette fois que la première.

— Eh bien! si j'ai pensé à cela, drôlesse, j'ai aussi pensé à prévenir l'événement. — Et comment empêcherez-vous que Mademoiselle m'appelle? — En l'empêchant de s'éveiller. — Bah! elle s'éveille dix fois par nuit; impossible. — Elle a donc la même maladie que moi? dit Richelieu avec calme. — Que vous? répéta Nicole en riant. — Sans doute, puisque je me réveille dix fois aussi, moi. Seulement, je remédie à ces insomnies. Elle fera comme moi; et si elle ne le fait pas, tu le feras pour elle, toi. — Voyons, dit Nicole, comment cela, je vous prie, Monseigneur? — Que prend ta maîtresse, chaque soir avant de se coucher? — Ce qu'elle prend? — Oui, c'est la mode aujourd'hui de prévenir ainsi la soif : les uns prennent de l'orangeade ou de l'eau de limon, les autres de l'eau de mélisse, les autres... — Mademoiselle ne boit, le soir, avant de se coucher, qu'un verre d'eau pure, quelquefois sucrée et parfumée avec de la fleur d'oranger, si ses nerfs sont malades. — Oh! merveille, dit Richelieu, c'est comme moi; eh bien, mon remède va lui convenir parfaitement. — Comment cela? — Sans doute, je verse une certaine goutte de certaine liqueur dans ma boisson, et je dors toute la nuit.

Nicole cherchait, rêvait à quoi pouvait aboutir cette diplomatie du maréchal.

— Tu ne réponds pas, dit-il. — Je pense que Mademoiselle n'a pas de votre eau. — Je t'en donnerai. — Ah! ah! pensa Nicole, qui voyait enfin une lumière dans cette nuit. — Tu en verseras deux gouttes dans le verre de ta maîtresse, deux gouttes, entends-tu, pas plus, pas moins, et elle dormira; de sorte qu'elle ne t'appellera pas et que par conséquent tu auras le temps de fuir. — Oh! s'il n'y a que cela à faire, ce n'est point difficile. — Tu verseras donc ces deux gouttes? — Certainement. — Tu me le promets? — Mais, dit Nicole, il me semble que c'est mon intérêt de les verser; et puis d'ailleurs j'enfermerai si bien Mademoiselle... — Non pas, dit vivement Richelieu. Voilà justement ce qu'il ne faut pas que tu fasses. Tu laisseras au contraire la porte de sa chambre ouverte. — Ah! fit Nicole avec une explosion tout intérieure.

Elle avait compris. Richelieu le sentit bien.

— C'est tout? demanda-t-elle. — Absolument tout. Maintenant, tu peux aller dire à ton exempt de faire ses malles. — Malheureusement, Monseigneur, je n'aurai pas besoin de lui dire de prendre sa bourse. — Tu sais bien que c'est moi que cela regarde. — Oui, je me rappelle que Monseigneur a eu la bonté... — Combien te faut-il, voyons, Nicole? — Pourquoi faire? — Pour verser ces deux gouttes d'eau. — Pour verser ces deux gouttes d'eau, Monseigneur, puisque vous m'assurez que je les verse dans mon intérêt, il ne serait pas juste que vous me payassiez mon intérêt. Mais, pour laisser la porte de Mademoiselle ouverte, Monseigneur, oh! je vous en préviens, il me faut une somme ronde. — Achève, dis ton chiffre. — Il me faut vingt mille francs, Monseigneur.

Richelieu tressaillit.

— Nicole, tu iras loin, soupira-t-il. — Il le faudra bien, Monseigneur, car je commence à croire, comme vous, que l'on courra après moi. Mais avec vos vingt mille francs, je ferai du chemin. — Va prévenir monsieur de Beausire, Nicole, ensuite je te compterai ton argent. — Monseigeur, monsieur de Beausire est fort incrédule, et il ne voudra pas croire à ce que je lui dirai, si je ne lui donne pas de preuves.

Richelieu tira de sa poche une poignée de billets de caisse.

— Voici un à-compte, dit-il, et dans cette bourse il y a cent doubles louis. — Monseigneur fera son compte et me remettra ce qu'il me redoit quand j'aurai parlé à monsieur de Beausire, alors? — Non, pardieu! je veux le faire tout de suite. Tu es une fille économe, Nicole, cela te portera bonheur.

Et Richelieu parfit la somme promise, tant en billets de caisse qu'en louis et en demi-louis.

— Là, dit-il, est-ce bien cela? — Je le crois, dit Nicole. Maintenant, Monseigneur, il me manque la chose principale. — La liqueur? — Oui, Monseigneur a sans doute un flacon? — J'ai le mien que je porte toujours sur moi.

Nicole sourit.

— Et puis, dit-elle, on ferme Trianon chaque soir et je n'ai pas de clé. — Mais, moi, j'en ai une, en ma qualité de premier gentilhomme. — Ah! vraiment? — La voici. — Comme tout cela est heureux, dit Nicole; on dirait une enfilade de miracles. Maintenant, adieu, monsieur le duc. — Comment, adieu? — Certainement, je ne reverrai pas Monseigneur, puisque je partirai pendant le premier sommeil de Mademoiselle. — C'est juste. Adieu, Nicole.

Et Nicole, en riant sous cape, disparut dans l'obscurité qui commençait à s'épaissir.

— Je réussis encore, dit Richelieu; mais, en vérité, on dirait que



TYP. J. CLAYE.

RICHELIEU ET NICOLE.

la fortune commence à me trouver trop vieux et me sert à contre-cœur. J'ai été battu par cette petite ; mais qu'importe, si je rends les coups.

XLV

LA FUITE

Nicole était une fille consciencieuse : elle avait reçu l'argent de monsieur de Richelieu, elle l'avait reçu d'avance, il fallait répondre à cette confiance en le gagnant.

Elle avait donc couru droit à la grille, où elle était arrivée à sept heures quarante minutes au lieu de sept heures et demie.

Or, monsieur de Beausire, façonné à la discipline militaire, était un homme exact : il attendait depuis dix minutes.

Depuis dix minutes aussi à peu près, monsieur de Taverney avait quitté sa fille, et monsieur de Taverney une fois parti, Andrée était restée seule. Or, une fois seule, la jeune fille avait fermé ses rideaux.

Gilbert regardait, ou plutôt, selon son habitude, dévorait Andrée de sa mansarde. Seulement, il eût été difficile de dire si les regards qu'il fixait sur la jeune fille étincelaient d'amour ou de haine.

Les rideaux tirés, Gilbert n'eut plus rien à voir. En conséquence, il regarda d'un autre côté.

En regardant d'un autre côté, il aperçut le plumet de monsieur de Beausire et reconnut l'exempt qui se promenait en sifflotant un petit air pour tromper l'ennui de l'attente.

Au bout de dix minutes, c'est-à-dire à sept heures quarante minutes, Nicole parut : elle échangea quelques mots avec monsieur de Beausire, lequel fit un mouvement de tête en signe qu'il comprenait parfaitement, et s'éloigna dans la direction de l'allée creuse qui conduit au petit Trianon.

De son côté, Nicole retourna sur ses pas, légère comme un oiseau.

— Ah ! ah ! fit Gilbert, monsieur l'exempt et mademoiselle la femme de chambre ont quelque chose à dire ou à faire, pour laquelle chose ils craignent les témoins : bon !

Gilbert n'était plus curieux au sujet de Nicole ; seulement, sentant dans la jeune fille une ennemie naturelle, il cherchait à réunir contre sa moralité une masse de preuves avec laquelle il pût victorieusement repousser l'attaque si Nicole l'attaquait.

Gilbert ne doutait pas que la campagne dût s'ouvrir d'un moment à l'autre, et, en soldat prévoyant, il amassait des munitions de guerre.

Un rendez-vous de Nicole avec un homme, dans Trianon même, c'était une de ces armes qu'un ennemi aussi intelligent que Gilbert ne pouvait négliger de ramasser, surtout quand on avait, comme le faisait Nicole, l'imprudence de la laisser tomber à ses pieds. Gilbert voulut en conséquence recueillir le témoignage des oreilles pour l'ajouter à celui des yeux, et saisir au vol quelque phrase bien compromettante qu'il pût victorieusement braquer sur la jeune fille au moment du combat.

Il descendit donc prestement de sa mansarde, prit le couloir des cuisines et gagna le jardin par le petit escalier de la chapelle; une fois dans le jardin, Gilbert n'avait plus rien à craindre, il en connaissait tous les retraits, comme un renard connaît son fourré.

Il se glissa donc sous les tilleuls, puis le long de l'espalier, puis il atteignit un massif qui s'élevait à vingt pas de l'endroit où il comptait retrouver Nicole.

Nicole y était en effet.

A peine Gilbert était-il installé dans son massif, qu'un bruit étrange parvint à son oreille : c'était le bruit de l'or sur la pierre, c'était ce retentissement métallique dont rien, sinon la réalité, ne peut donner une idée juste.

Gilbert se glissa comme un serpent jusqu'au mur en terrasse surmonté d'une haie de lilas, laquelle, au mois de mai, répandait son parfum et secouait ses fleurs sur les passants qui longeaient le mur de cette allée creuse qui sépare le grand Trianon du petit.

Arrivé à ce point, les regards de Gilbert, habitués à l'obscurité, virent Nicole qui vidait sur une pierre, en deçà de la grille, et prudemment placée hors de la portée de la main de monsieur de Beausire, la bourse donnée par monsieur de Richelieu.

Les gros louis en ruisselaient bondissants et reluisants, tandis que monsieur de Beausire, l'œil allumé et la main tremblante, regardait attentivement Nicole et les louis sans comprendre comment l'une possédait les autres.

Nicole parla.

— Plus d'une fois, dit-elle, vous m'avez proposé de m'enlever, mon cher monsieur de Beausire. — Et de vous épouser même ! s'écria l'exempt tout enthousiasmé. — Oh ! quant à ce dernier point, mon cher Monsieur, dit la jeune fille, nous le discuterons plus tard : pour le moment, fuir est le principal. Pouvons-nous fuir dans deux heures ? — Dans dix minutes, si vous voulez. — Non pas ; j'ai quelque chose à faire auparavant, et ce que j'ai à faire demande deux heures. — Dans deux heures comme dans

dix minutes, je suis à vos ordres, tendre amie. — Bien; prenez cinquante louis.

La jeune fille compta cinquante louis et les passa par la grille à monsieur de Beausire, lequel, sans les compter, lui, les engouffra dans la poche de sa veste.

— Et dans une heure et demie, continua-t-elle, soyez ici avec un carrosse. — Mais... objecta Beausire. — Oh! si vous ne voulez pas, prenons que rien n'est convenu entre nous, et rendez-moi mes cinquante louis. — Je ne recule pas, chère Nicole; seulement, je crains l'avenir. — Pour qui? — Pour vous. — Pour moi? — Oui. Les cinquante louis disparus, et ils finiront par disparaître, vous allez vous trouver à plaindre, vous allez regretter Trianon, vous allez... — Oh! comme vous êtes délicat, cher monsieur de Beausire; allons, allons, ne craignez rien, je ne suis pas de ces femmes que l'on rend malheureuses, moi; n'ayez donc pas de scrupule : d'ailleurs après ces cinquante louis nous verrons.

Et Nicole fit sonner les cinquante autres restés dans la bourse.

Les yeux de Beausire étaient phosphorescents.

— Pour vous, dit-il, je me jetterais dans un four brûlant. — Oh! là! là! on ne vous demande pas tant, monsieur de Beausire; ainsi, c'est convenu, dans une heure et demie le carrosse, dans deux heures la fuite. — C'est convenu, s'écria Beausire en saisissant la main de Nicole et en l'attirant pour la baiser à travers la grille. — Silence donc, dit Nicole, êtes-vous fou?... — Non, je suis amoureux. — Hum! fit Nicole. — Vous ne me croyez pas, cher cœur? — Si fait, je vous crois; ayez de bons chevaux surtout. — Oh! oui.

Ils se séparèrent.

Mais au bout d'une seconde, Beausire se retourna tout effaré.

— Psit! psit! fit-il. — Eh bien! quoi? demanda Nicole d'assez loin déjà et voilant sa bouche avec sa main, afin de faire porter sans explosion sa voix à la distance voulue. — Et la grille, demanda Beausire, vous passerez donc par-dessus? — Il est stupide, murmura Nicole, qui en ce moment n'était qu'à dix pas de Gilbert.

Puis plus haut :

— J'ai la clé, dit-elle.

Beausire poussa un *ah!* plein d'admiration et s'enfuit pour tout de bon cette fois.

Nicole s'en revint, tête baissée et jambes alertes, près de sa maîtresse.

Gilbert, demeuré seul, se posa les quatre questions suivantes :

— Pourquoi Nicole s'enfuit-elle avec Beausire qu'elle n'aime pas?

Pourquoi Nicole a-t-elle en sa possession une si forte somme d'argent?

Pourquoi Nicole a-t-elle la clé de la grille?

Pourquoi Nicole, pouvant fuir tout de suite, retourne-t-elle auprès d'Andrée?

Gilbert trouvait bien une réponse à cette question : Pourquoi Nicole a-t-elle de l'argent? Mais il n'en trouvait pas aux autres.

Aussi, à cette négation de sa perspicacité, sa curiosité naturelle ou sa défiance acquise, comme on voudra, fut-elle si puissamment surexcitée, qu'il décida de passer, si froide qu'elle fût, la nuit en plein air, sous les arbres humides, pour attendre le dénouement de cette scène dont il venait de voir le commencement.

Andrée avait reconduit son père jusqu'aux barrières du grand Trianon. Elle revenait seule et pensive, quand Nicole déboucha, toute courante, de l'allée qui conduisait à la fameuse grille où elle venait de prendre toutes ses mesures avec monsieur de Beausire.

Nicole s'arrêta en apercevant sa maîtresse, et sur un signe que lui fit Andrée, elle monta derrière elle, et la suivit vers sa chambre.

Il pouvait en ce moment être huit heures et demie du soir. La nuit était venue plus prompte et plus épaisse que d'habitude, parce qu'un grand nuage noir courant du sud au nord, avait envahi tout le ciel, de sorte qu'au delà de Versailles, par-dessus les grands bois, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on voyait le lugubre linceul envelopper peu à peu toutes les étoiles étincelantes un instant auparavant sur leur coupole d'azur.

Un petit vent lourd et bas rasait le sol, envoyant des bouffées ardentes aux fleurs altérées, qui courbaient la tête comme pour implorer du ciel l'aumône de la pluie ou de la rosée.

Cette menace de l'atmosphère n'avait aucunement accéléré la marche d'Andrée ; au contraire, la jeune fille, triste et profondément rêveuse, mettait comme à regret le pied sur chaque marche de l'escalier qui conduisait à sa chambre, et elle s'arrêtait à chaque fenêtre pour regarder le ciel si bien en harmonie avec sa tristesse, et retarder ainsi sa rentrée dans le petit appartement.

Nicole impatiente, Nicole dépitée, Nicole, qui craignait que quelque fantaisie de sa maîtresse ne la conduisît au delà de l'heure, grommelait tout bas ces sortes d'imprécations que les valets n'épargnent jamais aux maîtres assez imprudents pour se permettre de satisfaire un caprice aux dépens des caprices de leurs valets.

Enfin, Andrée poussa la porte de sa chambre, et, tombant plutôt qu'elle ne s'assit sur un fauteuil, commanda doucement à Nicole d'entre-bâiller la fenêtre qui donnait sur la cour.

Nicole obéit.

Puis, revenant à sa maîtresse avec cet air d'intérêt que la flatteuse savait si bien prendre :

— J'ai peur que Mademoiselle ne soit un peu malade ce soir, dit-elle; Mademoiselle a les yeux rouges et gonflés, brillants néanmoins. Je crois que Mademoiselle aurait grand besoin de repos. — Tu crois, Nicole? dit Andrée qui n'avait pas écouté.

Et elle étendit nonchalamment les pieds sur un carreau de tapisserie.

Nicole accepta cette pose pour un ordre de déshabiller sa maîtresse, et se mit à détacher les rubans et les fleurs de sa coiffure, espèce d'édifice que la démolisseuse la plus habile ne jetait point bas avant un bon quart d'heure.

Andrée, pendant tout ce travail, ne souffla point un seul mot. Nicole, laissée à son libre arbitre, hacha, comme on dit, la besogne, et sans faire crier Andrée, tant sa préoccupation était grande, lui tira tout à son aise les cheveux.

La toilette de nuit terminée, Andrée donna ses ordres pour le lendemain. Il s'agissait d'aller dès le matin à Versailles chercher quelques livres que Philippe devait avoir fait transporter pour sa sœur; il y avait en outre à prévenir l'accordeur de se rendre à Trianon pour mettre le clavecin en état.

Nicole répondit tranquillement que, si on ne la réveillait point dans la nuit, elle se lèverait de bonne heure, et qu'avant le réveil de Mademoiselle toutes les commissions seraient faites.

— Demain aussi j'écrirai, continua Andrée se parlant à elle-même : oui, j'écrirai à Philippe, cela m'allégera un peu. — En tous cas, se dit Nicole tout bas, ce n'est pas moi qui porterai la lettre.

Et, à cette réflexion, la jeune fille, qui n'était pas encore perdue tout à fait, se prit à penser tristement qu'elle allait, pour la première fois, quitter cette excellente maîtresse près de laquelle s'étaient éveillés son esprit et son cœur. Chez elle, le souvenir d'Andrée se liait à tant de souvenirs, que, froisser celui-là, c'était secouer toute la chaîne qui remontait de ce jour aux premiers jours de son enfance.

Tandis que ces deux enfants, si différents de condition et de caractère, pensaient ainsi à côté l'un de l'autre, sans qu'il y eût aucune connexion dans leurs idées, le temps fuyait, et la petite horloge d'Andrée, toujours en avance sur celle de Trianon, sonnait neuf heures.

Beausire devait être au rendez-vous, et Nicole n'avait plus qu'une demi-heure pour aller rejoindre son amant.

Elle acheva de déshabiller sa maîtresse aussi promptement qu'elle put, non sans laisser échapper quelques soupirs auxquels Andrée ne fit même pas attention. Elle lui passa un long peignoir de nuit, et comme Andrée,

toujours absorbée, demeurait immobile et les yeux perdus au plafond, Nicole tira de sa poitrine le flacon de Richelieu, jeta deux morceaux de sucre dans un verre avec l'eau nécessaire pour le faire fondre, puis, sans hésitation et par la toute-puissance de cette volonté déjà si forte dans ce cœur si jeune encore, elle versa deux gouttes de liqueur du flacon dans cette eau qui se troubla aussitôt, et prit une légère teinte d'opale qu'elle perdit ensuite peu à peu.

— Mademoiselle, dit alors Nicole, le verre d'eau est fait, les robes plissées, la veilleuse allumée. Vous savez qu'il faut que je me lève de bon matin; puis-je aller me coucher, maintenant? — Oui, répondit distraitement Andrée.

Nicole fit la révérence, poussa un dernier soupir qui fut perdu comme les autres, et poussa derrière elle la porte vitrée donnant sur la petite antichambre. Mais, au lieu de rentrer chez elle dans la petite cellule contiguë, on le sait, au corridor, et éclairée sur l'antichambre d'Andrée, elle s'enfuit légèrement, laissant poussée contre le chambranle la porte du corridor, de façon à ce que les instructions de Richelieu fussent parfaitement suivies.

Puis, pour ne pas éveiller l'attention des voisins, elle descendit l'escalier conduisant au jardin, sur la pointe de ses petits pieds, bondit au delà du perron, et s'en alla tout courant rejoindre monsieur de Beausire à la grille.

Gilbert n'avait point quitté son observatoire. Il avait entendu dire à Nicole qu'elle reviendrait dans deux heures; il attendait. Cependant, comme l'heure était passée depuis dix minutes à peu près, il commença à craindre qu'elle ne revînt pas.

Tout à coup il l'aperçut courant comme si elle eut été poursuivie.

Elle approcha de la grille, passa à travers les barreaux la clé à Beausire; Beausire ouvrit la porte; Nicole s'élança de l'autre côté; la grille se referma avec un lourd grincement.

Puis la clé fut jetée dans les herbes du fossé, juste au-dessous de l'endroit où était Gilbert; le jeune homme l'entendit tomber avec un bruit mat, et remarqua la place où elle était tombée.

Nicole et Beausire gagnaient du terrain pendant ce temps-là; Gilbert les écoutait s'éloigner, et bientôt il perçut, non pas le bruit d'un carrosse, comme l'avait demandé Nicole, mais le piétinement d'un cheval qui, après quelques moments sans doute donnés aux récriminations de Nicole qui eût voulu sortir en carrosse comme une duchesse, battit la terre de ses quatre pieds ferrés, qui bientôt retentirent sur le pavé de la route.

Gilbert respira.

Gilbert était libre, Gilbert était débarrassé de Nicole, c'est-à-dire de

son ennemie. Andrée restait seule ; peut-être en s'en allant, Nicole avait-elle laissé la clé à la porte ; peut-être lui, Gilbert, pourrait-il pénétrer jusqu'à Andrée.

Cette idée fit bondir le bouillant jeune homme avec toutes les fureurs de la crainte et de l'incertitude, de la curiosité et du désir.

Et suivant en sens inverse le chemin que venait de faire Nicole, il prit sa course vers le pavillon des communs.

XLVI

LA DOUBLE VUE

Andrée, restée seule, était sortie peu à peu de cet engourdissement moral qui l'avait surprise ; et tandis que Nicole fuyait en croupe derrière monsieur de Beausire, elle s'était agenouillée et faisait une fervente prière pour Philippe, le seul être au monde qu'elle aimât d'une affection vraie et profonde.

Elle priait, absorbée dans sa confiance en Dieu.

Les prières d'Andrée ne se composaient pas d'ordinaire d'une suite de mots attachés les uns aux autres ; c'était une espèce d'extase divine dans laquelle l'âme s'élevait jusqu'au Seigneur et se confondait en lui.

Il n'y avait dans ces supplications passionnées de l'esprit dégagé de la matière aucun mélange d'égoïsme. Andrée s'abandonnait en quelque sorte elle-même, pareille au naufragé qui a perdu l'espoir et qui ne prie plus pour lui, mais pour sa femme et ses enfants, destinés à devenir orphelins.

Cette douleur intime était née à Andrée depuis le départ de son frère ; et pourtant la douleur n'était pas sans mélange : comme la prière, elle se composait de deux éléments distincts dont l'un n'était pas bien intelligible pour la jeune fille.

C'était comme un pressentiment, comme l'approche perceptible d'un malheur prochain. C'était une sensation analogue à celle des élancements d'une blessure cicatrisée. La douleur continue s'est éteinte, mais le souvenir en survit longtemps et avertit de la présence du mal, comme le faisait autrefois la blessure elle-même.

Andrée n'essaya pas même de se rendre compte de ce qu'elle éprouvait ; tout entière au souvenir de Philippe, elle ramena sur ce frère chéri la totalité des impressions qui l'agitaient.

Ensuite elle se releva, se choisit un livre parmi ceux qui garnissaient sa modeste bibliothèque, plaça sa bougie à portée de sa main et se mit au lit.

Le livre qu'elle avait choisi, ou plutôt qu'elle avait pris au hasard, était un dictionnaire de botanique. Ce livre, on le comprend, n'était point fait pour absorber son attention, il l'engourdit au contraire. Bientôt un nuage, transparent d'abord, mais qui allait s'épaississant, s'étendit sur sa vue. La jeune fille lutta un instant contre le sommeil, ressaisit deux ou trois fois sa pensée fugitive, qui lui échappa de nouveau; puis, en avançant la tête pour souffler la bougie, elle aperçut le verre d'eau préparé par Nicole, elle étendit le bras, le prit d'une main, de l'autre remua à l'aide de la cuillère le sucre à moitié fondu, et, déjà sous la pression du sommeil, elle approcha le verre de sa bouche.

Tout à coup, et comme ses lèvres touchaient déjà la liqueur, une commotion étrange fit trembler sa main, un poids humide et brûlant à la fois tomba sur son cerveau, et Andrée reconnut avec terreur, aux élans du fluide qui courait sur ses nerfs, cette invasion surnaturelle de sensations inconnues qui, déjà plusieurs fois, avaient triomphé de ses forces et brisé sa raison.

Elle n'eut que le temps de reposer le verre sur l'assiette, et, presque aussitôt, sans autre plainte qu'un soupir échappé à sa bouche entr'ouverte, elle perdit l'usage de la voix, de la vue, de l'intelligence, et tomba comme foudroyée sur son lit, en proie à une torpeur mortelle.

Mais cette espèce d'anéantissement ne fut que le passage momentané d'une existence à une autre.

De morte qu'elle était, avec ses yeux qui semblaient fermés pour toujours, elle se leva tout à coup, rouvrit les yeux avec une fixité effrayante, et, comme une statue de marbre qui descendrait de son tombeau, elle descendit de son lit.

Il n'y avait plus à en douter, Andrée dormait de ce sommeil merveilleux qui déjà plusieurs fois avait suspendu sa vie.

Elle traversa la chambre, ouvrit la porte vitrée et déboucha dans le corridor avec cette attitude rigide et ferme d'un marbre animé.

L'escalier se présenta devant elle et fut descendu marche à marche, sans hésitation, sans précipitation; puis Andrée apparut sur le perron.

Comme Andrée mettait le pied sur la plus haute marche pour descendre, Gilbert mettait le pied sur la plus basse pour monter.

Gilbert vit donc cette femme blanche et solennelle s'avancer comme si elle venait au-devant de lui.

Il recula devant elle, et alla, reculant toujours, s'enfoncer dans une charmille.

C'était ainsi, il se le rappelait, qu'il avait déjà vu Andrée au château de Taverney.

Andrée passa devant Gilbert, l'effleura même et ne le vit pas.

Le jeune homme, écrasé, éperdu, se laissa tomber sur son mollet replié sous lui : il avait peur.

Ne sachant à quoi attribuer cette étrange sortie d'Andrée, il la suivait des yeux; mais sa raison était confondue, mais son sang battait avec impétuosité ses tempes, mais il était plus près de la folie que de ce froid bon sens qu'il faut à l'observateur.

Il demeura donc accroupi sur l'herbe au milieu des feuilles, et guettant comme il faisait depuis que ce fatal amour était entré dans son cœur.

Tout à coup, le mystère de cette sortie lui fut expliqué : Andrée n'était ni folle, ni égarée, comme il le croyait. Andrée, de ce pas froid et sépulcral, venait à un rendez-vous.

Un éclair venait de sillonner le ciel.

Gilbert, à la lueur bleuâtre de cet éclair, vit un homme caché sous la sombre avenue de tilleuls, et, si rapide qu'eût été la flamme d'orage, il avait vu se détacher sur le fond noir son visage pâle et ses vêtements en désordre.

Andrée marchait vers cet homme, qui tenait un bras étendu comme pour l'attirer à lui.

Quelque chose comme la morsure d'un fer rouge mordit le cœur de Gilbert et le fit se redresser sur ses genoux pour mieux voir.

En ce moment, un autre éclair passa dans la nuit.

Gilbert reconnut Balsamo couvert de sueur et de poussière, Balsamo qui, à l'aide de quelque mystérieuse intelligence, avait pénétré dans Trianon; Balsamo enfin qui attirait Andrée à lui aussi invinciblement, aussi fatalement que le serpent attire l'oiseau.

A deux pas de lui, Andrée s'arrêta.

Il lui prit la main : Andrée tressaillit de tout son corps.

— Voyez-vous? dit-il. — Oui, répondit Andrée; mais en m'appelant ainsi, vous avez failli me tuer. — Pardon, pardon, répondit Balsamo; mais c'est que j'ai la tête perdue, c'est que je ne m'appartiens plus, c'est que je deviens fou, c'est que je me meurs. — En effet, vous souffrez, dit Andrée, avertie de la souffrance de Balsamo par le contact de sa main. — Oui, oui, je souffre, et je viens chercher la consolation près de vous. Vous seule pouvez me sauver. — Interrogez-moi. — Une seconde fois, voyez-vous? — Oh! parfaitement. — Voulez-vous me suivre chez moi, le pouvez-vous? — Je le puis, si vous voulez me conduire par la pensée. — Venez. — Ah! dit Andrée, nous entrons dans Paris, nous suivons le boulevard, nous nous enfonçons dans une rue qui n'est éclairée que par

une seule lanterne. — C'est cela : entrons, entrons. — Nous sommes dans une antichambre. Il y a un escalier à droite; mais vous m'entraînez vers le mur : le mur s'ouvre; des degrés se présentent... — Montez, montez, s'écria Balsamo, c'est notre chemin. — Ah! nous voici dans une chambre; il y a des peaux de lion, des armes. Tiens, la plaque de la cheminée s'ouvre. — Passons; où êtes-vous? — Dans une chambre singulière, dans une chambre sans issues, dont les fenêtres sont grillées; eh! comme tout est en désordre dans cette chambre! — Mais, vide, vide, n'est-ce pas? — Vide. — Pouvez-vous voir la personne qui l'habitait? — Oui, si l'on me donne un objet qui l'ait touchée, qui vienne d'elle ou qui lui appartienne. — Tenez, voici de ses cheveux.

Andrée prit les cheveux et les approcha de sa personne.

— Oh! je la reconnais, dit-elle : j'ai déjà vu cette femme; elle fuyait vers Paris. — C'est cela, c'est cela; pouvez-vous me dire ce qu'elle a fait depuis deux heures et comment elle s'est enfuie? — Attendez, attendez, oui : elle est couchée sur un sofa; elle a la poitrine à moitié nue avec une blessure au-dessous du sein. — Voyez, Andrée, voyez, ne la quittez plus. — Elle était endormie; elle se réveille; elle cherche autour d'elle; elle tire un mouchoir; elle monte sur une chaise; elle attache le mouchoir aux barreaux de sa fenêtre. Oh! mon Dieu! — Elle veut donc mourir réellement? — Oh! oui, elle est décidée. Mais cette mort l'épouvante. Elle laisse le mouchoir attaché aux barreaux... Descends, ah! pauvre femme! — Quoi? — Oh! comme elle pleure, comme elle souffre, comme elle se tord les bras; elle cherche un angle de muraille où se briser le front. — Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura Balsamo. — Oh! elle s'élance contre la cheminée. La cheminée représente deux lions de marbre; elle va se briser le front contre la tête du lion! — Après... après... voyez, Andrée, voyez, je le veux! — Elle s'arrête.

Balsamo respira.

— Elle regarde. — Que regarde-t-elle? demanda Balsamo. — Elle a aperçu du sang sur l'œil du lion. — Mon Dieu! mon Dieu! murmura Balsamo. — Oui, du sang, et cependant elle ne s'est pas frappée. Oh! c'est étrange, ce sang n'est pas le sien, c'est le vôtre. — Ce sang est le mien! s'écria Balsamo ivre d'égarement. — Oui, le vôtre, le vôtre! Vous vous êtes coupé les doigts avec un couteau, avec un poignard, et vous avez appuyé votre doigt ensanglanté sur l'œil du lion. Je vous vois. — C'est vrai, c'est vrai. Mais comment s'enfuit-elle? — Attendez, attendez, je la vois examiner ce sang, réfléchir, puis appuyer son doigt où vous avez appuyé le vôtre. Ah! l'œil du lion cède, un ressort agit. La plaque de la cheminée s'ouvre. — Imprudent! s'écria Balsamo; malheureux imprudent! malheureux fou que je suis! Je me suis trahi moi-même.

Et elle sort, continua Balsamo, elle fuit? — Oh! il faut lui pardonner, à la pauvre femme, elle était bien malheureuse! — Où est-elle? où va-t-elle? suivez-là, Andrée, je le veux! — Attendez, elle s'arrête un instant dans la chambre aux armes et aux fourrures; une armoire est ouverte; une cassette ordinairement enfermée dans cette armoire est posée sur une table. Elle reconnaît la cassette et la prend. — Que contient cette cassette? — Vos papiers, je crois. — Comment est-elle? — Recouverte de velours bleu avec des clous d'argent, des fermoirs d'argent, une serrure d'argent. — Oh! dit Balsamo frappant du pied avec colère, c'est donc elle qui a pris cette cassette? — Oui, oui, c'est elle. Elle prend l'escalier qui donne dans l'antichambre, elle ouvre la porte, elle tire la chaîne qui fait ouvrir la porte de la rue, elle sort. — Est-il bien tard? — Il doit être tard, car il fait nuit. — Tant mieux, elle sera partie peu de temps avant mon retour, et j'aurai le temps de la rejoindre peut-être; suivez-la, suivez-la, Andrée. — Une fois hors de la maison, elle court comme une folle, comme une folle elle gagne le boulevard... Elle court... elle court sans s'arrêter... — De quel côté? — Du côté de la Bastille. — Vous la voyez toujours? — Oui, elle est comme une insensée; elle se heurte aux passants. Elle s'arrête enfin, elle cherche à savoir où elle est... elle interroge. — Que dit-elle? écoutez, Andrée, écoutez, et, au nom du ciel, ne perdez pas une de ses paroles. Vous avez dit qu'elle interrogeait? — Oui, un homme vêtu de noir. — Que lui demande-t-elle? — Elle lui demande l'adresse du lieutenant de police. — Oh! ce n'était donc pas une vaine menace. La lui donne-t-on? — Oui. — Que fait-elle? — Elle revient sur ses pas, elle prend une rue qui va en biais; elle passe sur une grande place. — La place Royale, c'est le chemin. Lisez-vous dans son intention? — Courez vite, courez vite! elle va vous dénoncer. Si elle arrive avant vous, si elle voit monsieur de Sartines, vous êtes perdu.

Balsamo poussa un cri terrible, s'élança dans le taillis, franchit une petite porte qu'ouvrit et referma une espèce d'ombre, d'un bond sauta sur son cheval Djérid qui battait la terre à la porte.

L'animal, aiguillonné à la fois par la voix et par l'éperon, partit comme une flèche dans la direction de Paris, et l'on n'entendit plus que le froissement des pavés sur lesquels il volait.

Quant à Andrée, elle était demeurée froide, muette, pâle et debout. Mais, comme si Balsamo eut emporté sa vie avec lui, elle s'affaissa bientôt sur elle-même et tomba.

Balsamo, dans son empressement à poursuivre Lorenza, avait en effet oublié de réveiller Andrée.

XLVII

CATALEPSIE

Andrée ne s'affaissa point, ainsi que nous avons dit, tout d'un coup, mais avec des gradations que nous allons essayer de décrire.

Seule, abandonnée, saisie de ce froid intérieur qui succède à toutes les furieuses secousses du système nerveux, Andrée commença bientôt à chanceler et à tressaillir comme au début d'une attaque d'épilepsie.

Gilbert était toujours là, raide, immobile, penché en avant et la couvant du regard. Mais pour Gilbert, on le comprend bien, pour Gilbert, ignorant les phénomènes magnétiques, il n'y avait ni sommeil, ni violence subie. Il n'avait rien ou presque rien entendu de son dialogue avec Balsamo. Pour la seconde fois seulement, à Trianon comme à Taverney, Andrée paraissait avoir obéi à l'appel de cet homme, qui avait pris sur elle une si terrible et si étrange influence; pour Gilbert, enfin, tout se résumait dans ces mots : mademoiselle Andrée a, sinon un amant, du moins un homme qu'elle aime et avec lequel elle a des rendez-vous la nuit.

Le dialogue qui avait eu lieu entre Andrée et Balsamo, quoique prononcé à voix basse, avait eu tous les semblants d'une querelle. Balsamo, fuyant, insensé, éperdu, semblait un amant au désespoir; Andrée, demeurée seule, immobile, muette, semblait une amante abandonnée.

Ce fut en ce moment qu'il vit la jeune fille vaciller, se tordre les bras et tourner sur elle-même; puis elle poussa deux ou trois râlements sourds qui déchirèrent sa poitrine oppressée; elle s'efforça, ou plutôt la nature s'efforça de rejeter au dehors cette masse mal pondérée de fluide qui lui avait donné, pendant le sommeil magnétique, cette double vue dont nous avons, dans le chapitre précédent, vu se manifester les phénomènes.

Mais la nature fut vaincue, mais Andrée ne put réussir à secouer ce reste de volonté oublié sur elle par Balsamo. Elle ne put dénouer ces liens mystérieux, inextricables, qui l'avaient garrottée tout entière; et, à force de lutter, elle entra dans ces convulsions qu'autrefois les pythies, sur le trépied, subissaient devant le peuple de questionneurs religieux qui bourdonnait sur le péristyle du temple.

Andrée perdit l'équilibre, et poussant un douloureux gémissement,

21



TYP. J. CLAYE.

CATALEPSIE.

tomba sur le sable comme si elle eut été foudroyée par le coup de tonnerre qui en ce moment déchira la voûte du ciel.

Mais elle n'avait pas touché le sol, que Gilbert, avec l'agilité et la vigueur du tigre, s'était élancé vers elle, l'avait saisie entre ses bras, et, sans s'apercevoir qu'il eût un fardeau à soutenir, l'emportait dans la chambre qu'elle avait quittée pour obéir à l'appel de Balsamo, et dans laquelle brûlait encore la bougie près du lit défait.

Gilbert trouva toutes les portes ouvertes, comme les avait laissées Andrée.

En entrant, il se heurta au sofa et y déposa tout naturellement la jeune fille froide et inanimée.

Tout était devenu fièvre en lui au contact de ce corps inanimé; ses nerfs étaient frémissants, son sang brûlait.

Sa première idée, cependant, fut chaste et pure : il fallait avant toute chose rappeler à la vie cette belle statue; il chercha des yeux la carafe pour jeter quelques gouttes d'eau au visage d'Andrée.

Mais en ce moment, et comme sa main tremblante s'étendait vers le col élancé de l'aiguière de cristal, il lui sembla qu'un pas ferme et léger à la fois faisait crier l'escalier de bois et de briques qui conduisait à la chambre d'Andrée.

Ce n'était point Nicole, puisque Nicole était enfuie avec monsieur de Beausire; ce n'était point Balsamo, puisque Balsamo était parti au grand galop de Djérid.

Ce ne pouvait être qu'un étranger.

Gilbert surpris serait chassé. Andrée était pour lui comme ces reines d'Espagne qu'un sujet ne peut toucher même pour leur sauver la vie.

Toutes ces idées, pareilles à un tourbillon de grêles stridentes, s'abattirent sur l'esprit de Gilbert en moins de temps que n'en mit ce pas fatal à se poser sur un autre degré.

Ce pas, ce pas, qui allait se rapprochant, Gilbert n'en pouvait calculer l'éloignement précis, tant l'orage faisait en ce moment de bruit au ciel; mais, doué d'un sang-froid et d'une prudence supérieurs, le jeune homme comprit que sa place n'était point là, et que l'important avant toute chose était de n'être point vu.

Il souffla vite la bougie qui éclairait l'appartement d'Andrée, et se jeta dans le cabinet qui servait de chambre à Nicole. Ainsi placé, à travers la porte vitrée de ce cabinet, il voyait à la fois et dans l'appartement d'Andrée et dans l'antichambre.

C'est dans cette antichambre que brûlait une veilleuse, sur une petite console. Gilbert avait d'abord eu l'idée de la souffler comme la bougie, mais il n'en eut pas le temps; le pas cria sur les carreaux du corridor, une respiration un peu oppressée se fit entendre, la forme d'un homme

apparut sur le seuil, se glissa timidement dans l'antichambre, et repoussa la porte qu'il ferma au verrou.

Gilbert n'eut que le temps de se jeter dans le cabinet de Nicole, et de tirer sur lui la porte vitrée.

Gilbert retint son souffle, colla son visage aux vitres, et écouta de toutes ses oreilles.

L'orage grondait solennellement dans les nuées, de grosses gouttes de pluie battaient le vitrage de la fenêtre d'Andrée et celui du corridor, où une fenêtre laissée ouverte grinçait sur ses gonds, et de temps en temps repoussée par le vent qui s'engouffrait dans le corridor, frappait avec un grand bruit sur son cadre.

Mais le tumulte de la nature, mais les bruits extérieurs, si terribles qu'ils fussent, n'étaient rien pour Gilbert; toute sa pensée, toute sa vie, toute son âme, étaient concentrées dans son regard, et son regard était rivé à cet homme.

Cet homme avait traversé l'antichambre, avait passé à deux pas de Gilbert, et sans hésitation était entré dans la chambre.

Gilbert vit cet homme aller en tâtonnant au lit d'Andrée, faire un geste de surprise en trouvant le lit désert, et presque aussitôt heurter du bras la bougie sur la table.

La bougie tomba; et sur le marbre de la table, Gilbert entendit se briser la bobèche de cristal.

Alors, par deux fois l'homme appela d'une voix étouffée :

— Nicole! Nicole! — Comment, Nicole! se demanda Gilbert du fond de sa cachette. Pourquoi cet homme, lorsqu'il devrait appeler Andrée, appelle-t-il Nicole?

Mais nulle voix n'ayant répondu à la sienne, cet homme ramassa le flambeau à terre, et, sur la pointe du pied, il alla l'allumer à la veilleuse de l'antichambre.

Ce fut alors que Gilbert concentra toute son attention sur cet étrange et nocturne visiteur; ce fut alors que ses yeux eussent percé un mur, tant ils mettaient d'active volonté à voir.

Tout à coup Gilbert frissonna, et, tout caché qu'il était, fit un pas en arrière.

A la lueur des deux flammes se combinant, Gilbert frissonnant et à demi mort de stupeur, Gilbert, dans cet homme qui tenait le flambeau à la main, venait de reconnaître le roi.

Alors tout lui fut expliqué : la fuite de Nicole, cet argent compté entre elle et Beausire, et cette porte laissée ouverte, et tout Richelieu, et tout Taverney, et toute cette mystérieuse et sinistre intrigue dont la jeune fille était le centre.

Alors Gilbert comprit pourquoi le roi venait d'appeler Nicole, entremetteuse de ce crime, complaisant Judas qui avait vendu et livré sa maîtresse.

Mais à la pensée de ce qu'était venu faire le roi dans cette chambre, à la pensée de ce qui allait se passer devant lui, le sang monta aux yeux de Gilbert et l'aveugla.

Il eut envie de crier; mais la peur, ce sentiment irréfléchi, capricieux, irrésistible, la peur qu'il eut de cet homme, plein de prestige, que l'on appelait le roi de France, lia la langue de Gilbert au fond de son gosier.

Louis XV cependant était rentré dans la chambre, la bougie à la main.

A peine y était-il, qu'il aperçut Andrée en peignoir de mousseline blanche, dont la tête retombait sur le dossier du sofa, dont une jambe reposait sur le coussin, tandis que l'autre raidie et déchaussée retombait sur le tapis.

Le roi sourit à cette vue. La bougie éclaira ce sourire lugubre, mais presque aussitôt un sourire presque aussi sinistre que le sourire royal vint illuminer le visage d'Andrée.

Louis XV murmura quelques mots que Gilbert interpréta comme des mots d'amour, et, posant son flambeau sur la table, jetant, en se retournant, un coup d'œil au ciel enflammé, il vint s'agenouiller devant la jeune fille, dont il baisa la main.

Gilbert essuya la sueur ruisselante sur son front. Andrée ne bougea pas.

Le roi, qui sentit cette main glacée, la prit dans la sienne pour la réchauffer, puis il se pencha pour murmurer à son oreille quelques-unes de ces cajoleries amoureuses qu'on murmure à l'oreille des jeunes filles endormies.

Dans ce moment, son visage se rapprocha d'Andrée au point que le visage du roi effleura celui de la jeune fille.

Gilbert se tâta et respira en sentant dans la poche de sa veste le manche d'un long couteau qui lui servait à émonder les charmilles du parc.

Le visage était glacé comme la main.

Le roi se releva; ses yeux se portèrent sur ce pied nu d'Andrée, blanc et petit comme celui de Cendrillon. Le roi le prit entre ses deux mains et tressaillit. Ce pied était froid comme celui d'une statue de marbre.

Gilbert grinça des dents et ouvrit le couteau que jusque-là il avait tenu fermé.

Mais déjà le roi avait abandonné le pied d'Andrée, comme il avait fait de la main, comme il avait fait du visage, et surpris du sommeil de la

jeune fille, sommeil qu'il avait attribué à une coquette pruderie, il cherchait à se rendre compte de ce froid mortel qui avait envahi les extrémités de ce beau corps, il se demandait si réellement battait encore le cœur, quand main, pied et visage étaient si glacés.

Il interrogea donc le cœur muet sous cette chair glacée comme l'albâtre dont elle avait la blanche et ferme rondeur.

Gilbert se glissa à demi hors de la porte, son couteau à la main, l'œil étincelant, les dents serrées, résolu, si le roi continuait ses entreprises, à le poignarder et à se poignarder lui-même.

Tout à coup un effroyable coup de tonnerre fit trembler chaque meuble de la chambre et jusqu'au sofa devant lequel Louis XV était agenouillé; un nouvel éclair violet et souffré jeta sur le visage d'Andrée une flamme si livide et si vive, que Louis XV, effrayé de cette pâleur, de cette immobilité et de ce silence, recula en murmurant :

— Mais, en vérité, cette fille est morte !

Au même moment, l'idée d'avoir embrassé un cadavre fit courir un frisson dans les veines du roi. Il alla prendre la bougie, revint vers Andrée en la regardant à la lueur de la flamme tremblante. Voyant ces lèvres violettes, ces yeux noyés de bistre, ces cheveux épars, il poussa un cri, laissa tomber son flambeau, chancela, et, comme un homme ivre, il s'en fut trébuchant dans l'antichambre, aux cloisons de laquelle il se heurta dans son épouvante.

Puis on entendit son pas précipité dans l'escalier, puis sur le sable du jardin ; mais bientôt le vent qui tourbillonnait dans l'espace et tordait les arbres désolés emporta bruit et pas dans son orageuse et puissante haleine.

Alors Gilbert, le couteau à la main, sortit muet et sombre de sa cachette. Il s'avança jusqu'au seuil de la chambre d'Andrée, et contempla, pendant quelques secondes, la belle jeune fille plongée dans un sommeil profond.

Pendant ce temps, la bougie couchée à terre brûlait renversée sur le tapis, éclairant le pied si délicat et la jambe si pure de cet adorable cadavre.

Gilbert ferma lentement son couteau, tandis que son visage prenait insensiblement le caractère d'une inexorable résolution, après quoi il alla écouter à la porte par laquelle était sorti le roi.

Il écouta plus d'une grande minute.

Puis, à son tour, comme le roi avait fait, il ferma la porte et poussa le verrou.

Puis il souffla la veilleuse de l'antichambre.

Puis enfin, avec la même lenteur, avec le même feu sombre dans les

yeux, il rentra dans la chambre d'Andrée et mit le pied sur la bougie qui coulait à flot sur le parquet.

Une obscurité subite éteignit le fatal sourire qui se dessinait sur ses lèvres.

— Andrée! Andrée! murmura-t-il, je t'ai promis que la troisième fois que tu tomberais entre mes mains tu ne m'échapperais pas comme les deux premières. Andrée! Andrée! au terrible roman que tu m'as accusé de faire, il faut une terrible fin.

Et, les bras tendus, il marcha droit au sofa où Andrée était étendue, toujours froide, immobile et privée de tout sentiment.

XLVIII

LA VOLONTÉ

Nous avons vu partir Balsamo.

Djérid l'emportait avec la rapidité de l'éclair. Le cavalier, pâle d'impatience et de terreur, couché sur la crinière flottante, aspirait de ses lèvres entr'ouvertes l'air, l'air qui se divisait devant le poitrail du coursier comme l'eau se fend sous la proue rapide.

Derrière lui, comme des visions fantastiques, disparaissaient les arbres et les maisons. A peine s'il apercevait, en passant, la lourde charrette gémissant sur son essieu dont les cinq chevaux pesants s'effarouchaient à l'approche de ce météore vivant, qu'ils ne pouvaient comprendre appartenir à la même race qu'eux.

Balsamo fit ainsi une lieue à peu près, avec un cerveau tellement enflammé, des yeux si étincelants, un souffle si embrasé et si sonore, que les poëtes de ce temps-ci l'eussent comparé aux redoutables génies gros de feu et de vapeur qui animent ces lourdes machines fumantes, et les font voler sur un chemin de fer.

Cheval et cavalier avaient traversé Versailles en quelques secondes; les rares habitants égarés dans ses rues avaient vu passer une traînée d'étincelles, voilà tout.

Balsamo courut une lieue encore; Djérid n'avait pas mis un quart d'heure à dévorer ces deux lieues, et ce quart d'heure avait été un siècle.

Tout à coup, une pensée traversa son esprit.

Il arrêta court, sur ses jarrets nerveux, le coursier aux muscles de fer.

Djérid, en s'arrêtant, plia sur ses jambes de derrière et enfonça les pieds de devant dans le sable.

Coursier et cavalier respirèrent un instant.

Tout en respirant, Balsamo releva la tête.

Puis il passa un mouchoir sur ses tempes ruisselantes, et les narines dilatées au souffle de la brise, il laissa tomber dans la nuit les paroles suivantes :

— Oh ! pauvre insensé que tu es, ni la course de ton cheval, ni l'ardeur de ton désir n'atteindront jamais l'instantanéité de la foudre ou la rapidité de l'étincelle électrique, et cependant c'est cela qu'il te faut pour conjurer le malheur suspendu sur ta tête ; il te faut l'effet rapide, le coup immédiat, le choc tout-puissant qui paralyse les jambes dont tu redoutes l'action, la langue dont tu crains l'essor ; il te faut, à distance, ce sommeil vainqueur qui te rende la possession de l'esclave qui a rompu sa chaîne. Oh ! si elle rentre jamais en ma puissance...

Et Balsamo fit, en grinçant des dents, un geste désespéré.

— Oh ! tu as beau vouloir, Balsamo, tu as beau courir, s'écria-t-il, Lorenza est déjà arrivée : elle va parler ; elle a parlé, peut-être. Oh ! misérable femme ! oh ! tous les supplices seront trop doux pour te punir.

Voyons, voyons, continua Balsamo le sourcil froncé, les yeux fixes, le menton dans la paume de sa main, voyons : la science est un mot ou un fait ; la science peut ou ne peut pas ; moi, je veux !... Essayons... Lorenza ! Lorenza ! je veux que tu dormes ; Lorenza, en quelque endroit que tu sois, dors, dors, je le veux, j'y compte !

Oh ! non, non, murmura-t-il avec découragement ; non, je mens ; non, je n'y crois pas, non, je n'ose y compter, et cependant la volonté est tout. Oh ! je veux bien fermement cependant, je veux de toutes les puissances de mon être. Fends les airs, ô ma volonté suprême, traverse tous les courants de volontés antipathiques ou indifférentes ; traverse les murailles que tu dois traverser comme un boulet ; poursuis-la partout où elle est ; va, frappe, anéantis. Lorenza, Lorenza, je veux que tu dormes ! Lorenza, je veux que tu sois muette !

Et il tendit quelques instants sa pensée vers ce but, l'imprimant dans son cerveau comme pour lui donner plus d'élan quand elle jaillirait vers Paris ; et après cette opération mystérieuse, à laquelle concoururent sans doute tous les divins atomes animés par Dieu, maître et seigneur de toutes choses, Balsamo, les dents serrées encore, les poings crispés, rendit les rênes à Djérid, mais sans lui faire sentir cette fois ni le genou, ni l'éperon.

On eût dit que Balsamo voulait se convaincre lui-même.

Alors le noble coursier marcha paisiblement, selon la permission tacite que lui donnait son maître, posant avec cette délicatesse particulière de sa race un pied presque silencieux, tant il était léger, sur le pavé de la route.

Balsamo, d'ailleurs, pendant tout ce temps qui à des regards superficiels eût paru perdu, Balsamo combinait tout un plan de défense; il l'achevait au moment où Djérid touchait le pavé de Sèvres.

Arrivé en face de la grille du parc, il s'arrêta et regarda autour de lui; on eût dit qu'il attendait quelqu'un.

En effet, presque aussitôt un homme se détacha de dessous une porte cochère et vint à lui.

— Est-ce toi, Fritz? demanda Balsamo. — Oui, maître. — T'es-tu informé? — Oui. — Madame Dubarry est-elle à Paris ou à Luciennes? — Elle est à Paris.

Balsamo leva un regard triomphant vers le ciel.

— Comment es-tu venu? — Avec Sultan. — Où est-il? — Dans la cour de cette auberge. — Tout sellé? — Tout sellé. — C'est bien, tiens-toi prêt.

Fritz alla détacher Sultan. C'était un de ces braves chevaux allemands, de bon caractère, qui murmurent bien un peu dans les marches forcées, mais qui ne vont pas moins tant qu'il reste du souffle dans leurs flancs, et de l'éperon au talon de leur maître.

Fritz revint vers Balsamo.

Celui-ci écrivait sous la lanterne que messieurs les commis du pied fourché tenaient allumée toute la nuit pour les opérations fiscales.

— Retourne à Paris, dit-il, et remets, quelque part qu'elle soit, ce billet à madame Dubarry en personne, dit Balsamo; tu as une demi-heure pour cela, après quoi tu retourneras rue Saint-Claude, où tu attendras la signora Lorenza, qui ne peut manquer de rentrer; tu la laisseras passer sans lui rien dire, et sans lui apporter le moindre obstacle : va, et rappelle-toi surtout que dans une demi-heure ta commission doit être faite. — C'est bien, dit Fritz; elle le sera.

Et en même temps qu'il faisait à Balsamo cette réponse rassurante, il attaquait de l'éperon et du fouet Sultan qui partit, étonné de cette agression inaccoutumée, en poussant un hennissement douloureux.

Pour Balsamo, se remettant peu à peu, il prit la route de Paris, où il entra trois quarts d'heure après, presque frais de visage, et l'œil calme, ou plutôt pensif.

C'est que Balsamo avait raison : si rapide que fût Djérid, ce fils hennissant du désert, Djérid était en retard, et sa volonté seule pouvait marcher aussi vite que Lorenza échappée de sa prison.

De la rue Saint-Claude, elle avait gagné le boulevard, et, tournant à

droite, elle aperçut bientôt les remparts de la Bastille; mais Lorenza, toujours enfermée, ignorait Paris : d'ailleurs son premier but était de fuir la maison maudite dans laquelle elle ne voyait qu'un cachot; sa vengeance venait en second.

Elle venait donc de s'engager dans le faubourg Saint-Antoine, toute troublée, toute pressée, lorsqu'elle fut accostée par un jeune homme qui la suivait depuis quelques minutes avec étonnement.

En effet, Lorenza, Italienne des environs de Rome, ayant presque toujours vécu d'une vie exceptionnelle, en dehors de toutes les habitudes de la mode, de tous les costumes et de tous les usages de l'époque, Lorenza s'habillait plutôt comme une femme d'Orient que comme une Européenne, c'est-à-dire toujours amplement, toujours somptueusement, ressemblant bien peu à ces charmantes poupées serrées comme des guêpes dans un long corsage et toutes frissonnantes de soie et de mousseline, sous lesquelles on cherchait presque inutilement un corps, tant leur ambition était de paraître immatérielles.

Lorenza n'avait donc conservé ou plutôt adopté du costume des Françaises d'alors que les souliers à talon de deux pouces de haut, cette impossible chaussure qui faisait cambrer le pied, ressortir la délicatesse des chevilles, et qui, dans ce siècle tant soit peu mythologique, rendait la fuite impossible aux Aréthuses poursuivies par les Alphées.

L'Alphée qui poursuivait notre Aréthuse la joignit donc facilement; il avait vu ses jambes divines sous ses jupes de satin et de dentelles, ses cheveux sans poudre et ses yeux brillant d'un feu étrange sous un mantelet roulé autour de la tête et du col; il crut voir dans Lorenza une femme déguisée, soit pour quelque mascarade, soit pour quelque rendez-vous d'amour, et se rendant à pied, faute de fiacre, à quelque petite maison du faubourg.

Il s'approcha donc, et se plaçant à côté de Lorenza le chapeau à la main :

— Mon Dieu! Madame, dit-il, vous ne sauriez aller loin ainsi, avec cette chaussure qui retarde votre marche; voulez-vous accepter mon bras jusqu'à ce que nous trouvions une voiture, et j'aurai l'honneur de vous accompagner où vous allez.

Lorenza tourna la tête avec brusquerie, regarda de son œil noir et profond celui qui lui faisait une offre qui à bon nombre de femmes eût paru une impertinence, et s'arrêtant :

— Oui, dit-elle, je le veux bien.

Le jeune homme tendit galamment le bras.

— Où allons-nous, Madame? demanda-t-il. — A l'hôtel de la lieutenance de police.

Le jeune homme tressaillit.

— Chez monsieur de Sartines? demanda-t-il. — Je ne sais s'il s'appelle monsieur de Sartines; mais, je veux parler à celui qui est lieutenant de police.

Le jeune homme commença à réfléchir.

Cette femme jeune et belle qui, sous un costume étranger, à huit heures du soir, courait les rues de Paris tenant une cassette sous son bras et demandant l'hôtel du lieutenant de police auquel elle tournait le dos, lui parut suspecte.

— Ah! diable! fit-il, l'hôtel de monsieur le lieutenant de police, ce n'est point par ici. — Où est-ce? — Dans le faubourg Saint-Germain. — Et par où va-t-on au faubourg Saint-Germain? — Par ici, Madame, répondit le jeune homme, calme quoique poli toujours; et, si vous le voulez, à la première voiture que nous rencontrerons... — Oui, c'est cela, une voiture, vous avez raison.

Le jeune homme ramena Lorenza sur le boulevard, et ayant rencontré un fiacre, il l'appela.

Le cocher vint à l'appel.

— Où faut-il vous conduire, Madame? demanda-t-il. — A l'hôtel de monsieur de Sartines, dit le jeune homme.

Et, par un reste de politesse, ou plutôt d'étonnement, ouvrant la portière, il salua Lorenza, et après l'avoir aidée à monter, il la regarda s'éloigner comme on fait en rêve d'une vision.

Le cocher, plein de respect pour le nom terrible, fouetta ses chevaux et partit dans la direction indiquée.

Ce fut alors que Lorenza traversa la Place-Royale, ce fut alors qu'Andrée, dans son sommeil magnétique, l'ayant vue et entendue, la dénonça à Balsamo.

En vingt minutes Lorenza fut à la porte de l'hôtel.

— Faut-il vous attendre, ma belle dame? demanda le cocher. — Oui, répondit machinalement Lorenza.

Et légère, elle s'engouffra sous le portail du splendide hôtel.

XLIX

L'HOTEL DE MONSIEUR DE SARTINES

Une fois dans la cour, Lorenza se vit entourée de tout un monde d'exempts et de soldats.

Elle s'adressa au garde-française qui se trouva le plus proche d'elle, et le pria de la conduire au lieutenant de police; ce garde la renvoya au suisse, qui, voyant cette femme si belle, si étrange, si richement vêtue et tenant sous son bras un magnifique coffret, reconnut que la visite pourrait n'être pas oiseuse, et la fit monter par un grand escalier jusqu'à une antichambre, où tout venant, sur la sagace inquisition de ce suisse, pouvait à toute heure du jour et de la nuit apporter à monsieur de Sartines un éclaircissement, une dénonciation ou une requête.

Il va sans dire que les deux premières classes de visiteurs étaient plus favorablement accueillies que la dernière.

Lorenza, questionnée par un huissier, ne répondit rien, sinon que ces mots :

— Êtes-vous monsieur de Sartines?

L'huissier fut fort étonné que l'on pût confondre son habit noir et sa chaîne d'acier avec l'habit brodé et la perruque nuageuse du lieutenant de police; mais, comme un lieutenant ne se fâche jamais d'être appelé capitaine, comme il reconnut un accent étranger dans les paroles de cette femme, comme son œil ferme et assuré n'était pas celui d'une folle, il fut convaincu que la visiteuse apportait quelque chose d'important dans ce coffret, qu'elle serrait avec tant de soin et de force sous son bras.

Cependant, comme monsieur de Sartines était un homme prudent et ombrageux, comme quelques piéges lui avaient déjà été tendus avec des appâts non moins attrayants que ceux de la belle Italienne, on faisait autour de lui bonne garde.

Lorenza subit donc les investigations, les interrogatoires et les soupçons d'une demi-douzaine de secrétaires et de valets.

Le résultat de toutes ces demandes et de toutes ces réponses fut que monsieur de Sartines n'était point rentré et qu'il fallait que Lorenza attendît.

Alors, la jeune femme se renferma dans un sombre silence, et laissa errer les yeux sur les murailles nues de la vaste antichambre.

Enfin, le bruit d'une sonnette retentit; une voiture roula dans la cour, et un second huissier vint annoncer à Lorenza que monsieur de Sartines l'attendait.

Lorenza se leva et traversa deux salles pleines de gens à figures suspectes et à costumes encore plus étranges que le sien; enfin, elle fut introduite dans un grand cabinet de forme octogone, éclairé par une quantité de bougies.

Un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, en robe de chambre, coiffé d'une perruque énorme, toute moelleuse de poudre et de frisure, travaillait assis devant un meuble de forme haute, dont la partie supé-

rieure, semblable à une armoire, était fermée de deux panneaux de glaces, dans lesquelles le travailleur voyait sans se déranger ceux qui pénétraient dans son cabinet, et pouvait étudier leur visage avant qu'ils eussent eu le temps de le composer sur le sien.

La partie inférieure de ce meuble formait secrétaire; une quantité de tiroirs en bois de rose le garnissaient au fond; chacun des tiroirs fermait par la combinaison des lettres de l'alphabet. Monsieur de Sartines enserrait là les papiers et les chiffres que nul de son vivant ne pouvait lire, car le meuble s'ouvrait pour lui seul, et que nul après sa mort n'eût pu déchiffrer, à moins que, dans quelque tiroir plus secret encore que les autres, il n'eût trouvé le secret du chiffre.

Ce secrétaire, ou plutôt cette armoire, sous les glaces de sa partie supérieure, renfermait douze tiroirs également clos par un mécanisme invisible; ce meuble, construit exprès par le régent pour renfermer des secrets chimiques ou politiques, avait été donné par le prince à Dubois, et laissé par Dubois à monsieur Dombreval, lieutenant de police; c'est de ce dernier que monsieur de Sartines tenait le meuble et le secret; toutefois, monsieur de Sartines n'avait consenti à s'en servir qu'après la mort du donateur, et encore avait-il fait changer toutes les dispositions de la serrure. Ce meuble avait quelque réputation de par le monde, et fermait trop bien, disait-on, pour que monsieur de Sartines n'y renfermât que ses perruques.

Monsieur le lieutenant de police vit donc dans la glace en biseau se refléter la pâle et sérieuse figure de Lorenza, qui s'avançait vers lui, son coffret sous le bras.

Au milieu du cabinet, la jeune femme s'arrêta. Ce costume, cette figure, cette démarche frappèrent le lieutenant.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il sans se retourner, mais en regardant dans la glace; que me voulez-vous? — Suis-je, répondit Lorenza, devant monsieur de Sartines, lieutenant de police? — Oui, répondit brièvement celui-ci. — Qui me l'affirme?

Monsieur de Sartines se retourna.

— Sera-ce une preuve pour vous que je suis l'homme que vous cherchez, dit-il, si je vous envoie en prison?

Lorenza ne répliqua point.

Seulement, elle regarda autour d'elle avec cette inexprimable dignité des femmes de son pays, pour chercher le siége que monsieur de Sartines ne lui offrait pas.

Il fut vaincu par ce seul regard, car c'était un homme assez bien élevé que monsieur le comte d'Alby de Sartines.

— Asseyez-vous, dit-il brusquement.

Lorenza tira un fauteuil à elle et s'assit.

— Parlez vite, fit le magistrat; voyons, que voulez-vous? — Monsieur, dit la jeune femme, je viens me mettre sous votre protection.

Monsieur de Sartines la regarda de ce regard narquois qui lui était particulier.

— Ah! ah! fit-il. — Monsieur, continua Lorenza, j'ai été enlevée à ma famille et soumise, par un mariage menteur, à un homme qui depuis trois ans m'opprime et me fait mourir de douleur.

Monsieur de Sartines regarda cette noble physionomie, et se sentit remué par cette voix d'un accent si doux qu'on eût dit un chant.

— De quel pays êtes-vous? demanda-il. — Romaine. — Comment vous appelez-vous? — Lorenza. — Lorenza qui? — Lorenza Feliciani. — Je ne connais pas cette famille-là. Êtes-vous demoiselle?

Demoiselle, on le sait, signifiait à cette époque fille de qualité. De nos jours, une femme se trouve assez noble du moment où elle se marie; elle ne tient plus qu'à être appelée Madame.

— Je suis demoiselle, dit Lorenza. — Après? vous demandez?... — Eh bien! je demande justice de cet homme, qui m'a incarcérée, séquestrée. — Cela ne me regarde pas, dit le lieutenant de police; vous êtes sa femme? — Il le dit, du moins. — Comment, il le dit! — Oui, mais je ne m'en souviens point, moi, le mariage ayant été contracté pendant mon sommeil. — Peste! vous avez le sommeil dur. — Plaît-il? — Je dis que cela ne me regarde point; adressez-vous à un procureur et plaidez; je n'aime pas à me mêler des affaires de ménage.

Sur quoi monsieur de Sartines fit de la main un geste qui signifiait : allez-vous-en.

Lorenza ne bougea point.

— Eh bien? demanda monsieur de Sartines étonné. — Je n'ai pas fini, dit-elle, et si je viens ici, vous devez comprendre que ce n'est point pour me plaindre d'une frivolité; c'est pour me venger. Je vous ai dit mon pays; les femmes de mon pays se vengent et ne se plaignent point. — C'est différent, dit monsieur de Sartines; mais dépêchez-vous, belle dame, mon temps est cher. — Je vous ai dit que je venais à vous pour vous demander protection; l'aurai-je? — Protection, contre qui? — Contre l'homme de qui je veux me venger. — Il est donc puissant? — Plus puissant qu'un roi. — Voyons, expliquons-nous, ma chère dame... Pourquoi vous accorderai-je ma protection contre un homme, de votre avis, plus puissant que le roi, pour une action qui est peut-être un crime? Si vous avez à vous venger de cet homme, vengez-vous-en. Cela m'importe peu à moi; seulement, si vous commettez un crime, je vous ferai arrêter, après quoi nous verrons; voilà la marche. — Non, Monsieur,

dit Lorenza, non, vous ne me ferez point arrêter, car ma vengeance est d'une grande utilité pour vous, pour le roi, pour la France. Je me venge en révélant les secrets de cet homme. — Ah! ah! cet homme a des secrets? dit monsieur de Sartines intéressé malgré lui. — De grands secrets, Monsieur. — De quelle sorte? — Politiques. — Dites. — Mais enfin, me protégerez-vous? — Quelle espèce de protection me demandez-vous? fit le magistrat avec un froid sourire : argent ou affection? — Je demande, Monsieur, à entrer dans un couvent; à y vivre ignorée, ensevelie. Je demande que ce couvent devienne une tombe; mais que ma tombe ne soit jamais violée par qui que ce soit au monde. — Ah! dit le magistrat, ce n'est pas d'une exigence bien grande. Vous aurez le couvent, parlez. — Ainsi, j'ai votre parole, Monsieur? — Je crois vous l'avoir donnée, ce me semble. — Alors, dit Lorenza, prenez ce coffret; il renferme des mystères qui vous feront trembler pour la sûreté du roi et du royaume. — Ces mystères, vous les connaissez donc? — Superficiellement; mais je sais qu'ils existent. — Et qu'ils sont importants? — Qu'ils sont terribles. — Des mystères politiques, dites-vous? — N'avez-vous jamais entendu dire qu'il existait une société secrète? — Ah! celle des maçons? — Celle des invisibles. — Oui, mais je n'y crois pas. — Quand vous aurez ouvert ce coffret, vous y croirez. — Ah! s'écria monsieur de Sartines vivement, voyons.

Et il prit le coffret des mains de Lorenza.

Mais tout à coup ayant réfléchi, il le posa sur le bureau.

— Non, dit-il avec défiance, ouvrez le coffret vous-même. — Mais, moi, je n'en ai point la clé. — Comment n'en avez-vous point la clé? Vous m'apportez un coffret qui renferme le repos d'un royaume et vous en oubliez la clé! — Est-il donc si difficile d'ouvrir une serrure? — Non, quand on la connaît.

Puis, après un instant :

— Nous avons ici, continua-t-il, des clés pour toutes les serrures; on va vous en donner un trousseau, il regarda fixement Lorenza, et vous ouvrirez vous-même. — Donnez, dit simplement Lorenza.

Monsieur de Sartines tendit à la jeune femme un trousseau de petites clés ayant toutes les formes.

Elle le prit.

Monsieur de Sartines toucha sa main; elle était froide comme une main de marbre.

— Mais, dit-il, pourquoi n'avez-vous pas apporté la clé du coffre? — Parce que le maître du coffre ne s'en sépare jamais. — Et le maître du coffre, cet homme plus puissant qu'un roi, quel est-il? — Ce qu'il est, personne ne peut le dire; le temps qu'il a vécu, l'éternité seule le sait; les

faits qu'il accomplit, nul ne les voit que Dieu. — Mais son nom, son nom? —Je l'en ai vu changer dix fois, de noms. —Enfin, celui sous lequel vous le connaissez, vous? — Acharat. — Et il demeure? — Rue Saint...

Tout à coup, Lorenza tressaillit, frissonna, laissa tomber le coffret qu'elle tenait d'une main et les clés qu'elle tenait de l'autre; elle fit un effort pour répondre, sa bouche se tordit dans une convulsion douloureuse; elle porta ses deux mains à sa gorge, comme si les mots près de sortir l'eussent étranglée; puis levant au ciel ses deux bras tremblants, sans avoir pu articuler un son, elle tomba de sa hauteur sur le tapis du cabinet.

— Pauvre petite! murmura monsieur de Sartines; que diable lui arrive-t-il donc? C'est qu'elle est vraiment fort jolie. Allons, allons, il y a de l'amour jaloux dans cette vengeance-là.

Il sonna aussitôt et releva lui-même la jeune femme qui, les yeux étonnés, les lèvres immobiles, semblait morte, et déjà détachée de ce monde.

Deux valets entrèrent.

— Enlevez avec précaution cette jeune dame, dit-il, et la portez dans la chambre voisine. Tâchez qu'elle reprenne ses sens; surtout pas de violence. Allez.

Les valets, obéissants, emportèrent Lorenza.

L

LE COFFRET

Resté seul, monsieur de Sartines prit, tourna et retourna le coffret en homme qui sait apprécier la valeur d'une découverte.

Puis il allongea la main et ramassa le trousseau de clés tombé des mains de Lorenza.

Il les essaya toutes : aucune n'allait.

Il tira trois ou quatre autres trousseaux pareils de son tiroir.

Ces trousseaux contenaient des clés de toutes dimensions : clés de meubles, clés de coffrets, bien entendu : depuis la clé usitée jusqu'à la clé miscroscopique, on peut dire que monsieur de Sartines possédait un échantillon de toutes les clés connues.

Il en essaya vingt, cinquante, cent, au coffret : aucune ne fit même

un tour. Le magistrat en augura que la serrure était une apparence de serrure, et que, par conséquent, ses clés étaient des simulacres de clés.

Alors il prit dans le même tiroir un petit ciseau, un petit marteau, et, de sa main blanche enfoncée sous une ample manchette de Malines, il fit sauter la serrure, gardienne fidèle du coffret.

Aussitôt, une liasse de papiers lui apparut au lieu des machines foudroyantes qu'il redoutait d'y trouver ou des poisons dont l'arôme devait s'exhaler mortellement et priver la France de son magistrat le plus essentiel.

Les premiers mots qui sautèrent aux yeux du lieutenant de police furent ceux-ci, tracés par une main dont l'écriture était passablement déguisée :

« Maître, il est temps de quitter le nom de Balsamo. »

Il n'y avait pas de signature, mais seulement ces trois lettres : L. P. D.

— Ah ! ah ! fit-il en retournant les boucles de sa perruque, si je ne connais pas l'écriture, je crois que je connais le nom. Balsamo, voyons, cherchons au B.

Il ouvrit alors un de ses vingt-quatre tiroirs et en tira un petit registre sur lequel, par ordre alphabétique, étaient écrits d'une fine écriture pleine d'abréviations trois ou quatre cents noms, précédés, suivis et accompagnés d'accolades flamboyantes.

— Oh ! oh ! murmura-t-il, en voilà long sur ce Balsamo.

Et il lut toute la page avec des signes non équivoques de mécontentement.

Puis il replaça le petit registre dans son tiroir pour continuer l'inventaire du coffret.

Il n'alla pas bien loin sans être profondément impressionné. Et bientôt il trouva une note pleine de noms et de chiffres.

La note lui parut importante : elle était fort usée aux marges, fort chargée de signes faits au crayon. Monsieur de Sartines sonna : un domestique parut.

— L'aide de la chancellerie, dit-il, tout de suite. Faites passer des bureaux à travers l'appartement pour économiser le temps.

Le valet sortit.

Deux minutes après, un commis, la plume à la main, le chapeau sous un bras, un gros registre sous l'autre, des manches de serge noire passées sur ses manches d'habit, se présentait au seuil du cabinet. Monsieur de Sartines l'aperçut dans son meuble à glace et lui tendit le papier pardessus son épaule.

— Déchiffrez-moi cela, dit-il. — Oui, Monseigneur, répondit le commis.

Ce devineur de charades était un petit homme mince, aux lèvres pin-

cées, aux sourcils froncés par la recherche, à la tête pâle et pointue du haut et du bas, au menton effilé, au front fuyant, aux pommettes saillantes, aux yeux enfoncés et ternes, qui s'animaient par instants.

Monsieur de Sartines l'appelait la Fouine.

— Asseyez-vous, lui dit le magistrat le voyant embarrassé de son calepin, de son codex de chiffres, de sa note et de sa plume.

La Fouine s'assit modestement sur un tabouret, rapprocha ses jambes et se mit à écrire sur ses genoux, feuilletant son dictionnaire et sa mémoire avec une physionomie impassible.

Au bout de cinq minutes, il avait écrit :

§ « Ordre d'assembler trois mille frères à Paris.

§ « Ordre de composer trois cercles et six loges.

§ « Ordre de composer une garde au grand cophte, et de lui ménager quatre domiciles, dont un dans une maison royale.

§ « Ordre de mettre cinq cent mille francs à sa disposition pour une police.

§ « Ordre d'enrôler dans le premier des cercles parisiens toute la fleur de la littérature et de la philosophie.

§ « Ordre de soudoyer ou de gagner la magistrature et de s'assurer particulièrement du lieutenant de police, par corruption, par violence ou par ruse. »

La Fouine s'arrêta là un moment, non point que le pauvre homme réfléchît, il n'en avait garde, c'eût été un crime, mais parce que sa page étant remplie et l'encre encore fraîche, il fallait attendre pour continuer.

Monsieur de Sartines, impatient, lui arracha la feuille des mains et lut.

Au dernier paragraphe, une telle expression de frayeur se peignit sur tous ses traits, qu'il pâlit de se voir pâlir dans la glace de son armoire.

Il ne rendit pas la feuille au commis, mais il lui en passa une toute blanche.

Le commis recommença à écrire, à mesure qu'il déchiffrait, ce qu'il exécutait au reste avec une facilité effrayante pour les faiseurs de chiffres.

Cette fois, monsieur de Sartines lut par-dessus son épaule.

Il lut donc :

§ « Se défaire à Paris du nom de Balsamo, qui commence à être trop connu, pour prendre celui du comte de Fœ... »

Le reste du mot était enseveli dans une tache d'encre.

Au moment où monsieur de Sartines cherchait les syllabes absentes qui devaient composer le mot, la sonnette retentit à l'extérieur, et un valet entra annonçant :

— Monsieur le comte de Fœnix.

Monsieur de Sartines poussa un cri, et au risque de démolir l'édifice harmonieux de sa perruque, il joignit les mains au-dessus de sa tête, et se hâta de congédier son commis par une porte dérobée.

Puis, reprenant sa place devant son bureau, il dit au valet :

— Introduisez !

Quelques secondes après, dans sa glace, monsieur de Sartines aperçut le profil sévère du comte que, déjà, il avait entrevu à la cour le jour de la présentation de madame Dubarry.

Balsamo entra sans hésitation aucune.

Monsieur de Sartines se leva, fit une froide révérence au comte, et, croisant une jambe sur l'autre, il s'adossa cérémonieusement à son fauteuil.

Au premier coup d'œil le magistrat avait entrevu la cause et le but de cette visite.

Du premier coup d'œil aussi, Balsamo venait d'entrevoir la cassette ouverte et à moitié vidée sur le bureau de monsieur de Sartines.

Son regard, si fugitivement qu'il eût passé sur le coffret, n'échappa point à monsieur le lieutenant de police.

— A quel hasard dois-je l'honneur de votre présence, monsieur le comte? demanda monsieur de Sartines. — Monsieur, répondit Balsamo avec un sourire plein d'aménité, j'ai eu l'honneur d'être presenté à tous les souverains de l'Europe, à tous les ministres, à tous les ambassadeurs; mais je n'ai trouvé personne qui me présentât chez vous. Je viens donc me présenter moi-même. — En vérité, Monsieur, répondit le lieutenant de police, vous arrivez à merveille, car je crois bien que si vous ne fussiez pas venu de vous-même, j'allais avoir l'honneur de vous mander ici. — Ah! voyez donc, dit Balsamo, comme cela se rencontre.

Monsieur de Sartines s'inclina avec un sourire ironique.

— Est-ce que je serais assez heureux, Monsieur, continua Balsamo, pour pouvoir vous être utile?

Et ces mots furent prononcés sans qu'une ombre d'émotion ou d'inquiétude rembrunît sa physionomie souriante.

— Vous avez beaucoup voyagé, monsieur le comte? demanda le lieutenant de police. — Beaucoup, Monsieur. — Ah! — Vous désirez quelque renseignement géographique, peut-être? Un homme de votre capacité ne s'occupe pas seulement de la France, il embrasse l'Europe, le monde... — Géographique n'est pas le mot, monsieur le comte; moral serait plus juste. — Ne vous gênez pas, je vous prie; pour l'un comme pour l'autre, je suis à vos ordres. — Eh bien! monsieur le comte, figurez-vous que je cherche un homme très-dangereux, ma foi, un homme qui est tout

ensemble athée... — Oh! — Conspirateur... — Oh! — Faussaire... — Oh! — Adultère, faux-monnayeur, empirique, charlatan, chef de secte; un homme dont j'ai l'histoire sur mes registres, dans cette cassette que vous voyez, partout. — Ah! oui, je comprends, dit Balsamo; vous avez l'histoire, mais vous n'avez pas l'homme. — Non. — Diable! ce serait plus important, ce me semble. — Sans doute; mais vous allez voir comme nous sommes près de le tenir. Certes, Protée n'a pas plus de formes; Jupiter n'a pas plus de noms que n'en a ce mystérieux voyageur : Acharat en Égypte, Balsamo en Italie, Somini en Sardaigne, marquis d'Anna à Malte, marquis Pellegrini en Corse, enfin comte de... — Comte de?... ajouta Balsamo. — C'est ce dernier nom, Monsieur, que je n'ai pas bien pu lire, mais vous m'aiderez, n'est-ce pas, j'en suis sûr, car il n'est point que vous ayez connu cet homme pendant vos voyages et dans chacune des contrées que j'ai citées tout à l'heure. — Renseignez-moi un peu, voyons, dit Balsamo avec tranquillité. — Ah! je comprends; vous désirez une sorte de signalement, n'est-ce pas, monsieur le comte? — Oui, Monsieur, s'il vous plaît. — Eh bien! dit monsieur de Sartines en fixant sur Balsamo un œil qu'il essayait de rendre inquisiteur, c'est un homme de votre âge, de votre taille, de votre tournure; tantôt grand seigneur, semant l'or; tantôt charlatan, cherchant les secrets naturels; tantôt affilié sombre de quelque confrérie mystérieuse qui jure dans l'ombre la mort des rois et l'écroulement des trônes. — Oh! dit Balsamo, c'est bien vague. — Comment, bien vague? — Si vous saviez combien j'ai vu d'hommes qui ressemblent à ce portrait! — En vérité! — Sans doute; et vous ferez bien de préciser un peu, si vous voulez que je vous aide. D'abord, savez-vous en quel pays il habite de préférence? — Il les habite tous. — Mais en ce moment, par exemple? — En ce moment, il est en France. — Et qu'y fait-il, en France? — Il dirige une immense conspiration. — Ah! voilà un renseignement, à la bonne heure; et si vous savez quelle conspiration il dirige, eh bien! vous tenez un fil au bout duquel, selon toute probabilité, vous trouverez votre homme. — Je le crois comme vous. — Eh bien! si vous le croyez, pourquoi, en ce cas, me demandez-vous conseil? C'est inutile. — Ah! c'est que je me consulte encore. — Sur quoi? — Sur ceci. — Dites. — Le ferai-je arrêter, oui ou non. — Oui ou non? — Oui ou non. — Je ne comprends pas le *non*, monsieur le lieutenant de police; car enfin s'il conspire... — Oui; mais s'il est un peu garanti par quelque nom, par quelque titre. — Ah! je comprends. Mais quel nom, quel titre? Il faudrait me dire cela pour que je vous aidasse dans vos recherches, Monsieur. — Eh! Monsieur, je vous l'ai déjà dit, je sais le nom sous lequel il se cache; mais... — Mais vous ne savez point celui sous lequel il se montre, n'est-ce pas? — Justement, sans quoi... — Sans quoi vous le



TYP. J. CLAYE

BALSAMO CHEZ MONSIEUR DE SARTINES

feriez arrêter? — Immédiatement. — Eh bien! mon cher monsieur de Sartines, c'est bien heureux, comme vous me le disiez tout à l'heure, que je sois arrivé en ce moment, car je vais vous rendre le service que vous me demandiez. — Vous? — Oui. — Vous allez me dire son nom? — Oui. — Le nom sous lequel il se montre? — Oui. — Vous le connaissez donc? — Parfaitement. — Et quel est ce nom? demanda monsieur de Sartines en expectative de quelque mensonge. — Le comte de Fœnix. — Comment! le nom sous lequel vous vous êtes fait annoncer?... — Le nom sous lequel je me suis fait annoncer, oui. — Votre nom? — Mon nom. — Alors, cet Acharat, ce Somini, ce marquis d'Anna, ce marquis Pellegrini, ce Joseph Balsamo, c'est vous? — Mais oui, dit simplement Balsamo, c'est moi-même.

Monsieur de Sartines prit une minute pour se remettre de l'éblouissement que lui causa cette effrontée franchise.

— J'avais deviné, vous voyez, dit-il... Je vous connaissais, je savais que ce Balsamo et ce comte de Fœnix ne faisaient qu'un. — Ah! vous êtes un grand ministre, dit Balsamo, je l'avoue. — Et vous un grand imprudent, dit le magistrat en se dirigeant vers sa sonnette. — Imprudent, pourquoi? — Parce que je vais vous faire arrêter. — Allons donc! répliqua Balsamo en faisant un pas entre la sonnette et le magistrat. Est-ce qu'on m'arrête, moi? — Pardieu! que ferez-vous pour m'en empêcher, je vous le demande? — Vous me le demandez? — Oui. — Mon cher lieutenant de police, je vais vous brûler la cervelle.

Et Balsamo sortit de sa poche un charmant pistolet monté en vermeil, et qu'on eût cru ciselé par Benvenuto Cellini, qu'il dirigea tranquillement vers le visage de monsieur de Sartines, qui pâlit et tomba dans un fauteuil.

— Là, dit Balsamo en attirant un autre fauteuil près de celui du lieutenant de police, et en s'asseyant; maintenant nous voilà assis, nous pouvons causer un peu.

LI

CAUSERIE

Monsieur de Sartines fut un instant à se remettre d'une alarme si chaude. Il avait vu, comme s'il eût voulu regarder dedans, la gueule menaçante du pistolet; il avait même senti sur son front le froid de son anneau de fer.

Enfin il se remit.

— Monsieur, dit-il, j'ai sur vous un avantage; sachant à quel homme je parlais, je n'avais pas pris les précautions que l'on prend contre les malfaiteurs ordinaires. — Oh! Monsieur, répliqua Balsamo, voilà que vous vous irritez et que les gros mots débordent; mais vous ne vous apercevez donc pas combien vous êtes injuste! Je viens pour vous rendre service.

Monsieur de Sartines fit un mouvement.

— Service, oui, Monsieur, reprit Balsamo, et voilà que vous vous méprenez à mes intentions; voilà que vous me parlez de conspirateurs, juste au moment où je venais vous dénoncer une conspiration.

Mais Balsamo avait beau dire, en ce moment-là monsieur de Sartines ne prêtait pas grande attention aux paroles de ce dangereux visiteur; si bien que le mot de conspiration, qui l'eût réveillé en sursaut dans les temps ordinaires, put à peine lui faire dresser l'oreille.

— Vous comprenez, Monsieur, puisque vous savez si bien qui je suis, vous comprenez, dis-je, ma mission en France : envoyé par Sa Majesté le grand Frédéric, c'est-à-dire ambassadeur plus ou moins secret de Sa Majesté prussienne; or, qui dit ambassadeur, dit curieux; or, en ma qualité de curieux, je n'ignore rien des choses qui se passent, et l'une de celles que je connais le mieux, c'est l'accaparement des grains.

Si simplement que Balsamo eût prononcé ces dernières paroles, elles eurent plus de pouvoir sur le lieutenant de police que n'en avaient eu toutes les autres, car elle rendit monsieur de Sartines attentif.

Il releva lentement la tête.

— Qu'est-ce que l'affaire des grains? dit-il en affectant autant d'assurance que Balsamo lui-même en avait déployé au commencement de l'entretien; veuillez me renseigner à votre tour, Monsieur. — Volontiers, Monsieur, dit Balsamo. Voilà ce que c'est. — J'écoute. — Oh! vous n'avez pas besoin de me le dire. Des spéculateurs fort adroits ont persuadé à Sa Majesté le roi de France qu'il devait construire des greniers pour les grains de ses peuples, en cas de disette. On a donc fait des greniers : pendant qu'on y était, on s'est dit qu'il valait mieux les faire grands; on n'y a rien épargné, ni la pierre ni le moellon, et on les a faits très-grands. — Ensuite? — Ensuite il a fallu les remplir; des greniers vides étaient inutiles; on les a donc remplis. — Eh bien, Monsieur? fit monsieur de Sartines, ne voyant pas bien clairement encore où voulait en venir Balsamo. — Eh bien, vous devinez que pour remplir de très-grands greniers il a fallu y mettre une très-grande quantité de blé. N'est-ce pas vraisemblable? — Sans doute. — Je continue. Beaucoup de blé retiré de la circulation, c'est un moyen d'affamer le peuple; car, notez ceci, toute

valeur retirée de la circulation équivaut à un manque de production. Mille sacs de grains au grenier sont mille sacs de moins sur la place. Multipliez ces mille sacs par dix seulement, le blé augmente aussitôt.

Monsieur de Sartines fut pris d'une toux d'irritation.

Balsamo s'arrêta, et attendit tranquillement que la toux fût calmée.

— Donc, continua-t-il quand le lieutenant de police lui en laissa le loisir, voilà le spéculateur au grenier enrichi du surcroît de la valeur; voyons, est-ce clair, cela? — Parfaitement clair cela, dit monsieur de Sartines; mais, à ce que je vois, Monsieur, vous auriez la prétention de me dénoncer une conspiration ou un crime dont Sa Majesté serait l'auteur?... — Justement, reprit Balsamo, vous comprenez. — C'est hardi, Monsieur, et je suis véritablement curieux de savoir comment le roi prendra votre accusation; j'ai bien peur que le résultat ne soit précisément le même que je me proposais en feuilletant les papiers de cette cassette avant votre arrivée; prenez-y garde, Monsieur, vous aboutirez toujours à la Bastille. — Ah! voilà que vous ne me comprenez plus. — Comment cela? —Mon Dieu! que vous me jugez mal et que vous me faites tort, Monsieur, en me prenant pour un sot! Comment, vous vous figurez que je vais m'aller attaquer au roi, moi, un ambassadeur, un curieux?... Mais ce que vous dites là serait l'œuvre d'un niais. Écoutez-moi donc jusqu'au bout, je vous prie.

Monsieur de Sartines fit un mouvement de tête.

— Ceux qui ont découvert cette conspiration contre le peuple français... (pardonnez-moi le temps précieux que je vous prends, Monsieur; mais vous verrez tout à l'heure que ce n'est point du temps perdu); ceux qui ont découvert cette conspiration contre le peuple français sont des économistes; qui, très-laborieux, très-minutieux, en appliquant leur loupe investigatrice sur ce tripotage, ont remarqué que le roi ne jouait pas seul. Ils savent bien que Sa Majesté tient un registre exact du taux des grains sur les divers marchés; ils savent bien que Sa Majesté se frotte les mains quand la hausse lui a produit huit ou dix mille écus; mais ils savent aussi qu'à côté de Sa Majesté est un homme dont la position facilite les marchés, un homme qui, tout naturellement, grâce à certaines fonctions, c'est un fonctionnaire, vous comprenez, surveille les achats, les arrivages, les encaissements, un homme, enfin, qui s'entremet pour le roi; or, les économistes, les gens à loupe, comme je les appelle, ne s'attaquent pas au roi, attendu que ce ne sont point des imbéciles, mais à l'homme, mon cher Monsieur, mais au fonctionnaire, mais à l'agent qui tripote pour Sa Majesté.

Monsieur de Sartines essaya de rendre l'équilibre à sa perruque, mais ce fut en vain. — Or, continua Balsamo, j'arrive au fait. De même que

vous saviez, vous qui avez une police, que j'étais monsieur le comte de Fœnix, je sais, moi, que vous êtes monsieur de Sartines. — Eh bien! après? dit le magistrat embarrassé, oui, je suis monsieur de Sartines. La belle affaire! — Ah! mais comprenez donc, ce monsieur de Sartines est précisément l'homme aux carnets, aux tripotages, aux encaissements; celui qui, soit à l'insu du roi, soit à sa connaissance, trafique des estomacs de vingt-sept millions de Français que ses fonctions lui prescrivent de nourrir aux meilleures conditions possibles. Or, figurez-vous un peu l'effet d'une découverte pareille! vous êtes peu aimé du peuple : le roi n'est pas un homme tendre; aussitôt que le cri des affamés demandera votre tête, Sa Majesté, pour écarter tout soupçon de connivence avec vous, s'il y a connivence, ou pour faire justice s'il n'y a pas complicité, Sa Majesté se hâtera de vous faire accrocher à un gibet pareil à celui d'Enguerrand de Marigny, vous rappelez-vous? — Imparfaitement, dit monsieur de Sartines fort pâle, et vous faites preuve de bien mauvais goût, Monsieur, ce me semble, en parlant de gibet à un homme de ma condition. — Oh! si je vous en parle, mon cher Monsieur, dit Balsamo, c'est qu'il me semble encore le voir, ce pauvre Enguerrand. C'était, je vous jure, un parfait gentilhomme de Normandie, d'une très-ancienne famille et d'une très-noble maison. Il était chambellan de France, capitaine du Louvre, intendant des finances et des bâtiments; il était comte de Longueville, qui est comté plus considérable que celui d'Alby qui est le vôtre. Eh bien! Monsieur, je l'ai vu accroché au gibet de Montfaucon, qu'il avait fait construire; et, Dieu merci, ce n'est pas faute de lui avoir répété : Enguerrand, mon cher Enguerrand, prenez garde, vous taillez dans les finances avec une largeur que Charles de Valois ne vous pardonnera pas. Il ne m'écouta point, Monsieur, et périt malheureusement. Hélas! si vous saviez combien j'ai vu de préfets de police, depuis Ponce-Pilate, qui condamna Jésus-Christ, jusqu'à monsieur Bertin de Bellile, comte de Bourdeilhes, seigneur de Brantôme, votre prédécesseur, qui a établi les lanternes et défendu les bouquets!

Monsieur de Sartines se leva, essayant en vain de dissimuler l'agitation à laquelle il était en proie.

— Eh bien! dit-il, vous m'accuserez si vous voulez; que m'importe le témoignage d'un homme comme vous, qui ne tient à rien? — Prenez garde, Monsieur, dit Balsamo, ce sont souvent ceux qui ont l'air de ne tenir à rien qui tiennent à tout; et lorsque j'écrirai dans tous ses détails l'histoire de ces blés accaparés, à mon correspondant ou à Frédéric, qui est philosophe, comme vous le savez; lorsque Frédéric se sera empressé d'écrire la chose commentée de sa main à monsieur Arouet de Voltaire; lorsque celui-ci en aura fait avec sa plume, que vous connaissez de répu-

tation au moins, je l'espère, un petit conte drôlatique dans le genre de *l'Homme aux quarante écus;* lorsque monsieur d'Alembert, cet admirable géomètre, aura calculé qu'avec les grains de blé dérobés par vous à la subsistance publique on eût pu nourrir cent millions d'hommes pendant trois ou quatre ans; lorsque Helvétius aura établi que le prix de ces grains, traduit en écus de six livres et posé en pile, pourrait monter jusqu'à la lune, ou bien, en billets de caisse posés les uns à côté des autres, pourrait s'étendre jusqu'à Saint-Pétersbourg; lorsque ce calcul aura inspiré un mauvais drame à monsieur de La Harpe, un entretien du *Père de famille* à Diderot et une paraphrase terrible de cet entretien avec commentaires à Jean-Jacques Rousseau, de Genève, qui mord aussi pas mal quand il s'y met; un mémoire à monsieur Caron de Beaumarchais, à qui Dieu vous préserve de marcher sur le pied; une petite lettre à monsieur Grimm, une grosse boutade à monsieur d'Holbach, un aimable conte moral à monsieur de Marmontel, qui vous assassinera en vous défendant mal; lorsqu'on parlera de cela au café de la Régence, au Palais-Royal, chez Audinot, chez les grands danseurs du roi, entretenus, comme vous savez, par monsieur Nicolet: ah! monsieur le comte d'Alby, vous serez un lieutenant de police bien autrement malade que ce pauvre Enguerrand de Marigny, dont vous ne voulez pas entendre parler, le fut, élevé sur son gibet, car il se disait innocent, lui, et cela de si bonne foi, que, parole d'honneur, je l'ai cru quand il me l'a affirmé.

A ces mots, monsieur de Sartines, sans prendre garde plus longtemps au décorum, ôta sa perruque et essuya son crâne, tout ruisselant de sueur.

— Eh bien, soit! dit-il; mais tout cela n'empêchera rien. Perdez-moi si vous pouvez. Vous avez vos preuves, j'ai les miennes. Gardez votre secret, je garde la cassette. — Eh bien! Monsieur, dit Balsamo, voilà encore une profonde erreur dans laquelle je suis étonné de voir tomber un homme de votre force; cette cassette... — Eh bien! cette cassette? — Vous ne la garderez pas. — Oh! s'écria monsieur de Sartines avec un rire ironique, c'est vrai; j'oubliais que monsieur le comte de Fœnix est un gentilhomme de grand chemin qui détrousse les gens à main armée. Je ne voyais plus votre pistolet, parce que vous l'avez remis dans votre poche. Excusez-moi, monsieur l'ambassadeur. — Eh! mon Dieu! il ne s'agit pas de pistolet, ici, monsieur de Sartines; vous ne croyez pas, bien certainement, que je vais, de vive force, de haute lutte, vous enlever ce coffret, pour qu'une fois sur l'escalier j'entende votre sonnette tinter et votre voix crier au voleur. Non pas! Lorsque je dis que vous ne garderez pas le coffret, j'entends dire par là que vous allez, de bonne grâce et de votre pleine volonté, me le restituer vous-même. — Moi! s'écria le

magistrat en posant son poing sur l'objet en litige avec tant de force qu'il faillit le briser. — Oui, vous. — C'est bien, raillez, Monsieur; mais, quant à reprendre ce coffret, je vous le dis, vous ne l'aurez qu'avec ma vie. Et qu'est-ce que je dis, avec ma vie! ne l'ai-je pas risquée mille fois? ne la dois-je pas, jusqu'à la dernière goutte de mon sang, au service de Sa Majesté? Tuez-moi, vous en êtes le maître; mais le bruit attirerait des vengeurs, mais j'aurai encore assez de voix pour vous convaincre de tous vos crimes. Ah! vous rendre ce coffret, ajouta-t-il avec un rire amer, l'enfer le réclamerait que je ne le rendrais pas! — Aussi n'emploierai-je pas l'intervention des puissances souterraines; il me suffira de l'intervention de la personne qui fait heurter en ce moment à la porte de votre cour.

En effet, trois coups frappés magistralement venaient de retentir.

— Et dont le carrosse, continua Balsamo, écoutez, entre en ce moment dans votre cour. — C'est un ami à vous, à ce qu'il paraît, qui me fait l'honneur de me visiter? — Comme vous dites, un ami à moi. — Et je lui rendrai ce coffret? — Oui, cher monsieur de Sartines, vous le lui rendrez.

Le lieutenant de police n'avait pas achevé un geste de suprême dédain, lorsqu'un valet empressé ouvrit la porte et annonça que madame la comtesse Dubarry demandait une audience à Monseigneur.

Monsieur de Sartines tressaillit et regarda, stupéfait, Balsamo, qui usait de toute sa puissance sur lui-même pour ne pas rire au nez de l'honorable magistrat.

En ce moment, derrière le valet, une femme qui ne croit pas avoir besoin de permission entra, rapide et toute parfumée; c'était la belle comtesse dont les jupes ondoyantes frôlèrent avec un doux bruit la porte du cabinet.

— Vous, Madame! vous! murmura monsieur de Sartines, qui, par un reste de terreur, avait saisi dans ses mains et serrait sur sa poitrine le coffret encore ouvert. — Bonjour, Sartines, dit la comtesse avec son gai sourire; puis, se tournant vers Balsamo : Bonjour, cher comte, ajouta-t-elle.

Et elle tendit sa main à ce dernier, qui s'inclina familièrement sur cette main blanche et posa ses lèvres où s'étaient tant de fois posées les lèvres royales.

Dans ce mouvement, Balsamo avait eu le temps de proférer tout bas trois ou quatre paroles que n'avait pu entendre monsieur de Sartines.

— Ah! justement, s'écria la comtesse, voilà mon coffret. — Votre coffret! balbutia monsieur de Sartines. — Sans doute, mon coffret. Tiens! vous l'avez ouvert, vous ne vous gênez pas! — Mais, Madame...

— Oh! c'est charmant, j'en avais eu l'idée... On m'avait volé ce coffret, alors je me suis dit : il faut que j'aille chez Sartines, il me le retrouvera. Vous l'avez retrouvé auparavant, merci. — Et, comme vous voyez, dit Balsamo, Monsieur l'a même ouvert. — Oui, vraiment!... A-t-on imaginé cela? mais c'est odieux, Sartines. — Madame, sauf tout le respect que j'ai pour vous, dit le lieutenant de police, j'ai peur que vous ne vous en laissiez imposer. — Imposer! Monsieur, dit Balsamo, est-ce pour moi, par hasard, que vous dites ce mot? — Je sais ce que je sais, répliqua monsieur de Sartines. — Et moi je ne sais rien, dit tout bas madame Dubarry à Balsamo; voyons, qu'y a-t-il, cher comte? vous avez réclamé la promesse que je vous ai faite de vous accorder la première demande que vous me feriez. J'ai de la parole comme un homme; me voici. Voyons, qu'ai-je à faire pour vous? — Madame, répondit tout haut Balsamo, vous m'avez, il y a peu de jours, confié cette cassette et tout ce qu'elle renferme. — Mais, sans doute, répondit madame Dubarry, répondant par un regard au regard du comte. — Sans doute! s'écria monsieur de Sartines, vous dites sans doute, Madame? — Mais oui, et Madame a prononcé ces paroles assez haut pour que vous les ayez entendues. — Une cassette qui renferme dix conspirations, peut-être. — Ah! monsieur de Sartines, vous savez bien que vous n'avez pas de bonheur avec ce mot; ne le répétez donc pas. Madame vous redemande sa cassette, rendez-là-lui, voilà tout. — Vous me la redemandez, Madame? dit en tremblant de colère monsieur de Sartines. — Oui, cher magistrat. — Mais, au moins, sachez...

Balsamo regarda la comtesse.

— Je n'ai rien à savoir que je ne sache, dit madame Dubarry; rendez-moi le coffret; je ne me suis pas dérangée pour rien, comprenez-vous? — Au nom du Dieu vivant, au nom de l'intérêt de Sa Majesté, Madame!...

Balsamo fit un geste d'impatience.

— Ce coffret, Monsieur! dit brièvement la comtesse, ce coffret, oui ou non! Réfléchissez avant de dire non. — Comme il vous plaira, Madame, dit humblement monsieur de Sartines.

Et il tendit à la comtesse le coffret dans lequel Balsamo avait déjà fait rentrer tous les papiers épars sur le bureau.

Madame Dubarry se tourna vers ce dernier avec un charmant sourire.

— Comte, dit-elle, voulez-vous me porter ce coffret jusqu'à mon carrosse et m'offrir la main pour que je ne traverse pas seule toutes ces antichambres meublées de si vilains visages? Merci, Sartines.

Et Balsamo se dirigeait déjà vers la porte avec sa protectrice, quand il vit monsieur de Sartines se diriger, lui, vers la sonnette.

— Madame la comtesse, dit Balsamo en arrêtant son ennemi du regard, soyez assez bonne pour dire à monsieur de Sartines, qui m'en veut

énormément de ce que je lui ai réclamé votre cassette, soyez assez bonne pour lui dire combien vous seriez désespérée s'il m'arrivait quelque malheur par le fait de monsieur le lieutenant de police, et combien vous lu en sauriez mauvais gré.

La comtesse sourit à Balsamo.

— Vous entendez ce que dit monsieur le comte, mon cher Sartines? Eh bien! c'est la pure vérité; monsieur le comte est un excellent ami à moi, et je vous en voudrais mortellement si vous lui déplaisiez sur quelque chose que ce soit. Adieu, Sartines.

Et cette fois, la main dans celle de Balsamo, qui emportait le coffret, madame Dubarry quitta le cabinet du lieutenant de police.

Monsieur de Sartines les vit partir tous deux sans montrer cette fureur que Balsamo s'attendait à voir éclater.

— Va! murmura le magistrat vaincu; va, tu tiens la cassette, mais moi je tiens la femme!

Et, pour se dédommager, il sonna de façon à briser toutes les sonnettes.

LII

OU MONSIEUR DE SARTINES COMMENCE A CROIRE QUE BALSAMO EST SORCIER

Au tintement précipité de la sonnette de monsieur de Sartines, un huissier accourut.

— Eh bien! demanda le magistrat, cette femme? — Quelle femme, Monseigneur? — Cette femme qui s'est évanouie ici, et que je vous ai confiée? — Monseigneur, elle se porte à merveille, répliqua l'huissier. — Très-bien; amenez-la-moi. — Où faut-il l'aller chercher, Monseigneur? — Comment! Mais dans cette chambre. — Mais elle n'y est plus, Monseigneur. — Elle n'y est plus! Où est-elle donc, alors? — Je n'en sais rien. — Elle est partie? — Oui. — Toute seule? — Oui. — Mais elle ne pouvait se soutenir. — Monseigneur, c'est vrai, elle demeura quelques instants évanouie; mais cinq minutes après que monsieur de Fœnix eut été introduit dans le cabinet de Monseigneur, elle se réveilla de cet étrange évanouissement auquel ni essences, ni sels, n'avaient apporté de remède. Alors elle ouvrit les yeux, se leva au milieu de nous tous, et respira d'un air de satisfaction. — Après? — Après, elle se dirigea vers la porte; et comme Monseigneur n'avait en rien ordonné qu'on

la retînt, elle est partie. — Partie! s'écria monsieur de Sartines, ah! malheureux que vous êtes! je vous ferai tous pourrir à Bicêtre! Vite, vite, qu'on m'envoie mon premier agent!

L'huissier sortit vivement pour obéir à l'ordre qu'il venait de recevoir.

— Le misérable est sorcier, murmura l'infortuné magistrat. Je suis lieutenant de police du roi, moi; il est lieutenant de police du diable, lui.

Le lecteur a déjà compris, sans doute, ce que monsieur de Sartines ne pouvait s'expliquer. Aussitôt après la scène du pistolet, et tandis que le lieutenant de police essayait de se remettre, Balsamo, profitant de ce moment de répit, s'était orienté, et, se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, bien sûr de rencontrer Lorenza vers l'un d'eux, il avait ordonné à la jeune femme de se lever, de sortir, et de retourner par le même chemin qu'elle avait déjà pris, c'est-à-dire rue Saint-Claude.

Aussitôt cette volonté formulée dans l'esprit de Balsamo, un courant magnétique s'était établi entre lui et la jeune femme, laquelle, obéissant à l'ordre qu'elle recevait par intuition, s'était levée et retirée sans que personne s'opposât à son départ.

Monsieur de Sartines, le soir même, se mit au lit, et se fit saigner : la révolution avait été trop forte pour qu'il pût la supporter impunément, et un quart d'heure de plus, assura le médecin, il eût succombé à une attaque d'apoplexie.

Pendant ce temps, Balsamo avait reconduit la comtesse à son carrosse, et avait essayé de prendre congé d'elle; mais elle n'était pas femme à le quitter ainsi sans savoir, ou tout au moins sans chercher à savoir le mot de l'étrange événement qui venait de s'accomplir sous ses yeux.

Elle pria donc le comte de monter près d'elle; le comte obéit, et un piqueur emmena Djérid en main.

— Vous voyez, comte, si je suis loyale, dit-elle, et si, quand j'ai appelé quelqu'un mon ami, j'ai dit la parole avec la bouche ou avec le cœur. J'allais retourner à Luciennes, où le roi m'a dit qu'il devait venir me voir demain matin; mais votre lettre est venue, et j'ai tout quitté pour vous. Beaucoup se fussent épouvantés de ces mots de conspirations et de conspirateurs que monsieur de Sartines nous jetait au visage : mais je vous ai regardé avant que d'agir, et j'ai fait selon vos vœux. — Madame, répondit Balsamo, vous avez payé amplement le faible service que j'ai pu vous rendre; mais avec moi rien n'est perdu; je sais être reconnaissant, vous vous en apercevrez. Ne croyez pas cependant que je sois un coupable, un conspirateur, comme dit monsieur de Sartines. Ce cher magistrat avait reçu des mains de quelqu'un qui me trahit ce coffret plein de mes petits secrets chimiques, secrets, madame la comtesse, que je veux vous faire partager, pour que vous conserviez cette immortelle,

cette splendide beauté, cette éblouissante jeunesse. Or, voyant les chiffres de mes formules, le cher monsieur de Sartines a appelé à son aide la chancellerie, laquelle, pour ne pas se laisser prendre en défaut, a interprété mes chiffres à sa manière. Je crois vous l'avoir dit une fois, Madame, le métier n'est pas encore affranchi de tous les périls qui l'entouraient au moyen âge; il n'y a que les esprits intelligents et jeunes comme le vôtre qui lui soient favorables. Bref, Madame, vous m'avez sauvé d'un embarras; je vous en témoigne et vous en prouverai ma reconnaissance. — Mais que vous eût-il donc fait, si je ne fusse pas venue à votre secours? — Il m'eût, pour faire pièce au roi Frédéric, que Sa Majesté déteste, renfermé à Vincennes ou à la Bastille. J'en serais sorti, je le sais bien, grâce à mon procédé pour fondre la pierre sous le souffle; mais j'eusse perdu à cela mon coffret, qui renferme, j'ai eu l'honneur de vous le dire, beaucoup de curieuses et d'impayables formules, arrachées par un heureux hasard de la science aux éternelles ténèbres. — Ah! comte, vous me rassurez et me charmez tout à la fois. Vous me promettez donc un philtre pour rajeunir? — Oui. — Et quand me le donnerez-vous? — Oh! nous ne sommes pas pressés. Vous me le demanderez dans vingt ans, belle comtesse. Maintenant je pense que vous n'avez pas envie de redevenir enfant. — Vous êtes un homme charmant, en vérité; mais une dernière question et je vous laisse, car vous me semblez fort pressé. — Parlez, comtesse. — Vous m'avez dit que quelqu'un vous avait trahi: est-ce un homme ou une femme? — C'est une femme. — Ah! ah! comte, de l'amour! — Hélas! oui, doublé d'une jalousie qui va jusqu'à la rage, et qui produit les beaux effets que vous avez vus. Voilà une femme qui, n'osant me donner un coup de couteau, parce qu'elle sait qu'on ne me tue pas, a voulu me faire enterrer dans une prison ou me ruiner. — Comment, vous ruiner? — Elle le croyait du moins. — Comte, je fais arrêter, dit la comtesse en riant. Est-ce donc le vif-argent qui court dans vos veines, qui vous donne cette immortalité qui fait qu'on vous dénonce au lieu de vous tuer? Faut-il que je vous descende ici ou que je vous reconduise chez vous? — Non, Madame; ce serait trop de bonté à vous que de vous déranger pour moi de votre chemin. J'ai là mon cheval Djérid. — Ah! ce merveilleux animal qui dépasse, dit-on, le vent à la course? — Je vois qu'il vous plaît, Madame? — C'est un magnifique coursier, en effet. — Permettez-moi de vous l'offrir, à cette condition que vous le monterez seule. — Oh! non, merci; je ne monte pas à cheval, ou du moins j'y monte fort timidement. Votre intention a donc pour moi tout le mérite du présent. Adieu, mon cher comte, n'oubliez pas, dans dix ans, mon philtre régénérateur. — J'ai dit vingt ans. — Comte, vous connaissez le proverbe : J'aime mieux tenir... Et même, si vous pouvez

me le donner dans cinq ans… On ne sait pas ce qui peut arriver. — Quand il vous plaira, comtesse. Ne savez-vous point que je suis tout à vous? — Un dernier mot, comte. — J'écoute, Madame. — Il faut que je vous aie en bien grande confiance pour vous l'adresser.

Balsamo, qui avait déjà mis pied à terre, surmonta son impatience et se rapprocha de la comtesse.

— On dit partout, continua madame Dubarry, que le roi a du goût pour cette petite Taverney. — Ah! Madame, dit Balsamo, est-ce possible! — Un goût fort vif, à ce qu'on prétend. Il faut que vous me le disiez : si cela est vrai, comte, ne me ménagez pas; comte, traitez-moi en amie, je vous en conjure; comte, dites-moi la vérité. — Madame, répliqua Balsamo, je ferai plus; je vous garantis, moi, que jamais mademoiselle Andrée ne sera la maîtresse du roi. — Et pourquoi cela, comte? s'écria madame Dubarry. — Parce que je ne le veux pas, dit Balsamo. — Oh! fit madame Dubarry, incrédule. — Vous doutez? — N'est-ce point permis? — Ne doutez jamais de la science, Madame. Vous m'avez cru quand j'ai dit oui; quand je dis non, croyez-moi. — Mais enfin, vous avez donc des moyens?…

Elle s'arrêta en souriant.

— Achevez, — Des moyens capables d'annihiler la volonté du roi ou de combattre ses caprices?

Balsamo sourit.

— Je crée des sympathies, dit-il. — Oui, je sais cela. — Vous y croyez même. — J'y crois. — Eh bien! je créerai de même des répugnances, et au besoin des impossibilités. Ainsi, tranquillisez-vous, comtesse, je veille.

Balsamo répandait tous ces lambeaux de phrases avec un égarement que madame Dubarry n'eût pas pris comme elle le prit, pour de la divination, si elle eût connu toute la soif fiévreuse qu'avait Balsamo de retrouver Lorenza au plus vite.

— Allons, dit-elle, décidément, comte, vous êtes non-seulement mon prophète de bonheur, mais encore mon ange gardien. Comte, faites-y bien attention, je vous défendrai, défendez-moi. Alliance! alliance! — Au fait, Madame, répliqua Balsamo.

Et il baisa encore une fois la main de la comtesse.

Puis, refermant la portière du carrosse, que la comtesse avait fait arrêter aux Champs-Élysées, il monta sur son cheval, qui hennit de joie, et disparut bientôt dans l'ombre de la nuit.

— A Luciennes! cria madame Dubarry consolée.

Balsamo, cette fois, fit entendre un léger sifflement, pressa légèrement les genoux et enleva Djérid, qui partit au galop.

Cinq minutes après, il était dans le vestibule de la rue Saint-Claude, regardant Fritz.

— Eh bien? demanda-t-il avec anxiété. — Oui, maître, répondit le domestique, qui avait l'habitude de lire dans son regard. — Elle est rentrée? — Elle est là-haut. — Dans quelle chambre? — Dans la chambre aux fourrures. — Dans quel état? — Oh! bien fatiguée; elle courait si rapidement que moi, qui la vis venir de loin, parce que je la guettais, je n'eus pas même le temps de courir au-devant d'elle. — En vérité? — Oh! j'en ai été effrayé; elle est entrée ici comme une tempête; elle a monté l'escalier sans prendre haleine, et tout à coup, en entrant dans la chambre, elle est tombée sur la peau du grand lion noir. Vous la trouverez là.

Balsamo monta précipitamment, et trouva en effet Lorenza qui se débattait sans force contre les premières convulsions d'une crise nerveuse. Il y avait trop longtemps que le fluide pesait sur elle et la forçait à des actes violents. Elle souffrait, elle gémissait; on eût dit qu'une montagne pesait sur sa poitrine, et que, des deux mains, elle tentait de l'écarter.

Balsamo la regarda un instant d'un œil étincelant de colère, et, l'enlevant entre ses bras, l'emporta dans sa chambre, dont la porte mystérieuse se referma sur lui.

LIII

L'ÉLIXIR DE VIE

On sait dans quelles dispositions Balsamo venait de rentrer dans la chambre de Lorenza.

Il s'apprêtait donc à la réveiller pour lui faire les reproches qui couvaient en sa sourde colère, et il était bien décidé à la punir selon les conseils de cette colère, lorsqu'une triple secousse du plafond l'avertit qu'Althotas avait guetté sa rentrée et voulait lui parler.

Cependant Balsamo attendit encore; il espérait ou s'être trompé, ou que le signal n'était qu'accidentel, lorsque l'impatient vieillard réitéra son appel coup sur coup; de sorte que Balsamo, craignant sans doute, soit de le voir descendre comme cela lui était arrivé quelquefois, soit que Lorenza, réveillée par une influence contraire à la sienne, prît connaissance de quelque nouvelle particularité non moins dangereuse pour lui

que ses secrets politiques; de sorte que Balsamo, disons-nous, après avoir, si l'on peut s'exprimer ainsi, chargé Lorenza d'une nouvelle couche de fluide, sortit pour se rendre près d'Althotas.

Il était temps qu'il arrivât; la trappe était déjà à moitié chemin du plafond. Althotas avait quitté son fauteuil roulant, et se montrait accroupi sur cette partie mobile du plancher qui s'élevait et descendait.

Il vit sortir Balsamo de la chambre de Lorenza.

Ainsi accroupi, le vieillard était à la fois terrible et hideux à voir.

Sa blanche figure, dans quelques parties de cette figure qui semblait vivante encore, s'était empourprée du feu de la colère; ses mains effilées et noueuses, comme celles d'un squelette de main humaine, tremblotaient en cliquetant; ses yeux caves semblaient vaciller dans leur orbite profonde, et, dans une langue inconnue, même de son élève, il proférait les invectives les plus violentes contre lui.

Sorti de son fauteuil pour faire jouer le ressort, il semblait ne vivre et ne se mouvoir qu'à l'aide de ses deux longs bras, grêles et arrondis comme ceux de l'araignée; et sortant, comme nous l'avons dit, de sa chambre inaccessible à tous, excepté à Balsamo, il était en train de se transporter dans la chambre inférieure.

Pour que ce faible vieillard, si paresseux, eût quitté son fauteuil, intelligente machine qui lui épargnait toute fatigue; pour qu'il eût consenti à accomplir un de ces actes de la vie vulgaire; pour qu'il se fût donné le souci et la fatigue d'opérer un pareil changement dans ses habitudes, il fallait qu'une extraordinaire surexcitation l'eût fait sortir de sa vie contemplative et forcé de rentrer dans la vie réelle.

Balsamo, surpris en quelque sorte en flagrant délit, s'en montra d'abord étonné, puis inquiet.

— Ah! s'écria Althotas, te voilà, fainéant; te voilà, lâche, qui abandonnes ton maître.

Balsamo, selon son habitude lorsqu'il parlait au vieillard, appela toute sa patience à son aide.

— Mais, répliqua-t-il tout doucement, il me semble, mon ami, que vous venez seulement d'appeler. — Ton ami! s'écria Althotas, ton ami! vile créature humaine. Je crois que tu me parles, à moi, la langue de tes semblables. Ami pour toi, je le crois bien. Plus qu'ami, père; père qui t'a nourri, qui t'a élevé, instruit, enrichi. Mais ami pour moi, oh! non! car tu m'as délaissé, car tu m'affames, car tu m'assassines. — Voyons, maître, vous vous troublez la bile, vous vous aigrissez le sang, vous vous rendez malade. — Malade! dérision. Ai-je été malade jamais, sinon lorsque tu m'as fait participer, malgré moi, à quelques-unes des misères de la sale condition humaine? malade! as-tu oublié que c'est moi qui

guéris les autres? — Enfin, maître, répartit froidement Balsamo, me voici : ne perdons pas le temps en vain. — Oui, je te conseille de me rappeler cela; le temps, le temps, que tu me forces à économiser, moi, pour qui cette étoffe mesurée à chaque créature ne devrait avoir ni fin ni limite; oui, mon temps se passe; oui, mon temps se perd; oui, mon temps, comme le temps des autres, tombe minute par minute dans l'éternité, quand mon temps à moi devrait être l'éternité elle-même! — Allons, maître, dit Balsamo avec une inaltérable patience, tout en abaissant la trappe jusqu'à terre, tout en se plaçant près de lui et tout en faisant jouer le ressort qui le réintégrait dans son appartement; allons, que vous faut-il? parlez. Vous dites que je vous affame; mais est-ce que vous n'êtes pas dans votre quarantaine de diète absolue? — Oui, oui, sans doute; l'œuvre de régénération est commencée depuis trente-deux jours. — Alors, dites-moi, de quoi vous plaignez-vous? Je vois là deux ou trois carafes d'eau de pluie, la seule que vous buviez. — Sans doute; mais te figures-tu que je sois un ver à soie, pour opérer seul cette grande œuvre du rajeunissement et de la transformation? Te figures-tu que, n'ayant plus de forces, je pourrai composer seul mon élixir de vie? Te figures-tu que, couché sur le flanc, amolli par les boissons rafraîchissantes, ma seule nourriture, j'aurai l'esprit bien présent, si tu ne m'y aides pas, pour faire, abandonné à mes seules ressources, le minutieux travail de ma régénération, dans lequel, tu le sais bien, malheureux, je dois être aidé et secouru par un ami? — Je suis là, maître, je suis là; voyons, répondez, dit Balsamo tout en réinstallant presque malgré lui le vieillard dans son fauteuil, comme il eût fait d'un hideux enfant; voyons, répondez; vous n'avez pas manqué d'eau distillée, puisque, comme je vous le disais, j'en vois là trois pleines carafes; cette eau a bien été recueillie au mois de mai, vous le savez; voilà vos biscuits d'orge et de sésame; je vous ai moi-même administré les gouttes blanches que vous avez prescrites. — Oui, mais l'élixir! l'élixir n'est pas composé; tu ne te rappelles pas cela, tu n'y étais pas : c'était ton père, ton père, plus fidèle que toi; mais, à ma dernière cinquantaine, je composai l'élixir un mois d'avance. J'avais fait retraite sur le mont Ararat. Un juif me fournit pour son poids en argent un enfant chrétien qui tétait encore sa mère; je l'ai saigné selon le rite; je pris les trois dernières gouttes de son sang artériel, et en une heure mon élixir, auquel il ne manquait plus que cet ingrédient, fut composé; aussi ma régénération de cinquantaine se passa-t-elle merveilleusement bien; mes cheveux et mes dents tombèrent pendant les convulsions qui succédèrent à l'absorption de cet élixir bienheureux; mais ils repoussèrent, les dents, assez mal, je le sais, parce que je négligeai cette précaution d'introduire mon élixir dans ma gorge avec un conduit d'or. Mais mes cheveux et mes

ongles repoussèrent dans cette seconde jeunesse, et je me pris à revivre comme si j'avais quinze ans. Mais voilà que j'ai revieilli de nouveau, voilà que si l'élixir n'est pas prêt, que s'il n'est pas renfermé dans cette bouteille, que si je ne donne pas tout soin à cette œuvre, la science d'un siècle sera anéantie avec moi, et que ce secret admirable, sublime, que je tiens, sera perdu pour l'homme, qui touche en moi et par moi à la divinité! Oh! si j'y manque, oh! si je me trompe, oh! si je faux, Acharat, c'est toi, toi qui en seras cause; et, prends-y garde, ma colère sera terrible, terrible!

Et en prononçant ces dernières paroles, qui firent jaillir comme une étincelle livide de sa prunelle mourante, le vieillard tomba dans une petite convulsion à laquelle succéda un violent accès de toux.

Balsamo lui prodigua à l'instant même les soins les plus empressés.

Le vieillard revint à lui; sa pâleur était devenue de la lividité. Ce faible accès avait épuisé ses forces à ce point qu'on eût pu croire qu'il allait mourir.

— Voyons, maître, lui dit alors Balsamo, formulez ce que vous voulez. — Ce que je veux?... dit-il en regardant fixement Balsamo. — Oui... — Ce que je veux, le voici... — Parlez, je vous écoute et je vous obéis, si la chose que vous désirez est possible. — Possible... possible... murmura dédaigneusement le vieillard. Tout est possible, tu le sais bien. — Oui, sans doute, avec le temps et la science. — La science, je l'ai; le temps, je suis sur le point de le vaincre; ma dose a réussi; mes forces sont presque totalement disparues; les gouttes blanches ont provoqué l'expulsion d'une partie des restes de la nature vieillie. La jeunesse, pareille à cette séve des arbres en mai, monte sous la vieille écorce et pousse pour ainsi dire l'ancien bois. Tu remarqueras, Acharat, que les symptômes sont excellents : ma voix est affaiblie, ma vue a baissé des trois quarts; je sens par intervalle ma raison s'égarer; la transition du chaud au froid m'est devenue insensible, il est donc urgent pour moi d'achever mon élixir, afin que, le propre jour de ma seconde cinquantaine, je passe de cent ans à vingt sans hésitation; mes ingrédients pour cet élixir sont préparés, le conduit est fait; il ne manque plus que les trois dernières gouttes de sang que je t'ai dit.

Balsamo fit un mouvement de répugnance.

— C'est bien, dit Althotas, renonçons à l'enfant, puisque tu aimes mieux t'enfermer avec ta maîtresse que de me le chercher. — Vous savez bien, maître, que Lorenza n'est point ma maîtresse, répondit Balsamo. — Oh! oh! oh! fit Althotas, tu dis cela, tu crois m'en imposer à moi comme à la multitude; tu veux me faire croire à la créature immaculée, et tu es homme! — Je vous jure, maître, que Lorenza est chaste comme la sainte

mère de Dieu; je vous jure qu'amour, désirs, voluptés terrestres, j'ai tout sacrifié à mon âme, car, moi aussi, j'ai mon œuvre régénératrice; seulement, au lieu de l'appliquer à moi seul, elle s'appliquera au monde entier. — Fou, pauvre fou! s'écria Althotas; je crois qu'il va encore me parler de ses cataclysmes de cirons, de ses révolutions de fourmis, quand je lui parle de la vie éternelle, de l'éternelle jeunesse. — Qui ne peut s'acquérir qu'au prix d'un crime épouvantable, et encore... — Tu doutes, je crois que tu doutes, malheureux! — Non, maître; mais enfin, puisque vous renoncez à votre enfant, dites, voyons, que vous faut-il? — Il me faut la première créature vierge qui te tombera sous la main : homme ou femme, peu importe; cependant une femme vaudrait mieux. J'ai découvert cela à cause de l'affinité des sexes; trouve-moi donc cela, et hâte-toi, car je n'ai plus que huit jours. — C'est bien, maître, dit Balsamo : je verrai, je chercherai.

Un nouvel éclair, plus terrible que le premier, passa dans les yeux du vieillard.

— Tu verras, tu chercheras! s'écria-t-il; oh! c'est donc là ta réponse. Je m'y attendais, d'ailleurs, et je ne sais pas comment je m'en étonne. Et depuis quand, infime vermisseau, la créature parle-t-elle ainsi à son créateur? Ah! tu me vois sans forces. Ah! tu me vois couché, tu me vois sollicitant, et tu es assez sot pour me croire à ta merci? Oui ou non, Acharat, et n'aie dans les yeux ni embarras ni mensonge, car je te vois et je lis dans ton cœur; car je te juge et je te poursuivrai. — Maître, répondit Balsamo, prenez garde; votre colère va vous nuire. — Réponds! réponds! — Je ne sais dire à mon maître que ce qui est vrai; je verrai si je puis vous procurer ce que vous désirez, sans nous nuire à tous deux, sans nous perdre même. Je chercherai un homme qui nous vende la créature dont vous avez besoin; mais je ne prendrai pas le crime sur moi. Voilà tout ce que je puis vous dire. — C'est fort délicat, dit Althotas avec un rire amer. — C'est ainsi, maître, dit Balsamo.

Althotas fit un effort si puissant, qu'à l'aide de ses deux bras appuyés sur ceux de son fauteuil, il se dressa tout debout :

— Oui ou non? dit-il. — Maître, oui, si je trouve; non, si je ne trouve pas. — Alors, tu m'exposeras à la mort, misérable; tu économiseras trois gouttes de sang d'un animal immonde et nul comme la créature qu'il me faut, pour laisser tomber dans l'abîme éternel la créature parfaite que je suis. Écoute, Acharat, je ne te demande plus rien, dit le vieillard avec un sourire effrayant à voir; non, je ne te demande absolument rien; j'attendrai, mais si tu ne m'obéis pas, je me servirai moi-même; si tu m'abandonnes, je me secourrai. Tu m'as entendu, n'est-ce pas? Va maintenant.

Balsamo, sans rien répondre à cette menace, prépara autour du vieillard ce qui lui était nécessaire; il mit à sa portée la boisson et la nourriture, s'acquitta de tous les soins, enfin, qu'un vigilant serviteur aurait eus pour son maître, qu'un fils dévoué aurait eus pour son père; puis, absorbé dans une autre pensée que celle qui torturait Althotas, il baissa la trappe pour descendre, sans remarquer que l'œil ironique du vieillard le suivait presque aussi loin qu'allait son esprit et son cœur.

Althotas souriait encore comme un mauvais génie, lorsque Balsamo se retrouva en face de Lorenza toujours endormie.

LIV

LUTTE

Là, Balsamo s'arrêta, le cœur gonflé de douloureuses pensées.

Nous disons douloureuses, et non plus violentes.

La scène qui avait eu lieu entre lui et Althotas, en lui faisant envisager peut-être le néant des choses humaines, avait chassé hors de lui toute colère. Il en était à se rappeler ce procédé du philosophe qui récitait l'alphabet grec en entier avant d'écouter la voix de cette noire divinité conseillère d'Achille.

Après un instant de froide et muette contemplation devant ce canapé où était couchée Lorenza :

— Me voici, se dit-il, triste, mais résolu et envisageant nettement ma situation; Lorenza me hait; Lorenza m'a menacé de me trahir, et elle m'a trahi; mon secret ne m'appartient plus, je l'ai laissé aux mains de cette femme, qui le jette au vent; je ressemble au renard qui, du piége aux dents d'acier, a retiré seulement l'os de sa jambe, mais qui y a laissé la chair et la peau, de manière que le chasseur peut dire le lendemain : Le renard a été pris ici, je le reconnaîtrai mort ou vif.

Et ce malheur inouï, ce malheur qu'Althotas ne peut comprendre, et que, pour cette raison, je ne lui ai pas même raconté; ce malheur qui brise toutes mes espérances de fortune en ce pays, et par conséquent dans ce monde, dont la France est l'âme, c'est à la créature que voici endormie, c'est à cette belle statue au doux sourire que je le dois. Je dois à cet ange sinistre le déshonneur et la ruine, en attendant que je lui doive la captivité, l'exil et la mort.

Donc, continua-t-il en s'animant, la somme du bien a été dépassée par celle du mal, et Lorenza m'est nuisible. O serpent aux replis gracieux, mais qui étouffent; à la gorge dorée, mais pleine de venin; dors donc, car je vais être obligé de te tuer quand tu te réveilleras!

Et Balsamo, avec un sinistre sourire, se rapprocha lentement de la jeune femme dont les yeux, chargés de langueur, se levèrent sur lui à mesure qu'il s'approchait, comme s'ouvrent les tournesols et les volubilis au premier rayon du soleil levant.

— Oh! dit Balsamo, il faudra cependant que je ferme à tout jamais ces yeux qui, à cette heure, me regardent si tendrement; ces beaux yeux pleins d'éclairs aussitôt qu'ils ne sont pas pleins d'amour.

Lorenza sourit doucement, et en souriant montra la double rangée si suave et si pure de ses dents de perles.

— Mais en tuant celle qui me hait, continua Balsamo en se tordant les bras, je tuerai donc aussi celle qui m'aime!

Et son cœur s'emplit d'un profond chagrin, étrangement mêlé d'un vague désir.

— Non, murmura-t-il, non; j'ai juré en vain. J'ai menacé inutilement, non, je n'aurai jamais le courage de la tuer; non, elle vivra, mais elle vivra sans jamais être plus éveillée; mais elle vivra de cette vie factice, qui sera pour elle le bonheur, tandis que l'autre est le désespoir. Puissé-je la rendre heureuse! Qu'importe le reste... elle n'aura plus qu'une existence, celle que je lui ferai, celle pendant laquelle elle m'aime, celle dont elle vit en ce moment.

Et il étreignit d'un tendre regard le regard amoureux de Lorenza, tout en abaissant lentement une main sur sa tête.

En ce moment, Lorenza, qui semblait lire dans la pensée de Balsamo comme dans un livre ouvert, poussa un long soupir, se leva doucement, et, avec la gracieuse lenteur du sommeil, vint attacher ses deux bras blancs et doux aux épaules de Balsamo, qui sentit son haleine parfumée à deux doigts de ses lèvres.

— Oh! non, non! s'écria Balsamo en passant sa main sur son front brûlant et sur ses yeux éblouis; non, cette vie enivrante conduirait au délire; non, je ne pourrais résister toujours, et avec ce démon tentateur, avec cette sirène, la gloire, la puissance, l'immortalité m'échapperaient. Non, non, elle se réveillera, je le veux, il le faut.

Éperdu, hors de lui, Balsamo eut encore la force de repousser Lorenza qui se détacha de lui, et, comme un voile flottant, comme une ombre, comme un flocon de neige, alla tomber sur le sofa.

La coquette la plus raffinée n'eût pas choisi, pour s'offrir aux regards de son amant, une pose plus enivrante.



TYP. J. CLAYE.

LUTTE.

23

Éperdu, hors de lui, Balsamo eut la force de faire quelques pas en s'éloignant: mais, comme Orphée, il se retourna; comme Orphée, il fut perdu!

— Oh! si je la réveille, pensa-t-il, la lutte va recommencer; si je la réveille, elle se tuera, ou me tuera moi-même, ou me forcera de la tuer. Abîme! abîme!

Oui, la destinée de cette femme est écrite, il me semble la lire en caractères de feu : mort! amour!... Lorenza! Lorenza! tu es prédestinée à aimer ou à mourir. Lorenza! Lorenza! je tiens ta vie et ton amour entre mes mains.

Pour toute réponse, l'enchanteresse se souleva, marcha droit à Balsamo, tomba à ses pieds, et le regarda de ses yeux noyés dans le sommeil et dans la volupté; elle prit une de ses mains qu'elle appuya sur son cœur.

— Mort, dit-elle tout bas, de ses lèvres humides et brillantes comme le corail qui sort de la mer, mort, mais amour!

Balsamo fit deux pas en arrière, la tête renversée, la main sur ses yeux.

Lorenza, haletante, le suivit sur ses genoux.

— Mort! répéta-t-elle de sa voix enivrante, mais amour! amour! amour!

Balsamo ne put résister plus longtemps; un nuage de flamme l'enveloppait.

— Oh! dit-il, c'en est trop; aussi longtemps qu'un être humain peut lutter, je l'ai fait; démon ou ange de l'avenir, qui que tu sois, tu dois être content : j'ai sacrifié assez longtemps à l'égoïsme et à l'orgueil toutes les passions généreuses qui bouillonnent en moi. Oh! non, non, je n'ai pas le droit de me révolter ainsi contre le seul sentiment humain qui fermente au fond de mon cœur. J'aime cette femme, je l'aime, et cet amour passionné fait contre elle plus que ne ferait la haine la plus terrible. Cet amour lui donne la mort; oh! lâche, oh! fou féroce que je suis; je ne sais pas même composer avec mes désirs. Quoi! lorsque je m'apprêterai à paraître devant Dieu; moi, le trompeur; moi, le faux prophète, lorsque je dépouillerai mon manteau d'artifice et d'hypocrisie devant le souverain juge, je n'aurai pas une seule action généreuse à m'avouer, pas un seul bonheur dont le souvenir vienne me consoler au milieu des souffrances éternelles! Oh! non, non, Lorenza, je sais bien qu'en t'aimant, je perds l'avenir; je sais bien que mon ange révélateur va remonter aux cieux dès que la femme descendra dans mes bras. Mais tu le veux, Lorenza, tu le veux! — Mon bien-aimé! soupira-t-elle. — Alors tu acceptes cette vie, au lieu de la vie réelle? — Je la demande à deux genoux, je prie, je supplie; cette vie, c'est l'amour, c'est le bonheur. — Et elle te

suffira, une fois ma femme, car je t'aime ardemment, vois-tu. — Oh! je le sais, puisque je lis dans ton cœur. — Et jamais tu ne m'accuseras, ni devant les hommes ni devant Dieu, d'avoir surpris ta volonté, d'avoir trompé ton cœur? — Jamais, jamais! oh! devant les hommes, devant Dieu, au contraire, je te remercierai de m'avoir donné l'amour, le seul bien, la seule perle, le seul diamant de ce monde. — Jamais tu ne regretteras tes ailes, pauvre colombe? car, sache-le bien, tu n'iras plus désormais dans les espaces radieux chercher pour moi, près de Jéhovah, le rayon de lumière qu'il mettait autrefois au front de ses prophètes. Quand je voudrai savoir l'avenir, quand je voudrai commander aux hommes, hélas! hélas! ta voix ne me répondra plus. J'avais en toi à la fois la femme aimée et le génie auxiliaire; je n'aurai plus que l'un des deux, et encore... — Ah! tu doutes, tu doutes! s'écria Lorenza; je vois le doute comme une tache noire sur ton cœur. — Tu m'aimeras toujours, Lorenza? — Toujours, toujours!

Balsamo passa sa main sur son front.

— Eh bien, soit! dit-il. D'ailleurs...

Il resta un instant enseveli dans sa pensée.

— D'ailleurs, ai-je donc absolument besoin de celle-ci? continua-t-il. Est-elle seule au monde? Non, non; tandis que celle-ci me fera heureux, l'autre continuera de me faire riche et puissant. Andrée est aussi prédestinée, aussi voyante que toi. Andrée est jeune, pure, vierge, et je n'aime pas Andrée; et cependant, pendant son sommeil, Andrée m'est soumise comme toi; j'ai dans Andrée une victime toute prête pour te remplacer, et pour moi celle-là, pour moi, c'est l'âme vile du médecin, et qui peut servir aux expériences; elle vole aussi loin, plus loin que toi, peut-être, dans les ombres de l'inconnu. Andrée! Andrée! je te prends pour ma royauté. Lorenza, viens dans mes bras; je te garde pour mon amante et pour ma maîtresse. Avec Andrée, je suis puissant; avec Lorenza, je suis heureux. A partir de cette heure seulement, ma vie est complète, et, moins l'immortalité, j'ai réalisé le rêve d'Althotas; moins l'immortalité, je suis l'égal des dieux!

LV

AMOUR

Une autre vie avait commencé pour Balsamo, vie inconnue jusqu'alors à cette existence active, troublée, multiple. Depuis trois jours, pour lui plus de colères, plus d'appréhensions, plus de jalousies; depuis trois jours, il n'avait plus ouï parler de politique, de conspirations, ni de conspirateurs. Auprès de Lorenza, qu'il n'avait point quittée un seul instant, il avait oublié le monde entier. Cet amour étrange, inouï, qui planait en quelque sorte au-dessus de l'humanité, cet amour plein d'ivresse et de mystères, cet amour de fantôme, car il ne pouvait se dissimuler que d'un mot il changerait sa douce amante en une ennemie implacable, cet amour arraché à la haine, grâce à un caprice inexplicable de la nature ou de la science, jetait Balsamo dans une félicité qui tenait tout à la fois de la stupeur et du délire.

Plus d'une fois, dans ces trois journées, se réveillant des torpeurs opiacées de l'amour, Balsamo regardait sa compagne, toujours souriante, toujours extatique : car désormais, dans l'existence qu'il venait de lui créer, il la reposait de sa vie factice avec l'extase, sommeil également menteur; et, quand il la voyait calme, douce, heureuse, l'appelant des noms les plus tendres et rêvant tout haut sa mystérieuse volupté, plus d'une fois il se demanda si Dieu ne s'était point irrité contre le titan moderne qui avait essayé de lui ravir ses secrets, s'il n'avait pas envoyé à Lorenza l'idée de l'abuser par un mensonge, afin d'endormir sa vigilance, et, cette vigilance une fois endormie, pour fuir et ne paraître que pareille à l'Euménide vengeresse.

Dans ces moments-là, Balsamo doutait de cette science, reçue par tradition de l'antiquité, mais dont il n'avait pour preuve que des exemples.

Cependant, bientôt cette perpétuelle flamme, bientôt cette soif de caresses le rassuraient. Si Lorenza avait dissimulé, se disait-il, si elle avait l'intention de me fuir, elle chercherait les occasions de m'éloigner, elle trouverait des motifs de solitude; mais loin de cela, ce sont toujours ses bras qui m'enferment comme une chaîne inextricable; c'est toujours son regard brûlant qui me dit : Ne t'en va pas! c'est toujours sa douce voix qui me dit : Reste.

Alors Balsamo se reprenait à sa confiance en lui-même et dans la science.

Pourquoi, en effet, ce secret magique, et auquel il devait tout son pouvoir, serait-il devenu tout à coup, sans transition, une chimère, bonne à jeter au vent comme un souvenir évanoui, comme la fumée d'un feu éteint? Jamais, relativement à lui, Lorenza n'avait été plus lucide, plus voyante; toutes les pensées qui se formulaient dans son esprit, toutes les impressions qui faisaient tressaillir son cœur, Lorenza les reproduisait à l'instant même.

Restait à savoir si cette lucidité n'était pas de la sympathie; si en dehors de lui et de la jeune femme, de l'autre côté du cercle tracé par leur amour, et que leur amour inondait de lumière, restait à savoir si ces yeux de l'âme, si clairvoyants avant la chute de cette nouvelle Ève, pourraient encore percer l'obscurité.

Balsamo n'osait faire d'épreuve décisive, il espérait toujours, et l'espérance faisait une couronne étoilée à son bonheur.

Parfois Lorenza lui disait avec une douce mélancolie :

— Acharat, tu penses à une autre femme que moi, à une femme du Nord, aux cheveux blonds, aux yeux bleus; Acharat, ah! Acharat, cette femme marche toujours à côté de moi dans ta pensée.

Alors Balsamo regardait tendrement Lorenza.

— Tu vois cela en moi? disait-il. — Oh! oui, aussi clairement que je verrais dans un miroir. — Alors, tu sais si c'est par amour que je pense à cette femme, lui répondait Balsamo; lis, lis dans mon cœur, chère Lorenza. — Non, disait celle-ci en secouant la tête, non, je le sais bien; mais tu partages ta pensée entre nous deux, comme au temps où Lorenza Feliciani te tourmentait, cette méchante Lorenza qui dort et que tu ne veux plus réveiller. — Non, mon amour, non, s'écriait Balsamo; je ne pense qu'à toi, avec le cœur, du moins; vois un peu si je n'ai pas tout oublié, si depuis notre bonheur je n'ai pas tout négligé : études, politique, travaux. — Et tu as tort, dit Lorenza, car dans ces travaux je puis t'aider, moi. — Comment? — Oui, ne t'enfermais-tu pas autrefois dans ton laboratoire des heures entières? — Certes, mais je renonce à tous ces vains essais; ce seraient autant d'heures retranchées de mon existence, car pendant ce temps je ne te verrais pas. — Et pourquoi ne te suivrais-je pas dans tes travaux comme dans ton amour? pourquoi ne te ferais-je pas puissant comme je te fais heureux? — Parce que ma Lorenza est belle, c'est vrai, mais que ma Lorenza n'a pas étudié. Dieu donne la beauté et l'amour, mais l'étude seule donne la science. — L'âme sait toute chose. — C'est donc bien réellement avec les yeux de l'âme que tu vois? — Oui. — Et tu peux me guider, dis-tu, dans cette grande recherche de la pierre philosophale? — Je le crois. — Viens alors.

Et Balsamo, entourant de son bras la taille de la jeune femme, la conduisit dans son laboratoire.

Le fourneau gigantesque, que nul n'avait entretenu depuis quatre jours, était éteint.

Les creusets étaient refroidis sur leurs réchauds.

Lorenza regarda tous ces instruments étranges, dernières combinaisons de l'alchimie expirante, sans étonnement : elle semblait connaître la destination de chacun d'eux.

— Tu cherches à faire de l'or? dit-elle en souriant. — Oui. — Tous ces creusets renferment des préparations à différents degrés? — Toutes arrêtées, toutes perdues : mais je ne le regrette pas. — Et tu as raison, car ton or à toi ne sera jamais que du mercure coloré; tu le rendras solide peut-être, mais tu ne le transformeras pas. — Cependant on peut faire de l'or? — Non. — Et pourtant Daniel de Transylvanie a vendu, vingt mille ducats, à Cosme Ier, la recette pour la commutation des métaux. — Daniel de Transylvanie a trompé Cosme Ier. — Cependant le Saxon Payken, condamné à mort par Charles II, a racheté sa vie en changeant un lingot de plomb en un lingot d'or, dont on tira quarante ducats, tout en distrayant de ce lingot de quoi faire une médaille qui fut frappée à la plus grande gloire de l'habile alchimiste. — L'habile alchimiste était un habile escamoteur. Il substitua le lingot d'or au lingot de plomb, voilà tout. Ta plus sûre manière de faire de l'or, Acharat, c'est de fondre en lingots, comme tu le fais, les richesses que tes esclaves t'apportent des quatre parties du monde.

Balsamo demeura pensif.

— Ainsi, dit-il, la transmutation des métaux est impossible? — Impossible. — Mais, par exemple, hasarda Balsamo, le diamant? — Oh! le diamant, c'est autre chose, dit Lorenza. — On peut donc faire du diamant? — Oui, car faire du diamant n'est pas opérer la transmutation d'un corps dans un autre; faire du diamant c'est tenter la simple modification d'un élément connu. — Mais tu connais donc l'élément dont le diamant se forme. — Sans doute, le diamant c'est la cristallisation du carbone pur.

Balsamo demeura étourdi; une lumière éblouissante, inattendue, inouïe, jaillissait à ses yeux : il les couvrit de ses deux mains comme s'il eut été aveuglé de cette flamme.

— Oh! mon Dieu, dit-il, mon Dieu, tu fais trop pour moi; quelque danger me menace. Mon Dieu! quel est l'anneau précieux que je puis jeter à la mer pour conjurer ta jalousie? Assez, assez pour aujourd'hui, Lorenza, assez. — Ne suis-je pas à toi? ordonne, commande. — Oui, tu es à moi, viens, viens.

Et Balsamo entraîna Lorenza hors du laboratoire, traversa la chambre des fourrures, et sans faire attention à un léger craquement qu'il entendit au-dessus de sa tête, il rentra avec Lorenza dans la chambre grillée.

— Ainsi, demanda la jeune femme, tu es content de ta Lorenza, mon Balsamo bien-aimé? — Oh! fit celui-ci. — Que craignais-tu donc? dis, parle.

Balsamo joignit les mains et regarda Lorenza avec une expression de terreur dont un spectateur qui n'eût pas su lire dans son âme eût eu peine à se rendre compte.

— Oh! murmura-t-il, moi qui ai failli tuer cet ange, et moi qui ai failli mourir de désespoir avant de résoudre ce problème d'être heureux et puissant à la fois; moi, qui ai oublié que les limites du possible dépassent toujours l'horizon tracé par l'état présent de la science, et que la plupart des vérités, qui sont devenues des faits, ont toujours commencé par être regardées pour des visions; moi, qui croyais tout savoir et qui ne savais rien!...

La jeune femme souriait divinement.

— Lorenza, Lorenza, continua Balsamo, il est donc réalisé ce mystérieux dessein du Créateur, qui fait naître la femme de la chair de l'homme, et qui leur dit de n'avoir qu'un cœur à eux deux! Ève est ressuscitée pour moi; Ève, qui ne pensera pas sans moi, et dont la vie est suspendue au fil que je tiens; c'est trop, mon Dieu, pour une seule créature, et je succombe sous le poids de ton bienfait.

Et il tomba à genoux, étreignant avec adoration cette suave beauté qui lui souriait comme on ne sourit pas sur la terre.

— Eh bien! dit-il, non, tu ne me quitteras plus; sous ton regard qui perce les ténèbres, je vivrai en toute sécurité, tu m'aideras dans ces recherches laborieuses que toi seule, comme tu l'as dit, pouvais compléter, et qu'un mot de toi rendra faciles et fécondes; c'est toi qui me diras si je ne puis faire de l'or, puisque l'or est une matière homogène, un élément primitif, c'est toi qui me diras dans quelle parcelle de sa création Dieu l'a caché; c'est toi qui me diras où gisent les trésors séculaires engloutis dans les vastes profondeurs de l'Océan. Je verrai avec tes yeux s'arrondir la perle dans la coquille nacrée, et grandir la pensée de l'homme sous les couches fangeuses de sa chair. J'entendrai, avec tes oreilles, la sourde sape du ver qui creuse le sol, et les pas de mon ennemi s'approchant de moi. Je serai grand comme Dieu et plus heureux que Dieu, ma Lorenza, car Dieu n'a pas au ciel son égal et sa compagne, car Dieu est tout-puissant, mais il est seul dans sa majesté divine et ne partage avec aucun autre être, divin comme lui, cette toute-puissance qui le fait Dieu.

Et Lorenza souriait toujours; et, tout en souriant, elle répondait aux paroles par d'ardentes caresses.

— Et cependant, murmura-t-elle, comme si elle eut vu au crâne de son amant chaque pensée qui agitait les fibres de ce cerveau inquiet, et cependant tu doutes encore, Acharat. Tu doutes, comme tu l'as dit, que je puisse franchir le cercle de notre amour, tu doutes que je puisse voir à distance; mais tu te consoles en disant que si je ne vois pas, elle verra, elle. — Qui, elle? — La femme blonde; veux-tu que je te dise son nom? — Oui. — Attends... Andrée. — Oh! c'est cela. Oui, tu lis dans ma pensée; oui, une dernière crainte me trouble. Vois-tu toujours à travers l'espace, l'espace fût-il coupé par des obstacles matériels? — Essaie. — Donne-moi la main, Lorenza.

La jeune femme saisit passionnément la main de Balsamo.

— Peux-tu me suivre? — Partout. — Viens.

Et Balsamo sortant, par la pensée, de la rue Saint-Claude, entraîna la pensée de Lorenza avec lui.

— Où sommes-nous? demanda-t-il à Lorenza. — Nous sommes sur une montagne, répondit la jeune femme. — Oui, c'est cela, dit Balsamo en tressaillant de joie; mais que vois-tu? — Devant moi? à gauche, ou à droite? — Devant toi. — Je vois une vaste vallée avec une forêt d'un côté, une ville de l'autre, et une rivière qui les sépare et va se perdre à l'horizon, en longeant la muraille d'un grand château. — C'est cela, Lorenza. Cette forêt, c'est celle du Vésinet; cette ville, c'est Saint-Germain; ce château c'est le château de Maisons. Entrons, entrons dans le pavillon qui est derrière nous. — Entrons. — Que vois-tu? — Ah! d'abord, dans l'antichambre un petit nègre bizarrement vêtu et mangeant des dragées. — Zamore, c'est cela. Entrons, entrons. — Un salon vide, avec un splendide ameublement; des dessus de portes représentant des déesses et des Amours. — Le salon est vide? — Oui. — Entrons, entrons toujours. — Ah! nous sommes dans un adorable boudoir de satin bleu, broché de fleurs aux couleurs naturelles. — Est-il vide aussi? — Non, une femme est couchée sur un sofa. — Quelle est cette femme? — Attends. — Ne te semble-t-il pas l'avoir déjà vue? — Oui, ici; c'est madame la comtesse Dubarry. — C'est cela, Lorenza, c'est cela; tu me rendras fou. Que fait cette femme? — Elle pense à toi, Balsamo. — A moi? — Oui. — Tu peux donc lire dans sa pensée? — Oui, car je le répète, elle pense à toi. — Et à quel propos? — Tu lui as fait une promesse. — Oui, laquelle? — Tu lui as promis cette eau de beauté que Vénus, pour se venger de Sapho, avait donnée à Phaon. — C'est cela, c'est bien cela. Et que fait-elle tout en pensant? — Elle prend une décision. — Laquelle? — Attends; elle étend sa main vers sa sonnette; elle sonne, un

autre jeune femme entre. — Brune? blonde? — Brune. — Grande? petite? — Petite. — C'est sa sœur. Écoute ce qu'elle va dire. — Elle veut qu'on mette les chevaux à la voiture. — Pour aller où? — Pour venir ici. — Tu en es sûre? — Elle en donne l'ordre. Tiens, on obéit; je vois les chevaux, le carrosse; dans deux heures elle sera ici.

Balsamo tomba à genoux.

— Oh! s'écria-t-il, si dans deux heures elle est effectivement ici, je n'aurai plus rien à vous demander, mon Dieu, que d'avoir pitié de mon bonheur. — Pauvre ami, dit-elle, tu craignais donc? — Oui, oui. — Et que pouvais-tu craindre? L'amour, qui complète l'existence physique, agrandit aussi l'existence morale. L'amour, comme toute passion généreuse, rapproche de Dieu, et de Dieu vient toute lumière. — Lorenza, Lorenza, tu me rendras fou de joie.

Et Balsamo laissa tomber sa tête sur les genoux de la jeune femme.

Balsamo attendait une nouvelle preuve pour être complétement heureux.

Cette preuve, c'était l'arrivée de madame Dubarry.

Ces deux heures d'attente furent courtes; la mesure du temps avait complétement disparu pour Balsamo.

Tout à coup la jeune femme tressaillit, elle tenait la main de Balsamo.

— Tu doutes encore, dit-elle, et tu voudrais savoir où elle est à ce moment? — Oui, dit Balsamo, c'est vrai. — Eh bien, elle suit le boulevard à grande course de chevaux, elle s'approche, elle entre dans la rue Saint-Claude, elle s'arrête devant la porte, elle frappe.

La chambre où tous deux étaient renfermés était si retirée, si sourde, que le bruit du marteau de cuivre n'arriva point jusqu'à la porte.

Mais Balsamo, dressé sur un genou, ne demeura pas moins écoutant.

Deux coups frappés par Fritz le firent bondir; deux coups, on se le rappelle, étaient le signal d'une visite importante.

— Oh! dit-il, c'est donc vrai. — Va t'en assurer, Balsamo; mais reviens vite.

Balsamo s'élança vers la cheminée.

— Laisse-moi te reconduire, dit Lorenza, jusqu'à la porte de l'escalier. — Viens.

Tous deux repassèrent dans la chambre aux fourrures.

— Tu ne quitteras pas cette chambre? demanda Balsamo. — Non, puisque je t'attends. Oh! sois tranquille, cette Lorenza qui t'aime n'est pas, tu le sais bien, la Lorenza que tu crains. D'ailleurs...

Elle s'arrêta en souriant.

— Quoi? demanda Balsamo. — Ne vois-tu donc pas dans mon âme comme je vois dans la tienne? — Hélas! non. — D'ailleurs, ordonne-moi de dormir jusqu'à ton retour; ordonne-moi de rester immobile sur ce

sofa, et je dormirai, et je resterai immobile. — Eh bien, soit! ma Lorenza chérie, dors et attends-moi.

Lorenza, luttant déjà contre le sommeil, s'en alla chancelante tomber à demi renversée sur le sofa, en murmurant :

— A bientôt, mon Balsamo! à bientôt, n'est-ce pas?

Balsamo la salua de la main; Lorenza dormait déjà.

Mais si belle, si pure avec ses longs cheveux dénoués, sa bouche entr'ouverte, la rougeur fébrile de ses joues et ses yeux noyés, mais si loin de ressembler à une femme, que Balsamo revint près d'elle, lui prit la main, baisa ses bras et son cou, mais n'osa baiser ses lèvres.

Deux autres coups retentirent; la dame s'impatientait, ou Fritz craignait que son maître n'eût pas entendu.

Balsamo s'élança vers la porte.

Comme il la refermait derrière lui, il crut entendre un second craquement pareil à celui qu'il avait déjà entendu; il rouvrit la porte, regarda autour de lui et ne vit rien.

Rien que Lorenza couchée et haletante sous le poids de son amour.

Balsamo ferma la porte et courut vers le salon sans inquiétude, sans crainte, sans pressentiment, emportant le paradis dans son cœur.

Balsamo se trompait, ce n'était pas seulement l'amour qui oppressait la poitrine de Lorenza et faisait son souffle haletant.

C'était une espèce de rêve, qui semblait tenir à la léthargie dans laquelle elle était plongée, léthargie si voisine de la mort.

Lorenza rêvait, et dans le hideux miroir des sinistres songes, il lui semblait voir au milieu de l'obscurité qui commençait à tout assombrir, il lui semblait voir le plafond de chêne s'ouvrir circulairement, et quelque chose comme une grande rosace s'en détacher et descendre avec un mouvement égal, lent, mesuré, accompagné d'un sifflement lugubre; il lui semblait que l'air lui manquait peu à peu, comme si elle eut été prête d'être étouffée sous la pression de ce cercle mouvant.

Il lui semblait enfin, sur cette espèce de trappe mobile, voir s'agiter quelque chose d'informe comme le Kaliban de la tempête, un monstre à visage humain, un vieillard, dont les yeux et les bras seuls étaient vivants, et qui la regardait avec ses yeux effrayants, et qui tendait vers elle ses bras décharnés.

Et elle, elle, la pauvre enfant, elle se tordait en vain pour pouvoir fuir, sans rien deviner du danger qui la menaçait, sans rien sentir, sinon l'étreinte de deux crampons vivants dont l'extrémité saisissait sa robe blanche, l'enlevait à son sofa et la transportait sur la trappe qui remontait lentement, lentement vers le plafond, avec ce grincement lugubre du fer glissant contre le fer, et un rire hideux, strident, qui s'échappait de

la bouche hideuse de ce monstre à face humaine qui l'emportait vers le ciel, sans secousse et sans douleur.

LVI

LE PHILTRE

Comme l'avait prédit Lorenza, c'était madame Dubarry qui venait de frapper à la porte.

La belle courtisane avait été introduite dans le salon. Elle attendait Balsamo en feuilletant ce livre curieux de la mort, gravé à Mayence, et dont les planches, dessinées avec un art merveilleux, montre la mort présidant à toutes les actions de la vie de l'homme, l'attendant à la porte du bal où il vient de serrer la main de la femme qu'il aime, l'attirant au fond de l'eau dans laquelle il se baigne, ou se cachant dans le canon du fusil qu'il emporte à la chasse.

Madame Dubarry en était à la planche qui représente une belle femme se fardant et se mirant, lorsque Balsamo vint la saluer avec le sourire du bonheur épanoui sur tout son visage.

— Pardonnez-moi, Madame, de vous avoir fait attendre, mais j'avais mal calculé la distance ou je connaissais mal la vitesse de vos chevaux, je vous croyais à la place Louis XV. — Comment cela? demanda la comtesse, vous saviez donc que j'arrivais? — Oui, Madame; il y a deux heures à peu près que je vous ai vue dans votre boudoir de satin bleu, donnant des ordres pour que l'on mît les chevaux à la voiture. — Et vous dites que j'étais dans mon boudoir de satin bleu? — Broché de fleurs aux couleurs naturelles. Oui, comtesse, couchée sur un sofa. Une bienheureuse idée vous est alors passée par la tête; vous vous êtes dit : Allons voir le comte de Fœnix; vous avez sonné alors. — Et qui est entré? — Votre sœur, comtesse. Est-ce cela? Vous l'avez priée de transmettre vos ordres, qui aussitôt ont été exécutés.—En vérité, comte, vous êtes sorcier. Est-ce que vous regardez comme cela dans mon boudoir à tous les instants du jour? C'est qu'il faudrait me prévenir, entendez-vous bien? — Ah ! soyez tranquille, comtesse, je ne regarde que par les portes ouvertes. — Et, en regardant par les portes ouvertes, vous avez vu que je pensais à vous? — Certes; et à bonne intention même. — Ah! vous avez raison, cher comte : j'ai pour vous les meilleures intentions du monde; mais avouez que vous méritez plus que des intentions, vous si bon, si utile;

vous qui paraissez destiné à jouer dans ma vie le rôle de tuteur, c'est-à-dire le rôle le plus difficile que je connaisse. — En vérité, Madame, vous me rendez bien heureux; j'ai donc pu vous être de quelque utilité? — Comment!... vous êtes devin, et vous ne devinez pas! — Laissez-moi au moins le mérite d'être modeste. — Soit, mon cher comte; je vais en conséquence vous parler d'abord de ce que j'ai fait pour vous. — Je ne le souffrirai pas, Madame; parlons de vous, au contraire, je vous en supplie. — Eh bien, mon cher comte, commencez d'abord par me prêter cette pierre qui rend invisible; car il m'a semblé reconnaître dans mon voyage, si rapide qu'il fût, un des grisons de monsieur de Richelieu. — Et ce grison, Madame?... — Suivait ma voiture avec un coureur. — Que pensez-vous de cette circonstance, et dans quel but vous faisait-il suivre? — Dans le but de me jouer quelque méchant tour de sa façon. Si modeste que vous soyez, monsieur le comte de Fœnix, croyez que Dieu vous a doué d'assez d'avantages personnels pour rendre un roi jaloux... de mes visites chez vous, ou de vos visites chez moi. — Monsieur de Richelieu, Madame, répondit Balsamo, ne peut être dangereux pour vous en aucune rencontre. — Mais il l'était, cher comte, il l'était cependant avant l'événement.

Balsamo comprit qu'il y avait là un secret que Lorenza ne lui avait point encore révélé. Il ne se hasarda point, en conséquence, sur le terrain de l'inconnu, et se contenta de répondre par un sourire.

— Il l'était, répéta la comtesse, et j'ai failli être la victime de la trame la mieux ourdie, dans laquelle vous étiez pour quelque chose, comte. — Moi! dans une trame contre vous? jamais, Madame! — N'était-ce donc pas vous qui aviez donné à monsieur de Richelieu le philtre? — Quel philtre? — Un philtre qui fait aimer éperdument. — Non, Madame; ces philtres-là, monsieur de Richelieu les compose lui-même, car il en connaît dès longtemps la recette; je ne lui ai remis, moi, qu'un simple narcotique. — Ah! vraiment? — Sur l'honneur. — Et monsieur le duc, attendez donc, monsieur le duc est venu vous demander ce narcotique, quel jour? Rappelez-vous bien la date, Monsieur, c'est important. — Madame, ce fut samedi dernier. La veille du jour où j'eus l'honneur de vous adresser, par Fritz, ce petit billet qui vous priait de venir me retrouver chez monsieur de Sartines. — La veille de ce jour, s'écria la comtesse, la veille du jour où le roi fut vu se rendant chez la petite Taverney. Oh! tout m'est expliqué, maintenant. — Alors, si tout vous est expliqué, vous voyez que je n'y suis que pour le narcotique. — Oui, c'est le narcotique qui nous a sauvés.

Balsamo attendit cette fois, il ignorait tout.

— Je suis heureux, Madame, répondit-il, de vous être bon à quelque

chose, même sans intention. — Oh! vous m'êtes excellent toujours. Mais vous pouvez plus encore pour moi que vous n'avez fait jusqu'à présent. Oh! docteur, j'ai été bien malade, politiquement parlant, et, à l'heure qu'il est, c'est à peine si je crois à ma convalescence. — Madame, dit Balsamo, le docteur, puisque docteur il y a, demande toujours des détails sur la maladie qu'il a à traiter. Veuillez me donner les détails les plus exacts sur ce que vous avez éprouvé, et, s'il est possible, n'oubliez aucun symptôme. — Rien de plus simple, cher docteur, ou cher sorcier, comme vous voudrez. La veille du jour où ce narcotique fut employé, Sa Majesté avait refusé de m'accompagner à Luciennes. Elle était restée, sous prétexte de fatigue, à Trianon, cette menteuse Majesté, et cela pour souper, je l'ai su depuis, entre le duc de Richelieu et le baron de Taverney. — Ah! ah! — Vous comprenez, à votre tour. Ce fut pendant ce souper que le philtre d'amour fut versé au roi. Il en tenait déjà pour mademoiselle Andrée; on savait qu'il ne me verrait pas le lendemain. C'était donc à l'endroit de cette petite qu'il devait opérer. — Eh bien? — Eh bien! il opéra, voilà tout. — Qu'est-il arrivé alors. — Voilà ce qui est difficile à savoir positivement. Des gens bien informés ont vu Sa Majesté se dirigeant vers les communs, c'est-à-dire vers l'appartement de mademoiselle Andrée. — Je sais où elle demeure; mais ensuite? — Ah! ensuite; peste! comme vous y allez, comte. On ne suit pas sans danger un roi qui se cache. — Mais enfin? — Enfin, tout ce que je puis vous dire, c'est que Sa Majesté, par une affreuse nuit d'orage, revint à Trianon, pâle, tremblante, et avec une fièvre qui tenait du délire. — Et vous croyez, demanda Balsamo en souriant, que ce n'était pas de l'orage seulement que le roi avait eu peur? — Non, car le valet de chambre l'entendit s'écrier plusieur fois : Morte! morte! morte! — Oh! fit Balsamo. — C'était le narcotique, continua madame Dubarry; rien ne fait peur au roi comme les morts, et, après les morts, comme l'image de la mort. Il a trouvé mademoiselle de Taverney endormie d'un sommeil étrange, il l'aura crue morte. — Oui, oui, morte en effet, dit Balsamo qui se rappelait avoir fui sans réveiller Andrée, morte ou du moins présentant toutes les apparences de la mort. C'est cela! c'est cela! Après, Madame, après? — Nul ne sut donc ce qui se passa dans cette nuit, ou plutôt dans le commencement de cette nuit. A sa rentrée chez lui seulement, le roi fut pris d'une fièvre violente et de tressaillements nerveux qui ne se passèrent que le lendemain, lorsque madame la dauphine eut l'idée de faire ouvrir chez le roi et de montrer à Sa Majesté un beau soleil éclairant des figures riantes. Alors toutes ces visions inconnues disparurent avec la nuit qui les avait enfantées. A midi, le roi allait mieux, prenait un bouillon et mangeait une aile de perdrix, et le soir... — Et le soir? répéta Balsamo. — Eh bien, le soir, répéta ma-

dame Dubarry, Sa Majesté, qui sans doute ne voulait pas rester à Trianon après sa terreur de la veille, le soir, Sa Majesté venait me trouver à Luciennes, où, cher comte, je m'aperçus, ma foi, que monsieur de Richelieu était presque aussi grand sorcier que vous.

La figure triomphante de la comtesse, son geste plein de grâce et de coquinerie achevèrent sa pensée et rassurèrent complétement Balsamo à l'endroit de la puissance qu'exerçait encore la favorite sur le roi

— Alors, dit-il, vous êtes contente de moi, Madame? — Enthousiasmée, je vous jure, comte; car vous m'avez, en me parlant des impossibilités que vous aviez créées, dit l'exacte vérité.

Et elle lui tendit, en preuve de remerciement, cette main si blanche, si douce, si parfumée, qui n'était pas fraîche comme celle de Lorenza, mais dont la tiédeur avait aussi son éloquence.

— Et, maintenant, à vous, comte, dit-elle.

Balsamo s'inclina en homme prêt à écouter.

— Si vous m'avez préservée d'un grand danger, continua madame Dubarry, je crois vous avoir sauvé à mon tour d'un péril qui n'était pas mince. — Moi, dit Balsamo cachant son émotion, je n'ai point besoin de cela pour vous être reconnaissant; mais cependant veuillez me dire... — Oui, le coffret en question. — Eh bien, Madame? — Il contenait bien des chiffres, que monsieur de Sartines a fait traduire à tous ses commis; tous ont signé leur traduction faite en particulier, et toutes les traductions ont donné le même résultat. De sorte que monsieur de Sartines est arrivé ce matin à Versailles, tandis que j'y étais, porteur de toutes ces traductions et du dictionnaire des chiffres diplomatiques. — Ah! ah! Et qu'a dit le roi? — Le roi a paru surpris d'abord, puis effrayé. On est facilement écouté de Sa Majesté lorsqu'on lui parle danger. Depuis le coup de canif de Damiens, il est un mot qui réussit à tout le monde auprès de Louis XV, c'est : Prenez garde! — Ainsi, monsieur de Sartines m'a accusé de complot? — D'abord, monsieur de Sartines a essayé de me faire sortir, mais je m'y suis refusée, déclarant que comme personne n'était plus attachée que moi au roi, personne n'avait le droit de me faire sortir lorsqu'on lui parlait danger. Monsieur de Sartines insistait, mais j'ai résisté, et le roi a dit en souriant et me regardant d'une certaine façon à laquelle je me connais : Laissez-la, Sartines, je n'ai rien à lui refuser aujourd'hui. Alors, vous comprenez, comte, moi étant là, monsieur de Sartines, qui se souvenait de notre adieu si nettement formulé, monsieur de Sartines a craint de me déplaire en vous chargeant. Il s'est rejeté sur les mauvais vouloirs du roi de Prusse à l'égard de la France, sur les dispositions des esprits à s'aider du surnaturel pour faciliter la marche de leur rébellion. Il a accusé, en un mot, beaucoup de gens, prouvant

toujours, ses chiffres à la main, que ces gens étaient coupables. — Coupables de quoi? — De quoi?... Comte, dois-je dire le secret de l'État? — Qui est notre secret, Madame. Oh! vous ne risquez rien! J'ai intérêt, ce me semble, à ne point parler. — Oui, comte, je le sais, grand intérêt. Monsieur de Sartines a donc voulu prouver qu'une secte nombreuse, puissante, formée d'adeptes courageux, adroits, résolus, minait sourdement le respect dû à Sa Majesté Royale, en répandant certains bruits sur le roi. — Quels bruits? — Disant, par exemple, que Sa Majesté était accusée d'affamer son peuple. — Ce à quoi le roi a répondu? — Comme le roi répond toujours, par une plaisanterie.

Balsamo respira.

— Et cette plaisanterie, demanda-t-il, quelle est-elle? — Puisqu'on m'accuse d'affamer mon peuple, a-t-il dit, il n'y a qu'une seule réponse à faire à cette accusation : nourrissons-le. — Comment cela, sire? a dit monsieur de Sartines. — Je prends à mon compte la nourriture de tous ceux qui répandent ce bruit, et je leur offre, de plus, le logement dans mon château de la Bastille.

Balsamo sentit un léger frisson courir dans ses veines, mais il demeura souriant.

— Ensuite? demanda-t-il. — Ensuite le roi sembla me consulter par un sourire. Sire, lui dis-je alors, on ne me fera jamais croire que tous ces petits chiffres noirs que vous apporte monsieur de Sartines veulent dire que vous êtes un mauvais roi.

Alors le lieutenant de police s'est récrié.

— Pas plus, ai-je ajouté, qu'ils me prouveront jamais que vos commis sachent lire. — Et qu'a dit le roi, comtesse? demanda Balsamo. — Que je pouvais avoir raison, mais que monsieur de Sartines n'avait pas tort. — Eh bien, alors? — Alors on a expédié beaucoup de lettres de cachet, parmi lesquelles j'ai vu clairement que monsieur de Sartines cherchait à en glisser une pour vous. Mais je n'ai point fléchi et l'ai arrêté d'un seul mot. — Monsieur, lui ai-je dit tout haut et devant le roi, arrêtez tout Paris si bon vous semble, c'est votre état, mais qu'on ne s'avise pas de toucher à un seul de mes amis... sinon!... — Oh! oh! fit le roi, elle se fâche; gare à vous, Sartines. — Mais, sire, l'intérêt du royaume... — Oh! vous n'êtes pas un Sully, lui ai-je dit rouge de colère, et je ne suis pas une Gabrielle. — Madame, on veut assassiner le roi, comme on a assassiné Henri IV.

Pour le coup, le roi pâlit, trembla, passa la main sur son front.

Je me crus vaincue.

— Sire, dis-je, il faut laisser Monsieur continuer, car ses commis ont sans doute aussi lu dans tous ces chiffres que je conspirais contre vous.

Et je sortis.

— Dam! c'était le lendemain du philtre, cher comte. Le roi préféra ma présence à celle de monsieur de Sartines, et courut après moi. — Ah! par grâce, comtesse, ne vous fâchez pas, dit-il. — Alors chassez ce vilain homme, sire; il sent la prison. — Allons, Sartines, allez-vous-en, dit le roi en haussant les épaules. — Et je vous défends à l'avenir, non-seulement de vous présenter chez moi, ajoutai-je, mais encore de me saluer.

Pour le coup, notre magistrat perdit la tête; il vint à moi et me baisa humblement la main.

— Eh bien, soit! dit-il, n'en parlons plus, belle dame; mais vous perdez l'État. Votre protégé, puisque vous le voulez à toute force, sera respecté par mes agents.

Balsamo parut plongé dans une rêverie profonde.

— Allons, dit la comtesse, voilà que vous ne me remerciez pas de vous avoir épargné la connaissance de la Bastille; ce qui eût été injuste peut-être, mais n'en eût pas été moins désagréable.

Balsamo ne répondit rien; seulement il tira de sa poche un flacon renfermant une liqueur vermeille comme du sang.

— Tenez, Madame, dit-il, pour cette liberté que vous me donnez, je vous donne, moi, vingt ans de jeunesse de plus.

La comtesse glissa le flacon dans son corset, et partit ioveuse et triomphante.

Balsamo demeura rêveur.

— Ils étaient sauvés peut-être, se dit-il, sans la coquetterie d'une femme. Le petit pied de cette courtisane les précipite au plus profond de l'abîme. Décidément, Dieu est avec nous.

LVII

LE SANG

Madame Dubarry n'avait pas encore vu la porte de la maison se refermer derrière elle, que Balsamo remontait l'escalier dérobé et rentrait dans la chambre aux fourrures.

La conversation avec la comtesse avait été longue, et son empressement tenait à deux causes.

La première, le désir de voir Lorenza; la seconde, la crainte que la jeune femme ne fût fatiguée : car, dans la vie nouvelle qu'il venait de lui faire, il ne pouvait y avoir place pour l'ennui; fatiguée, en ce qu'elle

pouvait passer, comme cela lui arrivait quelquefois, du sommeil magnétique à l'extase.

Or, à l'extase succédaient presque toujours des crises nerveuses qui brisaient Lorenza, si l'intervention du fluide réparateur ne venait pas ramener un équilibre satisfaisant entre les diverses fonctions de l'organisme.

Balsamo, après avoir refermé la porte, jeta donc rapidement les yeux sur le canapé où il avait laissé Lorenza.

Elle n'y était plus.

Seulement, la fine mante de cachemire brodée de fleurs d'or, qui l'enveloppait comme une écharpe, était demeurée seule sur les coussins, comme un témoignage de son séjour dans l'appartement, de son repos sur ce meuble.

Balsamo demeura immobile, les yeux tendus vers le sofa vide. Peut-être Lorenza s'était-elle trouvé incommodée par une odeur étrange qui paraissait s'être répandue dans l'appartement depuis qu'elle en était sortie; peut-être, par un mouvement machinal, avait-elle usurpé sur les habitudes de la vie réelle, et instinctivement avait-elle changé de place.

La première idée de Balsamo fut que Lorenza était rentrée dans le laboratoire où un instant auparavant elle l'avait accompagné.

Il entra dans le laboratoire. Au premier aspect, il paraissait vide; mais à l'ombre du fourneau gigantesque, derrière la tapisserie d'Orient, une femme pouvait facilement se cacher.

Il souleva donc les tapisseries, il tourna donc autour du fourneau; nulle part il ne put retrouver même la trace du passage de Lorenza.

Restait la chambre de la jeune femme, où sans doute elle était rentrée.

Cette chambre n'était une prison pour elle que dans son état de veille.

Il courut à la chambre et trouva la plaque fermée.

Ce n'était point une preuve que Lorenza ne fût point rentrée chez elle. Rien ne s'opposait, en effet, à ce que Lorenza, dans son sommeil si lucide, se fût souvenue de ce mécanisme, et, s'en souvenant, eût obéi aux hallucinations dans un rêve mal effacé dans son esprit.

Balsamo poussa le ressort.

La chambre était vide comme le laboratoire : Lorenza ne paraissait pas même y être entrée.

Alors une pensée douloureuse, une pensée qui, on s'en souvient, l'avait déjà mordu au cœur, vint chasser toutes les suppositions, toutes les espérances de l'amant heureux.

Lorenza aurait joué un rôle; elle aurait feint de dormir, elle aurait ainsi dissipé toute défiance, toute inquiétude, toute vigilance dans l'esprit de son époux, et à la première occasion de liberté elle se serait enfuie de

nouveau, plus sûre de ce qu'elle avait à faire, instruite qu'elle était par une première, ou plutôt par une seconde expérience.

Balsamo bondit à cette idée et sonna Fritz.

Puis, comme au gré de son impatience Fritz tardait, il s'élança au-devant de lui et le trouva dans l'escalier dérobé.

— La signora? dit-il. — Eh bien! maître! demanda Fritz, comprenant à l'agitation de Balsamo qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. — L'as-tu vue? — Non, maître. — Elle n'est pas sortie? — D'où cela? — Mais, de la maison. — Personne n'est sorti que la comtesse, derrière laquelle je viens de fermer la porte.

Balsamo remonta comme un fou. Il se figura alors que la folle jeune femme, si différente dans le sommeil de ce qu'elle était dans la veille, avait eu son moment d'espièglerie enfantine; qu'elle lisait, de quelque coin où elle était cachée, son effroi dans son cœur, et qu'elle se divertissait à l'épouvanter, pour le rassurer ensuite.

Alors commença une recherche minutieuse.

Pas un coin ne fut épargné, pas une armoire oubliée, pas un paravent laissé en place. Il y avait, dans cette recherche de Balsamo, quelque chose de l'homme aveuglé par la passion, du fou qui ne voit plus, de l'homme ivre qui chancelle. Il n'avait plus de force que pour ouvrir les deux bras et pour crier : Lorenza! Lorenza! espérant que cette adorée créature viendrait s'y précipiter tout à coup avec un grand cri de joie.

Mais le silence seul, un morne et obstiné silence répondit seul à sa pensée extravagante et à son appel insensé.

Courir, remuer les meubles, parler aux murs, appeler Lorenza, regarder sans voir, écouter sans entendre, palpiter sans vivre, tressaillir sans penser, voilà l'état dans lequel Balsamo passa trois minutes, c'est-à-dire trois siècles d'agonie.

Il sortit de cet état d'hallucination à moitié fou, trempa sa main dans un vase d'eau glacée, s'en mouilla les tempes; puis, comprimant une de ses mains avec l'autre, comme pour se forcer à l'immobilité, il chassa, par la volonté, le bruit importun de ce battement du sang contre le crâne, bruit fatal, incessant, monotone, qui, lorsqu'il est mouvement et silence, indique la vie, mais qui, lorsqu'il devient tumultueux et perceptible, signifie la mort ou la folie.

— Voyons, raisonnons, dit-il; Lorenza n'y est plus; plus de faux-fuyants avec moi-même; Lorenza n'y est plus, donc elle est sortie. Oui, sortie, bien sortie.

Et il regarda encore une fois autour de lui, et il appela une fois encore.

— Sortie! répartit-il. En vain Fritz prétend-il ne l'avoir pas vue. Elle est sortie, bien sortie... Deux cas se présentent : ou il n'a rien vu en effet,

ce qui, à tout prendre, est possible, car l'homme est sujet à l'erreur; ou bien il a vu, et il a été corrompu par Lorenza... Corrompu, Fritz! Pourquoi non? En vain sa fidélité passée plaide contre cette supposition. Si Lorenza, si l'amour, si la science ont pu à ce point tromper et mentir, pourquoi la nature si fragile, si faillible d'une créature humaine ne tromperait-elle pas à son tour?... Oh! je saurai tout, je saurai tout! Ne me reste-t-il pas mademoiselle de Taverney?... Oui, par Andrée, je saurai la trahison de Fritz; par Andrée, la trahison de Lorenza; et cette fois... oh! cette fois, comme l'amour aura été mensonger, comme la science aura été une erreur, comme la fidélité aura été un piége... oh! cette fois, Balsamo punira sans pitié, sans réserve, comme un homme puissant qui se venge, ayant chassé la miséricorde et conservé l'orgueil... Voyons, il ne s'agit plus que de sortir au plus vite, de ne rien laisser deviner à Fritz, et de courir à Trianon.

Et Balsamo, saisissant son chapeau qui avait roulé à terre, s'élança contre la porte. Mais tout à coup il s'arrêta.

— Oh! dit-il, avant toute chose... Mon Dieu! pauvre vieillard, je l'avais oublié! Avant toute chose il faut que je voie Althotas; pendant cet accès de délire, pendant ce spasme d'amour monstrueux, j'ai délaissé le malheureux vieillard. J'ai été ingrat, j'ai été inhumain.

Et Balsamo, avec cette fièvre qui animait à cette heure tous ses mouvements, Balsamo s'approcha du ressort qui faisait jouer la bascule du plafond.

Aussitôt le mobile échafaudage descendit rapidement.

Balsamo se plaça dessus, et, à l'aide du contre-poids, commença de monter; mais tout entier encore au trouble de son esprit et de son cœur, et sans songer à autre chose qu'à Lorenza.

A peine toucha-t-il le niveau de la chambre d'Althotas, que la voix du vieillard vint frapper son oreille et le tira de sa douloureuse rêverie.

Mais, au grand étonnement de Balsamo, ses premières paroles ne furent point un reproche, comme il s'y attendait: ce fut un éclat de gaieté naturel et simple qui l'accueillit.

L'élève leva sur le maître un regard étonné.

Le vieillard était renversé dans sa chaise à ressorts; il respirait bruyamment et avec délices, comme si à chaque aspiration il eut repris un jour de vie; ses yeux, pleins d'un feu sombre, mais dont le sourire épanoui sur ses lèvres égayait l'expression, ses yeux s'attachaient avec importunité sur son visiteur.

Balsamo recueillit ses forces et rassembla ses idées pour ne rien laisser voir de son trouble au maître, si peu indulgent pour les faiblesses de l'humanité.

Pendant cette minute de recueillement, Balsamo sentit une oppression étrange peser sur sa poitrine. L'air, sans doute, était vicié par une résorption trop constante, une odeur lourde, fade, tiède, nauséabonde; cette même odeur qu'il avait déjà respirée en bas, mais à un plus faible degré, nageait dans l'air, et, pareille à ces vapeurs qui montent des lacs et des marais en automne au lever et au coucher du soleil, elle avait pris un corps et terni les vitres.

Dans cette atmosphère épaisse et âcre, le cœur de Balsamo faiblit, sa tête s'embarrassa, un vertige le saisit, il sentit que la respiration et les forces allaient lui manquer à la fois.

— Maître, dit-il en cherchant un point solide où s'appuyer, et en essayant de dilater sa poitrine, maître, vous ne pouvez vivre ici; on n'y respire point. — Tu trouves? — Oh! — J'y respire cependant fort bien, moi! répondit Althotas avec enjouement, et j'y vis, comme tu vois. — Maître, maître, dit Balsamo de plus en plus étourdi, faites-y attention, et laissez-moi ouvrir une fenêtre; il monte de ce parquet comme une vapeur de sang. — De sang! Ah! tu trouves?... de sang! s'écria Althotas en éclatant de rire. — Oh! oui, oui, je sens les miasmes qui s'exhalent d'un corps fraîchement tué! je les pèserais, tant ils sont lourds à mon cerveau et à mon cœur. — C'est cela, dit le vieillard avec son rire ironique, je m'en suis déjà aperçu; tu as un cœur tendre et un cerveau très-fragile, Acharat. — Maître, dit Balsamo en étendant le doigt vers le vieillard; maître, vous avez du sang sur vos mains; maître, il y a du sang sur cette table; maître, il y a du sang partout, jusque dans vos yeux, qui luisent comme deux flammes; maître, cette odeur qu'on respire ici, cette odeur qui me donne le vertige, cette odeur qui m'étouffe, c'est l'odeur du sang. — Eh bien, après? dit tranquillement Althotas, la sens-tu donc pour la première fois cette odeur? — Non. — Ne m'as-tu jamais vu faire mes expériences? N'en as-tu jamais fait toi-même? — Mais, du sang humain! dit Balsamo passant sa main sur son front ruisselant de sueur. — Ah! tu as l'odorat subtil, dit Althotas. Eh bien! je n'aurais pas cru que l'on pût reconnaître le sang de l'homme du sang d'un animal quelconque. — Le sang de l'homme! murmura Balsamo.

Et comme, tout chancelant, il cherchait, pour se retenir, quelque saillie de meuble, il aperçut avec horreur un vaste bassin de cuivre, dont les parois brillantes réflétaient la couleur pourpre et laqueuse du sang fraîchement répandu.

L'énorme vase était à moitié rempli.

Balsamo recula épouvanté.

— Oh! ce sang! s'écria-t-il; d'où vient ce sang?

Althotas ne répondait pas, mais son regard ne perdait rien des fluc-

tuations, des égarements et des terreurs de Balsamo. Soudain celui-ci poussa un rugissement terrible.

Puis, s'abaissant comme s'il fondait sur une proie, il s'élança vers un point de la chambre et ramassa par terre un ruban de soie broché d'argent après lequel pendait une longue tresse de cheveux noirs.

Après ce cri aigu, douloureux, suprême, un silence mortel régna un instant dans la chambre du vieillard.

Balsamo soulevait lentement ce ruban, examinant en frissonnant les cheveux dont une épingle d'or retenait l'extrémité clouée d'un côté à la soie, tandis que tranchés nettement de l'autre ils semblaient une frange dont le bout eût été effleuré par un flot de sang, car des gouttes rouges et mousseuses perlaient à l'extrémité de cette frange.

A mesure que Balsamo relevait sa main, sa main devenait plus tremblante.

A mesure que Balsamo attachait son regard plus sûrement sur le ruban souillé, ses joues devenaient plus livides.

— Oh! d'où vient cela? murmura-t-il, mais assez haut cependant pour que sa parole devînt une question pour un autre que pour lui-même. — Cela? dit Althotas. — Oui, cela? — Eh bien! c'est un ruban de soie enveloppant des cheveux. — Mais ces cheveux, ces cheveux, dans quoi ont-ils trempé? — Tu le vois bien, dans le sang. — Dans quel sang? — Eh! parbleu! dans le sang qu'il me fallait pour mon élixir, dans le sang que tu me refusais et que j'ai dû, à ton refus, me procurer moi-même. — Mais ces cheveux, cette tresse, ce ruban, où les avez-vous pris? ce n'est point là la coiffure d'un enfant. — Et qui t'a dit que ce fût un enfant que j'ai égorgé? demanda tranquillement Althotas. — Ne vous fallait-il pas, pour votre élixir, le sang d'un enfant? s'écria Balsamo. Voyons, ne m'avez-vous pas dit cela? — Ou d'une vierge, Acharat, ou d'une vierge.

Et Althotas allongea sa main amaigrie sur le bras du fauteuil, et y prit une fiole dont il savoura le contenu avec délices.

Puis, de son ton le plus naturel, et avec son accent le plus affectueux :

— C'est bien à toi, dit-il, Acharat, tu as été sage et prévoyant en plaçant là cette femme sous mon plancher, presque à la portée de ma main : l'humanité n'a pas à se plaindre, la loi n'a rien à reprendre. Eh! eh! ce n'est pas toi qui m'as livré la vierge sans laquelle j'allais mourir; non c'est moi qui l'ai prise. Eh! eh! merci, mon cher élève, merci, mon petit Acharat.

Et il approcha encore une fois la fiole de ses lèvres.

Balsamo laissa tomber la mèche de cheveux qu'il tenait ; une horrible lumière venait d'éblouir ses yeux.



TYP. J. CLAYE.

LE SANG.

24

En face de lui, la table du vieillard, cette immense table de marbre, toujours remplie de plantes, de livres, de fioles; devant lui cette table était recouverte d'un long drap de damas blanc à fleurs sombres, sur lequel la lampe d'Althotas envoyait sa rougeâtre lueur et dessinait de sinistres formes que Balsamo n'avait pas encore remarquées.

Balsamo prit un des coins du drap et le tira violemment à lui.

Mais alors, ses cheveux se hérissèrent, sa bouche ouverte ne put laisser échapper l'horrible cri étouffé au fond de sa gorge.

Il venait, sous ce linceul, d'apercevoir le cadavre de Lorenza, de Lorenza étendue sur cette table, la tête livide et cependant souriante encore, et pendant en arrière comme entraînée par le poids de ses longs cheveux.

Une large blessure s'ouvrait béante au-dessus de la clavicule et ne laissait plus échapper une seule goutte de sang.

Les mains étaient roidies et les yeux fermés sous leur paupière violette.

— Oui, du sang, du sang de vierge, les trois dernières gouttes du sang artériel d'une vierge; voilà ce qu'il me fallait, dit le vieillard en recourant pour la troisième fois à sa fiole. — Misérable! s'écria Balsamo, dont le cri de désespoir s'exhala enfin par chacun de ses pores, meurs donc, car, depuis quatre jours, elle était ma femme! tu l'as assassinée pour rien...

Elle n'était pas vierge!...

Les yeux d'Althotas tremblèrent à ces paroles, comme si une secousse électrique les eût fait rebondir dans leur orbite; ses prunelles se dilatèrent effroyablement; ses gencives grincèrent, à défaut de dents; sa main laissa échapper la fiole, qui tomba sur le parquet et se brisa en mille morceaux, tandis que lui, tout stupéfait, anéanti, frappé à la fois au cœur et au cerveau, il se renversait lourdement sur son fauteuil.

Quant à Balsamo, il se pencha avec un sanglot sur le corps de Lorenza, et s'évanouit en baisant ses cheveux sanglants.

LVIII

L'HOMME ET DIEU

Les heures, ces étranges sœurs qui se tiennent par la main et qui passent d'un vol si lent pour l'infortuné, si rapide pour l'homme heureux; les heures s'abattirent silencieusement en repliant leurs ailes pesantes sur cette chambre, pleine de soupirs et de sanglots.

D'un côté, la mort; de l'autre, l'agonie.

Au milieu, le désespoir, douloureux comme l'agonie, profond comme la mort.

Balsamo n'avait plus proféré une seule parole depuis le cri déchirant qui avait déchiré sa gorge.

Depuis cette foudroyante révélation, qui avait abattu la féroce joie d'Althotas, Balsamo n'avait pas fait un mouvement.

Quant au hideux vieillard rejeté violemment dans la vie telle que Dieu l'a faite aux hommes, il semblait aussi dépaysé dans cet élément nouveau pour lui que l'est l'oiseau atteint d'un grain de plomb, et tombé du haut d'un nuage dans un lac, à la surface duquel il se débat, sans parvenir à enfler ses ailes.

La stupéfaction de cette figure livide et bouleversée révélait l'incommensurable étendue de son désappointement.

En effet, Althotas ne prenait plus même la peine de penser, depuis que ses pensées avaient vu le but vers lequel elles se dirigeaient et auquel elles croyaient la solidité du roc, s'évanouir comme une fumée.

Son désespoir morne et silencieux avait quelque chose de l'hébètement. Pour un esprit peu accoutumé à mesurer le sien, ce silence eût peut-être été un indice de recherche; pour Balsamo, qui du reste ne le regardait même pas, c'était l'agonie de la puissance, de la raison, de la vie.

Althotas ne quittait pas du regard cette fiole brisée, image du néant de ses espérances; on eût dit qu'il comptait ces mille débris qui avaient, en s'éparpillant, diminué sa vie d'autant de jours, on eût dit qu'il eût voulu pomper du regard cette liqueur précieuse répandue sur le parquet, et qu'un instant il avait crue l'immortalité.

Parfois aussi, lorsque la douleur de cette désillusion était trop vive, le vieillard levait son œil terni sur Balsamo; puis, de Balsamo, son regard passait au cadavre de Lorenza.

Il ressemblait alors à ces brutes, surprises au piége, que le chasseur trouve le matin, arrêtées par la jambe, et qu'il tourmente longtemps du pied sans leur faire tourner la tête; mais qui, s'il les pique de son couteau de chasse, ou de la baïonnette de son fusil, lèvent obliquement leur œil sanglant, tout chargé de haine, de vengeance, de reproche et de surprise.

— Est-il possible, disait ce regard, encore si expressif dans son atonie, est-il croyable que tant de malheurs, que tant d'échecs viennent à moi, de la part d'un être aussi infime que cet homme, que je vois là agenouillé à quatre pas de moi, aux pieds d'un objet aussi vulgaire que cette femme morte! n'est-ce pas un bouleversement de la nature, un bouleversement de la science, un cataclysme de la raison, que l'élève si grossier ait

abusé le maître si sublime! n'est-ce pas monstrueux, enfin, que le grain de poussière ait arrêté court la roue du char superbe et rapide dans son tout-puissant, dans son immortel essor!

Quant à Balsamo, à Balsamo brisé, anéanti, sans voix, sans mouvement, presque sans vie, nulle pensée humaine ne s'était encore fait jour à travers les sanglantes vapeurs de son cerveau.

Lorenza, sa Lorenza! Lorenza, sa femme, son idole, cette créature doublement précieuse à titre d'ange et d'amante; Lorenza, c'est-à-dire le plaisir et la gloire, le présent et l'avenir, la force et la foi; Lorenza, c'est-à-dire tout ce qu'il aimait, tout ce qu'il désirait, tout ce qu'il ambitionnait au monde, Lorenza était perdue pour lui à jamais!

Il ne pleurait pas, il ne criait pas, il ne soupirait même pas.

A peine avait-il le temps de s'étonner qu'un si épouvantable malheur eût fondu sur sa tête. Il ressemblait à ces infortunés que l'inondation saisit dans leur lit, au milieu des ténèbres, qui rêvent que l'eau les a gagnés, qui s'éveillent, qui ouvrent les yeux et qui, voyant sur leur tête une vague mugissante, n'ont pas même le temps de pousser un grand cri en passant de la vie à la mort.

Balsamo, pendant trois heures, se crut englouti dans les plus profonds abîmes du tombeau; à travers son immense douleur, il prenait ce qui lui arrivait pour un de ces sinistres songes qui visitent les trépassés dans la nuit éternelle et silencieuse du sépulcre.

Pour lui, plus d'Althotas, c'est-à-dire pour lui plus de haine, pour lui plus de vengeance.

Pour lui, plus de Lorenza, c'est-à-dire plus de vie, plus d'amour.

Le sommeil, la nuit, le néant.

Voilà comment le temps s'écoula, lugubre, silencieux, infini, dans cette chambre où le sang refroidissait après avoir envoyé sa part de fécondité aux atomes qui la réclament.

Tout à coup, au milieu du silence et de la nuit, une sonnette sonna trois fois.

Sans doute Fritz savait que son maître était chez Althotas, car une sonnette tinta dans la chambre même.

Mais elle eut beau retentir trois fois avec un bruit insolemment étrange, le son s'évanouit dans l'espace.

Balsamo ne leva point la tête.

Au bout de quelques minutes, le même tintement, plus sonore, retentit une seconde fois, mais sans plus que la première arracher Balsamo à sa torpeur.

Puis, à un intervalle mesuré, mais moins éloigné que celui qui avait séparé le premier tintement du second, la sonnette irritée fit une troisième

fois jaillir dans la chambre un éclat multiple de sons criards et impatients.

Balsamo, sans tressaillir, souleva lentement son front et interrogea l'espace avec la froide solennité d'un mort qui sort de son tombeau.

Ainsi dut regarder Lazare quand la voix du Christ l'appela trois fois.

La sonnette ne cessait point de tinter.

Son énergie, toujours croissante, éveilla enfin l'intelligence chez l'amant de Lorenza.

Il détacha sa main de la main du cadavre.

Toute la chaleur avait quitté son corps, sans passer dans celui de Lorenza.

— Une grande nouvelle ou un grand danger, se dit Balsamo.

Pourvu que ce soit un grand danger!..

Et il se leva tout à fait.

— Mais pourquoi répondrais-je à cet appel, continua-t-il sans s'apercevoir du lugubre effet de ses paroles, sous cette voûte sombre, dans cette chambre funèbre, est-ce que désormais quelque chose peut m'intéresser ou m'effrayer en ce monde?

La sonnette alors, comme pour lui répondre, heurta si brutalement ses flancs de bronze avec son battant d'airain, que le battant se détacha et tomba sur une cornue de verre, qui, brisée avec un bruit métallique, alla joncher le parquet de ses débris.

Balsamo ne résista plus; il était d'ailleurs important que nul, pas même Fritz, ne le vînt relancer où il était.

Il marcha d'un pas tranquille vers le ressort, le poussa et alla se placer sur la trappe, qui descendit lentement et le déposa au milieu de la chambre aux fourrures.

En passant près du sofa, il effleura la mante qui était tombée des épaules de Lorenza lorsque l'impitoyable vieillard, impassible comme la mort, l'avait enlevée entre ses deux bras.

Le contact, plus vivant que Lorenza elle-même, imprima un frisson douloureux à Balsamo.

Il prit l'écharpe et la baisa en étouffant ses cris avec l'écharpe même.

Puis, il alla ouvrir la porte de l'escalier.

Sur les plus hautes marches, Fritz tout pâle, tout haletant, Fritz tenant un flambeau d'une main, et de l'autre le cordon de sonnette que, dans sa terreur et son impatience, il continuait d'agiter convulsivement, Fritz l'attendait.

A la vue de son maître, il poussa un cri de satisfaction d'abord, puis un second cri de surprise et d'épouvante.

Mais Balsamo, ignorant la cause de ce double cri, ne répondit que par une muette interrogation.

Fritz ne dit rien, mais il se hasarda, lui, si respectueux d'ordinaire, à prendre son maître par la main et à le conduire devant le grand miroir de Venise qui garnissait le dessus de la cheminée par laquelle on passait dans la chambre de Lorenza.

— Oh ! voyez, Excellence, dit-il, en lui indiquant sa propre image dans le cristal.

Balsamo frémit.

Puis un sourire, un de ces sourires qui sont fils d'une douleur infinie et inguérissable, un sourire mortel passa sur ses lèvres.

En effet, il avait compris l'épouvante de Fritz.

Balsamo avait vieilli de vingt ans en une heure ; plus d'éclat dans les yeux, plus de sang sous la peau, une expression de stupeur et d'inintelligence répandue sur tous ses traits, une écume sanglante frangeant ses lèvres, une large tache de sang sur la batiste si blanche de sa chemise.

Balsamo se regarda lui-même un instant sans pouvoir se reconnaître, puis il plongea résolument ses yeux dans les yeux du personnage étrange que reflétait le miroir.

— Oui, Fritz, oui, dit-il, tu as raison.

Puis, remarquant l'air inquiet du fidèle serviteur :

— Mais pourquoi m'appelais-tu donc? lui demanda-t-il. — Oh ! maître, pour eux. — Eux ? — Oui. — Eux ! qui cela ? — Excellence, murmura Fritz en approchant sa bouche de l'oreillle de Balsamo, eux, les cinq maîtres.

Balsamo tressaillit.

— Tous ? demanda-t-il. — Oui, tous. — Et ils sont là ? — Là. — Seuls ? — Non ; avec chacun un serviteur armé qui attend dans la cour. — Ils sont venus ensemble ? — Ensemble, oui, maître ; et ils s'impatientent ; voilà pourquoi j'ai sonné tant de fois et si fort.

Balsamo, sans même cacher sous un pli de son jabot de dentelles la tache de sang, sans chercher à réparer le désordre de sa toilette, Balsamo se mit en marche et commença de descendre l'escalier après avoir demandé à Fritz si ses hôtes étaient installés dans le salon où dans le grand cabinet.

— Dans le salon, Excellence, répondit Fritz en suivant son maître.

Puis, au bas de l'escalier, se hasardant à arrêter Balsamo :

— Votre Excellence a-t-elle des ordres à me donner ? dit-il. — Aucun ordre, Fritz. — Votre Excellence... continua Fritz en balbutiant. — Eh bien ? demanda Balsamo avec une douceur infinie. — Votre Excellence se rend-elle près d'eux sans armes ? — Sans armes, oui. — Même sans votre épée ? — Et pourquoi prendrais-je mon épée, Fritz ? — Mais je ne sais, dit le fidèle serviteur en baissant les yeux, mais je pensais, je croyais, j'avais peur... — C'est bien, retirez-vous, Fritz.

Fritz fit quelques pas pour obéir et revint.

— N'avez-vous pas entendu? demanda Balsamo. — Excellence, je voulais vous dire que vos pistolets à deux coups sont dans le coffret d'ébène, sur le guéridon doré. — Allez, vous dis-je, répondit Balsamo.

Et il entra dans le salon.

LIX

LE JUGEMENT

Fritz avait bien raison, les hôtes de Balsamo n'étaient pas entrés rue Saint-Claude avec un appareil pacifique, pas plus qu'avec un extérieur bienveillant.

Cinq hommes à cheval escortaient la voiture de voyage dans laquelle les maîtres étaient venus; cinq hommes de mine altière et sombre, armés jusqu'aux dents, avaient refermé la porte de la rue, et la gardaient, tout en paraissant attendre leurs maîtres.

Un cocher, deux laquais sur le siége de ce carrosse, tenaient sous leur manteau des couteaux de chasse et des mousquetons. C'était bien plutôt pour une expédition que pour une visite que tout ce monde était venu rue Saint-Claude.

Aussi cette invasion nocturne de gens terribles que Fritz avait reconnus, cette prise d'assaut de l'hôtel avait-elle imposé tout d'abord à l'Allemand une terreur indicible. Il avait essayé de refuser l'entrée à tout le monde, lorsqu'il avait vu par le guichet l'escorte et deviné les armes; mais ces signes tout-puissants, irrésisistible témoignage du droit des arrivants, ne lui avaient plus permis de contester. A peine maîtres de la place, les étrangers s'étaient postés, comme d'habiles capitaines, à chaque issue de la maison, sans prendre la peine de dissimuler leurs intentions malveillantes.

Les prétendus valets dans la cour et dans les passages, les prétendus maîtres dans le salon, ne présageaient rien de bon à Fritz : voilà pourquoi il avait brisé la sonnette.

Balsamo, sans s'étonner, sans se préparer, entra dans le salon que Fritz, pour faire honneur comme il le devait à tout visiteur, avait éclairé convenablement.

Il vit assis sur des fauteuils les cinq visiteurs, dont pas un ne se leva quand il parut.

Lui, le maître du logis, les ayant vus tous, les salua civilement.

Ce fut alors seulement qu'ils se levèrent et lui rendirent gravement son salut.

Il prit un fauteuil en face des leurs, sans remarquer ou sans paraître remarquer l'étrange ordonnance de cette assistance. En effet, les cinq fauteuils formaient un hémicycle pareil à ceux des tribunaux antiques, avec un président dominant deux assesseurs, et son fauteuil à lui, Balsamo, établi en face de celui du président, occupant la place qu'on donne à l'accusé dans les conciles ou les prétoires.

Balsamo ne prit pas le premier la parole, comme il l'eût fait en toute autre circonstance; il regardait sans bien voir, toujours par suite de cette douloureuse somnolence qui lui était restée après le choc.

— Tu nous as compris, à ce qu'il paraît, frère, dit le président, ou plutôt celui qui occupait le fauteuil du milieu. Tu as cependant bien tardé à venir, et nous délibérions déjà pour savoir si l'on enverrait à ta recherche. — Je ne vous comprends pas, répondit simplement Balsamo. — Ce n'est pas ce que j'avais cru en te voyant prendre vis-à-vis de nous la place et l'attitude de l'accusé.—De l'accusé? balbutia vaguement Balsamo.

Et il haussa les épaules.

— Je ne comprends pas, dit-il. — Nous allons te faire comprendre, et cela ne sera pas difficile, si j'en crois ton front pâle, tes yeux éteints, ta voix qui tremble... on dirait que tu n'entends pas. — Si fait, j'entends, répondit Balsamo en secouant la tête comme pour en faire tomber des pensées qui l'obsédaient. — Te souvient-il, frère, continua le président, que, dans ses dernières communications, le comité supérieur t'ait donné avis d'une trahison méditée par un des grands appuis de l'ordre? — Peut-être... oui... je ne dis pas non. — Tu réponds comme il convient à une conscience tumultueuse et troublée; mais remets-toi... ne te laisse point abattre; réponds avec la clarté, la précision que te commande une position terrible; réponds-moi d'après cette certitude que tu peux nous convaincre, car nous n'apportons ici ni préventions, ni haine; nous sommes la loi; elle ne parle qu'après que le juge a écouté.

Balsamo ne répliqua rien.

— Je te le répète, Balsamo, et mon avertissement une fois donné sera comme l'avis que se donnent des combattants avant de s'attaquer l'un l'autre; je vais t'attaquer avec des armes loyales, mais puissantes; défends-toi.

Les assistants, voyant le flegme et l'immobilité de Balsamo, se regardèrent, non sans étonnement, puis reportèrent leurs yeux sur le président.

— Tu m'as entendu, n'est-ce pas, Balsamo? répéta ce dernier.

Balsamo fit de la tête un signe affirmatif.

aussi souple qu'un des anges des ténèbres qui aident l'homme à réussir dans le mal; Lorenza Feliciani est ta femme, Balsamo!

Balsamo laissa échapper un rugissement de désespoir.

— Tu es convaincu, dit le président. — Concluez, dit Balsamo. — Je n'ai pas encore achevé. Un quart d'heure après son entrée chez le lieutenant de police, tu y entras toi-même. Elle avait semé la trahison, tu venais récolter la récompense. Elle avait pris sur elle, en obéissante servante, la perpétration du crime; tu venais, toi, élégamment donner un dernier tour à l'œuvre infâme. Lorenza ressortit seule. Tu la reniais sans doute, et tu ne voulais pas être compromis en l'accompagnant; toi, tu sortis triomphant, avec madame Dubarry, appelée là pour recueillir de ta bouche les indices que tu voulais te faire payer..... Tu es monté dans le carrosse de cette prostituée, comme le batelier dans le bateau avec la pécheresse Marie l'Égyptienne; tu laissais les notes qui nous perdaient chez monsieur de Sartines, mais tu emportais le coffret qui pouvait te perdre près de nous. Heureusement nous avons vu! la lumière de Dieu ne nous manque pas dans les bonnes occasions.

Balsamo s'inclina sans rien dire.

— Maintenant je puis conclure, ajouta le président. Deux coupables ont été signalés à l'ordre : une femme, ta complice, qui, peut-être innocemment, mais qui, de fait, a porté préjudice à la cause en révélant un de nos secrets; toi secondement, toi le maître, toi le grand cophte; toi, le rayon lumineux qui as eu la lâcheté de t'abriter derrière cette femme pour que l'on vît moins clairement la trahison.

Balsamo souleva lentement sa tête pâle, attacha sur les commissaires un regard étincelant de tout le feu qui avait couvé dans sa poitrine depuis le commencement de l'interrogatoire.

— Pourquoi accusez-vous cette femme? dit-il. — Ah! nous savons que tu essaieras de la défendre; nous savons que tu l'aimes avec idolâtrie, que tu la préfères à tout. Nous savons qu'elle est ton trésor de science, de bonheur et de fortune; nous savons qu'elle est pour toi un instrument plus précieux que tout le monde. — Vous savez cela? dit Balsamo. — Oui, nous le savons, et nous te frapperons bien plus par elle que par toi. — Achevez...

Le président se leva...

— Voici la sentence :

Joseph Balsamo est un traître; il a manqué à ses serments; mais sa science est immense, elle est utile à l'ordre. Balsamo doit vivre pour la cause qu'il a trahie; il appartient à ses frères, bien qu'il les ait reniés.

— Ah! ah! dit Balsamo, sombre et farouche. — Une prison perpétuelle protégera l'association contre ses nouvelles perfidies, en même

temps qu'elle permettra aux frères de recueillir de Balsamo l'utilité qu'elle a droit d'attendre de chacun de ses membres.

Quant à Lorenza Feliciani, un châtiment terrible...

— Attendez, dit Balsamo avec le plus grand calme dans la voix... vous oubliez que je ne me suis pas défendu; l'accusé doit être entendu dans sa justification... Un mot me suffira, un seul document; attendez-moi une minute, je vais rapporter la preuve que j'ai promise.

Les commissaires se consultèrent un moment.

— Oh! vous craignez que je ne me tue? dit Balsamo avec un sourire amer... Si je l'eusse voulu, ce serait fait. Il y a dans cette bague de quoi vous tuer tous cinq si je l'ouvrais; vous craignez que je ne m'enfuie? faites-moi accompagner si cela vous convient. — Va! dit le président.

Balsamo disparut pendant une minute; puis on l'entendit redescendre pesamment l'escalier : il rentra.

Il tenait sur son épaule le cadavre roidi, froid et décoloré de Lorenza, dont la blanche main pendait vers la terre.

— Cette femme que j'adorais, cette femme qui était mon trésor, mon bien unique, ma vie, cette femme qui a trahi, comme vous dites, s'écria-t-il, la voici, prenez-la! Dieu ne vous a pas attendus pour punir, Messieurs, ajouta-t-il.

Et, par un mouvement prompt comme l'éclair, il fit glisser le cadavre sur ses bras et l'envoya rouler sur le tapis jusqu'aux pieds des juges que les froids cheveux et les mains inertes de la morte allèrent effleurer dans leur horreur profonde, tandis qu'à la lueur des lampes on voyait la blessure d'un rouge sinistre et profond s'ouvrir au milieu de son col d'une blancheur de cygne.

— Prononcez maintenant, ajouta Balsamo.

Les juges, épouvantés, poussèrent un cri terrible, et, saisis d'une vertigineuse terreur, ils s'enfuirent dans une confusion inexprimable. On entendit bientôt les chevaux hennir et piétiner dans la cour; la porte gronda sur ses gonds, puis le silence, le silence solennel revint s'asseoir auprès de la mort et du désespoir.

LX

L'HOMME ET DIEU

Tandis que la scène terrible que nous venons de raconter s'accomplissait entre Balsamo et les cinq maîtres, rien n'était changé en apparence

dans le reste de la maison; seulement le vieillard avait vu Balsamo rentrer chez lui et emporter le cadavre de Lorenza, et cette nouvelle démonstration l'avait rappelé au sentiment de tout ce qui se passait autour de lui.

Seulement, en voyant Balsamo charger sur ses épaules le corps et redescendre avec lui dans les étages inférieurs, il crut que c'était le dernier, l'éternel adieu de cet homme dont il avait brisé le cœur, et la peur le prit d'un abandon qui, pour lui, pour lui surtout qui avait tout fait pour ne pas mourir, doublait les horreurs de la mort.

Ne sachant pas dans quel but Balsamo s'éloignait, ne sachant pas où il était allé, il commença à appeler :

— Acharat! Acharat!

C'était son nom d'enfant : il espérait que c'était celui qui aurait conservé le plus d'influence sur l'homme.

Balsamo cependant descendait toujours; une fois descendu, il ne songea pas même à faire remonter la trappe et se perdit dans les profondeurs du corridor.

— Ah! s'écria Althotas, voilà donc ce que c'est que l'homme, animal aveugle et ingrat; reviens, Acharat, reviens; ah! tu préfères le ridicule objet qu'on appelle une femme à la perfection de l'humanité que je représente! tu préfères le fragment de la vie à l'immortalité!

Mais non, s'écriait-il après un instant, non, le scélérat a trompé son maître, il a joué comme un vil brigand avec ma confiance; il craignait de me voir vivre, moi qui le dépasse de si loin en science; il a voulu hériter de l'œuvre laborieuse que j'avais presque menée à fin, il a tendu un piége à moi, à moi, son maître, son bienfaiteur. Oh! Acharat!

Et peu à peu la colère du vieillard s'allumait, ses joues reprenaient un coloris fébrile; dans ses yeux, à peine ouverts, se ranimait l'éclat sombre, de ces lumières phosphorescentes que les enfants sacriléges placent dans les orbites d'une tête de mort.

Alors il s'écriait :

— Reviens, Acharat, reviens; prends garde à toi : tu sais que je connais des conjurations qui évoquent le feu, qui suscitent les esprits surnaturels; j'ai évoqué Satan, celui que les mages nommaient Phégor, dans les montagnes de Gad, et Satan, forcé d'abandonner les abîmes sombres, Satan m'est apparu; j'ai causé avec les sept anges ministres de la colère de Dieu, sur cette même montagne où Moïse a reçu les tables de la loi; j'ai, par le seul acte de ma volonté, allumé le grand trépied à sept flammes que Trajan a ravi aux Juifs : prends garde, Acharat, prends garde.

Mais rien ne lui répondait.

Et alors sa tête s'embarrassant de plus en plus :

— Tu ne vois donc pas, malheureux, disait-il d'une voix étranglée, que la mort va me prendre comme une créature vulgaire : écoute, tu peux revenir, Acharat; je ne te ferai point de mal; reviens; je renonce au feu, tu n'as rien à craindre du mauvais esprit, tu n'as rien à craindre des sept anges vengeurs; je renonce à la vengeance, et cependant je pourrais te frapper d'une telle épouvante, que tu deviendrais idiot et froid comme le marbre, car je sais arrêter la circulation du sang, Acharat; reviens donc, je ne te ferai aucun mal; mais au contraire, vois-tu, je puis te faire tant de bien... Acharat, au lieu de m'abandonner, veille sur ma vie, et tous mes trésors, tous mes secrets sont à toi; fais-moi vivre, Acharat; fais-moi vivre pour te les apprendre; vois!... vois!...

Et il montrait des yeux et d'un doigt tremblant les millions d'objets, de papiers et de rouleaux épars dans cette vaste chambre.

Puis il attendait, réunissant, pour écouter ses forces défaillantes de plus en plus.

— Ah! tu ne reviens pas, continuait-il; ah! tu crois que je mourrai ainsi; tu crois que tout t'appartiendra par ce meurtre, car c'est toi qui me tues. Insensé, quand bien même tu saurais lire les manuscrits que mes yeux seuls ont pu déchiffrer; quand même pour une vie, deux fois, trois fois centenaire, l'esprit te donnerait ma science, l'usage enfin de tous ces matériaux recueillis par moi, eh bien! non, cent fois non, tu n'hériterais pas encore de moi : arrête-toi, Acharat; Acharat, reviens, reviens un moment, ne fût-ce que pour assister à la ruine de toute cette maison, ne fût-ce que pour contempler ce beau spectacle que je te prépare. Acharat! Acharat! Acharat!

Rien ne lui répondait, car, pendant ce temps, Balsamo répondait à l'accusation des maîtres en leur montrant le corps de Lorenza assassinée; et les cris du vieillard abandonné devenaient de plus en plus perçants, et le désespoir doublait ses forces, et ses rauques hurlements s'engouffrant dans les corridors allaient porter au loin l'épouvante, comme font les rugissements du tigre qui a rompu sa chaîne ou faussé les barreaux de sa cage.

— Ah! tu ne reviens pas! hurlait Althotas; ah! tu me méprises; ah! tu comptes sur ma faiblesse : eh bien! tu vas voir. Au feu! au feu! au feu!

Il articula ces cris avec une telle rage, que Balsamo, débarrassé de ses visiteurs épouvantés, en fut réveillé au fond de sa douleur; il reprit dans ses bras le corps de Lorenza, remonta l'escalier, déposa le cadavre sur le sofa où, deux heures auparavant, il avait reposé dans le sommeil, et se replaçant sur le plancher mobile, il apparut tout à coup aux yeux d'Althotas.

— Ah! enfin! cria le vieillard ivre de joie, tu as peur! tu as vu que je

pouvais me venger : tu es venu, et tu as bien fait de venir, car un moment plus tard je mettais le feu à cette chambre.

Balsamo le regarda en haussant les épaules, mais sans daigner répondre un seul mot.

— J'ai soif, cria Althotas; j'ai soif, donne-moi à boire, Acharat.

Balsamo ne répondit point, ne bougea point; il regardait le moribond comme s'il n'eut rien voulu perdre de son agonie.

— M'entends-tu? hurlait Althotas, m'entends-tu?

Même silence, même immobilité de la part du morne spectateur.

— M'entends-tu, Acharat? vociféra le vieillard en déchirant son gosier, pour faire passage à cette dernière irruption de sa colère; mon eau, donne-moi mon eau!

La figure d'Althotas se décomposait rapidement.

Plus de feu dans son regard, des lueurs sinistres et infernales seulement; plus de sang sous sa peau, plus de geste, presque plus de souffle; ses longs bras si nerveux, dans lesquels il avait emporté Lorenza comme un enfant; ses longs bras se soulevaient, mais inertes et flottants comme les membranes du polype; la colère avait usé le peu de forces ressuscitées un instant en lui par le désespoir.

— Ah! dit-il, ah! tu trouves que je ne meurs pas assez vite; ah! tu veux me faire mourir de soif! ah! tu couves des yeux mes manuscrits, mes trésors! ah! tu crois déjà les tenir! eh bien! attends! attends!

Et Althotas, faisant un suprême effort, prit sous les coussins de son fauteuil un flacon qu'il déboucha. Au contact de l'air, une flamme liquide jaillit du récipient de verre, et Althotas, pareil à une créature magique, secoua cette flamme autour de lui.

A l'instant même, ces manuscrits empilés autour du fauteuil du vieillard, ces livres épars dans la chambre, ces rouleaux de papiers arrachés avec tant de peine aux pyramides de Chéops et aux premières fouilles d'Herculanum, prirent feu avec la rapidité de la poudre; une nappe de flamme s'étendit sur le plancher de marbre, et présenta aux yeux de Balsamo quelque chose de pareil à un de ces cercles flamboyants de l'enfer dont parle Dante.

Althotas s'attendait sans doute à ce que Balsamo allait se précipiter au milieu de la flamme pour sauver ce premier héritage, que le vieillard anéantissait avec lui; mais il se trompait: Balsamo demeura calme, il s'isola sur le plancher mobile, de manière à ce que la flamme ne pût l'atteindre.

Cette flamme enveloppait Althotas, mais au lieu de l'épouvanter, on eût dit que le vieillard se retrouvait dans son élément, et que la flamme, comme elle fait sur la salamandre sculptée sur nos vieux châteaux, le caressait au lieu de le brûler.

Balsamo le regardait toujours; la flamme gagnait les boiseries, enveloppait complétement le vieillard; elle rampait au pied du fauteuil de chêne massif sur lequel il était assis, et, chose étrange, quoiqu'elle dévorât déjà le bas de son corps, il semblait ne pas la sentir.

Au contraire, au contact de ce feu qui semblait épurateur, les muscles du moribond se détendirent graduellement, et une sérénité inconnue envahit comme un masque tous les traits de son visage. Isolé du corps à cette dernière heure, le vieux prophète, sur son char de feu, semblait prêt à monter au ciel. Tout-puissant à cette dernière heure, l'esprit oubliait la matière, et, sûr de n'avoir rien à attendre, il se porta énergiquement vers les sphères supérieures où le feu semblait l'enlever.

Dès ce moment les yeux d'Althotas, qui semblaient retrouver leur vie au premier reflet de la flamme, prirent un point de vue vague, perdu, qui n'était ni le ciel ni la terre, mais qui semblait vouloir percer l'horizon. Calme et résigné, analysant toute sensation, écoutant toute douleur, comme une dernière voix de la terre, le vieux mage laissa échapper sourdement ses adieux à la puissance, à la vie, à l'espoir.

— Allons, allons, dit-il, je meurs sans regret; j'ai tout possédé sur la terre; j'ai tout connu; j'ai pu tout ce qu'il est donné à la créature de pouvoir; j'allais atteindre à l'immortalité.

Balsamo fit entendre un sombre rire dont le sinistre éclat rappela l'attention du vieillard.

Alors Althotas, lui lançant à travers les flammes qui lui faisaient comme un voile, un regard empreint d'une majesté farouche :

— Oui, tu as raison, dit-il, il y a une chose que je n'avais pas prévue; je n'avais pas prévu Dieu.

Et, comme si ce mot puissant eût déraciné toute son âme, Athotas se renversa sur son fauteuil; il avait rendu à Dieu ce dernier soupir qu'il avait espéré soustraire à Dieu.

Balsamo poussa un soupir; et, sans essayer de rien soustraire au bûcher précieux sur lequel cet autre Zoroastre s'était couché pour mourir, il redescendit près de Lorenza et lâcha le ressort de la trappe qui alla se rajuster au plafond, dérobant à ses yeux l'immense fournaise qui bouillonnait, pareille au cratère d'un volcan.

Pendant toute la nuit, la flamme gronda au-dessus de la tête de Balsamo, comme un ouragan, sans que Balsamo fît rien pour l'éteindre ou pour la fuir, insensible qu'il était à tout danger près du corps insensible de Lorenza; mais, contre son attente, après avoir tout dévoré, après avoir mis à nu la voûte de brique dont il avait anéanti les précieux ornements, le feu s'éteignit, et Balsamo entendit ses derniers rugissements, qui, pareils à ceux d'Althotas, dégénéraient en plaintes et mouraient en soupirs.

LXI

OU L'ON REDESCEND SUR LA TERRE

Monsieur le duc de Richelieu était dans la chambre à coucher de son hôtel de Versailles, où il prenait son chocolat à la vanille, en compagnie de monsieur Rafté, lequel lui rendait ses comptes.

Le duc, fort occupé de son visage, qu'il regardait de loin dans une glace, ne prêtait qu'une fort médiocre attention aux calculs plus ou moins exacts de monsieur son secrétaire.

Tout à coup, un certain bruit de souliers craquant dans l'antichambre, annonça une visite, et le duc expédia promptement le reste de son chocolat en regardant avec inquiétude du côté de la porte.

Il y avait des heures où monsieur de Richelieu, comme les vieilles coquettes, n'aimait pas à recevoir tout le monde.

Le valet de chambre annonça monsieur de Taverney.

Le duc allait sans doute répondre par quelque échappatoire qui eût remis à un autre jour, ou du moins à une autre heure, la visite de son ami ; mais aussitôt la porte ouverte, le pétulant vieillard se précipita dans la chambre, tendit, en passant, un bout de doigt au maréchal, et courut s'ensevelir dans une immense bergère qui gémit sous le choc bien plus que sous le poids.

Richelieu vit passer son ami pareil à un de ces hommes fantastiques, à l'existence desquels Hoffmann nous a fait croire depuis. Il entendit le craquement de la bergère, il entendit un soupir énorme, et se retournant vers son hôte.

— Eh ! baron, dit-il, qu'y a-t-il donc de nouveau ? tu me sembles triste comme la mort. — Triste, dit Taverney, triste ? — Pardieu ! ce n'est pas un soupir de joie que tu as poussé là, ce me semble.

Le baron regarda le maréchal d'un air qui voulait dire que tant que Rafté serait là, on n'aurait pas l'explication de ce soupir.

Rafté comprit, sans avoir la peine de se retourner, car lui aussi, comme son maître, regardait parfois dans les glaces.

Ayant compris, il se retira donc discrètement.

Le baron le suivit des yeux, et, comme la porte se refermait derrière lui :

— Ne dis pas triste, duc, fit le baron, dis inquiet, et inquiet mortellement. — Bah ! — En vérité, s'écria Taverney en joignant les mains, je

te conseille de faire l'étonné. Voilà près d'un grand mois que tu me promènes avec des mots vagues tels que ceux-ci : je n'ai pas vu le roi; ou bien encore : le roi ne m'a pas vu; ou bien : le roi me boude. Cordieu! duc, ce n'est pas ainsi qu'on répond à un vieil ami. Un mois, comprends donc! mais c'est l'éternité.

Richelieu haussa les épaules.

— Que diable veux-tu que je dise, baron? répliqua-t-il. — Eh! la vérité. — Mordieu! je te l'ai dite, la vérité; mordieu! je te la corne aux oreilles, la vérité; seulement, tu ne veux pas la croire, voilà tout. — Comment, toi, un duc et pair, un maréchal de France, un gentilhomme de la chambre, tu veux me faire accroire que tu ne vois pas le roi, toi qui vas tous les matins au lever? allons donc! — Je te l'ai dit et je te le répète, cela n'est pas croyable, mais c'est ainsi; depuis trois semaines, je vais tous les jours au lever, moi duc et pair, moi maréchal de France, moi gentilhomme de la chambre! — Et le roi ne te parle pas, interrompit Taverney, et tu ne parles pas au roi! et tu veux me faire avaler une pareille bourde! — Eh! baron, mon cher, tu deviens impertinent, tendre ami; tu me démens, en vérité, comme si nous avions quarante ans de moins et le coup de pointe facile. — Mais c'est à enrager, duc. — Ah! cela c'est autre chose; enrage, mon cher; j'enrage bien, moi. — Tu enrages? — Il y a de quoi. Puisque je te dis que depuis ce jour, le roi ne m'a pas regardé; puisque je te dis que Sa Majesté m'a constamment tourné le dos; puisque chaque fois que j'ai cru devoir lui sourire agréablement, le roi m'a répondu par une affreuse grimace; puisque enfin je suis las d'aller me faire bafouer à Versailles. Voyons, que veux-tu que j'y fasse.

Taverney se mordait cruellement les ongles pendant cette réplique du maréchal.

— Je n'y comprends rien, dit-il enfin. — Ni moi, baron. — En vérité, c'est à croire que le roi s'amuse de tes inquiétudes, car enfin... — Oui, c'est ce que je me dis, baron. Enfin... — Voyons, duc, il s'agit de nous sortir de cet embarras; il s'agit de tenter quelque adroite démarche par laquelle tout s'explique. — Baron, baron, reprit Richelieu, il y a du danger à provoquer les explications des rois. — Tu penses? — Oui. Veux-tu que je te dise? — Parle. — Eh bien! je me défie de quelque chose. — Et de quoi? demanda le baron fièrement. — Ah! voilà que tu te fâches. — Il y a de quoi, ce me semble. — Alors, n'en parlons plus. — Au contraire, parlons-en, mais explique-toi. — Tu as le diable au corps avec tes explications; en vérité, c'est une monomanie. Prends-y garde. — Je te trouve charmant, duc; tu vois tous nos plans arrêtés, tu vois une stagnation inexplicable dans la marche de mes affaires, et tu me conseilles d'attendre! — Quelle stagnation, voyons? — D'abord, tiens. — Une

lettre? — Oui, de mon fils. — Ah! le colonel. — Beau colonel! — Bon! qu'y a-t-il encore par là? — Il y a que depuis près d'un mois aussi, Philippe attend à Reims la nomination que le roi lui a promise, que cette nomination n'arrive pas, et que le régiment va partir dans deux jours. — Diable! le régiment part? — Oui, pour Strasbourg. De sorte que si dans deux jours Philippe n'a pas reçu ce brevet... — Eh bien? — Dans deux jours, Philippe sera ici. — Oui, je comprends, on l'a oublié, le pauvre garçon; c'est là l'ordinaire dans les bureaux organisés comme ceux du nouveau ministère. Ah! si j'eusse été ministre, le brevet serait parti. — Hum! reprit Taverney. — Tu dis? — Je dis que je n'en crois pas un mot. — Comment? — Si tu eusses été ministre, tu eusses envoyé Philippe aux cinq cents diables. — Oh! — Et son père aussi. — Oh! oh! — Et sa sœur encore plus loin. — Il y a du plaisir à causer avec toi, Taverney, tu es rempli d'esprit; mais brisons là. — Je ne demande pas mieux pour moi; mais mon fils ne peut briser là, lui! sa position n'est pas tenable. Duc, il faut absolument voir le roi. — Et je ne fais que cela, te dis-je. — Lui parler. — Eh! mon cher, on ne parle pas au roi, s'il ne vous parle pas. — Le forcer. — Ah! je ne suis pas le pape, moi. — Alors, dit Taverney, je vais me décider à parler à ma fille; car il y a dans tout ceci du louche, monsieur le duc.

Ce mot fut magique.

Richelieu avait sondé Taverney; il le connaissait roué, comme monsieur La Fare ou monsieur de Nocé, ses amis de jeunesse, dont la belle réputation s'était conservée intacte. Il craignait l'alliance du père et de la fille; il craignait quelque chose d'inconnu, enfin, qui lui causerait disgrâce.

— Eh bien! ne te fâche pas, dit-il; je tenterai encore une démarche. Mais il me faut un prétexte. — Ce prétexte, tu l'as. — Moi? — Sans doute. — Lequel? — Le roi a fait une promesse. — A qui? — A mon fils. Et cette promesse... — Eh bien? — On peut la lui rappeler. — En effet, c'est un biais. As-tu cette lettre? — Oui. — Donne-la-moi.

Taverney la tira de la poche de sa veste, et la tendit au duc, en lui recommandant la hardiesse et la circonspection tout à la fois.

— Le feu et l'eau, dit Richelieu, allons, on voit bien que nous extravaguons. N'importe, le vin est tiré, il faut le boire.

Il sonna.

— Qu'on m'habille, et qu'on attelle, dit le duc.

Puis, se tournant vers Taverney :

— Est-ce que tu veux assister à ma toilette, baron? demanda-t-il d'un air inquiet.

Taverney comprit qu'il désobligerait fort son ami en acceptant.

— Non, mon cher, impossible, dit-il; j'ai une course à faire par la

ville; donne-moi un rendez-vous quelque part. — Mais au château. — Soit, au château. — Il importe que toi aussi tu voies Sa Majesté. — Tu crois? dit Taverney enchanté. — Je l'exige; je veux que tu t'assures par toi-même de l'exactitude de ma parole. — Je ne doute pas; mais enfin, puisque tu le veux... — Tu aimes autant cela, hein? — Mais oui, franchement. — Eh bien, dans la galerie des glaces, à onze heures, pendant que, moi, j'entrerai chez Sa Majesté. — Soit, adieu. — Sans rancune, cher baron, dit Richelieu, qui jusqu'au dernier moment tenait à ne pas se faire un ennemi, dont la force était encore inconnue.

Taverney remonta dans son carrosse et partit pour faire seul et pensif une longue promenade dans le jardin, tandis que Richelieu, laissé aux soins de ses valets de chambre, se rajeunissait à son aise, importante occupation qui ne prit pas moins de deux heures à l'illustre vainqueur de Mahon.

C'était, cependant, bien moins de temps encore que Taverney ne lui en avait accordé dans son esprit, et le baron, aux aguets, vit à onze heures précises le carrosse du maréchal s'arrêter devant le perron du palais, où les officiers de service saluèrent Richelieu, tandis que les huissiers l'introduisirent. Le cœur de Taverney battait avec violence: il abandonna sa promenade, et lentement, plus lentement que son esprit ardent ne l'eût permis, il se rendit dans la galerie des glaces, où bon nombre de courtisans peu favorisés, d'officiers porteurs de placets et de gentillâtres ambitieux, posaient comme des statues sur le parquet glissant, piédestal fort bien approprié au genre de figures amoureuses de la Fortune.

Taverney se perdit en soupirant dans la foule, avec cette précaution, cependant, de prendre une encoignure à portée du maréchal, lorsqu'il sortirait de chez Sa Majesté.

— Oh! murmurait-il entre ses dents, être relégué avec les hobereaux et ces plumets sales, moi, moi qui il y a un mois soupais en tête-à-tête avec Sa Majesté!

Et de son sourcil plissé s'échappait plus d'un soupçon infâme qui eût fait rougir la pauvre Andrée.

LXII

LA MÉMOIRE DES ROIS

Richelieu, comme il l'avait promis, s'était allé poster bravement sous le regard de Sa Majesté au moment où monsieur de Condé lui tendait sa chemise.

Le roi, en apercevant le maréchal, fit un si brusque mouvement pour se détourner, que la chemise faillit tomber à terre, et que le prince, tout surpris, se recula.

— Pardon, mon cousin, dit Louis XV, afin de bien prouver au prince qu'il n'y avait rien de personnel pour lui dans ce brusque mouvement.

Aussi, Richelieu comprit-il parfaitement que la colère était pour lui.

Mais comme il était venu décidé à provoquer toute cette colère, si besoin était, afin d'avoir une explication sérieuse, il changea de face, comme à Fontenoy, et s'alla poster à l'endroit où le roi devait passer pour entrer dans son cabinet.

Le roi, ne voyant plus le maréchal, se remit à parler librement et gracieusement; il s'habilla, projeta une chasse à Marly, et consulta longuement son cousin, car messieurs de Condé ont toujours eu la réputation d'être grands chasseurs.

Mais au moment de passer dans son cabinet, alors que tout le monde était déjà parti, il aperçut Richelieu posant avec toutes ses grâces pour la plus charmante révérence qu'on eût faite depuis Lauzun, qui, on se le rappelle, saluait si bien.

Louis XV s'arrêta presque décontenancé.

— Encore ici, monsieur de Richelieu? dit-il. — Aux ordres de Sa Majesté; oui, sire. — Mais vous ne quittez donc pas Versailles? — Depuis quarante ans, sire, il est bien rare que je m'en sois éloigné pour autre chose que pour le service de Votre Majesté.

Le roi s'arrêta en face du maréchal.

— Voyons, dit-il, vous me voulez quelque chose, n'est-ce pas? — Moi, sire? fit Richelieu souriant; eh! quoi donc? — Mais vous me poursuivez, duc; morbleu! je m'en aperçois bien, ce me semble. — Oui, sire, de mon amour et de mon respect; merci, sire. — Oh! vous faites semblant de ne pas m'entendre; mais vous me comprenez à merveille. Eh bien, moi, sachez-le, monsieur le maréchal, je n'ai rien à vous dire. — Rien, sire? — Absolument rien.

Richelieu s'arma d'une profonde indifférence.

— Sire, dit-il, j'ai toujours eu le bonheur de me dire, en mon âme et conscience, que mon assiduité près du roi était désintéressée : un grand point, sire, depuis ces quarante ans dont je parlais à Votre Majesté; aussi, les envieux ne diront pas que jamais le roi m'ait accordé quelque chose. Là-dessus, heureusement, ma réputation est faite. — Eh! duc, demandez pour vous si vous avez besoin de quelque chose, mais demandez vite. — Sire, je n'ai absolument besoin de rien, et, pour le présent, je me borne à supplier Votre Majesté... — De quoi? — De vouloir bien admettre à la remercier... — Qui cela? — Sire, quelqu'un qui a une

bien grande obligation au roi. — Mais enfin? — Quelqu'un, sire, à qui Votre Majesté à fait l'honneur insigne... Ah! c'est que quand on a eu l'honneur de s'asseoir à la table de Votre Majesté, lorsqu'on a goûté de cette conversation si délicate, de cette gaieté si charmante, qui fait de Votre Majesté le plus divin convive, c'est qu'alors, sire, on n'oublie jamais, et qu'on prend vite une si douce habitude. — Vous êtes une langue dorée, monsieur de Richelieu. — Oh! sire! — En somme, de qui voulez-vous parler? — De mon ami Taverney. — De votre ami! s'écria le roi. — Pardon, sire. — Taverney! reprit le roi avec une espèce d'épouvante qui étonna fort le duc. — Que voulez-vous, sire, un vieux camarade.

Il s'arrêta un instant.

— Un homme qui a servi sous Villars avec moi.

Il s'arrêta encore.

— Vous le savez, sire, on appelle ami, en ce monde, tout ce qu'on connaît, tout ce qui n'est pas ennemi; c'est un mot poli qui ne couvre souvent pas grand'chose. — C'est un mot compromettant, duc, reprit le roi avec aigreur; un mot dont il convient d'user avec réserve. — Les conseils de Votre Majesté sont des préceptes de sagesse. Monsieur de Taverney, donc... — Monsieur de Taverney est un homme immoral. — Eh bien! sire, dit Richelieu, foi de gentilhomme, je m'en étais douté. — Un homme sans délicatesse, monsieur le maréchal. — Quant à sa délicatesse, sire, je n'en parlerai pas devant Sa Majesté; je ne garantis que ce que je connais. — Comment! vous ne garantissez pas la délicatesse de votre ami, d'un vieux serviteur, d'un homme qui a servi avec vous sous Villars, d'un homme que vous m'avez présenté, enfin? Vous le connaissez, cependant, lui! — Lui, certainement, sire; mais sa délicatesse, non. Sully disait à votre aïeul Henri IV qu'il avait vu sortir sa fièvre habillée d'une robe verte; moi j'avoue bien humblement, sire, que je n'ai jamais su comment s'habillait la délicatesse de Taverney. — Enfin, maréchal, c'est moi qui vous le dis, c'est un vilain homme, et qui a joué un vilain rôle. — Oh! si c'est Votre Majesté qui me le dit... — Oui, Monsieur, c'est moi! — Eh bien! répondit Richelieu, Votre Majesté me met tout à fait à mon aise en me parlant de la sorte. Non, je l'avoue, Taverney n'est pas une fleur de délicatesse, et je m'en suis bien aperçu; mais enfin, sire, tant que Votre Majesté n'a pas daigné me faire connaître son opinion... — La voici, Monsieur : je le déteste. — Ah! l'arrêt est prononcé, sire; heureusement pour cet infortuné, continua Richelieu, qu'une intercession puissante plaide pour lui près de Votre Majesté. — Que voulez-vous dire? — Si le père a eu le malheur de déplaire au roi... — Et très-fort. — Je ne dis pas non, sire. — Que dites-vous alors? — Je dis que certain ange aux yeux bleus et aux cheveux blonds... — Je ne vous comprends pas,

duc. — Cela se conçoit, sire. — Cependant je désirerais vous comprendre, je l'avoue. — Un profane tel que moi, sire, tremble à l'idée de lever un coin du voile sous lequel s'abritent tant de mystères amoureux et charmants; mais, je le répète, combien Taverney ne doit-il pas d'actions de grâces à celle qui adoucit en sa faveur l'indignation royale! Oh! oui! mademoiselle Andrée doit être un ange. — Mademoiselle Andrée est un petit monstre au physique, comme son père l'est au moral, s'écria le roi. — Bah! fit Richelieu au comble de la stupeur, nous nous trompions tous, et cette belle apparence... — Ne me parlez jamais de cette fille, duc, le frisson me gagne rien que d'y penser.

Richelieu joignit hypocritement les deux mains.

— O mon Dieu! dit-il, les dehors devenus... Si Votre Majesté, le premier appréciateur du royaume, si Votre Majesté, l'infaillibilité en personne, ne m'assurait cela, comment pourrais-je le croire?... Quoi! sire, contrefaite à ce point? — Plus que cela, Monsieur, atteinte d'une maladie... affreuse... un guet-apens, duc. Mais, pour Dieu, plus un mot sur elle, vous me feriez mourir. — O ciel! s'écria Richelieu, je n'en ouvrirai plus la bouche, sire. Faire mourir Votre Majesté! oh! quelle tristesse! Quelle famille! Doit-il être malheureux, ce pauvre garçon! — Mais de qui donc me parlez-vous encore? — Oh! cette fois, d'un fidèle, d'un sincère, d'un dévoué serviteur de Votre Majesté. Oh! par exemple, sire, voilà un modèle, et vous l'avez bien jugé, celui-là. Pour cette fois, j'en réponds, vos faveurs ne sont point tombées à faux. — Mais de qui est-il donc question, duc? Achevez, j'ai hâte. — Je veux parler, répondit moelleusement Richelieu, du fils de l'un, sire, et du frère de l'autre. Je veux parler de Philippe de Taverney, de ce brave jeune homme à qui Votre Majesté a donné un régiment. — Moi! j'ai donné un régiment à quelqu'un? — Oui, sire, un régiment que Philippe de Taverney attend toujours, c'est vrai, mais que vous avez donné enfin. — Moi! — Dam! je le crois, sire. — Vous êtes fou! — Bah! — Je n'ai rien donné du tout, maréchal. — Vraiment? — Mais de quoi diable vous mêlez-vous? — Mais, sire... — Est-ce que cela vous regarde? — Moi, pas le moins du monde. — Vous avez donc juré alors de me brûler à petit feu avec ce fagot d'épines? — Que voulez-vous, sire, il me semblait, je vois bien que je me trompe maintenant, il me semblait que Votre Majesté avait promis... — Mais ce n'est pas mon affaire, duc. Mais j'ai un ministre de la guerre. Je ne donne pas des régiments, moi... Un régiment! la belle bourde qu'on vous a contée là. Ah! vous êtes l'avocat de cette nichée. Quand je vous disais que vous aviez tort de me parler; voilà que vous m'avez mis tout le sang à l'envers. — Oh! sire. — Oui, à l'envers. Le diable soit de l'avocat, je ne digérerai pas de toute la journée.

Et là-dessus, le roi tourna le dos au duc et se réfugia tout furieux dans son cabinet, laissant Richelieu plus malheureux qu'on ne saurait dire.

— Ah! pour cette fois, murmura le vieux maréchal, on sait à quoi s'en tenir.

Et s'époussetant avec son mouchoir, car dans la chaleur du choc il s'était tout empoudré, Richelieu se dirigea vers la galerie à l'angle de laquelle son ami l'attendait avec une impatience dévorante.

A peine le maréchal parut-il, que, semblable à l'araignée qui fond sur sa proie, le baron courut sur les nouvelles fraîches.

L'œil éveillé, la bouche en cœur, les bras en guirlande, il se présenta :

— Eh bien! quoi de nouveau? demanda-t-il. — Il y a de nouveau, Monsieur, répondit Richelieu en se redressant avec une bouche dédaigneuse et une méprisante attaque à son jabot, il y a que je vous prie de ne plus m'adresser la parole.

Taverney regarda le duc avec des yeux ébahis.

— Oui, vous avez fort déplu au roi, continua Richelieu, et qui déplaît au roi m'offense.

Taverney, comme si ses pieds eussent pris racine dans le marbre, resta cloué dans sa stupéfaction.

Cependant, Richelieu continua son chemin.

Puis, arrivé à la porte de la galerie des glaces, où l'attendait son valet de pied :

— A Luciennes! cria-t-il.

Et il disparut.

LXIII

LES ÉVANOUISSEMENTS D'ANDRÉE

Taverney, lorsqu'il eut repris ses sens et approfondi ce qu'il appelait son malheur, comprit que le moment était venu d'avoir une explication sérieuse avec la cause première de tant d'alarmes.

En conséquence, bouillant de colère et d'indignation, il se dirigea vers la demeure d'Andrée.

La jeune fille donnait la dernière main à sa toilette, levant ses bras arrondis pour boucler derrière l'oreille deux tresses de cheveux rebelles.

Andrée entendit le pas de son père dans l'antichambre, au moment où, son livre sous le bras, elle allait franchir le seuil de son appartement.

— Ah! bonjour, Andrée, dit monsieur de Taverney; vous sortez? — Oui, mon père. — Seule? — Vous voyez. — Vous êtes donc encore seule? — Depuis la disparition de Nicole, je n'ai pas repris de fille de chambre. — Mais vous ne pouvez vous habiller, Andrée, cela vous fait tort; une femme ainsi mise n'a aucun succès à la cour; je vous avais recommandé tout autre chose, Andrée. — Pardon, mon père, mais madame la dauphine m'attend. — Je vous assure, Andrée, répliqua Taverney, s'échauffant à mesure qu'il parlait, je vous assure, Mademoiselle, qu'avec cette simplicité, vous finirez par être ridiculisée ici. — Mon père... — Le ridicule tue partout, et fait plus à la cour. — Monsieur, j'aviserai. Mais, pour l'instant, madame la dauphine me saura gré de me vêtir moins élégamment, en faveur de mon empressement à me rendre auprès d'elle. — Allez donc et revenez, je vous prie, aussitôt que vous serez libre; car j'ai à vous entretenir d'une affaire sérieuse. — Oui, mon père, dit Andrée.

Et elle essaya de continuer son chemin.

Le baron la regardait de tous ses yeux.

— Attendez, attendez, cria-t-il, vous ne pouvez sortir ainsi; vous avez oublié votre rouge, Mademoiselle; vous êtes d'une pâleur repoussante. — Moi, mon père? fit Andrée, s'arrêtant. — Mais, en vérité, quand vous vous regardez au miroir à quoi pensez-vous donc? Vos joues sont blanches comme cire, vos yeux cernés d'un demi-pied. On ne sort pas comme cela, Mademoiselle, sous peine de faire peur aux gens. — Je n'ai plus le temps de rien changer à ma toilette, mon père. — C'est odieux, en vérité, c'est odieux! s'écria Taverney en haussant les épaules; il n'y a qu'une femme comme celle-là au monde, et je l'ai pour fille! Quelle atroce chance! Andrée! Andrée!

Mais Andrée était déjà au bas de l'escalier.

Elle se retourna.

— Au moins, s'écria Taverney, dites que vous êtes malade, rendez-vous intéressante, mordieu! si vous ne voulez pas vous faire belle! — Oh! quant à cela, mon père, ce me sera chose facile, et je dirai que je suis malade sans mentir, car je me sens réellement souffrante en ce moment — Bien, grommela le baron; bien, il ne nous manque plus que cela... malade!

Puis entre ses dents :

— Peste soit des bégueules! ajouta-t-il.

Et il rentra dans la chambre de sa fille, où minutieusement il s'occupa de chercher tout ce qui pouvait aider ses conjectures et lui faire une opinion.

Pendant ce temps, Andrée traversait l'esplanade et longeait les par-

terres. Elle levait parfois la tête pour chercher en l'air de plus vigoureuses aspirations, car le parfum des fleurs nouvelles montait trop violemment à son cerveau et en ébranlait chaque fibre.

Ainsi frappée, chancelante sous le soleil, et cherchant un appui autour d'elle, la jeune fille parvint, en combattant un malaise inconnu, jusqu'aux antichambres de Trianon, où madame de Noailles, debout sur le seuil du cabinet de la dauphine, fit comprendre du premier mot à Andrée qu'il était l'heure et qu'on l'attendait.

En effet, l'abbé ***, lecteur en titre de la princesse, déjeunait avec Son Altesse Royale, qui admettait souvent à de pareilles faveurs les personnes de son intimité.

L'abbé vantait l'excellence de ces pains au beurre que les ménagères allemandes savent entasser si industrieusement autour d'une tasse de café à la crème.

L'abbé parlait au lieu de lire, et racontait à la dauphine toutes les nouvelles de Vienne qu'il avait recueillies chez les gazetiers et chez les diplomates, car à cette époque la politique se faisait en plein air, aussi bonne, ma foi, que dans les antres les plus secrets des chancelleries, et il n'était point rare, au ministère, d'apprendre des nouvelles que ces messieurs du Palais-Royal ou des quinconces de Versailles avaient devinées, sinon forgées.

L'abbé causait surtout des dernières rumeurs d'une émeute clandestine à propos de la cherté des grains, émeute, disait-il, que monsieur de Sartines avait arrêtée tout net en faisant conduire à la Bastille cinq des plus forts accapareurs.

Andrée entra : la dauphine, elle aussi, avait ses jours de fantaisie et de migraine; l'abbé l'avait intéressée : le livre d'Andrée arrivant après la causerie l'ennuya.

En conséquence, elle dit à sa lectrice en second de faire en sorte de ne pas manquer l'heure, ajoutant que telle chose bonne en soi, l'était surtout dans son opportunité.

Andrée, confuse du reproche, et pénétrée surtout de l'injustice, ne répliqua rien, quoiqu'elle eût pu dire qu'elle avait été retenue par son père, et forcée de venir lentement, attendu qu'elle était souffrante.

Non, troublée, oppressée, elle pencha la tête, et, comme si elle allait mourir, ferma les yeux et perdit l'équilibre.

Sans madame de Noailles, elle tombait.

— Que vous avez peu de maintien, Mademoiselle ! murmura madame l'Étiquette.

Andrée ne répondit pas.

— Mais, duchesse, elle se trouve mal ! s'écria la dauphine en se levant

pour courir à Andrée. — Non, non, répliqua vivement Andrée, les yeux pleins de larmes; non, Votre Altesse, je suis bien, ou plutôt je suis mieux. — Mais elle est blanche comme son mouchoir, duchesse, voyez donc. Au fait, c'est ma faute, je l'ai grondée : pauvre enfant, asseyez-vous, je le veux. — Madame... — Voyons, quand j'ordonne!... Donnez-lui votre pliant, l'abbé.

Andrée s'assit, et, peu à peu, sous la douce influence de cette bonté, son esprit se rasséréna, les couleurs remontèrent à ses joues.

— Eh bien! Mademoiselle, pouvez-vous lire, maintenant? demanda la dauphine. — Oh! oui, bien certainement; je l'espère du moins. — Et Andrée ouvrit le livre à l'endroit où elle avait abandonné sa lecture de la veille, et, d'une voix qu'elle essayait de poser pour la rendre la plus intelligible et la plus agréable possible, elle commença.

Mais à peine ses regards eurent-ils parcouru la valeur de deux ou trois pages, que de petits atomes noirs voltigeant devant ses yeux se mirent à tourbillonner, à trembloter, et devinrent indéchiffrables.

Andrée pâlit de nouveau; une sueur froide monta de sa poitrine à son front, et ce cercle noir que Taverney reprochait si amèrement aux paupières de sa fille s'agrandit, s'agrandit de telle façon, que la dauphine, à qui l'hésitation d'Andrée avait fait lever la tête, s'écria :

— Encore!... voyez, duchesse, en vérité cette enfant est malade, elle perd connaissance.

Et, cette fois, la dauphine elle-même recourut à un flacon de sels qu'elle fit respirer à sa lectrice. Ainsi ranimée, Andrée voulut essayer de ramasser le livre, mais ce fut en vain; ses mains avaient conservé un tremblement nerveux que rien ne put apaiser durant quelques minutes.

— Décidément, duchesse, dit la dauphine, Andrée est souffrante, et je ne veux pas qu'elle aggrave son mal en restant ici. — Alors, il faut que Mademoiselle retourne promptement chez elle, fit la duchesse. — Et pourquoi cela, Madame? demanda la dauphine. — Parce que, répliqua la dame d'honneur avec une profonde révérence, parce que c'est ainsi que commence la petite vérole. — La petite vérole?... — Oui, des évanouissements, des syncopes, des frissons.

L'abbé se crut essentiellement compromis dans le danger que signalait madame de Noailles, car il leva le siége, et, grâce à la liberté que lui donnait cette indisposition d'une femme, il s'esquiva sur la pointe du pied, et si adroitement, que personne ne remarqua sa disparition.

Lorsque Andrée se vit pour ainsi dire entre les bras de la dauphine, la honte d'avoir incommodé à ce point une aussi grande princesse lui rendit des forces, ou plutôt du courage; elle s'approcha donc de la fenêtre pour respirer.

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut prendre l'air, ma chère demoiselle, dit madame la dauphine; retournez chez vous, je vous ferai accompagner. — Oh! je vous assure, Madame, dit Andrée, que me voilà tout à fait remise; j'irai bien chez moi seule, puisque Votre Altesse veut bien me donner la permission de me retirer. — Oui, oui, et soyez tranquille, reprit la dauphine, on ne vous grondera plus, puisque vous êtes si sensible, petite rusée.

Andrée, touchée de cette bonté, qui ressemblait à une amitié de sœur, baisa la main de sa protectrice et sortit de l'appartement, tandis que la dauphine la suivait des yeux avec inquiétude.

Lorsqu'elle fut au bas des degrés, la dauphine lui cria de la fenêtre :

— Ne rentrez pas tout de suite, Mademoiselle; promenez-vous un peu dans les parterres, ce soleil vous fera du bien. — Oh! mon Dieu, Madame, que de grâces! murmura Andrée. — Et puis, faites-moi le plaisir de me renvoyer l'abbé, qui fait là-bas son cours de botanique dans un carré de tulipes de Hollande.

Andrée, pour aller rejoindre l'abbé, fut contrainte de faire un détour; elle traversa le parterre.

Elle allait tête baissée, un peu lourde encore du poids des étourdissements étranges qui la faisaient souffrir depuis le matin; elle ne donnait aucune attention aux oiseaux qui se poursuivaient effarouchés sur les haies et les charmilles en fleurs, ni aux abeilles bourdonnant sur le thym et le lilas.

Elle ne remarquait pas même, à vingt pas d'elle, deux hommes qui causaient ensemble, et dont l'un la suivait d'un regard troublé et inquiet.

C'étaient Gilbert et monsieur de Jussieu.

Le premier, appuyé sur sa bêche, écoutait le savant professeur qui lui expliquait la manière d'arroser les plantes légères, de façon à ce que l'eau passât seulement par les terres sans y séjourner.

Gilbert semblait écouter la démonstration avec avidité, et monsieur de Jussieu ne trouvait rien que de naturel dans cette ardeur pour la science, car la démonstration était de celles qui soulèvent les applaudissements sur les bancs des écoliers, dans un cours public; or, pour un pauvre garçon jardinier, n'était-ce point une bonne fortune inappréciable que la leçon d'un si grand maître donnée en présence même de la nature?

— Vous avez, voyez-vous, mon enfant, vous avez ici quatre sortes de terrains, disait monsieur de Jussieu, et, si je voulais, j'en découvrirais dix autres mêlés à ces quatre principaux. Mais, pour l'apprenti jardinier, la distinction serait un peu subtile. Toujours est-il que le fleuriste doit goûter la terre, comme le jardinier doit goûter les fruits. Vous m'entendez bien, n'est-ce pas, Gilbert? — Oui, Monsieur, répondit Gilbert, les

yeux fixes, la bouche entr'ouverte, car il avait vu Andrée, et, placé comme il l'était, il pouvait continuer à la regarder sans laisser au professeur le soupçon que sa démonstration n'était pas religieusement écoutée et comprise. — Pour goûter la terre, dit monsieur de Jussieu, toujours abusé par l'hiatus de Gilbert, renfermez-en une poignée dans un clayon, versez quelques gouttes d'eau doucement par-dessus, et goûtez cette eau lorsqu'elle sortira filtrée par la terre même en dessous du clayon. Les saveurs salines, ou âcres, ou fades, ou parfumées de certaines essences naturelles s'approprieront à merveille aux sucs des plantes que vous voulez y faire pousser; car, dans la nature, dit monsieur Rousseau, votre ancien patron, tout n'est qu'analogie, assimilation, tendance à l'homogénéité. — Oh! mon Dieu! s'écria Gilbert, en étendant les bras devant lui. — Qu'y a-t-il donc? — Elle s'évanouit, Monsieur, elle s'évanouit! — Qui cela? Êtes-vous fou? — Elle, elle! — Elle? — Oui, reprit vivement Gilbert, une dame.

Et son épouvante et sa pâleur l'eussent trahi aussi bien que le mot elle, si monsieur de Jussieu n'eût pas détourné les yeux de dessus lui, pour suivre la direction de sa main.

En suivant cette direction, monsieur de Jussieu vit en effet Andrée qui s'était traînée derrière une charmille, et qui, arrivée là, était tombée sur un banc, et qui, là, demeurait immobile et près de perdre le dernier souffle de sentiment qui lui restait.

C'était l'heure à laquelle le roi avait l'habitude de faire sa visite à madame la dauphine, et débouchait par le verger, passant du grand au petit Trianon.

Sa Majesté déboucha donc tout à coup.

Elle tenait une pêche vermeille, miracle de précocité, et se demandait, en vrai roi égoïste, s'il ne vaudrait pas beaucoup mieux, pour le bonheur de la France, que cette pêche fût savourée par lui que par madame la dauphine.

L'empressement de monsieur de Jussieu à courir vers Andrée, que le roi, avec sa vue faible, distinguait à peine et ne reconnaissait pas du tout; les cris étouffés de Gilbert qui indiquaient la terreur la plus profonde, accélérèrent la marche de Sa Majesté.

— Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il? demanda Louis XV en s'approchant de la charmille, dont il n'était plus séparé que par la largeur d'une allée. — Le roi! s'écria monsieur de Jussieu soutenant dans ses bras la jeune fille. — Le roi! murmura Andrée en s'évanouissant tout à fait. — Mais qui donc est là? répéta Louis XV; une femme? que lui arrive-t-il, à cette femme? — Sire, un évanouissement. — Ah! voyons, dit Louis XV. — Elle est sans connaissance, sire, ajouta monsieur de Jussieu en montrant

la jeune fille étendue raide et immobile sur le banc où il venait de la déposer.

Le roi s'approcha, reconnut Andrée et s'écria en frissonnant :

— Encore!... Oh! mais c'est épouvantable cela; quand on a de pareilles maladies, on reste chez soi; ce n'est pas propre de mourir comme cela toute la journée devant le monde.

Et Louis XV rebroussa chemin pour gagner le pavillon du petit Trianon, en grommelant mille choses désagréables pour la pauvre Andrée.

Monsieur de Jussieu, qui ignorait les antécédents, demeura un instant stupéfait, puis se retournant et voyant Gilbert à dix pas dans l'attitude de la crainte et de l'anxiété :

— Arrive ici, Gilbert, cria-t-il; tu es fort; tu vas emporter mademoiselle de Taverney jusque chez elle. — Moi! s'écria Gilbert frémissant, moi, l'emporter, la toucher! Non, non, elle ne me le pardonnerait pas; non, jamais.

Et il s'enfuit éperdu, en appelant au secours.

LXIV

LE DOCTEUR LOUIS

A quelques pas de l'endroit où Andrée s'était évanouie, travaillaient deux aides-jardiniers, qui accoururent aux cris de Gilbert; et, s'étant mis aux ordres de monsieur de Jussieu, transportèrent Andrée dans sa chambre, tandis que Gilbert suivait de loin, et la tête baissée, ce corps inerte, morne, comme l'assassin qui marche derrière le corps de sa victime.

Monsieur de Jussieu, arrivé au perron des communs, débarrassa les jardiniers de leur fardeau; Andrée venait d'ouvrir les yeux.

Le bruit des voix et cet empressement significatif qui a lieu autour de tout accident, attira monsieur de Taverney hors de la chambre : il vit sa fille, chancelante encore, essayer de se redresser pour monter les degrés avec l'appui de monsieur de Jussieu.

Il accourut en demandant, comme le roi :

— Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? — Rien, mon père, répliqua faiblement Andrée, un malaise, une migraine. — Mademoiselle est votre fille, Monsieur? dit monsieur de Jussieu en saluant le baron. — Oui, Monsieur. — Je ne puis donc la laisser en de meilleures mains; mais, au

nom du ciel, consultez un médecin. — Oh! ce n'est rien, dit Andrée.

Et Taverney répéta :

— Certainement, ce n'est rien. — Je le souhaite, dit monsieur de Jussieu; mais en vérité, Mademoiselle était bien pâle.

Et là-dessus, après avoir donné la main à Andrée jusqu'au haut du perron, monsieur de Jussieu prit congé.

Le père et la fille demeurèrent seuls.

Taverney qui, pendant l'absence d'Andrée, avait mis certainement le temps à profit pour de bonnes réflexions, vint prendre la main d'Andrée, restée debout, la conduisit à un sofa, la fit asseoir et s'assit près d'elle.

— Pardon, Monsieur, dit Andrée; mais soyez assez bon pour ouvrir la fenêtre; je manque d'air. — C'est que je voulais causer un peu sérieusement avec vous, Andrée, et, dans cette cage que l'on vous a donnée pour demeure, un souffle s'entend de tous les côtés; mais il n'importe, je parlerai bas.

Et il ouvrit la fenêtre.

Puis, revenant s'asseoir en secouant la tête près de sa fille :

— Il faut avouer, dit-il, que le roi, qui nous avait d'abord témoigné tant d'intérêt, ne fait pas preuve de galanterie en vous laissant habiter un pareil taudis. — Mon père, répondit Andrée, il n'y a pas de logement à Trianon; vous savez que c'est le grand défaut de cette résidence. — Qu'il n'y ait pas de logement pour d'autres, dit Taverney avec un sourire insinuant, je le concevrais à la rigueur, ma fille; mais pour vous, en vérité, je ne le conçois pas. — Vous avez trop bonne opinion de moi, Monsieur, répliqua Andrée en souriant, et, malheureusement, tout le monde n'est pas comme vous. — Tous ceux qui vous connaissent, ma fille, sont au contraire comme moi.

Andrée s'inclina comme elle eût fait pour remercier un étranger; car ces compliments, de la part de son père, commençaient à lui donner quelque inquiétude.

— Et, continua Taverney avec son même ton doucereux, et... le roi vous connaît, je suppose?

Et tout en parlant, il dardait sur la jeune fille un regard dont l'inquisition était insupportable.

— Mais le roi me connaît à peine, répliqua Andrée le plus naturellement du monde, et je suis peu de chose pour lui, à ce que je présume.

Ces mots firent bondir le baron.

— Peu de chose! s'écria-t-il; mais, en vérité, je ne conçois rien à vos paroles, Mademoiselle; peu de chose! par exemple, vous mettez un bien bas prix à votre personne.

Andrée regarda son père avec étonnement.

— Oui, oui, continua le baron, je le dis et je le répète, vous êtes d'une modestie qui va jusqu'à l'oubli de la dignité personnelle. — Oh! Monsieur, vous exagérez tout : le roi s'est intéressé aux malheurs de votre famille, c'est vrai; le roi a daigné faire quelque chose pour nous; mais il y a tant d'infortunes autour du trône de Sa Majesté, il s'échappe tant de largesses de sa main royale, que l'oubli devait nécessairement nous envelopper après le bienfait.

Taverney regarda fixement sa fille, et non sans une certaine admiration de sa réserve et de sa discrétion impénétrables.

— Voyons, lui dit-il en se rapprochant d'elle, voyons, ma chère Andrée, votre père sera le premier solliciteur qui s'adresse à vous, et, à ce titre, j'espère que vous ne le repousserez pas.

Andrée, à son tour, regarda son père en femme qui demande une explication.

— Voyons, continua-t-il, nous vous en prions tous, intercédez pour nous, faites quelque chose pour votre famille... — Mais à quel propos me dites-vous cela? Mais que voulez-vous donc que je fasse? s'écria Andrée, stupéfaite du ton et du sens des paroles. — Êtes-vous disposée, oui ou non, à demander quelque chose pour moi et pour votre frère, dites? — Monsieur, répondit Andrée, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez de faire; mais, en vérité, ne craignez-vous pas que nous paraissions trop avides? Déjà le roi m'a fait don d'une parure qui vaut, dites-vous, plus de cent mille livres. Sa Majesté a, en outre, promis un régiment à mon frère; nous absorbons ainsi une part considérable des bienfaits de la cour.

Taverney ne put retenir un éclat de rire strident et dédaigneux.

— Ainsi, dit-il, vous trouvez que c'est assez payé, Mademoiselle? — Je sais, Monsieur, que vos services valent beaucoup, répondit Andrée. — Eh! s'écria Taverney impatienté, qui diable vous parle de mes services? — Mais de quoi me parlez-vous donc, alors? — En vérité, vous jouez avec moi un jeu de dissimulation absurde! — Qu'ai-je donc à dissimuler, mon Dieu? demanda Andrée. — Mais je sais tout, ma fille! — Vous savez?... — Tout, vous dis-je. — Tout, quoi? Monsieur?

Et le visage d'Andrée se couvrit d'une rougeur instinctive, née de cette attaque grossière à la plus pudique des consciences.

Le respect du père envers l'enfant arrêta Taverney sur la pente devenue si rapide de ses interrogations.

— Allons! soit, tant qu'il vous plaira, dit-il; vous voulez faire la réservée à ce qu'il paraît, la mystérieuse! soit. Vous laissez croupir votre père et votre frère dans l'obscurité de l'oubli, c'est bien; mais rappelez-vous mes paroles : quand ce n'est pas dès le début qu'on prend de l'empire, on s'expose à n'avoir de l'empire jamais.

Et Taverney fit une pirouette sur le talon.

— Je ne vous comprends pas, Monsieur, dit Andrée. — Très-bien; mais je me comprends, moi, répondit Taverney. — Cela ne suffit point, lorsqu'on parle deux. — Eh bien! je serai plus clair : employez toute la diplomatie dont vous êtes pourvue naturellement, et qui est une vertu de la famille, à faire, pendant que l'occasion s'en présente, la fortune de votre famille et la vôtre; et la première fois que vous verrez le roi, dites-lui que votre frère attend son brevet, et que vous vous étiolez dans un logement sans air et sans vue; en un mot, ne soyez pas assez ridicule pour avoir trop d'amour ou trop de désintéressement. — Mais, Monsieur... — Dites cela au roi, dès ce soir. — Mais où voulez-vous que je voie le roi? — Et ajoutez qu'il n'est pas même convenable pour Sa Majesté de venir...

Au moment où Taverney allait, sans doute, par des paroles plus explicites, soulever la tempête qui s'amassait sourdement dans la poitrine d'Andrée et provoquer l'explication qui eût éclairci le mystère, on entendit des pas dans l'escalier.

Le baron s'interrompit aussitôt et courut à la rampe pour voir qui venait chez sa fille.

Andrée vit avec étonnement son père se ranger contre la muraille.

Presque au même moment, la dauphine, suivie d'un homme vêtu de noir et appuyé sur une longue canne, entra dans le petit appartement.

— Votre Altesse! s'écria Andrée, en réunissant toutes ses forces pour aller au-devant de la dauphine. — Oui, petite malade, répondit la princesse, je vous amène la consolation et le médecin. Venez, docteur. Ah! monsieur de Taverney, continua la princesse en reconnaissant le baron, votre fille est souffrante, et vous n'avez guère soin de cette enfant. — Madame... balbutia Taverney. — Venez, docteur, dit la dauphine avec cette bonté charmante qui n'appartenait qu'à elle; venez, tâtez ce pouls, interrogez ces yeux battus, et dites-moi la maladie de ma protégée. — Oh! Madame, Madame, que de bonté!... murmura la jeune fille. Comment osé-je recevoir Votre Altesse Royale... — Dans ce taudis, voulez-vous dire, chère enfant; tant pis pour moi, pour moi qui vous loge si mal; j'aviserai à cela. Voyons, mon enfant, donnez votre main à monsieur Louis, mon chirurgien, et prenez garde : c'est un philosophe qui devine, en même temps que c'est un savant qui voit.

Andrée, souriante, tendit sa main au docteur. Celui-ci, homme jeune encore et dont la physionomie intelligente tenait tout ce que la dauphine avait promis pour lui, n'avait point cessé, depuis son entrée dans la chambre, de considérer la malade d'abord, puis la localité, puis cette étrange figure de père qui n'annonçait que la gêne, et pas du tout l'inquiétude.

Le savant allait voir, le philosophe avait peut-être déjà deviné.

Le docteur Louis étudia longtemps le pouls de la jeune fille, et l'interrogea sur ce qu'elle ressentait.

— Un profond dégoût pour toute nourriture, répondit Andrée; des tiraillements subits, des chaleurs qui montent tout à coup à la tête, des spasmes, des palpitations, des défaillances.

A mesure qu'Andrée parlait, le docteur s'assombrissait de plus en plus.

Il finit par abandonner la main de la jeune fille et par détourner les yeux.

— Eh bien! docteur, dit la princesse au médecin, *Quid?* comme disent les consultants. L'enfant est-elle menacée, et la condamnez-vous à mort?

Le docteur reporta ses yeux sur Andrée, et l'examina une fois encore en silence.

— Madame, dit-il, la maladie de Mademoiselle est des plus naturelles. — Et dangereuse? — Non, pas ordinairement, répondit le docteur en souriant. — Ah! fort bien, dit la princesse en respirant plus librement, ne la tourmentez pas trop. — Oh! je ne la tourmenterai pas du tout, Madame. — Comment! vous n'ordonnez aucune prescription? — Il n'y a absolument rien à faire à la maladie de Mademoiselle. — Vrai? — Non, Madame. — Rien? — Rien.

Et le docteur, comme pour éviter une plus longue explication, prit congé de la princesse sous prétexte que ses malades le réclamaient.

— Docteur, docteur, dit la dauphine, si ce que vous dites n'est pas seulement pour me rassurer, je suis bien plus malade alors que mademoiselle de Taverney; apportez-moi donc sans faute, à votre visite de ce soir, les dragées que vous m'avez promises pour me faire dormir. — Madame, je les préparerai moi-même en rentrant chez moi.

Et il partit.

La dauphine resta près de sa lectrice.

— Rassurez-vous donc, ma chère Andrée, dit-elle avec un bienveillant sourire, votre maladie n'offre rien de bien inquiétant, car le docteur Louis s'en va sans vous rien prescrire. — Tant mieux, Madame, répliqua Andrée; car alors rien n'interrompra mon service auprès de Votre Altesse Royale, et c'est cette interruption que je craignais au-dessus de toute chose; cependant, n'en déplaise au savant docteur, je souffre bien, Madame, je vous jure. — Ce ne doit cependant pas être une grande souffrance qu'un mal dont rit le médecin. Dormez donc, mon enfant, je vais vous envoyer quelqu'un pour vous servir, car je remarque que vous êtes seule. Veuillez m'accompagner, monsieur de Taverney.

Elle tendit la main à Andrée, et partit après l'avoir consolée, ainsi qu'elle l'avait promis.

LXV

LES JEUX DE MOTS DE MONSIEUR DE RICHELIEU

Monsieur le duc de Richelieu, comme nous l'avons vu, s'était porté sur Luciennes avec cette rapidité de décision et cette sûreté d'intelligence qui caractérisaient l'ambassadeur à Vienne et le vainqueur de Mahon.

Il arriva l'air joyeux et dégagé, monta comme un jeune homme les marches du perron, tira les oreilles de Zamore, ainsi qu'aux beaux jours de leur intelligence, et força pour ainsi dire la porte de ce fameux boudoir de satin bleu, où la pauvre Lorenza avait vu madame Dubarry préparant son voyage de la rue Saint-Claude.

La comtesse, couchée sur son sofa, donnait à monsieur d'Aiguillon ses ordres du matin.

Tous deux se retournèrent au bruit et demeurèrent stupéfaits en apercevant le maréchal.

— Ah! monsieur le duc! s'écria la comtesse. — Ah! mon oncle! fit monsieur d'Aiguillon. — Eh! oui, Madame; eh! oui, mon neveu. — Comment, c'est vous? — C'est moi, moi-même, en personne. — Mieux vaut tard que jamais, répliqua la comtesse. — Madame, dit le maréchal, quand on vieillit on devient capricieux. — Ce qui veut dire que vous êtes repris pour Luciennes... — D'un grand amour qui ne m'avait quitté que par caprice. C'est tout à fait cela, et vous achevez admirablement ma pensée. — De sorte que vous revenez... — De sorte que je reviens; c'est cela, dit Richelieu en s'installant dans le meilleur fauteuil, qu'il avait distingué du premier regard. — Oh! oh! dit la comtesse, il y a peut-être bien encore quelque autre chose que vous ne dites pas; le caprice... ce n'est guère pour un homme comme vous. — Comtesse, vous auriez tort de m'accabler, je vaux mieux que ma réputation, et, si je reviens, voyez-vous, c'est... — C'est? interrogea la comtesse. — De tout cœur.

Monsieur d'Aiguillon et la comtesse éclatèrent de rire.

— Que nous sommes heureux d'avoir un peu d'esprit, dit la comtesse, pour comprendre tout l'esprit que vous avez! — Comment? — Oui, je vous jure que des imbéciles ne comprendraient pas, resteraient tout ébahis, et chercheraient tout autre part la cause de ce retour; en vérité, foi de Dubarry, il n'y a que vous, cher duc, pour faire des entrées et des sorties; Molé, Molé lui-même, est un acteur de bois auprès de vous.

— Alors, vous ne croyez pas que c'est le cœur qui me ramène! s'écria Richelieu; comtesse, comtesse, prenez garde! vous me donnerez de vous une mauvaise idée; oh! ne riez pas, mon neveu, ou je vous appelle *Pierre*, et je ne bâtis rien sur vous. — Pas même un petit ministère? demanda la comtesse.

Et pour la seconde fois, la comtesse éclata de rire avec une franchise qu'elle ne cherchait point à déguiser.

— Bon! frappez, frappez, fit Richelieu en faisant le gros dos, je ne vous le rendrai pas, hélas! je suis trop vieux, je n'ai plus de défense; abusez, comtesse, abusez, c'est maintenant un plaisir sans danger. — Prenez garde, au contraire, comtesse, dit d'Aiguillon : si mon oncle vous parle encore une fois de sa faiblesse, nous sommes perdus. Non, monsieur le duc, nous ne vous battrons pas, car, tout faible que vous êtes ou que vous prétendez être, vous nous rendriez les coups avec usure; non, voici toute la vérité, on vous voit revenir avec joie. — Oui, dit la folle comtesse, et, en honneur de ce retour, on tire les boîtes, les fusées; et vous le savez, duc... — Je ne sais rien, Madame, dit le maréchal avec une naïveté d'enfant. — Eh bien! dans les feux d'artifice, il y a toujours quelque perruque roussie par les étincelles, quelques chapeaux crevés par les baguettes.

Le duc porta la main à sa perruque et regarda son chapeau.

— C'est cela, c'est cela, dit la comtesse; mais vous nous revenez, c'est au mieux; quant à moi, je suis, comme vous le disait monsieur d'Aiguillon, d'une gaieté folle; savez-vous pourquoi? — Comtesse, comtesse, vous allez encore me dire quelque méchanceté? — Oui, mais ce sera la dernière. — Eh bien! dites. — Je suis gaie, maréchal, parce que votre retour m'annonce le beau temps.

Richelieu s'inclina.

— Oui, continua la comtesse, vous êtes comme les oiseaux poétiques qui prédisent le calme; comment appelle-t-on ces oiseaux-là, monsieur d'Aiguillon, vous qui faites des vers? — Des alcyons, Madame. — Justement! Ah! maréchal, vous ne vous fâcherez pas, j'espère; je vous compare à un oiseau qui a un bien joli nom. — Je me fâcherai d'autant moins, Madame, fit Richelieu avec sa petite grimace qui annonçait la satisfaction, et la satisfaction de Richelieu présageait toujours quelque bonne noirceur, je me fâcherai d'autant moins que la comparaison est exacte. — Voyez-vous! — Oui, j'apporte de bonnes, d'excellentes nouvelles. — Ah! fit la comtesse. — Lesquelles? demanda d'Aiguillon. — Que diable! mon cher duc, vous êtes bien pressé, dit la comtesse; laissez donc le temps au maréchal de les faire. — Non, je puis vous les dire tout de suite; elles sont toutes faites, et même elles sont déjà d'ancienne

date. — Maréchal, si vous nous apportez des vieilleries... — Dam! fit le maréchal, c'est à prendre ou à laisser, comtesse. — Eh bien, soit! prenons. — Il paraît, comtesse, que le roi a donné dans le piége. — Dans le piége? — Oui, complétement. — Dans quel piége? — Dans celui que vous lui avez tendu. — Moi, fit la comtesse, j'ai tendu un piége au roi? — Parbleu! vous le savez bien. — Non, sur ma parole, je ne le sais pas. — Ah! comtesse, ce n'est pas aimable de me mystifier ainsi. — Vrai, maréchal, je n'y suis pas; expliquez-vous donc, je vous en supplie. — Oui, mon oncle, expliquez-vous, dit d'Aiguillon qui devinait quelque méchant dessein sous le rire ambigu du maréchal; Madame attend et est tout inquiète.

Le vieux duc se retourna vers son neveu.

— Pardieu! dit-il, il serait drôle que madame la comtesse ne vous eût pas mis dans sa confidence, mon cher d'Aiguillon; ah! dans ce cas, ce serait bien autrement profond encore que je ne croyais. — Moi, mon oncle? — Lui? — Sans doute, toi; sans doute, lui; voyons, comtesse, de la franchise : l'avez-vous mis de moitié dans vos petites conspirations contre Sa Majesté?... ce pauvre duc, qui y a joué un si grand rôle!

Madame Dubarry rougit. Il était si matin, qu'elle n'avait encore ni rouge, ni mouches; rougir était donc possible.

Mais rougir était surtout dangereux.

— Vous me regardez tous deux avec vos grands beaux yeux étonnés, dit Richelieu; il faut donc que je vous instruise de vos propres affaires. — Instruisez, instruisez, dirent à la fois le duc et la comtesse. — Eh bien, le roi aura pénétré tout, grâce à sa merveilleuse sagacité, et il aura pris peur. — Qu'aura-t-il pénétré, voyons? demanda la comtesse; car, en vérité, maréchal, vous me faites mourir d'impatience. — Mais votre semblant d'intelligence avec mon beau neveu que voici...

D'Aiguillon pâlit et sembla dire par son regard à la comtesse :

— Voyez-vous, j'étais sûr d'une méchanceté.

Les femmes sont braves en pareil cas, beaucoup plus braves que les hommes. La comtesse en vint tout de suite au combat.

— Duc, dit-elle, je crains les énigmes, lorsque vous remplissez le rôle de sphinx; car alors, un peu plus tôt, un peu plus tard, il me semble que je vais être immanquablement dévorée : tirez-moi d'inquiétude, et, si c'est une plaisanterie, eh bien, permettez-moi de la trouver mauvaise. — Mauvaise! comtesse, mais c'est qu'au contraire elle est excellente, s'écria Richelieu; pas la mienne, la vôtre, bien entendu. — Je n'y suis aucunement, maréchal, fit madame Dubarry en pinçant ses lèvres avec une impatience que son petit pied mutin décelait plus visiblement encore. — Allons, allons, pas d'amour-propre, comtesse, continua Richelieu.

C'est bien; vous avez redouté que le roi ne s'attachât à mademoiselle de Taverney. Oh! ne contestez pas, c'est démontré pour moi jusqu'à l'évidence. — Oh! c'est vrai, je ne m'en cache point. — Eh bien! ayant redouté cela, vous avez voulu de votre côté, autant que possible, piquer au jeu Sa Majesté. — Je n'en disconviens pas. Après? — Nous arrivons, comtesse, nous arrivons. Mais, pour piquer Sa Majesté, dont l'épiderme est un peu coriace, il fallait quelque aiguillon bien fin... Ah! ah! ah! voilà, ma foi! un méchant jeu de mots qui m'est échappé. Comprenez-vous?

Et le maréchal se mit à rire ou à feindre de rire aux éclats, pour observer mieux, dans les convulsions de cette hilarité, la physionomie tout anxieuse de ses deux victimes.

— Quel jeu de mots voyez-vous donc là, mon oncle? demanda d'Aiguillon, remis le premier et jouant la naïveté. — Tu ne l'as pas compris? dit le maréchal; ah! tant mieux, il était exécrable. Eh bien! je voulais dire que madame la comtesse avait voulu donner de la jalousie au roi, et qu'elle avait choisi pour cela un seigneur de bonne mine, d'esprit, une merveille de la nature enfin. — Qui dit cela? s'écria la comtesse, furieuse comme tous ceux qui sont puissants et qui ont tort. — Mais qui dit cela?... tout le monde, Madame. — Tout le monde, ce n'est personne; vous le savez bien, duc. — Au contraire, Madame; tout le monde, c'est cent mille âmes pour Versailles seulement; c'est six cent mille pour Paris; c'est vingt-cinq millions pour la France; et, remarquez bien que je ne compte pas La Haye, Hambourg, Rotterdam, Londres, Berlin, où il se fait autant de gazettes qu'il se fait de propos à Paris. — Et l'on dit à Versailles, à Paris, en France, à La Haye, à Hambourg, à Rotterdam, à Londres et à Berlin?... — Eh bien! on dit que vous êtes la plus spirituelle, la plus charmante femme de l'Europe; on dit que, grâce à cet ingénieux stratagème de paraître avoir pris un amant... — Un amant! et sur quoi fonde-t-on, je vous prie, cette stupide accusation? — Accusation! que dites-vous, comtesse? admiration. On sait qu'au fond il n'en est rien, mais on admire le stratagème. Sur quoi on fonde cette admiration, cet enthousiasme? on le fonde sur votre conduite étincelante d'esprit, sur votre tactique savante; on le fonde sur ce que vous avez feint, avec un art miraculeux, de rester seule la nuit, vous savez, la nuit où j'étais chez vous, où le roi était chez vous, et où monsieur d'Aiguillon était chez vous, la nuit où je suis sorti le premier, où le roi est sorti le second, et monsieur d'Aiguillon le troisième... — Eh bien! achevez. — Sur ce que vous avez feint de rester seule avec d'Aiguillon, comme s'il était votre amant; de le faire sortir à petit bruit, le matin, de Luciennes, toujours comme s'il était votre amant; et cela de façon à ce que deux ou

trois imbéciles, deux ou trois gobe-mouches, comme moi, par exemple, nous le vissions, pour l'aller crier sur les toits : de sorte que le roi l'aura su, aura pris peur, et vite, vite, pour ne pas vous perdre, aura quitté la petite Taverney.

Madame Dubarry et d'Aiguillon ne savaient plus quelle contenance tenir.

Richelieu ne les gênait cependant ni par ses regards ni par ses gestes; sa tabatière et son jabot paraissaient, au contraire, absorber toute son attention.

— Car enfin, continua le maréchal, tout en chiquenaudant son jabot, il paraît certain que le roi a quitté cette petite. — Duc, reprit madame Dubarry, je vous déclare que je ne comprends pas un mot à toutes vos imaginations; et je suis certaine d'une chose, c'est que le roi, si on lui en parlait, n'y comprendrait pas davantage. — Vraiment! fit le duc. — Oui, vraiment; et vous m'attribuez, et le monde m'attribue beaucoup plus d'imagination que je n'en ai; jamais je n'ai voulu piquer la jalousie de Sa Majesté par les moyens que vous dites. — Comtesse! — Je vous jure. — Comtesse, la parfaite diplomatie, et il n'y a pas de meilleurs diplomates que les femmes, la parfaite diplomatie n'avoue jamais qu'elle a rusé en vain; car il y a un axiome en politique, je le sais, moi qui fus ambassadeur, un axiome qui dit : « Ne donnez à personne le moyen qui vous a réussi une fois, car il peut vous réussir deux fois. » — Mais, duc... — Le moyen a réussi, voilà tout. Et le roi est au plus mal avec tous les Taverney. — Mais en vérité, duc, s'écria madame Dubarry, vous avez une façon de supposer les choses qui n'appartient qu'à vous. — Ah! vous ne croyez pas le roi brouillé avec les Taverney? fit Richelieu en éludant la querelle. — Ce n'est pas cela que je veux dire.

Richelieu essaya de prendre la main de la comtesse.

— Vous êtes un oiseau, dit-il. — Et vous un serpent. — Ah! c'est bien, une autre fois on s'empressera de vous apporter de bonnes nouvelles pour être récompensé ainsi. — Mon oncle, détrompez-vous, dit vivement d'Aiguillon qui avait senti toute la portée de la manœuvre de Richelieu, nul ne vous apprécie autant que madame la comtesse, et elle me le disait encore au moment où l'on vous a annoncé. — Le fait est, dit le maréchal, que j'aime fort mes amis; aussi ai-je voulu le premier vous apporter l'assurance de votre triomphe, comtesse. Savez-vous que Taverney le père voulait vendre sa fille au roi? — Mais c'est fait, je pense, dit madame Dubarry. — Oh! comtesse, que cet homme est adroit! C'est lui qui est un serpent; figurez-vous que, moi, je m'étais laissé endormir à ses contes d'amitié, de vieille fraternité d'armes. On me prend toujours par le cœur, moi; et puis, en vérité, comment croire que cet Aristide

de province viendra exprès à Paris pour essayer de couper l'herbe sous le pied à Jean Dubarry, c'est-à-dire au plus spirituel des hommes? Il a en vérité fallu tout mon dévouement à vos intérêts, comtesse, pour me rendre un peu de bon sens et de clairvoyance : d'honneur, j'étais aveugle... — Et c'est fini, à ce que vous dites du moins? demanda madame Dubarry. — Oh! tout à fait fini, je vous en réponds. J'ai tancé si vertement ce digne pourvoyeur, qu'il doit avoir pris son parti maintenant, et que nous sommes maîtres du terrain. — Mais le roi? — Le roi? — Oui. — Sur trois points, j'ai confessé Sa Majesté. — Le premier? — Le père. — Le second? — La fille. — Et le troisième? — Le fils. Or, Sa Majesté a daigné nommer le père un... complaisant; sa fille, une pimbèche; et quant au fils, Sa Majesté ne l'a pas nommé du tout, car elle ne s'en est pas même souvenue. — Très-bien; nous voilà débarrassés de la race tout entière. — Je le crois. — Est-ce la peine de faire renvoyer cela dans son trou? — Je ne le pense pas : ils en sont aux expédients. — Et vous dites que ce fils, à qui le roi avait promis un régiment... — Ah! vous avez meilleure mémoire que le roi, comtesse. Il est vrai que messire Philippe est un fort joli garçon qui vous envoyait force œillades, et des plus assassines même. Dam! il n'est plus ni colonel, ni capitaine, ni frère de favorite; mais il lui reste d'avoir été distingué par vous.

En disant cela, le vieux duc essayait d'égratigner le cœur de son neveu avec les ongles de la jalousie.

Mais monsieur d'Aiguillon ne songeait pas à la jalousie pour le moment.

Il cherchait à se rendre compte de la démarche du vieux maréchal et à distinguer le véritable motif de son retour.

Après quelques réflexions, il espéra que le vent de la faveur avait seul poussé Richelieu à Luciennes.

Il fit à madame Dubarry un signe que le vieux duc aperçut dans un trumeau, tout en ajustant sa perruque, et aussitôt la comtesse invita Richelieu à prendre le chocolat avec elle.

D'Aiguillon prit congé avec mille caresses faites à son oncle et rendues par Richelieu. Ce dernier resta seul avec la comtesse devant le guéridon que venait de charger Zamore.

Le vieux maréchal regardait tout ce manége de la favorite en murmurant tout bas :

— Il y a vingt ans, j'eusse regardé la pendule en disant : dans une heure, il faut que je sois ministre, et je l'eusse été.

Quelle sotte chose que la vie, continua-t-il toujours se parlant à lui-même : pendant la première partie, on met le corps au service de l'esprit; pendant la seconde, l'esprit, qui seul a survécu, devient le valet du corps : c'est absurde.

LXVI

RETOUR

Monsieur de Richelieu savait à quoi s'en tenir sur Philippe, et il avait pu sciemment annoncer son retour; car, le matin, en sortant de Versailles pour se rendre à Luciennes, il l'avait rencontré sur la grande route, se dirigeant vers Trianon, et il l'avait croisé d'assez près pour avoir remarqué sur son visage tous les symptômes de la tristesse et de l'inquiétude.

Philippe, en effet, oublié à Reims, Philippe, après avoir passé par tous les degrés de la faveur, puis de l'indifférence et de l'oubli; Philippe, ennuyé d'abord de recevoir les marques d'amitié de tous les officiers jaloux de son avancement, puis les attentions même de ses supérieurs; Philippe au fur et à mesure que la défaveur avait terni de son souffle cette brillante fortune, Philippe s'était dégoûté de voir les amitiés changées en froideur, les attentions en rebuffades; et, dans cette âme si délicate, la douleur avait pris tous les caractères du regret.

Philippe regrettait donc bien sa lieutenance de Strasbourg, alors que la dauphine était entrée en France; il regrettait ses bons amis, ses égaux, ses camarades. Il regrettait surtout l'intérieur calme et pur de la maison paternelle, auprès du foyer dont La Brie était le grand prêtre. Toute peine trouvait sa consolation dans le silence et l'oubli, ce sommeil des esprits actifs; puis la solitude de Taverney, qui attestait la décadence des choses aussi bien que la ruine des individus, avait quelque chose de philosophique qui parlait d'une voix puissante au cœur du jeune homme.

Mais ce que Philippe regrettait surtout, c'était de n'avoir plus le bras de sa sœur, et son conseil presque toujours si juste, conseil né de la fierté bien plutôt que de l'expérience. Car les âmes nobles ont cela de remarquable et d'éminent, qu'elles planent involontairement et par leur nature même au-dessus du vulgaire, et souvent aussi, par leur élévation même, échappent aux froissements, aux blessures et aux piéges, ce que l'adresse des insectes humains d'un ordre inférieur, si habitués qu'ils soient à louvoyer, à ruser, à méditer dans la fange, ne réussit pas toujours à éviter.

Aussitôt que Philippe eut senti l'ennui, le découragement lui vint, et le jeune homme se trouva si malheureux dans son isolement, qu'il ne voulut pas croire qu'Andrée, cette moitié de lui-même, pût être heu-

reuse à Versailles, lorsque lui, moitié d'Andrée, souffrait si cruellement à Reims.

Il écrivit donc au baron la lettre que l'on connaît, et dans laquelle il lui annonçait son prochain retour. Cette lettre n'étonna personne, et surtout le baron; ce qui l'étonnait, au contraire, c'était que Philippe eût eu cette patience d'attendre ainsi, lorsque lui était sur des charbons ardents, et, depuis quinze jours, suppliait Richelieu, chaque fois qu'il le voyait, de brusquer l'aventure.

Philippe n'ayant pas reçu le brevet dans le délai qu'il avait fixé lui-même, prit donc congé de ses officiers sans paraître remarquer leurs dédains et leurs sarcasmes, dédains et sarcasmes assez voilés d'ailleurs par la politesse, qui était encore une vertu française à cette époque, et par le respect naturel qu'inspire toujours un homme de cœur.

En conséquence, à l'heure où il était convenu avec lui-même qu'il partirait, heure jusqu'à laquelle il avait attendu son brevet avec plus de crainte que de désir de le voir arriver, il monta à cheval et reprit la route de Paris.

Les trois jours de voyage qu'il avait à faire lui parurent d'une longueur mortelle, et, plus il approchait, plus le silence de son père à son égard, et surtout celui de sa sœur qui avait tant promis de lui écrire au moins deux fois la semaine, prenait des proportions effrayantes.

Philippe arrivait donc vers midi à Versailles, nous l'avons dit, comme monsieur de Richelieu en sortait. Philippe avait marché une partie de la nuit, n'ayant dormi que quelques heures à Melun; il était si préoccupé, qu'il ne vit pas monsieur de Richelieu dans sa voiture, et ne reconnut même pas sa livrée.

Il se dirigea tout droit vers la grille du parc où il avait fait ses adieux à Andrée, le jour de son départ, alors que la jeune fille, sans raison aucune de s'affliger, puisque la prospérité de la famille était au comble, sentait pourtant monter à son cerveau les prophétiques vapeurs d'une tristesse incompréhensible.

Aussi, ce jour-là, Philippe avait-il été frappé d'une crédulité superstitieuse aux douleurs d'Andrée; mais, peu à peu, l'esprit redevenu maître de lui-même avait secoué le joug, et, par un étrange hasard, c'était lui, Philippe, qui, sans raison, après tout, revenait aux mêmes lieux en proie aux mêmes alarmes, et sans trouver, hélas! même dans sa pensée, de consolation probable à cette insurmontable tristesse qui semblait un pressentiment, n'ayant pas de cause.

Au moment où son cheval, lancé sur les cailloux de la contre-allée, faisait jaillir le bruit avec les étincelles, quelqu'un, attiré sans doute par ce bruit, sortit des haies taillées en charmilles.

C'était Gilbert tenant une serpe à la main.

Le jardinier reconnut son ancien maître.

De son côté, Philippe reconnut Gilbert.

Gilbert errait ainsi depuis un mois; ainsi qu'une âme en peine, il ne savait où faire halte.

Ce jour-là, habile comme il l'était à suivre l'exécution de sa pensée, il était occupé à choisir des points de vue dans les allées pour apercevoir le pavillon ou la fenêtre d'Andrée, et pour avoir constamment un regard sur cette maison, sans que nul regard remarquât sa préoccupation, ses frissons et ses soupirs.

La serpe en main pour se donner une contenance, il parcourait taillis et plates-bandes, tranchant ici les branches chargées de fleurs, sous prétexte d'émonder; arrachant là l'écorce toute saine des jeunes tilleuls, sous prétexte d'enlever la résine et la gomme; d'ailleurs, toujours écoutant, toujours regardant, souhaitant et regrettant.

Le jeune homme avait bien pâli depuis ce mois qui venait de s'écouler; la jeunesse ne se connaissait plus sur son visage qu'au feu étrange de ses yeux et à la blancheur mate et unie de son teint; mais sa bouche, crispée par la dissimulation, son regard oblique, la mobilité frissonnante des muscles de son visage, appartenaient déjà aux années plus sombres de l'âge mûr.

Gilbert avait reconnu Philippe, nous l'avons dit, et, en le reconnaissant, il avait fait un mouvement pour rentrer dans le taillis.

Mais Philippe poussa son cheval vers lui, en criant :

— Gilbert! hé! Gilbert!

Le premier mouvement de Gilbert avait été de fuir; encore une seconde, et le vertige de la terreur, et ce délire sans explication possible, que les anciens, qui cherchaient une cause à tout, attribuaient au dieu Pan, allait s'emparer de lui et l'entraîner comme un fou par les allées, par les bosquets, à travers les charmilles, dans les pièces d'eau même.

Une parole pleine de douceur, que prononça Philippe, fut heureusement entendue et comprise du sauvage enfant.

— Tu ne me reconnais donc pas, Gilbert? lui cria Philippe.

Gilbert comprit sa folie et s'arrêta court.

Puis il revint sur ses pas, mais lentement et avec défiance.

— Non, monsieur le chevalier, dit le jeune homme tout tremblant; non, je ne vous reconnaissais pas; je vous avais pris pour un des gardes, et, comme je ne suis pas à mon ouvrage, j'ai craint d'être reconnu ici et noté pour une punition.

Philippe se contenta de l'explication, mit pied à terre, passa dans son bras la bride de son cheval, et appuyant l'autre main sur l'épaule de Gilbert, qui frissonna visiblement :

— Qu'as-tu donc, Gilbert? demanda-t-il.— Rien, Monsieur, répondit celui-ci.

Philippe sourit avec tristesse.

— Tu ne nous aimes pas, Gilbert, dit-il.

Le jeune homme tressaillit une seconde fois.

— Oui, je comprends, continua Philippe; mon père t'a traité avec injustice et dureté; mais moi, Gilbert? — Oh! vous... murmura le jeune homme. — Moi, je t'ai toujours aimé, soutenu. — C'est vrai. — Ainsi, oublie le mal pour le bien; ma sœur aussi a toujours été bonne pour toi. — Oh! non, pour cela non! répondit vivement l'enfant avec une expression que nul n'eût pu comprendre; car elle renfermait une accusation contre Andrée, une excuse pour lui-même; car elle éclatait comme l'orgueil, en même temps qu'elle gémissait comme un remords.—Oui, oui, dit à son tour Philippe, oui, je comprends; ma sœur est un peu hautaine, mais au fond elle est bonne.

Puis, après une pause, car toute cette conversation n'avait eu lieu que pour retarder une entrevue qu'un pressentiment lui faisait pleine de crainte :

— Sais-tu où elle est en ce moment, ma bonne Andrée, dis, Gilbert?

Ce nom frappa Gilbert douloureusement au cœur; il répondit d'une voix étranglée :

— Mais, chez elle, Monsieur, à ce que je présume. Comment voulez-vous que moi je sache... — Seule comme toujours, et s'ennuyant; pauvre sœur! interrompit Philippe. — Seule en ce moment, oui, Monsieur, selon toute probabilité, car depuis la fuite de mademoiselle Nicole... — Comment! Nicole a fui? — Oui, Monsieur, avec son amant. — Avec son amant? — Du moins à ce que je présume, dit Gilbert, qui vit qu'il s'était trop avancé. On disait cela aux communs. — Mais, en vérité, Gilbert, dit Philippe, de plus en plus inquiet, je n'y comprends rien. Il faut t'arracher les paroles. Sois donc un peu plus aimable. Tu as de l'esprit, tu ne manques pas de distinction naturelle; voyons, ne gâte pas ces bonnes qualités par une sauvagerie affectée, par une brusquerie qui ne va pas à ta condition, qui n'irait à aucune. — Mais c'est que je ne sais pas tout ce que vous me demandez, vous, Monsieur, et que, si vous y réfléchissez, vous verrez que je ne puis le savoir. Je travaille toute la journée dans les jardins, et, ce qu'on fait au château, dam! je l'ignore. — Gilbert, Gilbert, j'aurais cru cependant que tu avais des yeux. — Moi? — Oui, et que tu t'intéressais à ceux qui portent mon nom; car enfin, si mauvaise qu'ait été l'hospitalité de Taverney, tu l'as eue. — Aussi, monsieur Philippe, je m'intéresse beaucoup à vous, dit Gilbert d'un son de voix strident et rauque, car la mansuétude de Philippe et un autre senti-

ment que celui-ci ne pouvait deviner avaient amolli ce cœur farouche; oui, je vous aime, vous, voilà pourquoi je vous dirai que mademoiselle votre sœur est bien malade. — Bien malade! ma sœur! bien malade! s'écria Philippe avec explosion : bien malade, ma sœur? Et tu ne me dis pas cela tout de suite!

Et aussitôt, quittant le pas mesuré pour prendre le pas de course :

— Qu'a-t-elle, mon Dieu? demanda-t-il. — Dam! dit Gilbert, on ne sait.— Mais enfin? — Seulement elle s'est évanouie trois fois aujourd'hui en plein parterre, et même, à l'heure qu'il est, le médecin de madame la dauphine l'a déjà visitée, monsieur le baron aussi.

Philippe n'en entendit pas davantage : ses pressentiments s'étaient réalisé, et en face du danger réel il avait retrouvé tout son courage.

Il laissa son cheval aux mains de Gilbert, et courut à toutes jambes vers le bâtiment des communs.

Quant à Gilbert, demeuré seul, il conduisit précipitamment le cheval aux écuries, et s'enfuit comme ces oiseaux sauvages ou malfaisants qui ne veulent jamais rester à la portée de l'homme.

LXVII

LE FRÈRE ET LA SŒUR

Philippe trouva sa sœur couchée sur le petit sofa dont nous avons déjà eu occasion de parler.

En entrant dans l'antichambre, le jeune homme remarqua qu'Andrée avait soigneusement écarté toutes les fleurs, elle qui les aimait tant; car, depuis son malaise, le parfum des fleurs lui causait des douleurs insupportables, et elle rapportait à cette irritation des fibres cérébrales toutes les indispositions qui s'étaient succédé depuis quinze jours.

Au moment où Philippe entra, Andrée rêvait; son beau front chargé d'un nuage penchait lourdement, et ses yeux vacillaient dans leurs orbites douloureuses. Elle avait les mains pendantes, et quoique dans cette situation le sang eût dû y descendre, ses mains étaient blanches comme celles d'une statue de cire.

Son immobilité était telle qu'elle ne vivait point en apparence, et que, pour bien se convaincre qu'elle n'était pas morte, il fallait l'entendre respirer.

Philippe avait toujours été d'un pas plus rapide depuis le moment où Gilbert lui avait dit que sa sœur était malade, de sorte qu'il était arrivé tout haletant au bas de l'escalier; mais là il avait fait une halte, la raison était revenue, et il avait monté les degrés d'un pas plus calme, en sorte qu'au seuil de la chambre il ne faisait plus que poser le pied sans bruit et presque sans mouvement, comme s'il eut été un sylphe.

Il voulait se rendre compte par lui-même, avec cette sollicitude particulière aux gens qui aiment, de la maladie par les symptômes; il savait Andrée si tendre et si bonne, qu'aussitôt après l'avoir vu et entendu, elle composerait son geste et son maintien pour ne pas l'alarmer.

Il entra donc en poussant si doucement la porte vitrée qu'Andrée ne l'entendit pas, de sorte qu'il fut au milieu de la chambre avant qu'elle se doutât de rien.

Philippe eut donc le temps de la regarder, de voir cette pâleur, cette immobilité, cette atonie; il surprit l'expression étrange de ces yeux qui s'abîmaient dans le vide, et plus alarmé qu'il ne croyait lui-même pouvoir l'être, il prit tout de suite cette idée que le moral entrait pour une notable part dans les souffrances de sa sœur.

A cet aspect qui faisait courir un frisson dans son cœur, Philippe ne put retenir un mouvement d'effroi.

Andrée leva les yeux, et poussant un grand cri, elle se dressa comme une morte qui ressuscite; et, toute haletante à son tour, elle courut se pendre au cou de son frère.

— Vous, vous, Philippe! dit-elle; et la force l'abandonna avant qu'elle pût en dire davantage.

D'ailleurs, que pouvait-elle dire autre chose, puisqu'elle ne pensait que cela?

— Oui, oui, moi, répondit Philippe en l'embrassant et en la soutenant, car il la sentait fléchir entre ses bras, moi qui reviens et qui vous trouve malade! Ah! pauvre sœur, qu'as-tu donc?

Andrée se mit à rire d'un rire nerveux qui fit mal à Philippe, bien loin de le rassurer, comme la malade l'aurait voulu.

—Ce que j'ai, demandez-vous? ai-je donc l'air malade, Philippe?—Oh! oui, Andrée; vous êtes toute pâle et toute tremblante. — Mais où donc avez-vous vu cela, mon frère? je ne suis pas même indisposée; qui donc vous a si mal renseigné, mon Dieu? Qui donc a eu la sottise de vous alarmer? Mais, en vérité, je ne sais ce que vous voulez dire, et je me porte à merveille, sauf quelques légers éblouissements qui passeront comme ils sont venus. — Oh! mais vous êtes si pâle, Andrée... — Ai-je donc ordinairement beaucoup de couleur? — Non, vous vivez au moins, tandis qu'aujourd'hui... — Ce n'est rien.— Tenez, tenez, vos mains, qui étaient

brûlantes tout à l'heure, sont froides maintenant comme la glace. — C'est tout simple, Philippe, quand je vous ai vu entrer... — Eh bien?... — J'ai éprouvé une vive sensation de joie, et le sang s'est porté au cœur, voilà tout. — Mais vous chancelez, Andrée, vous vous retenez après moi. — Non, je vous embrasse, voilà tout; ne voulez-vous point que je vous embrasse, Philippe? — Oh! chère Andrée!

Et il serra la jeune fille sur son cœur.

Au même instant, Andrée sentit ses forces l'abandonner de nouveau; vainement elle essaya de se retenir au cou de son frère, sa main glissa raide et presque morte, et elle retomba sur le sofa, plus blanche que les rideaux de mousseline sur lesquels se profilait sa charmante figure.

— Voyez-vous, voyez-vous que vous me trompiez! cria Philippe. Ah! chère sœur, vous souffrez, vous vous trouvez mal. — Le flacon! le flacon! murmura Andrée en contraignant l'expression de son visage à un sourire qui l'accompagnait jusque dans la mort.

Et son œil défaillant, et sa main soulevée avec peine, indiquaient à Philippe un flacon placé sur le petit chiffonnier près de la fenêtre.

Philippe se précipita vers le meuble, les yeux toujours fixés vers sa sœur qu'il quittait à regret.

Puis, ouvrant la fenêtre, il revint placer le flacon sous les narines crispées de la jeune fille.

— Là, là, fit-elle en respirant à longs traits l'air et la vie, vous voyez bien que me voilà ressuscitée; allons, me croyez-vous bien malade? parlez.

Mais Philippe ne songeait pas même à répondre, il regardait sa sœur.

Andrée se remit peu à peu, se redressa sur le sofa, prit entre ses mains moites la main tremblante de Philippe, et son regard s'adoucissant, le sang remontant à ses joues, elle parut plus belle qu'elle n'avait jamais été.

— Ah! mon Dieu! dit-elle, vous le voyez bien, Philippe, c'est fini, et je gage que sans la surprise que vous m'avez faite, à si bonne intention, les spasmes n'eussent point reparu, et que j'étais guérie; mais arriver ainsi devant moi, vous comprenez, Philippe, devant moi qui vous aime tant... vous, vous! qui êtes le mobile, l'événement de ma vie, mais ce serait vouloir me tuer, même si je me portais bien. — Oui, tout cela est très-gracieux et très-charmant, Andrée; en attendant, dites-moi, je vous prie, à quoi vous attribuez ce malaise? — Que sais-je, ami, au retour du printemps, à la saison des fleurs; vous savez comme je suis nerveuse; hier déjà l'odeur des lilas perses du parterre m'a suffoquée; vous savez combien ces plumets magnifiques, qui se balancent aux premières brises de l'année, dégagent de senteurs enivrantes; eh bien, hier, oh!

mon Dieu, tenez, Philippe, je n'y veux plus penser, car je crois que le mal me reprendrait. — Oui, vous avez raison, et peut-être est-ce cela; c'est fort dangereux, les fleurs; vous rappelez-vous qu'étant enfant, je m'avisai, à Taverney, d'entourer mon lit d'une bordure de lilas coupé dans la haie? C'était joli comme un reposoir, disions-nous tous deux; mais le lendemain je ne me réveillai pas, vous le savez; le lendemain tout le monde me crut mort, excepté vous, qui ne voulûtes jamais comprendre que je vous eusse quittée ainsi sans vous dire adieu, et ce fut vous seule, pauvre Andrée, vous aviez six ans à peine à cette époque, et ce fut vous seule qui me fîtes revenir, à force de baisers et de larmes. — Et d'air, Philippe, car c'est de l'air qu'il faut en pareille occurrence; l'air semble toujours me manquer, à moi. — Ah! ma sœur, ma sœur, vous ne vous êtes plus souvenue de cela, vous aurez fait apporter des fleurs dans votre chambre. — Non, Philippe, non, en vérité, il y a plus de quinze jours qu'il n'y est entré une pâquerette! chose étrange! moi qui aimais tant les fleurs, je les ai prises en exécration. Mais laissons là les fleurs. Donc, j'ai eu la migraine; mademoiselle de Taverney a eu la migraine, cher Philippe, et comme c'est une heureuse personne que cette demoiselle de Taverney!... car pour cette migraine, qui a amené un évanouissement, elle a intéressé à son sort la cour et la ville. — Comment cela? — Sans doute, madame la dauphine a eu la bonté de me venir voir. Oh! Philippe, quelle charmante protectrice, quelle délicate amie que madame la dauphine; elle m'a soignée, dorlotée, amené son premier médecin, et quand ce grave personnage, dont les arrêts sont infaillibles, m'a eu palpé le pouls et regardé les yeux et la langue, savez-vous le dernier bonheur que j'ai eu? — Non. — Eh bien! il s'est trouvé purement et simplement que je n'étais pas malade le moins du monde, que le docteur Louis n'a pas trouvé une seule potion à m'ordonner, une seule pilule à me prescrire, lui qui abat chaque jour des bras et des jambes à faire frémir, à ce qu'on dit; donc, Philippe, vous le voyez, je me porte à merveille. Maintenant, dites-moi qui vous a effrayé? — C'est ce petit niais de Gilbert, pardieu! — Gilbert? dit Andrée avec un mouvement visible d'impatience. — Oui, il m'a dit que vous étiez fort malade. — Et vous avez cru ce petit idiot, ce fainéant, qui n'est bon qu'à faire le mal ou à le dire? — Andrée, Andrée! — Eh bien? — Vous pâlissez encore. — Non, mais c'est que ce Gilbert m'agace; ce n'est pas assez de le rencontrer sur mon chemin, il faut que j'entende encore parler de lui quand il n'est pas là. — Allons, vous allez encore vous évanouir. — Oh! oui, oui, mon Dieu!... Mais c'est qu'aussi...

Et les lèvres d'Andrée blémirent, et sa voix s'arrêta.

— Voilà qui est étrange, murmura Philippe.

Andrée fit un effort.

— Non, ce n'est rien, dit-elle; ne faites pas attention à toutes ces bluettes et toutes ces vapeurs, me voilà sur mes pieds, Philippe; tenez, si vous m'en croyez, nous irons faire un tour ensemble, et dans dix minutes je serai guérie. — Je crois que vous vous abusez sur vos propres forces, Andrée. — Non, Philippe revenu serait la santé au cas où je serais mourante; voulez-vous que nous sortions, Philippe? — Tout à l'heure, chère Andrée, dit Philippe en arrêtant doucement sa sœur; vous ne m'avez pas encore rassuré complétement, laissez-vous remettre. — Soit.

Andrée se laissa retomber sur le sofa, entraînant auprès d'elle Philippe, qu'elle tenait par la main.

— Et pourquoi, continua-t-elle, vous voit-on ainsi tout à coup sans nouvelles de vous? — Mais, répondez-moi, chère Andrée, pourquoi vous-même avez-vous cessé de m'écrire? — Oui, c'est vrai; mais depuis quelques jours seulement. — Depuis près de quinze jours, Andrée.

Andrée baissa la tête.

— Négligente! dit Philippe avec un doux reproche. — Non, mais souffrante, Philippe. Tenez, vous avez raison, mon malaise remonte au jour où vous avez cessé de recevoir des nouvelles de moi : depuis ce jour, les choses les plus chères m'ont été une fatigue, un dégoût. — Enfin, je suis fort content, au milieu de tout cela, du mot que vous avez dit tout à l'heure. — Quel mot ai-je dit? — Vous avez dit que vous étiez bien heureuse; tant mieux, car si l'on vous aime ici, et si l'on y pense à vous, il n'en est pas de même pour moi. — Pour vous? — Oui, pour moi qui étais complétement oublié là-bas; même par ma sœur. — Oh! Philippe. — Croiriez-vous, ma chère Andrée, que depuis mon départ, que l'on m'avait dit si pressé, je n'ai eu aucune nouvelle de ce prétendu régiment dont on m'envoyait prendre possession, et que le roi m'avait fait promettre par monsieur de Richelieu, par mon père même. — Oh! cela ne m'étonne pas, dit Andrée. — Comment, cela ne vous étonne pas? — Non. Si vous saviez, Philippe, monsieur de Richelieu et mon père sont tout bouleversés, ils semblent deux corps sans âme. Je ne comprends rien à la vie de tous ces gens-là. Le matin, mon père s'en va courir après son vieil ami, comme il l'appelle; il le pousse à Versailles, chez le roi; puis, il revient l'attendre ici, où il passe son temps à me faire des questions que je ne comprends pas. La journée se passe; pas de nouvelles. Alors monsieur de Taverney entre dans ses grandes colères. Le duc le fait aller, dit-il, le duc trahit. Qui le duc trahit-il? je vous le demande : car moi je n'en sais rien, et je vous avoue que je tiens peu à le savoir. Monsieur de Taverney vit ainsi comme un damné dans le pur-

gatoire, attendant toujours quelque chose qu'on n'apporte pas, quelqu'un qui ne vient jamais. — Mais le roi, Andrée, le roi? — Comment, le roi? — Oui, le roi, si bien disposé pour nous.

Andrée regarda timidement autour d'elle.

— Quoi? — Écoutez! Le roi, parlons bas, je crois le roi très-capricieux, Philippe. Sa Majesté m'avait d'abord, comme vous savez, témoigné beaucoup d'intérêt, comme à vous, comme à notre père, comme à la famille; mais tout à coup cet intérêt s'est refroidi, sans que je puisse deviner ni pourquoi ni comment. Le fait est que Sa Majesté ne me regarde plus, me tourne le dos même, et qu'hier encore, quand je me suis évanouie dans le parterre... — Ah! voyez-vous, Gilbert avait raison; vous vous êtes donc évanouie, Andrée? — Ce misérable petit monsieur Gilbert avait en vérité bien besoin de vous dire cela, de le dire à tout le monde, peut-être! Que lui importe, que je m'évanouisse, oui ou non? Je sais bien, cher Philippe, ajouta Andrée en riant, qu'il n'est pas convenable de s'évanouir dans une maison royale; mais enfin, on ne s'évanouit pas par plaisir et je ne l'ai point fait exprès. — Mais qui vous en blâme, chère sœur? — Eh! mais, le roi... Oui; Sa Majesté débouchait du grand Trianon par le verger, juste au moment fatal. J'étais toute sotte et toute stupide étendue sur un banc, dans les bras de ce bon monsieur de Jussieu qui me secourait de son mieux, lorsque le roi m'a aperçue. Vous le savez, Philippe, l'évanouissement n'ôte point toute perception, toute conscience de ce qui se passe autour de nous. Eh bien! lorsque le roi m'a aperçue, si insensible que je fusse en apparence, j'ai cru remarquer un froncement de sourcils, un regard de colère et quelques paroles fort désobligeantes que le roi grommelait entre ses dents; puis Sa Majesté s'est sauvée, fort scandalisée, je suppose, que je me sois permis de me trouver mal dans ses jardins. En vérité, cher Philippe, ce n'était cependant point ma faute. — Pauvre chère, dit Philippe en serrant affectueusement les mains de la jeune fille, je le crois bien que ce n'était point ta faute; ensuite, ensuite? — Voilà tout, mon ami; et monsieur Gilbert aurait dû me faire grâce de ses commentaires. — Allons, voilà que tu écrases encore le pauvre enfant. — Oh! oui, prenez sa défense, un charmant sujet! — Andrée, par grâce, ne sois pas si dure envers ce garçon, tu le froisses, tu le rudoies, je t'ai vue à l'œuvre!... Oh! mon Dieu, mon Dieu, Andrée, qu'as-tu encore?

Cette fois Andrée était tombée à la renverse sur les coussins du sofa, sans proférer une parole; cette fois le flacon ne put la faire revenir; il fallut attendre que l'éblouissement fût fini, que la circulation fût rétablie.

— Décidément, murmura Philippe, vous souffrez, ma sœur, de façon à effrayer des gens plus courageux que je ne le suis lorsqu'il s'agit de

vos souffrances; vous direz tout ce qu'il vous plaira, mais cette indispotion ne me paraît pas devoir être traitée avec la légèreté que vous affectez. — Mais enfin, Philippe, puisque le docteur a dit... — Le docteur ne me persuade pas, et ne me persuadera jamais; que ne lui ai-je parlé moi-même! Où le voit-on ce docteur? — Il vient tous les jours à Trianon. — Mais à quelle heure, tous les jours? Est-ce le matin? — Le matin et le soir, quand il est de service. — Est-il de service en ce moment? — Oui, mon ami; et à sept heures précises du soir, car il est exact, il montera le perron qui conduit aux logements de madame la dauphine. — Bien, dit Philippe plus tranquille, j'attendrai chez vous.

LXVIII

MÉPRISE

Philippe prolongea la conversation sans affectation, tout en surveillant du coin de l'œil sa sœur, qui cherchait elle-même à reprendre assez d'empire sur elle pour ne le plus inquiéter par de nouvelles défaillances.

Philippe parla beaucoup de ses mécomptes, de l'oubli du roi, de l'inconstance de monsieur de Richelieu, et, lorsque l'on entendit sonner sept heures, il sortit brusquement, s'inquiétant peu de laisser deviner à Andrée ce qu'il voulait faire.

Il marcha droit au pavillon de la reine, et s'arrêta à une distance assez grande pour ne pas être interpellé par les gens de service, assez rapproché pour que personne ne pût passer sans que lui, Philippe, reconnût la personne qui passait.

Il n'était point là depuis cinq minutes, qu'il vit venir à lui la figure raide et presque majestueuse du docteur qu'Andrée lui avait signalé.

Le jour baissait, et malgré la difficulté qu'il devait éprouver à lire, le digne docteur feuilletait un traité récemment publié à Cologne, sur les causes et les résultats des paralysies de l'estomac. Peu à peu l'obscurité se faisait autour de lui, et le docteur devinait déjà plutôt qu'il ne lisait, lorsqu'un corps ambulant et opaque acheva d'intercepter ce qui restait de lumière aux yeux du savant patricien.

Il leva la tête, vit un homme devant lui, et demanda :

— Qu'y a-t-il? — Pardonnez-moi, Monsieur, dit Philippe; est-ce bien à monsieur le docteur Louis que j'ai l'honneur de parler? — Oui, Monsieur, répliqua le docteur en fermant son livre. — Alors, Monsieur,

un mot s'il vous plaît, dit Philippe. — Monsieur, excusez-moi; mais mon service m'appelle chez madame la dauphine. Il est l'heure de me rendre auprès d'elle, et je ne puis me faire attendre. — Monsieur... Et Philippe fit un mouvement de prière pour s'opposer au passage du docteur. Monsieur, la personne pour laquelle je sollicite vos soins est au service de madame la dauphine. Elle souffre beaucoup, tandis que madame la dauphine n'est point malade, elle. — De qui me parlez-vous d'abord? demanda le docteur. — D'une personne chez laquelle vous avez été introduit par madame la dauphine elle-même. — Ah! ah! serait-il question de mademoiselle Andrée de Taverney, par hasard? — Justement, Monsieur. — Ah! ah! fit le docteur en levant vivement la tête pour examiner le jeune homme. — Alors, vous savez qu'elle est fort souffrante. — Oui, des spasmes, n'est-ce pas? — Des défaillances continuelles, oui, Monsieur. Aujourd'hui, dans l'espace de quelques heures, elle s'est évanouie trois ou quatre fois dans mes bras. — Est-ce que la jeune dame est plus mal? — Hélas, je ne sais; mais vous comprenez, docteur, quand on aime les gens... — Vous aimez mademoiselle Andrée de Taverney? — Oh! plus que ma vie, docteur.

Philippe prononça ces mots avec une telle exaltation d'amour fraternel, que le docteur Louis se trompa à leur signification.

— Ah! ah! dit-il, c'est donc vous...

Le docteur s'arrêta hésitant.

— Que voulez-vous dire, Monsieur? demanda Philippe. — C'est donc vous qui êtes... — Qui suis, quoi, Monsieur? — Eh! parbleu! qui êtes l'amant? fit le docteur avec impatience.

Philippe fit deux pas en arrière, en portant la main à son front et en devenant pâle comme la mort.

— Monsieur, dit-il, prenez garde, vous insultez ma sœur. — Votre sœur! Mademoiselle Andrée de Taverney est votre sœur? — Oui, Monsieur, et je croyais n'avoir rien dit qui pût donner lieu, de votre part, à une si étrange méprise. — Excusez-moi, Monsieur, l'heure à laquelle vous m'abordez, l'air de mystère avec lequel vous m'adressiez la parole... j'ai cru, j'ai supposé qu'un intérêt plus tendre encore que l'intérêt fraternel... — Oh! Monsieur, amant ou mari n'aimera ma sœur d'un amour plus profond que je ne l'aime. — Très-bien, en ce cas, je comprends que ma supposition vous ait blessé, et je vous en présente mes excuses; voulez-vous permettre, Monsieur...

Et le docteur fit un mouvement pour passer.

— Docteur, insista Philippe, je vous en supplie, ne me quittez pas sans m'avoir rassuré sur l'état de ma sœur. — Mais qui donc vous a inquiété sur cet état? — Eh! mon Dieu, ce que j'en ai vu. — Vous avez vu des

symptômes qui annoncent une indisposition...—Grave? docteur.—C'est selon. — Écoutez, docteur, il y a quelque chose dans tout ceci d'étrange; on dirait que vous ne voulez pas, que vous n'osez pas me répondre. — Supposez plutôt, Monsieur, que dans mon impatience de me rendre près de madame la dauphine, qui m'attend... — Docteur, docteur, dit Philippe en passant sa main sur son front ruisselant, vous m'avez pris pour l'amant de mademoiselle de Taverney? — Oui, mais vous m'avez détrompé. — Vous pensez donc que mademoiselle de Taverney a un amant? — Pardon, Monsieur, mais je ne vous dois pas compte de mes pensées. — Docteur, ayez pitié de moi; docteur, vous avez laissé échapper une parole qui est restée dans mon cœur comme la lame brisée d'un poignard; docteur, n'essayez pas de me donner le change; vous êtes en vain un homme délicat et habile; docteur, quelle est cette maladie dont vous deviez compte à un amant et que vous voulez cacher à un frère? Docteur, je vous en supplie, répondez-moi. — Je vous demanderai au contraire de me dispenser de vous répondre, Monsieur, car, à la façon dont vous m'interrogez, je vois que vous ne vous possédez plus. — Oh! mon Dieu, vous ne comprenez donc pas, Monsieur, que chacun des mots que vous prononcez me pousse plus avant vers cet abîme que je frémis d'entrevoir. — Monsieur! — Docteur! s'écria Philippe avec une véhémence nouvelle, c'est donc à dire que vous avez à m'annoncer un si terrible secret, que j'ai besoin pour l'entendre de tout mon sang-froid et de tout mon courage? — Mais je ne sais dans quelle supposition vous vous égarez, monsieur de Taverney; je n'ai rien dit de tout cela. — Oh! vous faites cent fois plus que de me dire!... vous me laissez croire des choses!... Oh! ce n'est pas de la charité, docteur; vous voyez que je me ronge le cœur devant vous; vous voyez que je prie, que je supplie; parlez, mais parlez donc; tenez, je vous le jure, j'ai du sang-froid, du courage... Cette maladie, ce déshonneur peut-être... Oh! mon Dieu! vous ne m'interrompez pas, docteur, docteur! — Monsieur de Taverney, je n'ai rien dit, ni à madame la dauphine, ni à votre père, ni à vous; ne demandez rien de plus. — Oui, oui... mais vous voyez que j'interprète votre silence; vous voyez que je suis votre pensée dans le chemin sombre et fatal où elle s'enfonce; arrêtez-moi au moins si je m'égare. — Adieu, Monsieur, répondit le docteur d'un ton pénétré. — Oh! vous ne me quitterez pas ainsi sans me dire oui ou non. Un mot, un seul, c'est tout ce que je vous demande.

Le docteur s'arrêta.

— Monsieur, dit-il, tout à l'heure, et cela amena la méprise fatale qui vous a blessé... — Ne parlons plus de cela, Monsieur. — Au contraire, parlons-en; tout à l'heure, un peu tard peut-être, vous me dites

que mademoiselle de Taverney était votre sœur. Mais auparavant, avec une exaltation qui a causé mon erreur, vous m'avez dit que vous aimiez mademoiselle Andrée plus que votre vie. — C'est vrai. — Si votre amour pour elle est si grand, elle doit le payer d'un semblable retour? — Oh! Monsieur, Andrée m'aime comme elle n'aime personne au monde. — Eh bien! alors, retournez près d'elle, interrogez-la, Monsieur; interrogez-la dans cette voie où je suis forcé, moi, de vous abandonner; et si elle vous aime comme vous l'aimez, eh bien! elle répondra à vos questions. Il y a bien des choses que l'on dit à un ami que l'on ne dit pas à un médecin; alors peut-être consentira-t-elle à vous dire, à vous, ce que je ne voudrais pas, pour un doigt de ma main, vous avoir laissé entrevoir. Adieu, Monsieur.

Et le docteur fit de nouveau un pas vers le pavillon.

— Oh! non, non, c'est impossible! s'écria Philippe fou de douleur et entrecoupant chacune de ses paroles d'un sanglot; non, docteur, j'ai mal entendu; non, vous ne pouvez m'avoir dit cela?

Le docteur se dégagea doucement; puis avec une douceur pleine de commisération :

— Faites ce que je viens de vous prescrire, monsieur de Taverney, et croyez-moi, c'est ce que vous avez de mieux à faire. — Oh! mais songez-y donc; vous croire c'est renoncer à la religion de toute ma vie, c'est accuser un ange, c'est tenter Dieu, docteur; si vous exigez que je croie, prouvez au moins, prouvez. — Adieu, Monsieur. — Docteur! s'écria Philippe au désespoir. — Prenez garde, si vous parlez avec cette véhémence, vous allez faire connaître ce que je m'étais promis, moi, de taire à tout le monde, et ce que j'eusse voulu cacher à vous-même. — Oui, oui; vous avez raison, docteur, dit Philippe d'une voix si basse que le souffle mourait en sortant de ses lèvres; mais enfin la science peut se tromper et vous avouez que vous-même vous vous êtes trompé quelquefois? — Rarement, Monsieur, répondit le docteur; je suis un homme d'études sévères, et ma bouche ne dit oui que lorsque mes yeux et mon esprit ont dit : j'ai vu, je sais, je suis sûr. Oui, certes, vous avez raison, Monsieur, parfois, j'ai pu me tromper comme se trompe toute créature faible; mais, selon toute probabilité, ce n'est point cette fois-ci. Allons, du calme, et séparons-nous.

Mais Philippe ne pouvait se résigner ainsi. Il posa la main sur le bras du docteur avec un air de si profonde supplication, que celui-ci s'arrêta.

— Une dernière, une suprême grâce, Monsieur, dit-il; vous voyez dans quel désordre se trouve ma raison; j'éprouve quelque chose qui ressemble comme à de la folie; j'ai besoin, pour savoir si je dois vivre ou mourir, d'une confirmation de cette réalité qui me menace. Je rentre

près de ma sœur, je ne lui parlerai que lorsque vous l'aurez revue; réfléchissez. — C'est à vous de réfléchir, Monsieur, car, pour moi, je n'ai pas un mot à ajouter à ce que j'ai dit. — Monsieur, promettez-moi; mon Dieu! c'est une grâce que le bourreau ne refuserait pas à la victime; promettez-moi de revenir chez ma sœur après votre visite à Son Altesse madame la dauphine; docteur, au nom du ciel, promettez-moi cela! — C'est inutile, Monsieur; mais vous y tenez, il est de mon devoir de faire ce que vous désirez; en sortant de chez madame la dauphine, j'irai voir votre sœur. — Oh! merci, merci. Oui, venez, et alors vous avouerez vous-même que vous vous êtes trompé. — Je le désire de tout mon cœur, Monsieur, et, si je me suis trompé, je l'avouerai avec joie. Adieu!

Et le docteur, rendu à la liberté, partit laissant Philippe sur l'esplanade, Philippe tremblant de fièvre, inondé d'une sueur glacée, et ne connaissant plus, dans son transport délirant, ni l'endroit où il se trouvait, ni l'homme avec lequel il avait causé, ni le secret qu'il venait d'apprendre.

Pendant quelques minutes, il regarda, sans comprendre, le ciel qui s'illuminait insensiblement d'étoiles, et le pavillon qui s'éclairait.

LXIX

INTERROGATOIRE

Aussitôt que Philippe eut repris ses sens et fut parvenu à se rendre maître de sa raison, il se dirigea vers l'appartement d'Andrée.

Mais, à mesure qu'il s'avançait vers le pavillon, le fantôme de son malheur s'évanouissait peu à peu; il lui semblait que c'était un rêve qu'il venait de faire, et non une réalité avec laquelle il avait un instant lutté. Plus il s'éloignait du docteur, plus il devenait incrédule à ses menaces. Bien certainement la science s'était trompée, mais la vertu n'avait pas failli.

Le docteur ne lui avait-il pas donné complétement raison en promettant de revenir chez sa sœur?

Cependant, lorsque Philippe se retrouva en face d'Andrée, il était si changé, si pâle, si défait, que ce fut à elle à son tour de s'inquiéter pour son frère, et de lui demander comment il se pouvait qu'en si peu de temps un si terrible changement se fût opéré en lui.

Une seule chose pouvait avoir produit un pareil effet sur Philippe.

— Mon Dieu! mon frère, demanda Andrée, je suis donc bien malade? — Pourquoi? demanda Philippe. — Parce que la consultation du docteur Louis vous aura effrayé. — Non, ma sœur, dit Philippe; le docteur n'est pas inquiet, et vous m'avez dit la vérité. J'ai même eu grand'peine à le déterminer à revenir. — Ah! il revient? dit Andrée. — Oui, il revient; cela ne vous contrarie pas, Andrée?

Et Philippe plongea ses regards dans ceux de la jeune fille en prononçant ces paroles.

— Non, répondit-elle simplement, et pourvu que cette visite vous rassure un peu, voilà tout ce que je vous demande; mais, en attendant, d'où vient cette affreuse pâleur qui me bouleverse? — Cela vous inquiète, Andrée? — Vous le demandez? — Vous m'aimez donc tendrement, Andrée? — Plaît-il? fit la jeune fille. — Je demande, Andrée, si vous m'aimez toujours comme au temps de notre jeunesse? — Oh! Philippe! Philippe! — Ainsi, je suis pour vous une des plus précieuses têtes que vous ayez sur la terre? — Oh! la plus précieuse, la seule! s'écria Andrée.

Puis, rougissante et confuse :

— Excusez-moi, Philippe, dit-elle, j'oubliais... — Notre père, n'est-ce pas, Andrée? — Oui.

Philippe prit la main de sa sœur, et la regardant tendrement :

— Andrée, dit-il, ne croyez point que je vous blâmasse jamais si votre cœur renfermait une affection qui ne fût ni l'amour que vous portez à votre père, ni celui que vous avez pour moi...

Puis, s'appuyant près d'elle, il continua :

— Vous êtes dans un âge, Andrée, où le cœur des jeunes filles leur parle plus vivement qu'elles ne le veulent elles-mêmes, et, vous le savez, un précepte divin commande aux femmes de quitter parents et famille pour suivre leur époux.

Andrée regarda Philippe quelque temps, comme elle eût fait s'il lui eût parlé une langue étrangère qu'elle ne comprît pas.

Puis, se mettant à rire avec une naïveté que rien ne saurait rendre :

— Mon époux! dit-elle, n'avez-vous point parlé de mon époux, Philippe? Eh! mon Dieu! il est encore à naître, ou du moins je ne le connais pas.

Philippe, touché de cette exclamation si vraie d'Andrée, se rapprocha d'elle, et enfermant sa main entre les siennes, il répondit :

— Avant d'avoir un époux, ma bonne Andrée, on a un fiancé, un amant.

Andrée regarda Philippe tout étonnée, souffrant que le jeune homme plongeât ses yeux avides jusqu'au fond de son clair regard de vierge, où se reflétait son âme tout entière.

— Ma sœur, dit Philippe, depuis votre naissance vous m'avez tenu pour votre meilleur ami; moi, je vous ai, de mon côté, regardée comme ma seule amie; jamais je ne vous ai quittée, vous le savez, pour les jeux de mes camarades. Nous avons grandi ensemble, et rien n'a troublé la confiance que l'un de nous mettait aveuglément dans l'autre; pourquoi faut-il que depuis quelque temps, Andrée, vous ayez ainsi, sans motifs, et la première, changé à mon égard? — Changé, moi! j'ai changé à votre égard, Philippe? Expliquez-vous. En vérité, je ne comprends rien à ce que vous me dites depuis que vous êtes rentré. — Oui, Andrée, dit le jeune homme en la pressant sur sa poitrine; oui, ma douce sœur, les passions de la jeunesse ont succédé aux affections de l'enfance, et vous ne m'avez plus trouvé assez bon ou assez sûr pour me montrer votre cœur envahi par l'amour. — Mon frère, mon ami, fit Andrée de plus en plus étonnée, mais que me dites-vous donc là? que parlez-vous d'amour, à moi? — Andrée, j'aborde courageusement une question pleine de dangers pour vous, pleine d'angoisses pour moi-même. Je sais bien que solliciter ou plutôt exiger votre confiance en ce moment, c'est me perdre dans votre esprit; mais j'aime mieux, et croyez que c'est cruel à dire pour moi, j'aime mieux sentir que vous m'aimez moins, que de vous laisser en proie aux malheurs qui vous menacent, malheurs effrayants, Andrée, si vous persévérez dans le silence que je déplore, et dont je ne vous eusse pas crue capable vis-à-vis d'un frère, d'un ami. — Mon frère, mon ami, dit Andrée, je vous jure que je ne comprends rien à vos reproches. — Andrée, voulez-vous que je vous fasse comprendre? — Oh! oui... certes, oui. — Mais alors, si, encouragé par vous, je parle avec trop de précision, si je provoque la rougeur à monter sur votre front, la honte à peser sur votre cœur, alors, ne vous en prenez qu'à vous, à vous qui m'avez forcé par d'injustes défiances à fouiller jusqu'au fond de cette âme pour en arracher votre secret. — Faites, Philippe, et je vous jure que je ne saurais vous en vouloir de ce que vous ferez.

Philippe regarda sa sœur, se leva tout agité, et parcourut la chambre à grands pas. Il y avait, dans l'accusation qu'il formulait contre elle dans son esprit, et la tranquillité de cette jeune fille, une si étrange opposition, qu'il ne savait à quelle idée s'arrêter.

Andrée, de son côté, considérait son frère avec stupeur et se glaçait peu à peu au contact de cette solennité, si différente de la douce autorité fraternelle.

Aussi, avant que Philippe eût repris la parole, Andrée se leva-t-elle à son tour et alla-t-elle passer son bras sous celui de son frère.

Alors, le regardant avec une tendresse inexprimable :

— Écoute, Philippe, dit-elle, regarde-moi comme je te regarde! —

Oh! je ne demande pas mieux, répondit le jeune homme en fixant sur elle ses yeux ardents; que veux-tu me dire? — Je veux te dire, Philippe, que tu as toujours été un peu jaloux de mon amitié; c'est naturel, puisque, de mon côté, j'étais jalouse de tes soins et de ton affection; eh bien! regarde-moi comme je te l'ai dit.

La jeune fille sourit.

— Vois-tu un secret dans mes yeux? continua-t-elle. — Oui, oui, j'en vois un, dit Philippe. Andrée, tu aimes quelqu'un. — Moi! s'écria la jeune fille avec un étonnement si naturel que la plus habile comédienne n'eût certes jamais pu imiter l'accent de cette seule parole.

Et elle se mit à rire.

— Moi, j'aime quelqu'un? reprit-elle. — On t'aime alors? — Ma foi, tant pis; car, attendu que cette personne inconnue ne s'est jamais fait connaître, et par conséquent ne s'est pas expliquée, c'est de l'amour en pure perte.

Alors, voyant sa sœur rire et plaisanter sur cette question avec tant de franchise, voyant l'azur si limpide de ses yeux, la candeur si chaste de son maintien, Philippe, qui sentait battre d'un mouvement égal le cœur d'Andrée sur son cœur, se dit qu'un mois d'absence ne pouvait amener un tel changement dans le caractère d'une jeune fille irréprochable; que la pauvre Andrée était soupçonnée indignement, que la science mentait; il s'avoua que le docteur Louis avait une excuse, lui qui ne connaissait ni la pureté, ni les instincts exquis d'Andrée; lui qui pouvait la croire pareille à toutes ces filles de noblesse, qui, fascinées par des exemples indignes ou entraînées par la chaleur précoce d'un sang corrompu, abdiquaient la virginité sans regrets, sans ambition même.

Un dernier regard jeté sur Andrée expliqua à Philippe la faillibilité du docteur; et Philippe se trouva si heureux de son explication, qu'il embrassa sa sœur comme ces martyrs qui confessaient la pureté de la Vierge Marie, en confessant du même coup leur croyance à son divin fils.

Ce fut à cette période des fluctuations, que Philippe entendit dans l'escalier les pas du docteur Louis, fidèle à la promesse qu'il lui avait faite.

Andrée tressaillit : tout lui devenait un événement dans la situation où elle était.

— Qui vient là? demanda-t-elle. — Mais le docteur Louis, probablement, dit Philippe.

Au même moment, la porte s'ouvrit, et le médecin, attendu avec tant d'anxiété de la part de Philippe, parut en effet dans la chambre.

C'était, nous l'avons déjà dit, un de ces hommes graves et honnêtes, pour qui toute science est un sacerdoce, et qui en étudient les mystères avec religion.

A cette époque toute matérialiste, le docteur Louis, chose rare, cherchait, sous les maladies du corps, à découvrir les maladies de l'âme; il allait franchement, brusquement dans cette voie, s'inquiétant peu des rumeurs et des obstables, économisant son temps, ce patrimoine des gens laborieux, avec une avarice qui le rendait brutal pour les oisifs et les bavards.

C'est pour cela qu'il avait si rudement traité Philippe à leur première entrevue : il l'avait pris pour un de ces muguets de cour qui viennent cajoler le médecin, pour se faire complimenter sur leurs prouesses amoureuses, et qui sont tout fiers d'avoir une discrétion à payer. Mais, sitôt que la médaille s'était retournée, et qu'au lieu du fat plus ou moins amoureux le docteur avait vu apparaître la sombre et menaçante figure du frère; sitôt qu'à la place d'un désagrément il avait vu s'esquisser un malheur, le praticien philosophe, l'homme de cœur s'était ému, et, depuis les dernières paroles de Philippe, le docteur s'était dit à lui-même :

— Non-seulement j'ai pu me tromper, mais encore je voudrais m'être trompé.

Voilà pourquoi, même sans la prière instante de Philippe, il fût venu trouver Andrée, pour se rendre compte, par un examen plus décisif, de ce que la première épreuve lui avait fourni de probabilités.

Il entra donc, et son premier coup d'œil, cette prise de possession du médecin et de l'observateur, s'attacha dès l'antichambre sur Andrée, qu'il ne quitta plus.

Justement, soit émotion causée par la vue du docteur, soit accident naturel, Andrée venait d'être saisie d'une de ces attaques qui avaient effrayé Philippe, et elle chancelait, portant avec douleur son mouchoir à ses lèvres.

Philippe, tout occupé de recevoir le docteur, n'avait rien vu.

— Docteur, dit-il, soyez le bienvenu, et pardonnez-moi ma façon un peu brusque; quand je vous ai abordé, il y a une heure, j'étais aussi agité que je suis calme en ce moment.

Le docteur cessa pour un instant de regarder Andrée, et laissa tomber son observation sur le jeune homme, dont il analysa le sourire et l'épanouissement.

— Vous avez causé avec mademoiselle votre sœur, comme je vous en avais donné le conseil? demanda-t-il. — Oui, docteur, oui. — Et vous êtes rassuré? — J'ai le ciel de plus et l'enfer de moins dans le cœur.

Le docteur prit la main d'Andrée et tâta longuement le pouls de la jeune fille.

Philippe le regardait et semblait dire :

— Oh! faites, docteur, je ne crains plus maintenant les commentaires

du médecin. — Eh bien! Monsieur? fit-il d'un air de triomphe. — Monsieur le chevalier, répondit le docteur Louis, veuillez me laisser seul avec votre sœur.

Ces mots, prononcés simplement, abattirent l'orgueil du jeune homme.

— Quoi encore? dit-il.

Le docteur fit un geste.

— C'est bien, je vous laisse, Monsieur, répliqua Philippe d'un air sombre.

Puis à sa sœur :

— Andrée, continua-t-il, soyez loyale et franche avec le docteur.

La jeune fille haussa les épaules, comme si elle ne pouvait même pas comprendre ce qu'on lui voulait dire.

Philippe reprit :

— Mais, tandis qu'il va vous questionner sur votre santé, j'irai faire un tour dans le parc. L'heure à laquelle j'ai demandé mon cheval n'est point encore venue, en sorte que je pourrai te revoir avant mon départ, et causer encore un instant avec toi.

Et il serra la main d'Andrée en essayant de sourire.

Mais il y avait pour la jeune fille quelque chose de contraint et de convulsif dans ce serrement et dans ce sourire.

Le docteur reconduisit gravement Philippe jusqu'à la porte d'entrée, qu'il ferma.

Après quoi il revint s'asseoir sur le même sofa où Andrée était assise.

LXX

LA CONSULTATION

Le plus profond silence régnait dehors.

Pas un souffle de vent ne passait dans l'air, pas une voix humaine ne retentissait; la nature était calme.

D'un autre côté, tout le service de Trianon était terminé; les gens des écuries et des cuisines avaient regagné leurs chambres; la petite cour était déserte.

Andrée sentait bien, au fond de son cœur, quelque émotion de l'espèce d'importance que Philippe et le médecin donnaient à cette maladie.

Elle s'étonnait bien un peu de cette singularité du retour du docteur Louis, qui, le matin même, avait déclaré la maladie insignifiante et les

remèdes inutiles; mais, grâce à sa candeur profonde, le miroir resplendissant de l'âme n'était pas même terni par le souffle de tous ces soupçons divers.

Tout à coup le médecin, qui n'avait cessé de la regarder, après avoir dirigé sur elle la lumière de la lampe, lui prit la main comme un ami ou un confesseur, et non plus le pouls comme un médecin.

Ce geste inattendu étonna beaucoup la susceptible Andrée; elle fut un moment près de retirer sa main.

— Mademoiselle, demanda le docteur, est-ce vous qui avez désiré me voir, ou n'ai-je cédé, en revenant, qu'au désir de votre frère? — Monsieur, répondit Andrée, mon frère est rentré en m'annonçant que vous alliez revenir; mais, d'après ce que vous m'aviez fait l'honneur de me dire ce matin du peu de gravité de ma maladie, je n'eusse point pris la liberté de vous déranger de nouveau.

Le docteur s'inclina.

— Monsieur votre frère, continua-t-il, paraît très-emporté, jaloux de son honneur, et intraitable sur certaines matières; voilà sans doute pourquoi vous avez refusé de vous ouvrir à lui.

Andrée regarda le docteur comme elle avait regardé Philippe.

— Vous aussi, Monsieur? dit-elle avec une suprême hauteur. — Pardon, Mademoiselle, laissez-moi achever.

Andrée fit un geste qui indiquait la patience, ou plutôt la résignation.

— Il est donc naturel, continua le docteur, qu'en voyant la douleur et qu'en pressentant la colère de ce jeune homme, vous ayez obstinément gardé votre secret; mais, vis-à-vis de moi, Mademoiselle, de moi qui suis, croyez-le bien, le médecin des âmes autant que celui du corps, de moi qui vois et qui sais, de moi qui, par conséquent, vous épargne la moitié du pénible chemin des révélations, j'ai droit d'attendre que vous soyez plus franche. — Monsieur, répondit Andrée, si je n'avais vu le visage de mon frère s'assombrir et prendre le caractère d'une véritable douleur, si je ne consultais votre extérieur vénérable et la réputation de gravité dont vous jouissez, je croirais que vous vous entendez tous deux pour jouer une comédie à mes dépens, et pour me faire prendre, à la suite de la consultation, par suite de la peur que vous m'auriez faite, quelque médecine bien noire et bien amère.

Le docteur fronça le sourcil.

— Mademoiselle, dit-il, je vous en supplie, arrêtez-vous dans cette voie de dissimulation. — De dissimulation! s'écria Andrée. — Aimez-vous mieux que je dise d'hypocrisie? — Mais, Monsieur, s'écria la jeune fille, vous m'offensez! — Dites que je vous devine. — Monsieur!

Andrée se leva; mais le docteur la força doucement de s'asseoir.

PISAN

TYP. J. CLAYE.

CONSULTATION.

— Non, continua-t-il, non, mon enfant; je ne vous offense pas, je vous sers; et si je vous convaincs, je vous sauve!... Ainsi, ni votre regard courroucé, ni l'indignation feinte qui vous anime, ne me feront changer de résolution. — Mais que voulez-vous, qu'exigez-vous, mon Dieu? — Avouez, ou, sur mon honneur, vous me donnerez de vous une misérable opinion. — Monsieur, encore une fois, mon frère n'est point là pour me défendre, et je vous dis que vous m'insultez, et que je ne comprends pas, et que je vous somme de vous expliquer clairement, nettement, à propos de cette prétendue maladie. — Pour la dernière fois, Mademoiselle, reprit le docteur étonné, voulez-vous m'épargner la douleur de vous faire rougir? — Je ne vous comprends pas, je ne vous comprends pas, je ne vous comprends pas! répéta trois fois Andrée, regardant le docteur avec des yeux étincelants d'interrogation, de défi, et presque de menace. — Eh bien! moi je vous comprends, Mademoiselle; vous doutez de la science, et vous espérez cacher votre état à tout le monde; mais détrompez-vous, d'un seul mot j'abattrai tout votre orgueil: vous êtes enceinte!...

Andrée poussa un cri terrible et tomba renversée sur le sofa.

Ce cri fut suivi d'un bruit de porte violemment poussée, et Philippe bondit au milieu de la chambre, l'épée au poing, l'œil sanglant, les lèvres tremblantes.

— Misérable! dit-il au docteur; vous mentez!

Le docteur se tourna lentement vers le jeune homme, sans avoir quitté le pouls d'Andrée qui palpitait demi-morte.

— J'ai dit ce que j'ai dit, Monsieur, dit le docteur avec mépris, et ce n'est point votre épée, nue ou au fourreau, qui me fera mentir. — Docteur! murmura Philippe en laissant tomber son épée. — Vous avez désiré que je contrôlasse, par une seconde épreuve, mon premier examen; je l'ai fait: maintenant, la certitude est fondée, acquise, rien ne me l'arrachera du cœur. Je le regrette vivement, jeune homme, car vous m'avez inspiré autant de sympathie que cette jeune fille m'inspire d'aversion par sa persévérance dans le mensonge.

Andrée demeura immobile; mais Philippe fit un mouvement.

— Je suis père de famille, Monsieur, continua le docteur, et je comprends tout ce que vous pouvez, tout ce que vous devez souffrir. Je vous offre donc mes services, comme je vous promets ma discrétion. Ma parole est sacrée, Monsieur, et tout le monde vous dira que je tiens plus à ma parole qu'à ma vie. — Oh! mais, Monsieur, c'est impossible! — Je ne sais si c'est impossible, mais c'est vrai. Adieu, monsieur de Taverney.

Et le docteur s'en retourna du même pas calme et lent, après avoir affectueusement regardé le jeune homme qui se tordait de douleur, et

qui, au moment où se refermait la porte, tombait abîmé de douleur sur un fauteuil, à deux pas d'Andrée.

Le médecin parti, Philippe se leva, alla fermer la porte du corridor, celle de la chambre, les fenêtres, et s'approchant d'Andrée qui le regardait avec stupeur faire ces sinistres préparatifs :

— Vous m'avez lâchement et stupidement trompé, dit-il en se croisant les bras; lâchement, parce que je suis votre frère, parce que j'ai eu la faiblesse de vous aimer, de vous préférer à tout, de vous estimer plus que tout, et que cette confiance de ma part devait au moins provoquer la vôtre à défaut de tendresse; stupidement, parce qu'aujourd'hui l'infâme secret qui nous déshonore est au pouvoir d'un tiers, parce que, malgré votre discrétion, peut-être il a éclaté à d'autres yeux, parce qu'enfin, si vous m'eussiez avoué à moi tout d'abord la situation où vous vous trouviez, je vous eusse sauvée de la honte, sinon par affection, du moins par égoïsme; car, enfin, je m'épargnais en vous sauvant. Voilà comment et pourquoi vous avez failli surtout. Votre honneur, tant que vous n'êtes pas mariée, appartient en commun à tous ceux dont vous portez, c'est-à-dire dont vous souillez le nom. Or, maintenant, je ne suis plus votre frère, puisque vous m'avez dénié ce titre; maintenant, je suis un homme intéressé à vous arracher par tous les moyens possibles le secret tout entier, afin que de cet aveu il jaillisse pour moi une réparation quelconque. Je viens donc à vous plein de colère et de résolution, et je vous dis : Puisque vous avez été assez lâche pour espérer en un mensonge, vous serez punie comme on punit les lâches. Avouez-moi donc votre crime, ou... — Des menaces! s'écria la fière Andrée, des menaces à une femme!

Et elle se leva pâle et menaçante elle-même.

— Oui, des menaces, non pas à une femme, mais à une créature sans foi, sans honneur. — Des menaces! continua Andrée en s'exaspérant peu à peu; des menaces à moi qui ne sais rien, qui ne comprends rien, qui vous regarde tous comme des fous sanguinaires ligués pour me faire mourir de chagrin, sinon de honte! — Eh bien! oui! s'écria Philippe, meurs donc! meurs donc, si tu n'avoues; meurs à l'instant même. Dieu te juge, et je vais te frapper.

Et le jeune homme ramassa convulsivement son épée, et, prompt comme l'éclair, en appuya la pointe sur la poitrine de sa sœur.

— Bien, bien, tuez-moi! s'écria celle-ci sans s'effrayer de l'éclair qui jaillit de la lame, sans chercher à éviter la douleur de la piqûre.

Et elle s'élança en avant, pleine de douleur et de démence, et son élan fut si vif, que l'épée lui eût traversé la poitrine sans la subite terreur de Philippe, et la vue de quelques gouttes de sang qui tachèrent la mousseline jetée autour du cou de sa sœur.

Le jeune homme était au bout de sa force et de sa colère, il recula, laissa échapper le fer de ses mains, et, tombant à genoux avec des sanglots, il entoura de ses bras le corps de la jeune fille.

— Andrée! Andrée! s'écria-t-il, non! non! c'est moi qui mourrai. Tu ne m'aimes plus, tu ne me connais plus, je n'ai plus rien à faire en ce monde. Oh! tu aimes quelqu'un à ce point, Andrée, que tu préfères la mort à un aveu versé dans mon sein? O Andrée! ce n'est pas toi qui dois mourir, c'est moi qui mourrai!

Et il fit un mouvement pour fuir; mais déjà Andrée l'avait saisi par le cou avec ses deux mains égarées, le couvrant de baisers, le baignant de larmes.

— Non, non, dit-elle, tu avais raison d'abord. Tue-moi, Philippe, car on dit que je suis coupable. Mais toi, si noble, si pur, si bon, toi que personne n'accuse, vis, et seulement plains-moi au lieu de me maudire.

— Eh bien! ma sœur, reprit le jeune homme, au nom du ciel, au nom de notre amitié d'autrefois, voyons, ne crains rien, ni pour toi, ni pour celui que tu aimes; celui-là, quel qu'il soit, me sera sacré, fût-il mon plus cruel ennemi, fût-il le dernier des hommes. Mais je n'ai pas d'ennemi, Andrée; mais tu es si noble de cœur et de pensée, que tu dois avoir bien choisi ton amant. Eh bien! celui que tu as choisi, je vais l'aller trouver, je vais l'appeler mon frère. Tu ne dis rien; mais un mariage entre toi et lui est donc impossible? est-ce cela que tu veux dire? Eh bien! soit, je me résignerai, je garderai toute ma douleur pour moi, j'étoufferai cette voix impérieuse de l'honneur qui demande du sang. Je n'exige plus rien de toi, pas même le nom de cet homme. Soit, cet homme t'a plu, il m'est cher. Eh bien, seulement, nous quitterons la France, nous fuirons ensemble. Le roi t'a fait don d'une riche parure, à ce qu'on m'a dit; eh bien, nous la vendrons; nous enverrons la moitié du prix à notre père, puis, avec l'autre, nous vivrons ignorés; je serai tout pour toi, Andrée. Tu seras tout pour moi. Moi, moi, je n'aime personne; tu vois que je te suis dévoué. Andrée, tu vois ce que je fais; tu vois que tu peux compter sur mon amitié; voyons, me refuseras-tu encore ta confiance, après ce que je viens de dire? Voyons, voyons, ne m'appelleras-tu pas ton frère?

Andrée avait écouté en silence tout ce que venait de dire le jeune homme éperdu.

Le battement de son cœur indiquait seul la vie; son regard seul indiquait la raison.

— Philippe, dit-elle après un long silence, tu as pensé que je ne t'aimais plus, pauvre frère; tu as pensé que j'avais aimé un autre homme; tu as pensé que j'avais oublié la loi de l'honneur, moi, qui suis fille noble

et qui comprends tous les devoirs que ce mot m'impose pour les erreurs!... Mon ami, je te le pardonne; oui, oui, en vain m'as-tu crue infâme, en vain m'as-tu appelée lâche; oui, oui, je te pardonne, mais je ne te pardonnerai pas si tu me crois assez impie, assez vile pour te faire un faux serment. Je te jure, Philippe, par le Dieu qui m'entend, par l'âme de ma mère, qui ne m'a point assez protégée, hélas! à ce qu'il paraît; je te jure, par mon ardent amour pour toi, que jamais une pensée d'amour n'a distrait ma raison; que jamais homme ne m'a dit : « Je t'aime; » que jamais bouche ne m'a baisé la main; que je suis pure d'esprit, vierge de désirs, et cela comme au jour de ma naissance. Maintenant, Philippe, maintenant Dieu ait mon âme, tu tiens mon corps entre tes mains. — C'est bien, dit Philippe, après un long silence; c'est bien, Andrée, je te remercie. A présent je vois clair jusqu'au fond du cœur. Oui, tu es pure, innocente, chère victime; mais il est des boissons magiques, des philtres empoisonnés; quelqu'un t'a tendu un piége infâme : ce que, vivante, nul n'eût pu t'arracher avec la vie, eh bien! on te l'aura dérobé pendant ton sommeil. Tu es tombée dans quelque piége, Andrée; mais maintenant nous voilà unis; par conséquent, maintenant, nous voilà forts. Tu me confies le soin de ton honneur, n'est-ce pas, et celui de ta vengeance? — Oh! oui, oui, dit vivement Andrée avec un sombre éclat; oui, car si tu me venges, ce sera d'un crime. — Eh bien, continua Philippe, voyons, aide-moi, soutiens-moi. Cherchons ensemble, remontons jour à jour les jours écoulés, suivons le fil secourable du souvenir, et au premier nœud de cette trame obscure... — Oh! je le veux! je le veux! dit Andrée, cherchons. — Voyons, as-tu remarqué que quelqu'un te suivît, te guettât? — Non. — Personne ne t'a écrit? — Personne. — Pas un homme ne t'a dit qu'il t'aimât? — Pas un. — Les femmes ont pour cela un instinct remarquable; à défaut de lettres, à défaut d'aveu, as-tu jamais remarqué que quelqu'un te... désirât? — Je n'ai jamais rien remarqué de pareil. — Chère sœur, cherche dans les circonstances de ta vie, dans les détails intimes. — Guide-moi. — As-tu fait quelque promenade seule? — Jamais, que je me rappelle, si ce n'est pour aller chez madame la dauphine. — Quand tu t'éloignais dans le parc, dans la forêt? — Nicole m'accompagnait toujours. — A propos, Nicole, elle t'a quittée? — Oui. — Quel jour? — Le jour même de ton départ, à ce que je crois. — C'était une fille de mœurs suspectes. As-tu connu les détails de sa fuite? Cherche bien. — Non, je sais seulement qu'elle est partie avec un jeune homme qu'elle aimait. — Quels sont tes derniers rapports avec cette fille? — Oh! mon Dieu, vers neuf heures elle est entrée, comme d'habitude, dans ma chambre, m'a déshabillée, m'a préparé mon verre d'eau, et est sortie. — Tu n'as point remarqué qu'elle mêlât une liqueur quelconque

dans cette eau? — Non; d'ailleurs cette circonstance n'aurait aucune importance, car je me rappelle qu'au moment où je portais le verre à ma bouche, j'ai éprouvé une sensation étrange. — Laquelle? — La même que j'avais éprouvée un jour à Taverney. — A Taverney? — Oui, lors du passage de cet étranger. — De quel étranger? — Du comte de Balsamo. — Du comte de Balsamo? Et quelle était cette sensation? — Oh! quelque chose comme un vertige! comme un éblouissement, puis la perte de toutes mes facultés. — Et tu avais éprouvé cette impression à Taverney, dis-tu? — Oui. — Dans quelle circonstance? — J'étais à mon piano, je me sentis défaillir : je regardai devant moi, j'aperçus le comte dans une glace. A partir de ce moment je ne me souviens plus de rien, si ce n'est que je me réveillai à mon piano sans pouvoir mesurer le temps que j'avais dormi. — C'est la seule fois, dis-tu, que tu as éprouvé cette singulière sensation? — Et une fois encore, le jour ou plutôt la nuit du feu d'artifice. J'étais entraînée par toute cette foule, sur le point d'être broyée, anéantie; je réunissais toutes mes forces pour lutter; tout à coup mes bras raidis se détendirent, un nuage enveloppa mes yeux, mais à travers ce nuage j'eus encore le temps de voir ce même homme. — Le comte de Balsamo? — Oui. — Et tu t'endormis? — Je m'endormis ou m'évanouis, je ne puis dire. Tu sais comment il m'emporta et comment il me ramena chez mon père. — Oui, oui; et cette nuit, cette nuit du départ de Nicole, tu l'as revu? — Non, mais j'ai éprouvé tous les symptômes qui annonçaient sa présence : la même sensation étrange, le même éblouissement nerveux, le même engourdissement, le même sommeil. — Le même sommeil? — Oui, sommeil plein de vertiges, dont, tout en luttant, je reconnaissais l'influence mystérieuse, et auquel j'ai succombé. — Grand Dieu! s'écria Philippe, continue, continue. — Je m'endormis. — Où cela? — Sur mon lit, j'en suis bien sûre, et je me retrouvai à terre, sur le tapis, seule, souffrante et glacée comme une morte qui ressuscite; en me réveillant, j'appelai Nicole, mais en vain; Nicole avait disparu. — Et ce sommeil, c'était bien le même? — Oui. — Le même qu'à Taverney? le même que le jour des fêtes? — Oui, oui. — Les deux premières fois, avant de succomber, tu avais vu ce Joseph Balsamo, ce comte de Fœnix? — Parfaitement. — Et la troisième fois, tu ne le revis pas? — Non, dit Andrée avec effroi, car elle commençait à comprendre, non, mais je le devinai. — Bien! s'écria Philippe; maintenant, sois tranquille, sois rassurée, sois fière, Andrée; je sais le secret; merci, chère sœur, merci! Ah! nous sommes sauvés!

Philippe prit Andrée entre ses bras, la pressa tendrement sur son cœur, et, emporté par la fougue de la résolution, il s'élança hors de la chambre, sans vouloir attendre ni entendre.

Il courut à l'écurie, sella lui-même son cheval, s'élança sur son dos, et prit, en toute hâte, le chemin de Paris.

LXXI

LA CONSCIENCE DE GILBERT

Toutes les scènes que nous venons de décrire avaient frappé un contre-coup terrible sur Gilbert.

La susceptibilité très-équivoque de ce jeune homme se voyait mise à une trop rude épreuve, lorsque, du fond de la retraite qu'il savait choisir dans un coin quelconque des jardins, il voyait chaque jour les progrès de la maladie sur le visage et dans la démarche d'Andrée; lorsque cette pâleur, qui, la veille, l'avait alarmé, venait, le lendemain, lui paraître plus marquée, plus accusatrice, alors que mademoiselle de Taverney se mettait à sa fenêtre aux premiers rayons du matin. Alors, quiconque eût observé le regard de Gilbert, n'eût pas méconnu en lui les traits caractéristiques du remords, devenu un dessin classique chez les peintres de l'antiquité.

Gilbert aimait la beauté d'Andrée, et par contre il la détestait. Cette beauté brillante, jointe à tant d'autres supériorités, établissait une nouvelle ligne de démarcation entre lui et la jeune fille; cette beauté cependant lui paraissait un nouveau trésor à conquérir. Telles étaient les raisons de son amour et de sa haine, de son désir ou de son mépris.

Mais, du jour où cette beauté se ternissait, où les traits d'Andrée devenaient les révélateurs d'une souffrance ou d'une honte; du jour, enfin, où il y avait danger pour Andrée, danger pour Gilbert, la situation changea complétement, et Gilbert, esprit éminemment juste, changeait avec elle de point de vue.

Disons-le, son premier sentiment fut une profonde tristesse. Il ne vit pas sans douleur se flétrir la beauté, la santé de sa maîtresse. Il éprouva le délicieux orgueil de plaindre cette femme si fière, si dédaigneuse avec lui, et de lui rendre la pitié pour tous les opprobres dont elle l'avait couvert.

Ce n'est pas là cependant que nous trouvons Gilbert excusable : l'orgueil ne justifie rien; aussi n'entra-t-il que de l'orgueil dans l'habitude qu'il prit d'envisager la situation. Chaque fois que mademoiselle de Taverney, pâle, souffrante et inclinée, paraissait comme un fantôme aux yeux

de Gilbert, le cœur de celui-ci bondissait, le sang montait à ses paupières comme font les larmes, et il appuyait sur sa poitrine une main crispée, inquiète, qui cherchait à comprimer la révolte de sa conscience.

— C'est par moi qu'elle est perdue, murmurait-il, et, après l'avoir couvée d'un regard furieux et dévorant, il s'enfuyait croyant toujours la revoir et l'entendre gémir.

Alors il lui venait au cœur, il ressentait une des plus poignantes douleurs qu'il soit donné à l'homme de supporter. Son furieux amour avait besoin d'un soulagement, et il eût parfois sacrifié sa vie pour avoir le droit de tomber aux genoux d'Andrée, de lui prendre la main, de la consoler, de la rappeler à la vie quand elle s'évanouissait. Son impuissance dans ces occasions était un supplice dont rien au monde ne saurait décrire les tortures.

Gilbert supporta trois jours ce martyre.

Le premier, il avait remarqué le changement, la lente décomposition qui s'opérait chez Andrée. Là où nul ne voyait encore rien, lui, le complice, devinait et expliquait tout. Il y eut plus : après avoir étudié la marche du mal, il supputa l'époque précise où la crise éclaterait.

Le jour des évanouissements se passa pour lui en transes, en sueurs, en vagues démarches, indices certains d'une conscience aux abois. Toutes ces allées et venues, ces airs d'indifférence ou d'empressement, ces élans de sympathie ou de sarcasme, que Gilbert considérait, lui, comme des chefs-d'œuvre de dissimulation et de tactique, le moindre clerc du Châtelet, le moindre porte-clés de Saint-Lazare les eût aussi parfaitement analysés et traduits que la Fouine de monsieur de Sartines lisait et transcrivait les correspondances en chiffres.

On ne voit pas un homme courir à perdre haleine, puis s'arrêter soudain, pousser des sons inarticulés, puis se plonger tout à coup dans le silence le plus noir; on ne le voit pas écouter dans l'air les bruits indifférents, ou gratter la terre, ou hacher les arbres avec une sorte de rage, sans s'arrêter pour dire :

— Celui-là est un fou, s'il n'est pas un coupable.

Après le premier épanchement du remords, Gilbert avait passé de la commisération à l'égoïsme. Il sentait que les évanouissements si fréquents d'Andrée ne paraîtraient pas à tout le monde une maladie naturelle, et qu'on en rechercherait la cause.

Gilbert se rappelait alors les formes brutales et expéditives de la justice qui s'informe, les interrogatoires, les recherches, les analogies inconnues au reste du monde et qui mettent sur la piste d'un coupable ces limiers pleins de ressources qu'on appelle les instructeurs, de tous les genres de vols qui peuvent déshonorer un homme.

Or, celui que Gilbert avait commis lui paraissait, en morale, le plus odieux et le plus punissable.

Il se mit donc à trembler sérieusement, car il redouta que les souffrances d'Andrée ne suscitassent une enquête.

Dès lors, pareil au criminel de ce tableau célèbre que poursuit l'ange du remords avec le feu pâle de sa torche, Gilbert ne cessa de tourner sur tout ce qui l'entourait des regards effarés. Les bruits, les chuchottements lui devinrent suspects. Il écoutait chaque parole prononcée devant lui, et si insignifiante qu'elle fût, elle lui semblait avoir rapport à mademoiselle de Taverney ou à lui.

Il avait vu monsieur de Richelieu aller chez le roi, monsieur de Taverney aller chez sa fille. La maison lui avait semblé, ce jour-là, prendre un air de conspiration et de défiance qui n'était pas habituel.

Ce fut bien pis encore lorsqu'il aperçut le médecin de la dauphine se dirigeant vers la chambre d'Andrée.

Gilbert était un de ces sceptiques qui ne croient à rien. Peu lui importait des hommes et du ciel; mais il reconnaissait pour Dieu la science et proclamait son omnipotence.

En certains moments, Gilbert eût nié la pénétration infaillible de l'Être suprême; jamais il n'eût douté de la clairvoyance du médecin. L'arrivée du docteur Louis près d'Andrée fut un coup dont le moral de Gilbert ne se releva pas. Il courut à sa chambre, interrompant tout travail, et sourd comme une statue aux injonctions de ses chefs. Là, derrière le pauvre rideau qu'il s'était improvisé pour masquer ses espionnages, il aiguisa toutes ses facultés pour tâcher de surprendre un mot, un geste qui lui révélassent le résultat de la consultation.

Rien ne vint l'éclairer. Il aperçut seulement une fois le visage de la dauphine qui vint auprès de la fenêtre pour regarder derrière les vitres la cour, que peut-être elle n'avait jamais vue.

Il put aussi distinguer le docteur Louis ouvrir cette fenêtre, afin de laisser passer un peu d'air dans la chambre. Quant à entendre ce qui se disait, quant à voir le jeu des physionomies, Gilbert ne le put; un épais rideau, qui servait de store, retomba le long de la fenêtre et intercepta tout le sens de la scène.

On peut juger des angoisses du jeune homme. Le médecin, à l'œil de lynx, avait découvert le mystère. L'éclat devait avoir lieu, non pas immédiatement, car Gilbert supposait avec raison que la présence de la dauphine serait un obstacle, mais tout à l'heure, entre le père et la fille, après le départ des deux personnes étrangères.

Gilbert, ivre de douleur et d'impatience, battait avec sa tête les deux parois de la mansarde.

Il vit monsieur de Taverney sortir avec madame la dauphine, et le docteur était déjà parti.

— C'est entre monsieur de Taverney et la dauphine, se dit-il, que l'explication aura lieu.

Le baron ne revint pas trouver sa fille ; Andrée resta seule chez elle et passa le temps sur son sofa, tantôt à une lecture que les spasmes et la migraine la forçaient d'interrompre, tantôt d'une profondeur et d'une impassibilité tellement étranges, que Gilbert les prenait pour des extases, lorsqu'il en surprenait une période par l'entre-bâillement du rideau que le vent soulevait.

Andrée, fatiguée de douleurs et d'émotions, s'endormit. Gilbert profita de ce répit pour aller recueillir au dehors les bruits et les commentaires.

Ce temps lui fut précieux, à cause des réflexions qu'il lui donna le temps de faire.

Le danger était tellement imminent, qu'il s'agissait de le combattre par une résolution soudaine, héroïque.

Ce fut le premier point d'appui sur lequel cet esprit chancelant, à force d'être subtil, retrouva du ressort et du repos.

Mais quelle résolution prendre? Un changement dans des circonstances pareilles est une révélation. La fuite? Ah! oui! la fuite, avec cette énergie de la jeunesse, avec cette vigueur du désespoir et de la peur, qui doublent les forces d'un homme et les égalent à celles de toute une armée... Se cacher le jour, marcher la nuit, et parvenir enfin...

Où?

En quel endroit se cacher si bien que ne puisse y atteindre le bras vengeur de la justice du roi?

Gilbert connaissait les mœurs de la campagne. Que pense-t-on dans des pays presque sauvages, presque déserts, car pour les villes il n'y faut pas songer ; que pense-t-on dans une bourgade, dans un hameau, de l'étranger qui vient un jour mendier son pain, ou qu'on soupçonne de le voler? Et puis Gilbert se savait par cœur : une figure remarquable, une figure qui désormais porterait l'empreinte indélébile d'un secret terrible, attirerait l'attention du premier observateur. Fuir était déjà un danger ; mais être découvert, c'était une honte.

La fuite devait faire juger Gilbert coupable ; il repoussa cette idée ; et comme si son esprit n'eût eu de forces que tout juste pour trouver une idée, le malheureux, après la fuite, trouva la mort.

C'était la première fois qu'il y songeait ; l'apparition de ce lugubre fantôme qu'il évoqua ne lui occasionna aucune peur.

— Il sera toujours temps, se dit-il, de songer à la mort lorsque toutes

les ressources seront épuisées. D'ailleurs, c'est une lâcheté que de se tuer, monsieur Rousseau l'a dit; souffrir est plus noble.

Sur ce paradoxe, Gilbert releva la tête et recommença ses courses vagues dans les jardins.

Il en était aux premières lueurs de la sécurité, lorsque tout à coup Philippe, arrivant comme nous l'avons vu, bouleversa toutes ses idées et le jeta dans une nouvelle série de perplexités.

Le frère! le frère appelé! c'était donc bien avéré! La famille prenait le parti du silence; oui, mais avec toutes les investigations, tous les raffinements de détails qui, pour Gilbert, valaient tout l'appareil tortionnaire de la Conciergerie, du Châtelet et de la Tournelle. C'est alors qu'on le traînerait devant Andrée, qu'on le forcerait à s'agenouiller, à confesser bassement son crime, et qu'on le tuerait comme un chien avec le bâton ou le couteau. Vengeance légitime qui d'avance avait son immunité dans les précédents d'une foule d'aventures.

Le roi Louis XV était fort complaisant pour la noblesse en de semblables occasions.

Et puis, Philippe était le plus redoutable vengeur que mademoiselle de Taverney pût appeler à l'aide; Philippe, le seul de la famille qui eût montré à Gilbert des sentiments d'homme et presque d'égal, Philippe ne tuerait-il pas aussi sûrement le coupable avec un mot qu'avec le fer, si ce mot était :

« Gilbert, vous avez mangé notre pain, et vous nous déshonorez. »

Aussi avons-nous vu Gilbert se dérobant dès la première apparition de Philippe; aussi, en revenant, n'obéit-il qu'à son instinct pour ne pas s'accuser lui-même, et dès cet instant concentra-t-il toutes ses forces vers un seul but : la résistance.

Il suivit Philippe, le vit monter chez Andrée, causer avec le docteur Louis; il épia tout, jugea tout, comprit le désespoir de Philippe. Il vit naître et grandir cette douleur : sa terrible scène avec Andrée, il la devina au jeu des ombres derrière le rideau.

— Je suis perdu, pensa-t-il; et aussitôt sa raison s'égarant, il s'empara d'un couteau pour tuer Philippe, qu'il s'attendait à voir paraître à sa porte... ou pour se tuer lui-même, s'il le fallait.

Tout au contraire, Philippe se réconcilia avec sa sœur, Gilbert le vit à genoux, baisant les mains d'Andrée. C'était un espoir nouveau, une porte de salut. Si Philippe n'était pas encore monté avec des cris de fureur, c'était parce qu'Andrée ignorait complétement le nom du coupable. Si elle, le seul témoin, le seul accusateur, ne savait rien, nul ne savait donc rien. Si Andrée, fol espoir, savait et n'avait pas dit, c'était plus que le salut, c'était le bonheur, c'était le triomphe.

Dès ce moment, Gilbert se haussa résolument jusqu'au niveau de la situation. Rien ne l'arrêta plus dans sa marche aussitôt qu'il eut recouvré la netteté de son coup d'œil.

— Où sont les traces, dit-il, si mademoiselle de Taverney ne m'accuse pas? Et, fou que je suis, est-ce du résultat qu'elle m'accuserait, ou du crime? Or, elle ne m'a pas reproché le crime, rien depuis trois semaines ne m'a indiqué qu'elle me détestât ou m'évitât plus qu'avant.

Si donc elle n'a pas connu la cause, rien dans l'effet ne trahit moi plus qu'un autre. J'ai vu, moi, le roi lui-même dans la chambre de mademoiselle Andrée. J'en témoignerais, au besoin, devant le frère, et, malgré toutes les dénégations de Sa Majesté, on me croirait... Oui, mais ce serait là un bien périlleux parti... Je me tairai : le roi a trop de moyens de prouver son innocence ou d'écraser mon témoignage. Mais, à défaut du roi, dont le nom ne peut être invoqué en tout ceci sous peine de prison perpétuelle ou de mort, n'ai-je pas cet homme inconnu qui, la même nuit, a fait descendre mademoiselle de Taverney dans le jardin?... Celui-là, comment se défendra-t-il? celui-là, comment le devinerait-on, comment le retrouverait-on si on le devinait? Celui-là n'est qu'un homme ordinaire, je le vaux bien, et je me défendrai toujours bien contre lui. D'ailleurs on ne songe pas même à moi. Dieu seul m'a vu, ajouta-t-il en riant avec amertume... Mais ce Dieu qui tant de fois vit mes larmes et mes douleurs sans rien dire, pourquoi commettrait-il l'injustice de me révéler en cette occasion, la première qu'il m'ait fournie d'être heureux?...

Au surplus, si le crime existe, il est à lui et non à moi, et monsieur de Voltaire prouve surabondamment qu'il n'y a plus de miracles. Je suis sauvé, je suis tranquille, mon secret m'appartient. L'avenir est à moi.

Après ces réflexions, ou plutôt cette composition avec sa conscience, Gilbert serra ses outils aratoires, alla prendre avec ses compagnons le repas du soir. Il fut gai, insouciant, provoquant même. Il avait eu des remords, il avait eu peur, c'est une double faiblesse qu'un homme, un philosophe, devait se hâter d'effacer. Seulement il comptait sans sa conscience : Gilbert ne dormit pas.

LXII

DEUX DOULEURS

Gilbert avait jugé sainement la position lorsqu'il disait, en parlant de l'homme inconnu surpris par lui dans les jardins pendant cette soirée qui avait été si fatale à mademoiselle de Taverney.

— Le retrouvera-t-on?

En effet, Philippe ignorait complétement où demeurait Joseph Balsamo, comte de Fœnix.

Mais il se rappela cette dame de condition, cette marquise de Saverny, chez laquelle, au 31 mai, Andrée avait été conduite pour recevoir des soins.

Il n'était point une heure tellement avancée qu'on ne pût se présenter chez cette dame, qui logeait rue Saint-Honoré. Philippe comprima toute agitation de son esprit et de ses sens; il monta chez la dame, et la femme de chambre lui donna aussitôt, sans hésitation, l'adresse de Balsamo, rue Saint-Claude, au Marais.

Philippe se dirigea aussitôt vers l'adresse indiquée.

Mais ce ne fut pas sans une émotion profonde qu'il toucha le marteau de cette maison suspecte, où, selon ses conjectures, se tenaient engloutis à jamais le repos et l'honneur de la pauvre Andrée. Mais avec un appel de sa volonté, il eut bientôt surmonté l'indignation et la sensibilité, pour se réserver bien intactes les forces dont il comptait avoir besoin.

Il frappa donc à la maison d'une main assez assurée, et, selon les habitudes du lieu, la porte s'ouvrit.

Philippe entra dans la cour en tenant son cheval par la bride.

Mais il n'eut pas fait quatre pas, que Fritz, sortant du vestibule et apparaissant au haut des degrés, vint l'arrêter avec cette question :

— Que veut Monsieur?

Philippe tressaillit comme à un obstacle imprévu.

Il regarda l'Allemand en fronçant le sourcil, comme si Fritz n'eut pas accompli un simple devoir de serviteur.

— Je veux, dit-il, parler au maître du logis, au comte de Fœnix, répliqua Philippe en passant la bride de son cheval à un anneau et en marchant vers la maison, dans laquelle il entra. — Monsieur n'est point chez lui, dit Fritz, en laissant cependant passer Philippe, avec cette politesse d'un serviteur bien dressé.

Chose étrange, Philippe semblait avoir tout prévu, excepté cette simple réponse.

Il demeura un instant interdit.

— Où le trouverai-je? demanda-t-il. — Je ne sais, Monsieur. — Vous devez savoir cependant? — Je vous demande pardon, Monsieur ne me rend pas de comptes. — Mon ami, dit Philippe, il faut pourtant que je parle à votre maître ce soir. — Je doute que ce soit possible. — Il le faut; c'est pour une affaire de la plus haute importance.

Fritz s'inclina sans répondre.

— Il est donc sorti? demanda Philippe. — Oui, Monsieur. — Il rentrera sans doute? — Je ne crois pas, Monsieur. — Ah! vous ne croyez pas? — Non. — Très-bien, dit Philippe avec un commencement de fièvre; en attendant, allez dire à votre maître... — Mais j'ai l'honneur de vous dire, répliqua imperturbablement Fritz, que Monsieur n'est pas ici. — Je sais ce que valent les consignes, mon ami, dit Philippe, et la vôtre est respectable; mais elle ne peut, en vérité, s'appliquer à moi, dont votre maître ne pouvait prévoir la visite, et qui viens ici par exception. — La consigne est pour tout le monde, Monsieur, répondit maladroitement Fritz. — Alors, puisqu'il y a consigne, dit Philippe, le comte de Fœnix est ici. — Eh bien! après? dit à son tour Fritz, que tant d'insistance commençait à impatienter. — Eh bien! je l'y attendrai. — Monsieur n'est pas ici, vous dis-je, répliqua-t-il; le feu a pris il y a quelque temps à la maison, et, à la suite de cet incendie, elle est devenue inhabitable. — Tu l'habites cependant, toi, dit Philippe maladroit à son tour. — Je l'habite comme gardien.

Philippe haussa les épaules en homme qui ne croit pas un mot de ce qu'on lui dit.

Fritz commençait à s'irriter.

— Au reste, dit-il, que monsieur le comte y soit ou n'y soit pas, on n'a pas, soit en sa présence, soit en son absence, l'habitude de pénétrer chez lui de force; et, si vous ne vous conformez pas aux habitudes, je vais être contraint...

Fritz s'arrêta.

— A quoi? demanda Philippe s'oubliant. — A vous mettre dehors, répondit tranquillement Fritz. — Toi? s'écria Philippe, l'œil étincelant. — Moi, répliqua Fritz reprenant, avec le caractère particulier à sa nation, toutes les apparences du sang-froid, à mesure que grandissait sa colère.

Et il fit un pas vers le jeune homme, qui, exaspéré, hors de lui, mit l'épée à la main.

Fritz, sans s'émouvoir à la vue du fer, sans appeler, peut-être d'ail-

leurs était-il seul, Fritz saisit à une panoplie une espèce de pieu armé d'un fer court, mais aigu, et s'élançant sur Philippe en bâtoniste plutôt qu'en escrimeur, il fit, du premier choc, voler en éclats la lame de cette petite épée.

Philippe poussa un cri de colère, et s'élançant à son tour vers le trophée, chercha à y saisir une arme.

En ce moment, la porte secrète du corridor s'ouvrit, et, se détachant sur le cadre sombre, le comte apparut.

— Qu'y a-t-il, Fritz? demanda-t-il. — Rien, Monsieur, répliqua le serviteur en abaissant son épieu, mais en se plaçant comme une barrière en face de son maître, qui, placé sur les degrés de l'escalier dérobé, le dominait de la moitié du corps. — Monsieur le comte de Fœnix, dit Philippe, est-ce l'habitude de votre pays que les laquais reçoivent un gentilhomme l'épieu à la main, ou est-ce une consigne particulière à votre noble maison?

Fritz abaissa son épieu, et, sur un signe du maître, le déposa dans un angle du vestibule.

— Qui êtes-vous, Monsieur? demanda le comte, qui distinguait mal Philippe à la lueur de la lampe qui éclairait l'antichambre. — Quelqu'un qui veut absolument vous parler. — Qui veut? — Oui. — Voilà un mot qui excuse bien Fritz, Monsieur; car, moi, je ne veux parler à personne, et quand je suis chez moi, je ne reconnais à personne le droit de vouloir me parler. Vous êtes donc coupable d'un tort vis-à-vis de moi; mais, ajouta Balsamo avec un soupir, je vous le pardonne, à la condition cependant que vous vous retirerez et ne troublerez pas davantage mon repos. — Il vous sied bien, en vérité, s'écria Philippe, de demander du repos, vous qui m'avez ôté le mien. — Moi, je vous ai ôté votre repos? demanda le comte. — Je suis Philippe de Taverney! s'écria le jeune homme, croyant que, pour la conscience du comte, ce mot répondait à tout. — Philippe de Taverney?... Monsieur, dit le comte, j'ai été bien reçu chez votre père, soyez le bien reçu chez moi. — Ah! c'est bien heureux, murmura Philippe. — Veuillez me suivre, Monsieur.

Balsamo referma la porte de l'escalier dérobé, et, marchant devant Philippe, il le conduisit au salon où nous avons vu nécessairement se dérouler quelques-unes des scènes de cette histoire, et particulièrement la plus récente de toutes celles qui s'y étaient passées, celle des cinq maîtres.

Le salon était éclairé comme si on eut attendu quelqu'un; mais il était évident que c'était par une des habitudes luxueuses de la maison.

— Bonsoir, monsieur de Taverney, dit Balsamo d'un son de voix doux et voilé qui força Philippe de lever les yeux sur lui.

Mais, à la vue de Balsamo, Philippe fit un pas en arrière.

Le comte, en effet, n'était plus que l'ombre de lui-même : ses yeux caves n'avaient plus de lumière; ses joues, en maigrissant, avaient encadré la bouche de deux plis, et l'angle facial, nu et osseux, faisait ressembler toute la tête à une tête de mort.

Philippe demeura atterré. Balsamo regarda son étonnement, et un sourire d'une tristesse mortelle effleura ses lèvres pâles.

— Monsieur, dit-il, je vous fais mes excuses pour mon serviteur; mais, en vérité, il suivait sa consigne, et c'est vous, permettez-moi de vous le dire, qui vous étiez mis dans votre tort en le forçant. — Monsieur, dit Philippe, il y a, vous le savez, dans la vie, des situations extrêmes, et j'étais dans une de ces situations.

Balsamo ne répondit point.

— Je voulais vous voir, continua Philippe, je voulais vous parler; j'eusse, pour pénétrer jusqu'à vous, bravé la mort.

Balsamo continuait de garder le silence et semblait attendre un éclaircissement aux paroles du jeune homme, sans avoir la force ni la curiosité de le demander.

— Je vous tiens, continua Philippe, je vous tiens enfin, et nous allons nous expliquer, s'il vous plaît; mais veuillez d'abord congédier cet homme.

Et du doigt Philippe désignait Fritz, qui venait de soulever la portière comme pour demander à son maître ses derniers ordres à l'égard de l'importun visiteur.

Balsamo attacha sur Philippe un regard dont le but était de pénétrer ses intentions; mais en se retrouvant en face d'un homme son égal par le rang et par la distinction, Philippe avait repris son calme et sa force; il fut impénétrable.

Alors Balsamo, d'un simple mouvement de la tête, ou plutôt des sourcils, congédia Fritz, et les deux hommes s'assirent en face l'un de l'autre, Philippe, le dos tourné à la cheminée, Balsamo le coude appuyé sur un guéridon.

— Parlez vite et clairement, s'il vous plaît, Monsieur, dit Balsamo, car je ne vous écoute que par bienveillance, et, je vous en préviens, je me lasserais promptement. — Je parlerai comme je dois, Monsieur, et autant que je le jugerai convenable, dit Philippe; et sauf votre bon plaisir, je vais commencer par une interrogation.

A ce mot, un froncement terrible de sourcils dégagea des yeux de Balsamo un éclair électrique.

Ce mot lui rappelait de tels souvenirs, que Philippe eût frémi, s'il avait su ce qu'il remuait au fond du cœur de cet homme.

Cependant, après un moment de silence employé à reprendre son empire sur lui-même :

— Interrogez, dit Balsamo. — Monsieur, répondit Philippe, vous ne m'avez jamais bien expliqué l'emploi de votre temps pendant cette fameuse nuit du 31 mai, à partir de ce moment où vous enlevâtes ma sœur du milieu des mourants et des morts qui encombraient la place Louis XV? — Qu'est-ce que cela signifie? demanda Balsamo. — Cela signifie, monsieur le comte, que toute votre conduite, cette nuit-là, m'a été et m'est plus que jamais suspecte. — Suspecte? — Oui, et que, selon toute probabilité, elle n'a point été celle d'un homme d'honneur. — Monsieur, dit Balsamo, je ne vous comprends pas; vous devez remarquer que ma tête est fatiguée, affaiblie, et que cette faiblesse me cause naturellement des impatiences. — Monsieur! s'écria à son tour Philippe irrité du ton plein de hauteur et de calme à la fois que Balsamo gardait avec lui. — Monsieur! continua Balsamo du même ton, depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai éprouvé un grand malheur; ma maison a brûlé en partie, et divers objets précieux, très-précieux, entendez-vous bien, ont été perdus pour moi; il en résulte que j'ai conservé de ce chagrin quelque égarement; soyez donc fort clair, je vous prie, ou bien je prendrai congé de vous immédiatement. — Oh! non pas, Monsieur, dit Philippe, non pas, vous ne prendrez point congé de moi aussi facilement que vous le dites; je respecterai vos chagrins, si vous vous montrez compatissant aux miens; à moi aussi, Monsieur, il est arrivé un malheur bien grand, bien plus grand qu'à vous, j'en suis sûr.

Balsamo sourit de ce sourire désespéré que Philippe avait déjà vu errer sur ses lèvres.

— Moi, Monsieur, continua Philippe, j'ai perdu l'honneur de ma famille. — Eh bien! Monsieur, répliqua Balsamo, que puis-je faire à ce malheur, moi? — Ce que vous pouvez y faire? s'écria Philippe les yeux étincelants. — Sans doute. — Vous pouvez me rendre ce que j'ai perdu, Monsieur! — Ah çà! mais, vous êtes fou, Monsieur! s'écria Balsamo.

Et il étendit sa main vers la sonnette.

Mais il fit ce geste si mollement et avec si peu de colère que le bras de Philippe l'arrêta aussitôt.

— Je suis fou! s'écria Philippe d'une voix saccadée; mais ne comprenez-vous donc pas qu'il s'agit de ma sœur, de ma sœur que vous avez tenue évanouie dans vos bras, le 31 mai; de ma sœur que vous avez conduite dans une maison, selon vous honorable, selon moi infâme; de ma sœur, en un mot, dont je vous demande l'honneur l'épée à la main.

Balsamo haussa les épaules.

— Eh! bon Dieu! murmura-t-il, que de détours pour en arriver à une chose si simple! — Malheureux! s'écria Philippe. — Quelle déplorable voix vous avez, monsieur, dit Balsamo avec la même impatience triste,

vous m'assourdissez; voyons, ne venez-vous pas de me dire que j'avais insulté votre sœur? — Oui, lâche! — Encore un cri et une insulte inutiles, Monsieur; qui diable vous a donc dit que j'eusse insulté votre sœur?

Philippe hésita; le ton avec lequel Balsamo avait prononcé ces paroles le frappait de stupeur. C'était le comble de l'impudence, ou c'était le cri d'une conscience pure.

— Qui me l'a dit? reprit le jeune homme. — Oui, je vous le demande. — C'est ma sœur elle-même, Monsieur. — Eh bien! Monsieur, votre sœur... — Vous alliez dire? s'écria Philippe avec un geste menaçant. — J'allais dire, Monsieur, que vous me donnez, en vérité, de vous et de votre sœur une bien triste idée. C'est la plus laide spéculation du monde, savez-vous, que celle que font certaines femmes sur leur déshonneur. Or, vous êtes venu, la menace à la bouche, comme les frères barbus de la comédie italienne, pour me forcer, l'épée à la main, ou à épouser votre sœur, ce qui prouve qu'elle a grand besoin d'un mari, ou à vous donner de l'argent, parce que vous savez que je fais de l'or. Eh bien! Monsieur, vous vous êtes trompé sur les deux points; vous n'aurez point d'argent, et votre sœur restera fille. — Alors, j'aurai de vous le sang que vous avez dans les veines, s'écria Philippe, si toutefois vous en avez. — Non, pas même cela, Monsieur. — Comment? — Le sang que j'ai, je le garde, et j'avais pour le répandre, si j'eusse voulu, une occasion plus sérieuse que celle dont vous me faites l'offre. Ainsi, Monsieur, faites-moi la grâce de vous en retourner tranquillement, et si vous faites du bruit, comme ce bruit me fera mal à la tête, j'appellerai Fritz; Fritz viendra, et, sur un signe que je ferai, il vous brisera en deux comme un roseau. Allez.

Cette fois, Balsamo sonna, et comme Philippe voulait l'en empêcher, il ouvrit un coffre d'ébène posé sur le guéridon, prit dans ce coffre un pistolet à deux coups qu'il arma.

— Eh bien! j'aime mieux cela, s'écria Philippe, tuez-moi! — Pourquoi vous tuerais-je? — Parce que vous m'avez déshonoré.

Le jeune homme prononça à son tour ces paroles avec un tel accent de vérité, que Balsamo, le regardant d'un œil plein de douceur :

— Serait-il donc possible, dit-il, que vous fussiez de bonne foi? — Vous en doutez? vous doutez de la parole d'un gentilhomme? — Et, continua Balsamo, que mademoiselle de Taverney eût seule conçu l'indigne idée, qu'elle vous eût poussé en avant, je veux l'admettre; je vais donc vous donner une satisfaction. Je vous jure sur l'honneur que ma conduite envers mademoiselle votre sœur, dans la nuit du 31 mai, est irréprochable; que ni point d'honneur, ni tribunal humain, ni justice di-

vine, ne peuvent trouver quoi que ce soit de contraire à la plus parfaite prud'homie; me croyez-vous? — Monsieur! fit le jeune homme étonné. — Vous savez que je ne crains pas un duel, cela se lit dans les yeux, n'est-ce pas? Quant à ma faiblesse, ne vous y trompez pas, elle n'est qu'apparente. J'ai peu de sang au visage, c'est vrai, mais mes muscles n'ont rien perdu de leur force. En voulez-vous une preuve? tenez...

Et Balsamo souleva d'une seule main, et sans effort, un énorme vase de bronze posé sur un meuble de Boule.

— Eh bien! soit, Monsieur, dit Philippe, je vous crois, quant au 31 mai; mais c'est un subterfuge que vous employez, vous mettez votre parole sous la garantie d'une erreur de date. Depuis, vous avez revu ma sœur.

Balsamo hésita à son tour.

— C'est vrai, dit-il, je l'ai revue.

Et son front, éclairci un instant, s'assombrit d'une façon terrible

— Ah! vous voyez bien! dit Philippe. — Eh bien! que j'aie revu votre sœur, qu'est-ce que cela prouve contre moi? — Cela prouve que vous l'avez plongée dans ce sommeil inexplicable dont trois fois déjà, à votre approche, elle a senti les atteintes, et que vous avez abusé de cette insensibilité pour obtenir le secret du crime. — Encore une fois, qui dit cela? s'écria à son tour Balsamo. — Ma sœur! — Comment le sait-elle, puisqu'elle dormait? — Ah! vous avouez donc l'avoir endormie? — Il y a plus, Monsieur, j'avoue l'avoir endormie moi-même. — Endormie? — Oui. — Et dans quel but, si ce n'est pour la déshonorer? — Dans quel but, hélas! dit Balsamo, laissant retomber sa tête sur sa poitrine. — Parlez, parlez donc. — Dans le but, Monsieur, de lui faire révéler un secret qui m'était plus précieux que la vie. — Oh! ruse, subterfuge! — Et c'est dans cette nuit, continua Balsamo, suivant sa pensée bien plutôt qu'il ne répondait à l'interrogation injurieuse de Philippe, c'est dans cette nuit que votre sœur?... — A été déshonorée, oui, Monsieur. — Déshonorée? — Ma sœur est mère!

Balsamo poussa un cri.

— Oh! c'est vrai, c'est vrai, dit-il, je me rappelle; je suis parti sans la réveiller. — Vous avouez, vous avouez! s'écria Philippe. — Oui, et quelque infâme pendant cette nuit terrible, oh! terrible pour nous tous, Monsieur, quelque infâme aura profité de son sommeil. — Ah! voulez-vous me railler, Monsieur? — Non, je veux vous convaincre. — Ce sera difficile. — Où se trouve en ce moment votre sœur? — Là, où vous l'avez si bien découverte. — A Trianon? — Oui. — Je vais à Trianon avec vous, Monsieur.

Philippe demeura immobile d'étonnement.

— J'ai commis une faute, Monsieur, dit Balsamo, mais je suis pur de tout crime; j'ai laissé cette enfant dans le sommeil magnétique. Eh bien! en compensation de cette faute, qu'il est juste de me pardonner, je vous apprendrai, moi, le nom du coupable. — Dites-le, dites-le? — Je ne le sais pas, moi, dit Balsamo. — Qui donc le sait, alors? — Votre sœur. — Mais elle a refusé de me le dire. — Peut-être; mais elle me le dira à moi. — Ma sœur? — Si votre sœur accuse quelqu'un, la croirez-vous? — Oui, car ma sœur c'est l'ange de la pureté.

Balsamo sonna.

— Fritz, un carrosse! dit-il en voyant apparaître l'Allemand.

Philippe arpentait le salon comme un fou.

— Le coupable? disait-il, vous promettez de me faire connaître le coupable? — Monsieur, dit Balsamo, votre épée a été brisée dans la lutte, voulez-vous me permettre de vous en offrir une autre?

Et il prit sur un fauteuil une magnifique épée à poignée de vermeil, qu'il passa dans la ceinture de Philippe.

— Mais vous? dit le jeune homme. — Moi, Monsieur, je n'ai pas besoin d'armes, répliqua Balsamo, ma défense est à Trianon, et mon défenseur, ce sera vous-même, quand votre sœur aura parlé.

Un quart d'heure après, ils montaient en carrosse, et Fritz, au grand galop de deux excellents chevaux, les conduisait sur la route de Versailles.

LXXIII

LA ROUTE DE TRIANON

Toutes ces courses et toute cette explication avaient pris du temps, de sorte qu'il était près de deux heures du matin, quand on sortit de la rue Saint-Claude.

On mit une heure un quart pour arriver à Versailles, et dix minutes pour aller de Versailles à Trianon; de sorte que ce ne fut qu'à trois heures et demie que les deux hommes furent rendus à leur destination.

Pendant la seconde partie de la route, déjà l'aube diaprait de sa teinte rosée les bois pleins de fraîcheur et les coteaux de Sèvres. Comme si un voile eut été lentement soulevé à leurs yeux, les étangs de Ville-d'Avray et ceux plus éloignés de Buc s'étaient illuminés pareils à des miroirs.

Puis étaient enfin apparus à leurs yeux les colonnades et les toits de Versailles, empourprés déjà par les rayons d'un soleil invisible encore.

De temps en temps, une vitre où se reflétait un rayon de flamme étincelait et trouait de sa lumière la teinte violacée du brouillard du matin.

En arrivant au bout de l'avenue qui conduit de Versailles à Trianon, Philippe avait fait arrêter la voiture; et s'adressant à son compagnon, qui, pendant tout le voyage, avait gardé un morne silence :

— Monsieur, lui dit-il, force nous sera, j'en ai bien peur, d'attendre quelque temps ici. Les portes ne s'ouvrent pas à Trianon avant cinq heures du matin, et je craindrais, en forçant la consigne, que notre arrivée ne semblât suspecte aux surveillants et aux gardes.

Balsamo ne répondit rien, mais témoigna, par un mouvement de tête, qu'il acquiesçait à la proposition.

— D'ailleurs, Monsieur, continua Philippe, ce retard me donnera le temps de vous faire part de quelques réflexions faites pendant mon voyage.

Balsamo leva sur Philippe un regard vague tout chargé d'ennui et d'indifférence.

— Comme il vous plaira, Monsieur, dit-il; parlez, je vous écoute. — Vous m'avez dit, Monsieur, reprit Philippe, que, pendant la nuit du 31 mai, vous aviez déposé ma sœur chez madame la marquise de Saverny? — Vous vous en êtes assuré vous-même, Monsieur, dit Balsamo, puisque vous avez fait une visite de remerciement à cette dame. — Vous avez donc ajouté que, puisqu'un domestique des écuries du roi vous avait accompagné de l'hôtel de la marquise chez nous, c'est-à-dire rue Coq-Héron, vous ne vous étiez pas trouvé seul avec elle; je vous ai cru sur la foi de votre honneur. — Et vous avez bien fait, Monsieur. — Mais, en ramenant ma pensée sur des circonstances plus récentes, j'ai été forcé de me dire qu'il y a un mois, à Trianon, pour lui parler, cette nuit où vous avez trouvé moyen de vous glisser dans les jardins, vous avez dû entrer dans sa chambre. — Je ne suis jamais entré, à Trianon, dans la chambre de votre sœur, Monsieur. — Écoutez, cependant!... Voyez-vous, avant que d'arriver en face d'Andrée, il faut que toutes choses soient claires. — Éclaircissez les choses, monsieur le chevalier, je ne demande pas mieux, et nous sommes venus pour cela. — Eh bien! ce soir-là, faites attention à votre réponse, car ce que je vais vous dire est positif, et je le tiens de la bouche même de ma sœur; ce soir-là, dis-je, ma sœur s'était couchée de bonne heure; c'est donc au lit que vous l'avez surprise?

Balsamo secoua la tête en signe de dénégation.

— Vous niez; prenez-y garde! dit Philippe. — Je ne nie pas, Monsieur; vous m'interrogez, je réponds. — Eh bien! je continue d'interroger; continuez donc de répondre!

Balsamo ne s'irrita point, mais au contraire fit signe à Philippe qu'il attendait.

— Lorsque vous êtes monté chez ma sœur, continua Philippe s'animant de plus en plus, lorsque vous l'avez surprise, endormie par votre infernal pouvoir, Andrée était couchée : elle lisait; elle a senti l'invasion de cette torpeur étrange que votre présence lui impose toujours, et elle a perdu connaissance. Or, vous dites que vous n'avez fait que de l'interroger; seulement, ajoutez-vous, vous êtes parti en oubliant de la réveiller, et cependant, ajouta Philippe en saisissant le poignet de Balsamo et en le serrant convulsivement, cependant, lorsqu'elle a repris ses sens, le lendemain, elle était, non plus dans son lit, mais au pied de son sofa, demi-nue... Répondez à cette accusation, Monsieur, et ne tergiversez pas.

Pendant cette interpellation, Balsamo, pareil à un homme qu'on réveille lui-même, chassait une à une les noires idées qui assombrissaient son esprit.

— En vérité, Monsieur, dit-il, vous n'eussiez pas dû revenir sur ce sujet et me chercher ainsi une éternelle querelle. Je suis venu ici par condescendance et par intérêt pour vous; il me semble que vous l'oubliez. Vous êtes jeune, vous êtes officier, vous avez l'habitude de parler haut en mettant la main sur un pommeau d'épée : tout cela vous fait raisonner faux en de graves circonstances. J'ai fait là-bas, chez moi, plus que je n'eusse dû faire pour vous convaincre et obtenir de vous un peu de repos. Vous recommencez; prenez-y garde, car, si vous me fatiguez, je m'endormirai dans la profondeur de mes chagrins, auprès desquels les vôtres, je vous jure, sont des passe-temps folâtres; et, quand je dors ainsi, Monsieur, malheur à qui me réveille. Je ne suis point entré dans la chambre de votre sœur, voilà tout ce que je puis vous dire; c'est votre sœur qui, de son propre mouvement, auquel, je vous l'avoue, ma volonté avait une grande part, c'est votre sœur qui est venue me trouver au jardin.

Philippe fit un mouvement; mais Balsamo l'arrêta.

— Je vous ai promis une preuve, continua-t-il, je vous la donnerai. Est-ce tout de suite? Soit. Entrons à Trianon, plutôt que de perdre le temps à des inutilités. Préférez-vous attendre? attendons, mais en silence et sans commotion, s'il vous plaît.

Cela dit, et de l'air que nos lecteurs lui connaissent, Balsamo éteignit l'éclair fugitif de son regard et se replongea dans sa méditation.

Philippe poussa un sourd rugissement, comme fait la bête farouche qui s'apprête à mordre; puis, changeant soudain d'attitude et de pensée :

— Avec cet homme, dit-il, il faut persuader ou dominer par une supériorité quelconque. Je n'ai pour l'heure aucun moyen de domination ou de persuasion; prenons patience.

Mais, comme il lui était impossible de prendre patience près de Balsamo, il sauta en bas de la voiture et commença d'arpenter l'allée verdoyante dans laquelle le carrosse était arrêté.

Au bout de dix minutes, Philippe sentit qu'il lui était impossible d'attendre plus longtemps.

Il préféra donc se faire ouvrir la grille avant l'heure, au risque d'éveiller les soupçons.

— D'ailleurs, murmurait Philippe, caressant une idée qui, plusieurs fois déjà, s'était présentée à son esprit, d'ailleurs, quels soupçons peut concevoir le suisse si je lui dis que la santé de ma sœur m'a inquiété à ce point d'aller à Paris chercher un médecin, et d'amener ce médecin ici dès le lever du soleil?

Adoptant cette idée, qui, par le désir qu'il avait de la mettre à exécution, avait peu à peu perdu tous ses dangers, il courut au carrosse.

— Oui, Monsieur, dit-il, vous aviez raison, il est inutile d'attendre plus longtemps. Venez, venez....

Mais il fallut qu'il renouvelât cet avertissement; à la seconde fois seulement, Balsamo se débarrassa de son manteau dans lequel il était enveloppé, ferma sa houppelande sombre à boutons d'acier bruni, et sortit du carrosse.

Philippe prit un sentier qui le conduisit à la grille du parc, avec toute l'économie des diagonales.

— Marchons vite, dit-il à Balsamo.

Et son pas devint en effet si rapide, que Balsamo eut peine à le suivre.

La grille s'ouvrit, Philippe donna son explication au suisse, les deux hommes passèrent.

Lorsque la grille fut refermée sur eux, Philippe s'arrêta encore une fois.

— Monsieur, lui dit-il, un dernier mot. Nous voici au terme; je ne sais quelle question vous allez poser à ma sœur; épargnez-lui au moins le détail de l'horrible scène qui a pu se passer durant son sommeil. Épargnez la pureté de l'âme, puisque c'en est fait de la virginité du corps.— Monsieur, répondit Balsamo, écoutez bien ceci : je ne suis jamais entré dans le parc plus loin que ces futaies que vous voyez là-bas, en face des bâtiments où loge votre sœur. Je n'ai, par conséquent, jamais pénétré dans la chambre de mademoiselle de Taverney, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire. Quant à la scène dont vous redoutez l'effet sur l'esprit de mademoiselle votre sœur, cet effet ne se produira que pour vous, et sur une personne endormie, attendu que dès à présent, dès ce pas que je fais, je vais ordonner à mademoiselle votre sœur de tomber dans le sommeil magnétique.

Balsamo fit une halte, croisa ses bras, se tourna vers le pavillon qu'habitait Andrée, et demeura un instant immobile, les sourcils froncés et avec l'expression de la volonté toute-puissante étendue sur sa physionomie.

— Et tenez, dit-il en laissant retomber ses bras, mademoiselle Andrée doit être endormie à cette heure.

La physionomie de Philippe exprima le doute.

— Ah! vous ne me croyez pas, reprit Balsamo; eh bien, attendez. Pour bien vous prouver que je n'ai pas eu besoin d'entrer chez elle, je vais lui commander, tout endormie qu'elle est, de venir nous trouver au bas des degrés, à l'endroit même où je lui parlai lors de notre dernière entrevue. — Soit, dit Philippe; quand je verrai cela, je croirai. — Approchons-nous jusque dans cette allée, et attendons derrière la charmille.

Philippe et Balsamo allèrent prendre la place désignée.

Balsamo étendit la main vers l'appartement d'Andrée.

Mais il était à peine dans cette attitude qu'un léger bruit se fit entendre dans la charmille voisine.

— Un homme! dit Balsamo, prenons garde. — Où cela? demanda Philippe en cherchant des yeux celui que lui signalait le comte. — Là, dans le taillis à gauche, dit celui-ci. — Ah! oui, dit Philippe, c'est Gilbert, un ancien serviteur à nous. — Avez-vous quelque chose à craindre de ce jeune homme? — Non, je ne crois pas; mais n'importe, arrêtez, Monsieur, si Gilbert est levé, d'autres peuvent être levés comme lui.

Pendant ce temps, Gilbert s'éloignait épouvanté, car en apercevant ensemble Philippe et Balsamo, il comprenait instinctivement qu'il était perdu.

— Eh bien! Monsieur, demanda Balsamo, à quoi vous décidez-vous? — Monsieur, dit Philippe, éprouvant malgré lui l'espèce de charme magnétique que cet homme répandait autour de lui, Monsieur, si réellement votre pouvoir est assez grand pour amener mademoiselle de Taverney jusqu'à nous, manifestez ce pouvoir par un signe quelconque, mais n'amenez pas ma sœur à un endroit découvert comme celui-ci, où le premier venu puisse entendre vos questions et ses réponses. — Il était temps, dit Balsamo, saisissant le bras du jeune homme et lui montrant, à la fenêtre du corridor des communs, Andrée, blanche et sévère, qui sortait de sa chambre, et, obéissant à l'ordre de Balsamo, s'apprêtait à descendre l'escalier. — Arrêtez-la, arrêtez-la, dit Philippe éperdu et stupéfait à la fois. — Soit, dit Balsamo.

Le comte étendit le bras dans la direction de mademoiselle de Taverney, qui s'arrêta aussitôt.

Puis, comme la statue qui marche au festin de Pierre, après une halte d'un instant, elle fit volte-face et rentra dans sa chambre.

Philippe se précipita derrière elle; Balsamo le suivit.

Philippe entra presque en même temps qu'Andrée dans la chambre; et saisissant la jeune fille dans ses bras, il la fit asseoir.

Quelques instants après Philippe, Balsamo entra et ferma la porte derrière lui.

Mais, si rapide qu'eût été l'intervalle qui séparait ces entrées, un troisième personnage avait eu le temps de se glisser entre les deux hommes et de pénétrer dans le cabinet de Nicole, où il s'était caché, comprenant que sa vie allait dépendre de cet entretien.

Ce troisième personnage, c'était Gilbert.

LXXIV

RÉVÉLATION

Balsamo ferma la porte derrière lui, et, apparaissant sur le seuil au moment où Philippe contemplait sa sœur avec une terreur mêlée de curiosité :

— Êtes-vous prêt, chevalier? demanda-t-il. — Oui, Monsieur, oui, balbutia Philippe tout tremblant. — Nous pouvons donc commencer à interroger votre sœur? — S'il vous plaît, dit Philippe en essayant de soulever avec sa respiration le poids qui écrasait sa poitrine. — Mais, avant tout, dit Balsamo, regardez votre sœur. — Je la vois, Monsieur. — Vous croyez bien qu'elle dort, n'est-ce pas? — Oui. — Et que par conséquent elle n'a aucune conscience de ce qui se passe ici?

Philippe ne répondit pas, il fit seulement un geste de doute.

Alors Balsamo alla au foyer, et alluma une bougie qu'il passa devant les yeux d'Andrée, sans que la flamme lui fît baisser la paupière.

— Oui, oui, elle dort, c'est visible, dit Philippe; mais de quel étrange sommeil, mon Dieu! — Eh bien, je vais l'interroger, continua Balsamo; ou plutôt, vous avez manifesté la crainte que je n'adressasse à votre sœur quelque indiscrète question, interrogez vous-même, chevalier. — Mais je lui ai parlé, mais je l'ai touchée tout à l'heure : elle n'a point paru m'entendre, elle n'a point paru me sentir. — C'est que vous n'étiez pas en rapport avec elle; je vais vous y mettre.

Et Balsamo prit la main de Philippe et la mit dans celle d'Andrée.

Aussitôt la jeune fille sourit et murmura :

— Ah! c'est toi, mon frère? — Vous voyez, dit Balsamo, elle vous

reconnaît maintenant. — Oui; c'est étrange. — Interrogez, elle répondra. — Mais, si elle ne se souvenait pas éveillée, comment se souviendra-t-elle endormie? — C'est un des mystères de la science.

Et Balsamo poussant un soupir alla dans un coin s'asseoir sur un fauteuil.

Philippe restait immobile, sa main dans la main d'Andrée. Comment allait-il commencer ses interrogations, dont le résultat serait pour lui la certitude de son déshonneur et la révélation d'un coupable, à qui peut-être sa vengeance ne pourrait s'adresser?

Quant à Andrée, elle était dans un calme voisin de l'extase, et sa physionomie indiquait plutôt la quiétude que tout autre sentiment.

Tout frémissant, il obéit néanmoins au coup d'œil expressif de Balsamo qui lui disait de se préparer.

Mais, à mesure qu'il pensait à son malheur, à mesure que son visage s'assombrissait, celui d'Andrée se couvrait d'un nuage, et ce fut elle qui commença par lui dire :

— Oui, tu as raison, frère, c'est un grand malheur pour la famille.

Andrée traduisait ainsi la pensée qu'elle lisait dans l'esprit de son frère.

Philippe ne s'attendait pas à ce début; il tressaillit.

— Quel malheur? demanda-t-il sans trop savoir ce qu'il répondait. — Ah! tu le sais bien, mon frère. — Forcez-la de parler, Monsieur, elle parlera. — Comment puis-je la forcer? — Veuillez qu'elle parle, voilà tout.

Philippe regarda sa sœur en formulant une volonté intérieure.

Andrée rougit.

— Oh! dit la jeune fille, comme c'est mal à toi, Philippe, de croire qu'Andrée t'a trompé. — Tu n'aimes donc personne? demanda Philippe. — Personne. — Alors ce n'est pas un complice, c'est un coupable qu'il me faut punir? — Je ne vous comprends pas, mon frère.

Philippe regarda le comte comme pour lui demander avis.

— Pressez-la, dit Balsamo. — Que je la presse? — Oui, interrogez franchement. — Sans respect pour la pudeur de cette enfant? — Oh! soyez tranquille, à son réveil elle ne se souviendra de rien. — Mais pourra-t-elle répondre à mes questions? — Voyez-vous bien? demanda Balsamo à Andrée.

Andrée tressaillit au son de cette voix; elle tourna son regard sans rayon du côté de Balsamo.

— Moins bien, dit-elle, que si c'était vous qui m'interrogeassiez; mais cependant j'y vois. — Eh bien! demanda Philippe, si tu y vois, ma sœur, raconte-moi en détail cette nuit de ton évanouissement. — Ne commencez-vous point par la nuit du 31 mai, Monsieur? vos soupçons

remontaient à cette nuit, ce me semble. Le moment est venu de tout éclaircir à la fois. — Non, Monsieur, répondit Philippe, c'est inutile, et, depuis un instant, je crois à votre parole. Celui qui dispose d'un pouvoir tel que le vôtre n'en use pas pour arriver à un but vulgaire. Ma sœur, répéta Philippe, racontez-moi tout ce qui s'est passé dans cette nuit de votre évanouissement. — Je ne me rappelle pas, dit Andrée. — Vous entendez, monsieur le comte? — Il faut qu'elle se rappelle, il faut qu'elle parle; ordonnez-le-lui. — Mais si elle était dans le sommeil? — L'âme veillait.

Alors il se leva, étendit la main vers Andrée, et avec un froncement de sourcils qui indiquait un redoublement de volonté et d'action :

— Souvenez-vous, dit-il, je le veux. — Je me souviens, dit Andrée. — Oh! fit Philippe essuyant son front. — Que voulez-vous savoir? — Tout! — A partir de quel moment? — A partir du moment où vous vous êtes couchée. — Vous voyez-vous vous-même? demanda Balsamo. — — Oui, je me vois; je tiens à la main le verre préparé par Nicole... Oh! mon Dieu! — Quoi? qu'y a-t-il? — Oh! la misérable! — Parle, ma sœur, parle. — Ce verre contient un breuvage préparé; si je le bois, je suis perdue. — Un breuvage préparé! s'écria Philippe, dans quel but? — Attends! attends! — D'abord le breuvage. — J'allais le porter à mes lèvres; mais... en ce moment... — Eh bien? — Le comte m'appela. — Quel comte? — Lui, dit Andrée étendant sa main vers Balsamo. — Et alors? — Alors, je reposai le verre et je m'endormis. — Après, après? demanda Philippe. — Je me levai et j'allai le rejoindre. — Où était le comte? — Sous les tilleuls, en face de ma fenêtre. — Et le comte n'est jamais entré chez vous, ma sœur? — Jamais.

Un regard de Balsamo adressé à Philippe lui dit clairement :

— Vous voyez si je vous trompais, Monsieur? — Et vous dîtes que vous allâtes rejoindre le comte? — Oui, je lui obéis quand il m'appelle. — Que vous voulait le comte?

Andrée hésita.

— Dites, dites, s'écria Balsamo, je n'écouterai pas.

Et il retomba sur son fauteuil en ensevelissant sa tête dans ses mains, comme pour empêcher le bruit de la parole d'Andrée de venir jusqu'à lui.

— Dites, que vous voulait le comte? répéta Philippe. — Il voulait me demander des nouvelles...

Elle s'arrêta de nouveau; on eût dit qu'elle craignait de briser le cœur du comte.

— Continuez, ma sœur, continuez, dit Philippe. — D'une personne qui s'était évadée de sa maison, et, Andrée baissa la voix, et qui est morte depuis.

Si bas qu'Andrée eût prononcé ces paroles, Balsamo les entendit ou les devina, car il poussa un sombre gémissement.

Philippe s'arrêta; il y eut un moment de silence.

— Continuez, continuez, dit Balsamo, votre frère veut tout savoir, Mademoiselle; il faut que votre frère sache tout. Après que cet homme eut reçu les renseignements qu'il désirait, que fit-il? — Il s'enfuit, dit Andrée. — Vous laissant dans le jardin? demanda Philippe. — Oui. — Que fîtes-vous alors? — Comme il s'éloignait de moi, comme la force qui me soutenait s'éloigna avec lui, je tombai. — Évanouie? — Non, toujours endormie, mais d'un sommeil de plomb. — Pouvez-vous rappeler ce qui vous arriva pendant ce sommeil? — Je tâcherai. — Eh bien! qu'est-il arrivé, dites? — Un homme est sorti d'un buisson, m'a prise dans ses bras et m'a apportée. — Où cela? — Ici, dans mon appartement. — Ah!... et cet homme, le voyez-vous? — Attendez... oui... oui... Oh! continua Andrée avec un sentiment de dégoût et de malaise; oh! c'est encore ce petit Gilbert! — Gilbert? — Oui. — Que fit-il? — Il me déposa sur un sofa. — Après? — Attendez. — Voyez, voyez, dit Balsamo, je veux que vous voyiez. — Il écoute... il va dans l'autre chambre... il recule comme effrayé... il entre dans le cabinet de Nicole... Mon Dieu! mon Dieu! — Quoi? — Un homme le suit; et moi, moi qui ne peux pas me lever, me défendre, crier, moi qui dors! — Quel est cet homme? — Mon frère! mon frère!.

Et le visage d'Andrée exprima la plus profonde douleur.

— Dites quel est cet homme, ordonna Balsamo, je le veux! — Le roi, murmura Andrée, c'est le roi.

Philippe frissonna.

— Ah! murmura Balsamo, je m'en doutais. — Il s'approche de moi, continua Andrée, il me parle, il me prend dans ses bras, il m'embrasse. Oh! mon frère! mon frère!

De grosses larmes roulaient dans les yeux de Philippe, tandis que sa main étreignait la poignée de l'épée que lui avait donnée Balsamo.

— Parlez! parlez! continua le comte d'un ton de plus en plus impératif. — Oh! quel bonheur! il se trouble... il s'arrête... il me regarde... il a peur... il fuit... Andrée est sauvée!

Philippe aspirait, haletant, chaque parole qui sortait de la bouche de sa sœur.

— Sauvée! Andrée est sauvée! répéta-t-il machinalement. — Attends, mon frère, attends!

Et la jeune fille, comme pour se soutenir, cherchait l'appui du bras de Philippe.

— Après? après? demanda Philippe. — J'avais oublié. — Quoi? —

Là, là, dans le cabinet de Nicole, un couteau à la main. — Un couteau à la main? — Je le vois, il est pâle comme la mort. — Qui? — Gilbert.

Philippe retenait son haleine.

— Il suit le roi, continua Andrée; il ferme la porte derrière lui; il met le pied sur la bougie qui brûlait le tapis; il s'avance vers moi. Oh!

La jeune fille se dressa dans les bras de son frère. Chaque muscle de son corps raidit, comme s'il eut été près de se rompre.

— Oh! le misérable! dit-elle enfin.

Et elle retomba sans force.

— Mon Dieu! dit Philippe n'osant interrompre. — C'est lui! c'est lui! murmura la jeune fille.

Puis se dressant jusqu'à l'oreille de son frère, l'œil étincelant et la voix frémissante :

— Tu le tueras, n'est-ce pas, Philippe? — Ah! oui, s'écria le jeune homme en bondissant.

Et il rencontra derrière lui un guéridon chargé de porcelaines qu'il renversa. Les porcelaines se brisèrent.

Au bruit de cette chute se mêla un bruit sourd et une commotion soudaine des cloisons, puis un cri d'Andrée qui domina le tout.

— Qu'est cela? dit Balsamo, une porte s'est ouverte. — Nous écoutait-on? s'écria Philippe en mettant l'épée à la main. — C'était lui, dit Andrée; encore lui. — Mais qui donc, lui? — Gilbert, Gilbert, toujours. Ah! tu le tueras, n'est-ce pas, Philippe, tu le tueras? — Oh! oui, oui, oui! s'écria le jeune homme.

Et il s'élança dans l'antichambre, l'épée à la main, tandis qu'Andrée était retombée sur le sofa.

Balsamo s'élança après le jeune homme et le retint par le bras.

— Prenez garde, Monsieur, dit-il, ce qui est secret deviendrait public; il fait jour et l'écho des maisons royales est bruyant. — Oh! Gilbert, Gilbert, murmurait Philippe; et il était caché là, il nous entendait; je pouvais le tuer. Oh! malheur sur le misérable! — Oui, mais silence; vous retrouverez ce jeune homme; c'est de votre sœur qu'il faut vous occuper, Monsieur. Vous le voyez, elle commence à être fatiguée de tant d'émotions. — Oh! oui, je comprends ce qu'elle souffre par ce que je souffre moi-même; ce malheur est si affreux, si peu réparable! Oh! Monsieur, Monsieur, j'en mourrai! — Vous vivrez pour elle, au contraire, chevalier; car elle a besoin de vous, n'ayant que vous : aimez-la, plaignez-la, conservez-la. Et maintenant, continua-t-il après quelques secondes de silence, vous n'avez plus besoin de moi, n'est-ce pas? dit-il. — Non, Monsieur; pardonnez-moi mes soupçons, pardonnez-moi mes offenses; et cependant tout le mal vient de vous, Monsieur. — Je ne m'excuse



TYP. J. CLAYE.

RÉVÉLATION.

point, chevalier, mais vous oubliez ce qu'a dit votre sœur...? — Qu'a-t-elle dit? ma tête se perd. — Si je ne fusse pas venu, elle buvait le breuvage préparé par Nicole, et alors c'était le roi. Eussiez-vous trouvé le malheur moins grand? — Non, Monsieur, il eût été égal toujours; et, je le vois bien, nous étions condamnés. Réveillez ma sœur, Monsieur. — Mais elle me verra, mais elle comprendra peut-être ce qui s'est passé; mieux vaut que je la réveille comme je l'ai endormie, à distance. — Merci! merci! — Alors, à mon tour, adieu, Monsieur. — Un mot encore, comte. Vous êtes homme d'honneur? — Oh! le secret, voulez-vous dire? — Comte... — C'est une recommandation inutile, Monsieur; d'abord, parce que je suis homme d'honneur; ensuite, parce que décidé à ne plus avoir rien de commun avec les hommes, je vais oublier les hommes et leurs secrets; toutefois, Monsieur, comptez sur moi si je puis jamais vous être utile. Mais non, mais non, je ne suis plus utile à rien, je ne vaux plus rien sur la terre. Adieu, Monsieur, adieu.

Et s'inclinant devant Philippe, Balsamo regarda encore une fois Andrée, dont la tête penchait en arrière avec tous les symptômes de la douleur et de la lassitude.

— O science, murmura-t-il, que de victimes pour un résultat sans valeur!

Et il disparut. A mesure qu'il s'éloignait, Andrée se ranima; elle souleva sa tête pesante comme si elle eut été de plomb, et regardant son frère avec des yeux étonnés :

— Oh! Philippe, murmura-t-elle, que vient-il donc de se passer?

Philippe comprima le sanglot qui l'étouffait, et souriant avec héroïsme:

— Rien, ma sœur, dit-il. — Rien? — Non. — Et cependant, il me semble que j'ai été folle et que j'ai rêvé! — Rêvé? et qu'as-tu rêvé, chère et bonne Andrée? — Oh! le docteur Louis, le docteur Louis, mon frère! — Andrée! s'écria Philippe en lui serrant la main, Andrée, tu es pure comme la lumière du jour; mais tout t'accuse, tout te perd; un secret terrible nous est imposé à tous deux. Je vais aller trouver le docteur Louis, pour qu'il dise à madame la dauphine que tu es atteinte de ce mal inexorable du pays, que le séjour seul de Taverney peut te guérir, et puis nous partirons, soit pour Taverney, soit pour quelque autre lieu du monde; puis, tous deux isolés ici-bas, nous aimant, nous consolant... — Mais cependant, mon frère, dit Andrée, si je suis pure comme tu dis?... — Chère Andrée, je t'expliquerai tout cela; en attendant, prépare-toi au départ. — Mais, mon père? — Mon père, dit Philippe d'un air sombre, mon père, cela me regarde, je le préparerai. — Il nous accompagnera donc? — Mon père, oh! impossible, impossible : nous deux, Andrée, nous deux seuls, te dis-je. — Oh! que tu m'effraies, ami; que

tu m'épouvantes, mon frère; que je souffre, Philippe! — Dieu est au bout de tout, Andrée, dit le jeune homme; ainsi donc, du courage : je cours trouver le docteur; toi, Andrée, toi, ce qui te rend malade, c'est le chagrin d'avoir quitté Taverney, chagrin que tu cachais pour madame la dauphine. Allons, allons, sois forte, ma sœur; il y va de notre honneur à tous deux.

Et Philippe se hâta d'embrasser sa sœur, car il suffoquait.

Puis il ramassa son épée, qu'il avait laissée tomber, la remit au fourreau d'une main tremblante, et s'élança dans l'escalier.

Un quart d'heure après, il frappait à la porte du docteur Louis, qui, tout le temps que la cour habitait Trianon, habitait Versailles.

LXXV

LE PETIT JARDIN DU DOCTEUR LOUIS

Le docteur Louis, à la porte duquel nous avons laissé Philippe, se promenait dans un petit jardin enterré entre quatre grands murs et qui faisait partie des dépendances d'un vieux couvent d'Ursulines, transformé en un magasin de fourrage pour messieurs les dragons de la maison du roi.

Le docteur Louis lisait, en marchant, les épreuves d'un nouvel ouvrage qu'il était en train de faire imprimer, et se baissait de temps en temps pour arracher de l'allée dans laquelle il se promenait, ou des plates-bandes qui s'allongeaient à sa droite et à sa gauche, les mauvaises herbes qui choquaient son instinct de symétrie et d'ordre.

Une seule servante un peu bourrue, comme tout domestique d'un homme de travail qui ne veut pas être dérangé, tenait toute la maison du docteur.

Au bruit que fit le marteau de bronze résonnant sous la main de Philippe, elle s'approcha de la porte et l'entre-bâilla.

Mais le jeune homme, au lieu de parlementer avec la servante, poussa la porte et entra. Une fois maître de l'allée, il aperçut le jardin, et dans le jardin le docteur.

Alors, sans faire attention aux allocutions et aux cris de la vigilante gardienne, il s'élança dans le jardin.

Au bruit de ses pas, le docteur leva la tête.

— Ah! ah! dit-il, c'est vous? — Pardonnez-moi, docteur, d'avoir ainsi forcé votre porte et troublé votre solitude; mais le moment que vous avez

prévu est arrivé; j'ai besoin de vous et je viens réclamer votre assistance. — Je vous l'ai promise, Monsieur, dit le docteur, et je vous la promets.

Philippe s'inclina, trop ému pour entamer de lui-même la conversation. Le docteur Louis comprit son hésitation.

— Comment se porte la malade? demanda-t-il, inquiet de cette pâleur de Philippe, et craignant quelque catastrophe à l'issue de ce drame. — Fort bien, Dieu merci, docteur, et ma sœur est une si digne et si honnête jeune fille, qu'en vérité Dieu ne serait pas juste s'il lui envoyait la souffrance et le danger.

Le docteur regarda Philippe, comme pour l'interroger; ses paroles lui semblaient une suite des dénégations de la veille.

— Alors, dit-il, elle a donc été victime de quelque surprise ou de quelque piége? — Oui, docteur, victime d'une surprise inouïe, victime d'un piége infâme.

Le praticien joignit les mains et leva les yeux au ciel.

— Hélas! dit-il, nous vivons, sous ce rapport, dans un horrible temps, et je crois qu'il est urgent que viennent à leur tour les médecins des nations, comme sont venus depuis longtemps ceux des individus. — Oui, dit Philippe, oui, qu'ils viennent; nul ne les verra venir d'un air plus joyeux que moi; mais en attendant...

Et Philippe fit un geste de sombre menace.

— Ah! dit le docteur, vous êtes, je le vois, Monsieur, de ceux qui font consister la réparation du crime dans la violence et dans le meurtre. — Oui, docteur, répondit tranquillement Philippe, oui, je suis de ceux-là. — Un duel, soupira le docteur; un duel qui ne rendra pas l'honneur à votre sœur, au cas où vous tuerez le coupable, et qui la plongera dans le désespoir si vous êtes tué. Ah! Monsieur, je vous croyais un esprit droit, je vous croyais un cœur intelligent; il me semblait vous avoir entendu exprimer le désir que sur toute cette affaire le secret fût gardé.

Philippe posa sa main sur le bras du docteur.

— Monsieur, lui dit-il, vous vous trompez étrangement sur moi; j'ai un raisonnement assez ferme, qui naît d'une conviction profonde et d'une conscience immaculée; je veux, non pas me faire justice, mais faire justice; je veux, non pas exposer ma sœur à l'abandon et à la mort en me faisant tuer, mais la venger en tuant le misérable. — Vous le tuerez, vous, gentilhomme, vous commettrez un assassinat! — Monsieur, si je l'eusse vu, dix minutes avant le crime, se glisser comme un larron dans cette chambre, où sa misérable condition ne lui donnait pas le droit de mettre le pied, et que je l'eusse tué alors, chacun eût dit que j'avais bien fait : pourquoi donc l'épargnerais-je maintenant? Le crime l'a-t-il fait sacré? — Ainsi, ce projet sanglant est résolu dans votre esprit, arrêté

dans votre cœur? — Arrêté, résolu! je le trouverai certainement un jour, bien qu'il se cache, et ce jour, je vous le dis, Monsieur, sans pitié, sans remords, je le tuerai comme un chien! — Alors, fit le docteur Louis, alors vous commettrez un crime égal à celui qui fut commis, un crime plus odieux peut-être; car sait-on jamais où un mot imprudent, où un geste de coquetterie échappé à une femme, peuvent jeter le désir et le penchant de l'homme; assassiner! quand vous avez d'autres réparations possibles, quand un mariage...

Philippe releva la tête.

— Ignorez-vous, Monsieur, que les Taverney-Maison-Rouge datent des croisades, et que ma sœur est noble comme une infante ou une archiduchesse? — Oui, je comprends, et le coupable ne l'est pas, lui; c'est un manant, un vilain, comme vous dites vous autres gens de race. Oui, oui, continua-t-il avec un sourire amer, oui, c'est vrai, Dieu a fait des hommes d'une certaine argile inférieure, pour être tués par d'autres hommes d'une argile plus délicate; oh! oui, vous avez raison, tuez, Monsieur, tuez.

Et le docteur tourna le dos à Philippe, et se remit à arracher çà et là les mauvaises herbes de son jardin. Philippe se croisa les bras.

— Docteur, écoutez-moi, dit-il, il ne s'agit pas ici d'un séducteur à qui une coquette a donné plus ou moins d'encouragements; il ne s'agit point enfin d'un homme provoqué, comme vous disiez, il s'agit d'un misérable élevé chez nous, et qui, après avoir mangé le pain de la pitié, la nuit, abusant d'un sommeil factice, d'un évanouissement, d'une mort, pour ainsi dire, a souillé traîtreusement, lâchement, la plus sainte et la plus pure des femmes, que pendant la lumière du jour il n'osait regarder en face; devant un tribunal, ce coupable serait certainement condamné à mort; eh bien! je le jugerai, moi, aussi impartialement qu'un tribunal, et je le tuerai; maintenant, docteur, allez-vous, vous que j'ai cru si généreux et si grand, allez-vous me faire acheter ce service ou m'imposer une condition? En me le rendant, ferez-vous comme ceux qui cherchent à s'obliger et à se satisfaire en obligeant autrui? S'il en est ainsi, docteur, vous n'êtes point ce sage que j'ai admiré, vous n'êtes qu'un homme ordinaire, et, malgré le dédain que vous me témoigniez tout à l'heure, je suis supérieur à vous, moi qui, sans arrière-pensée, vous ai confié mon secret tout entier. — Vous dites, répliqua le docteur pensif, vous dites que le coupable a fui? — Oui, docteur; sans doute il avait deviné que l'éclaircissement allait avoir lieu; il a entendu qu'on l'accusait, et aussitôt il a pris la fuite. — Bien. Maintenant, que désirez-vous, Monsieur? demanda le docteur. — Votre assistance pour retirer ma sœur de Versailles, pour ensevelir dans une ombre encore plus épaisse et plus muette le

secret terrible qui nous déshonore, s'il éclate.— Je ne vous poserai qu'une seule question.

Philippe se révolta.

—Ecoutez-moi, continua le docteur avec un geste qui commandait le calme, écoutez-moi. Un philosophe chrétien, dont vous venez de faire un confesseur, est obligé de vous imposer, non pas la condition en faveur du service rendu, mais en vertu du droit de conscience. L'humanité est une fonction, Monsieur, elle n'est pas une vertu; vous me parlez de tuer un homme; moi je dois vous en empêcher, comme j'eusse empêché par tout moyen en mon pouvoir, par la violence même, l'exécution du crime commis sur votre sœur. Donc, Monsieur, je vous adjure de me faire un serment.— Oh! jamais! jamais!—Vous le ferez, s'écria le docteur Louis avec véhémence, vous le ferez, homme de sang; reconnaissez partout la main de Dieu, et n'en faussez jamais le coup ni la portée. Le coupable, dites-vous, était sous votre main! — Oui docteur, en ouvrant une porte, si j'eusse pu deviner qu'il était là, je me fusse trouvé face à face avec lui. — Eh bien! il a fui, il tremble, son supplice commence. Ah! vous souriez; ce que fait Dieu vous paraît faible! le remords vous semble insuffisant! attendez, attendez donc! Vous resterez près de votre sœur, et vous me promettrez de ne jamais poursuivre le coupable. Si vous le rencontrez, c'est-à-dire si Dieu vous le livre, eh bien! je suis homme aussi, moi! alors vous verrez!—Dérision, Monsieur! ne me fuira-t-il point toujours!—Qui sait, eh mon Dieu! l'assassin fuit, l'assassin cherche une retraite, l'assassin redoute l'échafaud, et pourtant, comme s'il était aimanté, le fer de la justice attire ce coupable, qui vient se courber fatalement sous la main du bourreau. D'ailleurs, s'agit-il, à présent, de défaire ce que vous avez entrepris de faire si péniblement? C'est pour le monde où vous vivez et à qui vous ne pouvez expliquer l'innocence de votre sœur, c'est pour tous ces curieux oisifs que vous tuerez l'homme, et vous repaîtrez deux fois leur curiosité par l'aveu de l'attentat d'abord, puis par le scandale du châtiment. Non, non, croyez-moi, gardez le silence, ensevelissez ce malheur.— Oh! qui saura, quand j'aurai tué ce misérable, si c'est pour ma sœur que je l'aurai tué? — Il faudra bien trouver une cause à ce meurtre. —Eh bien! soit, docteur, j'obéirai, je ne poursuivrai pas le coupable, mais Dieu sera juste; oh! oui, Dieu emploie l'impunité comme amorce, Dieu me renverra le criminel.— Alors, c'est que Dieu l'aura condamné. Donnez-moi votre main, Monsieur.— La voilà.— Que faut-il faire pour mademoiselle de Taverney? dites. — Il faudrait, cher docteur, lui trouver, près de madame la dauphine, un prétexte de l'éloigner pour quelque temps : le regret du pays, l'air, le régime... —C'est facile. — Oui, cela vous regarde, et je m'en rapporte à vous.

Alors j'emmènerai ma sœur en un coin quelconque de la France, à Taverney, par exemple, loin de tous les yeux, loin de tous les soupçons.— Non, non, Monsieur, ce serait impossible; la pauvre enfant a besoin de soins permanents, de consolations assidues; elle aura besoin de tous les secours de la science. Laissez-moi donc lui trouver près d'ici, dans un canton que je connais, une retraite cent fois plus cachée, cent fois plus sûre que ne le serait le pays sauvage où vous la conduiriez. — Oh! docteur, vous croyez? — Oui, je crois, et avec raison. Le soupçon tend toujours à s'éloigner des centres, comme font ces cercles grandissant causés par la pierre qui tombe dans l'eau; la pierre cependant, ne s'éloigne pas, elle, et quand les ondulations se sont effacées, nul regard n'en trouve la cause, ensevelie qu'elle est sous la profondeur de l'eau. — Alors, docteur, mettez-vous à l'œuvre. — Dès aujourd'hui, Monsieur. — Prévenez madame la dauphine. — Ce matin même. — Et pour le reste ?... — Dans vingt-quatre heures vous aurez ma réponse. — Oh? merci, docteur, vous êtes un dieu pour moi. — Eh bien! jeune homme, maintenant quetout est convenu entre nous, accomplissez votre mission, retournez vers votre sœur, consolez-la, protégez-la. — Adieu, docteur, adieu!

Et le docteur, après avoir suivi Philippe des yeux jusqu'à ce que le jeune homme eût disparu, reprit sa promenade, ses épreuves et l'epuration de son petit jardin.

LXXV

LE PÈRE ET LE FILS

Lorsque Philippe revint près de sa sœur, il la trouva bien agitée, bien inquiète.

— Ami, lui dit-elle, j'ai pensé en votre absence à tout ce qui m'est arrivé depuis quelque temps. C'est un abîme où va s'engloutir tout ce qui me reste de raison. Voyons, vous avez vu le docteur Louis? — J'arrive de chez lui, Andrée. — Cet homme a porté contre moi une accusation terrible : est-elle juste? — Il ne s'était pas trompé, ma sœur.

Andrée pâlit, et un accès nerveux crispa ses doigts si effilés, si blancs.

— Le nom, dit-elle alors, le nom du lâche qui m'a perdue? — Ma sœur, vous devez l'ignorer éternellement. — Oh! Philippe, vous ne dites pas la vérité; Philippe, vous mentez à votre propre conscience... Ce

nom, il faut que je le sache, afin que, toute faible que je suis, et n'ayant pour moi que la prière, je puisse, en priant, armer contre le criminel toute la colère de Dieu... Le nom de cet homme, Philippe!... — Ma sœur, ne parlons jamais de cela.

Andrée lui saisit la main et le regarda en face.

— Oh! dit-elle, voilà ce que vous me répondez, vous qui avez une épée au côté?

Philippe pâlit de ce mouvement de rage, et aussitôt réprimant sa propre fureur :

— Andrée, dit-il, je ne puis vous apprendre ce que je ne sais pas moi-même. Le secret m'est commandé par le destin qui nous accable; ce secret, qu'un éclat compromettrait avec l'honneur de notre famille, une dernière faveur de Dieu le rend inviolable pour tous. — Excepté pour un homme, Philippe... pour un homme qui rit, pour un homme qui nous brave!... ô mon Dieu! pour un homme qui rit infernalement de nous, peut-être, dans sa retraite ténébreuse.

Philippe serra les poings, regarda le ciel et ne répondit pas un mot.

— Cet homme, s'écria Andrée en redoublant de colère et d'indignation, je le connais peut-être, moi, cet homme... Enfin, Philippe, permettez-moi de vous le représenter; j'ai déjà indiqué ses étranges influences sur moi; je croyais vous avoir envoyé à lui... — Cet homme est innocent, je l'ai vu, j'ai la preuve... Ainsi, ne cherchez plus, Andrée, ne cherchez plus... — Philippe, remontons ensemble plus haut que cet homme, voulez-vous?... Allons jusqu'aux premiers rangs des hommes puissants de ce royaume... Allons jusqu'au roi!

Philippe entoura de ses bras cette pauvre enfant, sublime dans son ignorance et dans son indignation.

— Va, dit-il, tous ceux que tu nommes éveillée, tu les a nommés endormie; tous ceux que tu accuses avec la férocité de la vertu, tu les as justifiés lorsque tu voyais le crime pour ainsi dire se commettre. — Alors, j'ai nommé le coupable! dit-elle les yeux flamboyants. — Non, répliqua Philippe, non, ne m'interroge plus; imite-moi, subis la destinée, le malheur est irréparable; il se double pour toi de toute l'impunité du criminel. Mais espère, espère... Dieu est au-dessus de tout, Dieu réserve aux malheureux opprimés une triste joie qu'on appelle la vengeance. — La vengeance! murmura-t-elle effrayée elle-même de l'accentuation terrible que Philippe avait mise sur ce mot. — En attendant, repose-toi, ma sœur, de tous les chagrins, de toutes les hontes que ma folle curiosité t'a causés. Si j'avais su! oh! si j'avais su!...

Et il cacha sa tête dans ses mains avec un désespoir affreux. Puis, se relevant soudain:

—De quoi me plaindrai-je? dit-il avec un sourire, ma sœur est pure, elle m'aime! jamais elle n'a trahi ni la confiance ni l'amitié. Ma sœur est jeune comme moi, bonne comme moi, nous vivrons ensemble, nous vieillirons ensemble... A deux, nous serons aussi forts que le monde entier!...

A mesure que le jeune homme parlait de consolation, Andrée s'assombrissait; elle penchait vers la terre un front plus pâle, elle prenait l'attitude et le regard fixe du morne désespoir que Philippe venait de secouer si courageusement.

— Vous ne parlez jamais que de nous deux! dit-elle en attachant son œil bleu si pénétrant sur la physionomie mobile de son frère. — De qui voulez-vous que je parle, Andrée? dit le jeune homme sentant le regard. — Mais... nous avons un père... Comment traitera-t-il sa fille? — Je vous ai dit hier, répondit froidement Philippe, d'oublier tout chagrin, toute crainte, de chasser, comme le vent chasse une vapeur matinale, tout souvenir et toute affection qui ne seraient pas mon affection et mon souvenir... En effet, ma chère Andrée, vous n'êtes aimée de personne en ce monde, si ce n'est de moi; je ne suis aimé de personne que de vous. Pauvres orphelins abandonnés, pourquoi subirions-nous un joug de reconnaissance ou de parenté? avons-nous reçu des bienfaits, avons-nous senti la protection d'un père?... Oh! ajouta-t-il avec un amer sourire, vous savez à fond ma pensée, vous connaissez l'état de mon cœur... S'il fallait aimer celui dont vous parlez, je vous dirais: Aimez-le! je me tais, Andrée : abstenez-vous.— Alors, mon frère... il faut donc que je croie... —Ma sœur, dans les grandes infortunes, l'homme entend involontairement retentir ces mots peu compris de son enfance : « Crains Dieu!... » Oh ! oui, Dieu s'est cruellement rappelé à notre souvenir : respecte ton père... O ma sœur, la plus forte preuve de respect que vous puissiez donner au vôtre, c'est de l'effacer de votre souvenir. — C'est vrai... murmura Andrée d'un air sombre en retombant sur son fauteuil. — Mon amie, ne perdons pas le temps en paroles inutiles; rassemblez tous les effets qui vous appartiennent; le docteur Louis va trouver madame la dauphine et la prévenir de votre départ. Les raisons qu'il aura alléguées, vous le savez... c'est le besoin d'un changement d'air, souffrance inexplicable... Apprêtez, dis-je, toutes choses pour le départ.

Andrée se leva.

— Les meubles? dit-elle. — Oh ! non : linge, habits, bijoux.

Andrée obéit. Elle rangea tout d'abord les coffres des armoires, les habits de la garde-robe où s'était caché Gilbert; ensuite elle prit quelques écrins qu'elle s'apprêtait à mettre dans le coffre principal.

— Qu'est cela?... dit Philippe. — C'est l'écrin de la parure que Sa Majesté voulut bien m'envoyer, lors de ma présentation à Trianon.

Philippe pâlit en voyant la richesse du présent.

— Avec ces bijoux seuls, dit Andrée, nous vivrons partout honorablement. J'ai ouï dire que les perles seules valent cent mille livres.

Philippe referma l'écrin.

— Elles sont très-précieuses, en effet, dit-il.

Et reprenant l'écrin des mains d'Andrée:

— Ma sœur, il y a encore d'autres pierreries, je crois? — Oh! cher ami, elles ne sont pas dignes d'êtres comparées à celles-ci; elles ornaient pourtant la toilette de notre bonne mère, il y a quinze ans... La montre, les bracelets, les pendants d'oreille sont enrichis de brillants. Il y a aussi le portrait. Mon père voulait vendre le tout, parce que, disait-il, rien n'était plus de mode. — Voilà pourtant tout ce qui nous reste, dit Philippe, notre seule ressource. Ma sœur, nous ferons fondre les objets d'or, nous vendrons les pierreries du portrait; nous aurons de cela vingt mille livres, qui font une somme suffisante pour des malheureux. — Mais... cet écrin de perles est bien à moi! dit Andrée. — Ne touchez jamais à ces perles, Andrée; elles vous brûleraient. Chacune de ces perles est d'une nature étrange, ma sœur... elles font des taches sur les fronts qu'elles touchent...

Andrée frissonna.

— Je garde cet écrin, ma sœur, pour le rendre à qui de droit. Je vous le dis, ce n'est pas notre bien; non, et nous n'avons pas envie d'y rien prétendre, n'est-ce pas? — Comme il vous plaira, mon frère, répliqua Andrée toute frissonnante de honte. — Chère sœur, habillez-vous une dernière fois pour votre visite à madame la dauphine; soyez bien calme, bien respectueuse, bien touchée de vous éloigner d'une aussi noble protectrice. — Oh! oui, bien touchée, murmura Andrée avec émotion; c'est une grande douleur dans mon malheur. — Moi, je vais à Paris, ma sœur, et je reviendrai vers ce soir; aussitôt arrivé, je vous emmènerai: payez ici tout ce qui vous reste à devoir. — Rien, rien; j'avais Nicole, elle s'est enfuie... Ah! j'oubliais le petit Gilbert.

.Philippe tressaillit; ses yeux s'allumèrent.

— Vous devez à Gilbert? s'écria-t-il. — Oui, dit naturellement Andrée, il m'a fourni de fleurs depuis le commencement de la saison. Or, comme vous me l'avez dit vous-même, parfois je fus injuste et dure envers ce garçon, qui était poli après tout... Je le récompenserai autrement. — Ne cherchez pas Gilbert, murmura Philippe. — Pourquoi?... il doit être dans les jardins; je le ferai mander, d'ailleurs. — Non! non! vous perdriez un temps précieux... Moi, au contraire, en traversant les allées, je le rencontrerai... je lui parlerai... je le paierai... — Alors, c'est bien, s'il en est ainsi. — Oui, adieu; à ce soir.

Philippe baisa la main de la jeune fille, qui se jeta dans ses bras. Il com-

prima jusqu'aux battements de son cœur dans cette molle étreinte, et, sans tarder, il partit pour Paris, où le carrosse le déposa devant la porte du petit hôtel de la rue Coq-Héron.

Philippe savait bien rencontrer là son père. Le vieillard, depuis sa rupture étrange avec Richelieu, n'avait plus trouvé la vie supportable à Versailles, et il cherchait, comme tous les esprits surabondants d'activité, à tromper les torpeurs du moral par les agitations du déplacement.

Or, le baron, quand Philippe sonna au guichet de la porte cochère, arpentait avec d'effroyables jurons le petit jardin de l'hôtel et la cour attenant à ce jardin.

Il tressaillit au bruit de la sonnette, et vint ouvrir lui-même.

Comme il n'attendait personne, cette visite imprévue lui apportait une espérance : le malheureux, dans sa chute, se rattrapait à toute branche.

Il reçut donc Philippe avec le sentiment d'un dépit et d'une curiosité insaisissables.

Mais il n'eut pas plus tôt regardé le visage de son interlocuteur, que cette sombre pâleur, cette raideur des lignes et la crispation de la bouche lui glacèrent la source de questions qu'il s'apprêtait à ouvrir.

— Vous! dit-il seulement, et par quel hasard? — J'aurai l'honneur de vous expliquer cela, Monsieur, dit Philippe. — Bon! c'est grave? — Assez grave, oui, Monsieur. — Ce garçon a toujours des façons cérémonieuses qui inquiètent... Est-ce un malheur, voyons, ou un bonheur que vous apportez? — C'est un malheur, dit gravement Philippe.

Le baron chancela.

— Nous sommes bien seuls? demanda Philippe. — Mais, oui. — Voulez-vous que nous entrions dans la maison, Monsieur? — Pourquoi pas en plein air, sous ces arbres... — Parce qu'il est de certaines choses qui ne se disent pas à la lumière des cieux.

Le baron regarda son fils, obéit à son geste muet, et tout en affectant l'impassibilité, le sourire même, il le suivit dans la salle basse dont déjà Philippe avait ouvert la porte.

Lorsque les portes furent soigneusement fermées, Philippe attendit un geste de son père pour commencer la conversation, et le baron s'étant assis commodément dans le meilleur fauteuil du salon :

— Monsieur, dit Philippe, ma sœur et moi nous allons prendre congé de vous. — Comment cela? fit le baron très-surpris. Vous... vous absentez... et le service? — Il n'y a plus de service pour moi : vous savez que les promesses faites par le roi n'ont pas été réalisées... heureusement. — Voilà un heureusement que je ne comprends pas. — Monsieur... — Expliquez-le moi : comment pouvez-vous être heureux de

n'être pas colonel d'un beau régiment? Vous pousseriez loin la philosophie. — Je la pousse assez loin pour ne pas préférer le déshonneur à la fortune, voilà tout. Mais n'entrons pas, s'il vous plaît, Monsieur, dans des considérations de cet ordre... — Entrons-y, pardieu! — Je vous en supplie.. répliqua Philippe avec une fermeté qui signifiait : je ne veux pas!...

Le baron fronça le sourcil.

— Et votre sœur?... Oublie-t-elle ses devoirs aussi? Son service près de Madame?... — Ce sont là des devoirs qu'elle doit subordonner à d'autres, Monsieur. — De quelle nature, s'il vous plaît? — De la plus impérieuse nécessité.

Le baron se leva.

— C'est une sotte espèce, grommela-t-il, que l'espèce des faiseurs d'énigmes. — Est-ce bien une énigme pour vous, tout ce que je dis là? — Absolument, répondit le baron avec un aplomb qui étonna Philippe. — Je m'expliquerai donc : ma sœur s'en va, parce qu'elle aussi est forcée de fuir pour éviter un déshonneur.

Le baron éclata de rire.

— Tudieu! les enfants modèles que j'ai là! s'écria-t-il. Le fils abandonne l'espoir d'un régiment, parce qu'il craint le déshonneur; la fille abandonne un tabouret tout acquis, parce qu'elle a peur du déshonneur. En vérité, me voilà revenu au temps de Brutus et de Lucrèce. De mon temps, mauvais temps sans doute, et il ne vaut pas les beaux jours de la philosophie, quand un homme voyait venir de loin un déshonneur, et qu'il portait, comme vous, une épée au côté, et quand, comme vous, il avait pris des leçons de deux maîtres et de trois prévôts, il embrochait le premier déshonneur à la pointe de son épée.

Philippe haussa les épaules.

— Oui, c'est assez pauvre ce que je dis là, pour un philanthrope qui n'aime pas à voir couler le sang. Mais enfin, les officiers ne sont pas précisément nés pour être philanthropes. — Monsieur, j'ai autant que vous la conscience des nécessités qu'impose le point d'honneur; mais ce n'est pas le sang versé qui rachète... — Phrases!... phrases de... de philosophe! s'écria le vieillard irrité au point de devenir majestueux. Je crois que j'allais dire de poltron. — Vous avez bien fait de ne pas le dire, répliqua Philippe pâle et frémissant.

Le baron soutint fièrement le regard implacable et menaçant de son fils.

— Je disais, reprit-il, et ma logique n'est pas mauvaise autant qu'on voudrait me le faire accroire; je disais que tout déshonneur en ce monde vient, non pas d'une action, mais d'un propos. Ah! c'est ainsi..... Soyez criminel devant des sourds et devant des aveugles ou des muets,

serez-vous déshonoré?... Vous allez me répondre par ce vers stupide :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

C'est bon à dire à des enfants ou à des femmes, mais à un homme, mordieu! l'on parle un autre langage... Or, je me figurais, moi, avoir créé un homme... Maintenant, que l'aveugle voie, que le sourd ait pu entendre, que le muet parle, et vous frappez sur la garde de votre épée, et vous crevez les yeux à l'un, le tympan à l'autre, vous coupez la langue au dernier, voilà comment répond à l'attaque du déshonneur un gentilhomme du nom de Taverney-Maison-Rouge! — Un gentilhomme de ce nom, Monsieur, sait toujours, entre les choses qu'il a à faire, que la première c'est de ne pas commettre une action déshonorante : voilà pourquoi je ne répondrai pas à vos arguments. Seulement, il arrive parfois que l'opprobre est né d'un malheur inévitable; c'est le cas où nous nous trouvons ma sœur et moi. — Je passe à votre sœur. Si, d'après mon système, l'homme ne doit jamais fuir une chose qu'il peut combattre et vaincre, la femme aussi doit attendre de pied ferme. A quoi sert la vertu, monsieur le philosophe, sinon à repousser les attaques du vice? Où est le triomphe de cette même vertu, sinon dans la défaite du vice?

Et Taverney se remit à rire.

— Mademoiselle de Taverney a eu bien peur... n'est-ce pas?... Elle se sent donc faible?... Alors...

Philippe se rapprochant tout à coup :

— Monsieur, dit-il, mademoiselle de Taverney n'a pas été faible, elle est vaincue! elle a succombé, elle est tombée dans un piége. — Dans un piége?... — Oui. Gardez, je vous prie, un peu de cette chaleur qui vous animait tout à l'heure pour flétrir ces misérables qui ont comploté lâchement la ruine de cet honneur sans tache. — Je ne comprends pas... — Vous allez comprendre... Un lâche, vous dis-je, a introduit quelqu'un dans la chambre de mademoiselle de Taverney...

Le baron pâlit.

— Un lâche, continua Philippe, a voulu que le nom de Taverney... le mien... le vôtre, Monsieur, fût souillé d'une tache indélébile... Voyons! où est votre épée de jeune homme, pour répandre un peu de sang! La chose en vaut-elle la peine? — Monsieur Philippe... — Ah! ne craignez rien; je n'accuse personne, moi; je ne connais personne... Le crime s'est tramé dans l'ombre, exécuté dans l'ombre... le résultat disparaîtra dans l'ombre aussi, je le veux! moi, qui entends à ma mode la gloire de ma maison. — Mais, comment savez-vous?... s'écria le baron revenu de sa stupeur par l'appât d'une infâme ambition, d'un ignoble espoir; à quel signe reconnaissez-vous?... — C'est ce que ne demandera personne de

ceux qui pourraient entrevoir ma sœur, votre fille, dans quelques mois, monsieur le baron ! — Mais alors, Philippe, s'écria le vieillard avec des yeux pleins de joie, alors la fortune et la gloire de la maison ne sont pas évanouies; alors nous triomphons ! — Alors... vous êtes bien réellement l'homme que je pensais, dit Philippe avec un suprême dégoût; vous vous êtes trahi vous-même, et vous venez de manquer d'esprit devant un juge, après avoir manqué de cœur devant votre fils. — Insolent ! — Assez ! répliqua Philippe. Craignez d'éveiller, en parlant si haut, l'ombre, hélas ! trop insensible de ma mère, qui, si elle vivait, eût veillé sur sa fille.

Le baron baissa les paupières devant l'éblouissante clarté qui jaillissait des yeux de son fils.

— Ma fille, reprit-il après un moment, ne me quittera pas sans ma volonté. — Ma sœur, dit Philippe, ne vous reverra jamais, mon père. — Est-ce elle qui dit cela ? — C'est elle qui m'envoie vous le déclarer.

Le baron essuya d'une main tremblante ses lèvres blanches et humides.

— Soit ! dit-il.

Puis, haussant les épaules :

— J'ai eu du malheur en enfants, s'écria-t-il, un sot et une brute.

Philippe ne répliqua rien.

— Bon, bon, continua Taverney, je n'ai plus besoin de vous; allez... si la thèse est récitée. — J'avais encore deux choses à vous dire, Monsieur. — Dites. — La première est celle-ci : le roi a donné, à vous, un écrin de perles... — A votre sœur, Monsieur... — A vous, Monsieur... D'ailleurs, peu importe... Ma sœur ne porte point de joyaux pareils... Ce n'est pas une prostituée que mademoiselle de Taverney; elle vous prie de remettre l'écrin à qui l'a donné; ou, comme vous craindriez de désobliger Sa Majesté, qui a tant fait pour notre famille, de garder l'écrin chez vous.

Philippe tendit l'écrin à son père. Celui-ci le prit, l'ouvrit, regarda les perles et le jeta sur un chiffonnier.

— Après ? dit-il. — Ensuite, Monsieur, comme nous ne sommes pas riches, puisque vous avez engagé ou dépensé jusqu'au bien de notre mère, ce dont je ne vous fais pas reproche, à Dieu ne plaise... — Il vaudrait mieux, dit le baron en grinçant les dents. — Mais enfin, comme nous n'avons que Taverney qui vienne de cette succession modique, nous vous prions de choisir entre Taverney et ce petit hôtel où nous sommes. Habitez l'un, nous nous retirerons dans l'autre.

Le baron froissa son jabot de dentelles avec une fureur qui ne se trahit que par l'agitation de ses doigts, la moiteur de son front, le frémissement de ses lèvres; Philippe même ne les remarqua pas. Il avait détourné la tête.

— J'aime mieux Taverney, répliqua le baron. — Alors, nous garderons l'hôtel. — Comme vous voudrez. — Quand partirez-vous? — Ce soir même... Non, tout de suite.

Philippe s'inclina.

— A Taverney, continua le baron, on paraît roi avec trois mille livres de rente... Je serai deux fois roi.

Il étendit la main vers le chiffonnier, pour prendre l'écrin qu'il serra dans sa poche.

Puis il se dirigea vers la porte.

Tout à coup, revenant sur ses pas, avec un atroce sourire :

— Philippe, dit-il, je vous permets de signer de notre nom le premier traité de philosophie que vous publierez. Quant à Andrée... pour son premier ouvrage... conseillez-lui de l'appeler Louis ou Louise : c'est un nom qui porte bonheur.

Et il sortit en ricanant. Philippe, l'œil sanglant, le front en feu, serra de sa main la garde de son épée, en murmurant :

— Mon Dieu! donnez-moi la patience, accordez-moi l'oubli!

LXXVII

LE CAS DE CONSCIENCE

Après avoir transcrit, avec ce soin méticuleux qui le caractérisait, quelques pages de ses rêveries d'*Un Promeneur solitaire*, Rousseau venait de terminer un frugal déjeuner.

Quoiqu'une retraite lui eût été offerte par monsieur de Girardin dans les délicieux jardins d'Ermenonville, Rousseau, hésitant à se soumettre à l'esclavage des grands, comme il disait à sa monomanie misanthropique, habitait encore ce petit logement de la rue Plastrière que nous connaissons.

De son côté, Thérèse ayant achevé de mettre en ordre le petit ménage, venait de prendre son panier pour aller à la provision.

Il était neuf heures du matin.

La ménagère, selon son habitude, vint demander à Rousseau ce qu'il préférait pour le dîner du jour.

Rousseau sortit de sa rêverie, leva lentement la tête et regarda Thérèse comme fait un homme à moitié éveillé.

— Tout ce que vous voudrez, dit-il, pourvu qu'il y ait des cerises et des fleurs. — On verra, dit Thérèse, si tout cela n'est pas trop cher. —

Bien entendu, dit Rousseau. — Car enfin, continua Thérèse, je ne sais pas si c'est que ce que vous faites ne vaut rien, mais il me semble qu'on ne vous paie plus comme autrefois. — Tu te trompes, Thérèse, on me paie le même prix, mais je me fatigue et travaille moins, et puis mon libraire est en retard avec moi d'un demi-volume. — Vous verrez que celui-là vous fera encore banqueroute. — Il faut espérer que non, c'est un honnête homme. — Un honnête homme, un honnête homme! quand vous avez dit cela, vous croyez avoir tout dit. — J'ai dit beaucoup, au moins, répliqua Rousseau en souriant, car je ne le dis pas de tout le monde. — C'est pas étonnant : vous êtes si maussade! — Thérèse, nous nous éloignons de la question. — Oui, vous voulez vos cerises, gourmand; vous voulez vos fleurs, sybarite! — Que voulez-vous, ma bonne ménagère, répliqua Rousseau avec une patience d'ange, j'ai le cœur et la tête si malades, que, ne pouvant sortir, je me récréerai, du moins, à voir un peu de ce que Dieu jette à pleines mains dans les campagnes.

En effet, Rousseau était pâle et engourdi, et ses mains paresseuses feuilletaient un livre que ses yeux ne lisaient pas.

Thérèse secoua la tête.

— C'est bon, c'est bon, dit-elle, je sors pour une heure; souvenez-vous bien que je mets la clé sous le paillasson, et que si vous en avez besoin... — Oh! je ne sortirai pas, dit Rousseau. — Je sais bien que vous ne sortirez pas, puisque vous ne pouvez pas tenir debout; mais je vous dis cela pour que vous fassiez un peu attention aux gens qui peuvent venir et que vous ouvriez si l'on sonne; car si l'on sonne, vous serez sûr que ce n'est pas moi. — Merci, bonne Thérèse, merci, allez.

La gouvernante sortit en grommelant selon son habitude, et le bruit de son pas lourd et traînant se fit encore entendre longtemps dans l'escalier.

Mais aussitôt que la porte fut refermée, Rousseau profita de son isolement pour s'étendre avec délices sur sa chaise, regarda les oiseaux qui becquetaient sur la fenêtre un peu de mie de pain, et respira tout le soleil qui filtrait entre les cheminées des maisons voisines.

Sa pensée, jeune et rapide, n'eut pas plus tôt senti la liberté qu'elle ouvrit ses ailes comme faisaient ces passereaux après leurs joyeux repas.

Tout à coup la porte d'entrée cria sur ses gonds, et vint arracher le philosophe à sa douce somnolence.

— Eh quoi! se dit-il, déjà de retour!... me serais-je endormi quand je croyais rêver seulement?

La porte de son cabinet s'ouvrit lentement à son tour.

Rousseau tournait le dos à cette porte; convaincu que c'était Thérèse qui rentrait, il ne se dérangea même pas.

Il se fit un moment de silence.

Puis au milieu de ce silence :

— Pardon, Monsieur, dit une voix qui fit tressaillir le philosophe.

Rousseau se retourna vivement.

— Gilbert! dit-il. — Oui, Gilbert; encore une fois pardon, monsieur Rousseau.

C'était Gilbert, en effet.

Mais Gilbert hâve et les cheveux épars, cachant mal, sous ses vêtements en désordre, ses membres amaigris et tremblotants; Gilbert, en un mot, dont l'aspect fit frémir Rousseau et lui arracha une exclamation de pitié qui ressemblait à de l'inquiétude.

Gilbert avait le regard fixe et lumineux des oiseaux de proie affamés; un sourire de timidité affectée contrastait avec ce regard, comme ferait, avec le haut d'une tête sérieuse d'aigle, le bas d'une tête railleuse de loup et de renard.

— Que venez-vous faire ici? s'écria vivement Rousseau, qui n'aimait pas le désordre, et le regardait chez autrui comme un indice de mauvais dessein. — Monsieur, répondit Gilbert, j'ai faim.

Rousseau frissonna en entendant le son de cette voix qui proférait le plus terrible mot de la langue humaine.

— Et comment êtes-vous entré ici? demanda-t-il; la porte était fermée. — Monsieur, je sais que madame Thérèse met ordinairement la clé sous le paillasson; j'ai attendu que madame Thérèse fût sortie, car elle ne m'aime pas, et aurait peut-être refusé de me recevoir ou de m'introduire près de vous; alors, vous sachant seul, j'ai monté, j'ai pris la clé dans la cachette, et me voici.

Rousseau se souleva sur les deux bras de son fauteuil.

— Écoutez-moi, dit Gilbert, un moment, un seul moment, et je vous jure, monsieur Rousseau, que je mérite d'être entendu. — Voyons, répondit Rousseau saisi de stupeur à la vue de cette figure qui n'offrait plus aucune expression des sentiments communs à la généralité des hommes. — J'aurais dû commencer par vous dire que je suis réduit à une telle extrémité que je ne sais si je dois voler, me tuer, ou faire pis encore. Oh! ne craignez rien, mon maître et mon protecteur, dit Gilbert d'une voix pleine de douceur, car je crois, en y réfléchissant, que je n'aurai pas besoin de me tuer et que je mourrai bien sans cela, car, depuis huit jours que je me suis enfui de Trianon, je parcours les bois et les plaines sans manger autre chose que des légumes verts ou quelques fruits sauvages dans les bois. Je suis sans forces. Je tombe de fatigue et d'inanition. Quant à voler, ce n'est pas chez vous que je le tenterai; j'aime trop votre maison, monsieur Rousseau. Quant à cette troisième chose, oh! pour l'accomplir... — Eh bien? fit Rousseau. — Eh bien! il me faudrait une

PISAN Eustache-Lorsay

TYP. J. CLAYE.

LE CAS DE CONSCIENCE.

27

résolution que je viens chercher ici. — Êtes-vous fou? s'écria Rousseau. — Non, Monsieur, mais je suis bien malheureux, bien désespéré, et me serais noyé dans la Seine ce matin, sans une réflexion qui m'est venue. — Laquelle? — C'est que vous avez écrit : « Le suicide est un vol fait au genre humain. »

Rousseau regarda le jeune homme comme pour lui dire :

— Avez-vous l'amour-propre de croire que c'est à vous que je pensais en écrivant cela? — Oh! je comprends murmura Gilbert. — Je ne crois pas, dit Rousseau. — Vous voulez dire : Est-ce que votre mort, à vous misérable qui n'êtes rien, qui ne possédez rien, qui ne tenez à rien, serait un événement? — Ce n'est point de cela qu'il s'agit, dit Rousseau honteux d'être deviné; mais vous aviez faim, je crois? — Oui, je l'ai dit. — Eh bien! puisque vous saviez où est la porte, vous savez aussi où est le pain : allez au buffet, prenez du pain, et partez.

Gilbert ne bougea point.

— Si ce n'est pas du pain qu'il vous faut, mais de l'argent, je ne vous crois pas assez méchant pour maltraiter un vieillard qui fut votre protecteur, dans la maison même qui vous a donné asile. Contentez-vous donc de ce peu... Tenez.

Et fouillant à sa poche, il lui présenta quelques pièces de monnaie.

Gilbert lui arrêta la main.

— Oh! dit-il avec une douleur poignante, ce n'est ni d'argent ni de pain qu'il s'agit; vous n'avez pas compris ce que je voulais dire quand je parlais de me tuer. Si je ne me tue pas, c'est que maintenant ma vie peut être utile à quelqu'un, c'est que ma mort volerait quelqu'un, Monsieur. Vous qui connaissez toutes les lois sociales, toutes les obligations naturelles, est-il en ce monde un lien qui puisse rattacher à la vie un homme qui veut mourir? — Il en est beaucoup, dit Rousseau. — Être père, murmura Gilbert, est-ce un de ces liens-là? Regardez-moi en me répondant, monsieur Rousseau, que je voie la réponse dans vos yeux. — Oui, balbutia Rousseau; oui, bien certainement. A quoi bon cette question de votre part? — Monsieur, vos paroles vont être un arrêt pour moi, dit Gilbert; pesez-les donc bien, je vous en conjure, Monsieur, je suis si malheureux que je voudrais me tuer; mais... mais, j'ai un enfant!

Rousseau fit un bond d'étonnement sur son fauteuil.

— Oh! ne me raillez pas, Monsieur, dit humblement Gilbert; vous croiriez ne faire qu'une égratignure à mon cœur, et vous l'ouvririez comme avec un poignard : je vous le répète, j'ai un enfant.

Rousseau le regarda sans lui répondre.

— Sans cela, je serais déjà mort, continua Gilbert; dans cette alternative, je me suis dit que vous me donneriez un bon conseil, et je suis

venu. — Mais, demanda Rousseau, pourquoi donc ai-je des conseils à vous donner, moi? est-ce que vous m'avez consulté quand vous avez fait la faute? — Monsieur, cette faute...

Et Gilbert, avec une expression étrange, s'approcha de Rousseau.

— Eh bien? fit celui-ci. — Cette faute, reprit Gilbert, il y a des gens qui l'appellent un crime. — Un crime! raison de plus alors pour que vous ne m'en parliez pas. Je suis un homme comme vous, et non un confesseur. D'ailleurs, ce que vous me dites ne m'étonne point, j'ai toujours prévu que vous tourneriez mal; vous êtes une méchante nature. — Non, Monsieur, répondit Gilbert en secouant mélancoliquement la tête. Non, Monsieur, vous vous trompez; j'ai l'esprit faux ou plutôt faussé; j'ai lu beaucoup de livres qui m'ont prêché l'égalité des castes, l'orgueil de l'esprit, la noblesse des instincts; ces livres, Monsieur, étaient signés de si illustres noms, qu'un pauvre paysan comme moi a bien pu s'égarer... Je me suis perdu. — Ah! ah! je vois où vous voulez en venir, monsieur Gilbert. — Moi? — Oui; vous accusez ma doctrine; n'avez-vous pas le libre arbitre? — Je n'accuse pas, Monsieur, je vous dis ce que j'ai lu; ce que j'accuse, c'est ma crédulité, j'ai cru, j'ai failli; il y a deux causes à mon crime : vous êtes la première et je viens d'abord à vous, j'irai ensuite à la seconde, mais à son tour et quand il en sera temps. — Enfin, voyons, que me demandez-vous? — Ni bienfait, ni abri, ni pain même, quoique je sois abandonné, affamé; non, je vous demande un soutien moral, je vous demande une sanction de votre doctrine, je vous demande de me rendre par un mot toute ma force, qui s'est brisée, non pas par l'inanition, en mes bras et en mes jambes, mais par le doute, en ma tête et en mon cœur. Monsieur Rousseau, je vous adjure donc de me dire si ce que j'éprouve depuis huit jours est la douleur de la faim, dans les muscles de mon estomac, ou si c'est la torture du remords, dans les organes de ma pensée. J'ai engendré un enfant, Monsieur, en commettant un crime; eh bien! maintenant, dites-moi, faut-il que je m'arrache les cheveux dans un désespoir amer et que je me roule sur le sable en criant : Pardon! ou faut-il que je rie, comme la femme de l'Écriture, en disant : J'ai fait comme fait le monde; s'il en est parmi les hommes un meilleur que moi, qu'il me lapide? En un mot, monsieur Rousseau, vous qui avez dû éprouver ce que j'éprouve, répondez à cette question, dites, dites, est-il naturel qu'un père abandonne son enfant?

Gilbert n'eut pas plus tôt prononcé cette parole, que Rousseau devint plus pâle que Gilbert ne l'était lui-même, et que perdant toute contenance :

— De quel droit me parlez-vous ainsi? balbutia-t-il. — C'est parce qu'étant chez vous, monsieur Rousseau, dans cette mansarde où vous

m'aviez donné l'hospitalité, j'ai lu ce que vous écriviez sur ce sujet; parce que vous avez déclaré que les enfants nés dans la misère sont à l'État, qui doit en prendre soin; parce qu'enfin vous vous êtes toujours regardé comme un honnête homme, bien que vous n'ayez pas reculé devant l'abandon des enfants qui vous étaient nés. — Malheureux, dit Rousseau, tu avais lu mon livre, et tu viens me tenir un pareil langage! — Eh bien? fit Gilbert. — Eh bien! tu n'es qu'un mauvais esprit joint à un mauvais cœur. — Monsieur Rousseau! — Tu as mal lu dans mes livres, comme tu lis mal dans la vie humaine! tu n'as vu que la surface des feuillets, comme tu ne vois que celle du visage! Ah! tu crois me rendre solidaire de ton crime en me citant les livres que j'ai écrits; en me disant: Vous avouez avoir fait ceci, donc, je puis le faire! Mais, malheureux! ce que tu ne sais pas, ce que tu n'as pas lu dans mes livres, ce que tu n'as point deviné, c'est que la vie entière de celui que tu as pris pour exemple, cette vie de misère et de souffrances, je pouvais l'échanger contre une existence dorée, voluptueuse, pleine de faste et de plaisir. Ai-je moins de talent que monsieur de Voltaire, et ne pouvais-je pas produire autant que lui? En m'appliquant moins que je le fais, ne pouvais-je pas vendre mes livres aussi cher qu'il vend les siens, et forcer l'argent à venir rouler dans mon coffre, en tenant sans cesse un coffre à moitié plein à la disposition de mes libraires? L'or attire l'or: ne le sais-tu pas? J'aurais eu une voiture pour promener une jeune et belle maîtresse, et, crois-le bien, ce luxe n'eût point tari en moi la source d'une intarissable poésie. N'ai-je plus de passions, dis? Regarde bien mes yeux qui, à soixante ans, brillent encore des feux de la jeunesse et du désir? Toi qui as lu ou copié mes livres, voyons, ne te rappelles-tu pas que malgré le déclin des ans, malgré des maux très-réels et très-graves, mon cœur, toujours jeune, semble avoir hérité, pour mieux souffrir, de toutes les forces du reste de mon organisation? Accablé d'infirmités qui m'empêchent de marcher, je me sens plus de vigueur et de vie pour absorber la douleur que je n'en eus jamais dans la fleur de mon âge pour accueillir les rares félicités que j'ai reçues de Dieu. — Je sais tout cela, Monsieur, dit Gilbert. Je vous ai vu de près et vous ai compris. — Alors, si tu m'as vu de près, alors, si tu m'as compris, ma vie n'a-t-elle pas pour toi une signification qu'elle n'a pas pour les autres? Cette abnégation étrange qui n'est pas dans ma nature ne te dit-elle pas que j'ai voulu expier... — Expier! murmura Gilbert. — N'as-tu pas compris, continua le philosophe, que cette misère m'ayant forcé tout d'abord de prendre une détermination excessive, je n'avais plus trouvé ensuite d'autre excuse à cette détermination que le désintéressement et la persévérance dans la misère? N'as-tu pas compris que j'ai puni mon esprit par l'humiliation?

Car c'était mon esprit qui était coupable; mon esprit, qui avait eu recours aux paradoxes pour se justifier, tandis que, d'un autre côté, je punissais mon cœur par la perpétuité du remords. — Ah! s'écria Gilbert, c'est ainsi que vous me répondez! c'est ainsi que vous autres philosophes, qui jetez des préceptes écrits au genre humain, vous nous plongez dans le désespoir, en nous condamnant si nous nous irritons; eh! que m'importe, à moi, votre humiliation, du moment qu'elle est secrète, votre remords, dès qu'il est caché. Oh! malheur, malheur à vous, malheur! et que les crimes commis en votre nom retombent sur votre tête! — Sur ma tête! dites-vous, la malédiction et le châtiment à la fois, car vous oubliez le châtiment; oh! ce serait trop! Vous qui avez péché comme moi, vous condamnez-vous aussi sévèrement que moi? — Plus sévèrement encore, dit Gilbert, car ma punition, à moi, sera terrible; car à présent que je n'ai plus foi en rien, je me laisserai tuer par mon adversaire, ou plutôt par mon ennemi; suicide que ma misère me conseille, que ma conscience me pardonne; car, maintenant, ma mort n'est plus un vol fait à l'humanité, et vous avez écrit là une phrase que vous ne pensiez pas. — Arrête, malheureux! dit Rousseau, arrête; n'as-tu pas fait assez de mal avec l'imbécile crédulité? faut-il que tu en fasses plus encore avec le scepticisme stupide? Tu m'as parlé d'un enfant, tu m'as dit que tu étais ou que tu allais être père? — Je l'ai dit, répéta Gilbert. — Sais-tu bien ce que c'est, murmura Rousseau à voix basse, que d'entraîner avec soi, non pas dans la mort, mais dans la honte, des créatures nées pour respirer librement et purement le grand air de la vertu que Dieu donne pour dot à tout homme sortant du sein de sa mère? Écoute cependant combien ma situation est horrible : quand j'ai abandonné mes enfants, j'ai compris que la société, que toute supériorité blesse, allait me jeter cette injure à la face comme un reproche infamant; alors je me suis justifié avec des paradoxes; alors j'ai employé dix ans de ma vie à donner des conseils aux mères pour l'éducation de leurs enfants, moi qui n'avais pas su être père; à la patrie pour la formation des citoyens forts et honnêtes, moi qui avais été faible et corrompu. Puis un jour, le bourreau qui venge la société, la patrie et l'orphelin, le bourreau ne pouvant s'en prendre à moi, s'en est pris à mon livre, et l'a brûlé comme une honte vivante pour le pays dont ce livre avait empoisonné l'air. Choisis, devine, juge; ai-je fait bien dans l'action? ai-je fait mal dans les préceptes? Tu ne réponds pas; Dieu lui-même serait embarrassé; Dieu qui tient en ses mains l'inflexible balance du juste et de l'injuste. Eh bien! moi, j'ai un cœur qui résout la question, et ce cœur me dit là, au fond de ma poitrine : Malheur à toi, père dénaturé qui as abandonné tes enfants; malheur à toi si tu rencontres la jeune prostituée qui rit impudemment le soir au coin d'un carrefour,

car c'est peut-être ta fille abandonnée que la faim a poussée à l'infamie; malheur à toi si tu rencontres dans la rue le voleur qu'on arrête, rouge encore de son larcin, car celui-là est peut-être ton fils abandonné, que la faim a poussé au crime!

A ces mots, Rousseau, qui s'était soulevé, retomba dans son fauteuil.

— Et cependant, continua-t-il d'une voix brisée qui avait l'accent d'une prière, moi, je n'ai point été coupable autant qu'on pourrait le croire; moi, j'ai vu une mère sans entrailles, de moitié dans ma complicité, oublier, comme font les animaux, et je me suis dit: Dieu a permis que la mère oublie, c'est donc qu'elle doit oublier. Eh bien! je me suis trompé à ce moment, et aujourd'hui que tu m'as entendu dire à toi ce que je n'ai jamais dit à personne, aujourd'hui tu n'as plus le droit de t'abuser. — Ainsi, demanda le jeune homme en fronçant le sourcil, vous n'eussiez jamais abandonné vos enfants si vous aviez eu de l'argent pour les nourrir? — Seulement le strict nécessaire, non, jamais, je le jure, jamais.

Et Rousseau étendit solennellement sa main tremblante vers le ciel.

— Vingt mille livres, demanda Gilbert, est-ce assez pour nourrir son enfant? — Oui, c'est assez, dit Rousseau. — Bien, dit Gilbert, merci, Monsieur; maintenant, je sais ce qui me reste à faire. — Et, dans tous les cas, jeune comme vous l'êtes, avec votre travail, vous pouvez nourrir votre enfant, dit Rousseau. Mais vous avez parlé de crime; on vous cherche, on vous poursuit peut-être... — Oui, Monsieur. — Eh bien! cachez-vous ici, mon enfant, le petit grenier est toujours libre. — Vous êtes un homme que j'aime, mon maître! s'écria Gilbert, et l'offre que vous me faites me comble de joie; je ne vous demande en effet qu'un abri; quant à mon pain, je le gagnerai, vous savez que je ne suis pas un paresseux. — Eh bien! dit Rousseau d'un air inquiet, si la chose est convenue ainsi, montez là-haut, que madame Rousseau ne vous voie pas ici; elle ne monte plus au grenier, puisque depuis votre départ nous n'y serrons plus rien; votre paillasse y est restée, arrangez-vous du mieux possible. — Merci, Monsieur; cela étant ainsi, je serai plus heureux que je ne le mérite. — Maintenant, est-ce là tout ce que vous désirez? dit Rousseau en poussant du regard Gilbert hors de la chambre. — Non, Monsieur; mais encore un mot, s'il vous plaît. — Dites. — Vous m'avez un jour, à Luciennes, accusé de vous avoir trahi, je ne trahissais personne, Monsieur, je suivais mon amour. — Ne parlons plus de cela; est-ce tout? — Oui; maintenant, monsieur Rousseau, quand on ne sait pas l'adresse de quelqu'un à Paris, est-il possible de se la procurer? — Sans doute, quand cette personne est connue. — Celle dont je veux parler est fort connue. — Son nom? — Monsieur le comte Joseph de Balsamo.

Rousseau frissonna; il n'avait pas oublié la séance de la rue Plastrière.

— Que voulez-vous à cet homme? demanda-t-il. — Une chose toute simple. Je vous avais accusé, vous, mon maître, d'être moralement la cause de mon crime, puisque je croyais n'avoir obéi qu'à la loi naturelle. — Et je vous ai détrompé? s'écria Rousseau tremblant à l'idée de cette responsabilité. — Vous m'avez éclairé, du moins. — Eh bien! que voulez-vous dire? — Que mon crime a non-seulement eu une cause morale, mais une cause physique. — Et ce comte de Balsamo est la cause physique, n'est-ce pas? — Oui. J'ai copié des exemples, j'ai saisi une occasion, et, en cela, je le reconnais maintenant, j'ai agi en animal sauvage, et non en homme. L'exemple, c'est vous; l'occasion, c'est monsieur le comte de Balsamo. Où demeure-t-il, le savez-vous? — Oui. — Donnez-moi son adresse, alors. — Rue Saint-Claude, au Marais. — Merci, je vais chez lui de ce pas. — Prenez garde, mon enfant, s'écria Rousseau en le retenant, c'est un homme puissant et profond. — Ne craignez rien, monsieur Rousseau, je suis résolu, et vous m'avez appris à me posséder. — Vite, vite, montez là-haut, s'écria Rousseau, j'entends se fermer la porte de l'allée; c'est sans doute madame Rousseau qui rentre; cachez-vous dans ce grenier jusqu'à ce qu'elle soit revenue ici, ensuite vous sortirez. — La clé, s'il vous plaît? — Au clou, dans la cuisine, comme d'habitude. — Adieu, Monsieur, adieu. — Prenez du pain, je vous préparerai du travail pour cette nuit. — Merci!

Et Gilbert s'esquiva si légèrement, qu'il était déjà dans son grenier avant que Thérèse n'eût monté le premier étage.

Muni du précieux renseignement que lui avait donné Rousseau, Gilbert ne fut pas long à exécuter son projet.

En effet, Thérèse n'eut pas plutôt refermé la porte de son appartement, que le jeune homme, qui, de la porte de la mansarde, avait suivi tous ses mouvements, descendit l'escalier avec autant de rapidité que s'il n'eut pas été affaibli par un long jeûne. Il avait la tête pleine d'idées d'espérance, de rancunes, et derrière tout cela planait une ombre vengeresse qui l'aiguillonnait de ses plaintes et de ses accusations.

Il arriva rue Saint-Claude dans un état difficile à décrire.

Comme il entrait dans la cour de l'hôtel, Balsamo reconduisait jusqu'à la porte le prince de Rohan, qu'un devoir de politesse avait amené chez son généreux alchimiste.

Or, comme le prince en sortait, s'arrêtant une dernière fois pour renouveler ses remerciements à Balsamo, le pauvre enfant, déguenillé, s'y glissait comme un chien, n'osant regarder autour de lui de peur de s'éblouir.

Le carrosse du prince Louis l'attendait au boulevard; le prélat traversa

lestement l'espace qui le séparait de sa voiture, qui partit avec rapidité, dès que la portière fut refermée sur lui.

Balsamo l'avait suivi d'un regard mélancolique, et quand la voiture eut disparu, il se tourna vers le perron.

Sur ce perron était une espèce de mendiant dans l'attitude de la supplication.

Balsamo marcha à lui; quoique sa bouche fût muette, son regard expressif interrogeait.

— Un quart d'heure d'audience, s'il vous plaît, monsieur le comte, dit le jeune homme aux habits déguenillés. — Qui êtes-vous, mon ami? demanda Balsamo avec une suprême douceur. — Ne me reconnaissez-vous pas? demanda Gilbert. — Non, mais n'importe, venez, répliqua Balsamo sans s'inquiéter de la mine étrange du solliciteur, non plus que de ses vêtements et de son importunité.

Et marchant devant lui, il le conduisit dans la première chambre, où s'étant assis, sans changer de ton et de visage :

— Vous demandiez si je vous reconnaissais? dit-il. — Oui, monsieur le comte. — En effet, il me semble vous avoir vu quelque part. — A Taverney, Monsieur, lorsque vous y vîntes la veille du jour du passage de la dauphine. — Que faisiez-vous à Taverney? — J'y demeurais. — Comme serviteur de la famille? — Non pas, comme commensal. — Vous avez quitté Taverney? — Oui, Monsieur, voilà près de trois ans. — Et vous êtes venu?... — A Paris, où d'abord j'ai étudié chez monsieur Rousseau, après quoi j'ai été placé dans les jardins de Trianon en qualité d'aide-jardinier-fleuriste, par la protection de monsieur de Jussieu. — Voilà de beaux noms que vous me citez là, mon ami. Que me voulez-vous? — Je vais vous le dire.

Et, faisant une pause, il fixa sur Balsamo un regard qui ne manquait pas de fermeté.

— Vous rappelez-vous, continua-t-il, être venu à Trianon pendant la nuit du grand orage, il y aura vendredi six semaines?

Balsamo devint sombre de sérieux qu'il était.

— Oui, je me souviens, dit-il; m'auriez-vous vu, par hasard? — Je vous ai vu. — Alors, vous venez pour vous faire payer le secret? dit Balsamo d'un ton menaçant. — Non, Monsieur, car ce secret, j'ai plus d'intérêt encore que vous à le garder. — Alors, vous êtes celui qu'on nomme Gilbert? dit Balsamo. — Oui, monsieur le comte.

Balsamo enveloppa de son regard profond et dévorant le jeune homme dont le nom emportait une accusation si terrible.

Il fut surpris, lui qui se connaissait en hommes, de l'assurance de son maintien, de la dignité de sa parole.

Gilbert s'était posé devant une table sur laquelle il ne s'appuyait pas; une de ses mains effilées, blanches même malgré l'habitude des travaux rustiques, était cachée dans sa poitrine; l'autre tombait avec grâce à son côté.

— Je vois à votre contenance, dit Balsamo, ce que vous venez faire ici; vous savez qu'une dénonciation terrible a été faite contre vous par mademoiselle de Taverney, qu'avec l'aide de la science j'ai forcée de dire la vérité; vous venez me reprocher ce témoignage, n'est-ce pas? cette évocation d'un secret qui, sans moi, fût resté enveloppé dans les ténèbres comme dans une tombe?

Gilbert se contenta de secouer la tête.

— Vous auriez tort cependant, continua Balsamo; car en admettant que j'eusse voulu vous dénoncer sans y être forcé par mon intérêt, à moi que l'on accusait; en admettant que je vous eusse traité en ennemi, que je vous eusse attaqué tandis que je me contentais de me défendre; en admettant, dis-je, tout cela, vous n'avez le droit de rien dire, car, en vérité, vous avez commis une lâche action.

Gilbert froissa rudement sa poitrine avec ses ongles, mais il ne répondit encore rien.

— Le frère vous poursuivra, et la sœur vous fera tuer, reprit Balsamo, si vous avez l'imprudence de vous promener comme vous faites dans les rues de Paris. — Oh! quant à cela, peu m'importe, dit Gilbert. — Comment, peu vous importe? — Oui; j'aimais mademoiselle Andrée; je l'aimais comme elle ne sera aimée de personne; mais elle m'a méprisé, moi qui avais des sentiments si respectueux pour elle; elle m'a méprisé, moi qui déjà deux fois l'avais tenue entre mes bras, sans même oser approcher mes lèvres du bas de sa robe. — C'est cela, et vous lui avez fait payer ce respect : vous vous êtes vengé de ses mépris, par quoi? par un guet-apens. — Oh! non, non; le guet-apens ne vient pas de moi; une occasion de commettre le crime m'a été fournie. — Par qui? — Par vous.

Balsamo se redressa comme si un serpent l'eut piqué.

— Par moi! s'écria-t-il. — Par vous, oui, Monsieur, par vous, répéta Gilbert; Monsieur, vous avez endormi mademoiselle Andrée; puis, vous vous êtes enfui; à mesure que vous vous éloigniez, les jambes lui manquaient; elle a fini par tomber. Je l'ai prise dans mes bras alors pour la reporter dans sa chambre; un marbre fût devenu vivant !... moi, qui aimais, j'ai cédé à mon amour. Suis-je donc aussi criminel qu'on le dit, Monsieur? Je vous le demande à vous, à vous la cause de mon malheur.

Balsamo reporta sur Gilbert son regard chargé de tristesse et de pitié.

— Tu as raison, enfant, dit-il, c'est moi qui ai causé ton crime et l'infortune de cette jeune fille. — Et au lieu d'y porter remède, vous qui

êtes un homme si puissant et qui devriez être si bon, vous avez aggravé le malheur de la jeune fille, vous avez suspendu la mort sur la tête du coupable. — C'est vrai, répliqua Balsamo, et tu parles sagement. Depuis quelque temps, vois-tu, jeune homme, je suis une créature maudite, et tous mes desseins, en sortant de mon cerveau, prennent des formes menaçantes et nuisibles; cela tient à des malheurs que moi aussi j'ai subis, et que tu ne comprends pas. Toutefois, ce n'est point une raison pour que je fasse souffrir les autres : que demandes-tu, voyons? — Je vous demande le moyen de tout réparer, monsieur le comte, crime et malheur. — Tu aimes cette jeune fille? — Oh! oui. — Il y a bien des sortes d'amour. De quel amour l'aimes-tu? — Avant de la posséder je l'aimais avec délire; aujourd'hui je l'aime avec fureur. Je mourrais de douleur si elle me recevait avec colère; je mourrais de joie si elle me permettait de baiser ses pieds. — Elle est fille noble, mais elle est pauvre, dit Balsamo réfléchissant. — Oui. — Cependant, son frère est un homme de cœur que je crois peu entiché du vain privilége de la noblesse. Qu'arriverait-il si tu demandais à ce frère d'épouser sa sœur?—Il me tuerait, répondit froidement Gilbert; cependant, comme je désire plutôt la mort que je ne la crains, si vous me conseillez de faire cette demande, je la ferai.

Balsamo réfléchit.

— Tu es un homme d'esprit, dit-il, et l'on dirait encore que tu es un homme de cœur, bien que tes actions soient vraiment criminelles, ma complicité à part. Eh bien! va trouver, non pas monsieur Philippe de Taverney, le fils, mais le baron de Taverney, son père, et dis-lui, dis-lui, entends-tu bien, que le jour où il t'aura permis d'épouser sa fille, tu apporteras une dot à mademoiselle Andrée. — Je ne puis pas dire cela, monsieur le comte : je n'ai rien. — Et moi je te dis que tu lui porteras en dot cent mille écus que je te donnerai pour réparer le malheur et le crime, ainsi que tu le disais tout à l'heure. — Il ne me croira pas, il me sait pauvre. — Eh bien, s'il ne te croit pas, tu lui montreras ces billets de caisse, et, en les voyant, il ne doutera plus.

En disant ces mots, Balsamo ouvrit le tiroir d'une table, et compta trente billets de caisse de dix mille livres chacun.

Puis il les remit à Gilbert.

— Et c'est de l'argent, cela? demanda le jeune homme. — Lis.

Gilbert jeta un avide regard sur la liasse qu'il tenait à la main, et reconnut la vérité de ce que lui disait Balsamo.

Un éclair de joie brilla dans ses yeux.

— Il serait possible! s'écria-t-il. Mais non, une pareille générosité serait trop sublime. — Tu es défiant, dit Balsamo; tu as raison; mais habitue-toi à choisir tes sujets de défiance. Prends donc ces cent mille

écus, et va chez monsieur de Taverney. — Monsieur, dit Gilbert, tant qu'une pareille somme m'aura été donnée sur une simple parole, je ne croirai pas à la réalité de ce don.

Balsamo prit une plume et écrivit :

« Je donne en dot à Gilbert, le jour où il signera son contrat de
« mariage avec mademoiselle Andrée de Taverney, la somme de cent
« mille écus que je lui ai remise d'avance, dans l'espoir d'une heureuse
« négociation.

« JOSEPH BALSAMO. »

— Prends ce papier, va, et ne doute plus.

Gilbert reçut le papier d'une main tremblante.

— Monsieur, dit-il, si je vous dois un pareil bonheur, vous serez le dieu que j'adorerai sur la terre. — Il n'y a qu'un Dieu qu'il faille adorer, répondit gravement Balsamo, et ce n'est pas moi. Allez mon ami. — Une dernière grâce, Monsieur? — Laquelle? — Donnez-moi cinquante livres. — Tu me demandes cinquante livres quand tu en tiens trois cent mille entre tes mains? — Ces trois cent mille livres ne seront à moi, dit Gilbert, que le jour où mademoiselle Andrée consentira à m'épouser. — Et pour quoi faire ces cinquante livres? — Afin que j'achète un habit décent avec lequel je puisse me présenter chez le baron. — Tenez, mon ami, voilà, dit Balsamo.

Et il lui donna les cinquante livres qu'il désirait.

Là-dessus il congédia Gilbert d'un signe de tête, et du même pas lent et triste il rentra dans ses appartements.

LXXVIII

LES PROJETS DE GILBERT

Une fois dans la rue, Gilbert laissa refroidir cette fiévreuse imagination qui, aux derniers mots du comte, l'avait emporté au delà, non-seulement du probable, mais encore du possible.

Arrivé à la rue Pastourel, il s'assit sur une borne, et jetant les yeux autour de lui pour s'assurer que personne ne l'espionnait, il tira de sa poche les billets de caisse tout froissés par le serrement de sa main.

C'est qu'une idée terrible lui était passée par l'esprit et lui avait fait venir la sueur au front.



TYP. J. CLAYE.

BALSAMO ET GILBERT.

28

— Voyons, dit-il en regardant les billets, si cet homme ne m'a point trompé; voyons s'il ne m'a pas tendu un piége; voyons s'il ne m'envoie pas à une mort certaine sous le prétexte de me procurer un bonheur certain; voyons s'il ne fait pas pour moi ce que l'on fait pour le mouton qu'on attire à l'abattoir en lui offrant une poignée d'herbe fleurie. J'ai ouï dire qu'il courait un grand nombre de faux billets de caisse, à l'aide desquels les roués de la cour trompaient les filles d'Opéra. Voyons si le comte ne m'aurait pas pris pour dupe.

Et il détacha de la liasse un de ces billets de dix mille livres; puis, entrant chez un marchand, il demanda, en montrant le billet, l'adresse d'un banquier pour le changer, ainsi que son maître, disait-il, l'en avait chargé.

Le marchand regarda le billet, le tourna et le retourna en l'admirant fort, car la somme était pompeuse et sa boutique bien modeste; puis il indiqua, rue Sainte-Avoie, le financier dont Gilbert avait besoin.

Donc le billet était bon.

Gilbert, joyeux et tout gonflé de sa joie, rendit aussitôt les rênes à son imagination, serra plus précieusement que jamais la liasse dans son mouchoir, et avisant rue Sainte-Avoie un fripier, dont l'étalage le séduisit, il fit emplète pour vingt-cinq livres, c'est-à-dire pour un des deux louis que Balsamo lui avait donnés, d'un habit complet de petit drap marron, dont la propreté le charma, d'une paire de bas de soie noire un peu fanés et de souliers à boucles luisantes; une chemise de toile assez fine compléta le costume, plus décent que riche, dans lequel Gilbert s'admira par un seul coup d'œil donné dans le miroir du fripier.

Puis, laissant ses vieilles hardes comme appoint des vingt-cinq livres, il serra le précieux mouchoir dans sa poche et passa de la boutique du fripier dans celle du perruquier, lequel, en un quart d'heure, acheva de rendre élégante, et même belle, cette tête si remarquable du protégé de Balsamo.

Enfin, lorsque toutes ces opérations furent accomplies, Gilbert entra chez un boulanger qui demeurait près de la place Louis XV, et acheta dans sa boutique pour deux sous de pain, qu'il mangea rapidement en suivant la route de Versailles.

A la fontaine de la Conférence, il s'arrêta pour boire.

Puis il reprit son chemin, refusant toujours les propositions des voiturins, qui ne comprenaient pas qu'un jeune homme si proprement mis économisât quinze sous aux dépens de son cirage à l'œuf.

Qu'eussent-ils dit s'ils eussent su que ce jeune homme, qui allait ainsi à pied, avait dans sa poche trois cent mille livres?

Mais Gilbert avait ses raisons pour aller à pied. D'abord à cause de la

ferme résolution qu'il avait prise de ne pas excéder d'un liard le strict nécessaire ; ensuite, le besoin d'isolement pour se livrer plus commodément à la pantomime et aux monologues.

Dieu seul sait tout ce qu'il se joua de dénouements heureux dans la tête de ce jeune homme, pendant les deux heures et demie qu'il marcha.

En deux heures et demie, il avait fait plus de quatre lieues, et cela sans s'apercevoir de la distance, sans ressentir la moindre fatigue, tant c'était une puissante organisation que celle de ce jeune homme.

Tous ses plans étaient faits, et il s'était arrêté à cette façon d'introduire sa demande.

Aborder le père Taverney avec de pompeuses paroles ; puis, quand il aurait l'autorisation du baron, mademoiselle Andrée, avec des discours d'une telle éloquence, que non-seulement elle pardonnât, mais encore qu'elle conçût du respect et de l'affection pour l'auteur de la pathétique harangue qu'il avait préparée.

A force d'y songer, l'espérance avait pris le dessus sur la crainte, et il semblait impossible à Gilbert qu'une fille, dans la position où se trouvait Andrée, n'acceptât point la réparation offerte par l'amour, quand cet amour se présentait avec une somme de cent mille écus.

Gilbert bâtissant tous ces châteaux en Espagne, était naïf et honnête comme le plus simple enfant des patriarches. Il oubliait tout le mal qu'il avait fait, ce qui était peut-être d'un cœur plus honnête qu'on ne le pense.

Toutes ses batteries préparées, il arriva, le cœur dans un étau, sur le territoire de Trianon. Une fois là, il était prêt à tout : aux premières fureurs de Philippe, que la générosité de sa démarche devait cependant, selon lui, dissuader ; aux premiers dédains d'Andrée, que son amour devait soumettre ; aux premières insultes du baron, que son or devait adoucir.

En effet, Gilbert, tout éloigné de la société qu'il avait vécu, devinait instinctivement que trois cent mille livres dans la poche sont une sûre cuirasse ; ce qu'il redoutait le plus, c'était la vue des souffrances d'Andrée ; contre ce malheur seulement il craignait sa faiblesse, faiblesse qui lui eût ôté une partie des moyens nécessaires au succès de sa cause.

Il entra donc dans les jardins, regardant, non sans un orgueil qui allait bien à sa physionomie, tous ces ouvriers, hier ses compagnons, aujourd'hui ses inférieurs.

La première question qu'il fit porta sur le baron de Taverney. Il s'adressa naturellement au garçon de service des communs.

— Le baron n'est point à Trianon, répondit celui-ci.

Gilbert hésita un moment.

— Et monsieur Philippe? demanda-t-il. — Oh! monsieur Philippe est parti avec mademoiselle Andrée. — Parti! s'écria Gilbert effrayé. — Oui. — Mademoiselle Andrée est donc partie? — Depuis cinq jours. — Pour Paris?

Le garçon fit un mouvement qui voulait dire :

— Je n'en sais rien. — Comment vous n'en savez rien! s'écria Gilbert. Mademoiselle Andrée est partie sans qu'on sache où elle est allée? Elle n'est point partie sans cause, cependant. — Tiens, cette bêtise! répondit le garçon, peu respectueux pour l'habit marron de Gilbert; certainement qu'elle n'est point partie sans cause. — Et pour quelle cause est-elle partie? — Pour changer d'air. — Pour changer d'air? répéta Gilbert. — Oui, il paraît que celui de Trianon était mauvais pour sa santé, et, par ordonnance du médecin, elle a quitté Trianon.

Il était inutile d'en demander davantage; il était évident que le garçon des communs avait dit tout ce qu'il savait sur mademoiselle de Taverney.

Et cependant Gilbert, stupéfait, ne pouvait croire à ce qu'il entendait. Il courut à la chambre d'Andrée et trouva la porte close.

Des fragments de verre, des brins de paille et de foin, des fils de la paillasse jonchant le corridor, représentaient à sa vue tous les résultats d'un déménagement.

Gilbert rentra dans son ancienne chambre, qu'il retrouva telle qu'il l'avait laissée.

La croisée d'Andrée était ouverte pour donner de l'air à l'appartement; sa vue put plonger jusque dans l'antichambre.

L'appartement était parfaitement vide.

Gilbert alors se laissa aller à une extravagante douleur; il se heurta la tête contre la muraille, se tordit les bras, se roula sur le plancher.

Puis, comme un insensé, il s'élança hors de la mansarde, descendit l'escalier comme s'il eût eu des ailes, s'enfonça dans le bois les mains noyées dans ses cheveux, et, avec des cris et des imprécations, il se laissa tomber au milieu des bruyères, maudissant la vie et ceux qui la lui avaient donnée.

— Oh! c'est fini, bien fini, murmura-t-il. Dieu ne veut pas que je la retrouve; Dieu veut que je meure de remords, de désespoir et d'amour; c'est ainsi que j'expierai mon crime, c'est ainsi que je vengerai celle que j'ai outragée.

Où peut-elle être?

A Taverney! Oh! j'irai, j'irai! J'irai jusqu'aux extrémités du monde; je monterai jusqu'aux nuages s'il le faut. Oh! je retrouverai sa trace et je la suivrai, dussé-je tomber à moitié chemin de faim et de fatigue.

Mais peu à peu, soulagé de sa douleur par l'explosion de sa douleur,

Gilbert se souleva, respira plus librement, regarda autour de lui d'un air un peu moins hagard, et reprit, à pas lents, le chemin de Paris.

Cette fois, il mit cinq heures pour faire la route.

— Le baron, se disait-il avec une certaine apparence de raison, le baron n'aura peut-être pas quitté Paris; je lui parlerai. Mademoiselle Andrée a fui. En effet, elle ne pouvait rester à Trianon; mais, en quelque lieu qu'elle soit allée, son père sait où elle va; un mot de lui m'indiquera sa trace, et puis, d'ailleurs, il rappellera sa fille, si je parviens à convaincre son avarice.

Gilbert, fort de cette nouvelle pensée, rentra à Paris vers sept heures du soir, c'est-à-dire vers le moment où la fraîcheur amenait les promeneurs aux Champs-Élysées, où Paris flottait entre les premiers brouillards du soir et les premiers feux de ce jour factice qui lui fait une journée de vingt-quatre heures.

Le jeune homme, en conséquence de la résolution prise, alla droit à la porte du petit hôtel de la rue Coq-Héron, et frappa sans hésiter un instant.

Le silence seul lui répondit.

Il redoubla les coups de marteau, mais sans que le dixième obtînt plus de succès que le premier.

Alors cette dernière ressource, celle sur laquelle il avait compté, lui échappa. Fou de rage, mordant ses mains, pour punir son corps de ce qu'il souffrait moins que son âme, Gilbert tourna brusquement la rue, poussa le ressort de la porte de Rousseau, et monta l'escalier.

Le mouchoir qui renfermait les trente billets de caisse, attachait aussi la clé du grenier.

Gilbert s'y précipita comme il se fût précipité dans la Seine si elle eût coulé à cet endroit.

Puis, comme la soirée était belle et que les nuages floconneux se jouaient dans l'azur du ciel, comme une douce senteur montait des tilleuls et des marronniers dans le crépuscule de la nuit, comme la chauve-souris venait battre de ses ailes silencieuses les vitres du petit châssis, Gilbert, rappelé à la vie par toutes ces sensations, s'approcha de la lucarne, et, voyant blanchir au milieu des arbres le pavillon du jardin où jadis il avait retrouvé Andrée qu'il croyait à jamais perdue, il sentit son cœur se briser et tomba presque évanoui sur l'appui de la gouttière, les yeux perdus dans une vague et stupide contemplation.

LXXIX

OU GILBERT VOIT QU'UN CRIME EST PLUS FACILE A COMMETTRE QU'UN PRÉJUGÉ A VAINCRE

A mesure que diminuait la sensation douloureuse qui s'était emparée de Gilbert, ses idées devenaient plus nettes et plus précises.

Sur ces entrefaites, l'ombre qui s'épaisissait l'empêcha de rien distinguer; alors, un invincible désir lui prit de voir les arbres, la maison, les allées que l'obscurité venait de confondre dans une seule masse, sur laquelle l'air flottait égaré comme sur un abîme.

Il se souvint qu'un soir, en des temps plus heureux, il avait voulu se procurer des nouvelles d'Andrée, la voir, l'entendre parler même, et qu'au péril de sa vie, souffrant encore de la maladie qui avait suivi le 31 mai, il s'était laissé glisser le long de la gouttière, du premier étage jusqu'en bas, c'est-à-dire jusqu'à ce bienheureux sol du jardin.

En ce temps-là, il y avait un grand danger à pénétrer dans cette maison, que le baron habitait, où Andrée était si bien gardée, et cependant, malgré ce danger, Gilbert se rappelait combien la situation était douce, et comment son cœur avait joyeusement battu quand il avait entendu le bruit de sa voix.

— Voyons, si je recommençais, si une dernière fois j'allais chercher à genoux, sur le sable des allées, la trace adorée qu'ont dû y laisser les pas de ma maîtresse.

Ce mot, ce mot effrayant s'il eût été entendu, Gilbert l'articula presque haut, prenant à le prononcer un étrange plaisir.

Gilbert interrompit son monologue pour fixer un regard profond sur la place où il devinait que le pavillon devait être.

Puis, après un instant de silence et d'investigation :

— Rien n'annonce, ajouta-t-il, que le pavillon soit habité par d'autres locataires : ni lumières, ni bruit, ni portes ouvertes; allons!

Gilbert avait un mérite : c'était, une fois sa résolution prise, la rapidité d'action avec laquelle il exécutait. Il ouvrit la porte de sa mansarde, descendit à tâtons comme un sylphe devant la porte de Rousseau; puis, arrivé au premier étage, il enjamba courageusement le plomb et se laissa couler jusqu'au bas, au risque de faire une vieille culotte de cette culotte si fraîche encore le matin.

Arrivé au bas de l'espalier, il repassa par toutes les émotions de sa première visite au pavillon, fit crier sous ses pas le sable, et reconnut la petite porte par laquelle Nicole avait introduit monsieur de Beausire.

Enfin, il alla vers le perron pour appliquer ses lèvres sur le bouton de cuivre de la persienne, se disant que, sans nul doute, la main d'Andrée avait pressé ce bouton. Le crime de Gilbert lui avait fait de son amour quelque chose comme une religion.

Tout à coup, un bruit venu de l'intérieur fit tressaillir le jeune homme, bruit faible et sourd comme celui d'un pas léger sur le parquet.

Gilbert recula.

Sa tête était livide, et, en même temps, si bourrelée depuis huit ou dix jours, qu'en apercevant une lueur qui filtrait à travers la porte, il crut que la superstition, cette fille de l'ignorance et du remords, allumait dans ses yeux un de ses sinistres flambeaux, et que c'était ce flambeau qui transparaissait sur les lames des persiennes. Il crut que son âme chargée de terreurs évoquait une autre âme, et que l'heure était venue d'une de ces hallucinations comme en ont les fous ou les extravagants passionnés.

Et cependant le pas et la lumière approchaient toujours. Gilbert voyait et entendait sans croire; mais la persienne s'ouvrant soudain au moment où le jeune homme s'approchait pour regarder à travers les lames, il fut rejeté par le choc sur le côté du mur, poussa un grand cri, et tomba sur les deux genoux.

Ce qui le prosternait ainsi, c'était moins le choc que la vue : dans cette maison qu'il croyait déserte, à la porte de laquelle il avait frappé sans qu'on lui ouvrît, il venait de voir paraître Andrée.

La jeune fille, car c'était bien elle et non pas une ombre, poussa un cri comme Gilbert; puis, moins effarée, car sans doute elle attendait quelqu'un :

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle. Qui êtes-vous? que désirez-vous? — Oh! pardon, pardon, Mademoiselle! murmura Gilbert, la face humblement tournée vers le sol. — Gilbert, Gilbert ici! s'écria Andrée avec une surprise exempte de peur et de colère; Gilbert dans ce jardin? Que venez-vous y faire, mon ami?

Cette dernière appellation vibra douloureusement jusqu'au fond du cœur du jeune homme.

— Oh! dit-il d'une voix émue, ne m'accablez pas, Mademoiselle, soyez miséricordieuse; j'ai tant souffert!

Andrée regarda Gilbert avec étonnement, et comme une femme qui ne comprenait rien à cette humilité :

— Et d'abord, dit-elle, relevez-vous, et expliquez-moi comment vous

êtes ici. — Oh! Mademoiselle, s'écria Gilbert, je ne me relèverai point que vous ne m'ayez pardonné! — Qu'avez-vous donc fait contre moi, pour que je vous pardonne? dites, expliquez-vous; en tout cas, continua-t-elle avec un sourire mélancolique, comme l'offense ne peut être grande, le pardon sera facile. C'est Philippe qui vous a remis la clé? — La clé? — Sans doute, il était convenu que je n'ouvrirais à personne en son absence, et, pour que vous soyez entré, il faut bien que ce soit lui qui vous en ait facilité les moyens, à moins que vous n'ayez passé par-dessus les murs. — Votre frère, monsieur Philippe? balbutia Gilbert. Non, non, ce n'est pas lui; mais ce n'est point de votre frère qu'il s'agit, Mademoiselle; vous n'êtes donc point partie? vous n'avez donc pas quitté la France? O bonheur! bonheur inespéré!

Gilbert s'était relevé sur un genou, et, les bras ouverts, remerciait le ciel avec une étrange bonne foi.

Andrée se pencha vers lui, et le regardant avec inquiétude :

— Vous parlez comme un fou, monsieur Gilbert, dit-elle, et vous allez déchirer ma robe; lâchez donc ma robe; lâchez donc ma robe, je vous prie, et mettez fin à cette comédie.

Gilbert se releva.

— Vous voilà en colère, dit-il; mais je n'ai point à me plaindre, car je l'ai bien mérité; je sais que ce n'est point ainsi que j'eusse dû me présenter; mais que voulez-vous, j'ignorais que vous habitassiez ce pavillon; je le croyais vide, solitaire; ce que j'y venais chercher, c'était votre souvenir : voilà tout... Le hasard seul... En vérité, je ne sais plus ce que je dis; excusez-moi; je voulais d'abord m'adresser à monsieur votre père : mais lui-même avait disparu.

Andrée fit un mouvement.

— A mon père, dit-elle, et pourquoi à mon père?

Gilbert se trompa à cette réponse.

— Oh! parce que je vous crains trop, dit-il; et cependant, je le sais bien, mieux vaut que tout se passe entre vous et moi; c'est le moyen le plus sûr que tout soit réparé. — Réparé! qu'est-ce que cela? demanda Andrée, et quelle chose doit être réparée, dites?

Gilbert la regarda avec des yeux pleins d'amour et d'humilité.

— Oh! ne vous courroucez pas, dit-il; certes, c'est une grande témérité à moi, je le sais, à moi, qui suis si peu de chose; c'est une grande témérité, dis-je, que de lever les yeux si haut; mais le malheur est accompli.

Andrée fit un mouvement.

— Le crime, si vous voulez, continua Gilbert; oui, le crime, car réellement c'était un grand crime. Eh bien! de ce crime, accusez la fa-

talité, Mademoiselle, mais jamais mon cœur... — Votre cœur! votre crime! la fatalité!... Vous êtes insensé, monsieur Gilbert, et vous me faites peur. — Oh! c'est impossible qu'avec tant de respect, tant de remords; qu'avec le front baissé, les mains jointes, je vous inspire un autre sentiment que la pitié. Mademoiselle, écoutez ce que je vais vous dire, et c'est un engagement sacré que je prends en face de Dieu et des hommes; je veux que toute ma vie soit consacrée à expier l'erreur d'un moment, je veux que votre bonheur à venir soit si grand, qu'il efface toutes les douleurs passées. Mademoiselle...

Gilbert hésita.

— Mademoiselle, consentez à un mariage qui sanctifiera une criminelle union.

Andrée fit un pas en arrière.

— Non, non, dit Gilbert, je ne suis point un insensé; n'essayez pas de fuir, ne m'arrachez point vos mains que j'embrasse; par grâce, par pitié... consentez à être ma femme. — Votre femme! exclama Andrée, croyant que c'était elle-même qui devenait folle. — Oh! continua Gilbert avec des sanglots dévorants, oh! dites que vous me pardonnez cette nuit horrible; dites que mon attentat vous a fait horreur, mais dites aussi que vous pardonnez à mon repentir; dites que mon amour, si longtemps comprimé, justifiait mon crime. — Misérable! s'écria Andrée avec une sauvage fureur, c'était donc toi? Oh! mon Dieu! mon Dieu!

Et Andrée saisit sa tête qu'elle comprima entre ses deux mains, comme pour empêcher de fuir sa pensée révoltée.

Gilbert recula muet et pétrifié, devant cette belle et pâle tête de Méduse, qui peignait à la fois l'épouvante et l'étonnement.

— Est-ce que ce malheur m'était réservé, mon Dieu! s'écria la jeune fille, en proie à une exaltation croissante, de voir mon nom doublement déshonoré : déshonoré par le crime, déshonoré par le criminel? Réponds, lâche! réponds, misérable! C'était donc toi? — Elle l'ignorait! murmura Gilbert anéanti. — Au secours! au secours! cria Andrée en rentrant dans son appartement : Philippe! Philippe! à moi, Philippe!

Gilbert qui l'avait suivie, sombre et désespéré, chercha des yeux autour de lui, soit une place pour tomber noblement sous les coups qu'il attendait, soit une arme pour se défendre.

Mais personne ne vint à l'appel d'Andrée, Andrée était seule dans l'appartement.

— Seule! oh! seule! s'écria la jeune fille avec une crispation de rage! Hors d'ici, misérable! ne tente pas la colère de Dieu!

Gilbert releva doucement la tête.

— Votre colère, murmura-t-il, est pour moi la plus redoutable de

toutes les colères; ne m'accablez donc pas, Mademoiselle, par pitié!

Et il joignit les mains en suppliant.

— Assassin! assassin! assassin! vociféra la jeune femme. — Mais vous ne voulez donc pas m'entendre? s'écria Gilbert; entendez-moi donc d'abord, au moins, et faites-moi tuer ensuite si vous voulez. — T'entendre, t'entendre, encore ce supplice! et que diras-tu, voyons? — Ce que je disais tout à l'heure; c'est que j'ai commis un crime, crime bien excusable pour quiconque lira dans mon cœur, et que j'apporte la réparation de ce crime. — Oh! s'écria Andrée, voilà donc le sens de ce mot qui me faisait horreur avant même que je le comprisse; un mariage!... Je crois que vous avez prononcé ce mot? — Mademoiselle! balbutia Gilbert. — Un mariage! continua la fière jeune fille, s'exaltant de plus en plus. Oh! ce n'est pas de la colère que je ressens pour vous, c'est du mépris, c'est de la haine; avec ce mépris, c'est un sentiment si bas et si terrible à la fois, que je ne comprends pas qu'on en puisse subir vivant l'expression telle que je vous la jette au visage.

Gilbert pâlit, deux larmes de rage brillèrent aux franges de ses paupières; ses lèvres s'amincirent, pâlissantes, comme deux filets de nacre.

— Mademoiselle, dit-il tout frémissant, je ne suis pas si peu, en vérité, que je ne puisse servir à réparer la perte de votre honneur.

Andrée se redressa.

— S'il s'agissait d'honneur perdu, Monsieur, dit-elle fièrement, ce serait de votre honneur à vous, et non du mien. Telle que je suis, mon honneur à moi est intact, et ce serait en vous épousant que je me déshonorerais! — Je ne croyais pas, répondit Gilbert d'un ton froid et incisif, qu'une femme, lorsqu'elle est devenue mère, dût considérer autre chose au monde que l'avenir de son enfant. — Et moi, je ne suppose point que vous osiez vous occuper de cela, Monsieur, répartit Andrée dont les yeux étincelèrent. — Je m'en occupe au contraire, Mademoiselle, répondit Gilbert, commençant à se relever sous le pied acharné qui le foulait. Je m'en occupe, car je ne veux pas que cet enfant meure de faim, comme cela arrive souvent dans les maisons des nobles, où les filles entendent l'honneur à leur manière. Les hommes se valent entre eux; des hommes qui valaient eux-mêmes mieux que les autres ont proclamé cette maxime. Que vous ne m'aimiez pas, je le conçois, car vous ne voyez pas mon cœur; que vous me méprisiez, je le conçois encore, vous ne savez pas ce que je pense; mais que vous me refusiez le droit de m'occuper de mon enfant, jamais je ne le comprendrai. Hélas! en cherchant à vous épouser, je ne contentais pas un désir, une passion, une ambition; j'accomplissais un devoir, je me condamnais à être votre esclave, je vous donnais ma vie. Eh! mon Dieu, vous n'eussiez jamais porté mon

nom, si vous eussiez voulu; vous eussiez continué de me traiter comme le jardinier Gilbert, c'était juste; mais, votre enfant, vous ne deviez pas le sacrifier. Voici trois cent mille livres qu'un protecteur généreux, qui m'a jugé autrement que vous, m'a données pour dot. Si je vous épouse, cet argent m'appartient; or, pour moi, Mademoiselle, je n'ai besoin de rien que d'un peu d'air pour respirer, si je vis, et d'une fosse dans la terre pour y cacher mon corps, si je meurs.

Ce que j'ai en plus, je le donne à mon enfant; tenez, voilà les trois cent mille livres.

Et il déposa sur la table la masse de billets, presque sous la main d'Andrée.

— Monsieur, dit celle-ci, vous faites une grave erreur; vous n'avez pas d'enfant. — Moi! — De quel enfant parlez-vous donc? demanda Andrée. — Mais de celui dont vous êtes mère. N'avez-vous pas avoué devant deux personnes : devant votre frère Philippe, devant le comte Balsamo; n'avez-vous pas avoué que vous étiez enceinte, et que c'était moi, moi malheureux!.. — Ah! vous avez entendu cela, s'écria Andrée; eh bien! tant mieux, tant mieux; alors, Monsieur, voici ce que je vous répondrai : vous m'avez lâchement fait violence; vous m'avez possédée pendant mon sommeil; vous m'avez possédée par un crime; je suis mère, c'est vrai; mais mon enfant n'a qu'une mère, entendez-vous? Vous m'avez violée, c'est vrai; mais vous n'êtes pas le père de mon enfant.

Et saisissant les billets, elle les jeta dédaigneusement hors de la chambre, de telle façon qu'ils effleurèrent, en volant, le visage blémissant du malheureux Gilbert.

Alors il ressentit un mouvement de fureur tellement sombre, que le bon ange d'Andrée dut trembler encore une fois pour elle.

Mais cette fureur se contint par sa violence même, et le jeune homme passa devant Andrée sans même lui adresser un regard.

Il n'eut pas plutôt dépassé le seuil de la porte, qu'elle s'élança derrière lui, ferma portes, persiennes, fenêtres et volets, comme si, par cette action violente, elle mettait l'univers entre le présent et le passé.

LXXX

RÉSOLUTION

Comment Gilbert rentra chez lui, comment il put, sans expirer de douleur et de rage, supporter les angoisses de la nuit, comment il ne se



TYP. J. CLAYE.

ANDRÉE REPOUSSANT LA DEMANDE DE GILBERT.

releva pas tout au moins avec des cheveux blancs, voilà ce que nous n'entreprendrons pas d'expliquer au lecteur.

Le jour venu, Gilbert se sentit un violent désir d'écrire à Andrée pour lui dire tous les arguments si solides, si pleins de probité que la nuit avait fait jaillir de son cerveau; mais en trop de circonstances déjà il avait expérimenté le caractère inflexible de la jeune fille, il ne lui restait plus aucune espérance. Écrire, d'ailleurs, était une concession qui répugnait à sa fierté. Pensant que sa lettre serait froissée, jetée sans être lue peut-être; songeant qu'elle ne servirait qu'à mettre sur ses traces une meute d'ennemis acharnés, inintelligents, ce fut une raison pour qu'il n'écrivît pas.

Gilbert pensa alors que sa démarche pouvait être mieux reçue du père, qui était un avare et un ambitieux; du frère, qui était un homme de cœur, et dont le premier mouvement seul était à craindre.

— Mais, se dit-il, à quoi bon être soutenu par monsieur de Taverney ou par monsieur Philippe, lorsque Andrée me poursuivra de son éternel: Je ne vous connais pas. C'est bien, ajouta-t-il en lui-même; rien ne m'attache plus à cette femme; elle-même a pris soin de briser les liens qui nous unissaient.

Il disait cela en se roulant de douleur sur son matelas, en se rappelant avec rage les moindres détails de la voix, de la figure d'Andrée; il disait cela en souffrant une torture inexprimable, car il aimait éperdument.

Quand le soleil, déjà haut sur l'horizon, pénétra dans la mansarde, Gilbert se leva chancelant, avec le dernier espoir d'apercevoir son ennemie dans le jardin ou dans le pavillon même.

C'était encore une joie dans le malheur.

Mais tout à coup un flot amer de dépit, de remords, de colère, vint noyer sa pensée; il se rappela tout ce que la jeune fille lui avait fait subir de dégoûts, de mépris; et, s'arrêtant lui-même au milieu du grenier, par un ordre que la volonté donna rudement à la matière:

— Non! dit-il, non, tu n'iras pas regarder à cette fenêtre; non, tu ne t'infiltreras plus le poison dont tu te plais à mourir. C'est une cruelle, celle qui jamais, quand tu courbais le front devant elle, ne t'a souri, ne t'a adressé une parole de consolation ou d'amitié; celle qui a pris plaisir à broyer dans ses ongles ton cœur encore plein d'innocence et de chaste amour. C'est une créature sans honneur et sans religion, celle qui nie à l'enfant son père, son soutien naturel, et qui condamne la pauvre petite créature à l'oubli, à la misère, à la mort, peut-être, attendu que cet enfant déshonore les entrailles où il a été conçu. Eh bien! non, Gilbert, tout criminel que tu fus, tout amoureux et lâche que tu es, je te défends de marcher vers cette lucarne, et d'adresser un seul regard dans la direction

du pavillon; je te défends de t'apitoyer sur le sort de cette femme, et d'affaiblir les ressorts de ton âme en songeant à tout ce qui s'est passé. Use ta vie comme la brute, dans le travail et la satisfaction des besoins matériels; use le temps qui va s'écouler entre l'affront et la vengeance, et souviens-toi toujours que le seul moyen de te respecter encore, de te tenir au-dessus de ces nobles orgueilleux, c'est d'être plus noble qu'eux-mêmes.

Pâle, tremblant, attiré par le cœur du côté de cette fenêtre, il obéit pourtant à l'ordre de l'esprit. On eût pu le voir, peu à peu, lentement, comme si ses pieds eussent pris racine en cette chambre, marcher un pas l'un après l'autre pour se porter du côté de l'escalier. Enfin, il sortit pour se rendre chez Balsamo.

Mais tout à coup se ravisant :

— Fou! dit-il; misérable écervelé que je suis; je parlais, je crois, de vengeance; et quelle vengeance exercerais-je?

Tuer la femme? Oh! non, elle tomberait heureuse de me flétrir par une injure de plus! La déshonorer publiquement? Oh! c'est d'un lâche!.. Est-il une place sensible en l'âme de cette créature où mon coup d'épingle frappe aussi douloureusement qu'un coup de poignard... C'est l'humiliation qu'il lui faut... oui, car elle est encore plus orgueilleuse que moi.

L'humilier... moi... comment? Je n'ai rien, je ne suis rien, et elle va disparaître sans doute. Certes, ma présence, des apparitions fréquentes, un regard de mépris ou de provocation la châtiraient cruellement. Je sais bien que la mère sans entrailles serait une sœur sans cœur, et m'enverrait son frère pour me tuer; mais, qui m'empêche d'apprendre à tuer un homme, comme j'ai appris à raisonner ou à écrire; qui m'empêche de terrasser Philippe, de le désarmer, de rire au nez du vengeur comme à celui de l'offensée? Non, ce moyen est un moyen de comédie; tel compte sur son adresse et son expérience qui n'a pas calculé l'intervention de Dieu ou du hasard... Seul, moi seul, avec mon bras nu, avec une raison dépouillée d'imagination, avec la force de mes muscles donnés par la nature et la force de ma pensée je réduirai à néant les projets de ces malheureux... Que veut Andrée, que possède-t-elle, que met-elle en avant pour sa défense et pour mon opprobre?... Cherchons.

Puis, sur le bord de la saillie du mur, courbé, l'œil fixe, il médita profondément.

— Ce qui peut plaire à Andrée, dit-il, c'est ce que je déteste, il faut donc détruire tout ce que je déteste... Détruire! oh! non... Que ma vengeance ne me porte jamais au mal! Que jamais elle ne me porte à employer le fer ou le feu? Que me reste-t-il alors? Le voici : c'est de chercher la cause de la supériorité d'Andrée; c'est de voir par quelle

chaîne elle va retenir à la fois mon cœur et mon bras... Oh! ne plus la voir! Oh! ne plus être regardé par elle!... Oh! passer à deux pas de cette femme, alors que souriant avec sa beauté insolente elle tiendra par la main son enfant... son enfant qui ne me connaîtra jamais... Terre et cieux!

Et Gilbert ponctua cette phrase d'un furieux coup de poing dans la muraille, et d'une imprécation plus terrible encore qui s'envola vers le ciel.

— Son enfant! voilà tout le secret. Il ne faut pas qu'elle possède jamais cet enfant, qu'elle habituerait à exécrer le nom de Gilbert. Il faut qu'au contraire elle sache bien que cet enfant grandira dans l'exécration du nom d'Andrée! En un mot, cet enfant, qu'elle n'aimerait pas, qu'elle torturerait peut-être, car c'est un mauvais cœur; cet enfant, avec lequel on me flagellerait perpétuellement, il faut que jamais Andrée ne le voie, et qu'elle pousse, l'ayant perdu, des rugissements pareils à ceux des lionnes qu'on a privées de leurs lionceaux!

Gilbert se releva beau de colère et de joie sauvage.

— C'est cela, dit-il en étendant le poing vers le pavillon d'Andrée, tu m'as condamné à la honte, à l'isolement, au remords, à l'amour... je te condamne, moi, à la souffrance sans fruit, à l'isolement, à la honte, à la terreur, à la haine sans vengeance. Tu me chercheras, j'aurai fui; tu appelleras l'enfant, dusses-tu le déchirer si tu le retrouvais; mais ce sera au moins une rage de désir que j'aurai allumée dans ton âme; ce sera une lame sans poignée que j'aurai enfoncée dans ton cœur... Oui, oui, l'enfant! J'aurai l'enfant, Andrée; j'aurai, non pas ton enfant, comme tu dis, mais le mien. Gilbert aura son enfant! fils noble par sa mère... Mon enfant!... mon enfant!...

Et il s'anima insensiblement des transports d'une ivresse de joie.

— Allons, dit-il, il ne s'agit pas de dépits vulgaires ou de petites lamentations pastorales! il s'agit d'un bel et bon complot. Ce n'est plus d'ordonner à mon regard de n'aller pas chercher le pavillon; mais bien d'ordonner à toute ma force, à toute mon âme, de veiller pour assurer le succès de mon entreprise. Je veillerai, Andrée! dit-il solennellement en s'approchant de la fenêtre, jour et nuit; tu ne feras plus un mouvement que je ne l'épie; tu ne pousseras pas un cri de douleur que je ne te promette une douleur plus aiguë; tu n'ébaucheras pas un sourire que je n'y réponde par un rire sardonique et insultant. Tu es ma proie, Andrée; une partie de toi est ma proie; je veille, je veille.

Alors il s'approcha de la lucarne, et vit les persiennes du pavillon s'ouvrir, puis l'ombre d'Andrée glissa sur les rideaux et sur le plafond de la chambre, reflétée sans doute par quelque glace.

Ensuite vint Philippe qui s'était levé plus tôt, mais qui avait travaillé dans sa chambre à lui, située derrière celle d'Andrée.

Gilbert remarqua combien la conversation des deux amis était animée. Assurément on parlait de lui, de la scène de la veille. Philippe se promenait avec une sorte de perplexité. Cette arrivée de Gilbert avait peut-être changé quelque chose aux projets d'installation; peut-être allait-on chercher autre part la paix, les ténèbres, l'oubli.

A cette idée, les yeux de Gilbert devinrent des rayons lumineux qui eussent embrasé le pavillon et pénétré jusqu'au centre du monde!

Mais presque aussitôt une fille de service entra par la porte du jardin; elle venait avec une recommandation quelconque. Andrée l'agréa, car elle installa immédiatement son petit paquet de hardes dans la chambre qu'occupait autrefois Nicole; puis divers achats de meubles, d'ustensiles et de provisions confirmèrent le vigilant Gilbert dans la certitude d'une habitation paisible du frère et de la sœur.

Philippe visita et fit visiter, avec le plus grand soin, les serrures de la porte du jardin. Ce qui prouva surtout à Gilbert qu'on le soupçonnait d'être entré avec une fausse clé donnée peut-être par Nicole, c'est que le serrurier, Philippe présent, changea les gardes de la serrure.

Ce fut la première joie que Gilbert eût encore éprouvée depuis tous ces événements.

Il sourit avec ironie.

— Pauvres gens, murmura-t-il, ils ne sont pas bien dangereux; c'est à la serrure qu'ils s'en prennent, et ils ne me soupçonnent pas même d'avoir eu la force d'escalader!... Pauvre idée qu'ils ont de toi, Gilbert. Tant mieux. Oui, fière Andrée, ajouta-t-il, malgré les serrures de ta porte, si je voulais pénétrer chez toi, je le pourrais... Mais j'ai enfin le bonheur à mon tour; je te dédaigne... et, à moins que la fantaisie...

Il pirouetta sur ses talons, en singeant les roués de la cour.

— Mais non, reprit-il amèrement... c'est plus digne de moi; je ne veux plus de vous!... Dormez tranquille; j'ai mieux que votre possession pour vous torturer à mon aise; dormez!

Il quitta la lucarne, et, après avoir donné un coup d'œil à ses habits, il descendit l'escalier pour se rendre chez Balsamo.

LXXXI

AU QUINZE DÉCEMBRE

Gilbert n'éprouva, de la part de Fritz, aucune difficulté pour être introduit près de Balsamo.

Le comte se reposait sur un sofa, comme des gens riches et oisifs, de la fatigue d'avoir dormi toute la nuit; du moins c'est ce que pensa Gilbert en le voyant ainsi étendu à une pareille heure.

Il faut croire que l'ordre avait été donné au valet de chambre d'introduire Gilbert aussitôt qu'il se présenterait, car il n'eut pas besoin de dire son nom ou même d'ouvrir la bouche.

A son entrée dans le salon, Balsamo se souleva légèrement sur son coude et referma son livre, qu'il tenait ouvert sans le lire.

— Oh! oh! dit-il, voici un garçon qui se marie.

Gilbert ne répondit rien.

— C'est bon, fit le comte en reprenant son attitude indolente, tu es heureux et tu es presque reconnaissant. C'est fort beau. Tu viens me remercier; c'est du superflu. Garde cela, Gilbert, pour de nouveaux besoins. Les remerciements sont une monnaie de retour qui satisfait beaucoup de gens lorsqu'elle est distribuée avec un sourire. Va, mon ami, va.

Il y avait dans ces paroles et dans le ton que Balsamo avait mis à les prononcer, quelque chose de profondément lugubre et doucereux, qui frappa Gilbert à la fois comme un reproche et comme une révélation.

— Non, dit-il, vous vous trompez, Monsieur, je ne me marie pas du tout. — Oh! fit le comte... que fais-tu donc alors?... Que t'est-il arrivé? — Il est arrivé qu'on m'a éconduit, répliqua Gilbert.

Le comte se retourna tout à fait.

— Tu t'y es mal pris, mon cher. — Mais, non pas, Monsieur; je ne crois pas du moins. — Qui t'a évincé? — La demoiselle. — C'était certain; pourquoi n'as-tu pas parlé au père? — Parce que la fatalité n'a pas voulu. — Ah! nous sommes fataliste? — Je n'ai pas le moyen d'avoir de la foi.

Balsamo fronça le sourcil, et regarda Gilbert avec une sorte de curiosité.

— Ne parle pas ainsi des choses que tu ne connais pas, dit-il; chez les hommes faits, c'est de la bêtise; chez les enfants, c'est de l'outrecuidance. Je te permets d'avoir de l'orgueil, mais non d'être un imbécile; dis-moi que tu n'as pas le moyen d'être un sot, et je t'approuverai. Au résumé, qu'as-tu fait? — Voici. J'ai voulu, comme les poëtes, aller songer au lieu d'agir; j'ai voulu m'aller promener dans des allées où j'avais eu du plaisir à rêver d'amour, et tout à coup la réalité s'est présentée à moi sans que je fusse préparé : la réalité m'a tué sur place. — C'est encore bien fait, Gilbert; car un homme, dans la situation où tu te trouves, ressemble aux éclaireurs d'une armée. Ces gens-là ne doivent marcher que le mousqueton au poing droit et la lanterne sourde au poing gauche. — Enfin, Monsieur, j'ai échoué; mademoiselle Andrée m'a appelé scé-

lérat, assassin, et m'a dit qu'elle me ferait tuer. — Bon; mais son enfant? — Elle m'a dit que son enfant était à elle, non à moi. — Après? — Après, je me suis retiré. — Ah!...

Gilbert releva la tête.

— Qu'eussiez-vous fait, vous? dit-il. — Je ne sais pas encore; dis-moi ce que tu veux faire. — La punir de ce qu'elle m'a fait subir d'humiliations. — C'est un mot, cela. — Non, Monsieur, c'est une résolution. — Mais... tu t'es laissé peut-être arracher ton secret... ton argent? — Mon secret est à moi, et je ne le laisserai prendre à personne; l'argent était à vous, je le rapporte.

Et Gilbert ouvrit sa veste et en tira les trente billets de caisse qu'il compta minutieusement en les étalant sur la table de Balsamo.

Le comte les prit, les plia, toujours en observant Gilbert, dont le visage ne trahit pas la plus légère émotion.

— Il est honnête, il n'est pas avide... Il a de l'esprit, de la fermeté : c'est un homme, pensa-t-il. — Maintenant, monsieur le comte, dit Gilbert, j'ai à vous rendre raison de deux louis que vous m'avez donnés. — N'exagère rien, répliqua Balsamo; c'est beau de rendre cent mille écus, c'est puéril de rendre quarante-huit livres. — Je ne voulais pas vous les rendre; je voulais seulement vous dire ce que j'ai fait de ces louis, afin que vous sachiez pertinemment que j'ai besoin d'en avoir d'autres. — Voilà qui est différent. Tu demandes, alors? — Je demande... — Pourquoi? — Pour faire une chose de ce que tout à l'heure vous avez nommé un mot. — Soit. Tu veux te venger? — Noblement, je le crois. — Je n'en doute pas; mais cruellement, est-ce vrai? — C'est vrai. — Combien te faut-il? — Il me faut vingt mille livres. — Et tu ne toucheras pas à cette jeune femme? dit Balsamo, croyant arrêter Gilbert par cette question. — Je ne la toucherai pas. — Son frère? — Non plus; son père non plus. — Tu ne la calomnieras pas? — Je n'ouvrirai jamais la bouche pour prononcer son nom. — Bien, je te comprends. Mais c'est tout un, de poignarder une femme avec le fer, ou de la tuer par des bravades continuelles... Tu veux la braver en te montrant, en la suivant, en l'accablant de sourires pleins d'insulte et de haine. — Je veux si peu faire ce que vous dites, que je viens vous demander, au cas où l'envie me prendrait de quitter la France, un moyen de passer la mer sans qu'il m'en coûte.

Balsamo se récria.

— Maître Gilbert, dit-il de sa voix à la fois aigre et caressante, qui ne contenait cependant ni douleur ni joie; maître Gilbert, il me semble que vous n'êtes pas conséquent avec votre étalage de désintéressement. Vous me demandez vingt mille livres, et sur ces vingt mille livres vous n'en pouvez prendre mille pour vous embarquer? — Non, Monsieur, et cela pour

deux raisons. — Voyons les raisons? — La première, c'est que je n'aurai effectivement pas un denier le jour où je m'embarquerai; car, notez bien ceci, monsieur le comte, ce n'est pas pour moi que je demande; je demande pour la réparation d'une faute que vous m'avez facilitée... — Ah! tu es tenace! dit Balsamo la bouche crispée. — Parce que j'ai raison... Je vous demande de l'argent pour réparer, vous dis-je, et non pour vivre ou pour me consoler; pas un sou de ces vingt mille livres n'effleurera ma poche; ils ont leur destination. — Ton enfant, je vois cela... — Mon enfant, oui, Monsieur, répliqua Gilbert avec un certain orgueil. — Mais toi? — Moi, je suis fort, libre et intelligent; je vivrai toujours; je veux vivre! — Oh! tu vivras! Jamais Dieu n'a donné une volonté de cette force à des âmes qui doivent quitter prématurément la terre. Dieu habille chaudement les plantes qui ont besoin de braver de longs hivers; il donne la cuirasse d'acier aux cœurs qui ont à subir les longues épreuves. Mais tu avais, ce me semble, annoncé deux motifs pour ne pas garder mille livres : la délicatesse d'abord. — Ensuite la prudence. Le jour où je quitterai la France, force me sera de me cacher... Ce n'est donc pas en allant trouver un capitaine dans un port, en lui remettant de l'argent, car je présume que c'est ainsi qu'on fait, ce n'est pas, dis-je, en m'allant vendre moi-même que je réussirai à me cacher. — Alors, tu supposes que je puis t'aider à disparaître. — Je sais que vous le pouvez. — Qui te l'a dit? — Oh! vous avez trop de moyens surnaturels à votre disposition pour n'avoir pas aussi l'arsenal tout entier des moyens naturels. Un sorcier n'est jamais si sûr de lui qu'il n'ait quelque bonne porte de salut. — Gilbert, dit tout à coup Balsamo en étendant la main sur le jeune homme, tu es un esprit aventureux, hardi; tu es pétri de bien et de mal, comme une femme; tu es stoïque et probe sans afféterie; je ferai de toi un homme très-grand; demeure avec moi. Je te crois capable de reconnaissance; demeure ici, te dis-je, cet hôtel est un asile sûr; moi, d'ailleurs, je quitte l'Europe dans quelques mois, je t'emmènerai.

Gilbert écouta.

— Dans quelques mois, dit-il, je ne répondrai pas non, mais aujourd'hui je dois vous dire : merci, monsieur le comte, votre proposition est éblouissante pour un malheureux; toutefois, je la refuse. — La vengeance d'un moment ne vaut pas un avenir de cinquante années, peut-être? — Monsieur, ma fantaisie ou mon caprice vaut toujours pour moi plus que tout l'univers, au moment où j'ai cette fantaisie ou ce caprice. D'ailleurs, outre la vengeance, j'ai un devoir à remplir. — Voici tes vingt mille livres, répliqua Balsamo sans hésitation.

Gilbert prit deux billets de caisse, et regardant son bienfaiteur :

— Vous obligez comme un roi! dit-il. — Oh! mieux, j'espère, dit

Balsamo; car je ne demande pas même qu'on me garde un souvenir. — Bien, mais je suis reconnaissant, comme vous disiez tout à l'heure, et, lorsque ma tâche sera remplie, je vous paierai ces vingt mille livres. — Comment? — En me mettant à votre service autant d'années qu'il en faut à un serviteur pour payer vingt mille livres à son maître. — Tu es encore cette fois illogique, Gilbert. Tu me disais, il n'y a qu'un moment : Je vous demande vingt mille livres, *que vous me devez.* — C'est vrai, mais vous m'avez gagné le cœur. — J'en suis aise, dit Balsamo sans aucune expression. Ainsi, tu seras à moi, si je veux. — Oui. — Que sais-tu faire? — Rien, mais tout est dans moi. — C'est vrai. — Mais je veux avoir dans ma poche un moyen de quitter la France en deux heures, si besoin était. — Ah! voilà mon service déserté. — Je saurai bien vous revenir. — Et je saurai bien te retrouver. Voyons, terminons là; causer si longuement me fatigue. Avance la table. — Voici.

Balsamo prit les papiers, et lut à mi-voix les lignes suivantes sur un des papiers couvert de trois signatures, ou plutôt de trois chiffres étranges :

« Le 15 décembre, au Havre, pour Boston, P. J. l'Adonis. »

— Que penses-tu de l'Amérique, Gilbert? — Que ce n'est pas la France, et qu'il me sera fort doux d'aller par mer, à un moment donné, dans un pays quelconque qui ne sera pas la France. — Bien!... Vers le quinze décembre : n'est-ce pas ce moment donné dont tu parles?

Gilbert compta sur ses doigts en réfléchissant.

— Précisément, dit-il.

Balsamo prit une plume et se contenta d'écrire sur une feuille blanche ces deux lignes :

« Recevez sur *l'Adonis* un passager.

« JOSEPH BALSAMO. »

— Mais ce papier est dangereux, dit Gilbert en le regardant, et moi, qui cherche un gîte, je pourrai bien trouver la Bastille. — A force d'avoir de l'esprit, on ressemble à un sot, dit le comte. *L'Adonis*, mon cher monsieur Gilbert, est un navire marchand dont je suis le principal armateur. — Pardonnez-moi, monsieur le comte, dit Gilbert en s'inclinant; je suis, en effet, un misérable à qui la tête tourne quelquefois, mais jamais deux fois de suite; pardonnez-moi donc, et croyez à toute ma reconnaissance. — Allez, mon ami. — Adieu, monsieur le comte. — Au revoir, dit Balsamo en lui tournant le dos.

LXXXII

DERNIÈRE AUDIENCE

En novembre, c'est-à-dire plusieurs mois après les événements que nous avons racontés, Philippe de Taverney sortit de grand matin pour la saison, c'est-à-dire au petit jour, de la maison qu'il habitait avec sa sœur. Déjà s'étaient éveillées, sous les lanternes encore allumées, toutes les petites industries parisiennes : les petits gâteaux fumants que le pauvre marchand de la campagne dévore comme un régal à l'air vif du matin, les hottes chargées de légumes, les charrettes pleines de poissons et d'huîtres qui courent à la halle, et dans ce mouvement de la foule laborieuse, une sorte de réserve imposée aux travailleurs par le respect du sommeil des riches.

Philippe se hâta de traverser le quartier populeux et embarrassé qu'il habitait, pour gagner les Champs-Élysées absolument déserts.

Les feuilles tournoyaient rouillées à la cime des arbres; la plus grande partie jonchait déjà les allées battues du Cours-la-Reine, et les jeux de boule, abandonnés à cette heure, étaient cachés sous un épais tapis de ces feuilles frissonnantes.

Le jeune homme était vêtu, comme les bourgeois les plus aisés de Paris, d'un habit à larges basques, d'une culotte et de bas de soie; il portait l'épée; sa coiffure, très-soignée, annonçait qu'il avait dû se livrer bien longtemps avant le jour aux mains du perruquier, ressource suprême de toute la beauté de cette époque.

Aussi, quand Philippe s'aperçut que le vent du matin commençait à déranger sa coiffure et à disperser la poudre, promena-t-il un regard plein de déplaisir sur l'avenue des Champs-Élysées, pour voir si quelqu'une des voitures de louage affectées au service de cette route ne se serait pas déjà mise en chemin.

Il n'attendit pas longtemps; un carrosse usé, fané, brisé, tiré par une maigre jument isabelle, commençait à cahoter la route : son cocher, à l'œil vigilant et morne, cherchait au loin un voyageur dans les arbres, comme Énée un de ses vaisseaux dans les vagues de la mer Tyrrhénienne.

En apercevant Philippe, l'automédon fit sentir plus énergiquement le fouet à sa jument; si bien que le carrosse rejoignit le voyageur.

— Arrangez-vous de façon, dit Philippe, qu'à neuf heures précises je sois à Versailles, et vous aurez un demi-écu.

A neuf heures, en effet, Philippe avait de la dauphine une de ces audiences matinales comme elle commençait à en donner. Vigilante et s'affranchissant de toute loi d'étiquette, la princesse avait l'habitude de visiter le matin les travaux qu'elle faisait exécuter dans Trianon; et trouvant sur son passage les solliciteurs à qui elle avait accordé un entretien, elle terminait rapidement avec eux, avec une présence d'esprit et une affabilité qui n'excluaient point la dignité, parfois même la hauteur, quand elle s'apercevait qu'on se méprenait à ses délicatesses.

Philippe avait d'abord résolu de faire la route à pied, car il en était réduit aux plus dures économies, mais le sentiment de l'amour-propre, ou peut-être seulement celui d'un respect que tout militaire ne perd jamais pour sa tenue, vis-à-vis du supérieur, avait forcé le jeune homme à dépenser une journée d'économies pour se rendre en habit décent à Versailles.

Philippe comptait bien revenir à pied. Sur le même degré de l'échelle, partis de deux points opposés, le patricien Philippe et le plébéien Gilbert s'étaient, comme on voit, rencontrés.

Philippe revit, avec le cœur serré, tout ce Versailles encore magique, où tant de rêves dorés et roses l'avaient enchanté de leurs promesses. Il revit avec le cœur brisé, Trianon, souvenir de malheur et de honte; à neuf heures précises il longeait, muni de sa lettre d'audience, le petit parterre aux abords du pavillon.

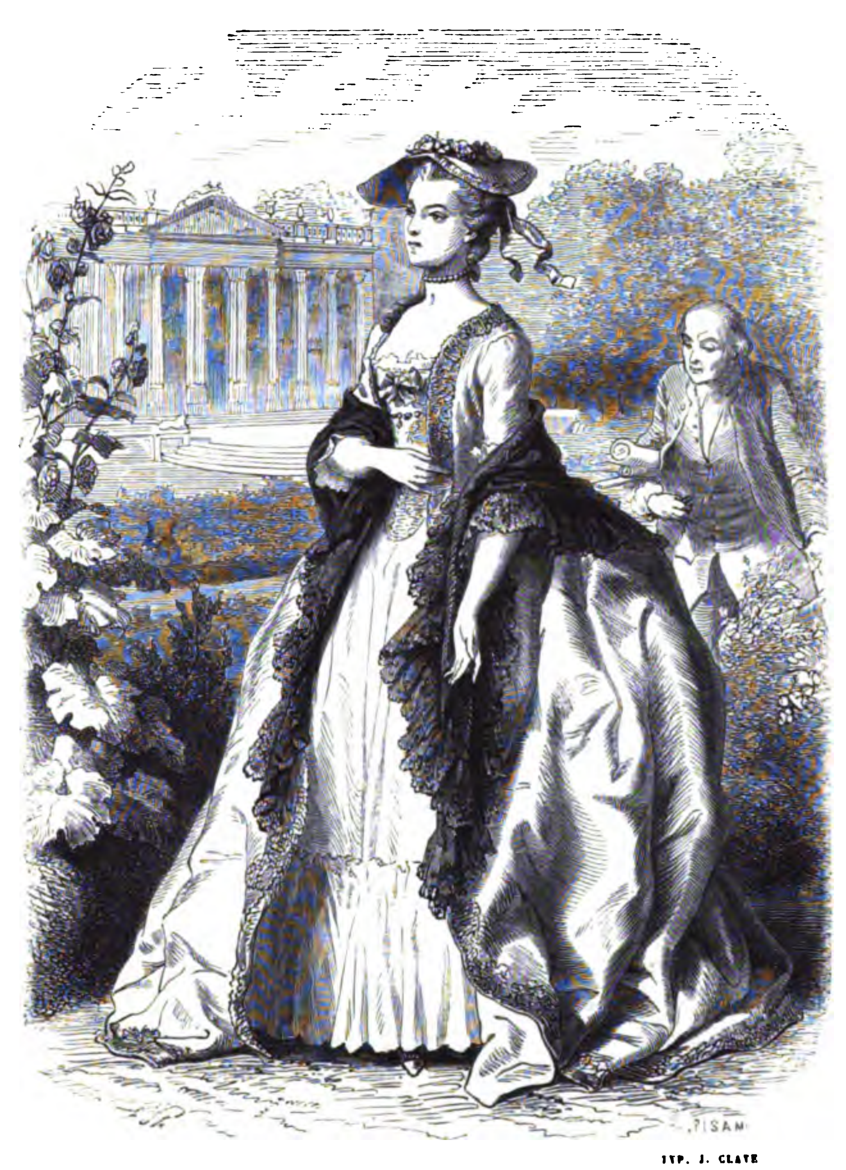
Il aperçut, à une distance de cent pas environ, la princesse causant avec son architecte; enveloppée de fourrures de martre, bien qu'il ne fît pas un temps froid, la jeune dauphine, avec un petit chapeau comme les dames de Watteau, se détachait sur les haies d'arbres verts. Quelquefois le son de sa voix argentine et vibrante arrivait jusqu'à Philippe et remuait en lui des sentiments qui, d'ordinaire, effacent tout ce qui est chagrin dans un cœur blessé.

Plusieurs personnes, favorisées d'audiences comme Philippe, se présentèrent l'une après l'autre à la porte du pavillon, dans l'antichambre duquel un huissier les venait chercher à tour de rôle. Placées sur le passage de la princesse chaque fois qu'elle revenait en sens inverse, avec Mique, ces personnes recevaient un mot de Marie-Antoinette, ou même la faveur spéciale d'un échange de quelques paroles dites en particulier.

Puis la princesse attendait qu'une autre visite se présentât.

Philippe demeurait le dernier. Il avait vu déjà les yeux de la dauphine se tourner vers lui, comme si elle eut cherché à le reconnaître; alors il rougissait et tâchait de prendre, à sa place, l'attitude la plus modeste et la plus patiente.

L'huissier vint enfin lui demander s'il ne se présentait pas aussi, attendu



TYP. J. CLAYE

MADAME LA DAUPHINE

que madame la dauphine n'allait pas tarder à rentrer, et qu'une fois rentrée elle ne recevait plus personne.

Philippe s'avança donc. La dauphine ne le perdit pas du regard pendant tout le temps qu'il mit à franchir cette distance de cent pas, et lui choisit le moment le plus favorable pour bien placer son salut respectueux.

La dauphine se tournant vers l'huissier :

— Le nom de cette personne qui salue? dit-elle.

L'huissier lut sur le billet d'audience :

— Monsieur Philippe de Taverney, Madame, répliqua-t-il. — C'est vrai, dit la princesse...

Et elle attacha sur le jeune homme un plus long, un plus curieux regard.

Philippe attendait à demi courbé.

— Bonjour, monsieur de Taverney, dit Marie-Antoinette. Comment se porte mademoiselle Andrée? — Assez mal, Madame, répliqua le jeune homme; mais ma sœur sera bien heureuse de ce témoignage d'intérêt que daigne lui donner Votre Altesse Royale.

La dauphine ne répondit pas; elle avait lu bien des souffrances sur les traits amaigris et pâles de Philippe; elle reconnaissait bien difficilement sous l'habit modeste du citadin ce bel officier qui, le premier, lui avait servi de guide sur la terre de France.

— Monsieur Mique, dit-elle en se rapprochant de l'architecte, nous sommes donc convenus de l'ornement de la salle de danse; la plantation du bois voisin est déjà décidée. Pardonnez-moi de vous avoir tenu au froid si longtemps.

C'était le congé. Mique salua et partit.

La dauphine salua aussitôt toutes les personnes qui attendaient à quelque distance, et ces personnes se retirèrent immédiatement. Philippe crut que ce salut l'allait atteindre comme les autres, et déjà son cœur souffrait, lorsque la princesse, passant devant lui :

— Vous disiez donc, Monsieur, continua-t-elle, que votre sœur est malade? — Sinon malade, Madame, se hâta de répondre Philippe, du moins languissante. — Languissante! s'écria la dauphine avec intérêt; une si belle santé!

Philippe s'inclina. La jeune princesse lui lança encore un de ces regards investigateurs que, chez un homme de sa race, on eût appelé un regard de l'aigle; puis, après une pause :

— Permettez que je marche un peu, dit-elle, le vent est froid.

Elle fit quelques pas; Philippe était resté en place.

— Quoi! vous ne me suivez pas? dit Marie-Antoinette en se retournant.

Philippe, en deux bonds, fut près d'elle.

— Pourquoi donc ne m'avez-vous pas prévenue plus tôt de cet état de mademoiselle Andrée, à qui je m'intéresse? — Hélas! dit Philippe, Votre Altesse vient de dire le mot... Votre Altesse s'intéressait à ma sœur... mais, maintenant... — Je m'intéresse encore, sans doute, Monsieur... Cependant, il me semble que mademoiselle de Taverney a quitté mon service bien prématurément. — La nécessité, Madame, dit tout bas Philippe. — Quoi! ce mot est affreux: la nécessité!... Expliquez-moi ce mot, Monsieur.

Philippe ne répondit pas.

— Le docteur Louis, continua la dauphine, m'a raconté que l'air de Versailles était funeste à la santé de mademoiselle de Taverney; que cette santé se rétablirait dans le séjour de la maison paternelle... Voilà tout ce qu'on m'a dit; or, votre sœur m'a rendu une seule visite avant son départ. Elle était pâle, elle était triste; je dois dire qu'elle me témoigna beaucoup de dévouement dans cette dernière entrevue, car elle pleura des larmes abondantes! — Des larmes sincères, Madame, dit Philippe, dont le cœur battait violemment, des larmes qui ne sont pas taries. — J'ai cru voir, poursuivit la princesse, que monsieur votre père avait forcé sa fille à venir à la cour, et que sans doute cette enfant regrettait votre pays, quelque affection... — Madame, se hâta de dire Philippe, ma sœur ne regrette que Votre Altesse. — Et elle souffre... Maladie étrange, que l'air du pays devait guérir, et que l'air du pays aggrave. — Je n'abuserai pas Votre Altesse plus longtemps, dit Philippe; la maladie de ma sœur est un profond chagrin qui l'a conduite à un état voisin du désespoir. Mademoiselle de Taverney n'aime cependant au monde que Votre Altesse et moi, mais elle commence à préférer Dieu à toutes les affections, et l'audience que j'ai eu l'honneur de solliciter, Madame, a pour but de vous demander votre protection relativement à ce désir de ma sœur.

La dauphine leva la tête.

— Elle veut entrer en religion, n'est-ce pas? — Oui, Madame. — Et vous souffrirez cela, vous qui aimez cette enfant? — Je crois juger sainement sa position, Madame, et ce conseil est venu de moi. Cependant, j'aime assez ma sœur pour que ce conseil ne soit pas suspect, et le monde ne l'attribuera point à mon avarice. Je n'ai rien à gagner à la claustration d'Andrée : nous ne possédons rien ni l'un ni l'autre.

La dauphine s'arrêta, et, jetant à la dérobée un nouveau regard sur Philippe :

— Voilà ce que je disais tout à l'heure quand vous n'avez pas voulu me comprendre, Monsieur; vous n'êtes pas riche? — Votre Altesse... — Pas de fausse honte, Monsieur; il s'agit du bonheur de cette pauvre fille... répondez-moi sincèrement, comme un honnête homme... que vous êtes, j'en suis certaine.

L'œil brillant et loyal de Philippe rencontra celui de la princesse, et ne se baissa point.

— Je répondrai, Madame, dit-il. — Et bien! est-ce par nécessité que votre sœur veut quitter le monde? Qu'elle parle! Bon Dieu! les princes sont malheureux! Dieu leur a donné un cœur pour plaindre les infortunes, mais il leur a refusé cette clairvoyance suprême qui devine le malheur sous les voiles de la discrétion. Répondez donc franchement : est-ce cela? — Non, Madame, dit Philippe avec fermeté; non, ce n'est pas cela; pourtant, ma sœur désire entrer au couvent de Saint-Denis, et nous ne possédons que le tiers de la dot. — La dot est de soixante mille livres! s'écria la pricesse; vous n'avez donc que vingt mille livres? — A peine, Madame; mais nous savons que Votre Altesse peut d'un mot, et sans bourse délier, faire admettre une pensionnaire. — Certes, je le puis. — Voilà donc l'unique faveur que j'oserai solliciter de Votre Altesse, si déjà elle n'a promis son intercession à quelqu'un auprès de madame Louise de France. — Colonel, vous me surprenez étrangement, dit Marie-Antoinette; quoi! si près de moi, j'ai tant de noble misère! Eh! colonel, c'est mal de m'avoir ainsi trompée. — Je ne suis pas colonel, Madame, répliqua doucement Philippe, je ne suis rien qu'un dévoué serviteur de Votre Altesse. — Pas colonel, dites-vous? et depuis quand? — Je ne l'ai jamais été, Madame. — Le roi a promis en ma présence un régiment... — Dont le brevet n'a jamais été expédié. — Mais vous aviez un grade... — Que j'ai abandonné, Madame, étant tombé dans la disgrâce du roi. — Pourquoi? — Je l'ignore. — Oh! fit la dauphine avec une profonde tristesse! oh! la cour!

Alors Philippe sourit avec mélancolie.

— Vous êtes un ange du ciel, Madame, dit-il, et je regrette bien de ne pas servir la maison de France, afin d'avoir l'occasion de mourir pour vous.

Un éclair si vif et si ardent passa dans les yeux de la dauphine, que Philippe cacha son visage dans ses deux mains. La princesse n'essaya pas même de le consoler ou de l'arracher à la pensée qui le dominait en ce moment.

Muette et respirant avec effort, elle effeuillait quelques roses du Bengale arrachées à leur tige par sa main nerveuse et inquiète.

Philippe revint à lui.

— Veuillez me pardonner, dit-il, Madame.

Marie-Antoinette ne répondit pas à ces paroles.

— Votre sœur entrera dès demain, si elle veut, à Saint-Denis, dit-elle avec la vivacité de la fièvre, et vous, dans un mois, vous serez à la tête d'un régiment; je le veux! — Madame, répliqua Philippe, voulez-vous

avoir encore cette bonté de m'entendre en mes dernières explications? Ma sœur accepte le bienfait de Vôtre Altesse Royale; moi, je dois le refuser. — Vous refusez? — Oui, Madame, j'ai reçu un affront de la cour... Les ennemis qui me l'ont fait infliger trouveraient moyen de me frapper plus fort, me voyant plus élevé. — Quoi! même avec ma protection? — Surtout avec votre gracieuse protection, Madame, dit Philippe résolument. — C'est vrai! murmura la princesse en pâlissant. — Et puis, Madame; non... j'oubliais, j'oubliais, en vous parlant, qu'il n'y a plus de bonheur sur la terre... j'oubliais que, rentré dans l'ombre, je n'en dois plus sortir : dans l'ombre, un homme de cœur prie et se souvient!

Philippe prononça ces mots avec un accent qui fit tressaillir la princesse!

— Un jour viendra, dit-elle, où j'aurai le droit de dire ce que je ne puis que penser en ce moment. Monsieur, votre sœur peut, dès qu'il lui plaira, entrer à Saint-Denis. — Merci, Madame, merci. — Quant à vous... je veux que vous m'adressiez une demande. — Mais, Madame. — Je le veux!

Philippe vit s'abaisser vers lui la main gantée de la princesse; cette main demeurait suspendue comme dans l'attente; peut-être n'exprimait-elle que la volonté.

Le jeune homme s'agenouilla, prit cette main, et, lentement, avec un cœur gonflé, palpitant, il y posa ses lèvres.

— Cette demande! voyons, dit la dauphine si émue qu'elle ne retira pas sa main.

Philippe courba la tête. Un flot d'amères pensées l'engloutit comme le naufragé dans une tempête... Il demeura quelques secondes muet et immobile, puis, se relevant décoloré et les yeux éteints :

— Un passe-port pour quitter la France, dit-il, le jour où ma sœur entrera dans le couvent de Saint-Denis.

La dauphine recula comme épouvantée; puis voyant toute cette douleur que sans doute elle comprit, que peut-être elle partageait, elle ne trouva rien à répondre que ces mots à peine intelligibles :

— C'est bien.

Et elle disparut dans une allée de cyprès, les seuls qui eussent conservé intactes leurs feuilles éternelles, parure des tombeaux.

LXXXIII

L'ENFANT SANS PÈRE

Le jour de douleur, le jour de honte approchait. Andrée, malgré les visites de plus en plus fréquentes du bon docteur Louis, malgré les soins affectueux et les consolations de Philippe, s'assombrissait d'heure en heure, comme les condamnés que leur dernière heure menace.

Ce frère malheureux trouvait quelquefois Andrée rêveuse et frémissante... ses yeux étaient secs... Pendant des journées entières, elle ne laissait échapper aucune parole; puis, tout à coup se levant, elle faisait deux ou trois tours précipités dans sa chambre, essayant, comme Didon, de s'élancer hors d'elle-même, c'est-à-dire hors de la douleur qui la tuait.

Un soir enfin, la voyant plus pâle, plus inquiète, plus nerveuse que de coutume, Philippe envoya chercher le docteur, pour qu'il arrivât dans la nuit même.

C'était le 29 novembre. Philippe avait eu l'art de prolonger fort tard la veillée d'Andrée; il avait abordé avec elle les sujets de conversation les plus tristes, les plus intimes, ceux même que la jeune fille redoutait, comme le blessé redoute les approches d'une main brutale et lourde pour sa blessure.

Il était assis auprès du feu; la servante, en allant à Versailles chercher le docteur, avait oublié de fermer les persiennes, en sorte que le reflet de la lampe, celui du feu même, éclairait doucement le tapis de neige jeté sur le sable du jardin par les premiers froids de l'hiver.

Philippe laissa venir le moment où l'esprit d'Andrée commençait à se tranquilliser, puis, sans préambule :

— Chère sœur, dit-il, avez-vous enfin pris votre résolution? — A quel sujet? répondit Andrée avec un douloureux soupir. — Au sujet... de votre enfant, ma sœur.

Andrée tressaillit.

— Le moment approche, continua Philippe. — Mon Dieu! — Et je ne serais pas surpris que demain... — Demain! — Aujourd'hui même, chère sœur.

Andrée devint si pâle, que Philippe, effrayé, lui prit et lui baisa la main.

Andrée se remit aussitôt.

. — Mon frère, dit-elle, je n'aurai pas avec vous de ces hypocrisies qui déshonorent les âmes vulgaires. Le préjugé du bien est chez moi confondu avec le préjugé du mal. Ce qui est mal, je ne le connais plus depuis que je me défie de ce qui est le bien. Ainsi, ne me jugez pas plus rigoureusement qu'on ne juge une folle, à moins que vous ne préfériez prendre au sérieux la philosophie que je vais vous esquisser, et qui, je vous jure, est l'expression parfaite, unique de mes sentiments, comme le résumé de mes sensations. — Quoi que vous disiez, Andrée, quoi que vous fassiez, vous serez toujours pour moi la plus chérie, la plus respectée des femmes. — Merci, mon seul ami. J'ose dire que je ne suis pas indigne de ce que vous me promettez. Je suis mère, Philippe; mais Dieu a voulu, je le crois du moins, ajouta-t-elle en rougissant, que la maternité fût, chez la créature, un état analogue à celui de la fructification chez la plante. Le fruit ne vient qu'après la fleur. Pendant la floraison, la plante s'est préparée, transformée; car la floraison, à mon sens, c'est l'amour. — Vous avez raison, Andrée. — Moi! reprit vivement la jeune fille... moi, je n'ai connu ni préparation, ni transformation; moi, je suis une anomalie; moi, je n'ai pas aimé, je n'ai pas désiré; moi, j'ai l'esprit et le cœur aussi vierges que le corps... Et cependant!... triste prodige... ce que je n'ai pas désiré, ce que je n'ai pas rêvé même, Dieu me l'envoie... lui qui n'a jamais donné de fruits à l'arbre créé pour être stérile... Où sont chez moi les aptitudes, les instincts, où sont les ressources même... La mère qui souffre les douleurs de l'enfantement connaît et apprécie son sort; moi je ne sais rien, moi je tremble de penser, moi je vais à ce dernier jour comme si j'allais à l'échafaud... Philippe, je suis maudite!... — Andrée, ma sœur! — Philippe, reprit-elle avec une véhémence inexprimable, ne sens-je pas bien que je hais cet enfant... Oh! oui, je le hais, je me rappellerai toute ma vie, si je vis, Philippe, le jour où, pour la première fois, s'éveilla dans mon flanc cet ennemi mortel que je porte; je frissonne encore quand je me souviens que ce tressaillement, si doux aux mères, de cette créature innocente alluma dans mon sang une fièvre de colère, et fit monter le blasphème à mes lèvres, jusque-là si pures. Philippe, je suis une mauvaise mère! Philippe, je suis maudite! — Au nom du ciel, bonne Andrée, calme-toi; n'égare pas ton cœur avec ton esprit. Cet enfant, c'est ta vie et le sang de tes entrailles; cet enfant, je l'aime, car il vient de toi. — Tu l'aimes! s'écria-t-elle furieuse et livide... tu oses me dire à moi que tu aimes mon déshonneur et le tien; tu oses me déclarer que tu aimes ce souvenir d'un crime, cette représentation du lâche criminel!... Eh bien! Philippe, je te l'ai dit, je ne suis pas lâche, moi, je ne suis pas fausse; je hais l'enfant, parce qu'il n'est pas mon enfant et que je ne l'ai pas appelé; je l'exècre, parce qu'il ressemblera peut-

être à son père... Son père!... Oh! je mourrai un jour en prononçant cet horrible mot! Mon Dieu! dit-elle en se jetant à genoux sur le parquet... je ne peux tuer cet enfant à sa naissance, c'est vous qui l'avez animé... Je n'ai pu me tuer moi-même tant que je le portais, car vous avez proscrit le suicide aussi bien que le meurtre; mais je vous en prie, je vous en supplie, je vous en conjure, si vous êtes juste, mon Dieu, si vous avez souci des misères de ce monde, et si vous n'avez pas décrété que je mourrais de désespoir après avoir vécu d'opprobre et de larmes, mon Dieu! reprenez cet enfant; mon Dieu! tuez cet enfant! mon Dieu! délivrez-moi! vengez-moi!

Effrayante de colère et sublime d'action, elle frappait son front sur le chambranle de marbre, malgré les efforts de Philippe qui l'étreignait dans ses bras.

Soudain la porte s'ouvrit; la servante rentra conduisant le docteur, qui, du premier regard, devina toute la scène.

— Madame, dit-il avec ce calme du médecin qui impose toujours, aux uns la contrainte, aux autres la soumission; Madame, ne vous exagérez pas les douleurs de ce travail, qui ne peut tarder... Vous, dit-il à la servante, préparez tout ce que je vous ai dit en route.

— Vous, dit-il à Philippe, soyez plus raisonnable que Madame, et au lieu de partager ses craintes ou ses faiblesses, joignez vos exhortations aux miennes.

Andrée se releva presque honteuse... Philippe l'assit sur un fauteuil.

On vit alors la malade rougir et se renverser avec une contraction douloureuse; ses mains crispées s'accrochèrent aux franges du fauteuil, et la première plainte s'exhala de ses lèvres violacées.

— Cette douleur, cette chute, cette colère ont avancé la crise, dit le docteur. Retirez-vous dans votre chambre, monsieur de Taverney, et... du courage.

Philippe, le cœur gonflé, se précipita vers Andrée, qui avait entendu, qui palpitait, et qui, se soulevant malgré la douleur, suspendit ses deux bras au cou de son frère.

Elle l'étreignit énergiquement, colla ses lèvres sur la joue froide du jeune homme, et lui dit tout bas :

— Adieu!... adieu!... adieu!... — Docteur! docteur! s'écria Philippe au désespoir, entendez-vous?

Louis sépara les deux infortunés avec une douce violence, replaça Andrée sur le fauteuil, conduisit Philippe dans la chambre, dont il tira les verrous qui gardaient la chambre d'Andrée; puis, fermant les rideaux, les portes, il ensevelit ainsi en la concentrant dans cette seule chambre toute la scène qui allait se passer du médecin à la femme, de Dieu à tous les deux.

A trois heures du matin, le docteur ouvrit la porte derrière laquelle pleurait et suppliait Philippe.

— Votre sœur a donné le jour à un fils, dit-il.

Philippe joignit les mains.

— N'entrez pas, dit le médecin, elle dort. — Elle dort... oh! docteur, est-ce bien vrai, qu'elle dort? — S'il en était autrement, Monsieur, je vous dirais : Votre sœur a donné le jour à un fils, mais ce fils a perdu sa mère... Voyez, d'ailleurs.

Philippe avança la tête.

— Écoutez sa respiration... — Oui! oh! oui! murmura Philippe en embrassant le médecin. — Maintenant, vous savez que nous avons retenu une nourrice. J'avais, en passant au Point-du-Jour, où demeure cette femme, prévenu pour qu'elle se tînt prête... Mais c'est vous seul qui pouvez l'amener ici; c'est vous seul qu'il faut qu'on voie... Profitez donc du sommeil de la malade, et partez avec la voiture qui m'a amené. — Mais vous, docteur, vous?... — Moi, j'ai Place-Royale un malade à peu près désespéré... une pleurésie... Je veux achever la nuit près de son lit, afin de surveiller l'emploi des remèdes et leur résultat. — Le froid, docteur... — J'ai mon manteau. — La ville est peu sûre. — Vingt fois, depuis vingt ans, on m'a arrêté la nuit. J'ai toujours répondu : Mon ami, je suis médecin, et je me rends chez un malade... Voulez-vous mon manteau? prenez-le; mais ne me tuez pas, car sans moi mon malade mourrait. Et, remarquez-le bien, Monsieur, ce manteau a vingt ans de service. Les voleurs me l'ont toujours laissé. — Bon docteur!... Demain, n'est-ce pas? — Demain, à huit heures, je serai ici. Adieu.

Le docteur prescrivit à la servante quelques soins et beaucoup d'assiduité près de la malade. Il voulait que l'enfant fût placé près de la mère. Philippe le supplia de l'éloigner, se rappelant encore les dernières manifestations de sa sœur.

Louis installa donc lui-même cet enfant dans la chambre de la servante, puis s'esquiva par la rue Montorgueil, tandis que le fiacre emmenait Philippe du côté du Roule.

La servante s'endormit dans le fauteuil, près de sa maîtresse.

LXXXIV

L'ENLÈVEMENT

Dans les intervalles de ce sommeil réparateur qui suit les grandes fatigues, l'esprit semble avoir conquis une double puissance : la faculté d'apprécier le bien-être de la situation, et la faculté de veiller sur le corps, dont la prostration est semblable à la mort.

Andrée, revenue au sentiment de la vie, ouvrit les yeux et vit à ses côtés la servante qui dormait. Elle entendit le pétillement joyeux de l'âtre, et admira ce silence ouaté de la chambre où tout reposait comme elle...

Cette intelligence n'était pas toute la veille ; ce n'était pas non plus tout le sommeil. Andrée prenait plaisir à prolonger cet état d'indécision, de molle somnolence ; elle laissait les idées renaître l'une après l'autre dans son cerveau fatigué, comme si elle eût craint l'invasion subite de sa raison tout entière.

Soudain un vagissement lointain, faible, perceptible à peine, arriva jusqu'à son oreille à travers l'épaisseur de la cloison.

Ce bruit rendit à Andrée les tressaillements qui l'avaient tant fait souffrir. Il lui rendit ce mouvement haineux qui depuis quelques mois troublait son innocence et sa bonté, comme le choc trouble un breuvage dans les vases où sommeille la lie.

De ce moment, il n'y eut plus pour Andrée de sommeil ni de repos, elle se souvenait, elle haïssait.

Mais la force des sensations est d'ordinaire en raison des forces corporelles. Andrée ne trouva plus cette vigueur qu'elle avait manifestée dans sa scène du soir avec Philippe.

Le cri de l'enfant lui frappa le cerveau comme une douleur d'abord, puis comme une gêne... Elle en vint à se demander si Philippe, en éloignant cet enfant avec sa délicatesse accoutumée, n'avait pas été l'exécuteur d'une volonté un peu cruelle.

La pensée du mal qu'on souhaite à une créature ne répugne jamais autant que le spectacle de ce mal. Andrée, qui exécrait cet enfant invisible, cette idéalité, Andrée, qui désirait sa mort, fut blessée d'entendre crier le malheureux.

— Il souffre, pensa-t-elle, et aussitôt elle se répondit : Pourquoi m'intéresserais-je à ses souffrances... moi... la plus infortunée des créatures vivantes?

L'enfant poussa un nouveau cri plus articulé, plus douloureux. Alors Andrée s'aperçut que cette voix semblait éveiller en elle une voix inquiète, et elle sentit son cœur tiré comme par un lien invisible vers l'être abandonné qui gémissait.

Ce qu'avait pressenti la jeune fille se réalisait. La nature avait accompli l'une de ses préparations : la douleur physique, cette puissante attache, venait de souder le cœur de la mère au moindre mouvement de son enfant. — Il ne faut pas, pensa Andrée, que ce pauvre orphelin crie en ce moment, crie vengeance contre moi vers le ciel. Dieu a mis dans ces petites créatures, à peine écloses, la plus éloquente des voix !... On peut les tuer, c'est-à-dire les exempter de la souffrance, on n'a pas le droit de leur infliger une torture... Si l'on en avait le droit, Dieu ne leur aurait pas permis de se plaindre ainsi.

Andrée souleva la tête et voulut appeler sa servante; mais sa faible voix ne put réveiller la robuste paysanne : déjà l'enfant ne gémissait plus. — Sans doute, pensa Andrée, la nourrice est arrivée, car j'entends le bruit de la première porte... oui, l'on marche dans la chambre voisine... et la petite créature ne se plaint plus... une protection étrangère s'étend déjà sur elle, et rassure son informe intelligence. Oh! celle-là est donc la mère, qui prend soin de l'enfant... Pour quelques écus... l'enfant sorti de mes entrailles trouvera une mère; et plus tard, passant près de moi, qui ai tant souffert, près de moi, dont la vie lui causa la vie, cet enfant ne me regardera pas, et dira : Ma mère! à une mercenaire plus généreuse en son amour intéressé, que moi dans mon juste ressentiment.

Cela ne sera pas... J'ai souffert, j'ai acheté le droit de regarder cette créature en face... j'ai le droit de la forcer à m'aimer pour mes soins, à me respecter pour mon sacrifice et mes douleurs !

Elle fit un mouvement plus prononcé, rassembla ses forces et appela :

— Marguerite! Marguerite!

La servante s'éveilla lourdement et sans bouger de son fauteuil, où la clouait un engourdissement presque léthargique.

— M'entendez-vous? dit Andrée. — Oui, Madame, oui! dit Marguerite, qui venait de comprendre.

Et elle s'approcha du lit.

— Madame veut boire? — Non... — Madame veut savoir l'heure peut-être? — Non... non.

Et ses yeux ne quittaient point la porte de la chambre voisine.

— Ah! je comprends... Madame veut savoir si monsieur son frère est revenu?

On voyait Andrée lutter contre son désir avec toute la faiblesse d'une âme orgueilleuse, avec toute l'énergie d'un cœur chaud et généreux.

— Je veux, articula-t-elle enfin... je veux... Ouvrez donc cette porte, Marguerite. — Oui, Madame... Ah! comme il fait froid par là!... Le vent, Madame!... quel vent!...

Le vent s'engouffra en effet dans la chambre même d'Andrée et secoua la flamme des bougies et de la veilleuse.

— C'est la nourrice qui aura laissé une porte ou une fenêtre ouverte. Voyez, Marguerite, voyez... Cet... enfant doit avoir froid...

Marguerite se dirigea vers la chambre voisine.

— Je vais le couvrir, Madame, dit-elle. — Non... non! murmura Andrée d'une voix brève et saccadée; apportez-le-moi.

Marguerite s'arrêta au milieu de la chambre.

— Madame, dit-elle doucement, monsieur Philippe avait bien recommandé qu'on laissât l'enfant là-bas... de peur, sans doute, d'incommoder Madame ou de lui causer une émotion. — Apportez-moi mon enfant! s'écria la jeune mère avec une explosion qui dut briser son cœur; car de ses yeux, restés secs au milieu même des souffrances, jaillirent deux larmes auxquelles durent sourire dans le ciel les bons anges protecteurs des petits enfants.

Marguerite s'élança dans la chambre. Andrée, sur son séant, cachait son visage dans ses mains.

La servante rentra aussitôt, la stupéfaction sur le visage.

— Eh bien? dit Andrée. — Eh bien!... Madame... il est donc venu quelqu'un? — Comment, quelqu'un?... qui? — Madame, l'enfant n'est plus là. — J'ai entendu, en effet, du bruit tout à l'heure, dit Andrée, des pas... La nourrice sera venue pendant que vous dormiez... elle n'aura pas voulu vous réveiller... Mais mon frère, où est-il? Voyez dans sa chambre.

Marguerite courut à la chambre de Philippe.

—Personne! —C'est étrange, dit Andrée avec un battement de cœur, mon frère serait-il déjà ressorti sans me voir... —Ah! Madame, s'écria tout à coup la servante. — Qu'y a-t-il? — La porte de la rue vient de s'ouvrir! — Voyez! voyez! — C'est monsieur Philippe qui revient.... Entrez, Monsieur, entrez!

Philippe arrivait en effet. Derrière lui, une paysanne, enveloppée d'une grossière mante de laine rayée, faisait à la maison ce sourire bienveillant dont le mercenaire salue tout nouveau patronage.

— Ma sœur, ma sœur, me voici, dit-il en pénétrant dans la chambre. — Bon frère!... que de peines, que de chagrins je te cause! Ah! voici la nourrice... Je craignais tant qu'elle ne fût partie... — Partie?... elle arrive. — Elle revient, veux-tu dire. Non... je l'ai bien entendue tout à l'heure, si doucement qu'elle marchât... — Je ne sais ce que tu veux dire, ma sœur; personne... — Oh! je te remercie, Philippe, dit Andrée

en l'attirant près d'elle, et en accentuant chacune de ces paroles; je te remercie d'avoir si bien auguré de moi que tu n'aies pas voulu emporter cet enfant sans que je l'eusse vu... embrassé!... Philippe, tu connaissais bien mon cœur... Oui, oui, sois tranquille, j'aimerai mon enfant.

Philippe saisit et couvrit de baisers la main d'Andrée.

— Dis à la nourrice de me le rendre... ajouta la jeune mère. — Mais, Monsieur, dit la servante, vous savez bien que cet enfant n'est plus là. — Quoi! que dites-vous? répliqua Philippe.

Andrée regarda son frère avec des yeux effarés.

Le jeune homme courut vers le lit de la servante; il chercha, et ne trouvant rien, poussa un cri terrible.

Andrée suivait ses mouvements dans la glace; elle le vit revenir pâle, les bras inertes, elle comprit une partie de la vérité, et répondit comme un écho, par un soupir, au cri de son frère, elle se laissa tomber sans connaissance sur l'oreiller. Philippe ne s'attendait ni à ce malheur nouveau, ni à cette douleur immense. Il rassembla toute son énergie, et à force de caresses, de consolations, de larmes, il rappela Andrée à la vie.

— Mon enfant! murmurait Andrée, mon enfant! — Sauvons la mère, se dit Philippe. Ma sœur, ma bonne sœur, nous sommes tous fous, à ce qu'il paraît; nous oublions que ce bon docteur a emporté l'enfant avec lui. — Le docteur? cria Andrée avec la souffrance du doute, avec la joie de l'espoir. — Mais, oui; mais oui... Ah! mais on perd la tête ici... — Philippe! tu me jures?... — Chère sœur tu n'es pas plus raisonnable que moi... Comment veux-tu que cet enfant... ait pu disparaître?

Et il affecta un rire qui gagna nourrice et servante.

Andrée se ranima.

— Cependant j'ai entendu... dit-elle. — Quoi? — Des pas...

Philippe frissonna.

— Impossible, tu dormais. — Non! non! j'étais bien éveillée; j'ai entendu!... j'ai entendu!... — Eh bien, tu as entendu ce bon docteur qui, revenu derrière moi parce qu'il craignait pour la santé de cet enfant, sera venu l'emporter... Il m'en avait parlé, d'ailleurs. — Tu me rassures. — Comment ne te rassurerais-je pas?... C'est si simple! — Mais alors, moi, objecta la nourrice, moi, que fais-je ici? — C'est juste... le docteur vous attend chez vous. —Oh! — Chez lui, alors. Voilà... cette Marguerite dormait si fort, qu'elle n'aura rien entendu de ce que le docteur disait... ou que le docteur n'aura rien voulu dire.

Andrée retomba plus calme après cette terrible secousse.

Philippe congédia la nourrice et consigna la servante.

Puis, prenant une lampe, il examina soigneusement la porte voisine, trouva une porte du jardin ouverte, vit des empreintes de pas sur la

neige... et suivit ces empreintes jusqu'à la porte du jardin, où elles aboutissaient.

— Des pas d'homme!... s'écria-t-il... L'enfant a été enlevé... Malheur! malheur!

LXXXV

LE VILLAGE D'HARAMONT

Ces pas imprimés sur la neige étaient ceux de Gilbert, qui, depuis sa dernière entrevue avec Balsamo, accomplissait sa tâche de surveillant et préparait sa vengeance.

Rien ne lui avait coûté. Il avait réussi, à force de douces paroles et de petites complaisances, à se faire accepter, chérir même, par la femme de Rousseau. Le moyen était simple; sur les trente sous par jour que Rousseau allouait à son copiste, le sobre Gilbert prélevait, trois fois la semaine, une livre, qu'il employait à l'achat d'un petit présent destiné à Thérèse.

C'était quelquefois un ruban pour ses bonnets, quelquefois une friandise, ou une bouteille de vin de liqueur. La bonne dame, sensible à tout ce qui flattait ses goûts ou son petit orgueil, se fût au besoin contentée des exclamations que poussait Gilbert à table pour louer le talent culinaire de la maîtresse de la maison.

Car le philosophe genevois avait réussi à faire admettre le jeune protégé à la table; et, depuis les deux derniers mois, Gilbert, ainsi favorisé, s'était amassé deux louis à son trésor à lui, qui dormait sous la paillasse, à côté des vingt mille livres de Balsamo.

Mais quelle existence! quelle fixité dans la tenue de conduite et dans la volonté! Levé au jour, Gilbert commençait à examiner de son œil infaillible la position d'Andrée, pour reconnaître le moindre changement qui pourraît s'être introduit dans l'existence si sombre et si régulière de la récluse.

Rien alors n'échappait à ce regard : ni le sable du jardin sur lequel sa vue perçante mesurait les empreintes du pied d'Andrée, ni le pli des rideaux plus ou moins hermétiquement fermés, et dont l'entre-bâillement était pour Gilbert un indice certain de l'humeur de la maîtresse; car, en ses jours de marasme, Andrée se refusait même la vue de la lumière du ciel... De cette façon, Gilbert savait ce qui se passait dans l'âme et ce qui se passait dans la maison.

Il avait trouvé moyen également d'interpréter toutes les démarches de Philippe, et, calculant comme il savait le faire, il ne se trompait ni sur l'intention au départ, ni sur le résultat au retour.

Il poussa même la minutie jusqu'à suivre Philippe, un soir qu'il allait à Versailles trouver le docteur Louis... Cette visite à Versailles avait bien un peu troublé les idées du surveillant; mais quand il vit, à deux jours de là, le docteur se glisser furtivement dans le jardin par la rue Coq-Héron, il comprit ce qui avait été un mystère l'avant-veille.

Gilbert savait les dates et n'ignorait pas que le moment approchait de réaliser toutes ses espérances. Il avait pris autant de précautions qu'il en faut pour assurer le succès d'une entreprise hérissée de difficultés. Voici comment son plan fut combiné.

Les deux louis lui servirent à louer, dans le faubourg Saint-Denis, un cabriolet avec deux chevaux. Cette voiture devait être à ses ordres le jour où on la requerrait.

Gilbert avait, en outre, exploré les environs de Paris dans un congé de trois ou quatre jours qu'il avait pris. Pendant ce congé, il s'était rendu dans une petite ville du Soissonnais, située à dix-huit lieues de Paris et entourée d'une immense forêt.

Cette petite ville se nommait Villers-Cotterets. Une fois arrivé dans cette petite ville, il s'était rendu tout droit chez l'unique tabellion de l'endroit, lequel s'appelait maître Niquet.

Gilbert s'était présenté audit tabellion comme le fils de l'intendant d'un grand seigneur. Ce grand seigneur voulant du bien à l'enfant d'une de ses paysannes, avait chargé Gilbert de trouver une nourrice à cet enfant.

Selon toute probabilité, la munificence du grand seigneur ne se bornerait point aux mois de nourrice, et il déposerait, en outre, entre les mains de maître Niquet, une certaine somme pour l'enfant.

Alors maître Niquet, qui était possesseur de trois beaux garçons, lui avait indiqué, dans un petit village nommé Haramont et situé à une lieue de Villers-Cotterets, la fille de la nourrice de ses trois fils, laquelle, après s'être mariée légitimement en son étude, continuait le métier de madame sa mère.

Cette brave femme s'appelait Madeleine Pitou, jouissait d'un fils de quatre ans, lequel présentait tous les symptômes d'une bonne santé; elle venait en outre d'accoucher à nouveau, et par conséquent se trouvait à la disposition de Gilbert, le jour où il lui plairait d'apporter ou d'envoyer son nourrisson.

Toutes ces dispositions prises, Gilbert, toujours exact, était revenu à Paris deux heures avant l'expiration du congé demandé. Maintenant, on

nous demandera pourquoi Gilbert avait choisi la petite ville de Villers-Cotterets préférablement à toute autre.

En cette circonstance, comme en beaucoup d'autres, Gilbert avait subi l'influence de Rousseau.

Rousseau avait un jour nommé la forêt de Villers-Cotterets comme une des plus riches en végétation qui existent, et, dans cette forêt, il avait cité trois ou quatre villages cachés comme des nids au plus profond de la feuillée.

Or, il était impossible qu'on allât découvrir l'enfant de Gilbert dans un de ces villages.

Haramont surtout avait frappé Rousseau, si bien que Rousseau le misanthrope, Rousseau le solitaire, Rousseau l'ermite, répétait à chaque instant :

— ... Haramont est le bout du monde; Haramont c'est le désert : on peut vivre et mourir là comme l'oiseau, sur la branche quand il vit, sous la feuille quand il meurt.

Gilbert avait encore entendu le philosophe raconter les détails d'un intérieur de chaumière, et rendre avec ces traits de feu dont il animait la nature, depuis le sourire de la nourrice jusqu'au bêlement de la chèvre; depuis l'odeur appétissante de la grossière soupe aux choux, jusqu'aux parfums des mûriers sauvages et des bruyères violacées.

— J'irai là, s'était dit Gilbert; mon enfant grandira sous les ombrages où le maître a exhalé des souhaits et des soupirs.

Pour Gilbert, une fantaisie était une règle invariable, surtout quand cette fantaisie se présentait avec des apparences de nécessité morale.

Sa joie fut donc grande quand maître Niquet, allant au-devant de ses désirs, lui nomma Haramont comme un village qui convenait parfaitement à ses intentions.

De retour à Paris, Gilbert s'était préoccupé du cabriolet.

Le cabriolet n'était pas beau, mais il était solide, c'était tout ce qu'il fallait. Les chevaux étaient des percherons trapus, le postillon un lourdaud d'écurie; mais ce qui importait à Gilbert, c'était d'arriver au but et surtout de n'éveiller aucune curiosité.

Sa fable n'avait d'ailleurs inspiré aucune défiance à maître Niquet; il était d'assez bonne mine avec ses habits neufs, pour ressembler à un fils d'intendant de bonne maison, ou à un valet de chambre déguisé de duc et pair.

Son ouverture n'en inspira pas davantage au conducteur; c'était le temps des confidences de peuple à gentilhomme; on recevait, dans ce temps-là, l'argent avec une certaine reconnaissance et sans prendre d'informations.

D'ailleurs deux louis en valaient quatre à cette époque, et quatre louis, de nos jours, sont toujours bons à gagner.

Le voiturier s'engagea donc, pourvu qu'il fût prévenu deux heures à l'avance, à mettre sa voiture à la disposition de Gilbert.

Cette entreprise avait pour le jeune homme tous les attraits que l'imagination des poëtes et l'imagination des philosophes, deux fées vêtues différemment, prêtent aux belles choses et aux bonnes résolutions. Soustraire l'enfant à une mère cruelle, c'est-à-dire semer la honte et le deuil dans le camp des ennemis ; puis, changeant de visage, entrer dans une chaumière, chez des villageois vertueux comme les peint Rousseau, et déposer sur un berceau d'enfant une grosse somme ; être regardé comme un dieu tutélaire par ces pauvres gens ; passer pour un grand personnage : voilà plus qu'il n'en fallait pour satisfaire l'orgueil, le ressentiment, l'amour pour le prochain, la haine pour les ennemis.

Le jour fatal arriva enfin. Il suivait dix autres jours que Gilbert avait passés dans les angoisses, dix nuits qu'il avait passées dans l'insomnie. Malgré la rigueur du froid, il couchait la fenêtre ouverte, et chaque mouvement d'Andrée ou de Philippe correspondait à son oreille, comme à la sonnette la main qui tire le fil.

Il vit ce jour-là Philippe et Andrée causer ensemble près de la cheminée ; il avait vu la servante partir précipitamment pour Versailles, en oubliant de fermer les persiennes. Il courut aussitôt prévenir son voiturier, resta devant l'écurie pendant tout le temps qu'on attela, se mordant les poings et crispant ses pieds sur le pavé pour comprimer son impatience. Enfin, le postillon monta sur son cheval et Gilbert dans le cabriolet, qu'il fit arrêter au coin d'une petite rue déserte, aux environs de la Halle.

Puis il revint chez Rousseau, écrivit une lettre d'adieu au bon philosophe, de remerciement à Thérèse, annonçant qu'un petit héritage l'appelait dans le Midi ; qu'il reviendrait... le tout sans indications précises. Puis, son argent dans ses poches, un long couteau dans sa manche, il allait se glisser le long du tuyau dans le jardin, lorsqu'une idée l'arrêta.

La neige !... Gilbert, absorbé depuis trois jours, n'avait pas pensé à cela... Sur la neige, on verrait ses traces... Ces traces, aboutissant au mur de la maison de Rousseau, nul doute que Philippe et Andrée ne fissent faire des recherches, et que la disparition de Gilbert coïncidant avec l'enlèvement, tout ce secret ne se découvrît.

Il fallait donc, de toute nécessité, faire le tour par la rue Coq-Héron, entrer par la petite porte du jardin, pour laquelle, depuis un mois, Gilbert s'était muni d'un passe-partout, porte de laquelle partait un petit sentier battu, ou ses pieds, par conséquent, ne laisseraient pas de traces.

Il ne perdit pas un moment et arriva juste à l'heure où le fiacre qui amenait le docteur Louis stationnait devant l'entrée principale du petit hôtel. Gilbert ouvrit avec précaution la porte, ne vit personne, et s'alla cacher à l'angle du pavillon, près de la serre.

Ce fut une terrible nuit; il put entendre tout : gémissements, cris arrachés par la torture ; il entendit jusqu'aux premiers vagissements du fils qui lui était né.

Cependant, appuyé sur la pierre nue, il recevait, sans la sentir, toute la neige qui tombait drue et solide du ciel noir. Son cœur battait sur le manche de ce couteau qu'il serrait désespérément contre sa poitrine. Son œil fixe avait la couleur du sang, la lumière du feu.

Enfin le docteur sortit; enfin Philippe échangea les derniers mots avec le docteur.

Alors Gilbert s'approcha de la persienne, marquant sa trace sur le tapis de neige qui craquait sous ses pieds jusqu'à la cheville. Il vit Andrée endormie dans son lit, Marguerite assoupie dans le fauteuil; et, cherchant l'enfant près de la mère, il ne le vit point.

Il comprit aussitôt, se dirigea vers la porte du perron, l'ouvrit non sans un bruit qui l'épouvanta, et, pénétrant jusqu'au lit qui avait été le lit de Nicole, il posa à tâtons ses doigts glacés sur le visage du pauvre enfant, à qui la douleur arracha les cris entendus par Andrée.

Puis, roulant le nouveau-né dans une couverture de laine, il l'emporta, laissant la porte entre-bâillée, pour ne pas redoubler le bruit si dangereux.

Une minute après, il avait gagné la rue par le jardin; il courait à la rencontre de son cabriolet, en chassait le postillon qui s'était endormi sous la capote, et, fermant le rideau de cuir... tandis que l'homme remontait à cheval :

— Un demi-louis pour toi, dit-il, si dans un quart d'heure nous avons franchi la barrière.

Les chevaux, ferrés à glace, partirent au galop.

LXXXVI

LA FAMILLE PITOU

Pendant la route, tout effrayait Gilbert. Le bruit des voitures qui suivaient ou dépassaient la sienne, les plaintes du vent dans les arbres des-

séchés, lui semblaient être une poursuite organisée, ou des cris poussés par ceux à qui l'enfant avait été pris.

Cependant, rien ne menaçait. Le postillon fit bravement son devoir, et les deux chevaux arrivèrent fumants à Dammartin à l'heure que Gilbert avait fixée, c'est-à-dire avant les premières clartés du jour.

Gilbert donna son demi-louis, changea de chevaux et de postillon, et la course recommença.

Pendant toute la première partie de la route, l'enfant, soigneusement abrité par la couverture et garanti par Gilbert lui-même, n'avait pas senti les atteintes du froid et n'avait point poussé un seul cri. Sitôt que le jour parut, apercevant au loin la campagne, Gilbert se sentit plus courageux, et, pour couvrir les plaintes que l'enfant commençait à faire entendre, il entama une de ces éternelles chansons comme il en chantait à Taverney au retour de ses chasses.

Le cri de l'essieu, des soupentes, le bruit de ferraille de toute la voiture, les grelots des chevaux, lui firent un accompagnement diabolique dont le postillon augmenta lui-même l'intensité en mêlant au refrain de Gilbert les éclats d'une bourbonnaise tant soit peu séditieuse.

Il en résulta que ce dernier conducteur ne soupçonna même pas que Gilbert emportait un enfant dans le cabriolet. Il arrêta ses chevaux en avant de Villers-Cotterets, reçut, comme on en était convenu, le prix du voyage, plus un écu de six livres, et Gilbert, reprenant son fardeau soigneusement enfermé par les plis de la couverture, entonnant le plus sérieusement possible sa chanson, s'éloigna subitement, enjamba un fossé et disparut dans un sentier jonché de feuilles, qui descendait, en tournoyant à gauche de la route, vers le village d'Haramont.

Le temps s'était mis au froid. Plus de neige depuis quelques heures; un terrain ferme et hérissé de broussailles aux longs filaments, aux touffes épineuses. Au-dessus se dessinaient, sans feuilles et attristés, les arbres de la forêt par les branchages desquels brillait l'azur pâle d'un ciel encore embrumé.

L'air si vif, les parfums des essences de chêne, les perles de glace suspendues aux extrémités des branches, toute cette liberté, toute cette poésie frappèrent vivement l'imagination du jeune homme.

Il marcha d'un pas rapide et fier par la petite ravine, sans broncher, sans chercher, car il interrogeait, au milieu des bouquets d'arbres, le clocher du hameau et la fumée bleue des cheminées, qui filtrait parmi les treillis grisâtres des branchages. Au bout d'une petite demi-heure il franchissait un ruisseau bordé de lierre et de cresson jaunis, et demandait à la première cabane, aux enfants d'un laboureur, de le conduire chez Madeleine Pitou.



T.P. J. CLAYE.

LA CHAUMIÈRE DE MADELEINE PITOU.

Muets et attentifs, sans être hébétés ni immobiles comme d'autres paysans, les enfants se levèrent, et, regardant l'étranger dans les yeux, ils le conduisirent, se tenant par la main, jusqu'à une chaumière assez grande, d'assez bonne apparence, et située sur le bord du ruisseau qui longeait la plupart des maisons du village.

Ce ruisseau coulait ses eaux limpides et un peu grossies par les premières fontes de neige. Un pont de bois, c'est-à-dire une grosse planche, joignait la route aux degrés de terre qui conduisaient à la maison.

L'un des enfants, ses guides, montra de la tête à Gilbert que là demeurait Madeleine Pitou.

— Là? répéta Gilbert.

L'enfant baissa le menton sans articuler un mot.

— Madeleine Pitou? demanda encore une fois Gilbert à l'enfant.

Et celui-ci ayant réitéré sa muette affirmation, Gilbert franchit le petit pont et vint pousser la porte de la chaumière, tandis que les enfants, qui s'étaient repris la main, regardaient de toutes leurs forces ce que venait faire chez Madeleine ce beau monsieur en habit brun, avec des souliers à boucles.

Du reste, Gilbert n'avait encore aperçu dans le village d'autres créatures vivantes que ces enfants. Haramont était bien réellement le désert tant souhaité.

Aussitôt que la porte eut été ouverte, un spectacle plein de charme pour tout le monde en général, et pour un apprenti philosophe en particulier, frappa les regards de Gilbert.

Une robuste paysanne allaitait un bel enfant de quelques mois, tandis qu'agenouillé devant elle un autre enfant, vigoureux gars de quatre à cinq ans, faisait à haute voix une prière.

Dans un coin de la cheminée, près d'une fenêtre, ou plutôt d'un trou percé dans la muraille et fermé par une vitre, une autre paysanne de trente-cinq à trente-six ans filait du lin, son rouet à droite d'elle, un tabouret de bois sous ses pieds, un bon gros chien caniche sur ce tabouret.

Le chien, apercevant Gilbert, aboya d'une façon assez hospitalière et civile, tout juste ce qu'il fallait pour témoigner de sa vigilance. L'enfant en prière se retourna, coupant la phrase du *Pater*, et les deux femmes poussèrent une sorte d'exclamation qui tenait le milieu entre la surprise et la joie. Gilbert commença par sourire à la nourrice.

— Bonne dame Madeleine, dit-il, je vous salue.

La paysanne fit un bond.

— Monsieur sait mon nom? dit-elle. — Comme vous voyez; mais ne vous interrompez pas, je vous prie. En effet, au lieu d'un nourrisson que vous avez, vous allez en avoir deux.

Et il déposa sur le berceau grossier de l'enfant campagnard le petit enfant citadin qu'il avait apporté.

— Oh! qu'il est mignon! s'écria la paysanne qui filait. — Oui, sœur Angélique, bien mignon, dit Madeleine. — Madame est votre sœur? demanda Gilbert en désignant la fileuse. — Ma sœur, oui, Monsieur, répliqua Madeleine; la sœur de mon homme. — Oui, ma tante, ma tante Gélique, murmura d'une voix de basse-taille le marmot, qui se mêlait à la conversation sans s'être relevé. — Tais-toi, Ange, tais-toi, dit la mère; tu interromps Monsieur. — Ce que j'ai à vous proposer est bien simple, bonne dame. L'enfant que voici est fils d'un fermier de mon maître... un fermier ruiné... mon maître, parrain de cet enfant, veut qu'il soit élevé à la campagne, et qu'il devienne un bon laboureur... bonne santé... bonnes mœurs... Voulez-vous vous charger de cet enfant? — Mais, Monsieur... — Il est né hier, et n'a pas encore eu de nourrice, interrompit Gilbert. D'ailleurs, c'est le nourrisson dont a dû vous parler maître Niquet, tabellion à Villers-Cotterets.

Madeleine saisit aussitôt l'enfant et lui donna le sein avec une impétuosité généreuse qui attendrit profondément Gilbert.

— On ne m'avait pas trompé, dit-il; vous êtes une brave femme. Je vous confie donc cet enfant au nom de mon maître. Je vois qu'il sera heureux ici, et je veux qu'il apporte en cette chaumière un rêve de bonheur en échange de celui qu'il y trouvera. Combien avez-vous pris par mois aux enfants de maître Niquet, de Villers-Cotterets? — Douze livres, Monsieur; mais monsieur Niquet est riche, et il ajoutait bien par-ci par-là quelques livres pour le sucre et l'entretien. — Mère Madeleine, dit Gilbert avec fierté, l'enfant que voici vous paiera vingt livres par mois, ce qui fait deux cent quarante livres par an. — Jésus! s'écria Madeleine, merci, Monsieur. — Voici la première année, dit Gilbert en étalant sur la table dix beaux louis qui firent ouvrir de grands yeux aux deux femmes, et sur lesquels le petit Ange Pitou allongea sa main dévastatrice. — Mais, Monsieur, si l'enfant ne vivait pas, objecta timidement la nourrice. — Ce serait un grand malheur, un malheur qui n'arrivera point, dit Gilbert. Voilà donc les mois de nourrice réglés, vous êtes satisfaite? — Oh! oui, Monsieur. — Passons aux paiements d'une pension pour les autres années. — L'enfant nous resterait? — Probablement. — En ce cas, Monsieur, c'est nous qui serions ses père et mère?

Gilbert pâlit.

— Oui, dit-il d'une voix étouffée. — Alors, Monsieur, il est donc abandonné, ce pauvre petit?

Gilbert ne s'attendait pas à cette émotion, à ces questions. Il se remit pourtant...

— Je ne vous ai pas tout dit, ajouta-t-il; le pauvre père est mort de douleur.

Les deux bonnes femmes joignirent les mains avec expression.

— Et la mère? demanda Angélique. — Oh! la mère... la mère, répliqua Gilbert en respirant péniblement... jamais son enfant, né ou à naître, ne devait compter sur elle.

Ils en étaient là quand le père Pitou rentra des champs, l'air calme et joyeux. C'était une de ces natures épaisses et honnêtes, bourrées de douceur et de santé, comme les a peintes Greuze dans ses bons tableaux.

Quelques mots le mirent au courant. Il comprenait d'ailleurs par amour-propre les choses, surtout celles qu'il ne comprenait pas...

Gilbert expliqua que la pension de l'enfant devait être payée jusqu'à ce qu'il fût devenu un homme, et capable de vivre seul avec l'aide de sa raison et de ses bras.

— Soit, dit Pitou; je crois que nous aimerons cet enfant, car il est mignon. — Lui aussi! dirent Angélique et Madeleine, il le trouve comme nous! — Venez donc avec moi, je vous prie, chez maître Niquet; je déposerai chez lui l'argent nécessaire, afin que vous soyez contents et que l'enfant puisse être heureux. — Tout de suite, Monsieur, répliqua Pitou père.

Et il se leva.

Alors Gilbert prit congé des bonnes femmes et s'approcha du berceau dans lequel on avait déjà placé le nouveau venu, au détriment de l'enfant de la maison.

Il se pencha sur le berceau d'un air sombre, et, pour la première fois, regardant le visage de son fils, il s'aperçut qu'il ressemblait à Andrée.

Cette vue lui brisa le cœur; il fut obligé de s'enfoncer les ongles dans la chair, pour comprimer une larme qui montait de ce cœur blessé à sa paupière.

Il déposa un baiser timide, tremblant même, sur la joue fraîche du nouveau-né, et recula en chancelant.

Le père Pitou était déjà sur le seuil, un bâton ferré en main, sa belle veste sur le dos, en sautoir.

Gilbert donna un demi-louis au gros Ange Pitou, qui rôdait entre ses jambes, et les deux femmes lui demandèrent l'honneur de l'embrasser, avec la touchante familiarité des campagnes.

Tant d'émotions avaient accablé ce père de dix-huit ans qu'un peu plus il y succombait. Pâle, nerveux, il commençait à perdre la tête.

— Partons, dit-il à Pitou. — A vos souhaits, Monsieur, répliqua le paysan en ouvrant la marche.

Et ils partirent en effet.

Tout à coup Madeleine se mit à crier du seuil :

— Monsieur! Monsieur! — Qu'y a-t-il? dit Gilbert. — Son nom! son nom! Comment voulez-vous qu'on le nomme? — Il s'appelle Gilbert! répliqua le jeune homme avec un mâle orgueil.

LXXXVII.

LE DÉPART

Ce fut chez le tabellion une affaire bien promptement réglée. Gilbert déposa, sous son nom, une somme de vingt mille, moins quelques cents livres, destinée à subvenir aux frais d'éducation et d'entretien de l'enfant, comme aussi à lui former un établissement de laboureur lorsqu'il aurait atteint l'âge d'homme.

Gilbert régla éducation et entretien à la somme de cinq cents livres par an, pendant quinze ans, et décida que le reste de l'argent serait attribué à une dot quelconque ou à un achat d'établissement ou de terre.

Ayant ainsi pensé à l'enfant, Gilbert pensa aux nourriciers. Il voulut que deux mille quatre cents livres fussent données aux Pitou par l'enfant dès qu'il aurait atteint dix-huit ans. Jusque-là, maître Niquet ne devait fournir les sommes annuelles que jusqu'à la concurrence de cinq cents livres.

Maître Niquet devait jouir de l'intérêt de l'argent, pour fruit de ses peines.

Gilbert se fit donner un reçu en bonne forme de l'argent par Niquet, de l'enfant par Pitou : Pitou ayant contrôlé la signature de Niquet pour la somme; Niquet, celle de Pitou pour l'enfant; en sorte qu'il put partir vers l'heure de midi, laissant Niquet dans l'admiration de cette sagesse prématurée; Pitou, dans la jubilation d'une fortune si rapide.

Aux confins du village d'Haramont, Gilbert crut qu'il se séparait du monde entier. Rien pour lui n'avait plus ni signification, ni promesses. Il venait de divorcer avec la vie insouciante du jeune homme, et d'accomplir une de ces actions sérieuses que les hommes pouvaient appeler un crime, que Dieu pouvait punir d'un châtiment sévère.

Toutefois, confiant en ses propres idées, en ses propres forces, Gilbert eut le courage de s'arracher des bras de maître Niquet, qui l'avait accompagné, qui l'avait pris dans une amitié vive, et qui le tentait par mille et mille séductions.

Mais l'esprit est capricieux, la nature humaine est sujette aux faiblesses. Plus un homme a de volonté, de ressort spontanément, plus vite lancé dans l'exécution des entreprises, il mesure la distance qui le sépare déjà de son premier pas. C'est alors que s'inquiètent les meilleurs courages; c'est alors qu'ils se disent, comme César : « Ai-je bien fait de passer le Rubicon? »

Gilbert se trouvant sur la lisière de la forêt, tourna encore une fois ses regards sur le taillis aux cimes rougissantes qui lui cachaient tout Haramont, excepté le clocher. Ce tableau ravissant de bonheur et de paix le plongea dans une rêverie pleine de regrets et de délices.

— Fou que je suis, se dit-il, où vais-je? Dieu ne se détourne-t-il pas avec colère dans la profondeur du ciel? Quoi! une idée s'est offerte à moi; quoi! une circonstance a favorisé l'exécution de cette idée; quoi! un homme suscité par Dieu pour causer le mal que j'ai fait, a consenti à réparer ce mal, et je me trouve aujourd'hui possesseur d'un trésor et de mon enfant! Ainsi avec dix mille livres, dix mille autres étant réservées à l'enfant, je puis ici vivre comme un heureux cultivateur, parmi ces bons villageois, au sein de cette nature sublime et féconde. Je puis m'ensevelir à jamais dans une douce béatitude, travailler et penser; oublier le monde et m'en faire oublier; je puis, bonheur immense! élever moi-même cet enfant, et jouir ainsi de mon ouvrage. Pourquoi non? ces bonnes chances ne sont-elles pas la compensation de toutes mes souffrances passées? Oh! oui, je puis vivre ainsi; oui, je puis me substituer, dans le partage, à cet enfant que d'ailleurs j'aurai élevé moi-même, gagnant ainsi l'argent qui sera donné à des mercenaires. Je puis avouer à maître Niquet que je suis son père, je puis tout!

Et son cœur s'emplit peu à peu d'une joie indicible et d'un espoir qu'il n'avait pas encore savouré, même dans les hallucinations les plus riantes de ses rêves.

Tout à coup, le ver qui sommeillait au fond de ce beau fruit se réveilla et montra sa tête hideuse; c'était le remords, c'était la honte, c'était le malheur.

— Je ne puis, se dit Gilbert en pâlissant. J'ai volé l'enfant à cette femme, comme je lui ai volé son honneur... j'ai volé l'argent à cet homme pour en faire, ai-je dit, une réparation. Je n'ai donc plus le droit de m'en faire du bonheur à moi-même; je n'ai pas non plus le droit de garder l'enfant, puisqu'une autre ne l'aura pas. Il est à nous deux, cet enfant, ou à personne.

Et sur ces mots douloureux comme des blessures, Gilbert se releva désespéré; son visage exprima alors les plus sombres, les plus haineuses passions.

— Soit! dit-il, je serai malheureux; soit! je souffrirai; soit! je manquerai de tous et de tout; mais le partage qu'il me fallait faire du bien, je veux le faire du mal. Mon patrimoine, désormais, c'est la vengeance et le malheur. Ne crains rien, Andrée, je partagerai fidèlement avec toi.

Il détourna sur la droite, et, après s'être orienté par un moment de réflexion, il s'enfonça dans les bois, où il marcha tout le jour pour gagner la Normandie, qu'il avait supputé devoir rencontrer dans quatre jours de marche.

Il possédait neuf livres et quelques sous. Son extérieur était honnête, sa figure calme et reposée. Un livre sous le bras, il ressemblait beaucoup à un étudiant de famille, retournant dans la maison paternelle.

Il prit l'habitude de marcher la nuit dans les beaux chemins, et de dormir le jour dans les prairies, aux rayons du soleil. Deux fois seulement, la brise l'incommoda si fort, qu'il fut contraint d'entrer dans une chaumière, où, sur une chaise dans l'âtre, il dormit du meilleur de son cœur, sans s'apercevoir que la nuit était venue.

Il avait toujours une excuse et une destination. Je vais à Rouen, disait-il, chez mon oncle, et je viens de Villers-Cotterets : j'ai voulu, comme un jeune homme, faire la route à pied pour me distraire.

Nul soupçon de la part des paysans; le livre était une contenance alors respectée. Si Gilbert voyait le doute voltiger sur quelques bouches plus pincées, il parlait d'un séminaire où l'entraînait sa vocation : c'était la déroute complète de toute mauvaise pensée.

Huit jours se passèrent ainsi, pendant lesquels Gilbert vécut comme un paysan, dépensant dix sous par jour, et faisant dix lieues de pays. Il arriva en effet à Rouen, et là, n'eut plus besoin de se renseigner ni de chercher la route.

Le livre qu'il portait était un exemplaire de *la Nouvelle Héloïse*, richement relié. Rousseau lui avait fait ce présent et écrit son nom sur la première feuille du livre.

Gilbert, réduit à quatre livres dix sous, déchira cette page qu'il garda précieusement, et vendit l'ouvrage à un libraire, qui en donna trois livres.

Ce fut ainsi que le jeune homme put arriver trois autres jours après en vue du Havre, et qu'il aperçut la mer au coucher du soleil.

Ses souliers étaient dans un état peu convenable pour un jeune monsieur qui mettait coquettement le jour des bas de soie pour traverser les villes; mais Gilbert eut encore une idée. Il vendit ses bas de soie, ou plutôt les troqua pour une paire de souliers irréprochable, quant à la solidité; pour l'élégance, nous n'en parlerons pas.

Cette dernière nuit, il la passa dans Harfleur, logé, nourri pour seize

sous. Il mangea là des huîtres pour la première fois de sa vie. Un mets des riches, se dit-il, pour le plus pauvre des hommes; tant il est vrai que Dieu n'a jamais fait que le bien, tandis que les hommes ont fait le mal, selon la maxime de Rousseau.

A dix heures du matin, le 13 décembre, Gilbert entra dans le Havre, et, du premier abord, aperçut *l'Adonis,* beau brick de trois cents tonneaux qui se balançait dans le bassin.

Le port était désert.

Gilbert s'y aventura par le moyen d'une passerelle.

Un mousse s'approcha de lui pour l'interroger.

— Le capitaine? demanda Gilbert.

Le mousse fit un signe dans l'entrepont, et bientôt après une voix partie d'en bas cria :

— Faites descendre.

Gilbert descendit. On le mena dans une petite chambre toute construite en bois d'acajou et meublée avec la plus sobre simplicité.

Un homme de trente ans, pâle, nerveux, l'œil vif et inquiet, lisait une gazette sur une table d'acajou comme les cloisons.

— Que veut Monsieur? dit-il à Gilbert.

Gilbert fit signe à cet homme d'éloigner son mousse, et le mousse partit en effet.

— Vous êtes le capitaine de *l'Adonis,* Monsieur? dit Gilbert aussitôt. — Oui, Monsieur. — C'est bien à vous alors qu'est adressé ce papier?

Il tendit au capitaine le billet de Balsamo.

A peine eut-il vu l'écriture, que le capitaine se leva et dit précipitamment à Gilbert avec un sourire plein d'affabilité.

— Ah! vous aussi... Si jeune! bien! bien!

Gilbert se contenta de s'incliner.

— Vous allez?... dit-il. — En Amérique. — Vous partez?... — Quand vous partirez vous-même. — Bien. Dans huit jours, alors. — Que ferai-je pendant tout ce temps, capitaine? — Avez-vous un passe-port? — Non. — Alors, vous allez ce soir même revenir à bord, après vous être promené toute la journée hors de la ville, à Sainte-Adresse, par exemple. Ne parlez à personne. — Il faut que je mange; je n'ai plus d'argent. — Vous allez dîner ici; vous souperez ce soir. — Et après? — Une fois embarqué, vous ne retournerez plus à terre; vous demeurerez caché ici; vous partirez sans avoir revu le ciel... Une fois en mer, à vingt lieues, alors, libre tant que vous voudrez. — Bien. — Faites donc aujourd'hui tout ce qu'il vous reste à faire. — J'ai une lettre à écrire. — Écrivez-la... — Où? — Sur cette table... Voici plume, encre et papier; la poste est au faubourg, le mousse vous conduira. — Merci, capitaine!

Gilbert, demeuré seul, écrivit une courte lettre sur laquelle il mit cette suscription :

« Mademoiselle Andrée de Taverney; Paris, rue Coq-Héron, 9, à la « première porte cochère en partant de la rue Plastrière. »

Puis il serra cette lettre dans sa poche, mangea ce que le capitaine lui-même lui servait, et suivit le mousse qui le conduisit à la poste, où la lettre fut jetée.

Tout le jour, Gilbert regarda la mer du haut des falaises.

A la nuit, il revint. Le capitaine le guettait et le fit entrer dans le navire.

LXXXVIII

LE DERNIER ADIEU DE GILBERT

Philippe avait passé une nuit terrible. Ces pas sur la neige lui démontraient jusqu'à l'évidence que quelqu'un s'était introduit dans la maison pour enlever l'enfant; mais qui accuser? Nul autre indice ne précisait ses soupçons.

Philippe connaissait si bien son père qu'il ne douta pas de sa complicité dans cette affaire. Monsieur de Taverney croyait Louis XV père de cet enfant; il devait attacher un grand prix à la conservation de ce témoignage vivant d'une infidélité faite par le roi à madame Dubarry. Le baron devait croire également que tôt ou tard Andrée recourrait à la faveur et qu'elle rachèterait fort cher alors le principal moyen de sa fortune à venir.

Ces réflexions, basées sur une révélation toute fraîche encore du caractère paternel, consolèrent un peu Philippe, qui crut possible de reconquérir cet enfant, puisqu'il connaissait les ravisseurs.

Il guetta donc à huit heures l'entrée du docteur Louis, auquel, dans la rue, en se promenant de long en large, il conta l'affreux événement de la nuit.

Le docteur était homme de bon conseil : il examina les traces du jardin, et, après réflexion, conclut en faveur des suppositions de Philippe.

— Le baron m'est assez connu, dit-il, pour que je le croie capable de cette mauvaise action. Toutefois, ne se peut-il pas qu'un autre intérêt, plus immédiat, ait déterminé l'enlèvement de cet enfant? — Quel intérêt, docteur? — Celui du véritable père. — Oh! s'écria Philippe; j'avais eu un moment cette pensée : mais le malheureux n'a pas seulement de pain pour lui; c'est un fou, un exalté, fugitif à l'heure qu'il est,

et qui doit avoir peur même de mon ombre... Ne nous trompons pas, docteur, le misérable a commis ce crime par occasion; mais, à présent que je suis plus éloigné de la colère, bien que je le haïsse, ce criminel, je crois que j'éviterais sa rencontre, afin de ne pas le tuer. Je crois qu'il doit éprouver des remords qui le punissent; je crois que la faim et le vagabondage me vengeront de lui aussi efficacement que mon épée. — N'en parlons plus, dit le docteur. — Veuillez seulement, cher et excellent ami, consentir à un dernier mensonge, car il faut, avant tout, rassurer Andrée; vous lui direz que vous étiez hier inquiet de la santé de cet enfant, que vous l'êtes revenu prendre la nuit pour le porter chez sa nourrice. C'est la première fable qui me soit venue à l'idée, et que j'aie improvisée pour Andrée. — Je dirai cela; cependant, vous chercherez cet enfant? — J'ai un moyen de le retrouver. Je suis décidé à quitter la France; Andrée entrera au monastère de Saint-Denis; alors j'irai trouver monsieur de Taverney : je lui dirai que je sais tout; je le forcerai à me découvrir la retraite de l'enfant. Ses résistances, je les vaincrai par la menace d'une révélation publique, par la menace d'une intervention de madame la dauphine. — Et l'enfant qu'en ferez-vous, votre sœur étant au couvent? — Je le mettrai en nourrice chez une femme que vous me recommanderez... puis au collége, et, quand il sera grand, je le prendrai avec moi, si je vis. — Et vous croyez que la mère consentira, soit à vous quitter, soit à quitter son enfant? — Andrée consentira désormais à tout ce que je voudrai. Elle sait que j'ai fait une démarche auprès de madame la dauphine, dont j'ai la parole; elle ne m'exposera pas à manquer de respect à notre protectrice. — Je vous prie, rentrons chez la pauvre mère, dit le docteur.

Et il rentra en effet chez Andrée, qui sommeillait doucement, consolée par les soins de Philippe.

Son premier mot fut une question au docteur, qui avait déjà répondu par une mine riante.

Andrée entra dès lors dans un calme parfait, qui accéléra si bien sa convalescence que dix jours après elle se levait et pouvait marcher dans la serre, à l'heure où le soleil descendait sur les vitraux.

Le jour même de cette promenade, Philippe, qui s'était absenté pendant quelques jours, revint à la maison de la rue Coq-Héron, avec un visage tellement sombre, que le docteur, en lui ouvrant la porte, pressentit un grand malheur.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il, est-ce que le père refuse de rendre l'enfant? — Le père, dit Philippe, a été saisi d'un accès de fièvre qui l'a cloué sur son lit trois jours après son départ de Paris, et le père était à l'extrémité quand je suis arrivé; j'ai pris toute cette maladie

pour une ruse, pour une feinte, pour une preuve même de sa participation à l'enlèvement. J'ai insisté, j'ai menacé, monsieur de Taverney m'a juré sur le Christ qu'il ne comprenait rien à ce que je voulais lui dire. — En sorte que vous revenez sans nouvelles? — Oui, docteur. — Et convaincu de la véracité du baron? — Presque convaincu. — Plus rusé que vous, il n'a pas livré son secret. — J'ai menacé de faire intervenir madame la dauphine, et le baron a pâli. Perdez-moi si vous voulez, a-t-il dit: déshonorez votre père et vous-même, ce sera une folie furieuse qui n'amènera aucun résultat. Je ne sais ce que vous voulez me dire. — En sorte que?... — En sorte que je reviens au désespoir.

A ce moment, Philippe entendit la voix de sa sœur qui criait:

— N'est-ce pas Philippe qui est entré? — Grand Dieu! la voici... Que lui dirai-je? murmura Philippe. — Silence, fit le docteur.

Andrée entra dans la chambre et vint embrasser son frère avec une tendresse joyeuse qui glaça le cœur du jeune homme.

— Eh bien! dit-elle, d'où viens-tu? — Je viens de chez mon père d'abord, ainsi que je t'en avais prévenue. — Monsieur le baron est-il bien? — Bien, oui, Andrée; mais ce n'est pas la seule visite que j'ai faite... J'ai vu aussi plusieurs personnes pour ton entrée à Saint-Denis. Dieu merci, maintenant tout est préparé; te voilà sauvée, tu peux t'occuper de ton avenir avec intelligence et fermeté.

Andrée s'approcha de son frère, et avec un tendre sourire:

— Cher ami, lui dit-elle, mon avenir à moi ne m'occupe plus: il ne faut plus même que mon avenir occupe personne... L'avenir de mon enfant est tout pour moi, et je me consacrerai uniquement au fils que Dieu m'a donné. Telle est ma résolution prise irrévocablement depuis que, mes forces étant revenues, je n'ai plus douté de la solidité de mon esprit. Vivre pour mon fils, vivre de privations, travailler même, s'il est nécessaire, mais ne le quitter ni jour ni nuit, tel est l'avenir que je me suis tracé. Plus de couvent, plus d'égoïsme; j'appartiens à quelqu'un; Dieu ne veut plus de moi.

Le docteur regarda Philippe comme pour lui dire:

— Eh bien qu'avais-je prédit? — Ma sœur, s'écria le jeune homme, ma sœur, que dis-tu? — Ne m'accuse pas, Philippe, ce n'est pas là un caprice de femme faible et vaine; je ne te gênerai pas, je ne t'imposerai rien. — Mais... mais, Andrée, moi, je ne puis rester en France, moi, je veux quitter tout: je n'ai plus de fortune, moi; point d'avenir non plus: je pourrai consentir à t'abandonner au pied d'un autel, mais dans le monde, dans la misère, dans le travail... Andrée, prends garde. — J'ai tout prévu... je t'aime sincèrement, Philippe; mais si tu me quittes, je dévorerai mes larmes, et j'irai me réfugier auprès du berceau de mon fils.

Le docteur s'approcha.

— Voilà de l'exagération, de la démence, dit-il. — Ah! docteur, que voulez-vous?.. Être mère, c'est un état de démence! mais cette démence, Dieu me l'a envoyée. Tant que cet enfant aura besoin de moi, je persisterai dans ma résolution.

Philippe et le docteur échangèrent soudain un regard.

— Mon enfant, dit le docteur le premier, je ne suis pas un prédicateur bien éloquent; mais je crois me souvenir que Dieu défend les attachements trop vifs à la créature. — Oui, ma sœur, ajouta Philippe. — Dieu ne défend pas à une mère d'aimer vivement son fils, je crois, docteur? — Pardonnez-moi, ma fille, le philosophe, le praticien va essayer de mesurer l'abîme que creuse le théologien pour les passions humaines. A toute prescription qui vient de Dieu, cherchez la cause, non-seulement morale, c'est quelquefois une subtilité de perfection, cherchez la raison matérielle. Dieu défend à une mère d'aimer excessivement son enfant, parce que l'enfant est une plante frêle, délicate, accessible à tous les maux, à toutes les souffrances, et qu'aimer vivement une créature éphémère, c'est s'exposer au désespoir. — Docteur, murmura Andrée, pourquoi me dites-vous cela? Et vous, Philippe, pourquoi me considérez-vous avec cette compassion... cette pâleur? — Chère Andrée, interrompit le jeune homme, suivez mon conseil d'ami tendre; votre santé est rétablie, entrez le plus tôt possible au couvent de Saint-Denis. — Moi!... je vous ai dit que je ne quitterai pas mon fils. — Tant qu'il aura besoin de vous, dit doucement le docteur. — Mon Dieu! s'écria Andrée, qu'y a-t-il? parlez; quelque chose de triste... de cruel? — Prenez garde, murmura le docteur à l'oreille de Philippe; elle est bien faible encore pour supporter un coup décisif. — Mon frère, tu ne réponds pas; explique-toi. — Chère sœur, tu sais que j'ai passé, en revenant, par le Point-du-Jour, où ton fils est en nourrice. — Oui... Eh bien? — Eh bien! l'enfant est un peu malade. — Malade... ce cher enfant! Vite, Marguerite... Marguerite... une voiture! je veux aller voir mon enfant. — Impossible! s'écria le docteur, vous n'êtes pas en état de sortir ni même de supporter une voiture. — Vous m'avez dit encore ce matin que cela était possible; vous m'avez dit que demain, au retour de Philippe, j'irais voir le pauvre petit. — J'augurais mieux de vous. — Vous me trompiez?

Le docteur garda le silence.

— Marguerite! répéta Andrée, qu'on m'obéisse... une voiture! — Mais tu peux en mourir, interrompit Philippe. — Eh bien! j'en mourrai!.. je ne tiens pas tant à la vie!...

Marguerite attendait, regardant tour à tour sa maîtresse, son maître et le docteur.

Elle vint à lui, et l'embrassa.

— Ce petit médaillon, dit-elle, renferme mon portrait que ma mère fit faire quand j'avais deux ans; il doit ressembler à mon fils; gardez-le docteur, pour qu'il vous parle quelquefois de l'enfant que vous avez mis au jour, et de la mère que vous avez sauvée par vos soins.

Cela dit, sans s'attendrir elle-même, Andrée acheva ses préparatifs de voyage, et le soir, à six heures, elle franchissait, sans oser lever la tête, le guichet du parloir de Saint-Denis, aux grilles duquel Philippe, incapable de maîtriser son émotion, disait lui-même un adieu peut-être éternel.

Tout à coup, la force abandonna la pauvre Andrée, elle revint à son frère en courant, les bras ouverts; lui aussi tendait ses bras vers elle. Ils se rencontrèrent, malgré le froid obstacle de la grille, et sur leurs joues brûlantes leurs larmes se confondirent.

— Adieu! adieu! murmura Andrée, dont la douleur éclata en sanglots.
— Adieu! répondit Philippe, étouffant son désespoir. — Si tu retrouves jamais mon fils, dit Andrée tout bas, ne permets pas que je meure sans l'avoir embrassé. — Sois tranquille... Adieu! adieu!

Andrée s'arracha des bras de son frère, et, soutenue par une sœur converse, elle s'avança, le regardant toujours, dans l'ombre profonde du monastère.

Tant qu'il put la voir, il lui fit signe de la tête, puis avec son mouchoir qu'il agitait. Enfin, il recueillit un dernier adieu qu'elle lui lança du fond de la route obscure. Alors une porte de fer tomba entre eux avec un bruit lugubre, et ce fut tout.

Philippe prit la poste à Saint-Denis même; son portemanteau en croupe, il courut toute la nuit, tout le jour suivant, et arriva au Havre à la nuit de ce lendemain. Il coucha dans la première hôtellerie qui se trouva sur son passage, et le lendemain, au point du jour, il s'informait sur le port des départs les plus prochains pour l'Amérique.

Il lui fut répondu que le brick *l'Adonis* appareillait le jour même pour New-York. Philippe alla trouver le capitaine qui terminait ses derniers préparatifs, se fit admettre comme passager en payant le prix de la traversée; puis, ayant écrit une dernière fois à madame la dauphine pour lui témoigner de son dévouement respectueux et de sa reconnaissance, il envoya ses bagages dans sa chambre à bord, et s'embarqua lui-même à l'heure de la marée.

Quatre heures sonnaient à la tour de François Ier quand *l'Adonis* sortit du chenal avec ses huniers et sa misaine. La mer était d'un bleu sombre, le ciel rouge à l'horizon. Philippe, accoudé sur le bastingage, après avoir salué les rares passagers, ses compagnons de voyage, regardait les

côtes de France qui s'embrumaient de fumées violettes, à mesure que, prenant plus de toile, le brick cinglait plus rapidement à droite, dépassant la Hève et gagnant la pleine mer.

Bientôt, côtes de France, passagers, Océan, Philippe ne vit plus rien. La nuit sombre avait tout enseveli dans ses grandes ailes, et Philippe s'alla enfermer dans le petit lit de sa chambre pour relire la copie de la lettre qu'il avait envoyée à la dauphine, et qui pouvait passer pour une prière adressée au Créateur aussi bien que pour un adieu adressé aux créatures.

« Madame, avait-il écrit, un homme sans espoir et sans soutien s'éloigne de vous avec le regret d'avoir si peu fait pour Votre Majesté future. Cet homme s'en va dans les tempêtes et les orages de la mer, tandis que vous restez dans les périls et les tourments du gouvernement. Jeune, belle, adorée, entourée d'amis respectueux et de serviteurs idolâtres, vous oublierez celui que votre royale main avait daigné soulever au-dessus de la foule; moi, je ne vous oublierai jamais; moi, je vais aller dans un nouveau monde étudier les moyens de vous servir plus efficacement sur votre trône. Je vous lègue ma sœur, pauvre fleur abandonnée, qui n'aura plus d'autre soleil que votre regard. Daignez parfois l'abaisser jusqu'à elle, et, du sein de votre joie, de votre toute-puissance, dans le concert des vœux unanimes, comptez, je vous en conjure, sur la bénédiction d'un exilé que vous n'entendrez pas, et qui, peut-être, ne vous verra plus. »

A la fin de cette lecture, le cœur de Philippe se serra : le bruit mélancolique du vaisseau gémissant, l'éclat des vagues qui venaient se briser en jaillissant contre le hublot, composaient un ensemble qui eût attristé des imaginations plus riantes.

La nuit se passa longue et douloureuse pour le jeune homme. Une visite que lui rendit au matin le capitaine, ne le remit pas dans une situation d'esprit plus satisfaisante. Cet officier lui déclara que la plupart des passagers craignaient la mer et demeuraient dans leur chambre, que la traversée promettait d'être courte, mais pénible à cause de la violence du vent.

Philippe prit dès lors l'habitude de dîner avec le capitaine, de se faire servir à déjeuner dans sa chambre, et, ne se sentant pas lui-même très-endurci contre les incommodités de la mer, il prit l'habitude de passer quelques heures sur le tillac, couché dans son grand manteau d'officier. Le reste du temps, il l'employait à se faire un plan de conduite pour l'avenir, et à soutenir son esprit par de solides lectures. Quelquefois, il rencontrait les passagers ses compagnons. C'étaient deux dames qui

allaient recueillir un héritage dans le nord de l'Amérique, et quatre hommes, dont l'un, déjà vieux, avait deux fils avec lui. Tels étaient les passagers des premières chambres. De l'autre côté, Philippe aperçut une fois quelques hommes de tournure et de mise plus communes; il ne trouva rien là qui occupât son attention.

A mesure que l'habitude diminuait les souffrances, Philippe reprenait de la sérénité comme le ciel. Quelques beaux jours, purs et exempts d'orages, annoncèrent aux passagers l'approche des latitudes tempérées. Alors on demeura plus longtemps sur le pont; alors, même pendant la nuit, Philippe, qui s'était fait une loi de ne communiquer avec personne, et qui avait caché, même au capitaine, son nom, pour n'avoir de conversation sur aucun des sujets qu'il redoutait d'aborder, Philippe entendait, de sa chambre, des pas au-dessus de sa tête; il entendait même la voix du capitaine se promenant sans doute avec quelque passager. C'était une raison pour lui de ne pas monter. Il ouvrait alors son hublot pour aspirer un peu de fraîcheur, et attendait le lendemain.

Une seule fois, la nuit, n'entendant ni colloques, ni promenades, il monta sur le pont. La nuit était tiède, le ciel couvert, et derrière le vaisseau, dans le sillage, on voyait sourdre du milieu des tourbillons, des milliers de grains phosphorescents. Cette nuit avait paru, sans doute, trop noire et trop orageuse aux passagers, car Philippe n'en vit aucun sur la dunette. Seulement à l'avant, sur la proue, penché sur le mât de beaupré, dormait ou rêvait une figure noire, que Philippe distingua péniblement dans l'ombre, quelque passager de la seconde chambre sans doute, quelque pauvre exilé qui regardait en avant, désirant le port de l'Amérique, tandis que Philippe regrettait le port de France.

Philippe regarda longtemps ce voyageur immobile dans sa contemplation; puis le froid du matin le saisit; il se préparait à rentrer dans sa cabine... Cependant, le passager de l'avant observait aussi le ciel qui commençait à blanchir. Philippe entendit le capitaine s'approcher; il se retourna.

— Vous prenez le frais, capitaine? dit-il. — Monsieur, je me lève. — Vous avez été devancé par vos passagers, comme vous voyez. — Par vous; mais les officiers sont matineux comme les marins. — Oh! non-seulement par moi, dit Philippe... Voyez là-bas, cet homme qui rêve si profondément, c'est un de vos passagers aussi, n'est-ce pas?

Le capitaine regarda et parut surpris.

— Qui est cet homme? demanda Philippe. — Un... marchand, dit le capitaine avec embarras. — Qui court après la fortune? murmura Philippe : le brick va trop lentement pour lui.

Le capitaine, au lieu de répondre, alla tout à l'avant trouver ce passa-

ger, auquel il dit quelques mots, et Philippe le vit disparaître dans l'entrepont.

— Vous avez troublé son rêve, dit Philippe au capitaine quand ce dernier l'eut rejoint; il ne me gênait pas, pourtant. — Non, Monsieur; je l'ai averti que le froid du matin est dangereux dans ces parages; les passagers de seconde classe n'ont pas, comme vous, de bons manteaux. — Où sommes-nous, capitaine? — Monsieur, nous verrons demain les Açores, à l'une desquelles nous ferons un peu d'eau fraîche, car il fait bien chaud.

XC

LES ILES AÇORES

A l'heure fixée par le capitaine, on aperçut à l'avant du navire, bien loin dans le soleil éblouissant, les côtes de quelques îles situées au nord-est.

C'étaient les îles Açores.

Le vent portait de ce côté; le brick marchait bien. On arriva en vue complète des îles vers trois heures de l'après-midi.

Philippe vit ces hauts pitons de collines aux formes étranges, à l'aspect lugubre. Des rochers noircis comme par l'action du feu volcanique, des découpures aux crêtes lumineuses, aux abîmes profonds.

A peine arrivé à distance du canon de la première de ces îles, le brick mit en panne, et l'équipage prépara un débarquement pour faire quelques tonnes d'eau fraîche, ainsi que l'avait accordé le capitaine.

Tous les passagers se promettaient le plaisir d'une excursion à terre. Poser le pied sur un sol immobile après vingt jours et vingt nuits d'une navigation pénible, c'est une partie de plaisir que peuvent seuls apprécier ceux qui ont fait un voyage de long cours.

— Messieurs, dit le capitaine aux passagers, qu'il crut voir indécis, vous avez cinq heures pour aller à terre : profitez de l'occasion. Vous trouverez dans cette petite île, complétement inhabitée, des sources d'eau glacée, si vous êtes naturalistes, des lapins et des perdrix rouges, si vous êtes chasseurs.

Philippe prit son fusil, des balles et du plomb.

— Mais vous, capitaine, dit-il, vous restez à bord? Pourquoi ne venez-vous pas avec nous? — Parce que là-bas, répliqua l'officier en montrant

la mer, vient un navire aux allures suspectes; un navire qui me suit depuis quatre jours à peu près ; une mauvaise mine de navire, comme nous disons, et que je veux surveiller tout ce qu'il fera.

Philippe, satisfait de l'explication, monta dans la dernière embarcation et partit pour la terre.

Les dames, plusieurs passagers de l'avant ou de l'arrière ne se hasardèrent pas à descendre, ou attendirent leur tour.

On vit donc s'éloigner les deux canots avec les matelots joyeux, et les passagers plus joyeux encore.

Le dernier mot du capitaine fut celui-ci :

— A huit heures, Messieurs, le dernier canot vous ira chercher; tenez-vous-le pour dit, les retardataires seraient abandonnés.

Quand tout le monde, naturalistes et chasseurs, eut abordé, les matelots entrèrent tout de suite dans une caverne située à cent pas du rivage, et qui faisait un coude comme pour fuir les rayons du soleil.

Une source fraîche, d'une eau azurée, exquise, glissait sous les roches moussues et s'allait perdre, sans sortir de la grotte elle-même, sur un fond de sables fins et mouvants.

Les matelots s'arrêtèrent là, disons-nous, et emplirent leurs tonnes, qu'ils se mirent en devoir de rouler jusqu'au rivage.

Philippe les regarda faire. Il admirait l'ombre bleuâtre de cette caverne, la fraîcheur, le doux bruit de l'eau glissant de cascade en cascade; il s'étonnait d'avoir trouvé d'abord les ténèbres les plus opaques et le froid le plus intense, tandis qu'au bout de quelques minutes la température semblait douce et l'ombre semée de clartés molles et mystérieuses. Ainsi, c'était avec les mains étendues et se heurtant aux parois des roches qu'il avait commencé par suivre les marins sans les voir; puis, peu à peu, chaque physionomie, chaque tournure s'était dessinée, éclairée; et Philippe préférait, comme netteté, la lumière de cette grotte à celle du ciel, toute criarde et brutale en plein jour, dans ces parages.

Cependant il entendait les voix de ses compagnons se perdre au loin. Un ou deux coups de fusil retentirent dans la montagne : puis, le bruit s'éteignit, et Philippe resta seul.

De leur côté, les matelots avaient accompli leur tâche; ils ne devaient plus revenir dans la grotte.

Philippe se laissa entraîner peu à peu par le charme de cette solitude et par le tourbillon de ses pensées; il s'étendit sur le sable doux et moelleux, s'adossa aux roches tapissées d'herbes aromatiques et rêva.

Les heures s'écoulèrent ainsi. Il avait oublié le monde. A côté de lui, son fusil désarmé dormait sur la pierre, et, pour pouvoir se coucher à l'aise, il avait sorti de ses poches les pistolets qui ne le quittaient pas.

Tout son passé revenait vers lui, lentement, solennellement, comme un enseignement ou un reproche. Tout son avenir s'envolait austère comme ces oiseaux farouches qu'on touche parfois du regard; de la main, jamais.

Pendant que Philippe rêvait ainsi, sans doute on rêvait, on riait, on espérait à cent pas de lui. Il avait la perception insensible de ce mouvement, et plus d'une fois il lui avait semblé entendre la rame des canots qui amenaient au rivage ou qui reconduisaient à bord des passagers, les uns blasés sur le plaisir de cette journée, les autres avides d'en jouir à leur tour.

Mais sa méditation n'avait pas été troublée encore, soit que l'entrée de la grotte eût échappé aux uns, soit que les autres l'ayant vue eussent dédaigné d'y entrer.

Tout à coup une ombre timide, indécise, s'interposa entre le jour et la caverne, sur le seuil même... Philippe vit quelqu'un marcher, les mains en avant, la tête baissée, du côté de l'eau murmurante. Cette personne se heurta même une fois aux rochers, son pied ayant glissé sur des berbes.

Alors Philippe se leva et vint tendre la main à cette personne pour l'aider à reprendre le bon chemin. Dans ce mouvement de courtoisie, ses doigts rencontrèrent la main du voyageur dans les ténèbres.

— Par ici, dit-il avec affabilité; Monsieur, l'eau est par ici.

Au son de cette voix, l'inconnu leva précipitamment la tête, et s'apprêtait à répondre, montrant à découvert son visage dans la pénombre azurée de la grotte.

Mais Philippe, poussant tout à coup un cri d'horreur fit un bond en arrière.

L'inconnu, de son côté, jeta un cri d'effroi et recula.

— Gilbert ! — Philippe !

Ces deux mots éclatèrent en même temps, comme un tonnerre souterrain.

Puis on n'entendit plus que le bruit d'une sorte de lutte. Philippe avait serré de ses deux mains le cou de son ennemi, et l'attirait au fond de la caverne.

Gilbert se laissait traîner sans proférer une seule plainte. Adossé aux roches de l'enceinte, il ne pouvait plus reculer.

— Misérable ! je te tiens, enfin !... rugit Philippe. Dieu te livre à moi... Dieu est juste !

Gilbert était livide et ne faisait pas un geste; il laissa tomber ses deux bras à ses côtés.

— Oh ! lâche et scélérat, dit Philippe; il n'a pas même l'instinct de la bête féroce qui se défend.

Mais Gilbert répondit d'une voix pleine de douceur :

— Me défendre! pourquoi? — C'est vrai, tu sais bien que tu es en mon pouvoir, tu sais bien que tu as mérité le plus horrible châtiment. Tous tes crimes sont avérés. Tu as avili une femme par la honte, et tu l'as tuée par l'inhumanité. C'était peu pour toi de souiller une vierge, tu as voulu assassiner une mère.

Gilbert ne répondit rien. Philippe, qui s'enivrait insensiblement au feu de sa propre colère, porta de nouveau sur Gilbert des mains furieuses. Le jeune homme ne résista point.

— Tu n'es donc pas un homme! dit Philippe en le secouant avec rage, tu n'en as donc que le visage... Quoi! pas même de résistance!... Mais je t'étrangle, tu vois bien, résiste donc! défends-toi donc... lâche! lâche! assassin!...

Gilbert sentit les doigts acérés de son ennemi pénétrer dans sa gorge; il se redressa, se raidit, et, vigoureux comme un lion, jeta loin de lui Philippe d'un seul mouvement d'épaules, puis il se croisa les bras.

— Vous voyez, dit-il, que je pourrais me défendre si je voulais; mais à quoi bon? voilà que vous courez à votre fusil; j'aime bien mieux être tué d'un seul coup que déchiré par des ongles et écrasé de coups honteux.

Philippe avait saisi en effet son fusil, mais, à ces mots, il le repoussa.

— Non, murmura-t-il.

Puis, tout haut :

— Où vas-tu?... comment es-tu venu ici? — Je suis embarqué sur *l'Adonis*. — Tu te cachais donc, tu m'avais donc vu? — Je ne savais pas même que vous fussiez à bord. — Tu mens. — Je ne mens pas. — Comment se fait-il que je ne t'aie pas vu? — Parce que je ne sortais de ma chambre que la nuit. — Tu vois, tu te caches? — Sans doute. — De moi? — Non, vous dis-je, je vais en Amérique avec une mission, et je ne dois pas être vu. Le capitaine m'a logé à part... pour cela. — Tu te caches, te dis-je, pour me dérober ta personne... et surtout pour cacher l'enfant que tu as dérobé. — L'enfant! dit Gilbert. — Oui, tu as volé et emporté cet enfant pour t'en faire une arme un jour, pour en tirer un gain quelconque, misérable!

Gilbert secoua la tête.

— J'ai repris l'enfant, dit-il, pour que personne ne lui apprît à mépriser ou à renier son père.

Philippe reprit haleine un moment.

— Si cela était vrai, dit-il, si je pouvais le croire, tu serais moins scélérat que je ne l'ai pensé; mais tu as volé, pourquoi ne mentirais-tu pas? — Volé! j'ai volé, moi? — Tu as volé l'enfant. — C'est mon fils! il est à moi! On ne vole pas, Monsieur, quand on reprend son propre

bien. — Écoute, dit Philippe frémissant de colère, tout à l'heure l'idée m'est venue de te tuer. Je l'avais juré, j'en avais le droit.

Gilbert ne répondit pas.

— Maintenant, Dieu m'éclaire. Dieu t'a jeté sur mon chemin comme pour me dire : La vengeance est inutile; on ne doit se venger que quand on est abandonné de Dieu... Je ne te tuerai pas; je détruirai seulement l'édifice de malheur que tu as échafaudé. Cet enfant est ta ressource pour l'avenir, tu vas tout à l'heure me rendre cet enfant. — Mais je ne l'ai pas, dit Gilbert. On n'emmène pas en mer un enfant de quinze jours. — Il a bien fallu que tu lui trouves une nourrice : pourquoi n'aurais-tu pas emmené la nourrice? — Je vous dis que je n'ai pas emmené l'enfant. — Alors tu l'as laissé en France? à quel endroit l'as-tu laissé?

Gilbert se tut.

— Réponds! où l'as-tu mis en nourrice, et avec quelles ressources?

Gilbert se tut.

— Ah! misérable, tu me braves, dit Philippe; tu ne crains donc pas de réveiller ma colère... Veux-tu me dire où est l'enfant de ma sœur? veux-tu me rendre cet enfant? — Mon enfant est à moi, murmura Gilbert. — Scélérat! tu vois bien que tu veux mourir! — Je ne veux pas rendre mon enfant. — Gilbert, écoute, je te parle avec douceur; Gilbert, j'essaierai d'oublier le passé, j'essaierai de te pardonner; Gilbert, tu comprends ma générosité, n'est-ce pas?... Je te pardonne! Tout ce que tu as jeté de honte et de malheur sur notre maison, je te le pardonne; c'est un grand sacrifice... Rends-moi cet enfant. Veux-tu plus?... Veux-tu que j'essaie de vaincre les répugnances si légitimes d'Andrée, veux-tu que j'intercède pour toi? Eh bien!... je le ferai... rends-moi cet enfant... Encore un mot... Andrée aime son fils... ton fils avec frénésie; elle se laissera toucher par ton repentir, je te le promets, je m'y engage; mais rends-moi cet enfant, Gilbert rends-le-moi.

Gilbert croisa ses bras en fixant sur Philippe un regard plein du feu le plus sombre.

— Vous ne m'avez pas cru, dit-il, je ne vous crois pas; non que vous ne soyez un honnête homme, mais parce que j'ai sondé l'abîme des préjugés de caste. Plus de retour possible, plus de pardon. Nous sommes ennemis mortels... Vous êtes le plus fort, soyez vainqueur... Je ne vous demande pas votre arme, moi; ne me demandez pas la mienne. — Tu avoues donc que c'est une arme? — Contre le mépris, oui; contre l'ingratitude, oui; contre l'insulte, oui! — Encore une fois, Gilbert, dit Philippe l'écume à la bouche, veux-tu?... — Non. — Prends garde! — Non. — Je ne veux pas t'assassiner; je veux que tu aies la chance de tuer le frère d'Andrée. Un crime de plus!... Ah! ah! c'est tentant.

Prends ce pistolet; en voici un autre; comptons chacun jusqu'à trois, et tirons.

Et il jeta un des deux pistolets aux pieds de Gilbert.

Le jeune homme resta immobile.

— Un duel, dit-il, c'est justement ce que je refuse. — Tu aimes mieux que je te tue! s'écria Philippe, fou de rage et de désespoir. — J'aime mieux être tué par vous. — Réfléchis... ma tête se perd. — J'ai réfléchi. — Je suis dans mon droit : Dieu doit m'absoudre. — Je le sais... tuez-moi. — Une dernière fois, veux-tu te battre? — Non. — Tu refuses de te défendre? — Oui. — Eh bien! meurs comme un scélérat dont je purge la terre, meurs comme un sacrilége, meurs comme un bandit, meurs comme un chien.

Et Philippe lâcha son coup de pistolet presque à bout portant sur Gilbert. Celui-ci étendit les bras, pencha d'abord en arrière, puis en avant, et tomba sur la face sans pousser un cri. Philippe sentit le sable s'imprégner sous son pied d'un sang tiède; il perdit tout à fait la raison, et s'élança hors de la taverne.

Devant lui était le rivage; une barque attendait; l'heure du départ avait été annoncée du bord pour huit heures; il était huit heures et quelques minutes.

— Ah! vous voilà, Monsieur, lui dirent les matelots... vous êtes le dernier... chacun a regagné le bord. Qu'avez-vous tué?

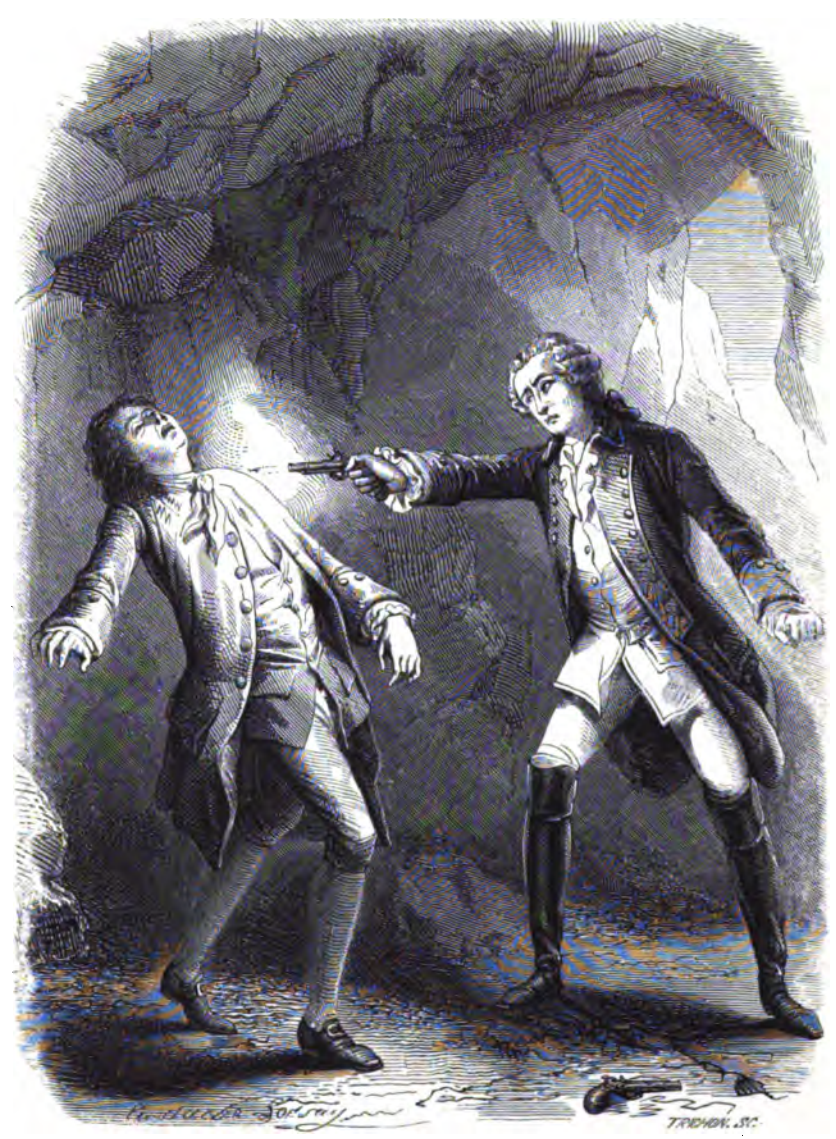
Philippe, entendant ce mot, perdit connaissance. On le rapporta ainsi au navire qui commençait d'appareiller.

— Tout le monde est rentré? demanda le capitaine. — Voici le dernier passager que nous ramenons, répondirent les matelots. Il aura fait une chute, car il vient de s'évanouir.

Le capitaine commanda une manœuvre décisive, et le brick s'éloigna rapidement des îles Açores, juste au moment où le bâtiment inconnu qui l'avait si longtemps inquiété entrait dans le port sous le pavillon américain.

Le capitaine de *l'Adonis* échangea un signal avec ce bâtiment, et rassuré, en apparence du moins, il continua sa route vers l'occident, et se perdit bientôt dans les ombres de la nuit.

Ce ne fut que le lendemain que l'on s'aperçut qu'un passager manquait à bord!



TYP. J. CLAYE.

PHILIPPE DE TAVERNEY ET GILBERT AUX ILES AÇORES.

ÉPILOGUE

LE 9 MAI

Le 9 mai de l'an 1774, à huit heures du soir, Versailles présentait le plus curieux et le plus intéressant spectacle.

Depuis le premier jour du mois, le roi Louis XV, atteint d'une maladie terrible dont les médecins n'osaient lui avouer d'abord la gravité, gardait le lit et commençait à chercher des yeux autour de lui la vérité ou l'espérance.

Le médecin Bordeu avait signalé chez le roi une petite vérole des plus malignes, et le médecin La Martinière, qui la reconnaissait comme son collègue, opinait pour qu'on avertît le roi, afin qu'il prît spirituellement et matériellement, comme chrétien, des mesures pour son salut et celui du royaume.

— Le roi Très-Chrétien, disait-il, devait se faire administrer l'extrême-onction.

La Martinière représentait le parti du dauphin, l'opposition. Bordeu prétendait que le simple aveu de la gravité du mal tuerait le roi, et que, pour sa part, il reculait devant un régicide.

Bordeu représentait le parti Dubarry.

En effet, appeler la religion chez le roi, c'était expulser la favorite. Quand Dieu entre par une porte, il faut bien que Satan sorte par l'autre.

Or, pendant toutes les divisions intestines de la Faculté, de la famille

et des partis, la maladie se logeait à l'aise dans ce corps vieilli, usé, gâté par la débauche; elle s'y fortifiait de telle façon, que ni remèdes ni prescriptions ne purent la débusquer.

Dès les premières atteintes du mal causé par une infidélité de Louis XV, à laquelle madame Dubarry avait prêté complaisamment la main, le roi avait vu se réunir autour de son lit ses deux filles, la favorite et les courtisans les mieux en faveur. On riait encore et l'on s'aidait.

Tout à coup parut à Versailles l'austère et sinistre figure de madame Louise de France; elle quittait sa cellule de Saint-Denis pour venir donner aussi à son père des consolations et des soins.

Elle entra pâle et sombre comme la statue de la Fatalité; ce n'était plus une fille pour son père, une sœur pour ses sœurs; elle ressemblait aux prophétesses antiques, qui, dans les jours lugubres de l'adversité, venaient crier aux rois éblouis : Malheur! malheur! malheur!

Elle tomba dans Versailles à une heure du jour où Louis baisait les mains de madame Dubarry et les appliquait comme de douces caresses sur son front malade, sur ses joues enflammées.

A son aspect tout s'enfuit, ses sœurs se réfugièrent tremblantes dans la chambre voisine. Madame Dubarry fléchit le genou et courut à son appartement, les courtisans privilégiés reculèrent jusqu'aux antichambres, les deux médecins seuls demeurèrent au coin de la cheminée.

— Ma fille! murmura le roi en ouvrant ses yeux fermés par la douleur et la fièvre. — Votre fille, oui, sire, dit la princesse. — Qui vient... — De la part de Dieu!

Le roi se souleva, ébaucha un sourire.

— Car vous oubliez Dieu, reprit madame Louise. — Moi!... — Je veux vous le rappeler. — Ma fille! je ne suis pas assez près de la mort, j'espère, pour qu'une exhortation soit urgente. Ma maladie est légère : une courbature, un peu d'inflammation. — Votre maladie, sire, interrompit la princesse, est celle qui, d'après l'étiquette, doit réunir au chevet de Sa Majesté les grands prélats du royaume. Quand un membre de la famille royale est atteint de la petite vérole, il doit être administré sur-le-champ. —Madame!... s'écria le roi fort agité, fort pâle, que dites-vous? — Madame! firent les médecins avec terreur. — Je dis, continua la princesse, que Votre Majesté est atteinte de la petite vérole.

Le roi poussa un cri.

— Les médecins ne l'ont pas dit, répliqua-t-il. — Ils n'osent; moi, je vois pour Votre Majesté un autre royaume que le royaume de France. Approchez-vous de Dieu, sire, et passez en revue toutes vos années. — La petite vérole! murmurait Louis XV... maladie mortelle!... Bordeu!... La Martinière... est-ce donc vrai?

Le deux praticiens baissèrent la tête.

— Mais je suis perdu alors? répéta le roi plus épouvanté que jamais. — On guérit de toutes les maladies, sire, dit Bordeu prenant l'initiative, surtout lorsqu'on conserve sa tranquillité d'esprit. — Dieu donne la tranquillité de l'esprit et le salut du corps, répondit la princesse. — Madame, dit hardiment Bordeu, quoiqu'à voix basse, vous tuez le roi!

La princesse ne daigna pas répondre. Elle se rapprocha du malade, et lui prenant la main qu'elle couvrit de baisers :

— Rompez avec le passé, sire, dit-elle, et donnez l'exemple à vos peuples. Nul ne vous avertissait; vous couriez risque d'être perdu pour l'éternité. Promettez de vivre en chrétien, si vous vivez; mourez en chrétien, si Dieu vous appelle à lui.

Elle acheva ces mots par un nouveau baiser sur la main royale, et reprit à pas lents le chemin des antichambres. Là, elle rabattit son long voile noir sur son visage, descendit les degrés, et monta dans son carrosse, laissant derrière elle une stupéfaction, une épouvante dont rien ne saurait donner une idée.

Le roi n'avait pu reprendre ses esprits qu'à force de questionner les médecins; mais il était frappé.

— Je ne veux pas, dit-il, que les scènes de Metz avec la duchesse de Châteauroux se renouvellent; qu'on fasse venir madame d'Aiguillon et qu'on la prie d'emmener à Rueil madame Dubarry.

Cet ordre fut l'explosion. Bordeu voulut dire quelques mots : le roi lui imposa silence. Bordeu voyait, d'ailleurs, son collègue prêt à tout rapporter au dauphin; Bordeu savait l'issue de la maladie du roi, il ne lutta pas, et quittant la chambre royale, avertit madame Dubarry du coup qui la frappait.

La comtesse, épouvantée de l'aspect sinistre et insultant qu'avaient déjà tous les visages, se hâta de disparaître. En une heure elle fut hors de Versailles, et la duchesse d'Aiguillon, fidèle et reconnaissante amie, emmena la disgraciée au château de Rueil, qui lui venait par héritage du grand Richelieu.

Bordeu, de son côté, ferma la porte du roi à toute la famille royale, sous prétexte de contagion. Cette chambre de Louis XV était désormais murée; il n'y devait plus entrer que la religion et la mort.

Le roi fut administré le jour même, et cette nouvelle se répandit dans Paris, où déjà la disgrâce de la favorite était un événement rebattu.

Toute la cour vint se faire annoncer chez le dauphin, qui ferma sa porte et ne reçut pas une personne.

Mais le lendemain le roi se portait mieux, et avait envoyé le duc d'Aiguillon porter ses compliments à madame Dubarry.

Ce lendemain, c'était le 9 mai 1774.

La cour déserta le pavillon du dauphin et se porta en telle affluence à Rueil, où la favorite habitait, que depuis l'exil de monsieur de Choiseul à Chanteloup, on n'avait vu pareille file de carrosses.

Les choses en étaient donc là. Le roi vivra-t-il, et madame Dubarry est-elle toujours la reine?

Le roi mourra-t-il, et madame Dubarry n'est-elle qu'une courtisane exécrable et honteuse?

Voilà pourquoi Versailles à huit heures du soir, le 9 mai de l'année 1774, présentait un si curieux, un si intéressant spectacle.

Sur la place d'Armes, devant le palais, quelques groupes s'étaient formés devant les grilles, groupes bienveillants et empressés de savoir des nouvelles.

C'étaient des bourgeois de Versailles ou de Paris, qui, avec toute la politesse imaginable, demandaient des nouvelles du roi aux gardes du corps qui arpentaient silencieusement la cour d'honneur, les mains derrière le dos.

Peu à peu ces groupes se dispersèrent : les gens de Paris prirent place dans les pataches pour rentrer paisiblement chez eux; les gens de Versailles, sûrs d'avoir les nouvelles de première main, rentrèrent également dans leurs maisons.

On ne vit plus dans la ville que des patrouilles du guet qui faisaient leur devoir un peu plus mollement que de coutume, et ce monde gigantesque qu'on appelle le palais de Versailles s'ensevelit peu à peu dans la nuit et le silence, comme le monde un peu plus grand qui le contient.

A l'angle de la rue bordée d'arbres qui fait face au palais, sur un banc de pierre, et sous le feuillage déjà touffu des marronniers, un homme d'un âge avancé était assis ce soir-là, le visage tourné vers le château, sa canne servant d'appui à ses deux mains, qui à leur tour servaient d'appui à sa tête pensive et poétique.

C'était pourtant un vieillard courbé, maladif, mais dont l'œil lançait encore une flamme, et dont la pensée flamboyait plus ardente encore que les yeux.

Il s'était abîmé dans sa contemplation, dans ses soupirs, ne voyant pas, à l'extrémité de la place, un autre personnage qui, après avoir regardé curieusement aux grilles et questionné les gardes du corps, traversait diagonalement l'Esplanade, et venait droit au banc avec l'intention de s'y reposer.

Ce personnage était un homme jeune, aux pommettes saillantes, au front déprimé, au nez aquilin, tortu, au sourire sardonique. Tout en

marchant vers le banc de pierre, il ricanait, bien que seul, faisant écho par ce rire à quelque secrète pensée.

A trois pas du banc il aperçut le vieillard, et s'écarta tout en cherchant à le reconnaître de son regard oblique; seulement il craignait que son rire n'eût été interprété.

— Monsieur prend le frais? dit-il en se rapprochant par un mouvement brusque.

Le vieillard leva la tête.

— Eh! s'écria le jeune homme, c'est mon illustre maître. — Et vous êtes mon jeune praticien, dit le vieillard. — Voulez-vous me permettre de m'asseoir à vos côtés? — Très-volontiers, Monsieur.

Et le vieillard fit place au nouveau venu.

— Il paraît que le roi va mieux, dit le jeune homme... on se réjouit.

Et il poussa un nouvel éclat de rire.

Le vieillard ne répondit pas.

— Toute la journée, continua le jeune homme, les carrosses ont roulé de Paris à Rueil et de Rueil à Versailles... La comtesse Dubarry va épouser le roi sitôt qu'il sera rétabli.

Et il termina sa phrase par un éclat de rire plus bruyant que le premier.

Le vieillard ne répondit pas encore cette fois.

— Pardonnez-moi si je ris de la sorte, continua le jeune homme avec un mouvement plein d'irritation nerveuse, c'est qu'un bon Français, voyez-vous, aime son roi, et mon roi se porte mieux. — Ne plaisantez pas ainsi sur ce sujet, Monsieur, dit doucement le vieillard, c'est toujours un malheur pour quelqu'un que la mort d'un homme, c'est souvent pour tous un grand malheur que la mort d'un roi. — Même la mort de Louis XV? interrompit le jeune homme avec ironie. Oh! mon cher maître, vous! un si puissant philosophe, vous soutenez une thèse pareille!... Oh! je connais l'énergie et l'habileté de vos paradoxes, mais je ne vous fais pas grâce de celui-là...

Le vieillard secoua la tête.

— Et d'ailleurs, ajouta le jeune homme, pourquoi penser à la mort du roi? Qui en parle? Le roi a la petite vérole. Nous savons tous ce que c'est; il a près de lui Bordeu et La Martinière, qui sont d'habiles gens... Je parie bien que Louis le Bien-Aimé en réchappera, mon cher maître; seulement, cette fois, le peuple français ne s'étouffe pas dans les églises à faire des neuvaines comme du temps de la première maladie... Écoutez donc, tout s'use. — Silence! dit le vieillard en tressaillant, silence! car je vous le dis, vous parlez d'un homme sur qui Dieu étend son doigt en ce moment...

Le jeune homme, surpris de ce langage étrange, regarda de côté son

interlocuteur, dont les yeux ne quittaient pas la façade du château.

— Vous savez donc des nouvelles plus positives? demanda-t-il. — Regardez, dit le vieillard en montrant du doigt une des fenêtres du palais; que voyez-vous là-bas? — Une fenêtre éclairée... est-ce cela? — Oui... mais comment éclairée? — Par une bougie placée dans une petite lanterne. — Précisément. — Eh bien? — Eh bien! jeune homme, savez-vous ce que représente la flamme de cette bougie? — Non, Monsieur. — Elle représente la vie du roi.

Le jeune homme regarda plus fixement le vieillard, comme pour s'assurer qu'il jouissait de toute sa raison.

— Un de mes amis, monsieur de Jussieu, continua le vieillard, a placé là cette bougie, qui brûlera tant que le roi vivra. — C'est un signal, alors? — Un signal que le successeur de Louis XV couve des yeux, là-bas, derrière quelque rideau. Ce signal, qui avertira des ambitieux du moment où commencera leur règne, avertit un pauvre philosophe comme moi du moment où Dieu souffle sur un siècle et sur une existence.

Le jeune homme tressaillit à son tour et se rapprocha sur le banc de son interlocuteur.

— Oh! dit le vieillard, regardez bien cette nuit, jeune homme; voyez ce qu'elle renferme de nuages et de tempêtes... l'aurore qui lui succédera, je la verrai, sans doute, car je ne suis pas assez vieux pour ne pas voir le jour de demain. Mais un règne va peut-être commencer, que vous verrez jusqu'à la fin, vous, et qui renferme, comme cette nuit... des mystères que moi je ne verrai pas... Il n'est donc pas sans intérêt pour mon regard, le feu de cette bougie tremblotante dont je viens de vous expliquer le sens. — C'est vrai, murmura le jeune homme, c'est vrai, mon maître. — Louis XIV, continua le vieillard, a régné soixante-treize ans; combien Louis XV régnera-t-il? — Ah! s'écria le jeune homme en montrant du doigt la fenêtre qui venait tout à coup de s'ensevelir dans l'obscurité. — Le roi est mort! dit le vieillard, en se levant avec une sorte d'effroi.

Et tous deux gardèrent le silence pendant quelques minutes.

Tout à coup, un carrosse attelé de huit chevaux partit au galop de la cour du palais. Deux piqueurs le précédaient, tenant chacun une torche à la main.

Dans le carrosse étaient le dauphin, Marie-Antoinette et madame Élisabeth, sœur du roi.

La lumière des flambeaux éclairait sinistrement leurs visages pâles. Le carrosse vint passer près des deux hommes, à dix pas du banc.

—Vive le roi Louis XVI! Vive la reine! cria le jeune homme d'une voix stridente, comme s'il insultait cette Majesté nouvelle au lieu de la saluer.

Le dauphin salua; la reine montra son visage, triste et sévère. Le carrosse disparut.

— Mon cher monsieur Rousseau, dit alors le jeune homme, voilà madame Dubarry veuve! — Demain elle sera exilée, dit le vieillard. Adieu, monsieur Marat...

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.